THE BOOK WAS DRENCHED

GÉOGRAPHIE

D'ABOULFÉDA.

TRADUCTION FRANÇAISE.

A

MONSIEUR PORTALIS

PREMIER PRÉSIDENT DE LA COUR DE CASSATION

ETC.

HOMMAGE DE DÉVOUEMENT

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS L'INTRODUCTION.

INTRODUCTION.

La Géographie d'Aboulféda n'est pas un ouvrage simplement descriptif; l'auteur, qui était au courant des doctrines de sa nation, y a fait connaître, ou du moins indiqué les faits principaux de la science de la géographie. Malheureusement, ces indications sont bien souvent insuffisantes, et l'auteur a supposé son lecteur plus instruit qu'il n'était. La traduction qu'on trouve ici est accompagnée de nombreuses notes; mais ces notes ne pouvaient porter que sur les détails, et il eût été impossible d'y traiter les questions d'ensemble. C'est dans cette préface qu'on apprendra à connaître, avec la personne d'Aboulféda et celle des écrivains qui l'avaient précédé, l'état de la science au moment où il a rédigé son traité, et le système presque entier des doctrines géographiques des peuples de l'Orient au moyen âge. En ce qui concerne la personne d'Aboulféda et les événements de sa vie, il existe des renseignements à la fois sûrs et nombreux : ce sont les détails qu'Aboulféda lui-même donne dans la deuxième partie de son Abrégé d'histoire universelle. C'est de là que j'ai tiré la meilleure portion de ce qu'on va lire à son sujet [1].

[1] Cette partie, de beaucoup la plus considérable, a été publiée par Reiske et Adler, texte arabe, version latine et notes, sous le titre de *Annales muslemici*, Copenhague, 1789 et ann. suiv. cinq vol. in-4°. Les passages que je reproduis ici, et qui n'avaient pas toujours été rapportés exactement, ont été revus en partie sur les exemplaires manuscrits de la Bibliothèque royale, et soumis à une critique sévère. J'ai donné à cet égard les explications nécessaires dans le premier volume du Recueil des Historiens orientaux des croisades, que publie l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Une autre source où j'ai puisé pour la composition de cette notice et pour d'autres portions de cette préface en général, c'est la préface mise en tête de l'édition du texte arabe de la Géographie d'Aboulféda, édition que j'ai publiée conjointement avec M. de Slane; Paris, 1840, un volume in-4°, du même format que celui-ci.

§ I.

VIE D'ABOULFÉDA.

L'Oronte, qui coule en Syrie, voit s'élever sur ses bords, entre autres cités, la ville de Hamat. Cette ville remonte à la plus haute antiquité : elle existait déjà au moment où les enfants d'Israël s'apprêtaient à quitter l'Égypte pour occuper la terre de Chanaan, et il en est parlé dans le Pentateuque. Plus tard, les rois Séleucides lui donnèrent, avec le nom d'Épiphanie, un nouvel éclat. Lorsque les Arabes, peu de temps après la mort de Mahomet, envahirent la Syrie, Hamat, ainsi que les villes de la contrée qui avaient reçu une nouvelle dénomination, reprit son ancien nom; elle l'a conservé, avec une partie de son importance, jusqu'à nos jours.

Le grand Saladin, vers l'an 574 de l'hégire (1178 de notre ère), joignit la Syrie à ses autres conquêtes, et y forma un certain nombre de principautés qu'il distribua aux membres de sa famille et aux plus braves de ses émirs. Tel était depuis un siècle l'état de la Syrie, de la Mésopotamie et des régions voisines : l'esprit de la féodalité y dominait comme en Occident, et l'on entendait partout parler de feudataires et de suzerains.

Hamat et quelques autres villes voisines furent concédées par Saladin à Teky-eddin Omar, fils de son frère aîné Schahinschah[1]. La famille de Teky-eddin, à laquelle appartenait Aboulféda, se maintint dans cette principauté, même après que les sulthans d'Égypte et de Syrie, de la famille de Saladin, eurent été dépossédés par leurs anciens esclaves. Lorsque Aboulféda vint au monde, Hamat était la seule principauté de Syrie qui eût été respectée par les sulthans mamelouks.

Aboulféda naquit à Damas, l'an 672 (1273 de notre ère). Une irruption des Tartares avait forcé ses parents de chercher un refuge dans cette ville. Son père se nommait Aly, et portait les surnoms de Al-Malek-alafdhal, ou le Prince excellent, et de Nour-eddin, ou la

[1] *Chronique d'Aboulféda*, t. IV, pag. 36.

Lumière de la religion. Celui qui régnait alors sur Hamat était un frère d'Aly, appelé Mohammed, et surnommé Almalek-almansour, ou le Prince invincible; on lui donnait, de plus, les titres de Nasser-eddin, ou le Protecteur de la religion, et de Aboulmeâly, ou le Père des belles qualités. Mohammed reconnaissait la suzeraineté de Kelaoun, ancien mamelouk, originaire des bords du Volga, et qui était devenu le maître de l'Égypte et de la Syrie. Mohammed étant mort en 683 (1284), son fils Mahmoud reçut l'investiture du sulthan Kelaoun. Mahmoud, cousin d'Aboulféda, prit à cette occasion le surnom de Almalek-almodhaffer, ou le Prince victorieux, ainsi que le titre de Teky-eddin, ou Celui dont la religion est pure.

Voici quelle était en ce moment la situation de la Syrie : les sulthans mamelouks, devenus les héritiers de la puissance de Saladin et de Malek-Adel, régnaient à la fois sur l'Égypte et la Syrie; mais un certain nombre de places importantes, débris du royaume fondé par Godefroy, étaient restées entre les mains des chrétiens d'Occident : les Francs étaient maîtres de Saint-Jean-d'Acre, de Tripoli, de Tyr et de quelques autres villes situées sur les bords de la mer Méditerranée. Ils s'étaient unis d'intérêt avec les chrétiens arméniens, alors en possession de la Cilicie; et, comme le zèle des croisades n'était pas encore tout à fait éteint, ils présentaient un aspect redoutable.

Ce qui ajoutait à la crainte qu'inspiraient les Francs, c'était la présence des Tartares. Les Tartares, qu'on appelle du nom particulier de Mongols, étaient sortis avec Gengis-khan des environs du lac Baïkal, et avaient subjugué en quelques années une grande partie de l'ancien monde, depuis la mer du Japon jusqu'à la mer Adriatique, depuis la mer Glaciale jusqu'au golfe Persique. A la vérité, cette puissance, jusque-là sans exemple, n'avait pas tardé à se diviser : la Perse, la Mésopotamie et l'Asie Mineure formaient un état distinct de l'empire de la Chine; un troisième état s'était établi au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne, et on lui donnait le nom d'empire du Captchac. Les khans de Perse avaient échoué dans leurs efforts pour s'emparer de la Syrie et de l'Égypte; mais ces derniers princes disposaient

de grandes ressources, et la politique leur faisait une loi de se concilier l'amitié des chrétiens.

D'un autre côté, l'intérêt du sulthan d'Égypte et de Syrie était de faire triompher l'Alcoran. Pour cela, il fallait se hâter de faire disparaître les obstacles suscités par la présence des chrétiens, et malheureusement les efforts des musulmans ne tardèrent pas à être couronnés de succès.

Aboulféda, ainsi que la plupart des princes musulmans de cette époque, reçut une éducation religieuse et littéraire : on lui fit apprendre par cœur l'Alcoran et certains traités didactiques; il se livra à une étude approfondie des principes de l'islamisme, de la langue arabe, de la jurisprudence, de l'histoire et des belles-lettres. En même temps, il prit part aux guerres qui intéressaient sa famille et son suzerain; on le voit, à l'âge de douze ans, figurer avec son père à la conquête du château de Marcab, faite sur les chevaliers de l'Hôpital. En 1289, il se trouva, avec son père et son cousin, le prince de Hamat, à la prise de Tripoli; enfin, l'année suivante, il contribua à la prise de Saint-Jean-d'Acre et à l'entière destruction des colonies chrétiennes d'Orient. Aboulféda occupait en ce moment le rang d'un émir de dix hommes. Dans ces divers combats, il se trouvait avec les troupes de la principauté de Hamat. Ces troupes avaient une place marquée d'avance, et on les voyait toujours à la tête de l'aile droite de l'armée.

En 691 (1292), Aboulféda se porta, avec l'armée musulmane, sur les bords de l'Euphrate, et assista à la conquête de la forteresse de Roum, qui commandait le cours du fleuve [1]. Cette forteresse appartenait à une branche de patriarches arméniens appelés *catholiques*. Dès ce moment, la Syrie entière, depuis la mer Méditerranée jusqu'à l'Euphrate, depuis les défilés de la Cilicie jusqu'à l'Égypte et à la mer Rouge, fut au pouvoir de l'islamisme.

Les révolutions qui depuis longtemps bouleversaient l'Orient avaient relâché tous les liens sociaux et ne permettaient plus à aucune

[1] Pour cette ville et les autres villes nommées dans la préface, on peut recourir à la table générale des noms de lieu cités dans l'ouvrage, qui termine le deuxième volume.

puissance de se maintenir debout. Le sulthan Kelaoun, étant mort en 689 (1290), fut remplacé par son fils aîné, Almalek-alaschraf. Ce fut au nom de celui-ci que se fit la conquête de Saint-Jean-d'Acre et du château de Roum. Mais en 693 (1293), Almalek-alaschraf est assassiné par ses principaux émirs. Un autre fils de Kelaoun, appelé Mohammed et surnommé Almalek-alnasser, ou le Prince protecteur, et Nasser-eddin, ou le Protecteur de la religion, est mis à la place de son frère. Mohammed lui-même ne tarde pas à être enfermé, et les émirs se disputent entre eux le pouvoir. Un de ces émirs, appelé Ladjyn, lequel pendant deux ans porta le titre de sulthan, tirait, suivant quelques auteurs, son origine des bords de la mer Baltique. D'abord enrôlé dans l'ordre des chevaliers Teutoniques, il avait pris part aux exploits de son ordre contre les païens de la Livonie; ensuite il s'était rendu en Syrie, pour aider à reconquérir le sépulcre de Jésus-Christ; mais, changeant de religion, il avait embrassé l'islamisme. Il avait été admis dans le corps des sulthans mamelouks, et, s'élevant de degré en degré, il avait fini par prendre la place de ses maîtres [1].

Le moment eût été favorable pour ceux qui voulaient rétablir le royaume de Jérusalem; mais les chrétiens de la petite Arménie, qui devaient servir d'avant-garde à l'armée de la foi, étaient en proie à des guerres intestines; les Tartares de Perse eux-mêmes étaient divisés et hors d'état de prêter un appui efficace. Le sulthan Ladjyn, qui avait besoin d'occuper l'humeur belliqueuse de ses émirs, ordonna une invasion dans la petite Arménie. Aboulféda prit part à cette expédition avec son cousin, le prince de Hamat. Pour son père, il était mort quelques années auparavant.

On était alors dans l'année 697 (1298). Aboulféda, âgé de vingt-quatre ans, occupait le rang de thebel-khané, et avait quarante cavaliers sous ses ordres. Les mots *thebel-khané* se disent proprement d'un lieu où l'on entretient des tambours et d'autres instruments de musique militaire. Les Orientaux appliquèrent d'abord cette dénomi-

[1] *Chronique d'Aboulféda*, t. V, p. 114 et suiv.

nation au palais du souverain, à la porte duquel on était dans l'usage de jouer, plusieurs fois par jour, des airs militaires : c'était un des attributs de la puissance souveraine. Ce droit passa ensuite, à quelques restrictions près, aux vizirs et aux principaux fonctionnaires de l'État, et descendit ensuite aux simples émirs.

L'armée musulmane pénétra à deux reprises différentes dans la petite Arménie, par le passage de Marry ou pyles Amaniennes, et par le passage d'Alexandrette ou pyles Ciliciennes. Tout le pays fut mis à feu et à sang. Un grand nombre de chrétiens s'étaient enfermés dans la forteresse de Hamous, croyant y trouver un refuge assuré; on y avait aussi introduit beaucoup de bêtes de somme. Les musulmans ayant entrepris le siége de cette place, la plus grande partie des animaux périt, faute d'eau; pour la garnison, elle en fut réduite à faire sortir les femmes et les enfants. Il en sortit environ douze cents. Les musulmans se les partagèrent : Aboulféda eut pour sa part deux femmes, qu'il fit esclaves, et un enfant, qui devint son mamelouk. Pendant le siége de Hamous, il y eut des pluies abondantes, et le prince de Hamat tomba malade. Comme il était privé de son médecin, Aboulféda, qui n'était resté étranger à aucun genre de connaissances, se chargea de le soigner, et parvint à lui rendre la santé [1].

En 698 (1299), le sulthan Ladjyn fut mis à mort, et on fit remonter sur le trône le sulthan Malek-nasser, qui s'était retiré dans la forteresse de Karak, à l'orient de la mer Morte [2]. Sur ces entrefaites, mourut le prince de Hamat. Voici en quels termes Aboulféda raconte cet événement : « Mon cousin aimait passionnément la chasse à l'ar-« balète. Un jour, il voulut tirer l'aigle, oiseau de l'espèce de ceux qui « se nourrissent de charognes; en conséquence, il se rendit, par un « temps extrêmement chaud, sur une montagne à quelque distance « de Hamat, et, ayant tué un âne, il laissa le cadavre par terre, afin « d'attirer l'oiseau carnassier. Pour lui, il s'était fait construire une « cabane de branches d'arbres qui pouvait nous contenir, lui, moi, « un mamelouk et quelques personnes qui désiraient être témoins de

[1] *Chronique d'Aboulféda*, t. V, p. 132. — [2] *Ibid.* t. V, p. 150 et suiv.

« la chasse. Le prince entrait dans la cabane au point du jour, et y « restait jusqu'à midi; il n'ouvrait pas la bouche, afin de laisser l'aigle « s'abattre sur le cadavre. Pendant ce temps, nous respirions une odeur « infecte. A notre retour à Hamat, je tombai dangereusement malade; le « prince tomba aussi malade, et mourut au bout de quelques jours[1]. »

Le prince ne laissait point d'enfants. Les deux frères d'Aboulféda, entre autres l'aîné de la famille, qui se trouvaient à Alep avec l'armée, accoururent à Hamat; mais ils ne purent s'accorder sur celui d'entre eux qu'ils proposeraient au sulthan pour succéder à leur cousin. Le sulthan se hâta d'envoyer à Hamat l'émir Cara-Soncor, pour qu'il gouvernât la principauté en son nom; et cette ville, qui depuis si long-temps se glorifiait de former un état particulier, fut soumise aux mêmes conditions que Damas, Alep et les autres cités naguère chefs-lieux de principauté. Du reste, les émirs de Hamat et les gens de guerre reçurent du sulthan des diplômes qui les maintenaient dans les biens dons ils jouissaient; les trois frères furent aussi conservés dans les leurs. Peu de temps après, le sulthan étant venu aux environs de Gaza, Aboulféda alla, au nom de Cara-Soncor et de ses frères, offrir au sulthan des chevaux et des habillements. Le sulthan accepta ces présents, et donna en retour à Aboulféda un habillement d'honneur et une ceinture d'or; en même temps, il augmenta sa dotation et celle d'un de ses frères.

Les Tartares faisaient de temps en temps des essais pour rentrer en Syrie, et les chrétiens de la petite Arménie, quoiqu'en proie à des divisions intestines, profitaient de ces diversions pour se maintenir dans leurs domaines. En l'année 701 (1302), l'armée musulmane fit une nouvelle invasion en Arménie. Aboulféda prit encore part à cette expédition, et pénétra sur le territoire chrétien par le défilé de Bagras. On était alors au mois d'août; les récoltes furent brûlées, les maisons pillées. L'armée s'avança jusqu'aux portes de la ville de Sys.

Quelque temps après, les Tartares passèrent de nouveau l'Euphrate et se répandirent en Syrie. Un corps de dix mille cavaliers mongols

[1] *Chronique d'Aboulféda*, t. V, p. 158.

s'étant avancé du côté de Palmyre, Aboulféda fut détaché avec quelques émirs pour les repousser. « De part et d'autre, dit-il, l'ardeur était extrême; à la fin, le Dieu glorieux vint au secours de « l'islamisme, et les Tartares furent mis en déroute. Une partie des « Tartares ayant mis pied à terre, nous les entourâmes et nous leur « offrîmes la vie; mais ils reçurent nos propositions à coups de flèches, « et, se faisant un rempart des selles de leurs chevaux, ils soutinrent « un nouveau combat. Ils furent tous massacrés jusqu'au dernier [1]. »

Cependant le corps de l'armée tartare s'avançait du côté de Hamat. Ketboga, qui en ce moment remplissait les fonctions de lieutenant du sulthan dans cette ville, et qui avait été mis à la tête de l'armée musulmane, était tombé malade. Il quitta la ville avec l'armée, et Aboulféda fut chargé d'observer les mouvements de l'ennemi. Bientôt le sulthan arriva lui-même à Damas avec les troupes égyptiennes; une action générale eut lieu dans la plaine de Soffar, le 20 avril 1303, et les Tartares furent repoussés avec une grande perte [2].

L'année suivante, Aboulféda s'acquitta du pèlerinage que tout musulman doit faire au moins une fois en sa vie. Il visita la Mekke et les lieux qui, depuis un temps immémorial, sont l'objet de la vénération des Arabes. A son retour, il passa par Médine, et vit de ses yeux, non-seulement le tombeau de Mahomet, mais les lieux qui furent le théâtre des premiers succès de l'islamisme. Il visita également la ville d'Hébron, célèbre par la sépulture d'Abraham et de Sara, ainsi que la ville de Jérusalem, antique séjour des prophètes et des miracles. Ces divers pèlerinages n'avaient pas seulement pour effet de satisfaire sa dévotion; ainsi que ses nombreuses expéditions guerrières, ils le mettaient en état d'étudier des contrées intéressantes sous toute sorte de rapports, et ils lui préparaient des matériaux pour le monument qu'il était appelé à élever en l'honneur de la géographie.

L'esprit de turbulence continuait à régner parmi les émirs d'Égypte et de Syrie; le sulthan, par la faiblesse de son caractère, était hors d'état de leur imposer. En l'année 708 (1309), le sulthan fut

[1] *Chronique d'Aboulféda*, t. V, p. 182. — [2] *Ibid.* t. V, p. 184.

encore une fois obligé de quitter le Caire, où les émirs le tenaient comme enfermé, et se retira de nouveau à Karak. Cette ville était située à l'orient de la mer Morte, sur la limite du désert. Éloignée du Caire et de Damas, et séparée des lieux où s'exerçaient les intrigues d'une politique ambitieuse, elle offrait un asile aux princes et aux émirs déchus du pouvoir. Mais, l'année suivante, les émirs de Syrie, mécontents de ce qui s'était fait en Égypte, appelèrent Malek-nasser à Damas, puis le ramenèrent en triomphe au Caire. Aboulféda prit une grande part à cet événement; il accourut de Hamat à Damas, pour faire son présent au sulthan; il offrit, entre autres objets, un de ses mamelouks, appelé Tchocouzdemir, qui s'éleva à la cour du sulthan, et qui, plus tard, fut accusé d'avoir contribué à la ruine de la famille d'Aboulféda [1].

Malek-Nasser avait promis à Aboulféda de lui conférer la principauté de Hamat, aux mêmes conditions qu'au temps de ses ancêtres. Aboulféda le suivit au Caire, mais il n'obtint d'abord que le titre de lieutenant du sulthan. L'acte d'investiture fut remis en grande solennité à Aboulféda, dans la ville de Damas; il portait la date du 18 de djoumada premier de l'année 710 (16 octobre 1310). « Je me mis en « marche, dit-il, accompagné du porteur de l'acte. Toutes les troupes « qui se trouvaient à Hamat vinrent à ma rencontre. Mon entrée eut « lieu le lundi 23 de djoumada second (20 novembre), dans l'après-« midi. Avant mon entrée, l'émir, porteur de l'acte d'investiture, m'avait « revêtu du costume sulthanien. Il consistait dans une robe de dessus « de satin rouge, accompagnée d'une broderie d'or; dans une robe de « dessous de satin jaune; dans une calotte brochée d'or, accompagnée « de sa mousseline; dans une ceinture d'or égyptien, et dans une épée « garnie aussi d'or d'Égypte. En même temps, l'émir me remit un cheval « de Barca (dans la Cyrénaïque), muni de sa selle et de sa bride. Ce « fut avec cette pompe que j'entrai dans Hamat. Lecture fut donnée au « peuple du noble diplôme. » Aboulféda fit présent dans cette occasion,

[1] Comparez la Chronique d'Aboulféda, t. V, p. 216, et la préface mise en tête de l'édition du texte arabe de la Géographie d'Aboulféda, pag. XXXIII. Voy. aussi le *Manhel-Alsafy*, d'Aboul-Mahassen; man. ar. de la Bibl. roy. ancien fonds, n° 749, fol. 191 v.

à l'émir porteur du diplôme, de quarante mille pièces d'argent[1]; il lui donna aussi quelques chevaux. A cet égard, dit-il lui-même, il s'efforça de montrer la générosité qui caractérisait sa famille[2].

En l'année 712 (1312), Aboulféda se rendit de nouveau au Caire, et cette fois il obtint de rentrer dans la place qui avait été occupée par ses ancêtres. « Arrivé, dit-il, dans la capitale, je me présentai aux « portes augustes (dans le château appelé *Château de la Montagne*, et où « résidait le sulthan); j'entrai dans la noble demeure; bientot après mes « enfants arrivèrent aussi, et offrirent leur présent. Le sulthan me fit don « de la robe sulthanienne, et m'accorda, pour habitation au Caire, le « palais de Kabasch[3]. Quelques jours après, le Nil étant parvenu à sa « crue, le sulthan, pour célébrer cet heureux événement, distribua des « habillements d'honneur. Pour moi, je reçus, entre autres dons, trente « mille pièces d'argent, cinquante pièces d'étoffes; enfin, le sulthan me « conféra le titre de prince des villes de Hamat, de Marra et de Bârin. »

Voici un passage de l'acte d'investiture qui fut remis à Aboulféda[4]: « Au plus digne de ceux pour lesquels est noué le drapeau du com- « mandement (en signe d'investiture); à celui dont le nom honore le « trône où prennent place les rois et la chaire des mosquées (où chaque « vendredi, à l'office religieux, le prédicateur adresse des vœux au ciel « pour la personne du souverain); à celui qui dispose en maître des « choses à éviter ou à faire, dont le soleil brille dans le ciel du sultha- « nat; qui, sur le siége du commandement, a pris la place des grands « hommes antérieurs à nous; qui renouvelle sous notre glorieux règne

[1] Cette somme, d'après le poids et le titre des pièces à cette époque, revient à peu près à 25,000 fr. de notre monnaie actuelle.

[2] *Chronique d'Aboulféda*, t. V, p. 238.

[3] Sur ce château, voy. la grande Description de l'Égypte, édit. in-fol. t. II. État mod. part. II, pag. 731.

[4] Dans le texte, l'auteur a soin d'indiquer, pour tous les actes qui lui sont personnels, non-seulement l'année, mais le mois et le quantième du mois, et ordinairement il se sert, non pas de l'année musulmane, mais de l'année chrétienne. Pour ce qui se passe en Syrie, il fait usage des mois syriens, et, pour ce qui a lieu en Égypte, des mois cophtes. On sait que l'année musulmane est lunaire et plus courte que la nôtre de onze jours, d'où il résulte qu'elle parcourt successivement les diverses saisons. Les musulmans, pour les travaux de l'agriculture et les autres usages de la vie, aiment mieux se conformer à l'année solaire, qui est la nôtre.

« ses ancêtres illustres, et qui, si Dieu nous prête vie, deviendra leur « plus illustre successeur. En effet, ce n'est point par voie indirecte (et « comme pour la plupart des princes de ce temps) que le trône lui est « parvenu, mais par l'effet de sa noble naissance, de sa race illustre et « de ses éclatantes qualités. Le monde tire son lustre de l'éclat de sa face « lumineuse; il est l'honneur des emplois publics et les trônes lui ten- « dent les bras; il est l'aurore qui se lève dans le ciel de la principauté « de Hamat; il est l'ornement des chefs du pays, et le point d'où les « sphères de la contrée partent pour accomplir leur révolution. Nous « voulons parler du siége sublime d'Emad-eddin (ou Colonne de la re- « ligion), fils de Malek-afdhal Nour-eddin Aly, fils du sulthan Malek- « modhaffer. . . ., fils de Schahinschah, fils de Ayoub (le père du grand « Saladin); c'est celui sur lequel les yeux de la principauté de Hamat « ne cessaient pas d'être tournés, et qui, par son mérite, semblait at- « tendre l'effet de ces mots de l'Alcoran : *Mon Dieu donne l'autorité à qui « il veut.* Dieu a enfin manifesté ce qu'il cachait dans le secret de ses « volontés; il a accompli de nos jours, en faveur du prince, les promesses « qu'il avait faites; il a réalisé ses espérances; Dieu a placé en sa per- « sonne l'autorité sur la colonne la plus élevée; il a fait succéder son « gouvernement à celui de ses ancêtres; et son gouvernement, s'il plaît « à Dieu, se maintiendra dans les mains de ses enfants jusqu'au jour où « le genre humain tout entier sera appelé devant Dieu. En conséquence, « l'autorité noble, sublime, magistrale du sulthan Malek-nasser, puis- « sent les provinces jouir à jamais du fruit de ses bienfaits, et les princes « vivre sous le voile déployé de l'ombre de son aile! a résolu de placer « dans les mains du siége sublime d'Emad-eddin (Aboulféda lui-même) « toute la province de Hamat, avec ses districts, ses cantons et ses dé- « pendances, avec les accessoires où un souverain trouve ordinairement « à couper et à tailler, avec ses chaires où se célèbrent le nom du Dieu « très-haut et le nom du prince, avec ses propriétés générales et par- « ticulières, avec ses avantages grands et petits, aux mêmes conditions « que sous le règne de Malek-modhaffer Teky-eddin Mahmoud (cousin « d'Aboulféda et dernier prince de Hamat), au moment de sa mort. »

L'acte portait de plus ces mots : « Nous avons rédigé cet acte de ma-« nière à assurer à la faveur que nous accordons une durée éternelle, « et au bonheur que nous procurons un plaisir toujours nouveau. » On lisait à la fin : « Puisse le Dieu très-haut donner pour demeure à la vic-« toire l'habitation du prince, et embellir par la longue présence du « prince ce monde matériel dont il est l'âme ! Qu'on ait égard à la noble « écriture (khath-scherif) qui se trouve au haut. Écrit le 25 de rebi « second de l'année 712 (30 août 1312), en vertu du noble comman-« dement. Louanges au Dieu unique, et que ses faveurs soient accordées « à Mahomet, à ses descendants et à ses compagnons ! »

Aboulféda partit avec cet acte, et, à son approche de Damas, le gouverneur, l'émir Sayf-eddin Tonkoz, vint à sa rencontre, et lui fit une réception brillante. De là il se rendit à Hamat, où il fit donner au peuple assemblé lecture de l'acte d'investiture[1].

Le véritable nom d'Aboulféda, c'est-à-dire le nom qu'il avait reçu à sa naissance ou au moment de sa circoncision, était Ismaël; plus tard, quand il fut arrivé à l'âge d'homme, il prit, suivant l'usage des gens lettrés et des hommes d'un rang distingué, un titre qui témoignait de son zèle pour la religion dans laquelle il était né : c'était le titre d'Emad-eddin, ou Colonne de la religion. Enfin, quand il fut parvenu au rang de prince, il adopta le titre de Almalek-alsaleh, ou le Prince excellent, titre que le sulthan d'Égypte changea en celui de Almalek-almovayyad, ou le Prince bien appuyé. La dénomination d'*Aboulféda*, sous laquelle ce prince est vulgairement connu en Europe, signifie, en arabe, Père de la rédemption; il se dit de quelqu'un qui est prêt à donner sa vie pour une personne qui lui est chère. C'est un titre analogue à celui d'*Aboulfarage*, ou Père de la joie; d'*Aboulmahassen*, ou Père des belles qualités, etc.

Dans l'intervalle qui s'était écoulé entre la mort du cousin d'Aboulféda et l'élévation de celui-ci, plusieurs émirs étrangers à la principauté de Hamat s'y étaient établis et y jouissaient de bénéfices militaires. Ces émirs, par leur présence, devaient nécessairement faire

[1] *Chronique d'Aboulféda*, tom. V, p. 256 et suiv.

ombrage au nouveau prince et le gêner dans l'exercice de son autorité. Le sulthan voulut bien, et sans qu'Aboulféda l'en eût prié, ordonner à ces émirs de quitter sur-le-champ le pays et de se retirer à Alep. Seulement, comme il fallait pourvoir à leurs besoins, il fut décidé que la ville de Marra serait distraite de la principauté, et que les revenus de cette ville et de son territoire serviraient à l'entretien des émirs dépossédés de leurs bénéfices. Le sulthan remit, à cette occasion, à Aboulféda un nouveau diplôme, dans lequel on remarquait le passage suivant : « L'autorité noble, sublime et magistrale du sulthan Malek-« nasser a décidé que le prince (Aboulféda) conserverait dans ses mains « Hamat et Baryn dans leurs limites actuelles et avec leurs dépendances « en territoire, fermes, villages, revenus, richesses mobiliaires et com-« merciales, en un mot avec tout ce qui appartient à ces deux districts « et tout ce qui est compris dans leur juridiction. Il disposera de tout « comme il voudra, nommant aux emplois publics, accordant des bé-« néfices aux émirs, aux soldats et aux autres fonctionnaires à son « service, choisissant les cadis, les khathybs (ou prédicateurs des mos-« quées), etc. Les ordonnances et les diplômes relatifs à ces différents « objets seront rédigés en son nom, comme au temps de son cousin, « Malek-modhaffer. Ces deux districts fourniront cinq cents cavaliers « munis d'un équipement complet, sans qu'il y manque rien. Moyen-« nant cela, ils seront déchargés des obligations résultant des ordon-« nances et des diplômes précédents du sulthan, telles qu'indemnités « à accorder aux émirs, aux soldats, aux Arabes (nomades), aux Tur-« komans et à d'autres [1], et cela en vertu du don qui est fait de ces « deux places au prince susnommé, et de la cession que celui-ci a faite « de la ville de Marra. Tous les biens qui viennent d'être énumérés « restent dans la noble main du prince, comme les perles restent fixées « au collier, et comme les étoiles sont attachées aux sphères célestes. « Il commandera et défendra, dans les choses qui concernent ce monde

[1] La partie orientale de la principauté de Hamat était occupée une partie de l'année par les Arabes nomades de la Mésopotamie. D'un autre côté, des terres considérables avaient été accordées précédemment à des familles turkomanes.

« et l'autre; il disposera des revenus du pays en faveur des personnes « qui auront mérité sa bienveillance et ses bontés; il ne se fera rien « sans son noble commandement; aucun ordre n'aura cours que d'après « sa propre volonté, et cela comme on le pratiquait au temps de ses « ancêtres. Ainsi donc, qu'il soit fait comme il l'entendra; qu'il dispose « à son gré de tout ce qui est soumis à sa noble juridiction, et qu'il « veille en toute liberté au bien-être des serviteurs de Dieu et du pays. « Puisse le Dieu très-haut exhausser la colonne glorieuse du prince, et « donner son secours et son appui à tout ce que le prince commencera « ou finira! Le khatt-schérif (placé en tête de l'acte) sera, s'il plaît au « Dieu très-haut, une garantie du contenu[1]. »

En même temps, le sulthan accorda à Aboulféda le privilége de faire porter sur sa tête, dans les marches solennelles, un drapeau avec des banderoles, privilége qui était un des attributs de l'autorité souveraine, et qui n'avait été concédé à personne.

La même année, Aboulféda demanda au sulthan la permission de faire une seconde fois le pèlerinage de la Mekke. Non-seulement le sulthan le lui permit, mais il lui fit présent de mille pièces d'or en espèces, pour les frais de voyage; de plus, il lui accorda la faculté de marcher séparément de la caravane des pèlerins, devant, derrière, comme il voudrait. Aboulféda conduisait avec lui son fils, alors âgé de quatre ans, afin qu'il s'acquittât du pèlerinage. Il fit partir d'avance quelques dromadaires pour Karak; en même temps il confia son fils à la caravane de Syrie. Pour lui, il se rendit à cheval à Karak; là il monta sur un de ses dromadaires, accompagné de six chevaux de main et d'un certain nombre de mamelouks, armés d'arcs et de flèches, lesquels devaient le protéger contre les attaques des nomades; puis, prenant les devants, il arriva à Médine, où il put satisfaire tranquillement sa dévotion. La caravane étant arrivée, il se remit en route et se rendit à la Mekke: « Nous allâmes, dit-il, au mont Arafat, où nous fîmes les « stations d'usage; de là nous vînmes à Mina, et nous nous acquit- « tâmes des cérémonies prescrites; plus tard, j'allai visiter la chapelle

[1] *Chronique d'Aboulféda*, tom. V, p. 274 et suiv.

« Omra. En effet, ajoute-t-il, je mis dans ce pèlerinage, ainsi que le « permet l'imam Schaféy, quelque intervalle entre ces diverses céré- « monies, tandis que la première fois je m'en étais acquitté de suite[1]. »

Les pèlerins, à leur retour, furent attaqués par quelques Arabes du Hedjaz, qui en voulaient à leurs richesses, et qui tuèrent plus de vingt personnes; mais la caravane, ayant réuni ses forces, mit ces Arabes en fuite et leur enleva environ quatre-vingts chameaux[2].

A cette époque, la Mekke était un objet de rivalité entre deux frères appelés Aboulgayt et Homaydha. Le sulthan avait pris parti pour Aboulgayt. Celui-ci ayant succombé, le sulthan fit partir une armée pour le rétablir dans son autorité. Pendant qu'Aboulféda se trouvait à la Mekke, il fut chargé de seconder Aboulgayt de tous ses moyens. A l'approche des troupes égyptiennes, Homaydha s'enfuit dans le désert, et son frère fut reconnu sans difficulté. La caravane de Syrie et celles des autres contrées payèrent à celui-ci le tribut d'usage; les marchands s'acquittèrent également des droits établis. Mais, après le départ des pèlerins, et lorsque les troupes du sulthan se furent retirées, Homaydha revint avec des forces considérables; Aboulgayt fut vaincu et mis à mort. En vain le sulthan fit partir à diverses reprises de nouveaux soldats. Homaydha était soutenu par une partie des Arabes et par les Tartares, alors maîtres de la Mésopotamie, et ce ne fut que longtemps après que le pays fut délivré de sa tyrannie.

A Malathya, ville située au nord de la Syrie, les musulmans vivaient avec les chrétiens dans une si parfaite harmonie, qu'on voyait, malgré la défense expresse de la loi, des femmes musulmanes épouser des chrétiens. D'ailleurs les habitants favorisaient les intérêts des Tartares, alors maîtres de l'Asie Mineure, et ils les tenaient au courant de tout ce qu'entreprenaient les musulmans. Les garnisons musulmanes des places voisines ne pouvaient pas faire le moindre mouvement sans être menacées de quelque attaque. L'an 715 (1315),

[1] Voyez à ce sujet le tableau de l'empire ottoman, de Mouradgea d'Ohsson, édit. in-8°, t. III, p. 70 et 107, et le Voyage de Burckhardt en Arabie, traduction française, tom. I, p. 128 et 237.

[2] Chronique d'Aboulféda, t. V, p. 278.

le sulthan se décida à faire marcher de ce côté une armée nombreuse, commandée par le vice-roi de Damas, Sayf-eddin Tonkoz. « Je me « joignis, dit Aboulféda, avec les troupes de ma principauté, à l'expé- « dition; nous passâmes successivement à Alep, Ayn-tab, Raban, etc. « En traversant le Nahr-azrac (le fleuve Bleu, qui va se jeter dans l'Eu- « phrate), je remarquai un pont de construction romaine et bâti en « pierres de taille, dont la largeur surpassait tout ce que j'avais vu en « ce genre [1]. Laissant Hisn-mansour sur notre droite, du côté du nord, « nous atteignîmes la chaîne qui fait suite au Taurus [2]. Là nous eûmes « à traverser un défilé tellement étroit, que l'armée mit deux jours et « deux nuits à le franchir. Nous passâmes ensuite à Zabetra, ville petite « et qui tombait en ruines; nous arrivâmes devant Malathya, un di- « manche 22 de moharram (27 avril 1315). A peine l'armée eut pris « position, le premier magistrat de la ville fit ouvrir la porte tournée « du côté du midi, et demanda à capituler. Il était accompagné du « cadi et des personnes les plus considérables de la ville. Le général « lui accorda sur-le-champ sa demande; mais l'armée soupirait après « le pillage. En vain je me hâtai de faire garder par mes troupes la « porte du midi, laquelle faisait face à mon quartier; les soldats for- « cèrent le passage d'une autre porte, et toute la ville, en un moment, « se trouva envahie : musulmans et chrétiens, personne, parmi les ha- « bitants, ne fut épargné; il n'y eut de sauvé que les objets enfouis ou « ceux qu'on parvint à soustraire à toutes les recherches; les habitants « furent même privés de leur liberté. Ce ne fut qu'après le sac de la

[1] Il s'agit probablement ici du pont de Sendja, construit sur la rivière du même nom, et que les écrivains arabes présentent comme une des merveilles du monde. On lit dans le Ketab-Almerassid : « Sendja est le nom « d'une rivière considérable dont le fond est « sablonneux, et qu'on ne peut point passer « à gué sans risquer d'être englouti par les « eaux. Sur cette rivière est un pont mer- « veilleux, consistant en une seule arche de « deux cents pas de long. L'édifice est en « pierres de taille, et la longueur des pierres « a dix coudées de long sur cinq coudées de « haut. » (Voy. l'Index géographique placé par Schultens à la suite de la Vie de Saladin par Boha-eddin, Leyde, 1732, p. 38. Voy. aussi la Relation de l'Égypte, par Abd-allathif, traduct. de M. Silvestre de Sacy, p. 442.)

[2] Voy. ci-après, p. 91 et 92.

« ville, qu'un cri général s'étant élevé en faveur des captifs musulmans, « l'on renvoya ceux-ci libres; mais leurs richesses avaient disparu sans « retour. Pour les chrétiens, ils furent tous vendus comme esclaves. « Après le sac de la ville, l'armée y mit le feu, et la plus grande partie « des édifices fut dévorée par les flammes. L'armée démolit aussi une « partie des remparts [1]. »

Au milieu des guerres et des déplacements continuels, Aboulféda poursuivait le cours de ses recherches et des travaux littéraires qui font maintenant sa gloire en Occident comme en Orient. C'est à l'époque dont il est parlé ici qu'il rédigea son Abrégé d'histoire universelle, qui a été imprimé en Europe, et sur lequel je reviendrai plus tard. Pour l'époque qui suivit, jusqu'à sa mort, il se contenta d'ajouter à cette chronique, année par année, les événements qui le concernaient et ceux qui lui paraissaient susceptibles d'un intérêt général.

L'an 716 (1316), Aboulféda se rendit de nouveau en Égypte pour faire sa cour au sulthan. Le sulthan l'accueillit de la manière la plus honorable; outre les présents qu'il lui fit, comme à l'ordinaire, il le remit en possession de la ville de Marra. Un poëte adressa, à cette occasion, à Aboulféda, une pièce de poésie où l'on remarquait trois vers dont voici le sens :

Tu es l'ornement des cortéges royaux et des trônes; ton trône, à toi, ce sont le soleil et les étoiles.

Ton règne, qui est comme le jardin des espérances, nous procure les fruits de la joie.

L'univers entier se réjouit en ta personne, et tu en relèves l'éclat. Quelle ne doit pas être la joie de la ville de Marra [2]!

Aboulféda avait repris le chemin de la Syrie, lorsque, arrivé au village de Syriacous, à quelques lieues du Caire, le grand veneur du sulthan (émir-schekar) lui apporta, au nom de son maître, un gerfaut. C'était un de ces oiseaux de proie avec lesquels on se livrait, à cette époque, au plaisir de la chasse, en Occident et en Orient, et qui sont

[1] *Chronique d'Aboulféda*, t. V, p. 286. — [2] *Ibid.* p. 306.

encore recherchés pour cet usage en Égypte et en Perse. Aboulféda reçut aussi, pour adoucir les fatigues du voyage, plusieurs boîtes de friandises, du sucre et de la cire; on lui en donna plus qu'il ne pouvait en consommer pendant toute la route. A son retour, il fit ensorte de rentrer de nuit dans Hamat : en effet, les habitants avaient coutume, lorsqu'il revenait, de décorer les rues de la ville et d'étendre sous les pas de son cheval des tapis; or, il était jaloux de leur éviter cette peine[1].

Aboulféda était doué d'une grande activité d'esprit, et se livrait aux occupations les plus diverses. Toujours épris de l'amour des lettres, il travaillait en ce moment à la rédaction du traité de géographie dont on trouve ici la traduction. A Hamat et dans les villes où il faisait quelque séjour, son plaisir était de réunir chez lui les hommes instruits, n'importe le genre d'études auxquelles ils s'étaient voués : religion, jurisprudence, poésie, histoire, géographie, astronomie, médecine, tout était de son ressort; et dans toutes les réunions il se faisait remarquer par son savoir.

Il avait fait une étude approfondie de la grammaire arabe, science qui est très-compliquée, et à laquelle les Orientaux ont toujours accordé une place très-importante; il se piquait de bien posséder la dialectique. Dans les questions qui se présentaient sur la manière d'interpréter l'Alcoran, il était en état de rendre compte des différentes opinions émises à ce sujet; enfin, ses connaissances dans les mathématiques et l'astronomie lui permettaient de s'occuper même de ce que les musulmans appellent *la science des heures* (ilm-almycat), science qui consiste à déterminer, au moyen d'observations astronomiques et de calculs minutieux, les instants de la journée où l'on doit s'acquitter des diverses prières d'obligation[2].

Peu de personnes étaient en position comme lui pour s'éclairer : son rang, ses relations, ses voyages le mettaient au courant de ce que l'on connaissait de plus remarquable. Ajoutez à cela une riche bibliothèque, qu'il possédait à Hamat. Sa famille s'était toujours fait remar-

[1] *Chronique d'Aboulféda*, t. V, p. 306. — [2] Préface du texte arabe, p. xv.

quer par le goût le plus vif pour les lettres, et avait recueilli une foule d'objets précieux pour un esprit naturellement curieux.

On a vu qu'Aboulféda ne négligeait pas les affaires du gouvernement ni de la guerre; outre les intérêts de sa principauté, le sulthan lui avait confié le soin de surveiller les frontières de l'empire du côté de l'Euphrate. Il faut se rappeler que, depuis plus d'un demi-siècle, le khan des Tartares de Perse et le sulthan d'Égypte et de Syrie étaient continuellement en lutte l'un avec l'autre. Les Tartares, en possession, non-seulement de la Perse, mais encore de la Mésopotamie et de l'Asie Mineure, avaient plus d'une fois envahi la Syrie, et menaçaient sans cesse d'y entrer de nouveau. Leur ambition eût été de pénétrer jusqu'en Égypte, et d'anéantir la seule puissance qui avait résisté à leurs efforts. Il y allait donc du salut du sulthan d'être toujours sur ses gardes. La portion de la Mésopotamie et de la Syrie qui fait face à la principauté de Hamat, était occupée, pendant une partie de l'année, par une portion de la tribu arabe de Thây, qui y faisait paître ses chameaux et ses brebis. Ces nomades, qui reconnaissaient pour chef un homme puissant appelé Mohanna, descendaient au midi dans le reste de l'année, et, dressant leurs tentes aux environs des ruines de l'antique Babylone, s'établissaient sur le territoire des Tartares. Mohanna, se trouvant ainsi resserré entre deux empires formidables, joua le même rôle qu'avaient joué jadis les rois arabes de Hira et de Gassan, au temps de la lutte des Romains d'une part, et de l'autre des Parthes, et ensuite des Perses. Mohanna, qui désirait avant tout se faire craindre, et mettre son alliance à haut prix, était dans l'usage d'entretenir à la fois, comme agents, des personnes de sa famille auprès du khan et du sulthan. Les rapports qu'Aboulféda eut avec ces personnes ne lui furent pas inutiles pour les recherches géographiques auxquelles il était livré en ce moment. Il cite dans son traité, pour une partie du cours du Tigre et de l'Euphrate, le récit que lui avait fait Soleyman, fils de Mohanna [1]. Pour ce qui concerne l'intérieur de l'Arabie, il invoque le témoignage de Hadyté, frère du même Mohanna [2].

[1] Voy. ci-après, p. 66. — [2] *Ibid.* p. 105.

Il paraît que ces divers soins ne suffisaient pas pour épuiser l'activité d'Aboulféda, et qu'il s'occupait de spéculations commerciales. Il raconte lui-même que, peu après son retour à Hamat, il profita du départ d'un employé du gouvernement pour envoyer des présents au sulthan. Le sulthan agréa le don, et ajouta à ses autres faveurs celle de décharger de tout droit les objets qu'Aboulféda expédiait de divers côtés par l'intermédiaire des hommes livrés au négoce. Ces relations, qui ont droit d'étonner dans un personnage aussi élevé, avaient pour lui l'avantage de l'instruire d'une foule de détails dont il avait besoin pour la composition de ses ouvrages. Il cite dans son traité le témoignage des marchands au sujet de la mer Noire et de l'embouchure du Volga; c'est également d'après le récit d'un marchand qu'il a décrit une partie de l'Inde.

Aboulféda se faisait aussi une obligation de recevoir les étrangers de distinction qui passaient par Hamat, notamment les pèlerins qui chaque année se rendaient de l'Asie Mineure en Arabie, ou qui retournaient de l'Arabie dans leurs foyers. Il rappelle ce que lui avait dit un pèlerin, dans son chapitre de l'Asie Mineure.

Il paraît enfin qu'Aboulféda avait le goût de la bâtisse, et qu'il embellit la vallée de l'Oronte d'édifices considérables. Voici la traduction de quelques vers que lui adressa un magistrat de Hamat:

O Dieu! quel agréable parfum s'échappe de la vallée de Hamat, de cette vallée tant recherchée, de la plus belle des vallées!

Maintenant que notre maître, Emad-eddin, y a fait élever ses édifices, elle présente l'aspect d'une forêt de colonnes [1].

C'est comme un sanctuaire dont la bravoure et la libéralité du prince font la défense, et où les habitants se reposent à l'abri de la justice de son gouvernement [2].

L'an 718 (1318), Aboulféda, s'étant de nouveau mis en route pour l'Égypte, le sulthan lui fit fournir, pour lui et sa suite, des moutons, du pain, du sucre, de l'orge, etc. Sur le désir qu'il témoigna d'aller visiter la ville d'Alexandrie, qui attirait les navires de tous les ports de

[1] Il y a ici un jeu de mots entre la dénomination *Emad-eddin*, ou colonne de la religion, et les mots traduits par *forêt de colonnes*.

[2] Préface du texte arabe, p. XXV.

l'Europe et de l'Afrique septentrionale, le sulthan y consentit. Il fut décidé qu'Aboulféda se rendrait du Caire à Alexandrie par le Nil, et qu'il reviendrait par terre à cheval. Le prince et sa suite eurent à leur disposition deux bateaux et descendirent le fleuve jusqu'à Foua; là ils prirent le canal Nassery, qui répondait à peu près au canal creusé par le vice-roi actuel. A l'arrivée du prince à Alexandrie, il lui fut remis, de la part du sulthan, cent pièces d'étoffe des fabriques de la ville[1]. Les débris de la gloire d'Alexandre le Grand et des Ptolémées, et la vue de cette forêt de navires qui venaient des régions les plus éloignées de l'occident et du nord de l'Europe, ne durent pas le trouver indifférent.

L'an 719 (1319), le sulthan, ayant résolu de faire une seconde fois le pèlerinage de la Mekke, invita le prince à faire le voyage avec lui. Aboulféda se rendit au Caire, et, le jour fixé pour le départ étant arrivé, le cortége se mit en marche. Sur la route, le sulthan s'amusa à chasser aux grues; il les faisait enlever par ses gerfauts et ses autres oiseaux de proie. On lui dressait un pavillon, et c'est de là qu'il se livrait à ce genre de divertissement. Le cortége suivit le même chemin que la caravane d'Égypte, et passa successivement à Suez, à Éla et à Rabog. Ce fut à Rabog, à l'entrée du territoire sacré[2], que les voyageurs prirent l'ihram, espèce de voile qui consiste en deux pièces de toile et de laine, et qui, dans ce moment de pénitence, doit former l'unique vêtement des pèlerins[3]. On était alors en hiver, et un tel vêtement était bien léger. « Mais, dit Aboulféda, par un effet du bonheur attaché à la « personne du sulthan, le temps ne cessa pas d'être doux, de manière « que nous n'eûmes pas à souffrir du froid. »

Aboulféda était parti de Hamat pour le Caire par la poste; en effet, il existait à cette époque un service régulier de chevaux entre le Caire et Damas, et les chevaux se relayaient de distance en distance[4]. Le

[1] *Chronique d'Aboulféda*, t. V, p. 322.

[2] Voy. ci-après, p. 107.

[3] Voy. le Tableau de l'empire othoman, par Mouradgea d'Ohsson, t. III, p. 64, et le Voyage de Burckhardt en Arabie, tom. I, p. 74.

[4] Les chevaux de poste sont nommes en arabe *baryd;* ce mot est probablement une

prince n'avait donc pris avec lui ni chevaux, ni ustensiles de voyage; le sulthan, qui, pendant tout le chemin, déploya la plus grande magnificence, pourvut à tous ses besoins. Outre les vêtements, les montures et les aliments, il donna à son vassal une tente où il pouvait manger et dormir; de plus, il mit à sa disposition des habillements d'honneur pour les personnes dont il voudrait reconnaître le zèle.

Sur toute la route, le sulthan chassa les gazelles à l'aide des oiseaux de proie. Aboulféda ne paraît pas avoir eu personnellement du goût pour cet exercice; mais il avoue que c'était un plaisir pour lui de voir ces oiseaux féroces se précipiter sur le timide animal et le déchirer avec leurs serres. Le sulthan lui envoyait de temps en temps de sa chasse [1].

Ce nouveau pèlerinage eut pour Aboulféda l'avantage de lui faire connaître une route qu'il n'avait pas encore suivie. Dans ses pèlerinages précédents, il avait traversé l'intérieur de l'Arabie; dans celui-ci, il côtoya les bords de la mer Rouge.

L'entrée du sulthan, à son retour au Caire, fut comme un jour de fête: toutes les troupes montèrent à cheval et baisèrent la terre devant lui. A la distance de quatre mille coudées du château de la Montagne, les émirs s'étaient mis à étendre de riches tapis sous les pieds du cheval du sulthan, et ils avaient continué à le faire jusqu'au château; ensuite, à mesure que le sulthan avait passé, on enlevait les tapis, et ces tapis devenaient la propriété des gens de service.

Ce fut à cette occasion que le sulthan mit le comble à ses bontés pour Aboulféda, en lui conférant le titre même de sulthan. Ce titre, il est vrai, n'était plus environné du même éclat qu'autrefois, et on avait vu des

altération du latin *veredus*. Les princes musulmans, à diverses époques, ont établi dans leurs états des chevaux de poste; mais, ainsi que sous les empereurs romains, ces chevaux ne servaient qu'à eux et aux hommes auxquels ils accordaient cette faveur. La distance d'un relai à l'autre était de trois ou quatre parasanges. (Voyez ci-après, p. 150.) C'est le sulthan Bibars qui, quelques années auparavant, avait réorganisé le service des postes en Égypte et en Syrie. (Voyez la Chrestomathie arabe de M. Silvestre de Sacy, deuxième édition, tom. II, pag. 187.)

[1] *Chronique d'Aboulféda*, t. V, p. 330 et suiv.

princes d'un ordre inférieur se l'arroger; néanmoins, à la cour du Caire, on l'avait, jusque-là, considéré comme l'attribut exclusif de la puissance souveraine. Voici en quels termes Aboulféda raconte cet événement si flatteur pour lui : « Pendant le voyage, le sulthan m'avait témoigné « l'intention de m'honorer du titre de sulthan; en vain je m'excusai, di- « sant que j'étais un trop petit personnage pour porter le même titre que « lui. A notre arrivée dans la capitale, le sulthan me fit remettre les insi- « gnes du sulthanat. L'émir hadjeb (ou grand chambellan), l'émir akhor « (ou grand écuyer) et d'autres émirs, au nombre de vingt, se présen- « tèrent chez moi, accompagnés d'un habillement complet de satin, du « noble poignard sulthanien, du gaschyé (sorte de couverture de cheval) « broché d'or égyptien, du parasol surmonté de l'oiseau, des drapeaux et « des banderoles, et de l'acte d'investiture; avec les insignes étaient les « djamdaryés (ou maîtres de la garde-robe) du sulthan, un silihdar (ou « porte-glaive), portant deux épées suspendues à ses épaules, et des « schaouschs (ou appariteurs); en même temps, on me présenta un che- « val enharnaché, sur lequel je montai. Les émirs marchèrent quelque « temps à pied; ensuite, étant montés aussi à cheval, ils mirent pied « à terre aux approches du château de la Montagne. Pour moi, je ne « descendis qu'à la porte du château; là, me tournant vers le châ- « teau, je baisai la terre à l'intention du sulthan; je baisai aussi le noble « acte d'investiture. Après avoir baisé la terre plusieurs fois, je montai « au château en compagnie du lieutenant du sulthanat. Arrivé en pré- « sence du sulthan, je baisai de nouveau la terre, et le sulthan me « traita avec plus de bonté que ne l'aurait fait un père envers son fils[1]. »

Le même jour, Aboulféda prit les chevaux de la poste et se dirigea vers la Syrie. Aux approches de Hamat, les émirs et le cadi vinrent à sa rencontre. Il fit son entrée, revêtu des insignes du sulthanat. Avant son arrivée dans la ville, lecture avait été faite de l'acte d'investiture aux émirs et aux cadis, dans une tente élevée à cet effet.

Au printemps de l'année 720 (1320), les émirs reçurent l'ordre d'envahir de nouveau la petite Arménie. Ce pays, déjà ravagé tant de

[1] *Chronique d'Aboulféda*, t. V, p. 334 et suiv.

fois, fut mis à feu et à sang; les champs ensemencés furent bouleversés, les bêtes de somme enlevées. Les troupes de Hamat prirent une grande part à ces dévastations; mais Aboulféda était resté dans sa principauté, occupé en partie à mettre la dernière main à son Traité de géographie. On lit, à la fin du traité, qu'il fut terminé au mois de schaban de l'année 721 (septembre 1321). Du reste, l'auteur ne cessa pas de le retoucher, ainsi que sa Chronique, jusqu'aux derniers temps de sa vie.

L'année suivante Aboulféda fit un nouveau voyage en Égypte, pour présenter ses hommages au sulthan. Un jour, étant allé avec celui-ci du côté des Pyramides, il fut témoin de la réception faite par le prince à un député envoyé par le roi d'Aragon, Jayme II. Ensuite le sulthan se rendit dans la haute Égypte, et Aboulféda l'accompagna dans ce voyage. Ils s'avancèrent jusqu'à Dendera.

En 724 (1324) Alboulféda retourna en Égypte. « Le sulthan, dit-il, « m'ayant invité à me présenter aux portes augustes, je me rendis au « Caire. Pendant mon séjour dans cette capitale, on vit arriver une « ambassade de la part du khan des Tartares de Perse. Le jour où le « sulthan reçut les ambassadeurs fut comme un jour de fête; la récep- « tion eut lieu dans le château de la Montagne. Les émirs, les digni- « taires et les mamelouks du sulthan portaient tous des calottes bro- « chées d'or et des robes à bordures d'or; le sulthan seul était habillé « d'étoffes simples. Les ambassadeurs offrirent leur présent; je fus « témoin de la cérémonie. Le présent consistait en trois chevaux « akdysch [1] portant des selles d'or d'Égypte, garnies de pierreries; « dans trois ceintures d'or également ornées de pierreries; dans une « épée dont le fourrreau, garni de plaques d'or, était enrichi de pierres « précieuses; dans un certain nombre de caba (ou robes de dessus),

[1] Les Arabes divisent leurs chevaux en deux espèces. Les uns sont nommés *kadyschy*, c'est-à-dire chevaux de race inconnue, et ne sont pas plus estimés en Arabie que les chevaux ordinaires ne le sont en Europe; ils servent à porter les fardeaux et aux autres ouvrages. La seconde espèce s'appelle *kohlan* ou *koheyly*, c'est-à-dire chevaux dont la généalogie a été conservée. Ce sont ceux qu'on appelle par excellence *chevaux arabes*. (Voy. Niebuhr, *Description de l'Arabie*, tom. I, pag. 226.)

« tissues et non tissues, et accompagnées de bordures d'or; dans une « mousseline à turban d'une forme particulière; et dans onze bakhty [1] « richement harnachés, et portant des caisses remplies d'étoffes fabri- « quées dans la Perse; on y comptait jusqu'à sept cents tapis, sur les- « quels étaient brodés les titres du sulthan [2]. Le sulthan accueillit le « présent avec bonté et combla les ambassadeurs de dons [3]. »

La fête des sacrifices eut lieu deux jours après cette cérémonie; c'est la fête qui se célèbre le jour où les pèlerins de la Mekke viennent de s'acquitter des devoirs du pèlerinage, et à laquelle prennent part les musulmans de toutes les parties du monde. Le sulthan déploya à cette occasion une pompe extraordinaire; il était fort aise d'éblouir les regards des députés tartares par le spectacle de cette magnificence.

On se trouvait alors au mois de septembre. Le Nil était monté à sa plus grande hauteur. Vers le milieu de novembre, lorsque les eaux du fleuve se furent retirées et que la terre fut sèche, le sultan partit pour la chasse, et Aboulféda l'accompagna dans ses courses.

Vers la même époque, le sulthan faisait construire des palais et des jardins dans le village de Syriacous, au nord du Caire, à la distance de quelques lieues; en même temps, il fonda sur la route du Caire, en Syrie, un khancah (ou couvent) pour les sofis ou moines contemplatifs dont l'institution s'est propagée dans toutes les contrées musulmanes. Aboulféda s'empressa de concourir à cette œuvre, par le don de livres, de tapis, etc.

La situation où s'était d'abord trouvé Aboulféda était pleine de difficultés, et s'il n'avait été doué que de moyens ordinaires, il aurait succombé sous les embarras de sa tâche. Il était venu à une époque où la politique ambitieuse et jalouse des sulthans avait successivement abattu les divers princes feudataires; la seule principauté de Hamat était restée debout; mais elle fut un moment renversée comme les autres. Aboulféda eut à lutter contre son frère aîné et d'autres per-

[1] Chameau à deux bosses de la Bactriane. Voy. ci-après, p. 228.

[2] Ces titres étaient: *sulthan suprême, défenseur de la religion, etc.* — [3] *Chronique d'Aboulféda*, tom. V, p. 356.

sonnes de sa famille qui lui disputaient le pouvoir; il avait les plus grands ménagements à garder envers le sulthan et ses principaux agents, qui n'avaient qu'à vouloir pour le faire rentrer dans le néant. Or, non-seulement il conserva sa principauté jusqu'à sa mort, mais il parvint à rehausser encore le rang qu'avaient occupé ses ancêtres.

On sait à quel point les Orientaux ont de tout temps renchéri dans les titres et les épithètes qu'ils se donnent les uns aux autres. Le sulthan, qui avait la plus grande considération pour Aboulféda, avait ordonné aux gouverneurs des diverses provinces de Syrie de se servir, dans les lettres qu'ils avaient occasion d'écrire au prince, des termes les plus respectueux, et de dire qu'*ils baisaient la terre devant lui*[1], ce qui semblait indiquer une espèce de dépendance. L'émir Tonkos, vice-roi de Damas et gendre du sulthan, disait dans une de ses lettres à Aboulféda, qu'*il baisait la terre devant lui*, et il donnait au prince les titres d'*excellence noble, sublime, magistrale, sulthanienne.* L'adresse portait ces mots : *Au prince de Hamat.* De son côté le sulthan commençait ainsi ses lettres : *De la part de son frère Mohammed, fils de Kelaoun; que Dieu exalte les victoires de son excellence noble, sublime, sulthanienne!* Le sulthan ne se dispensait que de l'épithète *magistrale*[2].

On aura une idée de l'esprit qui dominait au temps d'Aboulféda, par les titres qui lui sont donnés dans un exemplaire manuscrit de son Traité de géographie. Les voici : « Notre maître le sulthan, savant, « juste, excellent, parfait, zélé pour la guerre sacrée (ou guerre contre « les chrétiens et les infidèles) et pour la défense des frontières, le « victorieux Malek Movayyad, colonne du monde et de la religion, res- « source de l'islamisme et des musulmans, restaurateur de la justice « parmi les hommes, vengeur des opprimés contre les oppresseurs, exter- « minateur des impies et des idolâtres, vainqueur des schismatiques « et des rebelles, défenseur de la loi de Mahomet, porte-drapeau de la « religion musulmane, Aboulféda Ismael; veuille Dieu perpétuer son

[1] Sur le baisement de terre, comparez ce que dit Ibn-Khaldoun, *Chrestomatie arabe* de M. de Sacy, tom. II, p. 257, et ce que dit M. Lane, dans sa traduction anglaise des Mille et une Nuits, t. I, p. 483.

[2] Préface du texte arabe, p. XIV.

« règne et sa puissance, protéger ses armées et ses escortes, et faire « jouir l'universalité de ses sujets de sa justice et de sa bienfaisance[1] ! »

Cependant, Aboulféda approchait de soixante ans, et aucun prince de sa famille n'avait dépassé cet âge. Il eut quelques pressentiments de sa fin prochaine; car, vers cette époque, il composa cette pièce de vers, qui contribue à faire connaître son goût et quelques-unes de ses habitudes :

L'âge m'a fait tomber dans les *peut-être* et les *est-ce que*. O la triste ressource, pour celui qui ne peut acquitter ses dettes, que les *est-ce que* et les *peut-être !*

Lorsque surtout sa chevelure a blanchi lorsque la jeunesse s'est éloignée et l'a quitté pour toujours !

Comme cette blancheur m'a été désagréable, étant venue sans avoir été apppelée !

Ma faiblesse vient du nombre fatal de soixante, et non des épreuves de la vie; mon âge me trahit, et semble se refuser à prolonger mon être.

Cependant l'ardeur de mon cœur est toujours le même, et les passions continuent à l'agiter;

Il aime tous les genres de jouissance, comme il les a toujours aimés.

O censeur, ne poursuis pas davantage tes reproches ! Mes oreilles ne sont pas disposées à écouter tes avis.

A quoi servent tes reproches et les censures auprès d'un homme dont le cœur est entraîné par mille désirs?

Laisse-moi me livrer à mes goûts de jeune homme; tu n'auras nullement à répondre de mes folies.

Combien de fois la Fortune a acquiescé à mes vœux, me laissant le choix de la coupe, du chant des danseuses et du son du luth !

Mes yeux, mon âme, mon corps, tout en moi s'enivrait de plaisir.

Combien de fois j'ai joui des délices d'une société agréable ! combien de fois mes moments étaient tels que je les désirais !

Mon messager était allé voir de ma part celle qui fait le tourment de ma vie, et revenait avec une figure qui annonçait le bonheur.

Elle dit ceci, me criait-il : *Arrive bien vite chez moi, avant que mon homme revienne. Monte et entre par la fenêtre, et n'aie pas peur des voisines*[2].

Aboulféda mourut le 3 de moharram de l'année 732 (26 octobre, 1331 de J. C.). Il se trouvait alors à Hamat, et il fut enterré dans le

[1] Préface du texte arabe, p. VIII. — [2] *Ibid.* pag. XX.

torbé ou mausolée qu'il avait fait construire pour lui et sa famille. Il venait d'entrer dans la soixantième année de son âge, en comptant par années lunaires, ce qui revient à environ cinquante-huit ans, d'après notre manière de compter.

Ibn-Nobata, poëte à titre d'office d'Aboulféda, et qui, en conséquence, recevait un traitement de lui, composa sur sa mort plusieurs élégies, notamment celle qui commence ainsi :

Qu'a donc la libéralité, puisqu'elle ne répond plus à la voix de celui qui l'appelle? Hélas! le héraut de la mort est venu réclamer le descendant de Schady [1].

Qu'est devenue l'espérance? Ses voies ont été fermées. Qu'est devenue la fortune? Son horizon a pris un aspect sombre.

Que vois-je! le trône qui nous servait d'asile est tombé en éclats, et le peuple s'agite, les yeux mouillés de larmes.

La mort a appelé Malek-Movayyal (Aboulféda). O douleurs! nous voilà à jamais privés des pluies bienfaisantes et de la rosée du matin.

Combien la matinée où l'on annonça sa mort fut terrible! En vérité, la matinée du jour du jugement ne le sera pas autant.

Ils étaient bien vains les vers que je composais à sa louange! voilà ces vers changés en éloge funèbre.

Non, le torrent de mes larmes ne cessera point de couler pour celui dont les bienfaits coulaient par torrents.

Combien de fois, lorsque ma douleur commençait à s'exhaler, mon cœur lui a dit : *Va en avant!*

Plût à Dieu que la vie des grands pût être rachetée par celle des petits! Les planètes elles-mêmes, au haut du ciel, se dévoueraient pour lui [2].

Cette élégie se composait de plus de cinquante vers. Dans les deux suivants sont exprimées des craintes qui ne tardèrent pas à se réaliser :

Les bases de cette famille ne sont-elles pas ébranlées par un malheur qui en a abattu le faîte et bouleversé les fondations?

La fortune n'a-t-elle pas refusé de tenir compte des vertus d'une famille qui brillait comme un astre au milieu des ténèbres?

Voici deux autres vers qui faisaient allusion au nom d'Ayoub, père du grand Saladin et souche commune des princes de sa famille, ainsi

[1] Schady est le nom du père d'Ayoub, lequel, à son tour, fut père de Saladin et des autres princes ayoubytes. — [2] Préface du texte arabe, p. XVII.

qu'au nom du patriarche Job, devenu si célèbre pour sa patience :

O famille d'Ayoub, pratiquez la patience ! un des titres du nom d'Ayoub, c'est une patience qui contribuera à en perpétuer le souvenir.

Voilà donc le sort réservé aux mortels ; chacun de nous a son échanson qui attend le moment de lui verser le breuvage du trépas.

La pièce se terminait par deux vers adressés au fils et successeur d'Aboulféda, et qui furent loin de se vérifier. Les voici :

Tu as appris de ton père l'art d'édifier ; il n'est pas nécessaire de te rappeler une chose que tu connais si bien.

Ta famille n'a pas à craindre d'être renversée par le sort ; le chef qui la protége la maintiendra à jamais [1].

Le même poëte disait dans une autre pièce de vers :

Hélas ! le glaive du courage et du savoir, qui s'était voué à la cause de Dieu, a été enseveli au sein de la terre.

Quel regret pour nous d'avoir vu son éclat se ternir, et d'entendre son écho nous répondre du fond de la tombe [2] !

Enfin, on trouve les vers suivants dans une élégie composée par un scheikh originaire de la ville de Hilla, sur l'Euphrate :

La mort de Malek-Movayyad prouve qu'il n'y a pas de joie durable sur la terre.

La famille d'Ayoub, à laquelle appartenait le prince, est par sa générosité comme une mer soulevée ; ses dons offrent l'image de flots débordés.

Mais lorsque je reproche à la fortune son inconstance, elle me dit : *Il est imprudent de s'attaquer au destin* [3].

Voci en quels termes s'exprime un des biographes d'Aboulféda : « C'était un prince illustre et un imam dont l'ombre était efficace ; « c'était un savant dont la victoire avait fait flotter les drapeaux, un « maître dont les calams (qui servent de plumes à écrire) se mouvaient « pour le bien des peuples. Sa maison était solide, sa principauté bien « affermie. Sa poitrine se dilatait pour les personnes qui avaient re- « cours à lui ; sa porte était ouverte à tous les gens de mérite. Il était « généreux et libéral, brave et dispos à la guerre ; il était loué de tous « et digne de l'être. Dans son administration il conciliait la prudence « et la fermeté, le respect pour les droits d'autrui et l'autorité. Il était

[1] Préface du texte arabe, p. XIX. — [2] *Ibid.* p. XXVIII. — [3] *Ibid.*

« plein de mérite, de douceur et de justice. Il était charitable et il fai-« sait des fondations en faveur des établissements publics. Il aimait « les gens de science et les personnes lettrées, et il versait sur eux les « nuées de son amitié et de sa bienfaisance. Par l'élévation de son génie « il aurait pu presser de son front les étoiles [1]. »

Le fils d'Aboulféda, probablement le seul qui lui eût survécu, s'appelait Mohammed, du même nom que le fondateur de l'islamisme. Il prit le titre de Nasser-eddin ou protecteur de la religion, et plus tard il fut surnommé, comme son grand-père, Almalek-Alafdhal, ou le Prince excellent. A la mort de son père il se hâta d'aller en Égypte, pour s'y faire investir de la principauté de Hamat. Le sulthan, qui avait montré tant de bienveillance à son père, l'accueillit avec la plus grande bonté. L'installation du jeune prince est ainsi racontée par le continuateur d'Elmacin : « En l'année 732 (1332), le jeudi de rebi « second (2 janvier), un noble rescrit sulthanien ordonna que Malek-« Afdhal Nasser-eddin Mohammed serait élevé sur le siége de son père « et de ses aïeux, et qu'il se montrerait en public à cheval, avec les « divers insignes du sulthanat. Le cortége se mit en marche pour le « château de la Montagne; on portait devant le prince le gaschyé; les « chambellans du sulthan et quelques émirs marchaient devant. Sur « la tête du prince étaient déployées les bandelettes du khalife (alors « retiré au Caire) et du sulthan. Le cheval du prince était revêtu du « racaba (ou ornement de cou), et on jouait, pendant la marche, du « schebaba (espèce de flûte). Quand le prince fut arrivé au château, « il baisa la terre devant la personne auguste du sulthan [2]. »

Au moment où Malek-Afdhal fut mis à la place de son père, il était âgé d'un peu plus de vingt ans. C'était un prince ami, comme son père, de la littérature et surtout de la poésie; en même temps, il avait un penchant pour la dévotion. Ces goûts avaient de la peine à s'allier ensemble; car, chez les musulmans comme chez les chrétiens d'un esprit austère, la poésie est par elle-même un exercice mondain, et ordinairement elle entraîne avec elle l'amour de la musique et des

[1] Préface du texte arabe, p. XXIV. — [2] *Ibid.* p. XXXI.

plaisirs. Le jeune prince était d'un caractère généreux et facile, mais naturellement faible. Un moment il voulut renoncer au monde et se consacrer au service de Dieu; en conséquence, il s'habilla de laine, et s'interdit la soie, qui annonce le luxe et la sensualité[1]. Il poussa le scrupule jusqu'à éviter les réunions où l'on citait des pièces de vers et où l'on faisait assaut d'esprit. Le sacrifice était pour lui d'autant plus méritoire, qu'il avait la mémoire meublée des poésies les plus piquantes, et qu'il savait assaisonner la conversation de proverbes et de traits du meilleur goût. Ensuite, sa résolution l'abandonna; il reprit l'usage de la soie, et se livra à son goût pour la littérature et les réunions mondaines.

Le prince ne montra pas plus de prudence ni de fermeté dans les affaires du gouvernement. Son père avait eu besoin de toute sa sagesse pour arriver au rang de ses ancêtres et pour s'y maintenir. Sans l'appui bienveillant qu'il avait trouvé chez le sulthan, il n'y serait peut-être jamais parvenu. Malek-Afdhal, obéissant à de mauvais penchants, ou peut-être conduit par des conseils perfides, s'oublia au point d'employer la ruse et la violence pour extorquer l'argent de ses sujets. En 741 (1340), le sulthan Malek-Nasser étant mort, le jeune prince fut dépouillé de l'autorité et relégué à Damas. Là il vécut encore une année, avec les titres d'*émir de cent hommes* et de *chef de mille;* de plus, il était chargé de la direction des vivres, et il avait droit, chaque année, à la somme d'un million deux cent mille pièces d'argent, à prélever sur les revenus de la principauté de Hamat. Il mourut un mardi du mois de septembre 1341, et son corps fut transporté à Hamat, pour y être enterré à côté de celui de son père[2]. Il laissait un fils nommé Ismaël, surnommé, comme Aboulféda, *Emad-éddin* ou Colonne de la religion, mais à qui on ne donnait que le titre d'*émir.* Ce prince mourut à l'âge de vingt ans, à Hamat, où il conservait des revenus considérables, l'an 758[3] (1357 de J. C.).

[1] Mour. d'Ohsson, *Tabl. de l'emp. Ott.* t. IV, p. 101 et 132.

[2] Préf. du texte arabe, p. XXXII.

[3] Voy. le manuscrit arabe de la Bibl. roy. anc. fonds, n° 688, fol. 289.

A l'égard de la principauté de Hamat, elle avait été confiée à un simple gouverneur, que le sulthan pouvait révoquer à tout moment. Ce gouverneur était un Turc appelé Thocouz-Demir, le même qui avait été le mamelouk d'Aboulféda, et que celui-ci avait offert en don au sulthan. Ce changement ne fut pas avantageux pour les habitants, qui avaient joui, sous la famille ayoubite, du repos et d'une certaine prospérité. Dès lors, il n'exista plus en Syrie de principauté particulière, et les sulthans mamelouks d'Égypte et de Syrie purent disposer du pays suivant leurs caprices, en attendant qu'ils tombassent eux-mêmes sous les coups des sulthans ottomans.

L'histoire se tait sur les membres de la famille d'Aboulféda qui, au lieu de tenir à honneur une telle parenté, avaient traversé le prince et son fils dans leurs desseins. Quoi qu'il en soit, ce fut ainsi que s'éteignit la branche de la dynastie des Ayoubites qui avait gouverné pendant près de deux siècles la principauté de Hamat. Les branches de la même famille, qui avaient possédé l'Arabie Heureuse, les principautés d'Émesse, de Baalbek et d'Alep, et surtout la race du célebre Malek-Adel, qui avait régné avec gloire sur l'Égypte et la Syrie, étaient successivement disparues de la scène du monde. Il ne resta plus que la branche issue aussi de Malek-Adel, laquelle, après s'être longtemps maintenue sur les bords du Tigre, finit par disparaître entre les deux vastes empires des sulthans de Constantinople et des schahs de Perse [1].

Avant de quitter ce qui concerne la personne d'Aboulféda, il sera bon de reproduire quelques nouveaux détails qui aident à le faire mieux connaître ainsi que l'époque où il vécut. Voici ce que raconte un écrivain contemporain : « Dans un de ses séjours au Caire, le prince « m'invita à une de ses réunions, avec deux scheikhs qui excellaient « dans la médecine. La conversation roula sur une foule de sujets, et « le prince s'exprima sur chacun d'une manière pleine de justesse. « Nous prenions tous part à l'entretien. A la fin, la conversation se « porta sur la science des plantes et des herbes; à mesure qu'une plante « était mentionnée, le prince exposait les caractères qui servent à la

[1] Voy. la Chrestomathie arabe de M. de Sacy, t. II, p. 79.

« faire reconnaître, ainsi que le sol qui lui est favorable et l'usage « qu'on en peut faire ; et tout cela était dit d'un air naturel et avec « une aisance admirable. Remarquez que ce genre de connaissances « avait été l'objet spécial des études des deux médecins qui faisaient « partie de la société ; en effet, la plupart des médecins négligent cette « branche de la science médicale. Or, lorsque les deux médecins furent « seuls, ils ne purent s'empêcher de témoigner leur étonnement d'un « si grand savoir [1]. »

Aboulféda, malgré sa vaste instruction, avait un goût prononcé pour la poésie ; on a vu une pièce de vers qu'il composa peu de temps avant sa mort. Voici deux vers qu'il écrivit au sujet d'une femme :

Que de (larmes de) sang elle a fait répandre, sans témoigner le moindre regret ! elle suit tous ses caprices, et pourtant l'on ne peut se détacher d'elle.

Si le soleil, en la voyant, pouvait baiser les traces de ses pieds, il n'hésiterait pas à se précipiter contre terre [2].

Un écrivain cite encore ces deux vers comme la plus belle description de cheval qu'il ait jamais vue :

O le beau coursier ! avec lui je pourrais me dérober à l'influence du destin, soit pour atteindre un bien, soit pour éviter un mal.

Il est comme le soleil ; il ne s'est pas plutôt montré à l'Orient, que l'éclat qui rejaillit de son corps se répand jusqu'en Occident [3].

Avec un goût aussi vif, il était naturel qu'Aboulféda recherchât les poëtes et se montrât libéral envers ceux qui faisaient preuve de talent. De son vivant, dit un de ses biographes, le marché de la poésie, à la cour de Hamat, fut fort achalandé. Il avait fixé auprès de sa personne un littérateur originaire d'Égypte appelé Mohammed et surnommé Djemal-eddin ou Honneur de la religion. C'est le même poëte qui est nommé aussi le fils de Nobata, et dont on a déjà lu une élégie composée sur la mort du prince. Ce poëte a fait de lui des éloges magnifiques, notamment ces vers :

Je le jure, Malek-Movayyad est parmi les humains la générosité en personne, et ceux qui se piquent de libéralité n'en sont que l'apparence.

[1] Préface du texte arabe, p. xv. — [2] *Ibid.* p. xxiv. — [3] *Ibid.* p. xx.

Grâce à sa libéralité, il est une kaaba (ou but de pèlerinage) pour les gens de mérite.

Pour ceux qui ont des demandes à lui adresser, il est une espèce de Hedjaz[1].

Voici quelques autres vers du fils de Nobata, qui font allusion à l'éloquence d'Aboulféda :

C'est un prince vers la demeure duquel la gloire accourt, comme les pèlerins se précipitent vers les abords de la Kaaba.

O Dieu ! que de merveilles enfantées par sa main, quand elle tient le calam, instrument de science ! A mesure que le calam se décharge d'encre sur le papier, il subjugue les cœurs des hommes.

Les pensées qu'il exprime sont comme les beautés charmantes, qui prennent place sur des trônes dans la vaste étendue des cieux[2].

Dans les derniers vers, le poëte fait allusion aux planètes, qui, d'après une idée pythagoricienne, sont habitées par des êtres animés, et chargées d'entretenir l'harmonie céleste.

Le même poëte disait dans une autre pièce :

C'est un prince qui, lorsque l'œil de l'espérance se tourne vers lui, ne la remet pas au lendemain.

Par sa beauté il illumine, et par la libéralité de sa main il répand la générosité ; tu n'as pas plutôt vu sa face que tu vois aussi son argent.

Il n'a pas, veuille Dieu rendre son règne éternel ! il n'a pas d'autre défaut qu'un amour excessif de la gloire,

Et un attrait pour l'honneur et l'instruction, qui ne reconnaît pas de borne[3].

Voici encore deux vers qui montrent la part que l'argent du prince avait à ces louanges emphatiques :

Toutes les fois que je me promène dans la ville de Hamat, dans le meilleur des séjours,

J'y trouve la nourriture et les autres avantages de ta libéralité, et mon amour pour cette seconde patrie redouble[4].

Ces vers ont moins d'intérêt par eux-mêmes que par le jour qu'ils

[1] C'est la province à laquelle appartiennent la Mekke et Médine, et où affluent les pèlerins. (Voy. la préf. du texte arabe, p. XVI.)

[2] Préface du texte arabe, p. XXVI.

[3] *Ibid.*

[4] *Ibid.* p. XXVIII.

jettent sur les goûts littéraires des Arabes de Syrie et d'Égypte, aux XIII[e] et XIV[e] siècles de notre ère. On peut y joindre les vers suivants, composés par un magistrat de Hamat en l'honneur d'Aboulféda :

Qu'était-ce que Hatem, en fait d'hospitalité et de générosité[1] ? Qu'était-ce que Amer, dans un jour de combat et de lutte[2] ?

Qu'était-ce que Ahnaf en fait de mansuétude[3] ? ne parlons pas de ces hommes, et ne comparons plus avec notre prince, Coss, de la tribu d'Ayad[4].

Ses vues sont sublimes, sa libéralité intarissable ; il est brave, bien fait de sa personne ; il a des manières engageantes et il a un long baudrier[5].

Il est issu d'une race qui a allumé le fanal de la direction, et qui a soumis au joug le cou des rebelles[6].

Le même fonctionnaire est auteur d'une pièce de vers, dont le commencement, suivant un usage qui remonte aux premiers temps de la littérature arabe, se rapporte à la maîtresse, vraie ou supposée, du poëte. Voici le commencement de cette pièce :

Les mouvements gracieux de ton cou feraient honte aux tendres rameaux ; ton cou ressemble aux lances brunes, et pour le teint et pour la souplesse[7].

Ta bouche, en s'ouvrant, laisse voir des dents qui effacent l'éclat des perles fraîches ; les fleurs blanches de la colline, humiliées elles-mêmes, ont eu pitié de l'état des perles.

Tu as soumis le temps à tes ordres. La nuit se confond avec la couleur de tes cheveux, et le jour avec l'éclat de ton front.

Les cœurs des mortels ne pourraient résister à des charmes qui troublent la raison humaine et la subjuguent entièrement.

[1] Hatem est le nom d'un Arabe qui vivait peu de temps avant Mahomet, et qui, chez un peuple essentiellement hospitalier, s'était fait remarquer entre tous par sa libéralité.

[2] Amer est le nom d'un ancien Arabe, surnommé le jouteur à la lance.

[3] Ahnaf est le nom, ou plutôt le sobriquet d'un personnage qui joua un rôle important sous les premiers khalifes. Il est surtout cité pour sa prudence et son égalité d'âme.

[4] Coss est le nom d'un évêque chrétien d'Arabie, contemporain de Mahomet, et qui est resté célèbre chez les Arabes par son éloquence.

[5] C'est-à-dire, il est haut de taille.

[6] Préface du texte arabe, p. xxv.

[7] Les guerriers de l'antique Arabie se servaient de lances brunies au feu et très-souples. (Voy. sur les lances de ce genre, ci-après, p. 210.)

Mon cœur seul a échappé à ton empire; il était devenu la propriété de notre maître Émad-eddin (surnom d'Aboulféda),

D'un prince qui, par ses belles qualités, s'est distingué entre tous les humains, qui s'est fait une place à part, et qui ne reconnaît pas d'égal.

Les eaux seules de la mer et de la pluie te donneront par leur abondance une idée exacte de ses bienfaits.

O prince, dont l'éloge est un devoir pour moi, bien que je ne m'en acquitte pas d'une manière digne,

Puisses-tu voir tes drapeaux victorieux et triomphants, aussi longtemps que la douce colombe fera plier les tendres rameaux [1] !

Voilà ce que j'ai trouvé de plus remarquable dans les écrits des Arabes au sujet de la personne et de la vie d'un homme dont le nom est aussi répandu dans l'Europe savante qu'en Orient. On a vu qu'entre autres ouvrages il avait rédigé une chronique universelle. Cet ouvrage fut intitulé par Aboulféda *Abrégé de l'histoire du genre humain*. Composé dans un temps où les livres étaient rares, et où il fallait qu'un livre tînt lieu de tous les autres, il commence à la création du monde, et se termine un peu avant la mort de l'auteur. La portion qui précède la venue de Mahomet est traitée d'une manière très-rapide; ce n'est qu'en avançant que les détails se multiplient, jusqu'à ce que l'auteur, arrivant à son temps, se livre, surtout en ce qui le concerne personnellement, à de longs développements. Ces développements aident à mieux connaître les situations diverses où s'étaient trouvés Aboulféda et sa famille; mais il résulte d'un plan aussi bizarre, commun du reste à nos chroniqueurs du moyen âge, que les derniers siècles occupent une place hors de proportion avec celle des premiers.

Cette histoire est, comme une grande partie de la géographie d'Aboulféda, une compilation abrégée des principaux ouvrages du même genre publiés antérieurement, et il serait difficile de déterminer ce qui appartient en propre à l'auteur. Toutes les parties n'en sont pas traitées avec le même soin; vainement y chercherait-on des notions un peu étendues sur les dynasties musulmanes répandues dans l'Afrique et dans l'Espagne. Le peu de mots que l'auteur dit sur les pays

[1] Préface du texte arabe, p. XXIV.

chrétiens d'Occident prouvent que la connaissance de ces régions lui était peu familière; quelquefois aussi il n'a pas recouru aux sources les plus pures. La Chronique d'Aboulféda passe cependant, et avec raison, pour le monument historique des Arabes le plus important qui ait été publié jusqu'ici en entier en Europe[1]. Le succès qu'elle a obtenu n'est pas seulement fondé sur la longue suite de siècles qu'elle embrasse; on ne peut refuser à l'auteur le mérite de nous avoir conservé bien des faits qui, sans lui, nous seraient restés inconnus. Il a d'ailleurs un mérite qui est rare parmi les écrivains de sa nation; c'est qu'au lieu de rechercher les récits merveilleux ou étranges, notamment en ce qui concerne Mahomet et la religion musulmane, il s'attache aux faits historiques et à ce qui offre un intérêt positif.

Le fils de Nobata a composé sur cette chronique les deux vers suivants:

O Dieu! la belle chronique! son éclat est comme l'éclat des perles au milieu d'un collier.

A côté de cette composition, les écrits du reste des humains sont près de mourir de honte dans les enveloppes qui les renferment[2].

Aboulféda est de plus l'auteur de quelques traités que je n'ai pas eu occasion d'examiner. Ce sont: 1° une édition en vers du traité de jurisprudence intitulé le *Havy* ou le Contenant, et rédigé d'après les

[1] La partie qui précède Mahomet a été imprimée, dans ces dernières années, par M. Fleischer, avec une traduction latine et des notes, sous le titre de *Abulfedæ historia anteislamica,* Leipsick, 1831, un vol. in-4°. A l'égard de la deuxième partie, on sait qu'elle avait été préparée pour l'impression par le savant Reiske, et qu'elle fut publiée après sa mort par Adler. Reiske avait fait sa copie du texte sur un exemplaire manuscrit de la bibliothèque de Leyde, celui de tous les manuscrits connus qui s'avance le plus près de la mort de l'auteur. Mais il paraît que, dans le cours de ce manuscrit de Leyde, il manque de temps en temps des lignes, ou bien que Reiske a omis ces lignes en faisant sa copie; car, en collationnant la partie de l'ouvrage qui se rapporte aux guerres des croisades, sur les exemplaires manuscrits de la Bibliothèque royale, je me suis assuré qu'il n'y avait guère de pages du texte imprimé sans quelque omission. Ajoutez à cela les passages altérés ou ceux qui ne pouvaient pas être compris au temps où travaillait Reiske, homme d'ailleurs extrêmement habile. Une nouvelle édition de la Chronique d'Aboulféda me paraît donc être une chose devenue nécessaire.

[2] Préface du texte arabe, p. XXVIII.

doctrines de l'imam Schaféy, doctrines qui étaient celles de Saladin et de la plupart des princes de sa famille. Aboulféda prit la peine de reproduire en vers un traité fort répandu, sans doute afin de mettre les élèves des universités en état de l'apprendre plus facilement par cœur et de le retenir dans leur mémoire. 2° Une compilation en plusieurs volumes sur la médecine, intitulée : *Kennasch.* Le mot *kennasch* est peu usité en arabe, et on le trouve le plus souvent employé par les chrétiens syriens et chaldéens. Il paraît répondre au mot français recueil. 3° Un traité intitulé *Ketab-almevrazyn* ou Livre des balances, etc.

Il reste à parler du traité de géographie, qui fait l'objet de cette publication. Mais, pour que le lecteur se fasse une idée exacte de cet ouvrage, il faut d'abord qu'il connaisse les ouvrages du même genre qui avaient été composés antérieurement; il faut, de plus, qu'on lui montre quel était l'ordre d'idées qui dominait, en géographie, chez les Arabes, au moment où Aboulféda a écrit.

§ II.

ÉCRIVAINS ARABES QUI ONT TRAITÉ DE LA GÉOGRAPHIE AVANT ABOULFÉDA.

Il s'agit principalement ici des ouvrages qu'Aboulféda reconnaît avoir mis plus ou moins souvent à contribution. J'y ai joint les écrivains qui, bien que passés sous silence par Aboulféda, ont concouru directement ou indirectement au progrès de la science. En général, c'est l'histoire de la science qui domine dans ce paragraphe et dans le paragraphe suivant. Voilà pourquoi je me suis abstenu de parler de certains écrits indiqués par Aboulféda, et sur lesquels je n'ai rien trouvé de particulier à dire. Voilà pourquoi, encore, d'une part je me suis interdit les discussions minutieuses, et, de l'autre, j'ai donné certains détails qui, au premier abord, pourraient sembler étrangers au sujet. Une loi que je me suis faite, c'est, en traitant des auteurs qui ont écrit sur un grand nombre de matières, de me borner à ce qui rentre dans l'objet de cette publication.

On ne se fait pas une idée exacte de la peine qu'exigent des recherches semblables. La société, chez les nations musulmanes, est restée, jusqu'à ces derniers temps, une société essentiellement religieuse. L'étude de la religion et de la jurisprudence qui, chez les musulmans, répond à ce qu'est chez nous le droit canonique, voilà ce qui est le grand objet en Orient. Si on a à s'occuper d'un canoniste ou d'une question de controverse, on trouve dans les biliothèques orientales de nombreuses ressources. La poésie occupe aussi une place considérable; mais s'agit-il d'un géographe ou d'un historien, on ne trouve souvent des renseignements qu'avec la plus grande difficulté; quelquefois même, ces renseignements se contredisent ou sont insuffisants. Pour acquérir une idée convenable d'un ouvrage de géographie, il faut l'avoir soi-même sous les yeux, ou bien il faut recourir à une analyse faite par un homme compétent. Malheureusement, d'une part, certains ouvrages très-importants manquent dans nos bibliothèques; de l'autre, les notices qui ont été publiées de divers traités sont défectueuses.

Les ouvrages dont il va être parlé ici sont, en général, écrits en langue arabe. Il ne paraît pas qu'Aboulféda, bien que d'origine kurde par son aïeul Ayoub, ait connu d'autre langue que celle de l'Alcoran. D'ailleurs, après la mort de Mahomet, lorsque les Arabes se furent répandus sur la plus grande partie de l'ancien monde, l'arabe devint le langage dominant; et même, après que le persan et le turk se furent fixés, l'arabe resta la langue des savants et des hommes d'étude. Ce n'est guère qu'au moment où Aboulféda cessa d'écrire, que l'on commença à voir apparaître des traités scientifiques rédigés dans une langue moderne. J'en ferai connaître cependant quelques-uns dans le cours de ce paragraphe.

Les Arabes, tant qu'ils restèrent dans leurs déserts, n'avaient pas de géographie proprement dite. A la vérité, dès les premiers siècles de notre ère, les peuples de l'Arabie Heureuse étaient en possession de parcourir les côtes de la mer Rouge, du golfe Persique et de la mer Érythrée. Ils avaient succédé aux Phéniciens dans les relations commerciales de ces parages, et ils servaient d'intermédiaires entre l'Égypte

et la Syrie d'une part, et de l'autre la vaste presqu'île de l'Inde[1]. On verra, ci-dessous, que les reflets des sciences grecques et indiennes pénétrèrent en Arabie et arrivèrent jusqu'à Mahomet; mais ces reflets ne dépassèrent guère les côtes et quelques villes commerçantes de l'intérieur, telles que la Mekke et Médine.

L'idée d'une géographie, même grossière, ne vint aux Arabes qu'après la mort de Mahomet, lorsque, sortant de leurs solitudes, le sabre dans une main et l'Alcoran dans l'autre, ils crurent voir le monde entier ouvert à leurs exploits. Leurs premières conquêtes furent faites sans plan déterminé et presque au hasard; mais, à mesure qu'une contrée était subjuguée, on tâchait d'en tracer les limites et les sentiers; on se hâtait de reconnaître ses diverses ressources. Le résultat de ce travail était envoyé au siége du gouvernement. Un auteur arabe nous apprend que, les musulmans ayant fait la conquête de la plus grande partie de l'Espagne et des provinces méridionales de la France, le khalife de Damas demanda à l'émir de Cordoue une espèce de tableau géographique et statistique des régions nouvellement soumises[2]. Une circonstance qui contribua nécessairement aux progrès de la géographie, ce fut l'obligation pour les musulmans, même ceux des provinces les plus éloignées, de faire le pèlerinage de la Mekke, au moins une fois en leur vie. La vaste étendue des possessions musulmanes rendait ce genre de voyages fécond en observations.

La science géographique, comme les autres sciences en général, notamment l'astronomie, commença à se former chez les Arabes dans la dernière moitié du VIIIe siècle, et se fixa dans la première moitié du IXe. On fit usage des itinéraires tracés par les chefs des armées conquérantes et des tableaux dressés par les gouverneurs de provinces; en même temps, on mit à contribution les méthodes propagées par les Indiens, les Persans, et surtout les Grecs, qui avaient apporté le plus de précision dans leurs opérations.

[1] Voyez le Périple de la mer Erythrée, ainsi que la relation d'Agatarchides, dans le recueil des Petits Géographes grecs.

[2] Voyez mon volume sur les invasions des Sarrasins en France, p. 15 et 16.

La science géographique, chez les Arabes, s'appuya, presque dès l'origine, sur les principes mathématiques. Comment, en effet, avoir une idée tant soit peu exacte de la place qu'un lieu occupe par rapport à un autre, si on ne connaît pas sa longitude et sa latitude, si on ne sait pas quelle est sa position à l'égard des phénomènes célestes? L'Almageste et peut-être la Géographie de Ptolémée, les deux ouvrages qui renfermaient le dépôt des connaissances des Grecs dans l'application des sciences mathématiques au perfectionnement de la géographie, avaient été traduits, sous la puissante dynastie des Sassanides, vers le ve siècle de notre ère, dans la langue des Perses. Ils le furent, vers le milieu du VIIIe siècle, dans les langues hébraïque et syriaque, et, de ces langues, transportés dans l'arabe. On mit ces deux ouvrages en rapport avec les observations recueillies en Perse sous les Sassanides[1], et avec les résultats obtenus par les brahmanes sur les bords du Gange et de l'Indus[2]. En peu de temps, la géographie, chez les Arabes, prit une forme déterminée; et, comme elle embrassa dans son domaine de vastes contrées dont les Grecs et les Romains n'avaient guère connu que le nom, elle ne tarda pas à se faire une place à part. Il faut se hâter de le dire : la géographie et les opérations mathématiques qui s'y rattachent n'eurent plus, comme auparavant, pour limites les provinces de l'empire romain; elles firent entrer dans leur domaine la Perse, l'Inde, la Transoxiane, etc. Des géographes et des astronomes se signalèrent à la fois par des travaux plus ou moins précis, sur les rives du Guadalquivir, du Nil, de l'Euphrate, de l'Indus et de l'Oxus.

Les dénominations qui ont servi, chez les Arabes, à désigner la science de la géographie se ressentent des circonstances qui en déterminent le caractère. On l'appela *djagrafya*[3], mot qui n'est autre chose

[1] Recueil des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque royale, t. VII, p. 234.

[2] J'ai traité cette question d'une manière spéciale, dans la deuxième partie de mon Mémoire sur l'Inde. (Voy. le recueil des Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. XVII, deuxième partie.)

[3] جغرافيا. Voy. le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, publié en arabe et en latin, par M. Flügel, sous le titre de *Lexicon bibliographicum et encyclopædicum*. Leip-

que le grec *géographie;* on la nomma encore la *science des routes et des provinces*[1], la *science des relais*[2], et la *science des longitudes et des latitudes*[3]. L'avant-dernière dénomination faisait allusion aux postes, qui furent de bonne heure établies par les khalifes, à l'exemple de ce qui se pratiquait dans l'empire romain.

Les premiers essais qui furent faits par les Arabes pour naturaliser chez eux la géographie et les sciences mathématiques en général, eurent lieu à Bagdad, vers l'année 772 de notre ère, sous le khalifat d'Almansour. Un Indien, fort habile dans les mathématiques, notamment dans la trigonométrie et l'astronomie, telles du moins que ces sciences étaient alors cultivées par les brahmanes, étant venu sur les bords du Tigre, le khalife ordonna de traduire en arabe un traité sanscrit intitulé *Siddhanta,* ou Vérité absolue, qui avait été apporté par cet Indien. Cet ouvrage reproduisait le mouvement des étoiles avec des équations calculées au moyen de sinus, de quart en quart de degré, suivant la trigonométrie indienne, ainsi que certaines méthodes de calcul pour les éclipses et les levers des signes du zodiaque[4]. Il reçut le titre de *Sindhind,* forme altérée du sanscrit *Siddhanta.*

zig, 1835 et années suivantes, in-4°, t. II, pag. 601. Hadji-Khalfa, au mot جغرافيا, donne quelques détails sur l'origine de cette dénomination.

[1] علم المسالك والممالك. Voy. le Dictionnaire de Hadji-Khalfa, aux mots المسالك والممالك, ainsi qu'aux mots المسالك والممالك.

[2] علم البرود. Le mot برود est le pluriel de بريد ou *baryd,* mot sur lequel on peut voir, ci-devant, p. XXI.

[3] علم الاطوال والعروض. Voy. le Dictionnaire de Hadji-Khalfa, aux mots كتاب الاطوال.

[4] Comparez la *Bibliotheca arabico-hispana Escurialensis,* par Casiri, t. I, p. 428 et suiv. et la deuxième partie de mon Mémoire sur l'Inde, où j'ai expliqué certains termes qui n'avaient pas été compris par Casiri, notamment le mot كردجة, qui est une altération du sanscrit *cramadjia* ou *sinus droit.* Les notices que Casiri a données, dans sa Bibliothèque, sur l'ouvrage arabe et sur beaucoup d'autres du même genre, sont tirées d'un manuscrit arabe intitulé : *Tarykh-Alhokamâ,* ou Histoire des philosophes. C'est un dictionnaire, par ordre alphabétique, des philosophes, médecins, astronomes indiens, grecs, latins, juifs, chrétiens, sabéens et arabes, depuis la création du monde, jusque vers le milieu du XIIIe siècle de notre ère. Cet ouvrage, qui se trouve aussi parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris, supplément arabe, n° 672, et qui a été souvent mis à contribution par Aboulfarage, est l'abrégé d'un traité plus considérable. L'écrit original eut pour auteur un

Les essais faits sous Almansour prirent une nouvelle force sous le règne du khalife Almamoun, qui monta sur le trône en 813, et qui fit preuve du plus grand zèle en faveur des sciences. Non-seulement ce prince favorisa les chrétiens nestoriens et les juifs de ses états, qui jusque-là étaient en possession du dépôt des sciences grecques, mais il voulut mettre les musulmans en état de puiser à la source même. Il rassembla à grands frais les ouvrages grecs, et il forma de ces précieux traités une bibliothèque qu'il mit à la disposition des savants de sa cour. On se hâta de faire passer en arabe les écrits d'Euclide, d'Archimède, d'Aristote[1], etc. Plus tard, quelques-uns de ces ouvrages n'arrivèrent dans l'Europe latine, alors plongée dans les ténèbres, qu'à l'aide des versions arabes. Le khalife n'oublia pas de faire traduire en arabe l'Almageste de Ptolémée, dont les Arabes ne possédaient jusque-là que des ébauches[2], ainsi que le Traité de géographie du même auteur, qui était d'un usage indispensable[3]. Ces deux traductions, dont la

visir d'Alep, nommé Djemal-eddin-Ali, natif de la ville de Keft ou Coptos, dans la haute Égypte, lequel mourut l'an 646 (1249 de J. C.). Immédiatement après la mort de l'auteur, l'ouvrage fut abrégé par Mohammed, fils d'Aly, surnommé Alzouzeny. (Voy., la Préface de l'ouvrage de M. Wenrich, intitulé : *De auctorum græcorum versionibus et commentariis syriacis, arabicis, armeniacis persicisque commentatio.* Leipzig, 1842, in-8°.) L'abrégé seul est parvenu en Europe. Les Extraits du *Tarykh-Alhokamâ,* publiés par Casiri, ont été reproduits par M. Sédillot dans son Introduction aux prolégomènes des tables astronomiques d'Ulug-Beg. Paris, 1847, in-8°.

[1] Sur ces diverses traductions, l'on fera bien de consulter, outre l'ouvrage de M. Wenrich, déjà cité, une thèse publiée par M. Flügel, sous le titre de *Memoriam anniversariam,* Meissen, 1841, in-4°.

[2] *Dictionnaire biographique d'Ibn-Khallekan,* édition de M. de Slane, t. I, p. 245, au nom de *Honeyn.*

[3] Aboulféda, ci-dessous, p. 97, donne à la traduction du Traité de géographie le titre de *Rasm-Alrob-Almamour,* ou Description du quart habité du monde, et il emprunte à cet ouvrage une partie de ses longitudes et de ses latitudes. Mais les nombres qu'il cite ne concordent pas avec ceux du Traité de Ptolémée, et on peut conclure de là que le *Rasm-Alrob-Almamour* était moins une traduction de l'ouvrage grec qu'une imitation mise au courant des changements amenés par le temps. (Comparez l'ouvrage de M. Rommel, intitulé : *Abulfedea Arabiæ descriptio commentario perpetuo illustrata,* p. 8, et celui de M. Fraehn, intitulé : *Ibn-Foszlan's und anderer Araber Berichte.* Saint-Pétersbourg, 1823, p. XVI et suiv.) Du reste, une véritable traduction de la Géographie paraît avoir été faite par Alkendy.

seconde n'est point parvenue jusqu'à nous, jointes au Traité grec de Marin de Tyr, qui ne nous est parvenu ni en grec ni en arabe, servirent, conjointement avec les doctrines indiennes qui, dans ces commencements, jouissaient du plus grand crédit, de base aux premiers essais faits, par les Arabes, d'une géographie mathématique. Les musulmans, dans l'ardeur de leur zèle nouveau, s'appuyaient sur ces paroles attribuées à leur prophète : « Cherchez la science, même en Chine. » Du reste, en ce qui concerne les versions arabes des Traités de Ptolémée, il paraît que, non-seulement une partie de ces versions furent faites par des chrétiens syriens, mais que ces chrétiens, au lieu de recourir au texte original, se servirent quelquefois des versions syriaques faites antérieurement. Ce qui le prouve, c'est que, tandis que Ptolémée compte par stades, les écrits des arabes ne font mention que de milles, calculés d'après un système déterminé [1].

Almamoun ne se borna pas à faire passer dans la langue nationale les traités grecs relatifs à la géographie et à l'astronomie; il voulut que les faits retracés dans ces traités fussent soumis à un nouvel examen. Deux observatoires furent fondés, l'un à Bagdad, l'autre à Damas, et chaque observatoire fut muni de livres, d'instruments et des autres objets indispensables; plusieurs écrits importants furent le fruit de ce zèle. Almamoun fit même mesurer à la fois, dans les plaines sablonneuses de la Syrie orientale, et dans la Mésopotamie, aux environs de Sindjar, deux degrés du méridien terrestre, afin d'exercer un contrôle sur les doctrines des Grecs, et d'avoir une idée précise de la circonférence du globe [2].

Massoudy, qui écrivait dans la première moitié du xe siècle de notre ère, à une époque où les monuments de la littérature arabe étaient restés intacts, s'exprime ainsi : « J'ai vu les sept climats enluminés de diverses couleurs, dans plusieurs livres; ce que j'ai vu de mieux en

[1] Voy. le Mémoire de Gossellin, intitulé: *Recherches sur le principe, les bases et l'évaluation des différents systèmes métriques linéaires de l'antiquité* (t. VI du nouveau recueil de l'Académie des inscriptions, p. 132).

[2] Ci-dessous, p. 17. (Voy. de plus le recueil des Notices, tom. I, p. 48 et suiv. tom. VII, p. 96 et suiv. et ci-dessous, § III.)

ce genre, c'est le traité de géographie de Marin, et la représentation faite pour le khalife Almamoun, figure pour la confection de laquelle plusieurs savants de ce temps avaient apporté le concours de leurs lumières. On y avait retracé le monde avec les sphères célestes, les astres, le continent, la mer, les terres habitées, celles qui sont désertes, les régions occupées par chaque peuple, les grandes villes, etc. Cette représentation vaut beaucoup mieux que les précédentes, qui se trouvent dans la géographie de Ptolémée, dans celle de Marin et autres[1]. » Un passage d'Albateny, qui sera rapporté dans le paragraphe suivant, nous apprend que, dans le livre de la figure de la terre, les principales villes avaient été disposées d'après leur longitude et leur latitude[2].

Parmi les géographes, notamment les géographes mathématiciens qui fleurirent sous Almamoun, l'on peut citer Abou-Djafar Mohammed, fils de Moussa, surnommé *Alkharizmy,* parce qu'il était originaire du Kharizm. Alkharizmy avait été choisi par le khalife pour être le garde de la bibliothèque de Bagdad. Il composa, sur le modèle du traité géographique de Ptolémée, un ouvrage intitulé *Rasm-alardh* ou système de la terre. Dans cet ouvrage, qui est probablement le même que le traité cité sous le titre de *Rasm-Almamour* et *Rasm-alrob-Almamour,* ou système du quart habité du globe de la terre[3], et qui semble devoir se confondre avec le livre de la figure de la terre, mentionné par Albateny et par Massoudy[4], chaque nom de lieu était accompagné de sa longitude

[1] *Ketab-Altanbyh,* notice de Silvestre de Sacy, dans le recueil des Notices, t. VIII, p. 147.

[2] Ibn-Abd-allah Mohammed, fils d'Abou-Bekr الزهرى, dit, dans la préface de son ouvrage intitulé : كتاب الجغرافيا (man. arabe de la Bibliothèque royale, ancien fonds, n° 596), qu'il avait pris pour guide le traité de القمارى, et que celui-ci avait été fait d'après le traité rédigé sous le khalifat d'Almamoun, à l'aide du concours de soixante et dix savants de l'Irac. Le traité d'Almamoun était accompagné d'un planisphère représentant le monde.

[3] Ci-devant, p. XLIII.

[4] Le passage d'Albateny renferme les mots على ما رسم فى كتاب صورة الارض et وقد اثبتنا ذلك على الرسم الذى وجدناه فى كتاب صورة الارض. De son côté, Massoudy, dans son *Kitab-Altanbyh*, fol. 21 v. après avoir parlé de la Géographie de Ptolémée, ajoute les mots ورسم الناس صورة معمور الارض على ما رسم فيها من مواضع الكون والبحار والانهار فى الطول والعرض.

et de sa latitude. Alkharizmy est, de plus, l'auteur d'un traité d'algèbre, qui a été publié en arabe et en anglais dans ces dernières années[1]. Ce traité, rédigé d'après les doctrines indiennes, paraît être l'abrégé d'un ouvrage plus étendu, traduit du sanscrit en arabe sous le khalifat d'Almansour, et disposé dans un meilleur ordre. Il avait d'autant plus de prix, pour les musulmans, que le partage des successions, établi par l'Alcoran, est extrêmement compliqué, et qu'on avait de la peine à se rendre compte de certains cas sans le secours de l'algèbre. Il se répandit jusqu'en Occident, où on le traduisit en latin[2]. Enfin Alkharizmy reproduisit sous une nouvelle forme le Sindhind, qui avait cours chez les Arabes, concurremment avec les doctrines grecques[3].

Plusieurs tables astronomiques furent composées sous Almamoun. Ces tables n'avaient pas seulement pour objet les mouvements célestes, qui d'ailleurs sont si utiles pour reconnaître les phénomènes physiques; on se croyait obligé d'y joindre la longitude et la latitude des principales villes musulmanes, et alors les musulmans étaient maîtres de la plus belle portion de l'ancien monde. En effet, la religion de Mahomet prescrit, comme on sait, cinq prières par jour, à des heures fixes; de plus, tout musulman parvenu à l'âge de raison, est obligé de se maintenir en état de jeûne, pendant le jour, à partir du moment où la lune du mois de ramadhan paraît sur l'horizon, et durant le mois entier. Chaque village, chaque famille même a besoin d'un tableau qui indique jour par jour les mouvements du soleil et de la lune; et ces tableaux sont faits par les astronomes des villes, à l'aide des tables de longitude et de latitude qui accompagnent tous les traités astronomiques un peu considérables. Il y a même, auprès des principales mosquées, des hommes qui, sous le titre de mouakkit,[4] sont chargés

[1] Le titre est : *Algebra of Mohammed-ben-Moussa*. Londres, 1831, in-8°. L'édition a été publiée par feu M. Rosen, d'après un manuscrit d'Oxford.

[2] Quelques fragments de la version latine ont été publiés par M. Libri, dans son Histoire des sciences mathématiques en Italie, Paris, 1838, t. I, p. 253. On fera bien de lire aussi ce que M. Libri dit dans son texte, *ibid.* p. 121 et suiv.

[3] *Tarykh-Alhokamâ*, manuscrit de la Bibliothèque royale, suppl. arabe n° 672, p. 234.

[4] موقت. Voyez le Catalogue des manus-

de fixer l'instant précis des observances religieuses, et parmi ces hommes il y a eu des astronomes distingués. Ajoutez à cela l'utilité des tables astronomiques pour les astrologues, qui, dès cette époque, jouissaient, auprès des grands et du vulgaire, d'un crédit considérable, et qui l'ont conservé jusqu'à nos jours.

Une des tables astronomiques composées sous Almamoun eut pour auteur principal Yahya, fils d'un astronome qui s'était distingué sous Almansour, et qui se nommait Abou-Mansour. Yahya avait été élevé dans la religion des mages: mais, pour faire sa cour au khalife, il embrassa l'islamisme. La table rédigée par Yahya portait le titre de *Alkyas-Almomtanih* ou le Raisonnement éprouvé[1]. En effet, elle était le résultat des diverses opérations faites simultanément à Damas et à Bagdad, et combinées les unes avec les autres.

Trois autres tables furent rédigées par un astronome originaire de Mérou, dans le Khorassan, et appelé Ahmed fils d'Abd-Allah, plus connu sous le sobriquet de *Habasch*. Habasch, qui avait été élevé dans les doctrines indiennes, fonda la première de ses tables sur le Sindhind, notamment pour ce qui concerne le phénomène de la trépidation des étoiles[2], phénomène qui est mentionné dans le Traité grec de Théon, mais qui avait attiré l'attention des savants de l'Inde. La deuxième table, la plus célèbre des trois, portait le titre de *Alcanoun-Almomtanih*, ou la Règle éprouvée. Le mot *canoun*, qui sert de titre à un grand nombre de traités arabes de divers genres, est la reproduction du grec *canon*[3], qui signifie une *règle* en général, et qui se dit d'une corde servant à établir un niveau. Les Persans, quand ils commencèrent, sous les Sassanides, à traduire les livres grecs dans leur langue, se servirent du mot *zydj*[4], qui en est l'équivalent. Le mot *zydj* fut employé par les astronomes arabes, concurremment avec celui de *canoun*. L'un et l'autre

crits orientaux de la Bibliothèque d'Oxford, par MM. Uri, Nicoll et Pusey, t. II, p. 285.

[1] القياس الممتحن. Sur Yahya, comparez le Dictionnaire d'Ibn-Khallekan, au mot *Yahya*, le *Tarykh-Alhokamâ*, p. 289, et le recueil des Notices des manuscrits, t. VII, p. 56.

[2] اقبال وادبار.

[3] Κανών.

[4] زيج.

terme indique, comme chez les Grecs, que les ouvrages ainsi dénommés avaient été composés avec mesure et régularité.

Le *Alcanoun-Almomtanih* était le fruit des propres observations de l'auteur, combinées avec ce que la science avait recüeilli jusqu'alors. Pour la troisième table, elle était fondée sur les idées qui dominaient en Perse, au moment de l'invasion musulmane, et elle reçut le titre de *Alschah*. La deuxième table de Habasch, pour être distinguée des tables du même auteur, fut aussi nommée le Canon arabe [1]. Dans les traités européens, elle est appelée ordinairement la Table vérifiée.

On voit quelle grande influence les doctrines indiennes et persanes exercèrent sur les sciences des Arabes. L'ouvrage qui contribua le plus à conserver, chez les musulmans, les traditions indiennes, est celui qui fut mis au jour par Alkharizmy, dont il a été déjà parlé. Celui-ci portait le titre de *Petit Sindhind*, par opposition au traité mis en arabe sous le règne d'Almansour. Alkharizmy, se bornant à ce qu'il avait trouvé de plus utile dans le Sindhind, avait complété son travail au moyen d'emprunts faits aux méthodes grecque et persane. Il s'était conformé au Sindhind pour les moyens mouvements; mais, pour les équations, il avait adopté les idées persanes, et, pour l'obliquité de l'écliptique, les idées de Ptolémée. Il joignit même à son écrit diverses méthodes approximatives de son invention. Cet ouvrage, qui offrait un résumé des méthodes mises en usage sous le règne d'Almamoun, eut un grand succès, et il est souvent cité par les écrivains postérieurs [2]. Le petit et le grand Sindhind, dont la lecture serait si intéressante pour nous, ne nous sont point parvenus; mais le petit Sindhind fut traduit, au XIIe siècle, en latin, par Adelard de Bath, et cette traduction s'est conservée [3]. Un des faits les plus importants qui résultent de la version

[1] Comparez la Chronique arabe d'Aboulfarage, p. 247 du texte; le *Tarykh-Alhokamâ*, p. 147; les notes de Golius sur le Traité d'Alfergany, p. 67, et le recueil des Notices, t. VII, p. 160.

[2] Extrait du *Tarykh-Alhokamâ*, publié par Casiri, t. I, p. 429. Casiri a fait précéder le texte d'une version latine, qui n'est point partout exacte.

[3] Parmi les manuscrits de la bibliothèque Mazarine, à Paris, il y en a un qui est intitulé : *Liber ezith* (a lzydj) *Zafaris el kaurezmi per Adelardum bathoniensem ex arabico in latinum sumptus*. Un manuscrit de la biblio-

latine, c'est que Mohammed Alkharizmy faisait usage des procédés trigonométriques, dont on a attribué l'invention à Albateny, venu un demi-siècle plus tard; et, comme ces mêmes procédés se retrouvent dans le *Sourya Siddhanta,* traité sanscrit composé plusieurs siècles auparavant, on est autorisé à induire que la trigonométrie, telle à peu près qu'elle est usitée de nos jours, est d'une origine indienne [1].

Almamoun exerça la souveraineté entre les années 813 et 833 de J. C. c'est-à-dire pendant l'espace de vingt ans. Les diverses branches des mathématiques furent cultivées sous ce règne avec beaucoup de zèle. Parmi les savants qui se distinguèrent en ce genre, on doit citer les trois fils de Moussa, fils de Schaker. Moussa était un homme originaire du Khorasan, qui exerça d'abord le métier de voleur, et qui ensuite rendit quelques services à Almamoun, dans sa lutte contre son frère Alamyn. Les trois fils de Moussa annonçant d'heureuses dispositions pour les sciences, le khalife se chargea de leur éducation. L'aîné, appelé Mohammed, se signala surtout dans la géométrie; le second, du nom d'Ahmed, dans la mécanique; et le troisième, nommé Hossein, dans la musique [2].

Je dois également faire mention de Mohammed, fils de Kétyr, surnommé *Alfergány,* parce qu'il était originaire de la ville de Fergâna, aux environs du Yaxarte. Mohammed composa un traité élémentaire d'astronomie, rédigé en général d'après les idées grecques. Ce traité

thèque Bodléienne, à Oxford, porte ce titre: *Ezich elkauresmi, id est, tabulæ chawaresmicæ, per Ethelardum bathoniensem ex arabico traductæ.* Sur Adelard, comparez Jourdain, *Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote,* 2e édition, p. 97, 258, etc. et l'ouvrage publié à Londres par M. Thomas Wright, sous le titre de *Biographia britannica litteraria,* periode anglonormande, p. 94 et suiv.

[1] Voy. un Mémoire curieux de M. Chasles (*Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences,* séance du 2 novembre 1846). En ce qui concerne la trigonométrie, j'étais arrivé au même résultat que M. Chasles, longtemps avant que ce savant publiât son Mémoire.

[2] Comparez la Chronique d'Aboulféda, t. II, p. 240; la Chronique arabe d'Aboulfarage, p. 279, et le *Tarykh-Alhokamâ,* p. 258 et 349. C'est par erreur qu'Aboulfarage a fait vivre Mohammed jusqu'au règne du khalife Mothadhed, à la fin du IXe siècle. Celui dont veut parler Aboulfarage est un neveu de Mohammed, Mathar مطهر, fils d'Ahmed. (Voy. le *Tarykh-Alhokamâ,* p. 258.)

porte le titre de *Livre des mouvements célestes et ensemble de la science des étoiles*[1]. Traduit en hébreu dans le moyen âge, il passa de l'hébreu en latin[2]; plus tard, il fut publié dans sa version originale, avec une traduction latine et des notes, par le célèbre Golius[3]. Ce traité, dont Aboulféda a plus d'une fois reproduit les idées dans ses prolégomènes, a cela de remarquable, qu'au lieu d'une simple liste des villes principales connues des Arabes au IXe siècle, avec l'indication de leur longitude et de leur latitude, il offre le tableau du monde divisé en sept climats. Le monde, tel qu'on se le figurait alors, est partagé en sept bandes, et chaque ville un peu considérable a sa place marquée dans une de ces bandes. En connaissant le climat d'une ville, on n'avait qu'une idée approximative de sa latitude; mais on savait par là même quelle y était la longueur respective du jour et de la nuit aux diverses époques de l'année, et cette connaissance suffisait pour les besoins de la religion : voilà pourquoi la division du monde en sept climats, qui remontait à l'antiquité grecque, servit de base à la plupart des traités de géographie à l'usage des musulmans. La connaissance des climats était surtout utile aux musulmans qui voyageaient dans les contrées étrangères.

Alfergâny a, de plus, composé deux traités sur les instruments qui étaient le plus usités chez les astronomes de son temps. Le premier est consacré à l'astrolabe, instrument imaginé par Hipparque, afin de mettre la position des étoiles en rapport avec l'écliptique. L'astrolabe, qui est maintenant tombé en désuétude, servait à prendre les hauteurs et à d'autres opérations qui n'exigeaient pas beaucoup de précision.

[1] كتاب الحركات السماوية وجوامع علم النجوم

[2] Cette traduction, faite par Christmann, fut publiée à Francfort en 1590, sous le titre de *Muhammedis Alfragani chronologica et astronomica elementa, scholiis exposita; additus est commentarius qui rationem calendarii romani, ægyptiaci, arabici, persici, syriaci et hebræi explicat;* un fort volume in-8°. On consulte encore avec fruit les éclaircissements de Christmann.

[3] Le titre du volume est *Muhammedis filii Ketiri, qui vulgo Alfraganus dicitur, elementa astronomica.* Amsterdam, 1669, un petit volume in-4°. Aboulfarage, dans sa Chronique arabe, pag. 248, et l'auteur du *Tarykh-Alhokamâ*, pag. 67, donnent à l'auteur le nom d'Ahmed, fils de Moham-

Dans le deuxième traité, il s'agit de la construction du rakhama[1] ou marbre, c'est-à-dire de l'horloge solaire, ainsi appelée parce qu'elle consistait dans une plaque de marbre[2]. Alfergâny mourut l'an 215 (830 de J. C.).

Jusqu'ici les travaux relatifs à la géographie, qui s'exécutèrent sous le khalifat d'Almamoun, appartiennent aux sciences mathématiques. En ce qui concerne la géographie descriptive, je ne trouve à citer qu'un ouvrage dont Aboulféda fait mention dans son chapitre de l'Arabie[3], et qui a pour auteur Nadhar, fils de Schomayl. Nadhar était né à Bassora, vers l'an 123 (740 de J. C.); mais le besoin de se créer des moyens d'existence, et les avantages dont les Arabes jouissaient dans les pays conquis, l'engagèrent à quitter ses foyers. Il alla s'établir dans le Khorassan. Le titre de son traité est *Livre des espèces qui présentent un caractère singulier*[4], ou bien encore *Recueil descriptif*[5]. Voici le sommaire des chapitres: « Qualités de l'homme et de la femme; tentes et demeures; montagnes et défilés; chameaux, brebis et oiseaux; le soleil et la lune, la nuit et le jour; le lait et les truffes; les puits et les mares, les cordes et les seaux; le vin, les grains de semence, la vigne, le raisin, les légumes, les arbres; les vents, les nuages et la pluie[6]. » Un tel sommaire annonce un traité fait surtout pour des nomades, et suppose des connaissances très-imparfaites. Peut-être, à l'exemple de ce qui eut lieu pour l'Espagne, l'auteur avait pour objet spécial de mettre ses compatriotes du Khorassan, qui étaient curieux de connaître la manière de vivre de leurs ancêtres, en état de se rendre compte des moindres détails de la vie du désert.

Il ne faudrait pas croire que le gouvernement des khalifes en fût

med. Golius avait accompagné le Traité d'Alfergâny de notes nombreuses et intéressantes. Malheureusement, il mourut pendant le cours de l'impression, et son travail est resté inachevé.

[1] كتاب عمل الرخامات

[2] *Catalogue des manuscrits orientaux de la Bibliothèque d'Oxford*, tome II, p. 286.

[3] Ci-dessous, p. 103.

[4] كتاب الاجناس على مثال الغريب

[5] كتاب الصفات

[6] *Chronique d'Aboulféda*, t. II, p. 135, et le Dictionnaire d'Ibn-Khallekan.

réduit à des notions aussi vagues. On a vu que, lors de la première conquête de l'Espagne et du midi de la France, le khalife de Damas avait demandé au commandant des troupes un tableau statistique des nouvelles provinces. Les khalifes Abbassides entretenaient dans les pays étrangers des espions des deux sexes. Ainsi Abd-Allah, surnommé *Sydi-Gazy*, servit pendant vingt ans d'espion à Haroun-Alraschid dans les régions grecques, et fournit à ce prince les renseignements dont il avait besoin pour ses rapports de guerre ou d'amitié avec les empereurs de Constantinople[1]. Mais ces renseignements faisaient partie des secrets d'état, et le gouvernement n'en divulguait que ce qu'il jugeait convenable.

Sous Almamoun et ses premiers successeurs, fleurit à Bassora Amrou, fils de Bahr, surnommé *Aldjahedh*, parce que les yeux lui sortaient de la tête. Bassora servait alors d'intermédiaire entre la Mésopotamie et la Syrie, d'une part; et, de l'autre, les côtes de la Perse, les côtes orientales de l'Afrique, l'Inde et la Chine. Or, à cette époque, l'existence des villes de Koufa, de Vasseth, de Moussoul, et surtout de Bagdad, capitale de l'empire, donnait à Bassora une bien plus grande importance commerciale qu'aujourd'hui; on peut dire que les vallées du Tigre et de l'Euphrate, comme au temps de Ninive et de Babylone, étaient devenues le centre du commerce du monde. Aldjahedh profita de l'affluence des marchands qui venaient des régions les plus éloignées, pour former des collections d'objets d'histoire naturelle. Il s'occupa même d'en décrire l'origine et les caractères, et on cite de lui, entre autres écrits, un ouvrage intitulé : *Livre des cités et merveilles des contrées*[2]. Mais il paraît que cet auteur n'avait que des idées très-

[1] Fraehn, *Ibn-Fozlan's Berichte*, p. XXV.

[2] كتاب الامصار وعجائب البلدان Voy. la Chronique d'Aboulféda, t. II, p. 230; le Dictionnaire d'Ibn-Khallekan, édition de M. de Slane, t. I, p. 540, ainsi que la Chrestomathie arabe de M. de Sacy, deuxième édition, tom. III, pag. 495, et l'ouvrage de M. Wüstenfeld, intitulé : *Geschichte der arabischen Aerzte und Naturforscher*. Göttingue, 1840, pag. 25. M. de Hammer possède, dans sa riche collection de manuscrits arabes, persans et turks, une Histoire des animaux d'Aldjahedh, l'ouvrage de ce genre probablement le plus ancien qui existe chez les Arabes. M. de Hammer en a donné l'analyse dans le *Handschriften arabische, per-*

imparfaites en géographie. Massoudy[1] et Albyrouny[2] s'accordent à dire que, conformément à une conjecture qui avait été jadis émise chez les Grecs[3], Aldjahedh mettait en communication le Nil avec l'Indus.

En ce qui concerne les rapports maritimes, il nous reste une relation des voyages faits à cette époque, par les Arabes et les Persans, dans l'Inde et les mers orientales. Cette relation a été rédigée d'après les récits d'un marchand appelé *Soleyman,* qui était établi sur les côtes du golfe Persique ou dans les environs, probablement à Bassora, et qui fit plusieurs voyages dans l'Inde et à la Chine. Elle fut mise par écrit l'an 237 de l'hégire (851 de J. C.); c'était l'époque où les communications par mer entre la Chine et l'empire des Arabes, étaient dans leur plus grande activité. J'ai publié cette relation d'après un manuscrit unique de la Bibliothèque royale[4]. Malheureusement, les premiers feuillets du manuscrit sont perdus. Il est vrai que l'ancien propriétaire du volume, croyant lui rendre par là toute sa valeur, a mis en tête un nouveau commencement; mais cette addition est tout à fait étrangère au récit original. Il en est de même du titre placé en tête. Ce titre, qui est *Salsalat-Altevarykh,* ou Chaîne des chroniques, n'a aucun rapport avec le contenu de l'ouvrage, et on ne le trouve pas indiqué dans les traités de bibliographie arabe. Une seconde lacune se fait remarquer dans le cours de la relation. Le véritable titre me paraît avoir été *Akhbar-Alsyn oual-Hind,* c'est-à-dire Observations sur la Chine et l'Inde; c'est du moins le titre que porte le commencement d'une deuxième partie qui y est annexée, et dont il sera parlé plus tard. Je n'ai pas non plus trouvé de mention de ce titre dans les livres arabes de bibliographie.

sische, türkische. Vienne, 1840, p. 127 et suiv.

[1] *Moroudj-Aldzeheb,* supplément des manuscrifs arabes de la Bibliothèque royale, n° 514, t. I, fol. 40. *Ketab-altanbyh,* fol. 38 v.

[2] Voyez mes Fragments arabes et persans inédits, relatifs à l'Inde. Paris, 1845, p. 111. Ces fragments avaient paru précédemment dans le Journal asiatique.

[3] *Journal des Savants,* de l'année 1831, p. 480, article de M. Letronne.

[4] *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine, dans le IXe siècle de l'ère chrétienne,* texte arabe, traduction française et notes. Paris, 1845, 2 vol. in-18.

A la même époque, florissaient deux hommes qui, par la variété de leurs connaissances, ont laissé un nom célèbre chez les Orientaux. Le premier est Abou-Youssouf Yacoub, plus connu sous le surnom de *Alkendy,* parce qu'il appartenait à la famille arabe de Kenda, établie au centre de l'Arabie, et qui, jusqu'au temps de Mahomet, avait été investie d'une espèce de souveraineté. Son père avait été gouverneur de Koufa, sous le règne de Haroun-Alraschyd. Pour lui, après avoir séjourné pendant quelque temps à Bassora, il vint se fixer à Bagdad, où il se consacra à l'étude des sciences. Mathématiques, médecine, géométrie, astronomie, philosophie, tout, jusqu'à l'astrologie judiciaire, avait attiré son attention. La connaissance qu'il avait acquise des langues persane, indienne et grecque, le mit à même de puiser dans les diverses sources qui étaient alors à la disposition de sa nation. Almamoun le chargea, conjointement avec d'autres savants, de faire passer en arabe tous les ouvrages qui paraîtraient offrir de l'intérêt. On cite d'Alkendy plus de deux cents écrits. C'est lui qui traduisit du grec la Géographie de Ptolémée[1], et, ainsi que je l'ai fait remarquer[2], cette traduction, qui n'est point parvenue jusqu'à nous, a été mal à propos confondue par Aboulféda avec un autre livre d'un genre analogue[3]. Massoudy cite un traité d'Alkendy sur les marées. Un élève d'Alkendy, appelé Ahmed, fils d'Althayyb, et surnommé *Alsarakhsy,* parce qu'il était originaire de la ville de Sarakhs, dans le Khorassan, composa sur les mers et les fleuves, l'histoire des pays, etc. un ouvrage qu'il intitula *Almassalik-oual-mamâlik* ou les Routes et les principautés, et dont Massoudy fait un grand éloge[4].

Le second de ces personnages est Djafar, surnommé *Abou-Maschar,* surnom dont nos pères firent dans le moyen âge *Albumazar.* Abou-

[1] *Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa,* au mot جغرافيا, et Bibliothèque de l'Escurial, par Casiri, t. I, p. 349.

[2] Ci-devant, p. XLIII.

[3] Sur Alkendy, comparez la Bibliothèque de l'Escurial, par Casiri, t. I, p. 353 et suiv. la Relation d'Abd-Allatif, traduction de Silvestre de Sacy, p. 487, et la Chronique arabe d'Aboulfarage, p. 273.

[4] *Notices des manuscrits,* t. VIII, p. 156. Massoudi s'exprime un peu autrement dans son Moroudj-Aldzeheb, t. I, fol. 91 v. (Voy. aussi le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, aux mots المسالك والممالك).

Maschar était né à Balkh, dans l'ancienne Bactriane, l'an 190 (805 de J. C.), et il mourut, sur les bords du Tigre, à l'âge de quatre-vingts ans. Il s'adonna d'abord à l'étude des *Hadyts* ou Traditions de Mahomet; mais à l'âge de quarante-sept ans, il passa à l'étude des sciences exactes, et, par suite, à l'astronomie et à l'astrologie judiciaire. L'astrologie s'était introduite chez les Arabes en même temps que l'astronomie, et l'on avait mis à la portée des musulmans certains traités grecs attribués à Ptolémée, lesquels avaient à cette époque le même cours que son Almageste et sa Géographie. C'est surtout comme astrologue qu'Abou-Maschar est connu. Il existe plusieurs traités astrologiques qui portent son nom, et qui ont été jadis traduits en latin et dans d'autres langues d'Europe. On cite aussi de lui des tables astronomiques, calculées d'après ses propres observations. Abou-Maschar avait fait une étude approfondie des doctrines mathématiques répandues en Perse, antérieurement à l'invasion musulmane, notions qui entrèrent comme éléments dans la formation de la science arabe. Il était également au courant des doctrines indiennes, et, si l'on en croit l'auteur de l'*Ayyn-Akbéry,* qui écrivait dans l'Inde, dans la dernière moitié du XVIe siècle de notre ère, il avait fait un voyage sur les bords du Gange, pour s'initier aux sciences des brahmanes [1]. Probablement, il avait confié à ses Tables astronomiques le dépôt de ses doctrines, dont nous n'avons qu'une idée incomplète; une preuve que les écrits d'Abou-Maschar ne reposaient pas entièrement sur des idées astrologiques ou simplement mathématiques, c'est, ainsi qu'on le verra plus tard, ce que Massoudi rapporte, d'après lui, sur les moussons du golfe Persique et des mers de l'Inde. Malheureusement, ces tables, non plus que les principaux ouvrages de la même époque, ne sont point parvenues jusqu'à nous [2].

Vers le milieu du IXe siècle, un homme connu par la diversité des langues qu'il parlait, Sallam, surnommé *Altardjeman,* ou l'Interprète,

[1] *Ayeen-Akbery, or the institutes of the emperor Akber.* Londres, 1800, t. II, p. 316.

[2] Sur Abou-Maschar, voyez le Dictionnaire d'Ibn-Khallekan, t. I, p. 165, et la Bibliothèque de Casiri, t. I, p. 351. Voyez aussi le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, aux mots زيج أبي معشر. (T. III, p. 558).

fut chargé par le khalife Vatek-billah d'aller explorer les régions situées au nord du Volga, de la mer Caspienne et du Yaxarte, limites qui n'avaient pas encore été dépassées par les armes musulmanes. Sa mission avait surtout pour objet de rechercher les peuples de Gog et de Magog, dont il est parlé à la fois dans la Bible et dans l'Alcoran. Sallam se rendit en Arménie et en Géorgie; il traversa le Caucase, visita les Khozars, qui, à cette époque, formaient un état florissant, tourna la mer Caspienne, et, s'avançant vers l'Oural et l'Altaï, il eut occasion de traverser des contrées qui n'ont été explorées que dans les temps modernes. Sallam revint en Mésopotamie, par la Bokharie et le Khorassan. La relation de Sallam nous a été conservée par Édrisi et par d'autres auteurs[1]. Malheureusement, elle est surchargée de récits fabuleux, et, dès son origine, elle excita les défiances des musulmans eux-mêmes[2].

Un genre d'ouvrages qui contribuaient beaucoup à étendre chez les Arabes la connaissance des régions étrangères, c'était le récit de leurs premières conquêtes, dont la rapidité, non moins que l'étendue, fut vraiment prodigieuse. Un grand nombre d'écrits de ce genre furent rédigés dans le cours du IXe siècle de notre ère. Je me bornerai à citer l'ouvrage d'un imam de Bagdad, nommé Aboul-Abbas Ahmed, et surnommé *Albeladory*, lequel vécut à la cour du khalife Almotavakkel, et fut même chargé de l'éducation d'un prince de la famille de ce khalife. Cet écrit, qui se trouve dans la bibliothèque de Leyde, porte le titre de *Livre des conquêtes des pays*[3]. L'auteur traite successivement de la conquête de la Syrie, de l'île de Chypre, de la Mésopotamie, de l'Arménie, de l'Égypte, de l'Afrique, de l'Espagne, des îles de la mer Méditerranée et de la Nubie. Ensuite, il passe en Orient, et raconte comment les lois de l'Alcoran s'établirent en peu de temps en Perse, en Transoxiane et dans les contrées baignées par l'Indus. Il a soin d'entremêler son récit de détails relatifs à l'état des pays subjugués. Il parle aussi de certaines villes fondées par les musulmans, telles que

[1] Traduction française d'Édrisi, par M. Amédée Jaubert, tom. II, pag. 416 et suiv.

[2] D'Ohsson, *Des peuples du Caucase*. Paris, 1828, p. 139.

[3] كتاب فتوح البلدان

Koufa, Bassora et Bagdad. J'ai publié le chapitre qui traite de l'occupation de la vallée de l'Indus par les musulmans[1]. Beladory mourut l'an 279 (892 de J. C.).

Le monde de l'antiquité, le monde, tel qu'il s'était offert aux regards curieux des Grecs et des Romains, s'était considérablement agrandi. Les disciples de Mahomet et les peuples qui vivaient sous leur protection, pouvaient se rendre librement des rives de l'océan Atlantique dans la mer du Japon, des pics de l'Atlas et du midi de l'Arabie, au nord du Caucase et du Yaxarte. Des relations aussi fréquentes que régulières s'étaient établies entre l'Orient et l'Occident, soit par mer, à travers la mer Méditerranée et la mer des Indes; soit par terre, à travers la Syrie, la Perse, la Transoxiane et la Tartarie. Les juifs, qui, depuis leur captivité, n'appartiennent plus à aucun pays en particulier, servaient ordinairement d'intermédiaires. On trouve en Angleterre, dans la bibliothèque d'Oxford[2], une description des provinces musulmanes[3], par Aboul-Cassem Obeyd-allah-ben-Ahmed, plus connu sous le surnom persan d'Ibn-Khordadbeh ou fils de Khordadbeh. Ce surnom prouve que l'auteur descendait d'un mage appelé Khordabdeh; mais celui-ci, à l'exemple de beaucoup de ses coreligionnaires, embrassa l'islamisme, et son petit-fils parvint à une position élevée. D'abord directeur de la poste et de la police[4] dans la province du Djébal ou ancienne Médie, il vécut ensuite dans l'intimité du khalife Motamed, vers l'an 880 de J. C. Il mourut l'an 300 (912 de J. C.). Ibn-Khordadbeh, qui était si bien placé pour avoir des notions précises, s'est attaché à faire connaître les produits des impôts de chaque contrée, notamment des vallées du Tigre et de l'Euphrate, la distance des principaux lieux entre eux, les routes les plus fréquentées. Malheureusement, ainsi que l'a indiqué Massoudy[5], les faits sont présentés d'une manière sèche et

[1] *Fragments arabes et persans inédits sur l'Inde*, p. 161 et suiv.

[2] *Catalogue des manuscrits orientaux d'Oxford*, t. I, n° 993.

[3] Le titre est كتاب المسالك والممالك

[4] البريد والخبر Voy. les manuscrits arabes de la Bibliothèque royale, ancien fonds, n° 874, *Ketab-alfihrist*, t. I, fol. 202. Voy. aussi l'ouvrage de M. Fraehn, intitulé : *Ibn-Fozlan's Berichte*, p. XXI.

[5] *Moroudj-al-Dzeheb*, t. I, fol. 91 v.

incomplète; ajoutez à cela que, si quelquefois l'auteur entre dans certains détails, c'est ordinairement pour faire allusion à quelque légende romanesque. Voici cependant un passage précieux qui indique de quelle manière, dans la dernière moitié du IXᵉ siècle, l'Europe et l'Asie communiquaient ensemble : « Les marchands juifs[1] parlent le persan, le romain (grec et latin), l'arabe, les langues franque, espagnole et slave. Ils voyagent de l'Occident en Orient, et de l'Orient en Occident, tantôt par terre, tantôt par mer. Ils apportent de l'Occident des eunuques, des esclaves femelles, des garçons[2], de la soie, des pelleteries et des épées. Ils s'embarquent dans le pays des Francs, sur la mer Occidentale, et se dirigent vers Farama[3]; là ils mettent leurs marchandises sur le dos d'animaux, et se rendent par terre à Colzom[4], à cinq journées de marche, sur une distance de vingt parasanges. Ils s'embarquent sur la mer Orientale (la mer Rouge), et se rendent de Colzom dans le Hedjaz et à Djidda; puis ils vont dans le Sind, l'Inde et la Chine. A leur retour, ils se chargent de musc, d'aloès, de camphre, de cannelle et des autres productions des contrées orientales, et reviennent à Colzom, puis à Farama, où ils s'embarquent de nouveau sur la mer Occidentale; quelques-uns font voile pour Constantinople, afin d'y vendre leurs marchandises; d'autres se rendent dans le pays des Francs.

« Quelquefois les marchands juifs, en s'embarquant sur la mer Occidentale, se dirigent (à l'embouchure de l'Oronte) vers Antioche. Au bout de trois jours de marche, ils atteignent les bords de l'Euphrate et arrivent à Bagdad. Là ils s'embarquent sur le Tigre et descendent à Obollah, d'où ils mettent à la voile pour l'Oman, le Sind, l'Inde et la Chine. Le voyage peut donc se faire sans interruption.

[1] L'auteur arabe donne à ces juifs l'épithète الرانية; un autre écrivain arabe les nomme الرهدانية. La dernière dénomination est susceptible de signifier en persan, *connaisseurs de chemin*.

[2] Sur le commerce des esclaves en général, et des eunuques en particulier à l'époque dont il s'agit ici, voyez mon volume sur les invasions des Sarrasins en France, p. 233 et suiv.

[3] Près des ruines de l'ancienne Péluse : ci-dessous, p. 146.

[4] La pointe de la mer Rouge : ci-dessous, p. 161.

Les Russes qui appartiennent à la race slave, se rendent, des régions les plus éloignées du pays des Slaves, sur les côtes de la mer de Roum (la Méditerranée), et y vendent des peaux de castor et de renard. L'empereur (grec) se contente de prélever un dixième sur les marchandises. Les marchands russes descendent aussi le fleuve des Slaves (le Volga), traversent le bras qui passe par la ville des Khozars (aux environs de la ville actuelle d'Astrakan), où le souverain du pays prélève sur eux un dixième; puis ils entrent dans la mer de Djordjan (Caspienne), et se dirigent sur le point qu'ils ont en vue. Cette mer a cinq cents parasanges de diamètre[1]. Quelquefois les marchandises des Russes sont transportées, sur les chameaux, de la ville de Djordjan jusqu'à Bagdad.

« Ces divers voyages peuvent se faire également par terre. Les marchands qui partent de l'Espagne et du pays des Francs, se rendent à Tanger, d'où ils se mettent en marche pour la province d'Afrique et l'Égypte. Là ils se dirigent vers Ramlah, visitent Damas, Koufah, Bagdad et Bassora, pénètrent dans l'Ahouaz, le Farès, le Kerman, le Sind, et arrivent dans l'Inde et à la Chine.

« On peut encore prendre la route de l'Allemagne[2] et se rendre, à travers le pays des Slaves, auprès de la ville des Khozars; on s'embarque sur la mer de Djordjan; puis on arrive à Balkh, dans la Transoxiane, le pays des Tagazgaz[3] et la Chine[4]. »

[1] Ci-dessous, p. 42 et suiv.

[2] Le texte porte : ارمنية ou l'Arménie. Je lis : الامنية.

[3] Le pays des Tagazgaz était sur la route qui conduisait du Khorassan vers la Chine. Il en sera parlé dans le paragraphe suivant.

[4] Ce passage, qui jette du jour sur la route que prirent les députés envoyés par le roi anglo-saxon Alfred le Grand, pour se mettre en rapport avec les chrétiens de Saint-Thomas, dans l'Inde méridionale, a été publié par M. le docteur Sprenger, dans le *Journal of the Asiatic society of Bengal*, année 1844, tom. XIV, pag. 519 et suiv. M. Sprenger rapporte un passage d'un autre ouvrage qui se trouve à Londres, dans le *British Museum*, et qui paraît avoir été composé dans le IVe siècle de l'hégire (xe siècle de notre ère); il est intitulé : كتاب البلدان ou Livre des pays. On lit dans cet ouvrage, que la ville de Rey (qui est la Ragès de l'Écriture sainte, et qui était située au midi de la mer Caspienne, auprès de la ville actuelle de Téhéran) était le rendez-vous des marchands de l'Arménie, de l'Aderbaydjan, du Khorassan, du pays des Khozars et du pays des Bordjans (aux environs du Danube); les marchands de l'Occident, qui

Massoudi et Édrisi citent, parmi les écrits géographiques de la dernière moitié du IX[e] siècle, les traités de Codama, surnommé *Aboul-Farage*, et d'Ahmed, fils d'Abou-Yacoub, surnommé *Alkateb* ou l'Écrivain.

Codama était d'origine chrétienne; mais il embrassa l'islamisme, et il occupa un poste élevé dans les bureaux de l'administration, à Bagdad. Il était fils de Djafar, fils de Codama; son père Djafar était également versé dans la littérature et la science de la comptabilité. Pour lui, tout en cultivant le champ de la littérature et de la philosophie, il porta la comptabilité à un tel état de perfection, qu'il en fut regardé comme l'inventeur. Il écrivait vers l'an 880 de notre ère; mais sa vie se prolongea jusqu'à l'année 337 (948 de J. C.). Entre autres ouvrages, Codama composa un livre intitulé *Traité de l'art du commis*[1], qui devint le manuel des employés de l'administration. Ce traité était divisé en sept demeures[2] ou chapitres, et chaque demeure était subdivisée en plusieurs sections. C'est probablement le même traité que celui qui porte le titre de livre du *Kharadj* ou de l'Impôt[3]. A ce traité, appartient, sans doute, un volume dépareillé qui se trouve à Constantinople, dans la bibliothèque Kuprili, et que M. le baron de Slane a, le premier, fait connaître. Ce volume offre d'abord une notice sur les bureaux de la guerre, du trésor, de la correspondance, etc. viennent ensuite des modèles d'actes et de diplômes d'investiture; puis l'auteur décrit les diverses routes de poste de l'empire avec les relais et les distances; il fait connaître les revenus, tant en nature qu'en espèces, fournis par chaque province; il dit en passant un mot sur les revenus de la Perse avant la conquête musulmane. Ensuite, on trouve une notice sur les frontières de l'empire, des remarques générales sur les divers genres

s'embarquaient sur la mer Caspienne, et qui allaient débarquer à Djordjan, faisaient transporter leurs marchandises à Rey, et cette ville était comme devenue le marché du monde. M. Fraehn cite un passage analogue du Dictionnaire géographique de Yacout, dans son Mémoire intitulé : *De Musei sprewitziani numis kuficis;* St-Pétersbourg, 1825, p. 92. Sur l'ambassade anglo-saxone, qui eut lieu en 883, voyez la Chronique saxonne, ainsi que Guillaume Malmesbury, *De gestis regum anglorum*, p. 44.

1 كتاب صناعة الكتابة.

2 منزلة

3 كتاب الخراج

d'impôts, un coup d'œil sur les mers, les montagnes, etc. Un long chapitre est consacré à l'origine de la civilisation et à l'histoire des premières conquêtes musulmanes [1].

A l'égard d'Ahmed, fils d'Abou-Yacoub, son titre de *kateb* montre qu'il appartenait aussi à l'administration. Or, quel moyen plus puissant pour se procurer de bons renseignements sur l'état des provinces, que de prendre une part, même indirecte, aux affaires du gouvernement! Ahmed paraît avoir été originaire d'Égypte; il florissait vers l'an 890 de notre ère. On possède à Saint-Pétersbourg un ouvrage d'Ahmed, intitulé *Livre des pays* [2]. L'auteur y dit que, dès sa jeunesse, il avait senti un penchant décidé pour l'étude des pays étrangers, et qu'il avait voyagé pendant quelque temps. Dans le cours de ses voyages, il avait recueilli des notes géographiques, topographiques, statistiques et historiques. Après avoir donné une notice détaillée des deux capitales des états des khalifes Abbassides à cette époque, Bagdad et Samarra, il décrit, mais d'une manière sommaire, la majeure partie des pays mahometans; à l'exemple d'Ibn-Khordadbeh, il s'attache à faire connaître les distances des lieux entre eux et les routes principales. Outre cet ouvrage, Ahmed avait rédigé une histoire de la province d'Afrique, ainsi qu'une histoire et une description de l'Asie Mineure; ces deux écrits, qui, à une époque aussi peu connue, offriraient pour nous beaucoup d'intérêt, ne nous sont point parvenus [3].

Pendant ce temps, l'impulsion donnée aux sciences mathématiques par le khalife Almamoun continuait son cours. La fin du IXe siècle et

[1] Sur Codama, voyez le commentaire de M. Silvestre de Sacy sur les Séances de Hariri, deuxième édition, p. 11 et 254, ainsi que le commentaire original de Motharrezy (man. arabe de la Bibliothèque royale, anc. fonds, n° 1589, fol. 43 v.); voy. aussi le *Ketab-alfihrist,* tom. I, fol. 177, et le Journal asiatique du mois de juin 1846, p. 587. La date de la mort de Codama est fixée par Aboul-Mahassen, *al nodjoum-alzahira* (man. arab. de la Biblioth. royale, ancien fonds, n° 660, fol. 41).

[2] كتاب البلاد

[3] *Bulletin de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg*, année 1838, t. IV, p. 131, Mémoire de M. Fraehn. Ahmed, fils d'Yacoub, est probablement le même que celui dont Édrisi et Massoudy parlent dans leur préface.

le commencement du x[e] furent signalés par les travaux d'un homme né pour reculer les bornes de la science; je veux parler de Mohammed, fils de Djâber, connu vulgairement chez nous sous le nom de Albateny. Mohammed était né dans la Mésopotamie, aux environs de la ville de Harran, dans un village appelé Battan : voilà pourquoi on le nomma *Albattâny*, mot dont nous avons fait *Albateny*. On sait que, de toute antiquité, Harran a été le siége d'un culte rendu aux astres et au feu : c'est le culte appelé *sabéen*. Albateny était sabéen, et, malgré son nom de Mohammed, il mourut dans cette religion. Toute sa vie se passa dans l'étude des astres. Il prit pour base l'Almageste de Ptolémée; mais il détermina, avec plus de précision qu'on ne l'avait fait jusque-là, l'obliquité de l'écliptique, l'excentricité du soleil, son moyen mouvement et la précession des équinoxes. A l'égard des procédés trigonométriques, dont on trouve, pour la première fois, des exemples dans ses écrits, il ne fit probablement qu'imiter ce qui se pratiquait de son temps, et, ainsi que je l'ai dit, tout porte à croire qu'on doit en rechercher l'origine dans l'Inde. Les tables astronomiques qui nous restent de lui se trouvent dans la bibliothèque de l'Escurial. Platon de Tivoli fit, au moyen âge, une traduction latine des prolégomènes des tables, et cette traduction a été imprimée; malheureusement, elle manque d'exactitude. On trouvera, dans le paragraphe suivant, un passage précieux de ces prolégomènes, passage que j'ai rétabli à l'aide du texte arabe [1].

L'école à laquelle Albateny fit tant d'honneur, ne finit pas avec lui. Pendant longtemps encore, il est parlé, dans les livres orientaux, des mathématiciens et des astronomes de l'école sabéenne.

Le IV[e] siècle de l'hégire, x[e] de notre ère, lequel fut si fécond en voyageurs et en écrivains de géographie descriptive, nous offre d'abord

[1] Sur Albateny, comparez la Bibliothèque de l'Escurial, par Casiri, t. I, p. 342; le Dictionnaire d'Ibn-Khallekan, traduction de M. de Slane, tom. III, p. 324 et suiv. et la Chronique d'Aboulféda, t. II, p. 358. Delambre a donné un précis des Prolégomènes d'Albateny, d'après la version latine, dans son Histoire de l'astronomie au moyen âge. Quant aux tables, elles sont mentionnées dans le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, t. III, p. 568. Voy. aussi le recueil des Notices, t. VII, p. 154.

un vizir de la dynastie des Samanides, dans le Khorassan et la Transoxiane. Ce vizir se nommait Abou-Abd-allah Mohammed, fils d'Ahmed, et on le surnommait *Aldjayhâny*, parce qu'il était originaire de la ville de Djayhan, dans le Khorassan. Il entra au service du prince Ismael, fils d'Ahmed, vers la fin du IXe siècle, et conserva ses fonctions sous Ahmed, fils d'Ismael. L'an 301 (913), celui-ci ayant été tué par ses serviteurs, le vizir fut chargé du gouvernement au nom de son fils Aboul-Hassan-Nasr, alors en bas âge[1]. Aldjayhâny, qui avait un zèle très-vif pour la géographie, profita de sa haute position pour se procurer des renseignements sur les différentes régions de la terre, notamment sur les contrées voisines du Khorassan. Il avait coutume de réunir auprès de lui les voyageurs et les étrangers, et il les questionnait sur les pays qu'ils avaient visités; ensuite il comparait leur récit avec les relations les plus estimées. L'ouvrage qui fut rédigé par ses ordres, portait le titre de *Livre des voies pour connaître les royaumes*[2], et se distinguait, par l'abondance des détails, des traités du même genre qui l'avaient précédé. L'auteur avait recueilli beaucoup de renseignements sur la vallée de l'Indus et la presqu'île de l'Inde. C'est probablement dans cet ouvrage qu'Édrisi, qui le cite souvent, a trouvé ce grand nombre de remarques qu'on ne rencontre plus maintenant que chez lui. Ainsi que dans le traité d'Édrisi, les contrées y étaient disposées dans l'ordre des sept climats. Il paraît, du reste, que les vues d'Aldjayhâny, en rédigeant son ouvrage, n'étaient pas purement scientifiques; la presqu'île de l'Inde, la vallée de l'Indus, la chaîne de l'Hindoukousch et la plus grande partie de l'Afghanistan actuel étaient alors occupées par des populations plongées dans les ténèbres du brahmanisme et du boudhisme[3]. Aldjayhâny, qui apparemment professait un zèle ardent pour l'islamisme, était impatient de soumettre ces vastes régions aux lois du

[1] Comparez les témoignages de Massoudy (*Notices des Manuscrits*, t. VIII, p. 156), d'Ibn-Alatyr (*Kamel-altevarykh*, années 301 et 302 de l'hégire), et de Mirkhond (*Histoire des Samanides*, édition de M. Defrémery, p. 131 et suiv.) — [2] كتاب المسالك فى معرفة الممالك

[3] On trouvera ce sujet développé dans mon Mémoire sur l'Inde.

Coran, et de faire ce que les princes gaznévides exécutèrent près d'un siècle après : voilà pourquoi il avait eu soin d'indiquer les ressources propres à chaque pays et les avantages qui distinguaient les villes principales. La mort l'ayant atteint avant qu'il terminât son travail, l'ouvrage fut refondu et abrégé par Abou-Bekr Ahmed, fils de Mohammed, originaire de la ville de Hamadan, et plus connu sous le surnom *de fils du fakyh ;* probablement, l'abrégé fit négliger l'ouvrage original[1]. Du reste, Aldjayhâny croyait aux rêveries de l'astrologie, et d'après une idée empruntée aux livres grecs, idée qui fut adoptée par plusieurs géographes postérieurs, il avait placé chaque climat sous l'influence de l'une de sept planètes[2].

Pendant qu'Aldjayhâny s'occupait de recueillir les matériaux de sa compilation, l'empire musulman, depuis l'Inde jusqu'à l'océan Atlantique, depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Érythrée, était parcouru par un de ses coreligionnaires : c'est Massoudy. Aboul-Hassan-Aly, fils de Hossein, né à Bagdad, fut surnommé *Almassoudy,* parce qu'il comptait parmi ses ancêtres un habitant de la Mekke appelé Massoud, dont le fils aîné accompagna le prophète dans sa fuite à Médine. On ignore l'année où naquit Massoudy; on sait seulement qu'il quitta ses foyers de bonne heure et qu'il mourut l'an 345 (956 de J. C.).

La plus grande partie de la vie de Massoudy se passa en voyages, et il vit des régions qu'aucun écrivain arabe n'avait encore décrites. Il se comparait lui-même au soleil à qui rien n'échappe dans son cours, et il s'appliquait certains vers du poëte Abou-Temam, dont le sens est : « Je me suis tellement éloigné vers le couchant, que j'ai perdu jusqu'au souvenir du levant, et mes courses se sont portées si loin vers le levant, que j'ai oublié jusqu'au nom du couchant. Je me suis trouvé exposé à une multitude de dangers, et j'en suis sorti couvert de blessures, comme si j'avais été rencontré par des cohortes ennemies[3]. »

[1] L'abrégé est cité par Aboulféda, ci-dessous, p. 101.

[2] Sur l'ouvrage d'Aldjayhâny, voyez le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, aux mots suivants : المسالك والممالك

[3] Recueil des Notices et extraits, t. VIII, p. 142.

Massoudy visita successivement la Perse, l'Inde, l'île de Ceylan, la Transoxiane, l'Arménie, les côtes de la mer Caspienne, l'Égypte, ainsi que diverses parties de l'Afrique, de l'Espagne et de l'empire grec. On peut même induire de quelques passages de ses écrits, qu'il navigua dans les mers de la Malaisie et de la Chine[1]. En 303 (915 de J.C.), il se trouvait dans la ville de Bassora et il visitait Estakhar, l'antique Persépolis; l'année suivante, il parcourut l'Inde, d'où il se rendit dans une île voisine de l'Afrique, qu'il nomme Canbalou, et qui paraît répondre à Madagascar. Ensuite, il visita l'Oman et une partie de l'Arabie méridionale. En 304 (916 de J. C.), il se trouvait en Palestine, et, en 332 (943 de J. C.), il revit Bassora. Il mourut en Égypte.

Massoudy était fort instruit, non-seulement dans les sciences de l'islamisme, mais encore dans les souvenirs et les vestiges de l'antiquité. Histoire, géographie, croyances, superstitions, rien n'avait été négligé par lui. Dans chaque région qu'il visitait, il recherchait les documents relatifs aux temps qui avaient précédé; il se mettait en rapport avec les personnes instruites du pays. Ses ouvrages ont été, pour les écrivains arabes postérieurs, une source abondante qui est loin d'être épuisée. Ce n'est pas que, dans aucune branche de connaissances il ait été ce qu'on appelle un savant de profession. Lorsqu'il cite les écrivains grecs, ce qui lui arrive souvent, il fait usage des versions arabes, qui s'étaient fort multipliées de son temps[2]. Bien qu'il ait apporté une attention particulière à l'étude de l'Inde, et qu'il insiste sur la nouveauté de ses aperçus, il est certain qu'il n'avait pas appris le sanscrit, et qu'il se borne à reproduire ce qu'il avait entendu dire. Je dois cependant ajouter qu'ayant soumis ses remarques sur l'Inde à un examen très-rigoureux, j'ai été à même de m'assurer qu'il avait, en général, fait un exposé fidèle des récits qui circulaient de son temps. Il faut dire, de plus, que le plus considérable de ses ouvrages, celui qu'il avait intitulé

[1] *Moroudj-Aldzeheb;* t. I, fol. 1 et 45 v.

[2] Le khalife de Bagdad, Caher, vers l'an 318 de l'hégire (930 de J. C.), avait un goût très-vif pour l'astrologie, et il fit faire un grand nombre de traductions de livres grecs et pehlvis. *Moroudj-Aldzeheb*, t. II, fol. 301 et 302.

Mémoires du temps[1] et auquel il renvoie continuellement dans ses autres livres, ne nous est point parvenu.

Quoique Massoudy ait beaucoup écrit, il ne paraît pas avoir composé de traité géographique proprement dit; mais il n'est aucun de ses travaux qui ne fournisse des faits précieux pour la géographie, et qu'on ne puisse encore consulter avec fruit. Dans l'ouvrage intitulé *Moroudj-Aldzeheb* ou Prairies d'or[2], Massoudy examine et compare les opinions des anciens philosophes grecs, des Indiens et des Sabéens sur l'origine du monde, et il décrit la forme et les dimensions de notre globe; il cite la version arabe de la géographie de Ptolémée, qui est aujourd'hui perdue[3]. Ensuite, il passe en revue les diverses régions de la terre, et il fait connaître les peuples qui les habitent; ses observations s'étendent, depuis la Galice et les Pyrénées jusqu'en Chine, depuis la côte de Sofala jusqu'au cœur de la Russie.

Je ne dois point passer sous silence le tableau que fait Massoudy des mers orientales, à partir du golfe Persique jusqu'en Chine. A l'exemple du marchand Soleyman, il divise les mers au nombre de sept, et on voit que la relation de Soleyman ne lui avait pas été inutile. J'ai publié ailleurs le texte de ce chapitre des Prairies d'or, ce qui m'a permis de remplir les lacunes de la Relation[4].

Dans la préface, l'auteur, après avoir indiqué les titres d'une cinquantaine d'ouvrages qui ont servi à la composition du sien, dit que celui-ci forme un recueil de ce que tout homme instruit doit savoir. « Car, ajoute-t-il, il n'y a aucune branche des sciences, aucune partie des traditions musulmanes qui n'y soient traitées, soit avec étendue, soit du moins en abrégé. » Ensuite cherchant à se prémunir contre

[1] اخبار الزمان Voy. le Dictionnaire bibliographique de Hadj-Khalfa, t. I, p. 186.

[2] مروج الذهب

[3] Massoudy, t. I, fol. 134 v. suppose que Ptolémée était un des anciens rois grecs de l'Égypte; mais il se reprend dans un ouvrage qu'il publia plus tard (recueil des Notices, t. VIII, p. 169). L'exemplaire du *Moroudj-Aldzeheb*, dont je me suis servi dans mes recherches, est le numéro 714 du supplément arabe de la Bibliothèque royale, qui se compose de deux volumes in-12.

[4] *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans*, t. II, p. 173 et suiv.

les plagiats qui étaient fréquents à une époque où l'imprimerie n'établissait pas encore un texte courant, et où les communications étaient difficiles, il lance des imprécations contre quiconque portera la main sur son travail : « Que celui, dit-il, qui changera quelque chose au sens de ce livre, qui enlèvera une colonne de son édifice, qui arrachera un de ses jalons indicateurs, qui couvrira d'un voile ce qui y est mis au grand jour, ou qui le mettra sur le compte d'un autre que nous, soit frappé de la colère divine; que les maux qu'il éprouvera épuisent sa patience et troublent sa raison; que Dieu en fasse un exemple pour les savants et un avertissement pour les gens de lettres. » L'auteur termine ainsi sa préface : « J'ai placé cet épouvantail au commencement et à la fin du livre, afin de retenir quiconque serait tenté de se laisser aller à son mauvais destin. Qu'il craigne Dieu son seigneur, et qu'il songe au moment où il sera obligé de quitter ce monde; le délai est bref, et l'instant n'est pas loin où il faudra paraître devant Dieu. »

Le livre des Prairies d'or se trouve dans les principales bibliothèques de l'Europe, et il s'en publie en ce moment une traduction en anglais[1]. L'ouvrage fut rédigé entre l'an 332 de l'hégire (943 de J. C.) et l'année 336. L'auteur en donna, quelques années après, une édition revue et corrigée; mais cette édition ne nous est point parvenue.

Outre les Prairies d'or, Massoudy a composé un traité intitulé *Livre de l'indication et de l'admonition*[2]. Cet ouvrage, dont il existe un exemplaire à la Bibliothèque royale de Paris, est un recueil d'observations sur l'histoire, la géographie et les doctrines philosophiques. Ce fut le dernier ouvrage composé par Massoudy; car il porte la date de l'année même de la mort de l'auteur. On trouve, dans la préface, plusieurs détails intéressants sur les travaux littéraires de Massoudy. En voici quelques fragments :

[1] *El-Massudi's historical encyclopædia, entitled Meadows of gold*, par M. Sprenger. Il n'a paru, jusqu'à présent, que le premier volume, qui porte la date 1841.

[2] كتاب التنبيه والاشراف. M. Silvestre de Sacy a donné une Notice fort étendue et fort instructive de ce traité, dans le t. VIII du recueil des Notices, p. 132 et suiv.

« Nous avons composé précédemment un grand ouvrage qui avait pour objet de raconter l'*histoire des siècles passés, des peuples anciens, des générations éteintes et des royaumes anéantis;* il a été suivi d'un ouvrage d'une étendue moyenne, dont le sujet est le même; puis est venu celui qui porte pour titre les *Prairies d'or et les mines de pierres précieuses, présent offert aux rois les plus illustres et aux hommes instruits, etc.* Dans ces ouvrages, nous avons fait connaître les événements qui sont arrivés depuis l'origine du monde, et l'histoire des peuples illustres, tels que ceux de l'Inde et de la Chine, les Chaldéens, les Arabes, les Perses, les Grecs, les Romains et autres; nous y avons exposé ce qui concerne les régions occupées par les diverses nations, la variété de leurs religions et de leurs opinions; décrit les mers qui existent dans cet univers, les points où elles commencent et où elles finissent; distingué celles qui ont des communications avec d'autres et celles qui n'en ont aucune, comme aussi celles qui éprouvent le flux et le reflux, et celles qui en sont exemptes, les dimensions de chacune d'elles en longueur et en largeur, les canaux qui en dérivent, les fleuves dont elles reçoivent les eaux, et les principales îles qu'elles renferment dans leur sein. Nous y avons aussi indiqué les diverses révolutions que la terre a éprouvées dans le cours des siècles, les opinions des sages des différents peuples sur la jeunesse et la vieillesse du globe, les plus grands fleuves, leurs sources, leurs embouchures et l'étendue de leur cours sur la face de la terre; ce qui concerne la figure de la terre et les sentiments des sages des différentes nations, soit philosophes, soit autres sur l'étendue de la portion du globe qui est habitée et de celle qui est déserte; sur les montagnes et les terrains bas, les discussions qui ont eu lieu entre les hommes sur la cause de l'immobilité du globe; nous avons parlé de l'influence que les astres exercent sur ses habitants, leurs variétés de figure, de couleur et d'inclination; nous avons décrit les sept climats, leur étendue en longueur et en largeur, la portion de chacun d'eux qui est habitée et ses dimensions, le cours des planètes, leur disposition respective, la variété de leurs mouvements, leurs influences sur tous les êtres qui naissent et périssent. Nous avons examiné si les astres exercent cette

influence par un contact immédiat ou sans contact, avec intention et par un acte volontaire, ou involontairement; comment cela se fait et quelle en est la cause; si les mouvements des sphères et de tous les corps célestes sont naturels et innés, ou libres et volontaires; si tous ces phénomènes arrivent en vertu d'une cause physique qui agisse sur les choses soumises à son énergie, et comprises dans l'espace qu'elle embrasse. Nous avons parlé des diverses contrées de la terre et des points cardinaux qui divisent l'horizon, savoir: le levant, le couchant, le nord et le midi; des édifices merveilleux qui existent sur la surface de la terre, de ce qu'on a dit sur la durée de l'existence de l'univers, son commencement, son milieu et sa fin; de la cause des longues vies et de leur raccourcissement, du caractère de l'autorité, des divers systèmes de *politie*[1] ou *gouvernement,* soit royal, soit démocratique; des devoirs du roi envers lui-même et ses sujets; des différentes manières de diviser la puissance temporelle et du nombre des parties dont elle se compose. Nous avons dit pour quelle raison la royauté a besoin de la religion, et réciproquement la religion de la royauté, en sorte que chacune de ces deux choses ne peut se maintenir sans le secours de l'autre; pourquoi cela est nécessaire, et quelle en est la cause; comment il s'introduit, dans l'exercice de l'autorité souveraine, des vices qui causent la chute des dynasties et la destruction des lois et de la religion; quelles sont les causes de destruction qui naissent au sein même de la puissance temporelle et de la religion, et celles qui surviennent du dehors; quelle est la manière de fortifier la puissance temporelle et la religion; comment l'une de ces deux choses peut servir au rétablissement et au soutien de l'autre. Nous avons indiqué les signes de la félicité d'un empire, le système d'administration des provinces, des religions et des armées, suivant leurs diverses variétés; les ruses et les stratagèmes dont on se sert à la guerre; enfin, une multitude de choses relatives à l'histoire du monde et aux merveilles qu'il renferme. . . . .

« Maintenant, il m'a paru convenable de joindre aux ouvrages pré-

[1] En grec πολιτεία.

cédents un traité auquel je donne pour titre *L'Indicateur et le moniteur*. J'y insérerai, d'une manière abrégée, ce qui concerne les planètes et leur disposition, les astres et leurs influences, les éléments, les composés qui en sont formés, la manière dont ils agissent, l'ordre des saisons qui partagent l'année, les signes du zodiaque qui répondent à chaque saison, les disputes relatives à la saison par laquelle doit commencer et finir l'année, et autres questions qui appartiennent au même sujet; les vents, le lieu d'où ils soufflent, leurs effets et leurs influences; la terre, sa figure, les opinions relatives à son étendue et à la portion du globe qui est habité; les différentes plages et parties de l'horizon, et les qualités dominantes dans chacune d'elles, ainsi que leur influence sur ceux qui les habitent et autres objets qui y ont rapport; la distribution des sept climats et leur attribution à chacune des sept planètes; les sept nations qui ont existé dans les temps anciens, leurs langages, leurs croyances, les régions qu'elles habitaient, ce qui les distinguait les unes des autres, etc[1]. Nous ferons succéder à cela les noms des rois de Perse des premières dynasties et des Sassanides, en parcourant ces diverses classes, et marquant le nombre des princes de chacune d'elles et la durée de chaque règne; les rois des Grecs, leur nombre et le temps de leur domination, ceux des Romains, en suivant les diverses classes de ces princes, tant païens que chrétiens, leur nombre, la durée de leur règne; les grands événements relatifs, soit à la religion, soit au gouvernement, qui sont arrivés de leur temps; la description des provinces de leur empire, leurs limites, leur étendue, les contrées qui sont en communication avec leurs domaines, et qui renferment les pays des Grecs et des Khozars. Nous exposerons, après cela, les ères des différents peuples, la chronologie du monde, des prophètes et des

[1] Ces sept nations étaient, 1° les Perses; 2° les Chaldéens; 3° les Grecs, les Romains, les Slaves et les Francs; 4° les Libyens, y compris les habitants de l'Égypte, du midi de l'Arabie et de l'Afrique septentrionale; 5° les diverses tribus turkes; 6° les peuples de l'Inde; 7° les Chinois et les populations qui ont avec eux une origine commune. Chacune de ces populations, suivant Massoudy, parlait une même langue, et obéissait à un seul roi. (Voy. le t. VIII du recueil des Notices, p. 157 et suiv.) L'empire romain, suivant Massoudy, comprenait à la fois l'empire grec et l'empire latin d'Occident.

rois, depuis Adam jusqu'à Mahomet; les années, tant lunaires que solaires, usitées chez les différentes nations, leurs mois, leurs intercalations. Nous y insérons ce qui concerne les Perses, à cause de la grandeur de leur empire, de son ancienneté, de la suite non interrompue de leur rois, de la sagesse de leur administration, et du bon ordre qui distinguait leur gouvernement, de la dépendance dans laquelle étaient, par rapport à leur autorité, la plupart des rois de l'univers, qui leur payaient des redevances et des tributs. Quant à l'empire des Grecs et à celui des Romains, ce sont eux qui approchent le plus, pour la grandeur et la magnificence, de celui des Perses. Ils se sont, en outre, rendus célèbres par la culture des sciences, la philosophie, les arts les plus admirables et les ouvrages merveilleux de l'industrie. D'ailleurs, l'empire des Romains a encore aujourd'hui une existence solide, et son gouvernement est dans toute sa vigueur. »

Massoudy cite, dans le Livre de l'avertissement, le traité de Marin de Tyr avec les cartes qui l'accompagnaient[1]. Il ne dit pas si c'était le texte grec ou une version arabe. On sait que le texte grec est perdu, et que nous ne connaissons l'ouvrage que par l'usage qu'en a fait Ptolémée. Combien il est à regretter que le traité ne nous soit point parvenu, et qu'on ne puisse pas discerner au juste en quoi il consistait !

Il existe un autre ouvrage qui porte le nom de Massoudy, et qui n'est pas étranger à la géographie. Cet ouvrage est intitulé, dans la plupart des manuscrits, *Ketab-aladjayb*[2] ou Livre des merveilles. Par son titre, il rappelle celui d'un des traités composés, près d'un siècle auparavant, par Aldjahedh, et il présente de l'analogie avec d'autres ouvrages rédigés plus tard. On y remarque une suite de récits sur les différentes parties dont se compose l'univers, et sur la manière dont, suivant les idées romanesques des musulmans, elles ont été successivement formées. Vient ensuite un tableau des mers orientales, ainsi que des côtes qu'elles baignent et des îles qui y sont contenues. Cette partie, comme le reste du volume, est surchargée de fables, et montre

[1] Recueil des Notices, t. VIII, p. 147. — [2] كتاب العجائب

que l'auteur, conformément au titre dont il avait fait choix, avait pris à tâche de recueillir ce qui était le plus propre à frapper les imaginations. Si ce traité est réellement l'ouvrage de Massoudy, le manque de critique et le désordre qui se remarquent dans le cours de la narration, me font croire qu'il a été rédigé dans la jeunesse de l'auteur. Quoi qu'il en soit, au milieu des récits les plus absurdes, on rencontre des détails vrais et curieux. J'en ai publié ailleurs un fragment[1].

Au nom de Massoudy se rattache celui d'un amateur de géographie, nommé Abou-Zeyd-Hassan, qui eut des rapports personnels avec lui, et qui est l'auteur de la deuxième partie de la Relation des voyages des Arabes et des Persans dans l'Inde et à la Chine, relation dont j'ai déjà parlé. Abou-Zeyd était originaire de la ville de Syraf, port de mer alors très-fréquenté dans le Farsistan, sur les bords du golfe Persique. Il n'était jamais allé dans l'Inde et à la Chine, comme on l'a cru jus-

[1] *Relation des voyages dans l'Inde et à la Chine*, t. II, p. 165 et suiv. On trouve à la Bibliothèque royale plusieurs exemplaires du *Ketab-aladjayb*, mais avec des titres différents. Le numéro 901, ancien fonds arabe, lequel nous offre une copie ancienne et belle, porte le titre de *Ketab-Mokhtasser-aladjayb*, ou Abrégé du livre des merveilles. Dans le numéro 717 du supplément arabe, le même ouvrage, copie également belle et ancienne, est intitulé : *Akhbar alzeman oua garayb albahr oual omran*, c'est-à-dire, Histoire du temps, et singularités de la mer et du monde habité. Ce titre distingue suffisamment le traité en question du grand ouvrage de Massoudy, intitulé : *Akhbar-alzeman*, dont nous avons déjà parlé, et c'est mal à propos que M. Pusey les a confondus ensemble (*Catalogue des manuscrits d'Oxford*, tom. II, pag. 590). Enfin, dans l'ancien fonds arabe, n° 955, le *Ketab-aladjayb* est attribué à Cazouyny, si connu par son Traité d'histoire naturelle. Édrisi, dont l'autorité est grande en ces matières, cite dans sa préface, parmi les sources où il a puisé, le *Ketab-aladjayb* de Massoudy, et j'ai retrouvé dans les numéros 901 de l'ancien fonds et 717 du supplément, un grand nombre de passages rapportés par Édrisi. (Voy. aussi le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, t. IV, pag. 186 et 187.) Mais, d'un autre côté, Édrisi (t. I de la traduction française de M. Amédée Jaubert, p. 38) cite un traité intitulé aussi *Ketab-aladjayb*, et qu'il attribue à un écrivain nommé Hassan, fils de Mondar. Cela prouve une chose qu'on savait d'ailleurs (voy. le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, aux mots كتاب العجائب, ainsi que la préface du manuscrit n° 903 de l'ancien fonds arabe), c'est que les récits qui forment la base de l'ouvrage étaient du goût de la masse des lecteurs, et que plusieurs écrivains avaient repris le même sujet, se bornant quelquefois à changer le titre du livre et le nom de l'auteur.

qu'ici. Tout ce qu'il dit, il le tient de personnes qui le lui avaient rapporté. Il s'explique de la manière la plus nette à ce sujet, dès les premières lignes de son récit, et il déclare que son seul objet était de modifier et de compléter le récit du marchand Soleyman, d'après ce qu'il avait recueilli dans ses lectures, et d'après ce qu'il tenait de la bouche des personnes qui avaient parcouru les mers orientales [1]. Abou-Zeyd est évidemment l'éditeur de la Relation entière.

Massoudy rapporte, dans le *Moroudj-Aldzeheb* [2], que, se trouvant à Bassora, l'an 303 de l'hégire (916 de J. C.), il eut occasion de voir, dans cette ville, un homme appelé Abou-Zeyd Mohammed, fils de Yezid et cousin du gouverneur de Syraf. Abou-Zeyd, que Massoudy représente comme une personne intelligente et instruite, avait quitté Syraf, sa patrie, pour venir s'établir à Bassora, ville qui, bien qu'en ce moment déchue de son ancienne prospérité, par suite des troubles qui affligeaient le khalifat, était restée le rendez-vous des navigateurs. L'auteur de la deuxième partie de la Relation se nomme Hassan, et Massoudy parle ici d'un homme appelé Mohammed; mais tout porte à croire qu'il ne s'agit que d'une seule et même personne. Massoudy raconte en cet endroit le voyage fait, quarante ans auparavant, dans l'Inde et à la Chine, par un Arabe établi à Bassora, et qui se nommait Ibn-Vahab. Cet Arabe, non content d'aborder sur les côtes de Chine, comme le faisaient ses compatriotes, avait voulu visiter la capitale de l'empire, à deux mois de distance de la mer, et s'était fait présenter à l'empereur. Massoudy commence par dire qu'Ibn-Vahab raconta ce qu'il avait vu à Abou-Zeyd de Syraf, lequel le lui communiqua à son tour. Or ce même récit se trouve dans la Relation, et Abou-Zeyd dit, entre autres choses : « Nous questionnâmes Ibn-Vahab, etc. »

Il résulte évidemment de là, qu'Abou-Zeyd a fourni à Massoudy un certain nombre des faits qui se trouvent dans le *Moroudj-Aldzeheb*. On comprend, en même temps, que Massoudy, bien qu'Abou-Zeyd n'ait jamais fait mention de son nom, a communiqué au second plus d'une observation importante. Abou-Zeyd parle d'un trait de courage

[1] T. I de la Relation, p. 61 et 153. — [2] T. I, fol. 62 v.

féroce d'un Indien qui, avant de se jeter dans un feu ardent, se perça le cœur avec son khandjar[1]. Il cite pour garant le témoignage d'un voyageur, et ce voyageur est Massoudy, qui parle de ce qu'il avait vu de ses propres yeux, et qui accompagne le récit de quelques nouvelles circonstances[2].

Abou-Zeyd, poursuivant le cours de ses observations, dit que, postérieurement à l'époque où le marchand Soleyman racontait ses aventures, l'état de tranquillité où se trouvait la Chine avait changé, ce qui avait ralenti les voyages de Chine et les avait même interrompus. Là-dessus il raconte une révolte qui était survenue en ce pays l'an 264 de l'hégire (878 de J. C.), la fuite de l'empereur de sa capitale, etc. Cette révolte, sur laquelle les historiens chinois s'étendent fort au long, amena une révolution et une suite de déchirements qui rendirent l'accès du pays fort difficile aux étrangers. Aussi les Arabes et les Persans cessèrent presque entièrement de dépasser la presqu'île de Malaca, et cette circonstance donne à la Relation un prix de plus. Les communications avec la Chine ne furent rétablies que dans la dernière moitié

[1] P. 122 de la Relation.

[2] T. I du *Moroudj-Aldzeheb*, fol. 94. Le savant M. Quatremère, qui depuis longtemps a eu occasion d'examiner la Relation arabe et le *Moroudj-Aldzeheb*, a émis, sur divers points, une opinion différente de la mienne, dans le Journal asiatique de janvier 1839, p. 22 et suiv. Probablement, M. Quatremère a écrit de mémoire, à une époque où ses souvenirs étaient en partie effacés. Du reste, M. Quatremère est revenu sur la Relation, dans le Journal des Savants des mois de septembre, novembre et décembre 1846, à l'occasion de la publication que j'en ai faite; mais au lieu d'étudier le livre avec un nouveau soin, d'autant plus que l'Inde et la Chine sont loin de lui être aussi familières que l'Égypte, la Syrie et la Perse, il n'a eu qu'un objet, c'est de trouver à redire à ce que j'avais fait; aussi, il a entassé méprises sur méprises. Je cite ci-dessous quelques-unes de ces méprises, au fur et à mesure que l'occasion s'en présente, et j'en montrerai d'autres ailleurs. En voici une qui se rapporte à la date du voyage d'Ibn-Vahab, mentionné un peu plus haut. J'ai fixé le voyage d'Ibn-Vahab en Chine à l'année 872 de notre ère, et cette date était importante à déterminer, afin de pouvoir mettre en rapport le récit du voyageur avec celui des écrivains chinois (t. I de la Relation, p. CXVIII). D'un autre côté, Massoudy rapporte qu'il vit Abou-Zeyd, l'an 915, c'est-à-dire à peu près quarante ans après. M. Quatremère (*Journal des Savants*, décembre 1846, p. 742) suppose que je place le voyage d'Ibn-Vahab au moment même où Abou-Zeyd en faisait le récit à Massoudy.

du XIIIe siècle, lorque le Céleste empire devint la proie des descendants de Gengis-Khan, et que les Tartares furent à la fois maîtres de la Chine et de la Perse.

Le récit d'Abou-Zeyd et la Relation entière se terminent par ces mots : « Voilà ce que j'ai entendu raconter de plus intéressant dans ce temps-ci, au milieu des nombreux récits auxquels donnent lieu les voyages maritimes. Je me suis abstenu de rien reproduire des narrations mensongères que font les marins, et auxquelles les narrateurs eux-mêmes n'ajoutent pas foi. Un récit fidèle, bien que court, est préférable à tout. C'est Dieu qui dirige dans la droite voie. »

En 1718, l'abbé Renaudot publia une traduction française de l'ouvrage arabe, sous le titre d'*Anciennes relations des Indes et de la Chine, de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le IXe siècle de notre ère.* La traduction était accompagnée de remarques, dont plusieurs étaient fort intéressantes; mais certaines notes, et la traduction elle-même, offraient des erreurs assez graves. Deguignes, qui s'est fait une si belle réputation par ses travaux sur l'Orient, publia quelques remarques sur le travail de Renaudot, dans le Journal des savants du mois de novembre 1764. Plus tard, il revint sur le même sujet, dans le premier volume du recueil des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque royale. Les remarques de Deguignes renferment quelques observations importantes; mais il en est plusieurs qui manquent de fondement, et qui montrent que Deguignes avait lu fort rapidement le manuscrit, ou qu'il ne l'avait que médiocrement compris. Il était donc devenu nécessaire, avec les progrès que la critique orientale a faits dans ces derniers temps, de soumettre la Relation elle-même à un nouvel examen.

Le point par lequel il fallait commencer était la publication du texte arabe. Le manuscrit de la Bibliothèque royale est unique et il y manque un certain nombre de feuillets. La copie, quoique, en général, d'une écriture nette, offre de l'incertitude dans plusieurs endroits : on y trouve, d'ailleurs, des expressions qui peuvent fournir matière à difficulté. En 1811, feu M. Langlès fit imprimer le texte; mais, bien

qu'il ne soit mort qu'en 1824, il ne s'occupa pas de revoir l'édition, ni de l'accompagner d'une préface, et cette édition resta dans les magasins de l'Imprimerie royale.

J'ai revu avec soin le texte imprimé, et l'on trouve à la suite les remarques auxquelles l'examen du manuscrit a donné lieu. Ensuite, je me suis occupé de contrôler et de compléter ce qui semblait inexact dans le manuscrit ou ce qui y manquait, à l'aide d'autres ouvrages où il est traité de matières analogues, notamment les écrits de Massoudy. Comme la traduction de l'abbé Renaudot ne me paraissait pas suffisamment exacte, j'en ai donné une nouvelle. Ma traduction est accompagnée de notes, pour lesquelles j'ai quelquefois mis à contribution les remarques de Renaudot et de Deguignes; j'ai également profité des travaux de Klaproth. J'ai eu soin d'indiquer ces divers emprunts.

Je ne puis quitter la Relation des voyages des Arabes dans l'Inde et à la Chine, sans dire quelques mots sur une autre relation qui a beaucoup d'analogie avec celle-ci, mais qui, par sa forme romanesque, et surtout par les libertés que se sont permises les copistes, présente plus d'une fois des contradictions difficiles à concilier. C'est le récit des voyages d'un personnage appelé Sindebad, qui est censé vivre au temps du khalife Haroun-al-Raschid, et qui, poussé par une curiosité insatiable, visita successivement les mers de Zanguebar, de l'Inde et de la Malaisie. Cette relation fut tirée, par Galland, d'un manuscrit arabe, et insérée dans sa belle traduction des Mille et une Nuits; plus tard, elle a été retrouvée dans des recueils manuscrits de ces contes charmants, et elle a été reproduite, soit en original[1], soit dans les différentes langues de l'Europe[2]. Il est certain que le récit de Sin-

[1] *Mille et une Nuits*, en arabe, édition de Calcutta, 1814, t. II; édition de Breslau, par MM. Habicht et Fleischer, t. III, p. 367 et suiv.; édition du Caire, t. II, au commencement.

[2] On trouve dans la Grammaire arabe de Savary une reproduction du texte des voyages de Sindebad, avec une traduction française et des notes, par M. Langlès. Paris, 1813, in-4°. M. Langlès a reproduit cette même édition dans le format in-12. Parmi les autres versions en langues européennes, on peut citer celle qui fait partie de la traduction anglaise des Mille et une Nuits, par M. Lane, t. III, au commencement. L'édition de M. Langlès offre une faute grave, p. 474,

debad s'accorde, pour le fond, avec les récits du marchand Soleyman et d'Abou-Zeyd; on y trouve aussi quelques détails qui se lisent dans le *Ketab-aladjayb*. Évidemment, le point de vue de ces trois livres, au cadre romanesque près, est le même; mais les manuscrits de la relation de Sindebad diffèrent beaucoup. Le texte qui a été publié par M. Langlès, et qui se retrouve dans l'édition des Mille et une Nuits de Calcutta, renferme des données géographiques plus étendues que le texte imprimé à Breslau et au Caire. On peut induire de là que la première rédaction a été retouchée par un homme versé dans les notions scientifiques. Du reste, les variantes étaient inévitables dans des ouvrages d'un cadre laissé à l'arbitraire, et dont le texte n'était pas fixé, d'une manière définitive, par la voie de la presse.

A quelle époque remonte la rédaction des voyages de Sindebad? On verra, dans le paragraphe suivant, quelle grande part les Persans prirent à la navigation orientale sous les rois Arsacides et Sassanides. L'auteur du *Modjmel-Altevarykh* cite, parmi un certain nombre d'ouvrages rédigés au temps des princes Arsacides, un livre intitulé *Sindebad*. Ce passage a été emprunté au traité de Hamza d'Ispahan, dont le texte a été récemment publié à Saint-Petersbourg[1]. Quelques savants ont induit de ce témoignage que la relation de Sindebad est du temps des rois Arsacides, au cadre près, qui a été arrangé plus tard par les Arabes[2]; mais Massoudy parle, dans son *Moroudj-Aldzeheb*[3], d'un ouvrage qui portait le même titre et qui est le roman des Sept sages, qu'on sait avoir été composé primitivement dans l'Inde. Il s'agit, dans ce livre, d'un roi de la Chine, de ses sept vizirs, de la reine,

lignes 9 et suiv. de l'édition in-4°. Au lieu des mots : « Nous nous embarquâmes sur la mer Orientale, circonscrite à droite par le Garb, ou les côtes de Barbarie, » il faut lire : « Nous nous embarquâmes sur la mer Orientale, circonscrite à droite par l'Arabie. »

[1] *Hamzæ Ispahanensis annalium libri X*, par M. Gottwaldt, 1 vol. in-12, pag. 41. (Pour le *Modjmel*, voy. le Journal asiatique du mois de mai 1843, p. 396; *Extraits du Modjmel*, par M. Mohl.)

[2] Mohl, *le Livre des Rois*, t. I, préface, p. LVIII.

[3] Ce passage a été publié par M. Silvestre de Sacy, recueil des *Notices et extraits*, t. IX, p. 404.

du fils du roi et de son précepteur [1]. Il y a plus, dans le témoignage en question de Hamza et de l'auteur du *Modjmel-Altevarykh,* il est fait mention à la fois de livres grecs, persans et indiens. Il y a donc lieu de croire que le livre de *Sindebad* cité par Hamza et l'auteur du *Modjmel,* n'a rien de commun avec les voyages de Sindebad.

Ces considérations me font penser que le livre des voyages de Sindebad est d'une origine arabe, et que c'est un reflet des récits qui avaient cours chez les musulmans au moyen âge. Quoi qu'il en soit, ce livre, malgré son cadre peu sérieux, a attiré, dans ces derniers temps, l'attention des géographes. Richard Hole publia, en 1797, à Londres, une dissertation intitulée *Remarks on the arabian night's entertainements, in which the origin of Sindbad's voyages and other oriental fictions is particularly considered.* Un illustre géographe, M. Walckenaer, a composé, sur le même sujet, un mémoire dont il a paru un extrait, en 1832, dans les Nouvelles Annales des voyages.

Yacout, écrivain arabe dont il sera bientôt parlé, fait mention, dans son grand Dictionnaire géographique, d'un personnage appelé Misar-Abou-Dolaf, fils de Mohalhel, lequel, en l'année 331 de l'hégire (942 de J. C.), accompagna, à leur retour dans leur pays, des députés de l'empereur de la Chine qui s'étaient rendus à Bokhara, auprès de l'émir Samanide. Misar visita successivement la Tartarie, la Chine et l'Inde, et il rédigea une relation de son voyage, que Yacout a reproduite, en grande partie, dans son Dictionnaire. Cazouyny, dont il sera fait mention dans le cours de ce paragraphe, a inséré quelques fragments de la même relation dans son ouvrage intitulé *Atsar-Albilad.* Il y a plus; l'auteur du *Ketab-Alfihrist,* qui florissait à Bagdad l'an 377 (987 de J. C.), invoque plusieurs fois le témoignage d'un Abou-Dolaf, qui avait visité l'Inde, et qui ne peut être que Misar; et il en parle comme l'ayant connu personnellement. La relation de Misar serait d'autant plus intéressante pour nous, qu'il ne nous est parvenu aucun écrit arabe sur l'Asie centrale, rédigé par un témoin oculaire. Mais,

[1] Loiseleur-Deslongchamps a donné des détails intéressants sur cet ouvrage, dans son Essai sur les fables indiennes. Paris, 1838 p. 80 et suiv.

autant que je puis en juger par les fragments que je connais, le témoignage de Misar ne mérite pas beaucoup de confiance[1].

Quelques années avant l'époque où l'on suppose que Misar traversa les régions septentrionales de l'Asie, depuis l'Oxus jusqu'à la mer orientale, le khalife de Bagdad (Moctader-Billah) envoya une ambassade au roi des Bulgares, qui venait d'embrasser l'islamisme. Les Bulgares dont il s'agit ici étaient la branche établie sur les bords du Volga, un peu au midi du confluent du Volga et de la Kama, et ne doivent pas être confondus avec les Bulgares du Danube, qui faisaient alors trembler les empereurs de Constantinople. L'ambassade se mit en marche l'an 309 (921 de J. C.), et à sa suite était un écrivain appelé Ahmed, fils de Fozlan; c'était un homme de bonne foi et éclairé, deux qualités qui ne se rencontrent pas toujours chez les personnes qui ont à parler de régions nouvelles pour leurs compatriotes. Ahmed, pendant ses courses sur les bords du Volga, eut occasion de voir quelques Russes qui descendaient et remontaient le fleuve. Les Russes n'avaient pas encore embrassé le christianisme, et étaient réduits à l'état le plus misérable : rien ne faisait présager le rôle qu'ils jouent aujourd'hui. Ibn-Fozlan fait connaître leurs traits extérieurs, leur costume et leurs armes, qu'ils ne quittaient jamais. Il parle aussi de la manière de se vêtir des femmes et de leur parure; elles se couvraient les seins d'une boîte de fer, de cuivre, d'argent ou d'or, suivant la fortune de leur mari. Ces boîtes avaient un anneau auquel était suspendu un poignard. La brutalité et la malpropreté des Russes dépassaient tout ce qu'il était possible d'imaginer. « Ce sont, dit le voyageur, les plus sales des hommes que Dieu ait créés. » Ibn-Fozlan donna une attention particulière à leurs rites religieux : des poutres plantées en terre, et dont l'extrémité supérieure était taillée en forme de figure humaine, étaient

[1] Les fragments de la relation de Misar, qui nous ont été conservés par Yacout et Cazouyny, ont été publiés par M. Kurd de Schlœzer, en arabe et en latin, sous le titre de *Abu-Dolef-Misaris-ben-Mohalhal, de itinere asiatico commentarium.* Berlin, 1845, in-4°. Misar cultivait aussi la poésie, et il est du nombre des poëtes que Tsalebi a mis à contribution dans son *Yetymet-Aldahr.* (Manuscrits arabes de la Bibliothèque royale, supplément, n° 1406, fol. 313 v. et suiv.)

les divinités auxquelles ils adressaient leurs hommages; ils offraient à ces divinités du pain, de la viande, des oignons, du lait et des liqueurs enivrantes. Quand l'un d'entre eux tombait malade, on lui dressait une tente à l'écart et on l'y transportait; on l'y laissait, avec une provision de pain et d'eau, sans se mettre en peine de le secourir. S'il guérissait, il revenait auprès des siens; s'il succombait, on le brûlait avec la tente, à moins que ce ne fût un esclave, dans lequel cas il devenait la pâture des bêtes et des oiseaux de proie.

Ibn-Fozlan avait entendu parler des cérémonies extraordinaires qui étaient en usage chez les Russes, aux funérailles des grands seigneurs. Le hasard lui permit d'assister à ce spectacle. Dans ces occasions, l'on immolait toujours un esclave, mâle ou femelle, de la maison du mort; et c'étaient, le plus souvent, les femmes du mort qui se dévouaient elles-mêmes. Ibn-Fozlan donne de longs détails sur les cruautés, les obscénités et les incidents les plus bizarres qui accompagnaient ces cérémonies.

La relation d'Ibn-Fozlan fournit encore des détails précieux sur les Khozars, qui occupaient alors les bouches du Volga, et sur les populations voisines. Nous y reviendrons dans le paragraphe suivant. Cette relation, qui resta inconnue à Massoudy, fut mise à contribution par Alestakhry et Ibn-Haucal; probablement, elle est aujourd'hui perdue. Nous la connaissons surtout par les fragments que Yacout a insérés dans son grand Dictionnaire géographique. La science a d'importantes obligations à M. Fraehn, pour avoir mis au jour ces fragments, et pour les avoir accompagnés des éclaircissements que lui offrait une érudition aussi prudente qu'étendue[1].

On voit combien le goût des voyages était devenu, à cette époque, général chez les Arabes. Évidemment, l'on voyageait plus facilement dans les pays musulmans que dans les pays chrétiens. Les haines

[1] Le travail de M. Fraehn a paru à Saint-Pétersbourg, en 1823, sous le titre de *Ibn-Fozlan's und anderer Araber Berichte über die Russen älterer Zeit*, in-4°. M. Fraehn avait publié, peu de temps auparavant, dans le recueil de l'Académie de Saint-Pétersbourg, deux autres fragments d'Ibn-Fozlan, l'un sur les Baschkirs, et l'autre sur les Khozars.

religieuses étaient plus vives chez les musulmans que dans ce qu'on appelait alors en Europe la *république chrétienne;* mais les États étaient moins morcelés, et la féodalité n'y avait pas élevé ses innombrables barrières. Un motif qui portait certains musulmans à sortir de leurs foyers, c'était l'éclat dont leur religion était environnée jusque dans les contrées les plus éloignées. Quand vit-on, en effet, des conquêtes aussi promptes et aussi absolues? Quelques musulmans, voulant repaître leurs yeux du spectacle de succès si prodigieux, prenaient à tâche de se rendre d'une frontière de l'empire à l'autre, et de montrer leur turban victorieux aux nations subjuguées.

Je vais citer deux voyageurs qui marchèrent sur les traces de Massoudy, et dont les relations nous sont parvenues : ce sont Alestakhry et Ibn-Haucal.

Le scheikh Abou-Ishac fut surnommé Alestakhry, parce qu'il était originaire de la ville d'Estakhar, l'antique Persépolis. On le surnomma aussi Alfaressy, du nom de la province du Farès, à laquelle appartient Estakhar. Alestakhry voyageait vers l'an 340 de l'hégire (951 de J. C.). Il parcourut successivement les diverses provinces musulmanes, depuis l'Inde jusqu'à l'océan Atlantique, depuis la mer de Perse jusqu'à la mer Caspienne. Le traité qu'il rédigea, et qui porte le titre de *Livre des climats* [1], est purement descriptif, et on n'y fait usage ni de la longitude, ni de la latitude. Il commence par l'Arabie, vu que ce pays fut le berceau de l'islamisme, et que, d'ailleurs, on y remarque la Kaaba, lieu qui, chaque année, est le point de mire des pèlerins musulmans de toutes les parties du monde. Chaque contrée, dans le traité, forme un chapitre particulier, et chaque chapitre est accompagné d'une carte coloriée. Les descriptions sont loin d'être aussi riches qu'on le désirerait : les cartes manquent de graduation, et ne sont pas toujours exemptes de confusion. Une partie, d'ailleurs, du récit paraît avoir été empruntée aux traités précédents : c'est ainsi qu'on y retrouve le fond de la relation d'Ibn-Fozlan, en ce qui concerne le royaume des Khozars. Néanmoins, comme ce traité surpassait dans

[1] كتاب الاقاليم

son ensemble tout ce que l'on connaissait en ce genre, il a servi de base à plusieurs ouvrages postérieurs[1].

Ibn-Haucal, dont les véritables noms étaient Mohammed-Aboul-Cassem, était, comme Massoudy, originaire de Bagdad. Il nous apprend lui-même qu'il sentit de bonne heure le goût le plus vif pour la lecture, surtout pour la lecture des relations de voyages. Rien ne l'intéressait comme la peinture des mœurs et des usages des peuples étrangers, le tableau des sciences et des productions des divers pays de la terre. A cette époque, les successeurs d'Almansour, de Haroun-Alraschid et d'Almamoun avaient perdu presque toute leur autorité, et la capitale elle-même, tombée au pouvoir de généraux turks, se trouvait à la merci d'une soldatesque effrénée[2]. Ibn-Haucal, au milieu du désordre, fut dépouillé d'une partie de la fortune que lui avaient léguée ses ancêtres. Se trouvant encore jeune et à l'âge des illusions, il résolut de s'expatrier et de visiter les lieux les plus renommés; par là il satisfaisait sa curiosité naturelle; de plus, il avait l'espoir, tout en menant une vie indépendante, d'accroître sa fortune par des opérations commerciales bien dirigées[3].

Ibn-Haucal quitta Bagdad au mois de ramadhan de l'année 331

[1] M. Moeller a publié, à Gotha, une édition autographiée du Traité d'Alestakhry, et des cartes qui l'accompagnent, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Gotha (*Liber climatum*, 1839, in-4°). C'est d'après cette édition que j'ai fait la traduction du chapitre consacré aux régions du nord de l'Europe et de l'Asie (ci-dessous, p. 297 et suiv.). D'un autre côté, M. Antonio Madini a publié à Milan une version italienne du chapitre du Sedjestan. Postérieurement, il a paru à Hambourg une traduction allemande du Traité entier, par M. Mordtmann, sous le titre de *das Buch der Lænder*, 1845, in-4°. Dans le manuscrit de Gotha, il manque quelques cartes, notamment la carte générale qui comprend à la fois les contrées musulmanes et le reste du monde alors connu, carte qui est indispensable pour se rendre compte de l'ensemble du système. J'ai retrouvé toutes les cartes d'Alestakhry dans une traduction libre, en persan, du Traité (manuscr. de la Biblioth. roy. suppl. pers. n° 58), et c'est d'après ce manuscrit qu'a été fait le *fac-simile* qui forme ici le numéro 2. Je reviendrai dans le paragraphe suivant sur cette carte.

[2] Sur l'état du khalifat à cette époque, voyez le mémoire de M. Defrémery, relatif aux Émir-Alomara ou Émirs des Émirs (t. II du recueil des Savants étrangers publié par l'Académie des inscriptions).

[3] Uylenbroek, *Iracæ persicæ descriptio*, p. 80 et 81.

(mai 943), et il parcourut successivement les divers pays de la terre soumis aux lois du Coran. Il ne paraît pas que ni lui, ni Alestakhry, soient sortis des limites de l'islamisme. Les musulmans ont, en général, manifesté de tout temps une grande répugnance à s'engager dans les régions où domine un autre culte que le leur. Quelques-unes de ces régions sont exposées à un climat rigoureux, surtout pour des hommes nés ordinairement dans un climat chaud ou du moins tempéré. Ajoutez à cela l'obligation des ablutions et des cinq prières quotidiennes, qui, en pays étranger, imposent une gêne de presque tous les instants.

Tous les voyages d'Ibn-Haucal furent faits à pied ou sur des montures. Rien ne donne lieu de penser qu'il se soit jamais hasardé au loin sur la mer. En 358 (968 de J. C.), il retourna sur les bords du Tigre; l'année suivante, il se trouvait en Afrique. Il paraît avoir mis la dernière main à la rédaction de son livre en 366 (976 de J. C.).

Le traité d'Ibn-Haucal est intitulé *Livre des voies et des provinces*[1]. L'auteur rapporte que, dans ses premières excursions, il avait continuellement dans les mains les traités d'Ibn-Khordadbeh, de Codâma et d'Aldjayhâny. A cette occasion, il demande pardon à Dieu d'un goût si profane. « Ce sont ces livres, dit-il, qui l'avaient détourné d'études plus convenables, d'études mieux en harmonie avec les devoirs de la religion. » Sur ces entrefaites, et se trouvant dans la vallée de l'Indus, il rencontra Alestakhry, et les deux voyageurs se communiquèrent réciproquement leurs observations. Ibn-Haucal applaudit à l'exactitude avec laquelle Alestakhry avait dépeint la province du Farès, sa patrie; mais il signala quelques erreurs dans le chapitre du Sind. Alestakhry, à son tour, admira les chapitres consacrés par Ibn-Haucal à l'Aderbaydjan et à la Mésopotamie; mais il découvrit des fautes graves dans les chapitres de l'Égypte et du Magreb; puis il ajouta : « J'ai remarqué en toi une heureuse étoile et les meilleures qualités. Aie la bonté de corriger mon livre partout où il te semblera défectueux. » Ibn-Haucal prit le manuscrit d'Alestakhry, et y fit de nombreuses corrections. Mais ensuite il lui vint la pensée de publier un

[1] كتاب المسالك والممالك

traité à part[1], et il se mit à revoir sa propre relation; il l'étendit et l'accompagna, comme avait fait Alestakhry, de cartes géographiques. « Auparavant, dit-il, je m'étais attaché au récit de Codâma; je me fis un devoir de supprimer la plupart des passages empruntés à cet écrivain, non que le traité de Codâma ne fût excellent, mais afin de ne pas m'étendre sur un sujet qu'un autre aurait déjà exposé aux regards[2]. »

Le traité de Codâma ne nous étant point parvenu, il est impossible de savoir jusqu'à quel point Ibn-Haucal l'a mis à contribution. A l'égard de celui d'Alestakhry, on serait tenté de conclure des paroles d'Ibn-Haucal, non-seulement qu'il l'a considérablement amélioré, mais encore que, dans la rédaction du sien, il s'est imposé l'obligation de ne pas lui faire d'emprunt. Cette dernière induction serait sans fondement. Le traité d'Ibn-Haucal est basé sur celui d'Alestakhry; dans les deux traités, c'est la même division des matières et le même ordre des chapitres; les expressions sont souvent identiques. Seulement, le récit d'Ibn-Haucal est plus développé; en outre, l'auteur, manifestant des prétentions littéraires, emploie souvent un style cadencé et rimé qui rend quelquefois le sens difficile à suivre.

Ibn-Haucal s'exprime ainsi dans sa préface: « J'ai décrit la terre en long et en large, et j'ai fait connaître les provinces musulmanes; je n'ai pas tenu compte de la division par climats, vu que les divisions géométriques, de quelque exactitude qu'elles soient susceptibles, ne sont pas exemptes de confusion; chaque région particulière est accompagnée d'une carte qui en offre la situation respective. J'indique les limites de chaque région, les villes et les cantons qui s'y trouvent, les rivières qui l'arrosent, les dépôts d'eau qui en modifient la surface, les ressources qu'elle présente, les impôts de diverse nature qu'elle paye, les routes qui la traversent, les distances qui la séparent des contrées voisines, le genre de commerce qui y réussit le mieux; en un mot, j'ai rassemblé tous les renseignements qui ont fait de la géogra-

[1] Je m'éloigne ici de la traduction de M. Uylenbroek, traduction qui a été adoptée par M. Silvestre de Sacy (*Journal des Savants* du mois de janvier 1823, p. 25.)

[2] Uylenbroek, p. 58.

phie une science intéressante pour les princes et pour les personnes de toutes les classes. J'ai, de plus, relevé les noms des rois et des princes de chaque pays, et j'ai essayé de faire connaître les traits les plus saillants de leur vie, évitant pourtant d'entrer dans les détails, de peur de rendre cet ouvrage trop considérable. »

La préface se termine ainsi : « Je n'ai pas décrit le pays des nègres d'Afrique, ni ceux des Bedja[1], des Zendj et des autres peuples de la zone torride, parce que ce qui constitue un état, ce sont la religion, l'éducation, les lois et un gouvernement régulier; or ces peuples sont dépourvus de cet avantage, et n'ont aucune des qualités nécessaires pour former un état proprement dit. Tout ce qu'il nous est permis de dire, c'est qu'une partie des populations nègres les plus rapprochées de nous ont adopté les croyances et les habitudes des peuples avec lesquels elles étaient en contact. C'est ainsi que les Nubiens et les Abyssins sont chrétiens, et suivent la religion des Romains. En effet, les Nubiens et les Abyssins, antérieurement à l'Islamisme, étaient voisins des provinces romaines[2]. »

On a vu que le traité d'Alestakhry avait formé le fond de celui d'Ibn-Haucal, à tel point qu'il y a des passages du livre d'Ibn-Haucal qui ne peuvent être bien compris qu'à l'aide de la rédaction primitive[3]. Ce n'est pas la seule reproduction qui en ait été faite. Il existe à la Bibliothèque royale de Paris[4] un volume sans nom d'auteur où se retrouve, avec des interpolations, le récit d'Alestakhry; on y remarque même les

[1] Ci-dessous, p. 167 et 209.

[2] Les Nubiens n'ont abjuré le christianisme qu'après le XIIIe siècle de notre ère. (Voy. ci-dessous, pag. 230.) Le chapitre du Djebal ou Irac persique, a été publié par M. Uylenbroek dans son *Iracæ persicæ descriptio.* M. Gildemeister a inséré le chapitre de l'Inde dans le premier fascicule de son recueil, intitulé *Scriptorum arabum de rebus indicis loci et opuscula.* Bonn, 1838. M. Amari a fait connaître, dans le Journal asiatique du mois de janvier 1845, le chapitre qui traite de la Sicile, où Ibn-Haucal parle en témoin oculaire. D'un autre côté, M. le baron de Slane a publié une traduction française du chapitre de l'Afrique, dans le Journal asiatique du mois de mars 1842.

[3] Voyez-en un exemple remarquable ci-dessous, p. 141, note 5. Aussi Édrisi et Aboulféda ont fait usage des deux traités à la fois.

[4] Ancien fonds arabe, n° 582.

cartes qui accompagnent le traité original. L'ouvrage est dédié à Sayf-eddaulé, fils de Hamdan, prince qui régnait sur Alep, dans la dernière moitié du x[e] siècle de notre ère. Les interpolations qu'on y a faites consistent dans le tableau des impôts levés sur les principales contrées musulmanes du temps de Sayf-eddaulé. D'autres interpolations furent ajoutées aux premières au XII[e] siècle, et même plus tard. L'exemplaire porte la date 849 (1445 de J. C.). Probablement Sayf-eddaulé fit faire une copie du traité d'Alestakhry, avec quelques additions; de nouvelles additions furent faites à diverses époques sur les marges du manuscrit. Plus tard, un copiste, en reproduisant ce manuscrit, intercala ces diverses additions dans le texte.

On fit plus : des personnes, séduites par la grande réputation d'Alestakhry et d'Ibn-Haucal, imaginèrent de fondre ensemble les deux traités. Il existe, à la bibliothèque de l'université de Bologne, un volume arabe, accompagné de cartes, et qui offre à la fois le récit des deux écrivains, dégagé des expressions poétiques et ampoulées du dernier d'entre eux. Le nombre des chapitres est le même, et ils sont disposés dans le même ordre[1].

Une rédaction ainsi refondue fut traduite en persan, et cette rédaction persane a été ensuite reproduite en anglais, par feu William Ouseley, sous le titre de *The oriental Geography of Ibn-Haucal*, Londres, 1800. Malheureusement, l'exemplaire sur lequel travailla M. Ouseley était fort défectueux, et l'illustre Silvestre de Sacy, qui rendit un compte détaillé de cette publication dans le *Magasin encyclopédique*[2], n'avait à sa disposition ni le texte arabe, ni un exemplaire plus correct de la version persane. Depuis cette époque, Ouseley acquit un exemplaire de la version persane, accompagnée de cartes[3], et il en a fait usage pour la relation de son voyage en Orient[4]. D'un autre

[1] Ce volume, qui porte le titre de خريدة العجائب, forme le numéro 1 d'un catalogue rédigé par Talman et imprimé, mais dont on ne connaît que deux ou trois exemplaires. La description que Talman donne du volume n'est pas exacte; il en est de même d'un catalogue manuscrit rédigé par Assemani.

[2] Volume sixième de la septième année.

[3] N° 709 de son catalogue.

[4] *Travels in various countries of the east,*

côté, la Bibliothèque royale s'est procuré un autre exemplaire, auquel j'ai emprunté le *fac-simile* reproduit ici. Le titre du volume possédé par M. Ouseley est *Figures des pays*[1], et celui de l'exemplaire de la Bibliothèque royale est *Livre des voies et des provinces*[2].

Pendant que s'exécutaient les voyages de Massoudy, d'Alestakhry et d'Ibn-Haucal, une nouvelle école de mathématiciens s'était formée en Perse, dans la ville de Schyraz, sous la domination des princes Bouydes. Adhad-eddaulé, un de ces princes, avait un goût particulier pour l'astronomie. Il appela à sa cour Abd-Alrahman, surnommé *Alsoufi* ou *le Sofi*, parce que ce savant avait adopté la vie de moine contemplatif, et un autre astronome appelé Aboul-Cassem-Ali, et surnommé *Ibn-Alalam*. Le premier lui enseigna l'art de distinguer les constellations entre elles, et le second le mit en état de faire usage des tables astronomiques, c'est-à-dire de calculer le mouvement et le lieu des planètes. Adhad-eddaulé disait, en parlant des diverses notions qu'il avait acquises et des maîtres auxquels il en était redevable : « Le Sofi m'a appris à connaître les noms et la position des étoiles, Ibn-Alalam à me servir des tables astronomiques, et Abou-Aly Alfaressy (nom d'un fameux grammairien) à appliquer les principes de la grammaire. »

Le principal ouvrage du Sofi est intitulé *Livre des figures célestes*[3]. Il est dédié à Adhad-eddaulé, pour lequel il paraît avoir été composé. Les figures des constellations, au nombre de quarante-huit, leur répartition dans la bande zodiacale, ainsi qu'au-dessus et au-dessous de l'écliptique, enfin le nombre des étoiles décrites et leur classement, d'après leur plus ou moins de grandeur, tout avait été emprunté à l'Almageste de Ptolémée. Ce qui est particulier à cet ouvrage, et qui le rend précieux pour l'histoire de la science, c'est le soin que l'auteur a mis à établir la synonymie des dénominations usitées chez les anciens Arabes, avec celles qui avaient été adoptées par les astronomes de son

t. I, préface, p. XIX et 328; t. III, p. 554 et suiv.

[1] صور البلدان

[2] كتاب مسالك ممالك.

[3] كتاب الصور السمائية.

temps. Les Arabes, dès la plus haute antiquité, avaient appris à donner des noms aux principales étoiles; mais, ainsi qu'on le verra dans le paragraphe suivant, ils avaient en cela obéi surtout à certaines idées superstitieuses. Ces idées furent vouées par Mahomet à l'anathème, et ne tardèrent pas à s'effacer, ou du moins à se modifier. Ce qui resta des anciennes doctrines était épars dans de vieilles poésies, accessibles à peu de personnes. Plus tard, lorsque l'astronomie prit chez les Arabes une forme régulière, et qu'il fallut établir une nomenclature nouvelle, une grande partie de ces traditions étaient perdues. L'ouvrage du Sofi se trouve dans les principales bibliothèques de l'Europe[1].

Parmi les mathématiciens astronomes de la première moitié du IVe siècle de l'hégire (Xe de notre ère), on ne peut passer sous silence Mohammed, surnommé *Alfaraby*, parce qu'il était originaire de la ville de Farab, aujourd'hui Otrar, sur les bords du Yaxarte. Turk de naissance, Alfaraby étudia la philosophie à Bagdad, sous un célèbre docteur chrétien nommé Abou-Bachar Mata, de qui il nous reste une traduction arabe d'une partie des œuvres d'Aristote[2]. A Harran, dans la Mésopotamie, il étudia la logique sous un médecin chrétien, nommé Jean[3]. Alfaraby, vint ensuite à Damas, et de là en Égypte. Enfin, il revint à Damas et y mourut l'an 339 (950 de J. C.). Alfaraby embrassa dans ses écrits le système presque entier des sciences humaines; il se rendit surtout célèbre par ses ouvrages philosophiques, et ses contemporains le regardaient comme l'homme le plus perspicace qui eût apparu depuis Aristote. Il acquit aussi une connaissance approfondie de la musique, telle que les Grecs l'avaient léguée aux Byzantins, et que

[1] M. Caussin de Perceval père a publié la préface de l'ouvrage du Sofi dans le t. XII du recueil des Notices et extraits. De son côté, M. Sédillot père a laissé en manuscrit une traduction française du catalogue d'étoiles, collationné sur trois exemplaires de la Bibliothèque royale de Paris.

[2] Wenrich, *De auctorum græcorum versionibus et commentariis*, p. 127. (Voy. aussi la thèse de M. Flügel, pag. 21.)

[3] Au nombre des élèves d'Alfaraby fut un autre chrétien nommé Jean, fils d'Adi, qui se rendit célèbre par son savoir en logique. *Ibid.* p 118.

les Byzantins l'avaient communiquée aux Arabes [1]. Enfin, on cite de lui des tables astronomiques [2].

C'est à la même époque que je crois pouvoir placer la rédaction d'un ouvrage qu'Aboulféda cite à chaque page de ses Tables, et sur lequel pourtant il m'a été impossible de recueillir aucun renseignement positif. Cet ouvrage est intitulé *Livre des longitudes et des latitudes* [3], et Aboulféda semble l'attribuer à un auteur nommé Alfarès [4]. Or, à en juger par les passages qu'en emprunte Aboulféda, il ne renfermait pas seulement la longitude et la latitude des principaux lieux de la terre, mais quelques descriptions plus ou moins étendues. Il est d'une composition antérieure au *Canoun* d'Albyrouny, qui fut rédigé vers l'an 1036 de notre ère; car il est dit dans le *Canoun* que le Livre des longitudes pèche souvent par l'exactitude [5]; il est à plus forte raison antérieur à la fondation de Marok, qui eut lieu en 1062; aussi Aboulféda ne le cite pas à l'article de cette ville [6]. Mais, d'un autre côté, il a été rédigé postérieurement à l'an 900; car il y est fait mention de la ville d'Almahdya, fondée l'an 303 (916 de J. C.) [7].

Pétis de la Croix, qui, sous le règne de Louis XIV, fit une traduction française du Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, restée manuscrite, et dont, par conséquent, l'opinion a du poids dans ces matières, conjecturait que l'auteur de ce livre n'était pas autre qu'Alfaraby [8]. Si, au lieu de *Alfarès*, on pouvait lire *Alfors*, leçon que comporte l'absence des voyelles, le titre de l'ouvrage signifierait *Livre des*

[1] Cette question a été traitée d'une manière spéciale par M. Kosegarten, dans la savante préface qui accompagne son édition du *Kitâb-alagâny*.

[2] Sur Alfaraby, consultez Casiri, Bibliothèque de l'Escurial, t. I, p. 189 et suiv.; et Aboulféda, *Annales muslemici*, t. II, p. 456.

[3] كتاب الاطوال والعروض

[4] Ci-dessous, p. 97.

[5] *Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa*, aux mots : كتاب الاطوال

[6] Ci-dessous, p. 187. Voy. les *Annales regum Mauritaniæ*, éd. de Tornberg, p. 122.

[7] Ci-dessous, p. 199, et la Chronique d'Aboulféda, t. II, p. 329.

[8] C'est du moins l'opinion qu'exprime de la Roque, dans sa traduction du chapitre de la Géographie d'Aboulféda qui traite de l'Arabie; or de la Roque avait soumis son travail à Pétis de la Croix. (Voy. le chapitre en question, publié à la suite du Voyage fait par ordre du roi Louis XIV dans la Palestine; Paris, 1717, p. III et IX.)

longitudes et des latitudes, propre aux Persans. Alors il s'agirait ici, non pas d'un nom d'auteur, mais de l'école au sein de laquelle l'ouvrage aurait été rédigé, par exemple l'école astronomique fondée à Schyraz par les princes Bouydes.

Si de l'Orient nous nous transportons en Occident, au sein de l'Espagne, où la civilisation arabe était dans tout son éclat, nous trouverons un curieux échantillon des doctrines scientifiques qui dominaient dans cette belle contrée : c'est un mélange d'idées grecques, romaines, indiennes et arabes, idées qui étaient alors communes aux chrétiens et aux musulmans, non-seulement de l'Espagne, mais de bien d'autres régions. Cet échantillon est la version latine d'un almanach arabe qui fut composé à Cordoue, l'an 961 de notre ère, par un évêque chrétien nommé Harib, fils de Zeyd, et que celui-ci présenta au khalife de Cordoue Hakem, surnommé *Almostanser billah* ou Celui qui cherche son appui en Dieu. La version arabe qui est citée par Ibn-Sayd [1] ne m'est pas connue; quant à la version latine, elle se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque royale, et elle a été publiée, pour la première fois, par M. Libri, parmi les pièces justificatives du premier volume de son Histoire des sciences mathématiques en Italie [2]. Malheureusement, M. Libri n'a pu reconnaître ni le pays, ni l'époque où l'ouvrage avait été composé, ni le nom du prince auquel l'auteur en avait fait hommage. On a vu comment et par quelle variété d'emprunts les sciences se naturalisèrent chez les musulmans, qui communiquèrent ensuite leurs doctrines aux chrétiens de l'Occident. Mais, à mesure que les idées grecques reprirent le dessus, lorsque surtout Vasco de Gama eut fait le tour de l'Afrique, et Magellan celui du monde, il fallut donner à la science de nouvelles bases, et ces notions hétérogènes tombèrent dans l'oubli.

L'almanach de Cordoue porte le titre arabe de *Livre des anoe*, ou, plus exactement, des *anouâ* [3], du nom de certaines étoiles auxquelles les

[1] Gayangos, *The history of the Mohammedan dynasties in Spain*, Londres, 1840, t. I, p. 198 et 482. — [2] P. 393 et suiv. — [3] كتاب الانواء

anciens Arabes attribuaient une grande influence sur les variations de l'atmosphère, et sur lesquelles je reviendrai dans le paragraphe suivant. C'était alors le titre usité pour les almanachs dans toutes les provinces de l'empire musulman[1]. Comme celui-ci était destiné à servir à la fois aux chrétiens et aux musulmans, il est accommodé à l'année solaire, dont l'usage est indispensable pour l'ordre des saisons et les travaux agricoles. Non-seulement les mois sont solaires, mais les noms des mois sont les noms romains. En Égypte, on se sert encore, pour le même objet, des noms coptes, et en Syrie, des noms syriens[2]. Ici l'année commence au mois de janvier, et l'on fait usage de l'ère espagnole, appelée vulgairement l'*ère du cuivre,* ère qui datait de l'an 39 avant la naissance de J. C. Tel est le sens de l'expression *era eris*, qui est employée dans ce calendrier[3].

Indépendamment de la division de l'année en douze mois, on a marqué celle des vingt-huit mansions de la lune, et à chaque mois répondent deux ou trois mansions. La division des mansions lunaires est une idée indienne; j'y reviendrai dans le paragraphe suivant.

En indiquant le jour de l'entrée du soleil dans chaque signe, l'auteur a eu égard à l'erreur qui s'était introduite dans le calendrier, lors de la réforme ordonnée par Jules César, et qui a fait que, jusqu'à la nouvelle réforme, opérée en 1582, sous le pape Grégoire XIII, on était chaque année en retard avec le cours du soleil. Conformément à ce qui fut établi à Bagdad, sous le khalife Almamoun, et qui était consigné dans les deux tables astronomiques intitulées, l'une *la Table éprouvée*, par Habasch, l'autre, *le Raisonnement éprouvé,* par Yahya, fils d'Abou-

[1] Par exemple, c'était le titre d'un almanach composé par Ibn-Khordadbeh. Casiri, à propos d'un traité semblable, composé par Tsabit (*Bibliothèque de l'Escurial,* t. I, p. 388 et 391), traduit mal à propos les mots *Livre des Anouâ,* par *De sideribus eorumque occasu ad artis nauticæ usum accomodatis.*

[2] Albyrouny (manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal, fol. 127 v.) cite un *livre des anouâ,* composé par Sinan, fils de Tsabit, dans l'ordre des mois syriens et d'après le même système que le calendrier de Cordoue. (Voy. aussi le Traité d'Albyrouny, ancien fonds arabe de la Bibliothèque royale, n° 584, fol. 56 et suiv.)

[3] P. 400 du vol. de M. Libri, et ci-dessous, p. 310. *Eris* est, comme on voit, pour *æris.*

Mansour, l'une et l'autre modifiées par Albateny, qui avait déterminé, avec plus de précision qu'auparavant, le phénomène de la précession des équinoxes, le soleil est ici censé entrer dans chaque signe entre le 15 et le 17 du mois; mais, de plus, on y cite un calcul indien, appelé tantôt *sindhind* et tantôt *asind ind*, et d'après lequel le soleil entrait dans les signes un peu plus tard, entre le 19 et le 24. Au mois d'avril, le soleil entre dans le signe du taureau le 20; au mois de mai, dans les gémeaux, le 22; au mois de juin, dans l'écrevisse, le 23; au mois de juillet, dans le lion, le 24; au mois d'août, dans la vierge, le 23, et au mois de septembre, dans la balance, le 23. Ce sont les six mois pendant lesquels le soleil se meut au nord de l'écliptique. Au mois d'octobre, le soleil entre dans le signe du scorpion, le 22; et dans les signes suivants, au mois de novembre, le 19; au mois de décembre, le 21; au mois de janvier, le 20; au mois de février, le 19, et au mois de mars, dans le bélier, le 20. Ce sont les six mois pendant lesquels le soleil se trouve au midi de l'écliptique. Cette différence provient d'un fait qui avait été signalé par les astronomes grecs, et qui consiste dans ce que le soleil, ou plutôt la terre, en accomplissant sa révolution annuelle, séjourne plus longtemps dans l'hémisphère septentrional que dans l'hémisphère méridional [1].

La fin du xe siècle fut signalée par un nouveau traité de géographie descriptive et par les travaux de deux astronomes éminents. Le traité de géographie eut pour auteur Hassan, fils d'Ahmed, surnommé *Al-mohallaby*, qui florissait en Égypte, à la cour du khalife Fatimite Azyz-billah. Il porte le titre générique de *Livre des voies pour déterminer la limite des royaumes*[2]. Comme il fut composé sous les auspices du khalife même, on l'appela aussi *Alazyzy* ou le Azyzyen[3]. Cet ouvrage

[1] Pour le commencement des saisons, l'auteur cite Hippocrate et Galien. M. Darenberg a parlé, dans son Choix des œuvres d'Hippocrate, p. 475 et 476, de l'opinion d'Hippocrate et de Galien, relativement au commencement des saisons. Hippocrate se contente d'indiquer le lever de certains astres, tandis que Galien fait mention du jour du mois. En ce qui concerne quelques expressions de l'almanach de Cordoue, qui sont particulières aux Arabes, voy. les Séances de Hariri, commentées par M. de Sacy, 2e édition, pag. 215 et 295.

[2] كتاب المسالك فى بيان طرف الممالك

[3] العزيزى

est quelquefois mis à contribution par Aboulféda. Malheureusement, il ne se trouve dans aucune de nos bibliothèques. A l'égard des deux astronomes, ce sont Aboul-Véfa et Ibn-Younis.

Aboul-Véfa Mohammed est souvent cité sous le titre de *Albouzdjany*, parce qu'il était né dans la ville de Bouzdjan, dans le Khorassan. Il vécut à Bagdad, à la cour des khalifes Abbassides, et, aidé de plusieurs astronomes, il fit quelques corrections importantes à la Table vérifiée. L'ouvrage qui renferme le résultat de ses travaux porte le titre de *la Table collective* [1], titre qui, comme on voit, revient à peu près à la dénomination grecque de *syntaxe*, donnée primitivement, par Ptolémée, à son Almageste. Les Arabes l'appelèrent même du nom d'Almageste, comme pour établir un nouveau rapport entre ce traité et l'ouvrage qui a le plus contribué à étendre la réputation de l'astronome d'Alexandrie [2]. Malheureusement pour Aboul-Véfa, sa gloire fut un peu obscurcie par l'éclat de celle d'Ibn-Younis, son contemporain.

Aboul-Hassan-Aly, plus connu sous le surnom d'Ibn-Younis, ou fils de Jonas, du nom de son père, était né au Caire, vers le milieu du xe siècle. Sa famille avait déjà fourni des jurisconsultes habiles et des écrivains distingués. Il vécut à la cour des khalifes Fatimites Azyz-billah, et son fils Hakem bi-amr-allah, et toutes ses observations furent faites au Caire et dans les environs. L'ouvrage où sont consignés ses travaux porte le titre de *Grande table* [3]; on le nomme encore

[1] الزيج الشامل *Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa*, t. III, p. 565.

[2] Delambre a donné, dans son Histoire de l'astronomie au moyen âge, p. 156 et s. un tableau des travaux d'Aboul-Véfa, d'après les extraits que lui avait fournis feu M. Sédillot. Depuis cette époque, M. Sédillot fils a publié un nouvel extrait dans lequel il croyait voir la mention de la variation ou troisième inégalité lunaire, phénomène qu'on avait cru jusqu'à présent avoir été découvert, pour la première fois, six cents ans plus tard, par le célèbre Tycho-Brahé. L'opinion de M. Sédillot fils a été combattue par M. Jean-Baptiste Biot, qui est convaincu, et qui semble prouver, qu'Aboul-Véfa n'avait guère été plus avancé sur ce point que Ptolémée. Du reste, le manuscrit de la Bibliothèque royale, d'après lequel nos savants ont jusqu'à présent apprécié les titres scientifiques d'Aboul Véfa, n'est pas complet. Il en existe un autre exemplaire à Florence, dans la bibliothèque des Médicis. (Voyez le Catalogue d'Étienne-Évode Assemani, Florence, 1742, p. 394, n° 289.)

[3] الزيج الكبير

la Table hakemite[1], du nom du khalife Alhakem, auquel il avait été dédié. Les Arabes le regardent comme l'ouvrage de ce genre le plus important qui ait paru jusque-là dans leur langue. On n'y trouve pas toutes les observations faites à la même époque par Aboul-Véfa; mais il y en a un grand nombre d'autres qui manquent à l'ouvrage de celui-ci.

La Table d'Ibn-Younis renferme ce qui est relatif à la pratique des observations, au calcul et à l'usage des tables, tant des tables astronomiques proprement dites, que des tables chronologiques et trigonométriques, auxquelles l'astronome est sans cesse obligé d'avoir recours. Son objet est encore de corriger les tables rédigées précédemment. Voici comment l'auteur s'exprime dans sa préface[2] : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux! L'étude des corps célestes n'est point étrangère à la religion. Cette étude seule peut faire connaître les heures des prières, le temps du lever de l'aurore, où celui qui veut jeûner doit s'abstenir de boire et de manger; la fin du crépuscule du soir, terme des vœux et des obligations religieuses, le temps des éclipses, temps dont il faut être prévenu pour se préparer à la prière qu'on doit faire en pareil cas. Cette même étude est nécessaire pour se tourner toujours en priant vers la Kaaba, pour déterminer le commencement des mois, pour connaître certains jours douteux, le temps des semailles, de la pousse des arbres, de la récolte des fruits, la position d'un lieu par rapport à un autre, et pour se diriger sans s'égarer.

« Le mouvement des corps célestes étant ainsi lié à plusieurs préceptes divins, et les observations faites du temps du khalife Almamoun étant déjà anciennes, et donnant lieu à des erreurs comme celles faites précédemment par Archimède, Hipparque, Ptolémée et autres, notre maître et seigneur, l'imam Hakem, a ordonné d'observer de

[1] الزيج الحاكمى

[2] Feu M. Caussin de Perceval a donné un extrait considérable de la table d'Ibn-Younis, dans le t. VII du recueil des Notices et extraits. Feu M. Sédillot avait fait d'autres extraits qui ont servi à Delambre pour son Histoire de l'astronomie au moyen âge, p. 76 et suiv. Le passage cité ici se trouve dans le t. VII du recueil des Notices, p. 76.

nouveau les corps célestes dont le mouvement est plus prompt (la lune et Mercure), et plusieurs de ceux dont la marche est plus lente (les cinq autres planètes). » Ibn-Younis mourut l'an 399 de l'hégire (1008 de J. C.).

Le v[e] siècle de l'hégire, xi[e] de notre ère, s'ouvre par le nom d'un homme qui exécuta d'immenses travaux : c'est celui d'Aboul-Ryhan Mohammed, surnommé *Albyrouny*, probablement parce que lui ou sa famille était originaire de la ville de Byroun, sur les bords de l'Indus. Albyrouny passa sa jeunesse sur les rives de l'Oxus, dans la ville de Kharizm, dont le prince professait le zèle le plus vif pour les lettres et les sciences. C'est là qu'il connut le célèbre Avicenne, avec lequel il ne cessa plus d'entretenir des rapports. Dans ses études, il avait embrassé le système presque entier des sciences humaines : philosophie, mathématiques, chronologie, médecine, rien n'avait échappé à son attention; il paraît même avoir lu les livres grecs dans la rédaction originale. On lui donna le sobriquet de *Mohakkik*, ou Subtil, à cause de l'exactitude rigoureuse dont il se piquait dans ses déductions; ses amis, Avicenne lui-même, avaient eu quelquefois à se plaindre de la sévérité de sa critique [1]. Le célèbre Mahmoud le Gaznévide, au commencement du xi[e] siècle, se disposant à franchir l'Indus pour envahir la terre classique des brahmanes, appela auprès de lui des hommes instruits qu'il voulait mettre en état d'initier les musulmans aux doctrines indiennes. Parmi les personnes auxquelles il s'adressa, étaient Avicenne et Albyrouny. Avicenne, qui cherchait avant tout l'indépendance, se refusa aux instances de Mahmoud; mais Albyrouny fut frappé du champ nouveau qui s'ouvrait devant lui, et il accepta avec empressement.

Albyrouny traversa l'Indus à la suite des armées musulmanes, et

[1] Sur les rapports d'Albyrouny et d'Avicenne, voy. *Les mines de l'Orient*, t. III, p. 167 et suiv. (extraits du *Habyb-alsyar*, de Khondémir, par Jourdain), ainsi que le traité manuscrit des ères d'Albyrouny, lequel se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal, fol. 133. Voy. aussi l'ouvrage de M. Wüstenfeld intitulé : *Geschichte der arabischen Aerzte und Naturförscher*, p. 75, et p. 13 du texte arabe, placé à la fin.

se mit en rapport avec les hommes instruits du pays. A ses autres connaissances, il joignit celle du sanscrit, et il traduisit certains traités sanscrits en arabe. Il rédigea même en arabe quelques traités qu'on traduisit en sanscrit, afin de répandre les doctrines occidentales dans la presqu'île. Aboulfarage dit, dans sa Chronique arabe, qu'Albyrouny demeura un grand nombre d'années dans l'Inde, et que, ni de son temps, ni après lui, on ne vit un homme plus savant dans l'astronomie[1]. Il est à regretter que nous manquions de renseignements plus précis sur sa personne et ses travaux. On sait seulement, d'après ce qu'il dit lui-même, qu'il fit des observations astronomiques dans les villes de Gazna, Kaboul, Lameghan, Peichaver, Moultan, etc.[2]. Il assista à la conquête que les musulmans firent de la ville de Nagarkot, située au pied de l'Himalaïa, et célèbre par un ancien temple idolâtre[3]. Probablement il pénétra, avec les soldats de Mahmoud, jusqu'à Mathoura et à Canoge, sur les bords de la Djomna et du Gange. Il mourut à Gazna, l'an 430 (1039 de J. C.).

Albyrouny a écrit un grand nombre d'ouvrages et sur des matières très-variées; peut-être même ce nombre et cette variété ont-ils nui au succès de ses travaux. On trouve à Paris, à la bibliothèque de l'Arsenal, un traité de sa composition relatif aux ères usitées chez les différents peuples; il est intitulé *Recueil des vestiges qui restent des anciennes générations*[4]. Raschyd-eddin, dans son grand ouvrage sur l'histoire des Mongols, a mis à contribution un autre livre d'Albyrouny, traduit du sanscrit en arabe, sous le titre original de *Patanjali,* et où se lisaient divers renseignements sur l'Inde et la Chine. Cette partie de l'ouvrage de Raschyd-eddin, qui ne se trouve pas en France, et qui, comme le reste de cet ouvrage, avait été rédigée à la fois en arabe et en persan, a

[1] *Historia Orientalis,* édition de Pococke, texte arabe, p. 348 et 349.

[2] Manuscrits arabes de la Bibliothèque royale, supplement, n° 934, fol. 80.

[3] *Journal asiatique* du mois de septembre 1844, p. 291 (tirage à part, sous le titre de *Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde,* p. 149).

[4] كتاب الاثار الباقية من القرون الخالية Voy. le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, tom. I, pag. 154.

été récemment découverte en Angleterre, dans l'une et l'autre version [1].

Parmi les écrits d'Albyrouny qui ont été à ma disposition, celui qui m'a paru présenter le plus d'originalité, est un manuscrit de la Bibliothèque royale, qui ne porte pas le nom de l'auteur, mais qu'on reconnaît avoir été composé dans l'Inde, l'an 1031 de notre ère. Cet écrit est un tableau de l'état littéraire et scientifique de la presqu'île de l'Inde, au moment où les armées musulmanes y pénétrèrent pour la première fois. On y voit successivement apparaître les principaux écrits littéraires, philosophiques et astronomiques des Indiens; le tableau de leurs ères; la manière dont ils comptaient les jours, les mois, les années et les cycles [2]. J'ai publié quelques chapitres de ce traité dans le Journal asiatique du mois de septembre 1844 [3].

Mais un ouvrage qui, dans le cas présent, m'aurait été encore plus utile, c'est le Traité de géographie mathématique générale qu'Albyrouny composa après la mort du sultan Mahmoud, et où probablement il avait résumé une grande partie de ses écrits précédents. Ce traité fut dédié au fils de Mahmoud, appelé Massoud, et il porte en conséquence le titre de *Alcanoun-Almassoudy* [4] ou Canon de Massoud. Aboulféda le cite souvent, et il donne à l'auteur le titre de *ostad*, ou maître par excellence, pour tout ce qui concerne la longitude et la latitude des lieux, ainsi que leur distance respective [5]. On trouve à Oxford une partie du tome I, c'est-à-dire les six premiers livres de cet ouvrage. Malheureusement, ce volume consiste dans des espèces de prolégomènes. En voici l'analyse :

[1] *The journal of the royal asiatic society of Great Britain*, n° XI, année 1840, p. 11 et suiv. et n° XIV, 1843, p. 267.

[2] Ce traité porte en tête le titre de تاريخ هند ou Chronique de l'Inde. Il n'est cité dans aucune bibliographie arabe, et nous ne sommes pas sûrs que tel ait été son véritable titre. Il fait partie du supplément arabe, n° 934. On en trouve un autre exemplaire à Constantinople, dans la bibliothèque Kuprili, et c'est probablement sur cet exemplaire qu'a été faite la copie de la Bibliothèque royale.

[3] Ils sont reproduits dans mes Fragments arabes et persans inédits, relatifs à l'Inde.

[4] القانون المسعودى

[5] Ci-dessous, p. 96 et 97.

Le premier livre traite des jours, des mois et des années des principaux peuples; le deuxième livre retrace leurs ères, avec le tableau chronologique des événements les plus importants, depuis la création du monde jusqu'à l'an 422 de l'hégire (1031 de J. C.). Le troisième livre présente des notions élémentaires de trigonométrie; les quatrième, cinquième et sixième livres sont consacrés à l'astronomie. La hauteur méridienne du soleil y est donnée pour la latitude de Gazna [1].

On trouve dans la bibliothèque de l'Escurial un traité d'Albyrouny sur les pierres [2]. Il existe aussi quelques écrits de lui sur l'astrologie [3], apparemment parce que ce savant écrivain, à l'exemple de Ptolémée, avait cru devoir faire des concessions aux préjugés populaires, ou peut-être parce que c'était pour lui le seul moyen de pourvoir à ses besoins.

Un autre ouvrage, composé sous le règne de Mahmoud, mérite d'être consulté pour l'histoire de la géographie; mais il est loin de fournir tous les renseignements qu'on serait tenté d'y chercher : c'est le poëme persan intitulé *Schah-Namèh*, ou Livre des rois. Ferdoussy, auteur du poëme, était né à Thous, dans le Khorassan, et il montra de bonne heure un goût très-vif pour la poésie. A cette époque, Mahmoud, qui était très-zélé pour les lettres, faisait tous ses efforts pour recueillir et mettre en lumière les anciennes traditions persanes, que l'invasion arabe et les progrès de l'islamisme effaçaient de jour en jour. Ferdoussy eut pour objet spécial de reproduire les légendes qui avaient cours en Perse, et qui se présentaient à ses contemporains sous l'aspect de traditions nationales. C'était une occasion naturelle de tracer le tableau des croyances, des institutions, et même de la géographie de l'ancienne Perse et des contrées voisines. Mahmoud, pour lequel le poëte écrivait, et à la cour duquel il passa les plus belles années de sa vie, aurait pu, ainsi que plusieurs des officiers de son armée, lui pro-

[1] *Catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque d'Oxford*, t. II, p. 360.

[2] *Bibliothèque de l'Escurial*, par Casiri, t. I, p. 322; *Catalogue d'Oxford*, t. II, p. 585.

[3] *Catalogue d'Oxford*, t. I, p. 191 et 221. t. II, p. 262; *Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa*, tom. IV, p. 186.

curer les renseignements les plus exacts. Mais le génie poétique de Ferdoussy s'attacha exclusivement à embellir les traditions persanes et à les parer des charmes de l'imagination. L'auteur ne mit que peu d'intérêt à établir la vérité des faits; il paraît même ne les avoir connus qu'imparfaitement.

Nous n'avons appris l'histoire de Cyrus et des autres princes achéménides que par le récit des Grecs, c'est-à-dire par le récit d'hommes qui, quelque éclairés qu'ils fussent, n'avaient pu se familiariser entièrement avec la manière de voir des indigènes. Aucun écrivain romain n'a pris à tâche de nous faire connaître d'une manière suivie l'histoire des rois arsacides et sassanides. A la fin du xe siècle, la masse de la population, en Perse, était restée fidèle au culte de Zoroastre, et, par une conséquence naturelle, avait conservé une partie des traditions primitives. On ne peut douter que Ferdoussy n'ait voulu reproduire ces traditions telles qu'elles s'étaient maintenues jusqu'à lui. Au défaut du témoignage des livres des Guèbres, dont la succession chronologique n'est point parfaitement établie, nous pouvons citer le témoignage de Moïse de Khorène, écrivain arménien du ve siècle de notre ère [1], sur le serpent de Dhohhak et les exploits fabuleux de Rostem; ceux de l'historien Thabary [2] et de Massoudy [3]. Quel service n'aurait pas rendu Ferdoussy, si, sans s'éloigner du récit des légendes, il avait appliqué les faits à des personnages historiques et à des lieux suffisamment déterminés!

Maintenant, la vérité est plus difficile à rétablir; les antiques traditions se sont altérées; les manuscrits du Schah-Namèh, en se multipliant, ont subi des mutilations et des interpolations : c'est au point que presque toutes les copies diffèrent entre elles. Comment s'assurer de la véritable leçon? J'aurai, dans le paragraphe suivant, à revenir sur le Schah-Namèh [4].

[1] Édition de M. Levaillant de Florival, t. I, p. 133 et suiv. et p. 161.

[2] *Chronique de Tabari*, traduction de M. Dubeux, première livraison, p. 97 et 108.

[3] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 37 v. et suiv. 98 et suiv. *Ketab-altanbyh*, fol. 55 verso.

[4] Il existe une édition complète du Schah-Namèh imprimée à Calcutta en 1829, à l'aide

Hadji-Khalfa cite, dans son Dictionnaire bibliographique, un ouvrage intitulé *La plus belle des divisions pour arriver à la connaissance des climats*[1]. L'auteur est le scheikh Schems-eddin Abou-Abd-allah Mohammed, fils d'Ahmed; on le surnommait *Almocaddassy*, apparemment parce qu'il était originaire de Jérusalem. Cet ouvrage m'est inconnu; mais Hadji-Khalfa, qui écrivait à Constantinople dans la dernière moitié du XVIIe siècle, l'avait entre les mains, et il le cite, dans la préface de son *Djehan-Numa,* parmi les traités qu'il avait mis à contribution[2]. Il dit que la copie qui était sous ses yeux portait la date 414 (1023 de J. C.). Les manuscrits diffèrent sur ce point; peut-être la date était moins ancienne[3]. Quoi qu'il en soit, voici ce que dit Hadji-Khalfa : « C'est un livre précieux; l'auteur l'a divisé par États (et non d'après l'ordre des sept climats). On y trouve une description générale du monde, la terre, la mer, les montagnes, les rivières, les mines, etc. L'auteur dit que son ouvrage était indispensable aux voyageurs, et que les savants, ainsi que les hommes en place, ne pouvaient s'en passer. Il ajoute qu'avant de l'écrire, il avait parcouru de nombreuses contrées en mesurant les distances, et que, pour les pays qu'il n'avait pas visités, il avait consulté les hommes compétents. Les faits sur les-

d'un grand nombre de manuscrits, par un homme fort habile, M. Turner Macan. Mais M. Macan me paraît avoir été plutôt un littérateur qu'un savant de profession; afin de faciliter la lecture du poëme, il a placé à la fin, sous forme de dictionnaire, un certain nombre de noms d'hommes, de lieux et de croyances qui se rencontrent dans l'ouvrage, et qui ne sont plus d'usage. Mais il s'est borné à recueillir ce qu'il a trouvé dans le *Ferhenk-Djehanguir* et le *Borhan-Cathi,* et il ne s'est pas inquiété de remplir les nombreuses lacunes, ni même de lever les fréquentes contradictions. L'édition qui se publie en France est accompagnée d'une traduction française; de plus, M. Mohl, qui en est chargé, annonce l'intention de faire imprimer plus tard une suite de notes et de mémoires.

[1] احسن التقاسيم فى معرفة الاقاليم. Hadji-Khalfa, t. I, p. 167.

[2] P. 8 de l'édition imprimée du *Djehan-Numa.*

[3] La date pourrait être vraie, si l'écrivain en question était le même que le médecin Abou-Abd-Allah-Mohammed, fils d'Ahmed, surnommé Almocaddassy, lequel florissait dans la dernière moitié du xe siècle, et dont Ibn-Abou-Osseyba a parlé dans son Dictionnaire arabe des médecins. (Voy. l'Histoire des médecins arabes de M. Wüstenfeld, p. 57 et 143.)

quels on s'accordait généralement, il les avait rapportés; ceux sur lesquels on était divisé, il les avait rejetés. »

Pour la dernière moitié du XIe siècle, on peut citer Aboul-Hassan-Kouschyar, surnommé *Aldjyly,* parce qu'il était né dans le Djyl ou Guilan, ainsi qu'Omar, fils d'Ibrahim, surnommé *Alkheyyam,* ou le Faiseur de tentes, probablement parce que telle avait été la profession de quelqu'un de ses ancêtres. Omar avait été le condisciple de Nizam-Almolk, qui, plus tard, devint le visir tout-puissant du sulthan seldjoukyde Malek-Schah. Nizam-Almolk, qui était très-zélé pour l'avancement des sciences, plaça Omar à la tête de l'observatoire qu'il avait fondé; ce fut lui qu'il chargea de présider à la réforme du calendrier établi en Perse quelque temps avant l'invasion musulmane, et qui n'était plus en rapport avec l'état du ciel. Le nouveau calendrier, qui a paru à quelques savants plus parfait que le nôtre, même après la réforme de Grégoire XIII, reçut le surnom de Aldjelaly ou le Djelaléen, du titre de *Djelal-eddin,* ou Honneur de la religion, que portait le sulthan. Omar dirigea de plus les opérations astronomiques qui devaient marquer l'état de la science à cette époque. Malheureusement, Omar alliait avec l'astronomie le goût de la poésie et du plaisir. Il ne paraît pas avoir attaché beaucoup de prix à des travaux qui auraient fait sa gloire. Ses poésies sont parvenues jusqu'à nous; mais il n'en est pas de même des observations astronomiques qui se firent sous sa direction : les écrivains orientaux postérieurs eux-mêmes ne paraissent pas en avoir eu une connaissance précise[1]. A l'égard de Kouschyar, il est l'auteur de tables astronomiques intitulées *Tables générales et particulières*[2]. Ces tables, qui sont citées par Aboulféda, se trouvent dans les bibliothèques de Leyde et de Berlin. La Bibliothèque royale de Paris possède un Traité de l'astrolabe du même auteur[3].

[1] Comparez la Chronique d'Aboulféda, t. III, p. 236 et 238, l'ouvrage de M. de Hammer intitulé : *Geschichte der schœnen Redekünste Persiens, etc.* Vienne, 1818, p. 80, et le recueil des Notices, t. IX, p. 144 et suiv. Le texte imprimé de la Chronique d'Aboulféda porte : *Ibrahim Alkheyyam;* il faut lire avec les manuscrits de la Bibliothèque royale : *Omar fils d'Ibrahim.*

[2] الزيج الجامع والسالع Voy. le Dictionnaire bibliogr. de Hadji-Khalfa, t. III, p. 563.

[3] Supplément arabe, n° 1901.

Pendant que la géographie mathématique jetait tant d'éclat en Orient, elle n'était pas moins florissante en Occident. Les rois chrétiens de Castille avaient établi dans la ville de Tolède, récemment conquise sur les musulmans, un observatoire desservi principalement par des astronomes juifs et mahométans, alors plus habiles que les chrétiens. Le plus célèbre de ces astronomes est Abou-Ishac-Ibrahim, surnommé *Ibn-Alzarcala*, dénomination dont on fit, au moyen âge, *Arzakhel*. On lui donna le titre arabe de *Alnaccasch*, ou le Peintre, apparemment parce qu'à ses autres connaissances il joignait celle du dessin. De plus, les écrivains arabes accompagnent son nom du titre de *Fakyh*, ou Homme de loi, sans doute parce qu'il alliait l'étude de la jurisprudence musulmane avec celle des sciences mathématiques. Arzakhel débuta à Tolède vers l'an 1075 de notre ère, sous le règne d'Almamoun, pendant que cette ville était encore au pouvoir des musulmans; il entra ensuite au service de Mohammed, fils d'Abbad, prince de Séville; puis il revint à Tolède. Un auteur Arabe parle avec admiration de deux bassins construits par Arzakhel, à Tolède, sur les bords du Tage, et qui, après s'être remplis d'eau, pendant que la lune croissait, se vidaient à mesure que la planète était en décroissance[1]. Ses Tables astronomiques ont joui d'un grand renom au moyen âge; elles furent traduites en latin, et on en possède des parties manuscrites. De plus, le nom d'Arzakhel est resté attaché à une espèce de disque en métal sur lequel étaient représentés les constellations et les principaux cercles de la sphère, et avec lequel on se livrait à des opérations astronomiques. Ce disque portait le nom de *safyha*[2], ou tablette; on en trouve des exemplaires à la Bibliothèque royale[3].

[1] Gayangos, *the History of the Mohammedan dynasties in Spain*, t. I, p. 81.

[2] صفيحه

[3] M. Sédillot fils a donné la description de la safyha dans son mémoire sur les instruments astronomiques des arabes, p. 183 et suiv. (Recueil des savants étrangers, publié par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. I.) Quant à la personne d'Arzakhel, voy. la Bibliothèque de l'Escurial par Casiri, t. I, p. 393, et Gayangos, *The history of the Mohammedan dynasties in Spain*, t. I, p. 385. Hadji-Khalfa a parlé des tables astronomiques d'Arzakhel dans son Dictionnaire bibliographique, aux mots زيج المقتبس, t. III, p. 568 et suiv.

L'Espagne musulmane nous offre, à la même époque, un nom éminent dans la géographie descriptive; c'est celui d'Abou-Obeyd-allah Abd-allah, fils d'Abd-alazyz, et plus connu sous le surnom d'*Albekry*, parce que sa famille était issue de la tribu arabe de Bekr, qui a donné son nom à la partie de la Mésopotamie appelée Dyar-Bekr ou Demeure de Bekr. Abd-alazyz, père du géographe, avait occupé un rang élevé auprès des princes de Séville de la famille d'Abbad; il gouverna, sous l'autorité de ces princes, le territoire situé vers l'embouchure du Guadiana, et appelé du nom de Schaltys[1]. Bekry, après la mort de son père, et lorsque la famille d'Abbad fut déchue, se retira dans la ville d'Alméria, où il remplit les fonctions de vizir. Il mourut l'an 487 (1094 de J. C.)[2].

Bekry est l'auteur d'une description géographique de l'Espagne et de l'Afrique, qui se trouve à la Bibliothèque royale[3]. Cette description, à en juger par la partie que nous connaissons, est pleine d'intérêt. Ce n'est pas que l'auteur eût vu par lui-même tous les pays dont il parle; mais il était parfaitement au courant de ce qui avait été écrit avant lui, et l'on doit regretter que l'Europe savante n'en possède qu'une portion. Le titre de l'ouvrage paraît avoir été *Les voies et les provinces*[4].

On est pareillement redevable à Bekry d'un dictionnaire géogra-

[1] Ci-dessous, p. 237.

[2] Hamaker, *Specimen catalogi*, p. 68; Gayangos, *The history of the Mohammedan dynasties in Spain*, t. I, p. 312.

[3] Ancien fonds arabe, n° 580. M. Quatremère a donné une notice étendue de cette description, dans le t. XII du recueil des Notices et extraits. Cette notice, qui présentait de nombreuses difficultés, est faite avec soin, et offre des résultats curieux; il est cependant un certain nombre de points que le savant auteur n'a pas éclaircis, et que j'aurais fait connaître ici, si c'eût été le lieu convenable.

[4] المسلك والممالك. C'est sous ce titre que l'ouvrage est indiqué dans le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa. M. Pascual de Gayangos possède un volume dépareillé qui porte le nom de Bekry, avec le titre de المسالك والممالك. Ce volume commence par la légende de Gog et Magog, et traite successivement de la Syrie, de l'Égypte, de la Perse, de l'Arménie, des Khozars, etc. Mais les faits y sont disposés avec peu d'ordre, et si ce volume appartient réellement à Bekry, il n'est pas rédigé avec le même soin que la partie que possède la Bibliothèque royale.

phique intitulé *Livre renfermant, dans un ordre alphabétique, les noms qui ne sont pas significatifs par eux-mêmes*[1]. On serait d'abord tenté de croire qu'il s'agit ici d'un traité de géographie générale; malheureusement, le plan de l'ouvrage est fort restreint; il y est seulement parlé des lieux dont le nom se trouve dans l'Alcoran, le recueil des Hadyts ou traditions de Mahomet, les anciennes poésies arabes et les récits des premières conquêtes musulmanes. Voici en quels termes l'auteur entre en matière: « Ce livre renferme, dans un ordre alphabétique, la masse des lieux nommés dans les Hadyts, les souvenirs des anciens Arabes, les chroniques et les pièces de vers, en fait de campements[2], demeures[3], bourgs[4], villes, montagnes, monuments[5], dépôts d'eau[6], puits, etc. Comme j'ai vu que ces noms embarrassaient assez souvent les personnes instruites, lorsqu'ils se présentent dans leurs lectures, j'ai voulu les leur faire connaître. J'ai accompagné chaque nom de la prononciation; et, afin de faciliter les recherches, j'ai disposé le tout dans un ordre alphabétique. » D'après la nature de ce plan, l'ouvrage traite principalement de l'Arabie, et il n'est parlé des contrées voisines que par occasion. L'auteur indique les sources où il a puisé; il rapporte même les vers où le lieu est mentionné, quand le nom de ce lieu n'est connu que par ce genre d'indication. Comme l'ouvrage ne renferme qu'un petit nombre de localités espagnoles, on peut en induire un fait que l'on connaissait d'ailleurs; c'est que, dans l'origine, les conquérants musulmans de l'Espagne écrivirent peu, et que la verve des poëtes eux-mêmes s'était refroidie au milieu des soins d'une première occupation, et du souci des guerres civiles qui l'accompagnèrent. La sobriété de l'auteur sur son propre pays est d'autant plus à regretter, qu'il devait le connaître mieux que personne, et qu'une foule de points curieux sont restés ignorés pour nous. A la fin de l'ouvrage est une note de trois pages, où il est parlé du genre des noms de lieux chez les Arabes.

1 كتاب مُعْجَم ما استَعْجَم
2 المنازل
3 الديار
4 القرى
5 الاثار
6 المياه

Cette question est plus compliquée qu'on ne le croirait au premier abord : j'y reviendrai dans le quatrième paragraphe [1].

Pour s'expliquer le plan adopté par Bekry, il faut savoir que les Arabes de la Péninsule, comme ceux des autres parties du monde, étaient très-fiers de leur origine, et que leur esprit était continuellement tourné vers le pays dont ils avaient conservé le nom. Non-seulement les émigrés parlaient et écrivaient dans la langue nationale, mais ils émettaient les mêmes idées que les Arabes de l'Arabie, et ils calquaient leur style sur celui de leurs ancêtres. De là viennent, chez les écrivains arabes d'Espagne, ces fréquentes allusions aux événements et aux traditions de l'antique Arabie. Il est résulté de là un grand inconvénient; c'est que, en général, les poésies des Arabes espagnols sont peu instructives; ce qu'elles disent sur les anciens Arabes, ce sont des idées d'emprunt : en même temps, elles ne s'appliquent presque pas au pays et au temps de leur composition.

On attribue encore à Bekry un écrit sur les plantes et les arbres qui poussent en Espagne.

Le commencement du XIIe siècle nous offre un dictionnaire fait sur le même plan que celui de Bekry, mais par un écrivain qui probablement n'en avait jamais entendu parler. Ce dictionnaire, composé sur des bases moins larges, a pour auteur un homme né à l'autre extrémité du monde musulman, c'est-à-dire dans le Kharizm. Dans le premier, il s'agissait de mettre les Arabes d'Espagne en état de reconnaître les noms de lieux cités dans les premiers monuments de la littérature nationale; le second s'adresse aux Arabes répandus en Perse, dans la Transoxiane et dans l'Inde, ainsi qu'aux Orientaux, qui, sans être d'une origine arabe, voulaient s'initier aux idées des vainqueurs. Voici le titre de ce dictionnaire : *Livre des montagnes, des lieux et des*

[1] La description qu'on vient de lire est faite d'après un exemplaire que j'ai vu à Milan, dans la bibliothèque Ambroisienne, sous les numéros 33, 34 et 35. Cet exemplaire, qui forme trois volumes in-4°, est d'une écriture ancienne, et paraît avoir été copié en Espagne même; du moins il est écrit dans l'écriture magreby, écriture dans laquelle les lettres de l'alphabet ne sont pas disposées dans le même ordre qu'en Égypte et en Syrie.

eaux[1]. Les noms qui y sont indiqués sont quelquefois accompagnés des vers où il y est fait allusion. Beaucoup de ces noms, comme dans le dictionnaire de Bekry, ne présentent aucune importance en eux-mêmes; sans la mention qui en a été faite dans quelque ancienne poésie, ils seraient restés inconnus dans l'Arabie même. Ajoutez à cela que, dans le deuxième dictionnaire, les noms, en général, ne sont accompagnés d'aucun détail, et qu'on n'y a pas suivi d'ordre régulier. L'auteur est l'imam Aboul-Cassem-Mahmoud, plus connu sous le surnom de *Alzamakhschary,* du nom du lieu de sa naissance. Zamakhschary, qui est surtout célèbre chez les musulmans, pour son commentaire de l'Alcoran, fit ses études à Bokhara où les sciences étaient alors florissantes; ensuite, il s'acquitta du pèlerinage de la Mekke, et par un séjour de plusieurs années qu'il fit auprès de la Kaaba, il mérita le surnom de *Djar-Allah*[2], ou Voisin de Dieu. Il mourut l'an 538. (1144 de J. C.) Zamakhschary a écrit sur la théologie, la philosophie, envisagée au point de vue de la scolastique, la philologie, etc. Il avait fait une étude particulière de la langue arabe; c'est en lisant les anciens monumens de la littérature arabe qu'il lui vint l'idée de faire son dictionnaire[3].

C'est ici le lieu de parler de deux classes d'ouvrages qui occupent une grande place dans la littérature arabe, et qui n'ont peut-être d'analogue dans aucune autre littérature. En arabe, on ne marque habituellement que les consonnes, et les voyelles sont supprimées; il arrive donc que le même mot, suivant la manière dont on supplée les voyelles, se prononce différemment et présente un autre sens. Ajoutez à cela que le même caractère, suivant les points diacritiques qui l'accompagnent, soit au-dessus soit au-dessous, est susceptible de répondre à plusieurs lettres différentes; or, souvent les copistes omettent les points

[1] كتاب الجبال والامكنة والمياه

[2] جار الله

[3] Sur Zamarakhschary, voy. le *Specimen Catalogi*, de Hamaker, p. 113 et suiv. et la traduction d'Ibn-Khallekan, par M. de Slane, t. III, p. 329 et suiv. La Bibliothèque royale possède une copie du Dictionnaire géographique de Zamakhschary, faite sur le manuscrit de Leyde. (Supplément arabe, n° 889.)

diacritiques, ou bien ils les disposent d'une manière si confuse, qu'on a de la peine à les reconnaître. Dans un texte courant, le sens suffit pour guider le lecteur; mais s'il se rencontre des noms propres peu connus, ou si le récit n'est pas net, on est embarrassé. On comprend à quel point les sciences techniques, par exemple la géographie, ont souffert d'un système de transcription aussi imparfait. De cet embarras, il est né un art particulier qui s'appelle en arabe *ce qui diffère au fond, mais qui se ressemble pour la forme*[1].

Voici une deuxième source d'embarras. On a vu revenir à tout moment les surnoms de *Alzamakhschari, Aldjayhâny, Alfaressy, Alkheyyam, etc.* Les Arabes n'ont pas de nom patronymique; chaque individu est désigné par le nom qu'il a reçu à sa naissance ou au moment de la circoncision. Comme le nombre de ces noms n'est pas considérable, et que d'ailleurs certains noms, tels que ceux de Mahomet et d'Aly, sont fort recherchés, il surviendrait souvent de la confusion. Pour remédier à cet inconvénient, l'on imagina d'accompagner le nom d'un homme, soit de celui de son père, en disant, par exemple, *Ibn-Younis* ou fils de Jonas, soit de celui de son fils, en disant *Abou-Ali* ou le père d'Aly. Mais avec le temps ce moyen fut reconnu insuffisant, et pour distinguer plus sûrement un individu, on recourut à une épithète tirée tantôt du lieu de sa naissance, tantôt, étant Arabe d'origine, de la tribu à laquelle il appartenait, tantôt d'un métier exercé par lui ou par quelqu'un de ses ancêtres, tantôt de quelque qualité physique; souvent, ce surnom se transmettait des pères aux enfants, et il devenait pour ainsi dire un nom patronymique. Quelquefois le surnom ou sobriquet fit oublier le nom lui-même, et il arriva que, pour un personnage d'ailleurs remarquable, on avait de la peine à remonter à sa famille. D'autres fois, pour les villes fécondes en personnages distingués, comme Bagdad, Bokhara, etc. le surnom dérivé de ces villes devint si commun, qu'on ne pouvait plus s'y reconnaître. Ce n'est pas tout : les surnoms se rapportaient souvent à des faits sans conséquence ou à

[1] المختلف والمؤتلف Voy. le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa.

des lieux peu connus; comment lire ces mots, dont les consonnes seules étaient marquées? D'ailleurs, plusieurs de ces noms, particulièrement les noms de lieu, en donnant naissance à des surnoms, subissent des altérations. Par exemple, un homme né dans la ville de Myafârekin, à l'orient du Tigre, était surnommé *Alfâreki*; celui qui était originaire de la ville de Rey, l'antique Ragès, au midi de la mer Caspienne, portait l'épithète de *Alrâzy*. Pour un nom appliqué à plusieurs lieux différents, la forme variait pour chaque lieu; ainsi, l'homme qui était né dans la ville de Djezyré, au milieu du Tigre, était appelé *Aldjezery,* et celui qui avait reçu le jour en Espagne, dans la ville d'Algézira, recevait le surnom d'*Aldjezyry*[1]. Plus d'une fois Aboulféda, après avoir achevé la description d'un lieu, s'est cru obligé de faire connaître l'altération que son nom subissait en pareil cas.

On sentit de bonne heure la nécessité d'avoir sous la main des espèces de dictionnaires où ces différents mots étaient expliqués et ramenés à leur racine. Ces dictionnaires entraient même dans quelques détails sur les individus, de manière que la personne de chacun fût suffisamment désignée. Ces traités formèrent une espèce de science appelée du nom de *ansab*[2], terme qui est le pluriel de *nasab*[3], et qui revient à peu près à notre mot *origine.* Parlons d'abord des livres qui appartiennent à la première classe.

Le plus ancien des auteurs qu'Ibn-Khallekan cite dans son Dictionnaire biographique, pour la science des noms qui se ressemblent dans l'écriture, mais qui s'appliquent à des objets différents, est Aboul-Hassan-Aly, surnommé *Aldaracothny,* lequel florissait à Bagdad vers l'an 366 (976 de J. C.[4]). Un ouvrage analogue à celui de Daracothny fut composé en Égypte vers l'an 392 (1002) par le hafedh Abd-algâny[5]. Les deux ouvrages furent fondus ensemble par l'auteur d'une histoire de Bagdad, Abou-Bekr Ahmed, surnommé Alkhatyb, vers l'an

[1] Ci-dessous, p. 247.

[2] انساب. Voy. le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, t. I, p. 454.

[3] نسب

[4] *Dictionnaire d'Ibn-Khallekan*, édition de M. de Slane, t. I, p. 458.

[5] *Ibid.* p. 424.

450 (1058)[1]. Abou-Nasr Ali, surnommé Ibn-Makoula, vint peu de temps après; il revit le travail d'Abou-Bekr, y ajouta de nouveaux articles, et publia le tout sous le titre de *Complément*[2].

L'ouvrage d'Ibn-Makoula a été mis à contribution par Aboulféda. Il se trouve dans la bibliothèque de l'Escurial avec le titre de *Solution des difficultés au sujet des noms qui se ressemblent et qui pourtant diffèrent*[3]. Il est divisé en quatre parties, disposées chacune d'après l'ordre alphabétique. La première traite des ouvrages cités, d'après leur titre, de préférence au nom de l'auteur, soit que le nom de l'auteur fût inconnu, soit qu'on ne s'accordât pas à son sujet; la deuxième partie est consacrée aux auteurs qui ne sont connus que d'après leur surnom; dans la troisième, il est parlé des auteurs cités par le nom de leur père ou celui de leur fils; enfin, l'on trouve, dans la quatrième partie, les auteurs cités d'après quelque sobriquet tiré, soit d'une profession particulière, soit de toute autre source. Il est dit à la fin que l'ouvrage fut commencé l'an 464 (1071 de J. C.), et terminé en 467 (1074)[4].

Le traité d'Ibn-Makoula fut regardé, dès son apparition, comme un ouvrage classique. Un siècle et demi après, il fut mis au courant à l'aide d'un supplément composé par Ibn-Noctha[5]; mais la matière était si abondante que, dans l'intervalle, de nouveaux traités avaient paru, et que d'autres vinrent plus tard. Abou-Bekr, surnommé *Alhâzemy*, mort à Bagdad l'an 584 (1188 de J. C.), avait composé, entre autres écrits, deux traités sur les origines, et un troisième sur les noms de lieux qui, tout en se prononçant de même, s'appliquent à des lieux différents[6].

Aboulféda a mis à contribution[7] deux ouvrages d'un écrivain appelé Aboul-Madj-Ismaël-Almaussely, et qui paraissent traiter à la fois des

[1] *Dictionnaire d'Ibn-Khallekan*, t. I, p. 38.

[2] الاكمال *Ibid.* p. 461.

[3] رفع الارتياب عن المؤتلف والمختلف فى الاسمآ

[4] Casiri, t. II, p. 28.

[5] *Dictionnaire d'Ibn-Khallekan*, t. I, p. 732.

[6] *Ibid.* p. 685.

[7] Ci-dessous, p. 2.

origines, ainsi que des noms, qui, tout en se ressemblant, diffèrent les uns des autres. L'auteur naquit à Mossoul l'an 575 (1179 de J. C.) et mourut l'an 655 (1257) [1]. Le premier des deux ouvrages porte le titre de *Livre qui lève les doutes sur les origines incertaines* [2]; l'autre est intitulé tantôt *Livre de la séparation* [3], et tantôt *Livre de la distinction* [4]. D'un autre côté, la Bibliothèque royale possède un traité des noms qui se ressemblent, par un contemporain d'Aboulféda, nommé Deheby [5].

En ce qui concerne la science des origines proprement dites, l'ouvrage qui a eu le plus de réputation est le traité composé par Abou-Saad Abd-alkerym, né à Mérou dans le Khorassan, l'an 507 (1113 de J. C.), et mort l'an 563 (1167) [6]. Abd-alkerym était fils et petit-fils d'hommes illustres par leur savoir, et il laissa lui-même un fils qui soutint l'éclat de son nom. Tous les membres de cette famille étaient connus sous le surnom de *Alsamaâny,* parce qu'ils reconnaissaient pour souche commune un Arabe de la tribu de Temym appelé Samaan. Abd-alkerym, pour rendre son traité plus exact et plus complet, prit la peine de parcourir le Khorassan, la Transoxiane et d'autres contrées, recherchant les hommes instruits de chaque pays, et mettant par écrit, jour par jour, les renseignements qu'on lui fournissait. Le nombre des personnes auxquelles il s'adressa, s'éleva au delà de quatre mille. Le traité de Samaâny porte le titre de *Livre des origines* [7]. L'auteur ne se borne pas à fixer l'orthographe des dénominations et à en déterminer le sens; il entre dans quelques détails sur la vie des personnages et les lieux d'où ils avaient reçu leur surnom. L'ouvrage se composa de huit volumes.

Huit volumes formaient une masse un peu considérable, surtout

[1] *Dictionnaire d'Ibn-Khallekan*, p. 96 du texte, et p. 187 du tom. I de la traduction. Voy. aussi le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, t. IV, p. 483, aux mots فوز فى مسيلة اسماء البلدان

[2] مزيل الارتياب عن مشتبه الانتساب

[3] كتاب الفيصل

[4] كتاب التمييز

[5] Ancien fonds arabe, n° 862. Quant à l'auteur, voy. la traduction du Dictionnaire d'Ibn-Khallekan, par M. de Slane, t. I, p. XXIV.

[6] *Dictionnaire d'Ibn-Khallekan*, t. I, p. 418.

[7] كتاب الانساب Voy. le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, t. I, p. 456.

dans un pays et dans un temps où l'imprimerie n'était pas connue. L'ouvrage, d'ailleurs, par sa nature, présentait des lacunes; on y remarquait même des assertions erronées. Un écrivain de la Mésopotamie, le célèbre Ibn-Alatyr, qui florissait à la fin du XIIe siècle et au commencement du XIIIe [1], le refondit et le mit en trois volumes. Cette nouvelle rédaction reçut le titre de *Livre de ce qu'il y a de plus pur, servant à rectifier les origines* [2], et fit négliger le traité original. Enfin, trois cents ans après, Soyouty, écrivain égyptien, abrégea l'abrégé d'Ibn-Alatyr, et, tout en y faisant quelques additions, il le réduisit à un petit volume. Le nouvel abrégé, qui est appelé *La Moelle de ce qu'il y a de plus pur* [3], a été publié récemment [4].

Aboulféda cite quelquefois un écrivain appelé Abou-Mansour Mauhoub et surnommé *Aldjavalyky*, du mot arabe *djavalyk*, qui signifie *sac*, parce que son père ou un de ses aïeux faisait métier de fabriquer ou de vendre des objets de ce genre. Mauhoub naquit à Bagdad, l'an 466 (1073 de J. C.), et mourut l'an 539 (1145) [5]. Il s'était livré à l'étude de la grammaire et d'autres sciences; de plus, il remplissait les fonctions d'imam auprès du khalife de Bagdad, s'acquittant devant lui des cinq prières de chaque jour, et lui servant pour ainsi dire d'aumônier. Entre autres ouvrages de sa composition, il en est un qui porte le titre de *Almoarrab* [6], ou l'Arabisé, apparemment parce qu'il traitait, entre autres choses, des noms géographiques usités avant l'apparition des Arabes sur la scène scientifique, et que ceux-ci avaient introduits dans leur langue.

La première moitié du XIIe siècle fut remplie par les voyages d'un Arabe d'Espagne, qui aurait pu rendre des services signalés à la géographie et à l'histoire naturelle, si, à un esprit naturellement curieux, il avait joint plus d'instruction et de critique. Cet Arabe est Abou-

[1] *Dictionnaire d'Ibn-Khallekan*, tom. I, p. 482.

[2] كتاب اللباب فى تهذيب الانساب

[3] لب اللباب

[4] Leyde, 1840. L'éditeur est M. Veth, professeur de langues orientales à Amsterdam.

[5] Voy. le Dictionnaire d'Ibn-Khallekan.

[6] المُعَرَّب. Voy. le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa.

Hamid Mohammed, natif de Grenade[1]. Abou-Hamid était né l'an 473 (1080 de J. C.). L'an 511 (1117), il se mit en mer, et relâcha dans l'île de Sicile. Il passa le reste de cette année et l'année suivante en Égypte. L'an 516 (1122), il se trouvait à Bagdad, où il fit quelque séjour. L'an 525 (1131), il s'embarqua sur la mer Caspienne, et arriva sur les bords du Volga. Pendant plusieurs années, il parcourut les pays des Khozars et des Bulgars, et fit trois voyages vers l'embouchure de l'Oxus, dans la capitale du Kharizm. Étant dans le pays des Bulgars, l'an 530 (1136), il fut témoin du commerce qui se faisait dans la contrée, des débris d'animaux fossiles qui s'y découvrent encore de temps en temps et qui étaient transportés jusque dans la ville de Kharizm, où l'on en faisait des peignes. Il visita de nouveau Bagdad l'an 555 (1160), et y composa pour le vizir Aun-eddin-Yahya Ibn-Hobeyrah, son traité intitulé : *Recueil de remarques singulières faisant connaître une partie des merveilles du Magreb*[2]. Deux ans après, il se trouvait à Mossoul, où il composa son traité intitulé : *Don fait aux personnes sensées, et choix de choses singulières*[3]. Il mourut à Damas, l'an 565 (1170). Outre les régions déjà indiquées, Abou-Hamid paraît avoir visité l'Arabie, le Khorassan, l'intérieur de l'Afrique et d'autres pays[4].

Je ne connais pas le premier ouvrage d'Abou-Hamid; mais la Bibliothèque royale possède plusieurs exemplaires du second[5]. Cet ouvrage, ainsi que le dit Hadji-Khalfa[6], se compose d'une introduction et de

[1] Suivant Maccary (man. arabe de la Bibliothèque royale, anc. fonds arabe, n° 704, fol. 203 v.), ce personnage s'appelait à la fois *Abou-Hamid*, ou père de Hamid, et *Abou-Abd-allah* ou père d'Abd-allah, du nom de ses deux fils. Je fais cette remarque, parce que le savant M. Fraehn a fait deux hommes bien distincts de Abou-Hamid et d'Abou-Abd-allah. (*Ibn-fozlan's Berichte*, p. x.)

[2] المغرب عن بعض عجائب المغرب Voyez le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, t. IV, p. 189 et 190.

[3] تحفة الالباب ونخبة الاعجاب

[4] La notice qu'on vient de lire a été faite à l'aide des ouvrages de Maccary et de Hadji-Khalfa, déjà cités, ainsi que des indications fournies par l'auteur lui-même, dans son Traité intitulé : *Don fait aux personnes sensées*. Quant au vizir Aun-Eddin, voyez le Dictionnaire d'Ibn-Khallekan, au mot *Yahya*, et la Chronique d'Aboulféda, tom. III, pag. 596.

[5] Ancien fonds arabe, n° 954; Supplément, n°s 861 et suiv.

[6] Tom. II, pag. 222.

quatre chapitres : le premier chapitre renferme une description générale du monde et de ses divers habitants, génies et hommes; le deuxième chapitre traite des singularités qu'offrent certains pays, et de leurs édifices remarquables; on trouve, dans le troisième chapitre, un tableau des mers et des îles, avec l'indication des animaux extraordinaires qui y vivent; le quatrième chapitre est consacré aux cavités qui existent dans la terre, aux animaux fossiles, etc.

Cet ouvrage, à en juger par le nombre des exemplaires qui se trouvent à la Bibliothèque royale, est assez recherché des Orientaux. Les récits fabuleux qui y sont fréquents, deviennent pour les indigènes un attrait de plus. Cazouyny l'a, ainsi que le premier, mis à contribution dans ses Merveilles des choses créées, et dans ses Monuments des pays. J'y reviendrai plus tard.

Le nom le plus saillant parmi les géographes arabes du XIIe siècle est sans contredit celui d'Édrisi. Abou-Abd-allah Mohammed reçut le surnom de *Aledrissy* ou l'Édrisite, parce qu'il appartenait à une famille qui régna sur la ville de Malaga après la chute du khalifat de Cordoue, dans la première moitié du XIe siècle, et que cette famille était issue d'Édris, souche d'une race de princes qui régnèrent aux IXe et Xe siècles de notre ère sur l'empire actuel de Marok [1]. De plus, on donna à Édrisi le titre de *schérif,* parce que son aïeul Édris rattachait son origine à Fathime, fille de Mahomet. Les circonstances de la vie de ce célèbre écrivain sont peu connues. On sait qu'il naquit à Ceuta, où sa famille s'était retirée, vers la fin du XIe siècle[2]. Il nous apprend de plus, dans son traité de géographie, qu'il visita Lisbonne[3] et qu'il eut occasion de voir les côtes de la France et de l'Angleterre[4]; qu'il examina les mines si célèbres de l'Andalousie[5]; qu'il avait séjourné pendant quelque temps aux environs de Marok[6] et qu'il avait fait un

[1] *Journal asiatique* du mois d'avril 1841, pag. 362 et suivantes, article de M. de Slane.

[2] *Bibliothèque de Casiri*, t. II, p. 13.

[3] T. IIe de la traduction française, p. 26.

[4] Ci-dessous, p. 32.

[5] T. IIe de la traduction française, p. 66.

[6] Ci-dessous, p. 188, et t. I de la traduction française, p. 212.

voyage à Constantine[1]; enfin qu'en 510 (1116 de J. C.), par conséquent à une époque où il était encore fort jeune, il avait porté ses pas jusqu'en Asie Mineure. Rien n'annonce qu'il ait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique, région sur laquelle il a cependant recueilli beaucoup de renseignements. Suivant un récit de Léon l'Africain, Édrisi mourut à Ceuta, sa patrie, laissant une postérité qui se conserva longtemps après lui[3].

On sait qu'Édrisi se trouvait en 548 (1154 de J. C.) en Sicile, à la cour du prince normand Roger II, qui était très-zélé pour les sciences, notamment pour la géographie. Ce fut pour ce prince qu'Édrisi composa le traité auquel il doit sa célébrité en Orient et en Occident. L'ouvrage d'Édrisi porte le titre d'*Amusement de celui qui désire parcourir le monde*[4]. De plus, comme il avait été composé pour Roger, on le surnomma *Alrodjary*, ou le Rogérien[5]. Outre ce traité, Édrisi construisit pour ce prince une sphère céleste et une représentation du monde connu de son temps, sous forme de disque, l'une et l'autre en argent. Voici ce qu'on lit dans le Dictionnaire biographique de Khalyl Alsefedy, à l'article *Roger*[6] : « Roger avait beaucoup de goût pour les études philosophiques. Il fit venir des côtes d'Afrique le schérif Édrisi, et le chargea de construire quelque chose à l'image du monde. Édrisi ayant demandé une masse d'argent, le roi lui fit remettre un morceau de minerai qui pesait quatre cent mille drachmes; Édrisi fabriqua un certain nombre de cercles, à l'instar des sphères célestes, et ces cercles s'emboîtèrent les uns dans les autres. Cet ouvrage n'absorba qu'un peu plus du tiers du métal qui lui avait été confié; mais le roi lui abandonna tout le reste pour prix de son zèle; il y ajouta même cent mille pièces d'argent et un navire qui venait d'arriver de Barcelone, chargé des marchandises les plus précieuses.

[1] T. I de la traduct. française p. 243.

[2] T. II de la traduct. française, p. 300.

[3] *Bibliothèque grecque*, de Fabricius, t. XIII, p. 279.

[4] نزهة المشتاق فى اختراق الآفاق

[5] الرجارى

[6] رجار Le volume où se trouve ce passage, et qui est dépareillé, a été apporté récemment de Constantinople par M. de Slane, et donné à la Bibliothèque royale.

« Ensuite Roger invita Édrisi à demeurer près de sa personne, disant : « Comme tu es issu de la famille des khalifes, si tu habites un pays « musulman, le prince du pays prendra de l'ombrage et cherchera à te « faire mourir. Reste dans mes États et j'aurai soin de ta personne. » Édrisi s'étant laissé persuader, le roi lui fit un état de prince. Édrisi se rendait à la cour sur une mule; quand il arrivait, le roi se levait pour lui faire honneur; ensuite ils s'asseyaient ensemble. Un jour le roi dit à Édrisi : « Je voudrais avoir une description de la terre, faite « d'après des observations directes, et non d'après les livres. » Là-dessus le roi et Édrisi firent choix de quelques hommes intelligents et honnêtes. Ces hommes se mirent à voyager à l'orient, à l'occident, au midi et au nord. On leur avait adjoint des dessinateurs chargés de reproduire d'après nature ce qu'ils remarqueraient de plus intéressant. Les uns et les autres avaient reçu ordre de prendre note de tout, et de ne rien omettre de ce qui pouvait piquer la curiosité. A mesure qu'un de ces hommes arrivait, Édrisi insérait dans son traité les remarques qui lui étaient communiquées. Voilà comment fut composé le *Nozhat-al-Moschtac.* »

A l'époque où Édrisi séjourna en Sicile, la puissance normande avait atteint son apogée, et cette circonstance ne contribua pas peu aux facilités de tout genre qu'Édrisi trouva pour son travail. Outre la Sicile, Roger possédait une grande partie du continent italien. D'ailleurs, en Sicile, une partie de la population se composait des anciens Arabes et Africains qui avaient été si longtemps maîtres du pays, et qui continuaient à professer l'islamisme. La civilisation chrétienne et la civilisation musulmane se trouvaient en présence à Palerme et à Messine, et ces deux ports voyaient arriver chaque jour des navires de tous les points de l'horizon. Édrisi profita des renseignements que lui communiquèrent les voyageurs venus des côtes de l'Afrique, de l'Égypte et de la Syrie; en même temps, il tira un parti fort utile des notions que lui fournirent les chrétiens; non-seulement il rédigea une description détaillée de la Sicile, de l'Italie, de la France, de l'Illyrie et de l'Allemagne, mais encore il traça un dessin assez exact de la presqu'île

scandinave, dont les anciens n'avaient eu qu'une idée très-vague. En ce qui concerne les îles situées sur les côtes occidentales de l'Afrique, dont le nombre avait été exagéré, il puisa dans la légende d'un saint *irlandais,* appelé saint Brandaine, qui, à cette époque, jouissait d'un grand crédit en Occident[1]. A l'égard de l'Inde, de la Chine et des mers orientales, si rien n'annonce qu'il eût connu la Relation de Soleyman et les observations qui l'accompagnent, il eut à sa disposition le *Moroudj-aldzeheb* de Massoudy, et le *Ketab-aladjayb,* auxquels il emprunte des pages entières. Il paraît surtout avoir puisé dans le traité d'Aldjayhâni, qui ne nous est point parvenu. Malheureusement, Édrisi était imbu de l'idée, jadis émise par Hipparque et Ptolémée, d'après laquelle le continent africain se prolongerait indéfiniment du côté du midi et de l'orient. Suivant Édrisi, ce prétendu prolongement se développait dans le même sens que l'équateur, à une distance plus ou moins rapprochée de la ligne équinoxiale, et formait, de la vaste mer de l'Inde, un grand lac qui ne communiquait que par un canal avec la mer Extérieure. On comprend quelle étrange confusion a dû s'introduire dans cette partie du livre d'Édrisi.

Pendant longtemps l'Europe savante ne connut de cet ouvrage qu'un abrégé publié en arabe et en latin d'après un manuscrit unique de la Bibliothèque royale de Paris; maintenant, l'on possède plusieurs exemplaires du traité complet; deux de ces exemplaires appartiennent à la Bibliothèque royale[2]. C'est sur ces deux exemplaires qu'a été faite la traduction française de M. Amédée Jaubert[3].

Voici un extrait de la préface[4]: « Lorsque l'étendue des possessions de Roger se fut agrandie, ce prince, par suite de l'intérêt qu'il portait aux études nobles et curieuses, s'occupa de la statistique de ses vastes états. Il voulut, non-seulement connaître d'une manière positive les

[1] Ci-dessous, p. 263 et suiv.

[2] Supplément arabe, n°s 892 et 893.

[3] C'est moi qui fis connaître ces deux manuscrits à M. Jaubert. Voy. mes Fragments arabes et persans sur l'Inde, p. XVII. (*Journal asiatique* du mois d'août 1844, p. 125.) La traduction d'Édrisi, par M. Jaubert, a été faite sous les auspices de la Société de géographie de Paris, et forme les tomes V et VI du recueil de cette savante compagnie; mais on la trouve aussi à part.

[4] Traduction de M. Amédée Jaubert.

limites dans lesquelles ils étaient circonscrits, les routes de terre et de mer qui les traversaient, les climats dans lesquels ils se trouvaient situés, les mers qui baignaient leurs rivages, les canaux et les fleuves qui les arrosaient, mais encore ajouter à cette connaissance celle des pays autres que ceux qui dépendaient de son autorité, dans tout l'espace qu'on s'est accordé à diviser en sept climats, en s'appuyant sur l'autorité des écrivains qui avaient traité de la géographie, et qui avaient cherché à déterminer l'étendue, les subdivisions et les dépendances de chaque climat.

« Au lieu de trouver dans ces ouvrages des renseignements clairs, précis et détaillés, n'y ayant rencontré que des obscurités et des motifs de doute, il fit venir auprès de lui des personnes au fait de ces matières, et leur proposa des questions, qu'il discuta avec elles; mais il n'en obtint pas plus de lumière. Voyant qu'il en était ainsi, il prit la détermination de faire rechercher, dans tous ses états, des voyageurs instruits; il les fit appeler en sa présence, et les interrogea par le moyen d'interprètes, soit ensemble, soit séparément. Toutes les fois qu'ils tombaient d'accord, et que leur rapport était unanime sur un point, ce point était admis et considéré comme certain. Quand il en était autrement, leur avis était rejeté et mis de côté.

« Il s'occupa de ce travail pendant plus de quinze ans, sans relâche, sans cesser d'examiner par lui-même toutes les questions géographiques, d'en chercher la solution, et de vérifier l'exactitude des faits, afin d'obtenir complétement la connaissance qu'il désirait.

« Ensuite il voulut savoir, d'une manière positive, les longitudes et les latitudes des lieux, et les distances respectives des points sur lesquels les personnes susdites étaient tombées d'accord. A cet effet, il fit préparer une planche à dessiner; il y fit tracer un à un, au moyen de compas[1] en fer, les points indiqués dans les ouvrages consultés, et ceux sur lesquels on s'était fixé d'après les assertions diverses de leurs auteurs, et dont la confrontation générale avait prouvé la

[1] مقاييس, plur. de مقياس. Le mot arabe désigne plus spécialement le style d'un cadran solaire, et est synonyme du grec *gnomon*.

parfaite exactitude. Enfin, il ordonna qu'on coulât, en argent pur et sans alliage, un planisphère[1] d'une grandeur énorme, et du poids de quatre cent cinquante livres romaines, chaque livre pesant cent douze drachmes. Il y fit graver, par des ouvriers habiles, la configuration des sept climats, avec celle des régions, des pays, des rivages voisins ou éloignés de la mer, des bras de mer, des mers et des cours d'eau; l'indication des pays déserts et des pays cultivés, de leurs distances respectives, par les routes fréquentées, soit en milles déterminés, soit en d'autres mesures, et la désignation des ports, en prescrivant à ces ouvriers de se conformer scrupuleusement au modèle tracé sur la planche à dessiner, sans s'écarter, en aucune manière, des configurations qui s'y trouvaient indiquées.

« Il fit composer, pour l'intelligence de ce planisphère, un livre contenant la description complète des villes et des territoires, de la nature des cultures et des habitations, de l'étendue des mers, des montagnes, des fleuves, des plaines et des bas-fonds. Ce livre devait traiter, en outre, des espèces de grains, de fruits, de plantes que produit chaque pays, des propriétés de ces plantes, des arts et des métiers dans lesquels excellent les habitants, de leur commerce d'exportation et d'importation, des objets curieux qu'on remarque ou qui ont de la célébrité dans les sept climats, de l'état des populations, de leurs formes extérieures, de leurs mœurs, de leurs coutumes, de leurs religions, de leurs habillements et de leurs idiomes. »

Il résulte de ce passage que la représentation du monde connu du temps d'Édrisi n'était pas, comme on l'a cru, en forme de globe, mais sur une surface plate. M. Jaubert a fait observer avec raison que le mot employé dans le texte signifie *cercle* ou *table ronde*, et non point *globe*. C'est en effet le terme qui, dans les traités arabes, accompagnés d'un planisphère, par exemple le livre d'Ibn-Alouardy, sert à désigner le planisphère même[2]. Ce n'est pas que les Arabes ne connussent

[1] دايرة

[2] C'est à tort que M. Tornberg, dans son fragment du traité d'Ibn-Alouardy (Upsal, 1835, p. 6 du texte, et p. 11 de la version latine), a traduit le mot دايرة par *globe*.

depuis long temps la trigonométrie sphérique inventée par Hipparque, et qui, depuis ce grand géomètre et astronome, n'a pas cessé d'être mise en usage. On en a la preuve dans l'existence des globes célestes qui nous sont venus des Arabes; mais on ne connaît pas de globe terrestre. Il en est des Arabes comme des Grecs et des Romains; la vue d'un globle terrestre est probablement l'objet qui étonnerait le plus Hipparque, Ératosthène et Ptolémée, si Hipparque, Ératosthène et Ptolémée revenaient au monde. Aucun géographe n'avait une idée assez nette sur l'ensemble du globe pour oser en tenter la représentation complète.

Il existe deux exemplaires du traité d'Édrisi, accompagnés de cartes: l'un se trouve à Oxford et l'autre à Paris. Ces cartes, au nombre de soixante-neuf, tiennent lieu du planisphère en métal, et l'auteur, en rédigeant son traité, est parti de l'idée que le lecteur les aurait toujours sous les yeux : c'est ce qui fait que dans son texte il a, en général, négligé de s'arrêter sur la place que les lieux occupaient, les uns par rapport aux autres. Ainsi, l'étude de ces cartes est indispensable pour l'intelligence du livre. Malheureusement, ces cartes, non plus que les autres cartes arabes découvertes jusqu'à présent, ne sont pas graduées, et elles manquent de toute précision géométrique. Il serait impossible de déterminer par elles seules le système de projection qui avait été employé sur le planisphère. M. Jomard, le créateur du dépôt des cartes et plans de la Bibliothèque royale, et dont le zèle éclairé est suffisamment connu, a joint à la traduction française d'Édrisi trois cartes servant d'échantillon. Plus tard, il a assemblé sur une grande feuille toutes les cartes, et il a fait transcrire, sous ma direction, tous les noms qui y étaient marqués, se proposant de faire de la nomenclature de ces noms une publication à part. Cette publication sera d'autant plus utile, que M. Jaubert s'est peu servi des cartes, et que, dans sa traduction, beaucoup de noms de lieux sont altérés.

Mais, ainsi que je l'ai dit, les cartes de détail sont insuffisantes pour se faire une idée du système de projection suivi par l'auteur. Il y manque d'ailleurs, comme sur les cartes particulières des traités d'Ales-

thakry et d'Ibn-Haucal, certaines parties de la terre sur lesquelles l'auteur n'avait pas trouvé des renseignements suffisants. C'est à quoi devait suppléer la carte générale placée en tête, et qui, par sa petitesse, comportait peu de détails. Cette carte générale me paraît répondre exactement au disque coulé en argent. Déjà le docteur Vincent avait publié, d'après le manuscrit d'Oxford, un dessin de cette carte, dans son ouvrage sur le Périple de la mer Érythrée. On en trouve ici un autre dessin, fait d'après les manuscrits d'Oxford et de Paris. M. Jomard a bien voulu se charger du tracé, et j'y ai joint quelques noms propres. Certaines parties de l'original ont souffert des ravages du temps; M. Jomard s'est contenté de les indiquer par des points.

Le traité d'Édrisi est divisé d'après l'ordre des sept climats. On a vu que c'était l'ordre suivi par Alfergâny et par Aldjayhâny. Nous ne connaissons pas l'ouvrage d'Aldjayhâny; pour Alfergâny, ses descriptions procédaient d'orient en occident, tandis que, chez Édrisi, elles procèdent d'occident en orient, dans le sens de la longitude. De plus, Édrisi, à cause des développements dans lesquels il entre, s'est cru obligé d'établir des subdivisions, et il a partagé chaque climat en dix sections. Du reste, il n'a tenu aucun compte des divisions politiques, pour une époque quelconque, ni de la différence des langues et des religions, ni de la direction des mers et des montagnes.

Édrisi, en quelques points, a plutôt fait rétrograder la science qu'il ne l'a avancée[1]; mais son ouvrage, pris dans son ensemble, est, comme celui de Strabon, un véritable monument élevé à la géographie. J'y ai eu bien souvent recours dans mes notes. Pour qu'il eût toute son utilité, il faudrait que quelque savant se chargeât de publier une

[1] M. Quatremère avait, dans le Journal des Savants de l'année 1843, consacré à la traduction d'Édrisi par M. Jaubert deux articles très-faibles en notions générales, et où je n'ai rien trouvé à recueillir. Dans le discours préliminaire de la Relation des voyages, p. CLXXIV, j'ai fait observer que M. Quatremère aurait dû dire au moins quelques mots sur l'état imparfait de la partie de l'ouvrage d'Édrisi qui traite des contrées orientales. M. Quatremère s'est arrêté sur ce point dans le Journal des Savants du mois de décembre 1846, p. 744 et suiv. et, après avoir commencé par repousser mon opinion, il la reproduit en d'autres termes.

édition critique du texte. Beaucoup de passages ont été mal interprétés par M. Jaubert; la collation des manuscrits de Paris et d'Oxford permettrait d'établir un texte satisfaisant.

En ce qui concerne la partie qui traite de l'Afrique, il a été fait, d'après l'abrégé, un excellent travail, par Hartmann, sous le titre de *Edrisii Africa*; Göttingue, 1796. Mais que de documents publiés depuis cette époque, et dont il y aurait à tenir compte!

Il se présente ici une question intéressante. Aboulféda a souvent fait des emprunts à Édrisi; quelquefois les passages qu'il cite comme étant d'Édrisi ne se trouvent ni dans l'abrégé, ni même dans le texte complet. Dès la première page de son livre, Aboulféda renvoie à un ouvrage d'Édrisi, qu'il indique par le titre générique de *Livre des royaumes* [1]. Quelques savants ont induit de là qu'Édrisi avait composé un traité géographique différent de celui que nous connaissons [2]. Cette opinion est pleinement confirmée par le témoignage d'un poëte arabe de Sicile, nommé Ibn-Beschroun, et auteur d'un livre intitulé *Élite des Espagnols* [3]. Ibn-Beschroun dit avoir rencontré dans la capitale de l'île un écrivain appelé Mohammed, qui déjà avait composé pour le roi de l'île, Roger le Franc, au sujet des voies de la terre et de ses principautés, un livre considérable intitulé *Amusement de celui qui désire parcourir les pays de la terre* [4]. Ensuite, ajoute l'auteur, Mohammed composa, pour le fils de Roger, appelé Guillaume, un livre sur le même sujet, mais plus considérable, qu'il intitula *les Jardins de l'humanité et l'amusement de l'âme* [5].

Voilà évidemment l'ouvrage qu'Aboulféda avait entre les mains et qui ne nous est point parvenu. Ibn-Beschroun vante, de plus, le talent d'Édrisi pour la poésie, et rapporte quelques-uns de ses vers [6].

[1] كتاب الممالك Voy. aussi le tome II de la traduction d'Aboulféda, articles de Tyr, Césarée de Palestine et Saint-Jean d'Acre (Aboulféda, p. 243 du texte, et Édrisi, t. I, pag. 349; Aboulféda, p. 239 du texte, et Édrisi, t. I, p. 348; Aboulféda, p. 270 du texte, et Édrisi, t. I, p. 348).

[2] Rommel, *Abulfedea Arabiæ Descriptio*, p. 2 et suiv.

[3] المختار من الاندلسيين

[4] نزهة المشتاق في اختراق الافاق

[5] روض الانس ونزهة النفس

[6] *Kherydet-alcasr*, manuscrit arabe de la Bibliothèque royale, anc. fonds, n° 1376.

Édrisi cite dans sa préface les principaux ouvrages qui ont servi à la composition du sien. Ce sont en partie ceux dont il a déjà été parlé, tels que les traités d'Ibn-Haucal, Codâma, Ibn-Khordadbeh[1]; mais il y a une classe d'écrits dont Édrisi ne dit rien, et qui cependant lui ont nécessairement été utiles. Je vais les faire connaître.

J'ai dit que, chez les Arabes de l'Espagne et de l'Afrique, le souvenir de la première patrie était resté présent à tous les esprits, et que les écrivains, dans leur style, employaient de préférence les expressions et les images familières à leurs ancêtres. Ajoutez à cela l'obligation, pour les musulmans des contrées les plus éloignées, de faire, au moins une fois en leur vie, le pèlerinage de la Mekke. En Espagne et en Afrique, il n'y avait guère d'hommes un peu éclairés qui n'eussent bu de l'eau du Nil et qui ne se fussent inclinés devant la Kaaba. Une partie des voyageurs se mettaient en mer et faisaient voile pour Alexandrie; mais le plus grand nombre prenait la route de terre. Celle-ci avait l'avantage, pour les hommes de science, de leur faire faire connaissance avec des contrées intéressantes en elles-mêmes, et avec les gens instruits du pays; pour les dévots et les hommes pieux, ils pouvaient se procurer la bénédiction des docteurs du premier ordre, et des personnages réputés pour leur sainteté. C'était, de plus, pour les pauvres, un moyen de faire le voyage sans qu'il leur en coûtât rien. De tout temps, les populations simples et peu aisées se sont fait remarquer par leur esprit d'hospitalité; à cette époque, d'ailleurs, chez les musulmans, l'esprit national était dans toute sa force, et l'affluence des voyageurs européens, presque tous plus ou moins riches, n'avait pas encore habitué les indigènes à des exigences sans terme. Les pèlerins trouvaient, de ville en ville et de mosquée en mosquée, des personnes qui les recevaient par charité, et qui même se faisaient honneur de les loger chez elles. Non-seulement les professeurs et les gens de

fol. 49; supplément arabe, n° 1411, fol. 12 v.

[1] Cette indication ne se trouve que dans un des manuscrits de la Bibliothèque royale; l'écriture en est d'une main plus récente que le corps du volume, et quelques noms paraissent altérés.

loi leur faisaient un bon accueil; mais il existait des fondations pieuses destinées à leur entretien; et quand, avec la science de l'Alcoran et des traditions du prophète, on connaissait un peu de jurisprudence ou de médecine, on était recherché partout[1].

La plupart des pèlerins, au sortir de l'Arabie, retournaient dans leurs foyers; mais un certain nombre s'avançaient vers l'Euphrate et le Tigre, et visitaient Bassora, Koufa et Bagdad. Ce trajet n'avait pas seulement l'avantage de mettre sous leurs yeux des villes qui occupaient alors le premier rang dans l'échelle de la civilisation; il les familiarisait avec la vie et le langage des hommes du désert, deux objets qui ont toujours tenu la première place, même chez les Arabes à demeures fixes. Quelques-uns allaient jusqu'à Bokhara et Samarkand, où les sciences étaient cultivées avec beaucoup de zèle: à leur retour dans leurs foyers, ils recevaient les félicitations générales. Ces voyages tenaient lieu de cours supérieurs et élevaient à une espèce de doctorat.

Il a existé un grand nombre de relations de voyages de ce genre. Ces relations se distinguaient des traités ordinaires, en ce qu'elles ne présentaient pas de caractère didactique, et que les auteurs se bornaient à parler des lieux dans lesquels ils avaient voyagé, et des hommes et des choses qui avaient passé sous leurs yeux; aussi elles sont appelées du simple nom d'*itinéraire*[2]; je vais en citer quelques-unes.

Abou-Bekr Mohammed, surnommé *Ibn-Alaraby*, était né à Séville. L'an 485 (1092 de J. C.), vers l'âge de seize ans, il se mit en route avec son père, qui était un homme fort lettré, et se dirigea vers la

[1] Dans toutes les villes un peu considérables d'Afrique, il y avait un ou plusieurs bâtiments destinés à loger les pauvres et les pèlerins. Ces bâtiments sont appelés dans la relation de Bekry et le traité d'Édrisi du nom de *mahres*, محرس, ou lieu de garde. (Voy. ci-dessous, p. 179.) M. Quatremère, dans sa notice de la relation de Bekry, n'a pas connu le sens de ce mot. (Voy. le recueil des Notices et extraits, t. XII, p. 465, 472, etc.)

[2] الرحلة Voy. le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, t. III, p. 350. Maccary, dans son grand ouvrage sur l'Espagne, a consacré un long chapitre à la notice des principaux Arabes d'Espagne qui firent le voyage d'Orient. (Man. arabe de la Bibliothèque royale, anc. fonds, n° 704, fol. 156 et suiv.) Maccary commence le volume suivant (n° 705) par la notice des Orientaux illustres qui visitèrent l'Espagne.

Syrie. Après y avoir étudié quelque temps, il se rendit à Bagdad où il rechercha les conseils des savants de cette capitale. L'an 489 (1096), il s'acquitta du pèlerinage en traversant le désert; puis il revint à Bagdad, où il fréquenta, entre autres personnages, le célèbre Algazaly. Il visita ensuite l'Égypte, et fit quelque séjour au Caire et à Alexandrie. Il ne revint en Espagne qu'après huit ans d'absence; entre autres écrits, il publia un itinéraire[1].

Les bibliothèques de l'Escurial et de Leyde possèdent un itinéraire rédigé, dans la dernière moitié du XII[e] siècle, par un Arabe d'Espagne appelé Mohammed Ibn-Djobayr. La famille d'Ibn-Djobayr était originaire de la ville de Xativa, et se rattachait à l'antique tribu de Kenana, qui avait occupé les environs de la Mekke. Ibn-Djobayr naquit à Valence, l'an 540 (1145). Après avoir étudié les diverses leçons de l'Alcoran, les traditions du prophète, les belles-lettres et la jurisprudence, il devint le secrétaire d'un prince de la dynastie des Almohades, qui était revêtu du gouvernement de la ville de Grenade; il se fit la réputation d'un bon écrivain et d'un poëte distingué. Un jour, pendant qu'il rédigeait une dépêche, le prince, qui avait un peu trop bu, lui présenta une coupe de vin; le secrétaire refusa le vin, disant qu'il n'en avait jamais goûté. « Par Dieu! s'écria le prince, tu videras cette coupe sept fois. » Il fallut se résigner à ce péché, que le prince paya du reste en remplissant sept fois la coupe de pièces d'or. Mais quelque temps après, soit par scrupule de conscience, soit pour s'éloigner d'un maître capricieux et violent, Ibn-Djobayr demanda la permission de faire le pèlerinage de la Mekke. L'ayant obtenue, il vendit tout ce qu'il possédait; il en ajouta le prix aux pièces d'or que le prince lui avait données, et il se disposa à quitter l'Espagne.

Ibn-Djobayr partit de Grenade le 3 février 1183, non sans se retourner de temps en temps pour revoir les collines de l'Alhambra, puis, à mesure qu'il s'éloignait, le pic du Scholayr, qui domine toutes les montagnes de la contrée[2]. Il se rendit par terre à Tharifa, où il tra-

[1] *Dictionnaire biographique d'Ibn-Khallekan*, édition de M. de Slane, tome I, page 685, et t. III de la traduction, p. 15.

[2] Ci-dessous, p. 253.

versa le détroit, et se fit conduire à Ceuta : là, il monta sur un navire génois qui mettait à la voile pour Alexandrie.

On sait que les pèlerins qui débarquent en Égypte se rendent à la Mekke en traversant l'isthme de Suez. Mais, à cette époque, les guerriers de l'Occident avaient fondé un royaume à Jérusalem, et des détachements interceptaient le passage[1]. Ibn-Djobayr, après avoir vu ce qui l'intéressait le plus à Alexandrie et au Caire, remonta le Nil jusqu'à Cous. Là il se joignit à la caravane qui se dirigeait vers Aydab. Des deux routes qui mènent à Aydab, la caravane prit celle qui est nommée *Alouadhah,* et qui a été mentionnée par Aboulféda[2]. Ibn-Djobayr s'embarqua pour Djidda et alla faire ses dévotions à la Mekke. Il visita ensuite le tombeau de Mahomet à Médine; puis, franchissant le désert, il s'arrêta successivement à Coufa, à Bagdad et à Mossoul. A son retour, il traversa la Mésopotamie et visita Alep et Damas; puis il vint s'embarquer à Saint-Jean d'Acre. C'était le moment où Saladin se disposait à envahir le royaume de Jérusalem. La forteresse de Panéas, bâtie près des sources du Jourdain, et par laquelle le voyageur passa, appartenait aux musulmans; mais, en sortant, l'on entrait sur le territoire chrétien.

Ibn-Djobayr mit à la voile sur un bâtiment chrétien; vainement les musulmans avaient essayé d'armer une marine; depuis longtemps, les navires de Venise, de Pise et de Gênes étaient maîtres de la mer. Le voyageur relâcha dans l'île de Sicile, où les musulmans étaient encore nombreux, mais où ils ne jouissaient plus de la même liberté qu'au temps d'Édrisi. Ibn-Djobayr débarqua à Carthagène, et rentra dans Grenade le 25 avril 1185.

La relation d'Ibn-Djobayr porte le titre générique d'*Itinéraire du Kenanyen*[3], par allusion au nom de la tribu à laquelle l'auteur était fier

[1] Voy. mes Extraits des historiens arabes relatifs aux guerres des Croisades, Paris, 1829, p. 186 et suiv.

[2] Ci-dessous, p. 144.

[3] رحلة الكناني M. Flügel, dans sa belle édition du Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, a lu par erreur *itinéraire du Ketanyen*, رحلة الكتاني, ce qui n'offre pas de sens.

de rattacher son origine. De plus, l'auteur lui a donné le titre spécial de *Livre qui donne à réfléchir au dévot, en ce qui concerne les monuments nobles et les lieux où l'on a des devoirs religieux à remplir*[1]. Cet ouvrage n'offre pas seulement l'intérêt religieux; il a aussi une importance géographique et historique. Le morceau qui traite de la situation de la population musulmane en Sicile, à cette époque, et qui a été publié récemment, est du plus haut intérêt[2]. L'histoire des croisades profitera nécessairement des détails qui se rapportent à l'Égypte et à la Syrie. M. Reinhart-Dozy, savant orientaliste de Leyde, prépare une édition de la relation entière.

Ibn-Djobayr était revenu en Espagne vivement préoccupé de la lutte qui était près de commencer entre Saladin et les colonies chrétiennes d'Orient. Quand il apprit l'entrée de Saladin à Jérusalem, il ne put pas se retenir, et se remit en route pour l'Orient. Il y retourna une troisième fois en 1217; mais, en revenant de la Mekke, il mourut à Alexandrie. Outre son itinéraire, il laissa un recueil de poésies, parmi lesquelles on remarquait deux poëmes en l'honneur de Saladin[3].

On trouve aussi, dans les bibliothèques de l'Escurial et de Leyde, un itinéraire d'un autre Arabe natif de Valence, appelé Abou-Mohammed Alabdery. Le voyage d'Alabdery eut lieu l'an 688 (1289). Il partit de Hahha, l'un des points les plus reculés de l'empire de Marok, et se rendit à la Mekke par terre. A son retour, il prit la même route, traversant deux fois, dans toute sa longueur, le Magreb, depuis Alexandrie jusqu'à l'océan Atlantique : aussi l'ouvrage est consacré spécialement à l'Afrique, et l'auteur lui a donné le titre d'*Itinéraire occidental*[4]. Le voyageur fait connaître, à chaque lieu dont il parle, les personnes qu'il y avait rencontrées, et les hommes célèbres qui y avaient reçu le jour[5].

[1] كتاب اعتبار الناسك فى ذكر الآثار الكريمة والمناسك

[2] Ce morceau a été publié par M. Amari dans le Journal asiatique des mois de décembre 1845 et janvier 1846.

[3] Gayangos, *The history of the Mohammedan dynasties in Spain*, t. II, p. 400 et 401.

[4] الرحلة المغربية

[5] Casiri, *Bibliothèque de l'Escurial*, préface, p. XIV, et t. II, p. 165. Vincent, *Jour-*

La bibliothèque de l'Escurial possède une troisième relation de ce genre, rédigée, à la même époque, par un homme considérable de Grenade, nommé Ibn-Reschyd Abd-allah et surnommé Alnouscheryschy. L'auteur parcourut l'Afrique, l'Égypte et la Syrie, dans l'intention d'entendre les hommes réputés pour leur science. Il fait connaître dans sa relation, qui était fort étendue, les hommes distingués avec lesquels il fit connaissance, les bibliothèques principales et les académies de savants. Le tome IIIe est tout entier consacré à la notice des personnages qui brillèrent par leur savoir à Alexandrie et au Caire, entre les années 685 et 700 (1286-1300 de J. C.), époque du séjour de l'auteur en Égypte [1].

On ne rédigeait pas un itinéraire uniquement parce qu'on avait fait le pèlerinage de la Mekke; on en rédigeait un à l'occasion d'un voyage fait dans un pays intéressant, quel qu'il fût. Il existe à la bibliothèque de l'Escurial un itinéraire de l'Afrique, composé par Mohammed Ibn-Roschd, qui naquit à Ceuta, l'an 657 (1259 de J. C.), et qui mourut à Fèz, l'an 721 (1321). Mais on y trouve,un deuxième itinéraire du même auteur, qui traite de l'Espagne; et quel pays offrait plus de souvenirs aux musulmans! Le culte chrétien se célébrait dans la grande mosquée de Cordoue; l'Alcasar de Séville servait de logement aux seigneurs castillans. Mais les cris des moezzins n'avaient pas encore cessé de retentir sur les hauteurs et dans les vallées de la ville de Grenade et de la province. Dans l'une et l'autre relation, il est traité à la fois d'histoire littéraire et d'histoire naturelle [2].

Le goût des voyages était devenu général en Orient et en Occident, chez les musulmans et chez les chrétiens. Il est vrai que, chez ces derniers, les voyages étaient armés, et l'on n'était en général occupé que de l'idée de reconquérir les saints lieux ou de les défendre. Voici un voyageur qui se présente avec un caractère particulier.

Ali, fils d'Abou-Bekr, était né à Mossoul; mais il portait le surnom de Alheravy, parce que sa famille était originaire de la ville de Hérat,

nal asiatique, du mois de mai 1845, p. 405. — [1] Casiri, *Bibliothèque de l'Escurial*, t. II, p. 151 et 165. — [2] Casiri, t. II, p. 86.

dans le Khorassan. Il professait la vie de sofi et de moine mendiant, et une curiosité insatiable, autant qu'une dévotion outrée, le portait à visiter tous les lieux qui offraient quelque chose de remarquable, soit sous le rapport religieux, soit sous celui de la singularité. Il visita Jérusalem et la mosquée d'Omar, l'an 569 (1173), tandis que cette ville était au pouvoir des guerriers de l'Occident. En Sicile, il fut témoin d'une éruption de l'Etna. Pendant le séjour qu'il fit à Constantinople, il eut, à ce qu'il dit, des rapports personnels avec l'empereur Manuel. Mais, en 1191, dans un de ses voyages maritimes, il se trouva sur le passage de la flotte qui conduisait l'armée de Richard Cœur-de-Lion au siége de Saint-Jean-d'Acre, et les Anglais le dépouillèrent d'une partie des matériaux qu'il avait recueillis. Richard témoigna le désir de le voir; mais Ali résista à ses invitations. Il mourut à Alep, l'an 611 (1215).

Il n'y a pas de terre et de mer, de plaine et de montagne, que Heravy n'eût voulu voir de ses yeux : ce goût bien connu lui fit donner le surnom de *Alsayh* ou le Voyageur ; son nom, à cet égard, était passé en proverbe[1]. On ajoute une circonstance qui semblerait prouver qu'à tant de zèle se joignait un peu de vanité; c'est qu'à l'exemple des voyageurs d'autres temps et d'autres pays, partout où il portait ses pas, il ne manquait pas de griffonner son nom. Du reste, Heravy n'avait pas à s'occuper de ses moyens d'existence; j'ai dit qu'en Orient les déplacements, surtout pour un homme qui n'a à songer qu'à sa personne, ne sont pas chers; d'ailleurs, il avait à sa disposition une ressource qu'emploient souvent les sofis et les calenders; il professait

[1] Le sens du mot arabe *sayh* سايح, dérivé du verbe *saha*, est parfaitement déterminé ici, et il est conforme à la valeur de la racine du mot. Cependant, ce terme a été appliqué aussi à l'état des personnes qui vivent dans la solitude, au milieu des montagnes et des forêts. Dans ma traduction de la Relation de Soleyman, pag. 50, à propos des djoguis de l'Inde, j'ai rendu le mot arabe par *errer*, terme qui convient à la fois à la vie des djoguis et au sens radical du mot. M. Quatremère, qui voulait à toute force trouver à redire, a rassemblé (*Journal des Savants*, du mois de septembre 1846, p. 525 et 526) un grand nombre de passages dont quelques-uns s'appliquent à la vie des anachorètes, et il laisse à entendre que le mot arabe est privé de toute idée de locomotion.

la sorcellerie et faisait des tours de passe-passe [1]. Les livres de voyages rapportent de temps en temps des faits du même genre.

Heravy est l'auteur de deux ouvrages, dont l'un traite des lieux de pèlerinage, et dont l'autre est consacré à la description des édifices, des ruines de monuments, et des idoles. Le premier est ordinairement cité sous le titre de *Livre des indications pour apprendre à connaître les lieux de pèlerinage* [2]. Il y est successivement traité de la province d'Alep et du reste de la Syrie, de la Palestine, qui est si riche en souvenirs pieux; de l'Égypte, de l'empire grec, de la Mésopotamie, de l'Irac, de la Mekke et de Médine, du Yémen, du Magreb et de l'Abyssinie. L'auteur n'avait pas visité en personne l'Abyssinie ni le Magreb, et, pour ces deux régions, il s'en était tenu au récit de quelques-uns de ses confrères qui les avaient parcourues. Du reste, l'ouvrage n'est pas considérable, et l'auteur s'excuse de la maigreur et de l'imperfection de ses descriptions, sur l'accident qui fit tomber une partie de ses manuscrits au pouvoir des Anglais, ce qui l'avait obligé à y suppléer de mémoire. Il renvoie à un ouvrage de sa composition, lequel était intitulé *Livre des merveilles* [3]. C'est probablement celui où il traitait des édifices et des monuments.

L'écrivain arabe qui a le plus fait, au XIIIe siècle, pour la géographie, est Yacout, fils d'Abd-Allah, surnommé *Schehab-eddin* ou le Tison de la religion. Yacout était Grec de naissance; il fut fait captif dans son enfance, et fut acheté par un négociant établi à Bagdad, mais qui était originaire de la ville de Hamat, en Syrie. Yacout n'est pas son véritable nom; c'est un mot qui signifie *rubis*. On a coutume, en Orient, de désigner les esclaves par les mots *yacout* ou rubis, *loulou* ou perle, *kafour* ou camphre, etc. Le père de Yacout ne s'appelait pas

[1] *Dictionnaire d'Ibn-Khallekan*, tom. I, pag. 481; *Chronique d'Aboulféda*, tom. IV, p. 252, et *Bibliothèque orientale de d'Herbelot*, au mot *saih*.

[2] كتاب الاشارات فى معرفة الزيارات

[3] كتاب العجائب Comparez le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, t. I, p. 304 et 305, la Bibliothèque de l'Escurial par Casiri, t. II, p. 172, le Catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque d'Oxford, t. II, p. 141, et la traduction du voyage d'Ibn-Bathoutha, par M. Lee, p. XV, 6 et 84.

non plus Abd-Allah; ce nom appartient à la langue arabe, et signifie *serviteur de Dieu.* Or le père de Yacout était Grec et professait la religion chrétienne. Les musulmans, quand un étranger embrasse leur religion, lui ôtent son nom et celui de son père, afin de rompre tous les liens qui l'attachaient à son ancienne patrie, et ils donnent à son père le nom générique d'Abd-Allah, qui n'a rien de compromettant. Plus tard, Yacout, ayant recouvré sa liberté, voulut faire disparaître toute trace du malheureux état où il s'était trouvé, et changea son nom en celui de *Yacoub* ou Jacques[1]; mais, grâce à ses voyages et à la réputation dont il jouissait, son premier nom s'était répandu partout, et il se maintint malgré lui. Du reste, Yacout fut surnommé *Alroumy* ou le Romain, du nom que prenaient encore, à cette époque, les successeurs dégénérés des César, des Trajan et des Constantin; *Albagdady* ou le Bagdadien, du nom de la ville qu'il habitait avec son maître, et *Alhamavy* ou l'homme de Hamat, du nom de la ville où son maître était né. Enfin, le titre de *Schehab-eddin,* dont Yacout était très-fier, annonçait que, bien qu'esclave, il avait fait des études complètes, telles qu'on les faisait de son temps, et qu'on lui avait décerné tous ses grades. Dans ces temps d'enthousiasme religieux, à une époque où le christianisme et l'islamisme étaient en présence, et où, presque chaque jour, il se livrait des combats, d'une part sur les bords du Jourdain, de l'Oronte, du Nil et de l'Euphrate, de l'autre sur les bords du Guadalquivir, de l'Èbre et du Tage, les élèves des universités, au moment où ils finissaient leurs études, recevaient un titre qui témoignait de leur zèle pour l'islamisme.

Grâce à la bienveillance de son maître, et par suite des heureuses dispositions qu'il montrait, Yacout apprit la langue de l'Alcoran par principes, et acquit une connaissance approfondie de la littérature des Arabes. Ensuite, son maître l'initia à ses affaires, et lui fit faire plusieurs voyages dans l'intérêt de son commerce. A cette époque, le centre des relations entre l'Orient et l'Occident était dans l'île de Kysch, au milieu du golfe Persique; c'est là que les épiceries de l'Inde et de la

[1] Le changement est peu sensible dans l'écriture arabe, يعقوب, au lieu de ياقوت.

Malaisie s'échangeaient contre les produits de l'Égypte, de la Syrie et de l'Occident le plus reculé. Yacout se rendit plusieurs fois à Kysch, en descendant le Tigre; de là il faisait voile pour la côte d'Oman, au sud-est de l'Arabie; puis il passait en Syrie. Il visita également Constantinople; c'est du moins ce que Heravy affirme lui avoir entendu dire [1].

Yacout, ayant obtenu son affranchissement, se livra au négoce pour son propre compte; il faisait le commerce des livres, qu'il entendait parfaitement et qui fournissait de nouveaux matériaux à ses recherches. Il résida successivement à Damas, à Alep, à Mossoul, à Arbèles et dans le Khorassan. Malheureusement, bien que né hors du sein de l'islamisme, il s'était inspiré de l'esprit de controverse, alors très-vif parmi les musulmans, et plusieurs fois il s'exposa au ressentiment des sectes ennemies. Ajoutez à cela qu'il avait adopté les rêves de l'astrologie judiciaire.

Yacout se trouvait dans le Kharizm, lorsque le farouche Gengiskhan s'avança avec une armée innombrable vers les bords de l'Oxus. On était alors en 1220 de notre ère. Il eut à peine le temps de s'enfuir en Syrie, où il mourut l'an 627 (1229 [2]).

Yacout est auteur d'un grand nombre d'écrits; deux de ces écrits traitent de géographie, et sont rédigés en forme de dictionnaire. Le premier porte le titre de *Dictionnaire des lieux* [3], et se compose de plusieurs volumes; on le trouve dans différentes bibliothèques d'Europe, notamment à Saint-Pétersbourg. C'est un des ouvrages les plus importants que nous offre la littérature arabe. L'auteur, dans une longue introduction, discute les différents points de la géographie mathématique, physique et politique. Il parle de la grandeur de la terre, de la distribution des mers et de l'enchaînement des montagnes; il offre le tableau des sept climats et des pays qui en font partie. Il n'a pas oublié de déterminer la valeur de certains mots qui reviennent habituelle-

[1] Lee, *Voyages d'Ibn-Bathouta*, p. 84.

[2] La vie de Yacout, extraite du Dictionnaire d'Ibn-Khallekan, a été publiée par Hamaker (*Specimen catalogi*, p. 70 et suiv.).

[3] معجم البلدان.

ment dans le cours de l'ouvrage, tels que *parasange, mille, longitude, latitude, degré, minute, impôts, etc.*

Dans le corps du livre, les noms sont disposés d'après l'ordre des lettres de l'alphabet. L'auteur commence par fixer l'orthographe du nom. Pour cela, il épelle chacune des lettres qui entrent dans sa composition, sans oublier les points diacritiques qui déterminent leur valeur, et les voyelles qui doivent les accompagner. Quand cette orthographe varie, ou que ses recherches personnelles lui permettent de la réformer, il indique la véritable leçon. Ensuite, il discute la signification étymologique du nom, il en trace la forme grammaticale, cite les différentes opinions sur son origine; et, à cette occasion, comme il avait fait une étude approfondie de la philologie arabe, il reproduit quelquefois des observations grammaticales fort intéressantes. Ordinairement la description des grandes villes est accompagnée de leur position astronomique, et souvent cette position est tirée d'un livre grec attribué à Ptolémée, mais que l'auteur nomme *Ketab-almalhama* ou Livre du combat[1]. La description d'une ville ou d'un pays renferme quelquefois des notions sur les produits du sol, sur l'industrie des habitants, sur la langue qu'ils parlent. On y trouve le tableau de la ville, non-seulement au moment où l'auteur écrivait, mais encore pour les temps qui avaient précédé, surtout à partir de l'époque où elle tomba au pouvoir des Arabes. Suivant l'usage des écrivains qui se piquent de littérature, il a soin de mêler à ses descriptions des morceaux de poésie où le lieu a été nommé. Ordinairement, il termine la description par une notice des savants et des autres hommes remarquables qui étaient nés dans le pays, et, à cette occasion, il entre quelquefois dans des détails fort intéressants. C'est ainsi que certaines villes tiennent, dans

[1] كتاب الملحمة Le mot *malhama* désigne ordinairement chez les Arabes un pronostic. (Voy. la Chrestomathie arabe de M. de Sacy, t. II, p. 298.) Il s'applique aux almanachs, mais seulement à ceux qui prédisent l'avenir. Le voyageur juif Péritsol s'en sert pour désigner les romans de chevalerie. (Hyde, *Syntagma dissertationum,* t. I, p. XVII). Ici il me paraît se rattacher aux παράπηγμα, ou calendriers usités chez les Grecs, et sur lesquels on peut consulter le Trésor de Henry Étienne, édition Didot. Le mot grec se dit d'un objet fixé à côté d'un autre, et ce sens n'est pas étranger à la racine arabe لحم.

ce dictionnaire, une place considérable. Par exemple, Bagdad occupe six pages et demie in-folio d'une écriture très-serrée, la Mekke en occupe quatre, Damas quatre, etc.

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, les pays musulmans sont, en général, décrits avec plus de détail que les pays chrétiens et les autres contrées étrangères à l'islamisme. Yacout avait été enlevé à son pays natal étant encore enfant, et il devait peu connaître les livres rédigés en Occident. C'est néanmoins à ce dictionnaire que M. Fraehn a emprunté les fragments de la relation d'Ibn-Fozlan et d'autres morceaux précieux dont il a déjà été parlé[1]. Aboulféda ne paraît pas l'avoir eu à sa disposition.

Le deuxième dictionnaire de Yacout se borne aux noms qui s'appliquent à plusieurs lieux à la fois; il porte le titre de *Livre des noms qui s'écrivent de la même manière, et qui désignent des lieux différents*[2]. Il en a été publié récemment une édition, par M. Wüstenfeld, d'après les manuscrits de Vienne et de Leyde[3].

De plus, il existe un abrégé du grand Dictionnaire de Yacout, dont la publication serait fort utile. L'abréviateur annonce, dans la préface, que, le traité original étant trop considérable pour pouvoir aller dans les mains de tous les amateurs, il avait cru de l'intérêt de la science géographique de le réduire à ce qu'il contenait de vraiment usuel; en conséquence, il avait retranché la partie étymologique, comme étrangère au sujet; les degrés de longitude et de latitude, comme ayant besoin d'être soumis à un nouvel examen; enfin, les notices biographiques, comme pouvant être suppléées par les biographies particulières. L'abréviateur nous apprend, de plus, qu'il avait fait des additions à certains articles, et qu'il en avait corrigé d'autres, soit d'après les observations qu'il avait recueillies dans le cours de ses voyages, soit d'après les avis de personnes dignes de foi. Les additions et les corrections faites par

[1] L'analyse du grand Dictionnaire d'Yacout, qu'on vient de lire, est empruntée en grande partie à la description que M. de Fraehn en a donnée dans son *Ibn-Fozlan's Berichte*, p. XL et suiv. L'ouvrage ne se trouve pas à Paris. (Voy. aussi le Catalogue des manuscrits orientaux d'Oxford, t. I, p. 201.)

[2] كتاب المشترك وضعا والمفترق صقعا.

[3] *Jacut's moshtarik*, Göttingue, 1846, in-8°.

l'abréviateur ont surtout pour objet la province de Bagdad, pays qui avait subi de grands changements dans l'intervalle, notamment à la suite de l'occupation du pays par les Tartares. Le titre de cet abrégé est : *Livre servant de moyens d'observation pour apprendre à connaître les noms des lieux et des vallées*[1].

On n'est pas fixé sur le nom de l'abréviateur. Un exemplaire de la bibliothèque d'Oxford porte le nom d'Abd-almoumen Safy-eddin, fils d'Abd-alhacc[2]. Il a existé un écrivain distingué de Bagdad, nommé Safy-eddin Abd-almoumen, fils de Fâkher, lequel florissait vers la fin du XIIIe siècle, et qui est surtout connu par des livres de musique[3]. Le pays qu'habitait Safy-eddin répond parfaitement à ce qui est dit dans la préface; mais le nom qu'Aboul-Mahassen donne à son père ne s'accorde pas avec celui qui est indiqué sur le manuscrit d'Oxford. D'ailleurs, l'époque où vivait Safy-eddin ne convient pas non plus à ce qu'on lit dans le cours du volume. Safy-eddin vivait à la fin du XIIIe siècle, et le volume renferme des indications qui se rapportent au commencement du XVe. Hadji-Khalfa, qui est ordinairement un guide sûr en bibliographie orientale, se contredit. D'une part[4], il cite un abrégé du grand Dictionnaire de Yacout, par Soyouthy, lequel n'avait pas été achevé, ainsi qu'un abrégé du même ouvrage, qui commençait comme le nôtre. D'autre part[5], il cite l'abrégé de Soyouthy, avec un extrait de la préface, et cet extrait se retrouve dans notre volume. En même temps, il répète que l'abrégé de Soyouthy n'avait jamais été fini, et le nôtre s'étend jusqu'à la fin de l'alphabet. Hadji-Khalfa cite, de plus, un abrégé fait par Safy-eddin Abd-almoumen; il en indique, en outre, un qui avait été rédigé par Yacout lui-même, et qui était intitulé comme le nôtre.

[1] كتاب مراصد الاطلاع على اسماء الامكنة والبقاع

[2] *Catalogue des manuscrits d'Oxford*, t. I, p. 197; t. II, p. 228.

[3] Comparez le *Manhel-alsafy* d'Aboul-Mahassen (manuscrit arabe de la Bibliothèque royale, anc. fonds, t. IV, fol. 91 v.), et l'ouvrage publié à Leipsig, par M. Kiesewetter, sous le titre de : *die Musik der Araber*, avec une préface de M. de Hammer; 1842, in-4°.

[4] Aux mots مراصد الاطلاع de son Dictionnaire bibliographique.

[5] Aux mots معجم البلدان.

Au milieu de cette divergence, on ne peut émettre que des conjectures. Mon opinion est que l'abrégé dont il s'agit ici a été rédigé par Yacout lui-même. Ce qui me le fait croire, c'est qu'il n'a pu avoir été fait que par un homme profondément instruit dans les récits des premières conquêtes musulmanes. J'ai retrouvé, dans les articles qui se rapportent à la Perse, à la vallée de l'Indus et au Pendjab, les propres expressions de Beladory et des écrivains arabes de la première époque. Au commencement du xve siècle, un écrivain du nom de Safy-eddin Abd-almoumen, fils d'Abd-alhacc, l'aura revu et mis au courant. On connaît un grand nombre d'abrégés du même genre, rédigés par Soyouthy; mais ici l'on ne peut pas songer à cet écrivain trop fécond. D'abord, suivant les paroles expresses de Hadji-Khalfa, son travail n'avait jamais été achevé; d'ailleurs, Soyouthy était né et a toujours vécu en Égypte, et ici il s'agit d'un homme de la province de Bagdad. Enfin, Soyouthy naquit l'an 849 de l'hégire (1445 de J. C.), et notre abrégé a dû recevoir sa dernière forme entre l'année 817 (1415 de J. C.) et celle de la prise de Constantinople par les Turks, en 1453 [1].

Vers la même époque, il parut une description historique et géographique de l'Afrique et de l'Espagne, rédigée par le scheikh Mohy-eddin Abou-Mohammed Abd-alouahid, surnommé *Almarâkeschy,* du nom de Marok, sa patrie. Abd-alouahid était né l'an 581 (1185), et il fit ses études à Fèz, de tout temps le principal foyer scientifique de l'Afrique occidentale. A cette époque, le nord-ouest de l'Afrique et l'Espagne méridionale étaient soumis aux mêmes lois, sous l'autorité des princes Almohades. En 606 (1210), Abd-alouahid traversa le détroit et alla écouter les leçons des savants qui faisaient la gloire de l'Espagne musulmane; ce fut pour lui une occasion de contempler les derniers beaux jours de l'islamisme, à Seville et à Cordoue. Quelques années après, il se mit en route pour faire le pèlerinage de la Mekke. Il se trouvait en Égypte, pendant les années 617, 618 et 619 (1220-1222), lorsque les croisés firent une descente dans le pays et s'emparèrent de Damiette.

[1] Hamaker, *Specimen catalogi,* p. 68 et suiv.

Sa description fut rédigée l'an 621 (1224). L'ouvrage est intitulé : *Le livre admirable, offrant un précis de l'histoire du Magreb*[1] ; M. Reinhart-Dozy en a publié récemment une édition, d'après un manuscrit unique de la bibliothèque de Leyde[2]. Aboulféda l'a mis quelquefois à contribution.

Pendant ce temps, les travaux mathématiques, si utiles pour le perfectionnement de la géographie, se poursuivaient avec ardeur. Le milieu du XIIIe siècle fut signalé en Occident par les écrits mathématiques d'Aboul-Hassan Aly de Marok. Selon la coutume des écrivains de cette époque, Aboul-Hassan voyagea beaucoup. Il parcourut le midi de l'Espagne et le nord de l'Afrique, depuis l'océan Atlantique jusqu'aux rives du Nil. Il nous reste de lui un ouvrage intitulé : *Collection des commencements et des fins*[3]. La première partie de ce traité est consacrée à l'exposition des éléments sur lesquels reposent les diverses branches de l'astronomie, à savoir la cosmographie ou description du ciel et de la terre, la chronologie et la gnomonique. Les trois premiers livres de la seconde partie sont presque entièrement consacrés aux instruments relatifs à la mesure du temps, et les quatre livres suivants contiennent la description des instruments purement astronomiques, entre lesquels on distingue plusieurs quarts de cercle, une sphère, un planisphère, dix sortes d'astrolabes, etc. On connaît la grande place que les instruments occupent dans les observations. Aboul-Hassan se plaint que les constructeurs d'instruments de son temps ne savaient ni calcul, ni géométrie, prétendant que leur art pouvait se passer des notions théoriques. Voilà pourquoi il essaya de corriger les procédés inexacts, d'abréger les opérations qui étaient trop longues, et de compléter les théories qui lui paraissaient défectueuses[4].

[1] كتاب المعجب فى تلخيص اخبار المغرب

[2] Le titre est *The history of the Almohades*, Leyde, 1847, in-8°.

[3] جامع المبادى والغايات

[4] On trouve dans l'Histoire de l'astronomie au moyen âge, par Delambre, une appréciation fort exacte de cette partie de l'ouvrage d'Aboul-Hassan, d'après les extraits que lui avait communiqués M. Sédillot père. Les personnes qui voudraient étudier particulièrement ce sujet, devenu aujourd'hui de pure curiosité, ne peuvent mieux faire

Malheureusement, Aboul-Hassan lui-même semble avoir été plutôt un praticien qu'un savant proprement dit. Ses descriptions manquent souvent de précision, et il paraît ne s'être pas toujours rendu compte des résultats obtenus par les véritables astronomes, tels qu'Aboul-Véfa et Ibn-Younis. Dans la seconde partie de son traité, il donne la longitude et la latitude de cent trente-cinq lieux terrestres, parmi lesquels il y en a trente-quatre où l'auteur dit avoir observé lui-même. Le point le plus occidental qu'il indique est la ville d'Ofran, située sur les bords de l'océan Atlantique, au sud-ouest de Marok. A en juger par les lieux dont la latitude nous est connue, les latitudes d'Aboul-Hassan sont généralement trop faibles, et dans quelques-unes l'erreur est de plus d'un degré. A plus forte raison, les longitudes doivent laisser à désirer. Pour les longitudes, du reste, Aboul-Hassan a pris pour point de départ un méridien particulier, nommé *Coupole d'Aryn*, dont il sera parlé dans le paragraphe suivant.

L'ouvrage d'Aboul-Hassan est moins un traité des instruments astronomiques qu'un exposé des opérations usuelles de l'astronomie; l'auteur y remplace le calcul par des procédés graphiques, comme les cadrans solaires et les analèmes. Le tracé de la ligne méridienne, cette opération fondamentale de l'astronomie, y est déterminé par l'observation des ombres égales projetées par un gnomon à style; c'est le procédé qui se pratiquait à la même époque en Syrie et en Perse [1]. Mais on ne tarda pas à employer l'image du soleil, transmise par un orifice

que de recourir à cet extrait de Delambre, qui offre le tableau complet de la gnomonique des Arabes à cette époque, et où les procédés graphiques sont transformés en formules trigonométriques, qui les rendent plus faciles à comprendre. D'un autre côté, M. Biot, dans le premier volume de la troisième édition de son Traité d'astronomie physique, est parvenu à établir encore plus de simplicité pour les cas les plus difficiles de ce genre de problème, en remplaçant les considérations géométriques, quelquefois fort complexes, sur lesquelles Delambre s'est appuyé, par un calcul analytique direct et uniforme, où les cas divers se distinguent seulement par les signes des quantités qui y répondent.

[1] *Mémoire sur l'observatoire de Meragah et sur quelques instruments employés pour y observer*, par Jourdain. (*Magasin encyclopédique*, ann. 1810, et pag. 17 du tirage à part.)

circulaire percé dans une voûte [1]; l'astronome chinois Kocheou-king, peut-être instruit par les Arabes, observait les solstices avec plus de précision encore, en formant cette image à travers un trou d'aiguille qui était percé dans une plaque de métal fixée à quarante pieds de hauteur au-dessus du sol.

Du reste, le traité d'Aboul-Hassan a l'avantage de remplir une lacune considérable dans l'histoire de la science; de plus, il donne une connaissance complète des instruments graphiques, à l'aide desquels on remplaçait fréquemment le calcul numérique, avant que l'invention des logarithmes l'eût rendu plus facile [2].

Il existe une traduction française de la première partie et des trois premiers livres de la deuxième partie du traité d'Aboul-Hassan, par M. Sédillot père. Cette traduction, qui a été faite avec beaucoup de soin, a été publiée par M. Sédillot fils, sous le titre de *Traité des instruments astronomiques des Arabes* [3]. Pour les quatre derniers livres, qui contiennent la description des instruments astronomiques, M. Sédillot en a inséré de nombreux fragments, avec les figures, dans un mémoire qui est placé en tête du premier volume du recueil des Savants étrangers, publié par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

A la même époque, l'Orient montrait avec orgueil les travaux du célèbre Nassyr-eddin Abou-Djafar Mohammed, surnommé *Althoussy*, parce qu'il était originaire de Thous, dans le Khorassan. Nassyr-eddin naquit dans les premières années du XIII[e] siècle. Doué des plus heureuses dispositions, il cultiva à la fois plusieurs branches des connaissances humaines, la philosophie, la jurisprudence, l'histoire naturelle, la géographie et les mathématiques; on dit même qu'il avait étudié le grec. Un écrit qu'il adressa au khalife de Bagdad, n'ayant pas été accueilli avec les égards qu'il méritait, il conçut une haine implacable contre ces pontifes, alors déchus du haut rang qu'ils avaient

[1] *Mémoire sur l'observatoire de Meragah*, p. 15.

[2] Pour cette appréciation du traité d'Aboul-Hassan, je me suis aidé de deux articles insérés par M. Biot dans le Journal des savants des mois de septembre et octobre, 1841.

[3] Paris, 1834 et 1835, 2 vol. in-4°.

occupé. Bientôt, les Tartares, qui s'étaient rendus maîtres de toute la partie septentrionale de l'Asie, passèrent l'Oxus, et, pénétrant en Perse, renversèrent le khalifat. Nassyr-eddin s'attacha à la cause des Tartares, et obtint la bienveillance de Houlagou, leur chef. Ce fut à sa demande que Houlagou fonda à grands frais un observatoire dans la ville de Méragah, non loin de Tauris[1]. Les fondements de cet observatoire furent jetés au printemps de l'année 657 (1259); Nassyr-eddin en eut la direction, et ce fut là qu'il fit les observations qui ont rendu son nom célèbre. Il mourut l'an 672 (1274 de J. C.), âgé de soixante et quinze ans lunaires[2].

Les nombreux ouvrages de Nassyr-eddin attestent sa vaste instruction. Les Orientaux le placent au premier rang de leurs savants, et ils le citent quelquefois sous le simple titre de *khodja* ou docteur. Nassyr-eddin a perfectionné plusieurs instruments propres à l'astronomie et aux mathématiques en général; il en a même créé de nouveaux, et la fondation de l'observatoire de Méragah fut comme une ère nouvelle à cet égard[3].

Les tables astronomiques qui présentaient les résultats de ses observations personnelles et de celles des astronomes placés sous sa direction, reçurent le nom de *Table ilkhanienne*[4], du titre d'*Ilkhan*, que prenaient les princes tartares de Perse, pour qui elles avaient été composées. La Bibliothèque royale de Paris en possède un exemplaire qui est de la main du fils de Nassyr-eddin lui-même[5]. L'ouvrage se divise en quatre livres : le premier traite des époques; le deuxième, du mouvement des planètes; le troisième, de la connaissance des temps, et le quatrième, de tout ce qui a rapport aux opérations astrologiques.

Voici un extrait de la préface : « Les maîtres de l'art ont dit : « Des « observations qui durent moins de trente ans, espace de temps néces-

[1] Mémoire de Jourdain, déja cité, p. 13 et suiv.

[2] Comparez la Chronique d'Aboulféda, t. V, p. 36, et la Chronique arabe d'Aboulfarage, p. 548.

[3] Mémoire de Jourdain, déjà cité.

[4] زيج ايلخانى

[5] Ancien fonds persan de la Bibliotheque royale, n° 163.

« saire pour l'entière révolution des sept planètes, ne peuvent être « exactes; et, si elles durent plus de trente ans, elles n'en ont que plus « de justesse. » Notre souverain, par l'ordre de qui l'observatoire a été fondé, nous a ordonné de faire nos efforts pour que les nôtres soient terminées en douze ans. Nous lui avons répondu que si la fortune nous était favorable, nous ferions notre possible pour satisfaire à ses désirs. Les seules observations faites avant nous, dans lesquelles nous ayons eu confiance, sont: celles d'Hipparque, qui a vécu quatorze cents et quelques années avant nous; celles de Ptolémée, faites deux cent quatre-vingt-cinq ans après Hipparque. Après celles-ci, viennent celles des musulmans; d'abord, celles qui furent faites par l'ordre d'Almamoun, quatre cent trente et quelques années avant les nôtres; d'Albateny, en Syre; d'Ibn-Younis, au Caire; d'Ibn-Alalam, à Bagdad. De toutes ces suites d'observations, aucune n'a duré le temps nécessaire. Les plus conformes aux nôtres sont celles d'Ibn-Younis et celles d'Ibn-Alalam; ce sont aussi celles qui en sont les plus voisines; car elles n'en sont distantes que de deux cent cinq ans. Enfin, nous avons examiné toutes les observations précédentes, et nous avons comparé leurs résultats avec ceux que nous ont donnés les nôtres[1]. »

Les tables de Nassyr-eddin jouirent, à leur apparition, de la plus grande célébrité, et l'auteur fut mis au même rang que Ptolémée, dont il était censé avoir amélioré les doctrines. Ces tables ne tardèrent pas à pénétrer jusqu'au fond de la Tartarie, et de là s'introduisirent en Chine. On découvre encore dans le chinois les noms des mois persans; mais il est reconnu maintenant que ces tables offrent peu d'observations originales. Le catalogue des étoiles est une simple reproduction du catalogue d'Ibn-Younis, qui avait copié Ptolémée, lequel, à son tour, avait copié Hipparque[2]. Nassyr-eddin s'est borné à réduire ces tables au méridien de la ville de Méragah, où il faisait ses observations. A l'exemple d'Albateny et d'Ibn-Younis, il a observé deux ou trois étoiles

[1] Mémoire de Jourdain, déjà cité, p. 61 et suiv.

[2] M. Biot vient d'insérer, dans le Journal des Savants du mois de juillet 1847, un mémoire sur les plagiats de Ptolémée.

seulement, et a pris les autres dans l'Almageste de Ptolémée, en faisant aux longitudes la correction commune.

Parmi les élèves et les collaborateurs de Nassyr-eddin, dont quelques-uns acquirent de la célébrité, Aboulféda cite[1] Mahmoud, surnommé *Cothb-eddin*, ou le Pôle de la religion. Mahmoud était né à Schyraz, l'an 634 (1236 de J. C.), et il remplit les fonctions de cadi à Tauriz. Outre l'astronomie et la jurisprudence, il cultivait la médecine. Il mourut l'an 710 (1311[2]).

Un des auteurs qu'Aboulféda a mis le plus souvent à contribution est Aboul-Hassan-Nour-eddin-Aly, vulgairement appelé *Ibn-Sayd*, du nom de l'un de ses aïeux. On donna à Ibn-Sayd le surnom d'*Algarnâthy*, parce qu'il était né à Grenade, et celui d'*Almagreby* ou l'Occidental, à cause de la place que l'Espagne occupe par rapport aux pays d'Orient. Ibn-Sayd naquit l'an 610 (1214 de J. C.); il appartenait à une famille considérable, et son père, appelé Moussa, était chargé du gouvernement de la ville de Séville, qui n'était pas encore tombée au pouvoir des chrétiens. Il fut élevé à Séville et reçut une éducation distinguée. Son père était fort instruit, et avait entrepris la rédaction de deux chroniques, l'une pour l'Orient et l'autre pour l'Occident. Se sentant près de mourir, il recommanda à son fils d'y mettre la dernière main et de les publier. Ibn-Sayd se fit un devoir de suivre les intentions de son père, et, pour y répondre plus dignement, il résolut de parcourir les principales contrées musulmanes. Il visita successivement le Caire, Mossoul, Bagdad, Bassora, Alep et Damas; de plus, il s'acquitta du pèlerinage de la Mekke. Il retourna ensuite dans l'Occident et mourut à Tunis, l'an 673 (1274 de J. C.).

A Bagdad, Ibn-Sayd mit à contribution les bibliothèques de la ville, au nombre de trente-six. En effet, cette capitale n'avait pas encore été saccagée par les Tartares, et elle offrait des ressources de tout genre. A Alep, où il se trouvait entre les années 634 et 658 (1236-1260), il

[1] Ci-dessous, p. 43.

[2] *Chronique d'Aboulféda*, t. V, p. 242, et Wüstenfeld, *Histoire des médecins arabes*, pag. 148. (Voyez aussi le Dictionnaire de Hadji-Khalfa, t. II, p. 229, aux mots التحفة الشاهية)

attira sur lui l'attention du prince de cette ville, qui était un arrière-petit-fils du grand Saladin, et qui, à l'exemple de presque tous les princes de sa famille, cultivait la littérature. Ce fut ce prince qui engagea Ibn-Sayd à faire part au public du fruit de ses voyages et de ses lectures. Ibn-Sayd acheva le travail commencé par son père, et publia deux chroniques. L'une est intitulée *Livre qui renferme des détails singuliers au sujet des habitants du Magreb*[1]; pour l'autre, elle porte le titre de *Livre qui jette du jour sur l'histoire des habitants du Maschrec* ou Orient[2].

Mais l'ouvrage dont il doit être question de préférence ici, est le petit traité intitulé *Djagrafya* ou Géographie. Ce traité, qui, en beaucoup de chapitres, est un simple abrégé de celui d'Édrisi, est partagé, comme celui-ci, d'après l'ordre des sept climats, et chaque climat est subdivisé en sections. On a vu que le traité d'Édrisi était privé des positions astronomiques, et que les cartes qui étaient destinées à suppléer à cette grave lacune, manquent dans beaucoup d'exemplaires. L'objet spécial d'Ibn-Sayd paraît avoir été d'obvier à cet inconvénient, et de dispenser, avec un petit volume, du travail original. Chaque nom de lieu un peu considérable est accompagné de sa longitude et de sa latitude. De plus, comme, depuis Édrisi, beaucoup de nouveaux faits géographiques avaient été mis en lumière, Ibn-Sayd les a insérés dans son travail. Il cite souvent un écrivain appelé Ibn-Fathima ou le Fils de Fathime, lequel avait navigué sur les côtes occidentales de l'Afrique jusqu'au cap Blanc[3], et sur les côtes orientales jusqu'au pays de Sofala[4]. Ibn-Sayd le cite encore pour le lac Aral et la ville de Rome, ce qui donne lieu de croire qu'Ibn-Fathima avait composé un traité général. Cet auteur m'est inconnu.

Ibn-Sayd n'a pas toujours travaillé avec la critique désirable; il a

[1] كتاب المغرب فى اخبار اهل المغرب Aboulféda cite, dans la préface de sa Chronique, cet ouvrage comme une des sources où il avait puisé. Fleischer, *Historia anteislamica*, p. 2 et 204.

[2] كتاب المشرق فى اخبار اهل المشرق Voy. le *Manhel-alsafy*, d'Aboul-Mahassen, man. ar. de la Biblioth. roy. anc. fonds, t. IV, p. 166, ainsi que l'ouvrage de M. de Gayangos, intitulé *the History of the mohammedan dynasties*, t. I, p. 309, 327 et 440, et le Catalogue de la bibliothèque d'Oxford, t. II, p. 231.

[3] Ci-dessous, p. 215.

[4] Ci-dessous, p. 208.

quelquefois mêlé un climat avec l'autre; ses descriptions particulières ne sont pas toujours d'une exactitude rigoureuse. Quand Aboulféda s'occupa de la composition de son traité, il se laissa séduire par l'origine occidentale d'Ibn-Sayd, et il lui accorda une foi entière pour les contrées de l'Europe et de l'Afrique; mais ensuite il reconnut ses inexactitudes, et la dernière rédaction du traité d'Aboulféda est dégagée d'une foule de passages qui se trouvent dans le manuscrit autographe de la bibliothèque de Leyde[1].

La Bibliothèque royale de Paris possède un exemplaire du traité d'Ibn-Sayd, qui est le même dont s'est servi Aboulféda; et, comme Aboulféda a quelquefois mal lu le texte, il m'a été facile de remonter à la source de l'erreur. Cet exemplaire a, de plus, l'avantage, ainsi qu'il est dit à la fin, d'avoir été collationné sur l'original[2].

La bibliothèque d'Oxford possède un exemplaire du traité d'Ibn-Sayd, qui est intitulé : *Livre sur l'étendue de la terre en long et en large*[3]. Mais on y trouve, de plus, un livre plus considérable, contenant, entre autres choses, de nombreux passages empruntés aux écrits historiques et géographiques d'Ibn-Sayd[4]. Quelques savants ont induit de là qu'il existait deux rédactions du traité d'Ibn-Sayd, l'une plus développée que l'autre. Cette opinion me paraît sans fondement. Le second ouvrage se compose de deux parties, attribuées l'une à Ibn-Ishac, et l'autre à Ibn-Sayd. Il n'y est pas seulement traité de géographie, mais d'astronomie, d'histoire, etc.[5]. C'est évidemment une compilation faite par Ibn-Ishac lui-même.

A l'époque où Ibn-Sayd parcourait l'Orient, il y avait en Mésopotamie un homme dont le nom est devenu populaire comme géographe et surtout comme naturaliste. C'est Zakarya, fils de Mohammed, ordinairement appelé *Alcazouyny*, parce qu'il était originaire de la ville de Cazouyn ou Casbin, en Perse. Cazouyny se vantait de descendre de l'imam Malek, fils d'Anas, qui vivait dans le VIIIe siècle de notre ère,

[1] Préface de l'édition du texte, p. XLI.

[2] *Ibid.* p. XLV. Suppl. arabe n° 1905.

[3] كتاب بسط الارض فى طولها والعرض (tome Ier du Catalogue, p. 220, n° 1015).

[4] *Ibid.* t. I, p. 188, n° 874.

[5] *Ibid.* t. II, p. 230 et 233.

et qui eut la gloire de donner son nom au rite malékite, aujourd'hui suivi en Algérie et dans la plus grande partie de l'Afrique. Sa famille était depuis longtemps en possession de fournir des jurisconsultes et d'autres hommes distingués. Malgré la célébrité dont il ne tarda pas à jouir, les biographes arabes se sont très-peu occupés de lui. Il paraît être né vers les commencements du XIIIe siècle, et avoir quitté de bonne heure sa patrie, pour venir à Bagdad, alors le centre des lumières. D'après ce qu'il nous apprend lui-même[1], il se trouvait l'an 630 (1233) à Damas, où il eut des rapports avec un écrivain mystique appelé Mohy-eddin Ibn-Alaraby[2]. Vers la même époque, il vit, probablement à Mossoul, un ancien ministre des enfants de Saladin, homme fort instruit, nommé Ibn-Alatir Dhya-eddin, qui, dit-il, était alors fort vieux[3]. Suivant Aboul-Mahassen, notre auteur, qui alliait l'étude de la jurisprudence avec celle de la géographie et des sciences naturelles, remplit, sous l'autorité du khalife de Bagdad, les fonctions de cadi à Vasseth sur le Tigre, et à Hilla sur l'Euphrate, et mourut l'an 682 (1283 de J. C.[4]). Hadji-Khalfa rapporte que celui de ses ouvrages qui traite de géographie fut composé l'an 674 (1275 de J. C.[5]). Suivant Casiri, le même écrit aurait été rédigé l'an 661 (1263[6]). Quoi qu'il en soit, l'on peut induire des expressions d'Aboul-Mahassen que Cazouyny, après la prise de Bagdad par les Tartares, l'an 656 (1258), et la chute du khalifat, vécut dans la retraite. C'est probablement dans cet intervalle qu'eut lieu la composition de ses ouvrages.

Les écrits de Cazouyny, sans être parfaits en eux-mêmes, donnent une idée avantageuse de son savoir, et l'ont fait surnommer le *Pline des Orientaux*. Le plus important de tous, et celui qui a le plus con-

[1] Man. arab. de la Biblioth. roy. (suppl. n° 917, fol. 204).

[2] *Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa*, t. IV, p. 381 et suiv. aux mots الفتوحات المكية, et *Catalogue des manuscrits orientaux de la Bibliothèque de Leipzig*, par M. Fleischer, p. 490.

[3] Sup. ar. de la Bibl. roy. n° 917, fol. 117.

[4] M. Silvestre de Sacy a publié la notice d'Aboul-Mahassen dans la deuxième édition de sa Chrestomathie arabe, t. III, p. 447.

[5] Édition imprimée, t. I, p. 154.

[6] *Bibliothèque de l'Escurial*, t. I, p. XIV de la préface, t. II, p. 5.

tribué à répandre sa réputation, est intitulé *Merveilles des choses créées et singularités des choses existantes*[1]; il se compose de deux parties et d'une introduction. L'introduction est consacrée à la classification générale des êtres et de leurs facultés, d'après les philosophes grecs, notamment d'après Aristote. Pour la première partie, elle traite de ce que l'auteur nomme les choses d'en haut, et la deuxième des choses d'en bas. Les choses d'en haut consistent dans le soleil, la lune, les astres, les anges, les génies, etc. De plus, l'auteur parle des calendriers arabe, syrien et persan, des fêtes, etc. cette partie est fort courte. La deuxième est le tableau général de la terre et de ses phénomènes. L'auteur traite successivement des éléments en général et de chacun en particulier, des météores, des vents, etc. De là il passe à la division de la terre en sept climats, aux différentes mers et aux principaux fleuves; il explique la cause des tremblements de terre; il dépeint la formation des montagnes, l'origine des fleuves, des sources et des puits. Dans cette partie, il se rapproche des doctrines des géologues modernes, tels que Werner, auxquels on a donné l'épithète de *Neptuniens*. Vient ensuite la description des minéraux, des plantes et des animaux, qui occupe à elle seule la moitié de l'ouvrage.

On trouve, dans ce traité, un grand nombre de faits curieux. Le chapitre de l'homme est très-développé, non-seulement sous le point de vue anatomique, mais encore sous le point de vue intellectuel et moral. D'autres faits, sans avoir une grande importance en eux-mêmes, font connaître les opinions des Orientaux du moyen âge, et donnent lieu à des rapprochements intéressants avec ce que croyaient les anciens et ce qu'on croyait alors en Europe. L'auteur, outre les écrivains grecs, principalement Aristote, qui, au moyen âge, tenait la première place en Orient comme en Occident, a mis à contribution les écrits d'Avicenne, d'Albyrouny, la relation d'Ibn-Fozlan, et surtout les deux ouvrages d'Abou-Hamid de Grenade, dont il a été parlé[2]. Il a également

[1] عجائب المخلوقات وغرائب الموجودات

[2] Ci-devant, p. CXI. Il existe à la bibliothèque d'Oxford un exemplaire du livre des Merveilles des choses créées, qui, entre autres modifications, est attribué à Abou-Hamid, et où Abou-Hamid invoque le témoignage

recouru aux ouvrages d'Aldjahedh et de Massoudy, sur les merveilles de la nature, sans oublier un traité persan, intitulé, comme le sien, *Merveilles des choses créées*, et composé, un siècle auparavant, par Ahmed de Thous[1]. Il n'avait pas plus de critique et de méthode que Pline; il classe les rats et les gerboises avec les insectes; il regarde comme le produit d'une œuvre surnaturelle les êtres monstrueux, qu'on explique maintenant sans peine, d'après les théories de Geoffroy Saint-Hilaire; néanmoins, l'ouvrage est, en son genre, un traité fondamental, et il y aura une lacune dans la littérature arabe, telle qu'elle a pris place en Europe, tant qu'il n'en aura pas été publié une édition textuelle[2]. Les Persans en possèdent une version dans leur langue, et on trouve dans les bibliothèques, dans l'une et l'autre version, des exemplaires de choix, qui sont accompagnés de peintures.

Malheureusement, cet ouvrage, par l'effet même de sa popularité, a donné lieu à plus d'une difficulté. Les manuscrits diffèrent beaucoup entre eux; dans les uns, la rédaction est plus étendue; dans les autres, elle est plus courte; évidemment, il y a eu à la fois des suppressions et des interpolations. De plus, chose singulière, dans la plupart des exemplaires, le style est incorrect et fourmille de solécismes. Quelquefois, dans les exemplaires ornés de peintures, ces peintures sont faites d'imagination; par exemple, un de ces manuscrits, au chapitre

de Cazouyny. C'est évidemment l'œuvre d'un faussaire, et il est surprenant que M. Pusey s'y soit laissé tromper. (Voy. le Catalogue d'Oxford, t. II, p. 227 et 534.)

[1] *Dictionnaire bibliographique* de Hadji-Khalfa, t. IV, p. 188. Cet ouvrage se trouve dans la Bibliothèque impériale de Vienne, et M. de Hammer en a publié quelques fragments dans son écrit intitulé : *Sur les origines russes*, St-Pétersbourg, 1827, p. 31 et suiv. Voy. aussi le Catalogue des manusc. arabes, persans et turks de la bibliothèque de M. de Hammer, déjà cité, p. 129. Au lieu de Ahmed, Hadji-Khalfa donne à l'auteur, le nom de Mohammed fils de Mahmoud.

[2] M. Clément-Mullet s'occupe depuis plusieurs années de remplir cette lacune. Il est suffisamment préparé à cette importante tâche par ses longues études en géologie et dans les autres branches des sciences naturelles. En attendant, on lit avec plaisir les fragments insérés par feu Chézy dans la Chrestomathie arabe de M. de Sacy. Ces fragments sont accompagnés de notes de M. de Sacy. Dans cette notice, j'ai cru devoir m'éloigner, en quelques points, de l'opinion de l'illustre orientaliste et des autres savants qui ont eu à parler de Cazouyny.

des constellations, offre l'image d'un vaisseau armé de canons[1]. Ajoutez à cela les éditions abrégées, les rédactions plus ou moins modifiées, et publiées sous un autre titre et sous un autre nom. Le désordre a été tel, que les bibliographes orientaux ne s'y sont plus reconnus, et que la confusion s'est mise dans les écrits publiés par les Européens. Je vais parler d'abord de l'ouvrage de Cazouyny qui traite de la géographie, et ensuite, revenant sur mes pas, je ferai quelques remarques applicables à l'un et à l'autre ouvrage.

Le traité de géographie est intitulé *Monuments des pays et histoire de leurs habitants*[2]. C'est une espèce de dictionnaire où les noms de lieux sont disposés dans l'ordre alphabétique, mais où chaque climat forme un chapitre à part. Ainsi l'ouvrage n'est pas d'un usage aussi facile que les dictionnaires ordinaires, tels que le grand et le petit dictionnaire de Yacout; d'un autre côté, il a, comme ceux-ci, l'inconvénient de séparer les lieux qui appartiennent à la même contrée. L'auteur dit, dans la préface, qu'il a déposé dans ce livre le résultat de ses lectures, ainsi que ce qu'il avait entendu dire et vu de ses yeux. Mais, à peu de chose près, le livre est fait avec les mêmes livres que le traité précédent, et l'auteur invoque les mêmes autorités[3]. Comme quelques-uns des ouvrages qui y sont cités ne nous sont point parvenus, on a l'avantage d'y trouver des témoignages qu'on chercherait vainement ailleurs. Ainsi que l'indique le titre, l'auteur, quand l'occasion s'en présente, raconte des anecdotes biographiques et historiques. Malheureusement il ne montre pas plus de critique que dans le Livre des merveilles des choses créées, et l'on aurait tort de le croire sur parole. Il se publie en ce moment une édition du texte[4].

[1] Mss. arab. de la Biblioth. roy. suppl. n° 866, fol. 33.

[2] اثار البلاد واخبار العباد

[3] Casiri dit (*Bibliothèque de l'Escurial*, t. I, p. XIV de la préface, et t. II, p. 5) que Cazouyny, avant de composer son traité, avait parcouru l'Asie et l'Afrique. Je suis porté à croire que Casiri s'est trompé. Cazouyny me paraît n'avoir vu par lui-même que la Mésopotamie et la Syrie, outre son pays natal.

[4] L'édition s'imprime à Göttingue, sous les auspices de la Société asiatique allemande, par les soins de M. Wüstenfeld. Déja, feu M. Uylenbroek avait publié la partie qui concerne le Djebal, dans le *Iracæ persicæ descrip-*

Du reste, l'ouvrage se trouve, dans les bibliothèques, sous deux titres différents. Outre les exemplaires qui portent le titre de *Monuments des pays, et histoire de leurs habitants*, il y en a qui sont simplement appelés *Merveilles des pays*[1]. J'ai comparé les exemplaires de l'une et de l'autre catégorie qui se trouvent à la Bibliothèque royale, et je me suis assuré que le fond est le même dans tous; mais les exemplaires qui portent le titre de *Merveilles des pays* renferment un plus grand nombre de notices biographiques. Par exemple, c'est seulement dans les exemplaires de la dernière catégorie que j'ai rencontré l'indication de l'entrevue que l'auteur eut, à Damas, avec le cheikh Mohy-eddin Ibn-alaraby. De même, l'article consacré à la ville de Cazouyn y est accompagné de plusieurs notices qui manquent dans le livre des Monuments[2]. Il est difficile de croire que ces additions soient d'une autre main que celle de Cazouyny. Je suis donc d'avis que le livre des Merveilles des pays est une nouvelle édition de celui des Monuments, et que l'auteur l'aura publié sous un nouveau titre, afin de le rapprocher davantage du livre des Merveilles des choses créées, qui avait eu un succès extraordinaire. L'un avait pour objet la géographie proprement dite, l'autre embrassait la nature entière[3].

J'en viens maintenant aux remarques que j'ai annoncées. La plupart des exemplaires des écrits de Cazouyny attribuent à l'auteur le nom de Zakarya, fils de Mohammed, fils de Mahmoud; mais il y en a qui portent tantôt le nom de Mohammed, fils de Mahmoud, tantôt celui de Mohammed, fils de Mohammed. Aboul-mahassen, dans la courte notice qu'il a consacrée à Cazouyny, l'appelle Mohammed, fils de Mahmoud. On s'est demandé si ces divers écrits n'appartiendraient pas à plusieurs générations d'une même famille. Je regarde comme indubi-

tio, déja cité, et M. Gildemeister la portion qui traite de l'Inde, dans le premier fascicule du recueil intitulé : *Scriptorum arabum de rebus indicis loci et opuscula.*

[1] عجائب البلدان

[2] Voy. l'édition de M. Uylenbroek, p. 45 du texte. — [3] Il faudrait admettre l'ordre inverse si, comme le dit Casiri, le livre des Merveilles des pays avait été composé l'an 661, et si, comme le dit Hadji-Khalfa, le livre des Monuments l'avait été en 674.

table la leçon *Zakarya, fils de Mohammed, fils de Mahmoud,* et, dans mon opinion, la notice d'Aboul-Mahassen pèche par l'omission d'un degré, cas qui se présente assez souvent dans les généalogies orientales. Voici mes preuves. Cazouyny, dans le livre des Monuments, parlant de son père, l'appelle Mohammed [1]. On lit, au commencement d'un magnifique exemplaire du livre des Merveilles des choses créées, qui a été copié du vivant de l'auteur, par un médecin qui paraît s'être trouvé sous son patronage, ces mots : « Livre des Merveilles des choses créées.... du nombre des compositions de notre maître, le dispensateur des bienfaits, le seigneur scheikh de son temps, colonne du monde et de la religion, Zakarya, fils de Mohammed, fils de Mahmoud-al-Cazouyny Alkomouny, cadi de Ouasseth, dans l'Irac, et de ses dépendances, que Dieu honore ses services, qu'il double son pouvoir, en considération de Mahomet et de sa sainte famille [2] ! » A la fin on lit : « Écrit..... par Mohammed, fils de Mohammed, fils d'Ali le Damasquin, médecin, habitant maintenant..... dans l'Irac..... l'an 678 (1279 de J. C.) [3]. » Enfin, l'auteur du traité géographique persan, intitulé *Nozhet-al-Coloub,* écrivain qui devait s'y connaître, puisqu'il florissait dans la première moitié du XIVe siècle, et qu'il naquit à Cazouyn même, cite dans sa préface, parmi les sources où il a puisé, le livre des Merveilles des choses créées et celui des Monuments, et il en nomme l'auteur *Zakarya, fils de Mohammed, fils de Mahmoud le Komounyen.*

Le titre d'*Alkomouny* a été encore un sujet de difficulté. Dans quelques manuscrits, ce mot est altéré, et le vénérable d'Herbelot a lu *Alkoufy* ou l'homme originaire de la ville de Koufa. Ce titre est dérivé

[1] Volume de Uylenbroek, p. 44 du texte.

[2] كتاب عجائب المخلوقات..... من تصانيف مولانا مولى النعم الصاحب شيخ وقته عماد الدنيا والدين زكريا بن محمد بن محمود القزويني الكموني قاضي واسط العراق واعمالها اعز الله نصره وضاعف قدره بمحمد واله الطاهرين. Ce manuscrit se trouvait, il y a quelques années, à Paris, entre les mains de M. Sommaripa, qui l'avait apporté lui-même du Levant.

[3] كتبه... محمد بن محمد بن علي الدمشقي المتطب الساكن يومئذ... العراق... سنة ثمان وسبعين وستماية هلالية

du nom de la famille à laquelle appartenait Cazouyny, et qui était une des principales de Cazouyn[1].

Nous voici arrivés à l'époque même où écrivait Aboulféda. Il a été parlé, dans le paragraphe précédent, de quelques membres de la famille de Mohanna, qui se trouvèrent en relation directe avec le prince, et qui, par la connaissance qu'ils avaient acquise de la Mésopotamie et d'autres contrées, lui fournirent divers renseignements. On peut encore citer, parmi les contemporains d'Aboulféda, certains hommes qui, par leurs écrits, ont rendu des services signalés à la géographie, et dont quelques-uns eurent probablement des rapports personnels avec lui.

Le premier est Schems-eddin Abou-Abd-allah Mohammed, surnommé *Aldimaschky,* parce qu'il était originaire de Damas. Schems-eddin faisait profession de l'état de sofi, ce qui ne l'empêcha pas de remplir les fonctions d'imam dans le village de Raboué, aux environs de Damas. Il se retira ensuite dans la ville de Sefed, non loin du mont Thabor, et mourut l'an 727 (1327 de J. C.), âgé de soixante et treize années lunaires. Schems-eddin avait une instruction variée; il cultivait aussi la poésie, et on cite de lui des vers que lui avaient inspirés les beaux sites des environs de Damas.

On est redevable à Schems-eddin d'un ouvrage intitulé : *Ce qu'il y a de plus remarquable dans les temps, en fait de merveilles de la terre et de la mer*[2]. Cet ouvrage, qui forme un volume petit in-folio, est divisé en neuf chapitres subdivisés en sections. Le premier chapitre traite de la forme de la terre, de sa longueur, de sa largeur, des sept climats, de la diversité des saisons, enfin des monuments que nous a laissés l'antiquité, tels que les pyramides, etc. Le deuxième chapitre est consacré aux minéraux. Dans le troisième, il est parlé des fleuves, des fontaines et des puits dont l'histoire a fait une mention particulière. Le quatrième chapitre traite de l'eau, de la manière dont elle est distribuée

[1] Hamd-allah Cazouyny, *Tarykhi-guzidé,* mss. persans de la Bibliothèque royale, fonds Gentil, n° 15, vers la fin. La famille de Cazouyny était éteinte au moment où l'auteur persan écrivait.

[2] نخبة الدهر فى عجائب البر والبحر

autour du continent et des îles les plus célèbres. Il est parlé, dans le cinquième, de la mer Méditerranée et du port d'Alexandrie, etc. Le sixième chapitre renferme la description de la mer du Midi. Le septième traite de la Perse, de l'Inde, etc. Le huitième est consacré à l'Afrique et à l'Europe. Enfin, l'on trouve, dans le neuvième chapitre, le tableau des diverses nations de la terre, suivant qu'elles descendent de Sem, de Cham ou de Japhet. Cet ouvrage laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la critique; mais on y remarque bien des faits qui ne se rencontrent pas ailleurs : aussi a-t-il été mis plusieurs fois à contribution; moi-même je l'ai souvent cité dans les éclaircissements qui accompagnent ma traduction[1].

Le deuxième des écrivains contemporains d'Aboulféda est Schehabeddin Ahmed surnommé *Al-Novayry,* du nom du village égyptien de *Novayré,* où il était né. Novayry mourut au Caire, l'an 732 (1332 de J. C.), la même année qu'Aboulféda; il était alors âgé de cinquante ans lunaires[2].

Novayry a laissé une espèce d'encyclopédie telle qu'on avait coutume d'en faire, à une époque où les livres étaient rares et par conséquent fort chers. Le titre de ce livre est *Tout ce qu'on peut désirer de savoir dans les différentes branches des belles-lettres*[3]. Il fut composé pour le sulthan d'Égypte Malek-Nasser, le même qui avait témoigné tant de bienveillance à Aboulféda. Cet ouvrage, qui se compose d'un grand nombre de volumes, est divisé en cinq fenn ou parties. La portion qui est consacrée à la géographie forme le premier fenn; en voici le sommaire : la création du monde; les météores et les éléments; les diverses me-

[1] L'ouvrage se trouve à la Bibliothèque royale, sous le numéro 581 de l'ancien fonds. Le commencement du volume manque; d'un autre côté, les exemplaires de Leyde et de Saint-Pétersbourg, ainsi que la courte description consacrée par Hadji-Khalfa à l'ouvrage, dans son Dictionnaire bibliographique, portent des dates fausses. M. Fraehn et les autres savants qui ont parlé de cet ouvrage, avaient fait vivre l'auteur près de deux siècles trop tard. Ce que j'ai dit ici sur la personne de l'auteur, est tiré de la chronique de Hassan, fils d'Omar. (Man arab. de la Bibliothèque royale, ancien fonds, n° 688, fol. 83 v.)

[2] *Manhel-Alsafy,* t. I, fol. 75 verso.

[3] نهاية الأرب فى فنون الادب

sures du temps et les saisons; la terre, ses dimensions, sa division en sept climats, ses montagnes, ses mers et ses îles, avec ses fleuves et ses lacs; enfin, la physionomie de chaque contrée et celle de ses habitants, les monuments qui la décorent et ses divers lieux de station. La deuxième partie traite de l'homme en général, de ses bonnes et de ses mauvaises qualités; de la manière de le gouverner, etc. On trouve dans la troisième un tableau des animaux qui habitent sur la terre, à côté de l'homme, à savoir : les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons et les insectes. Le quatrième fenn est consacré à la botanique. Quant au cinquième, il est entièrement historique; et, à en juger par quelques volumes dépareillés que possède la Bibliothèque royale, c'est une source de renseignements aussi sûrs qu'abondants [1].

Un ouvrage tout à fait semblable à l'encyclopédie de Novayry, et qui fut composé vers la même époque et dans le même pays, est celui d'Aboul-Abbas Ahmed Schehab-eddin, surnommé *Aldimaschky,* parce que sa famille était établie à Damas, et *Alomary*, parce qu'elle faisait remonter son origine au khalife Omar, un des principaux fondateurs de l'islamisme. Cette famille occupait, depuis longtemps, un rang élevé à la cour des sulthans d'Égypte et de Syrie. Le père d'Omary, le cadi Mohy-eddin-Yahya, remplit successivement les fonctions de ministre auprès des sulthans Bibars et Kelaoun, et fut plus d'une fois chargé d'affaires importantes. Il mourut au Caire, l'an 738 (1337 de J. C.), à l'âge de plus de quatre-vingt-treize ans lunaires.

Omary naquit au commencement du XIVe siècle, et fit ses études à la fois à Damas et au Caire. Il fut attaché à la chancellerie de Damas, auprès de son père, qui remplissait les fonctions de secrétaire pour les dépêches secrètes. Plus tard, lorsque son père fut mis par le sulthan Malek-Nasser à la tête de la chancellerie secrète de l'Égypte, ce fut lui qui lisait les dépêches en présence du prince. Il suppléait pour ainsi

[1] Sur l'ensemble de l'encyclopédie de Novayry, voyez l'analyse qu'en a donnée Reiske, d'après l'exemplaire qui se trouve à la bibliothèque de Leyde, dans ses *Prodidagmata ad Hadji-Khalfa tabulas*, à la suite de la description de la Syrie, par Aboulféda, édit. de Koehler, p. 232 et suiv.

dire son père, qui, à cause de son grand âge, n'était plus en état de s'acquitter de ses fonctions. Mais en 737 (1337 de J. C.), le sulthan étant mécontent de lui, il fut remplacé par son frère Aly, et relégué à Damas, où il mourut, l'an 749 (1349 de J. C.), âgé de cinquante ans lunaires.

Omary avait toujours montré le goût le plus vif pour la littérature, notamment la poésie, sans laquelle on ne pouvait pas alors aspirer à se faire un nom. Il était en relation avec le fils de Nobata et les autres amis d'Aboulféda qui se piquaient de littérature, et qui, entre eux, faisaient assaut d'esprit. Sa famille continua à tenir une place honorable dans le gouvernement, et les écrivains du temps nomment successivement son frère, son neveu et son petit-neveu parmi les secrétaires d'état des sulthans[1].

L'encyclopédie d'Omary est intitulée *Chemin des yeux pour parcourir les royaumes des cités*[2], et se compose de vingt-sept volumes. Il s'en trouve quelques tomes dépareillés à la Bibliothèque royale de Paris[3]. Le tome XXIIIe, qui appartient à la section historique, est, en général, la reproduction, mot pour mot, de la Chronique d'Aboulféda; ces sortes d'emprunts, ou, pour parler plus exactement, ces plagiats étaient fort communs avant la découverte de l'imprimerie. Pour le tome III, il renferme les six premiers chapitres de la section géographique, et ces chapitres sont consacrés à l'Égypte et aux diverses contrées de l'Asie; cette partie, quoique traitant de régions sur lesquelles il avait déjà été beaucoup écrit, contient un grand nombre de faits nouveaux; on voit que la position occupée longtemps par l'auteur à la cour des sulthans d'Égypte et de Syrie, ne lui avait pas été inutile[4].

[1] Voy. le *Manhel-Alsâfy* d'Aboul-Mahassen, man. arab. de la Biblioth. royale, ancien fonds, t. I, fol. 90 v. et 146; t. IV, fol. 169 et t. V, fol. 176 v.

[2] مسالك الابصار فى ممالك الامصار

[3] Ancien fonds, n°s 583, 642, 904, 1371 et 1372. On trouve le tome XV dans la Bibliothèque de l'Escurial; mais Casiri, t. I, p. 68, et t. II, p. 6 et suiv. s'est trompé sur l'époque où vivait l'auteur, sur le lieu de sa naissance et de sa mort.

[4] M. Quatremère a donné une notice de cette partie, dans le tome XIII du recueil des Notices et extraits. Le volume où elle se trouve occupe maintenant le numéro 583 de l'ancien fonds arabe; il portait au-

Le quatrième des écrivains contemporains d'Aboulféda était également Syrien de naissance. C'est Abou-Hafs Omar, surnommé *Zyneddin* ou l'Ornement de la religion, et connu vulgairement sous l'autre surnom de *Ibn-Alouardy*. Il fit ses études à Hamat, puis à Alep. Il excellait dans la jurisprudence, la philologie et la poésie. Dans sa jeunesse, il remplit à Alep les fonctions de nayb ou lieutenant de l'officier chargé de maintenir l'ordre public; puis il quitta la carrière de la judicature pour se livrer entièrement à la culture des lettres. Son goût pour la poésie était devenu pour lui comme une seconde nature. On raconte qu'un jour, étant appelé avec d'autres magistrats à constater l'acte de vente d'une ferme, il improvisa un acte en vers où étaient indiqués les noms du vendeur et de l'acheteur, les tenants et les aboutissants, etc. et le style de cette composition d'un nouveau genre était tellement remarquable, qu'il excita l'admiration générale. Ibn-Alouardy mourut à Alep, l'an 749 (1349 de J. C.), âgé d'un peu plus de soixante années lunaires. Ainsi qu'Omary, il était en relation avec les amis d'Aboulféda, et ses biographes rapportent différentes pièces de vers qui furent composées à l'intention les uns des autres[1].

On cite un grand nombre d'écrits d'Ibn-Alouardy; mais aucun de ces écrits ne paraît avoir eu une importance notable. Il remit en vers un traité de jurisprudence qu'Aboulféda avait déjà soumis aux lois de la poésie[2]; de plus, il rédigea un abrégé de la Chronique d'Aboul-

trefois le numéro 732. Entre les titres qui accompagnent le nom de l'auteur, est celui de Almarraschy, المرّاشى. Ibn-Alouardy, dont il va être parlé immédiatement, cite dans la préface de son traité géographique, parmi les sources où il a puisé, un ouvrage intitulé : المسالك والممالك للمراكشى, ou Les voies et les royaumes, par Almarâkeschy, c'est-à-dire, l'homme de Marok, et Hadji-Khalfa, sur la foi d'Ibn-Alouardy, a inscrit ce titre dans son Dictionnaire bibliographique. Pétis de la Croix, le même qui avait apporté le volume du Levant, n'hésita pas (*Histoire de Gengis-Khan*, p. 544) à changer Almarraschy en Almarâkeschy, et son opinion a été partagée par Deguignes et Casiri. Mais il est bien difficile d'admettre qu'Ibn-Alouardy ait fait usage de l'encyclopédie d'Alomary, et il s'agit probablement ici d'un autre ouvrage.

[1] Aboul-Mahassen, *Manhel-Alsafy*, man. arab. de la Bibliothèque royale ancien fonds, t. IV, fol. 194 verso; et n° 688 de l'ancien fonds, fol. 263 et suiv.

[2] Ci-devant, p. XXXVII.

féda. Enfin, on lui doit un traité de géographie intitulé *La Perle des merveilles*[1]. Cet ouvrage, qui fut originairement composé pour un gouverneur d'Alep, appelé Schahyn, et qui est resté populaire en Orient, se compose de quatorze chapitres. En voici les sommaires : des divers pays de la terre; des détroits et des mers; des îles et des choses singulières qu'on y trouve; des fleuves les plus considérables; des fontaines et des puits; des montagnes les plus élevées; des pierres et de leurs propriétés; des mines et des pierres précieuses; des arbres, des plantes, des fruits, des céréales et des légumes; des quadrupèdes et des oiseaux.

L'ouvrage commence par quelques détails cosmogoniques en harmonie avec les opinions du vulgaire, et il se termine par un chapitre sur les signes de la fin du monde et de la résurrection générale. C'est, en général, une reproduction des récits qui avaient cours parmi les personnes amies du merveilleux, et l'on aurait tort d'y chercher de la critique et de l'érudition. Cependant, le livre est souvent cité en Europe. L'illustre Deguignes en a donné une notice fort étendue dans le tome II[e] du recueil des Notices et extraits, et il en a été publié plusieurs fragments textuels[2].

Un cinquième contemporain d'Aboulféda est Hamd-allah, surnommé *Al-Cazouyny*, parce qu'il était né à Cazouyn, en Perse; on l'appelait encore *Mostaufi* ou Président des finances, apparemment parce qu'un de ses ancêtres avait été revêtu de ce titre. Hamd-allah écrivait vers l'an 730 (1330 de J. C.), et il mourut en 750 (1349 de J. C.). Outre une chronique intitulée *Tarykhi-Guzydeh*[3] ou Chronique choisie, ouvrage estimé, il a composé un traité de géographie intitulé *Nozhet-al-Coloub*[4]

[1] خريدة العجائب

[2] Notamment le fragment imprimé à Upsal, en 1835, par les soins de M. Tornberg. M. Tornberg a reproduit la carte générale qui est placée en tête du traité et que Deguignes avait omise. Cette carte, pour laquelle l'auteur a fait des emprunts à celle d'Alestakhry et d'Ibn-Haucal, est de beaucoup inférieure à celle qui fut dressée à la même époque par Sanudo, en partie d'après les sources arabes, et qui a été insérée dans le recueil de Bongars.

[3] تاريخ كزيده

[4] نزهة القلوب

ou Réjouissance des cœurs. C'est une espèce de recueil d'observations physiques, astronomiques et géographiques. L'ouvrage se compose de prolégomènes, de trois chapitres et d'une conclusion. Les prolégomènes traitent d'abord des cieux, des astres, des saisons et des époques; vient ensuite une description de la terre en général, avec la définition de la longitude et de la latitude, et la division de la terre en sept climats. Dans le premier chapitre, il est parlé des minéraux, des végétaux et des animaux; l'auteur y fait mention de la martichore, animal fabuleux qui a trouvé place dans la relation de Ctésias; nouvelle preuve de la persistance avec laquelle se maintiennent les préjugés populaires. Le second chapitre est consacré à l'homme en particulier: c'est une sorte de traité d'anatomie assez étendu. Le troisième est un tableau des principales villes de la Perse, avec leur longitude et leur latitude, leur horoscope, etc. Les deux ouvrages de Hamd-allah sont écrits en persan; le deuxième est devenu presque populaire.

Enfin, à la même époque, le monde était parcouru de l'occident à l'orient et du nord au midi par un homme qui dépassa les Ibn-Haucal et les Massoudy, et qui, s'il n'eut pas leur science, promena ses regards sur un plus vaste théâtre. Il s'agit d'Abou-Abd-allah Mohammed, plus connu sous le surnom d'Ibn-Bathoutha. Ibn-Bathoutha était né à Tanger, à l'entrée de l'Océan dans la Méditerranée, vers le commencement du XIVe siècle. Son origine était berbère et non pas arabe; mais, élevé dans la religion musulmane, il avait sucé en naissant les idées du peuple vainqueur. Poussé par le désir de voir des pays nouveaux, il quitta le sien l'an 725 (1325 de J. C.) et se dirigea vers l'Orient. Il visita successivement l'Égypte, la Syrie, La Perse, l'Arabie, le Zanguebar, l'Asie Mineure, l'empire du Captchac, alors occupé par les descendants de Gengis-Khan; Constantinople, le Kharizm, la Bokharie, l'Inde, les Maldives, les îles de Ceylan et de Sumatra, et la Chine. Dans l'Inde, à la cour des sulthans de Dehly, et dans les Maldives, il remplit pendant quelque temps les fonctions de cadi. Après une absence de plus de vingt ans, il voulut revoir son pays natal, et il profita du voisinage pour visiter la partie méridionale de l'Espagne, qui fournissait aux

musulmans des souvenirs glorieux, et où la cour de Grenade jetait le plus grand éclat. Quelque temps après, le souverain de Maroc ayant une députation à envoyer au prince de Mali, sur les bords du Niger, on fit choix d'Ibn-Bathoutha pour s'acquitter de cette mission. Il explora à cette occasion une partie de l'intérieur de l'Afrique, et s'avança jusqu'à Tembouctou. A son retour, il fixa sa résidence à Fez, où il s'occupa des moyens de transmettre à la postérité les faits qui l'avaient le plus frappé. On était alors dans l'année 756 (1355 de J. C.). Ibn-Bathoutha passa le reste de sa vie dans l'aisance et le repos, et mourut l'an 779 (1377 de J. C.). La relation de ses voyages porte le titre de *Cadeau fait aux observateurs, et traitant des singularités des villes et des merveilles qu'offrent les voyages* [1].

Il ne paraît pas qu'Ibn-Bathoutha ait lui-même rédigé la relation qui porte son nom. Ce n'est pas qu'il manquât d'instruction; ses études en jurisprudence, qui lui avaient permis de remplir les fonctions de cadi dans une grande capitale, supposent des connaissances générales; mais, pareil au grand Marco-Polo, il n'était pas doué de la patience nécessaire pour mettre en ordre tant de faits et tant de noms différents, et il fut réduit à dicter les souvenirs de ses aventures. Ses dictées furent ensuite mises en ordre par un littérateur de profession; aussi, sa relation, comme celle de Marco-Polo, laisse souvent à désirer pour la précision des détails. Le littérateur auquel on s'adressa est Mohammed Ibn-Djozay Alkalby, originaire de Grenade, et connu par des écrits de sa composition. Cette rédaction fut ensuite abrégée par Mohammed Albaylouny, qui fit disparaître les légendes pieuses et les faits de détail.

Voici un extrait de la préface de la rédaction originale. C'est le rédacteur qui parle : « Au nombre des gens de mérite qui se présentèrent à la cour de notre souverain (le sulthan de Marok, Abou-Inan), se trouvait un grand voyageur, homme d'une véracité reconnue, le fakyh Abou-Abd-allah Mohammed, originaire de la tribu de Levata,

[1] تحفة النظار فى غرائب الامصار وعجائب الاسفار *Journal asiatique* du mois de mars 1843, p. 182 et suiv. (Mémoire de M. de Slane.)

et natif de Tanger; il était généralement connu sous le nom d'Ibn-Bathoutha, et il avait été distingué, dans les pays de l'Orient, par le titre de *Schems-eddin* (Soleil de la religion). Arrivé à la cour sublime, il jeta le bâton du voyage (il renonça à de nouvelles courses), et le sulthan le combla de bienfaits, propres à lui faire oublier le passé pour le présent, et jusqu'au souvenir de ce qu'il avait souffert dans ses courses lointaines. Sa Majesté lui ordonna de dicter à un copiste la description des villes qu'il avait visitées, les anecdotes et histoires qu'il pouvait se rappeler, les notices sur les rois qu'il avait vus, ainsi que sur les savants qu'il avait rencontrés et les personnages distingués par la sainteté de leur vie. En conséquence de cet ordre, il dicta des choses capables de charmer l'esprit, etc. Alors Sa Majesté adressa un commandement à son humble et très-dévoué serviteur Mohammed Ibn-Djozay Alkalby (puisse Dieu l'aider à bien remplir ses devoirs et à s'acquitter de la dette de reconnaissance pour tous les bienfaits qu'il a reçus!), lui ordonnant de réunir les morceaux dictés par le scheikh Abou-Abd-allah, afin d'en former un traité qui renfermerait tous les renseignements utiles qu'il avait fournis, et qui rendrait parfaitement intelligibles les idées qu'il voulait communiquer. Le rédacteur devait avoir soin d'en corriger le style et de mettre le récit en bon ordre, tout en visant à la clarté et à la simplicité. Je m'empressai d'obéir; et, ayant commencé avec l'aide de Dieu, j'exprimai les idées d'Abou-Abd-allah en termes propres à les faire bien saisir et à mettre au jour la pensée de l'auteur; quelquefois même, j'ai conservé les expressions identiques dont il s'était servi, sans y faire le moindre changement. J'ai reproduit toutes les histoires et anecdotes qu'il a racontées; mais sans chercher à en constater l'exactitude, puisqu'il avait eu soin, soit de les vérifier lui-même, soit de faire sentir, par la manière dont il s'exprimait, qu'elles lui paraissaient peu dignes de foi. Pour contribuer davantage à la correction de ce travail, j'ai fixé l'orthographe des noms d'hommes et de lieux qui s'y rencontrent, et j'ai expliqué tous les mots étrangers, autant qu'il m'a été possible de le faire : autrement, leur forme insolite les aurait rendus embarrassants pour le lecteur;

et celui qui aurait voulu les expliquer d'après les règles de l'analogie, se serait exposé à se tromper [1]. »

La Bibliothèque royale possède quatre exemplaires de la rédaction originale. La seconde moitié d'un de ces exemplaires paraît être de la propre main d'Ibn-Djozay [2]. M. le baron de Slane a publié, dans le Journal asiatique [3], la portion qui traite du voyage d'Ibn-Bathoutha dans l'intérieur de l'Afrique. Le même recueil [4] contient le texte et la traduction du chapitre consacré aux îles de Sumatra et de Java, par M. Édouard Dulaurier. Il se publie en ce moment à Lisbonne une traduction portugaise de la relation entière, par feu le P. Santo-Antonio Moura [5]. Malheureusement, le P. Moura, déjà connu par une version portugaise de la Chronique arabe du Carthas, était étranger à la science de la géographie, et un certain nombre de passages sont mal interprétés; beaucoup de noms de lieux sont défigurés.

La rédaction abrégée a été traduite en anglais par M. Samuel Lee, professeur de langues orientales à l'université de Cambridge [6]. M. Lee n'avait entre les mains que des exemplaires de l'abrégé, et, dans ces exemplaires, beaucoup de noms de lieux étaient altérés. Mais M. Lee était suffisamment préparé à la tâche qu'il s'imposait; il a d'ailleurs pris la peine de consulter divers ouvrages arabes et persans qui traitent des matières analogues [7].

Ibn-Bathoutha était naturellement crédule et disposé à ajouter foi aux récits les plus absurdes. En même temps, l'on a vu qu'il n'avait rien écrit, et que son récit avait été fait de mémoire. D'ailleurs, d'après ce

[1] *Journal asiatique* du mois de mars 1843, p. 243 et suiv. (Traduction de M. de Slane.)

[2] *Journal asiatique*, cahier de mars 1843, p. 241 et suiv. (Voyez le numéro 907 du suppl. arab. de la Bibliothèque royale.)

[3] Cahier de mars 1843, p. 181 et suiv.

[4] Cahiers de février et de mars 1847.

[5] Le premier volume de cette traduction a paru en 1840, sous le titre de *Viagens extensas e dilatadas do celebre Arabe Abu-Abdallah, mais conhecido pelo nome de Ben-Batuta.*

[6] *The travels of Ibn-Batuta*, Londres, 1829, in-4°. Ce volume a paru sous les auspices du comité anglais des traductions orientales.

[7] J'ai rétabli, sur mon exemplaire de la traduction de M. Lee, les noms de lieu qui étaient altérés. Mon intention était d'insérer le tout ici; mais c'eût été sortir du cadre que je me suis imposé.

qu'il dit, quand déjà la moitié de ses courses était consommée, et que le navire qui partait de Calicut pour le conduire en Chine, fit naufrage, il ne sauva que sa personne[1]. On se demande naturellement quelle foi méritent ses assertions. A-t-il vu réellement les pays qu'il dit avoir visités? et, dans les pays qu'il a vus, a-t-il rempli fidèlement les devoirs imposés à un voyageur consciencieux? Une chose remarquable, c'est qu'Ibn-Khaldoun, qui, peu d'années après la mort d'Ibn-Bathoutha, parcourut, dans tous les sens, les royaumes de Tunis, d'Alger et de Marok, et qui, par lui-même, était en position de voir les hommes les plus notables du pays, dit qu'on n'était pas tout à fait convaincu de la véracité du voyageur.

Ibn-Bathoutha, qui entre dans de grands détails sur la Chine, et qui parle de Péking comme s'il y était allé, ne paraît pas avoir dépassé les côtes; du moins, ce qu'il dit sur l'intérieur du pays ne s'accorde pas avec les faits. On a également signalé, dans les autres parties de sa relation, des erreurs de détail[2]; mais, en général, il semble de bonne foi, et sa relation est digne de la célébrité qu'elle a acquise en Europe dès le moment où elle y a été connue. Le voyageur Burckhardt a le mérite d'avoir, un des premiers, porté son attention sur cet ouvrage[3].

Les voyages d'Ibn-Bathoutha embrassèrent toute l'étendue des contrées musulmanes, et se prolongèrent même au delà. Il raconte des exemples singuliers de la manière dont les Arabes, encore environnés du prestige de leur ancienne gloire, continuaient à se répandre dans les lieux les plus éloignés du monde alors connu. A Alexandrie, lors de son premier voyage, Ibn-Bathoutha eut occasion de voir un des moines contemplatifs de l'islamisme, qui s'attribuent le pouvoir de faire des miracles. Or ce sofi lui dit : « Il vous faut aller voir tel de mes frères qui est dans l'Inde, et tel autre qui est en Chine. » Ibn-Bathoutha,

[1] Traduction de M. Lee, p. 173.

[2] *Journal asiatique* du mois de septembre 1846, p. 217. (Remarques de M. Dulaurier.)

[3] Voy. une note à la suite de ses *Travels in Nubia*, p. 533 et suiv. Les exemplaires sur lesquels M. Lee a travaillé proviennent de Burckhardt. Antérieurement, Seetzen avait envoyé un exemplaire à Gotha.

dont le genre de vie se rapprochait beaucoup de celle des sofis, retrouva, en effet, ces deux personnes dans les endroits qui lui avaient été désignés. On remarque des faits analogues dans la relation des voyages de Vasco de Gama et de ses compagnons, sur les côtes orientales de l'Afrique, et dans les parages de l'Inde.

En Chine, du temps d'Ibn-Bathoutha, comme au IXe siècle de notre ère, les musulmans avaient, dans les principales villes maritimes, un cadi et un scheikh ou chef de leur croyance. A l'extrémité orientale de la Chine, Ibn-Bathoutha rencontra un ami de sa jeunesse, né à Ceuta. Cet homme avait rempli, ainsi que lui, un emploi à la cour de Déhli; puis il était venu en Chine, où il avait amassé de grandes richesses. Plus tard, Ibn-Bathoutha rencontra le frère de ce même individu dans l'intérieur de l'Afrique, et il s'écrie à cette occasion : « Quelle distance entre les deux frères ! » Il ne faut pas s'étonner, d'après cela, qu'Aboulféda et d'autres écrivains arabes aient pu quelquefois avoir des notions exactes sur des régions qui n'étaient pas en rapport direct avec la Syrie, et qui sembleraient avoir dû être fermées à toute espèce d'investigation.

Avec Ibn-Bathoutha finit la liste des écrivains qui purent avoir des rapports, soit directs, soit indirects, avec Aboulféda. Je ne pourrais pas pousser plus loin cette revue chronologique, sans sortir des bornes de mon sujet. Cependant, le nombre des auteurs orientaux qui, depuis Aboulféda, se sont occupés de géographie, n'est pas considérable; d'ailleurs, parmi eux, il en est que je serai obligé de mettre à contribution dans le paragraphe suivant. Je vais donc continuer ma revue, mais en me bornant à de courtes indications.

Dans les commencements du IXe siècle de l'hégire, XVe siècle de notre ère, Abd-alraschyd, fils de Saleh, surnommé *Albakouy,* parce qu'il était originaire de la ville de Bakou, sur les bords de la mer Caspienne, mit au jour une description de la terre, intitulée : *Exposé sommaire des monuments et des merveilles du Roi tout-puissant* [1]. C'est une

[1] كتاب تلخيص الآثار وعجائب الملك القهار

géographie disposée d'après l'ordre des sept climats, et imitée du livre des Monuments, de Cazouyny. L'ouvrage est écrit en arabe; Deguignes en a donné l'analyse dans le deuxième volume du recueil des Notices et extraits[1].

Il existe une histoire de la Perse et de la Transoxiane, écrite en persan, dans la dernière moitié du XVe siècle de notre ère, par Abdalrazzac, surnommé *Alsamarcandy,* parce qu'il avait passé la plus grande partie de sa vie à Samarcand. Cet ouvrage, qui porte le titre de *Lever des deux astres favorables et réunion des deux mers*[2], renferme un espace de cent soixante et onze années, depuis les commencements du XIVe siècle jusqu'au temps où vivait l'auteur. Il en existe, à la Bibliothèque royale, une traduction française manuscrite, par le célèbre Galland. Intéressant à divers titres, il l'est particulièrement pour la géographie, par certains morceaux que je vais indiquer. L'auteur, arrivé au règne de Schah-Rokh, fils de Tamerlan, fait mention, entre les années 1408 et 1420 de l'ère chrétienne, de diverses lettres échangées entre Schah-Rokh et l'empereur de la Chine. A l'année 823 (1420 de J.C.), il est parlé d'une ambassade solennelle envoyée, par Schah-Rokh et d'autres princes, à la cour de Péking. Enfin, l'année 846 (1442 de J. C.), l'auteur raconte la mission dont il fut lui-même chargé auprès du roi idolâtre de Kalicut, et le voyage qu'il fit à la cour du roi, également idolâtre, de Bijnagor, dans la partie méridionale de l'Inde.

En 1786, Chambers publia, à Calcutta, dans un recueil intitulé *Asiatick miscellanies,* le texte persan et une traduction anglaise des lettres qui avaient été échangées entre Schah-Rokh et l'empereur de la Chine, et M. Langlès reproduisit ces lettres en français[3]. Dès 1672, Melchisédech Thevenot publia, dans la quatrième partie de sa Collection de voyages,

[1] On sait quel nom honorable Deguignes s'est fait dans la science. Mais je ne puis m'empêcher de faire observer ici que ses connaissances dans la langue arabe étaient faibles et qu'il ignorait presque tout à fait le persan; d'ailleurs, à l'époque où il écrivait, on ne disposait pas des mêmes ressources qu'aujourd'hui. Aussi, les notices de Bakouy et d'Ibn-Alouardy, par Deguignes, laissent beaucoup à désirer.

[2] مطلع السعدين ومجمع البحرين

[3] *Mémoires relatifs à l'état de l'Inde,* par M. Hastings, édition augmentée des ambassades réciproques d'un roi de la Perse et

la portion de la traduction de Galland qui se rapportait à l'ambassade envoyée par Schah-Rokh à la cour de Péking, et ce fragment fut reproduit ailleurs. D'un autre côté, Langlès inséra, dans le premier volume de sa petite Collection de voyages[1], le chapitre de l'ouvrage d'Abd-alrazzac qui renferme le récit de son ambassade dans l'Inde, et Langlès, dans cette publication, s'aida de la traduction de Galland. Enfin, M. Quatremère a reproduit, dans une notice étendue sur l'ouvrage d'Abd-alrazzac, le récit des ambassades de l'Inde et de la Chine, texte persan et traduction française[2]. Malgré le concours de Galland, de Chambers, de Langlès et de M. Quatremère, le récit est loin d'avoir reçu tous les éclaircissements dont il avait besoin; j'y reviendrai dans le paragraphe suivant[3].

Le fils de Schah-Rokh, nommé Ulug-Beg, n'hérita pas des talents politiques de son père. Mais, s'il fut un prince imprudent, il laissa la réputation d'un grand astronome. Du vivant même de son père, il avait

d'un empereur de la Chine; Paris, 1788, in-8°.

[1] Paris, an VI, in-18.

[2] Tome XIV du recueil des Notices et extraits.

[3] Ici je suis obligé de parler de certains points dont ne s'est pas occupé M. Quatremère, et sur lesquels le lecteur a besoin d'être fixé. L'ambassade envoyée par Schah-Rokh en Chine, partit de la ville de Samarkand, le 10 du mois de safar de l'année 823 (25 févr. 1420 de J. C.). Elle arriva à Péking le 8 du mois de doul-hadja de la même année (17 décembre). Elle se remit en marche au milieu du mois de djoumada premier, 824 (mai 1421), et arriva sur les bords du Yaxarte, vers la fin du mois de redjeb 825 (juillet 1422). Quant à la mission de l'auteur dans l'Inde, il mit à la voile dans le port de Kalhat, en Arabie, au commencement de djoumada second 846 (octobre 1442), et arriva à Kalikut après dix-huit jours de navigation. Au commencement de doul-hadja (avril 1443), il se mit en route pour Bijnagor, et y resta jusqu'au 12 du mois de chaban 847 (commencement de décembre). En se mettant en mer pour aller débarquer à Mangalor, il passa devant le port de Pandarane, le même dans lequel Vasco de Gama jeta l'ancre, et sur lequel on peut consulter les relations portugaises de Barros et de Castanheda. La fête que M. Quatremère, d'après une mauvaise leçon du manuscrit, appelle *Mahanâdi*, est celle de Mahanavami, qui est encore célébrée par les idolatres du pays. (Voyez l'ouvrage de l'abbé Dubois, intitulé *Mœurs des peuples de l'Inde*, t. II, p. 329 et suiv.) Cette fête eut lieu le 1er du mois de redjeb (25 octobre 1443). Abd-alrazzac quitta l'Inde le 8 de doulcada (1er mars 1444), et débarqua sur les côtes de l'Oman, dans la ville de Khourfakan, nom que M. Quatremère, dans le texte et la traduction, a rendu méconnaissable sous la forme *Djourkaan*.

fait construire un observatoire à Samarcand, capitale de son gouvernement, et il avait pourvu cet établissement avec une libéralité dont un prince seul était capable. Il entreprit de faire un nouveau catalogue des étoiles, comme il n'en avait pas été fait depuis Hipparque. Cette fois, on prit la peine d'observer chaque étoile en particulier; aussi le nouveau catalogue ne tarda pas à faire négliger les travaux précédents du même genre. C'est encore le catalogue d'Ulug-Beg qui sert en Orient pour fixer la longitude et la latitude des villes, et pour construire les almanachs[1]. Les travaux d'Ulug-Beg eurent lieu dans la première moitié du xve siècle de l'ère chrétienne; ses tables furent rédigées en persan, et l'on en fit ensuite une version arabe. La Bibliothèque royale possède le texte et la traduction[2]. En ce qui concerne l'exposé des notions astronomiques des Chinois, Ulug-Begh a copié ce qui se trouvait dans les tables de Nassyr-eddin. Il n'est pas inutile d'ajouter qu'Ulug-Begh avait foi dans l'astrologie judiciaire, et que ces croyances ne furent pas sans influence sur les événements qui amenèrent sa perte.

Il existe un traité arabe de cosmographie, composé en Égypte, l'année 922 de l'hégire (1516 de J. C.), par Mohammed, fils d'Ahmed, fils d'Ayyas, issu d'un de ces Circassiens qui, dans l'origine, étaient vendus comme esclaves ou mamelouks, et qui ensuite venaient quelquefois se saisir du pouvoir dans l'antique patrie des Pharaons. Ce traité est intitulé : *Le parfum des fleurs dans les merveilles de l'univers*[3]. On voit, par sa date, qu'à l'époque où il fut composé, non-seulement les Portugais avaient, depuis plusieurs années, fait le tour de l'Afrique, mais qu'un nouveau monde avait été découvert par Christophe Colomb. Il paraît que la nouvelle n'en était pas venue jusqu'à l'auteur, ou plutôt que, subjugué par les vieilles idées, il n'était plus en état d'en ad-

[1] En 1650 et années suivantes, Greaves et Hyde publièrent divers fragments des tables d'Ulug-Beg, sous le titre de *Epochæ celebriores astronomis, binæ tabulæ, etc.* M. Sédillot fils annonce une édition complète de ces tables. En attendant, il a publié le texte des prolégomènes, avec notes et variantes, et une introduction; Paris, 1847.

[2] Voy. le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, t. III, p. 559, aux mots زيج الوغ بيك

[3] نشق الازهار فى عجائب الاقطار

mettre d'autres. Son ouvrage est surtout consacré à l'Égypte; mais il renferme une description générale du monde, et l'on est étonné de lire, au sujet de l'océan Atlantique, ces mots : « On l'appelle *Mer ténébreuse;* l'eau en est trouble, et personne n'ose s'y hasarder, à cause de la difficulté d'y naviguer. » M. Langlès a inséré quelques extraits de l'ouvrage dans le huitième volume du recueil des Notices et extraits.

Les idées étroites, qui rendaient tout progrès impossible à Ibn-Ayyas, sont la cause fatale du peu d'intérêt qu'offrent les compositions scientifiques des Orientaux dans les temps modernes. On dirait qu'à mesure que les Européens franchissaient les espaces et étendaient les horizons, les Orientaux s'enfermaient davantage dans les limites qu'il fut si longtemps impossible de dépasser. Mais tel n'est pas le caractère de l'écrivain dont il va être question.

On connaît l'esprit entreprenant et les plans grandioses des empereurs othomans dans le XVe siècle de notre ère. L'ascendant du croissant fut surtout sensible, au XVIe siècle, sous le règne du grand Soliman. Pendant que ce prince envahissait la Hongrie et assiégeait Vienne, il tenait en échec le roi de Perse, et faisait exécuter ses lois à Alger, à Tunis, au Caire, à la Mekke, dans le Yémen, et jusqu'au fond du golfe Persique. A cette époque, les navires portugais promenaient leur étendard victorieux, non-seulement sur les côtes de l'Inde, mais dans les parages du golfe Persique et de la mer Rouge, deux mers qui ont toujours été considérées par les musulmans comme une dépendance du berceau de l'islamisme. L'orgueil de Soliman s'irrita de ce qu'il regardait comme une audace sacrilège; il fit donner la chasse aux Portugais[1].

On était alors en l'année 1553 de l'ère chrétienne. La flotte ottomane se trouva exposée à d'horribles tempêtes, et fut jetée par les vents sur les côtes de l'Inde; une partie de l'équipage seulement atteignit la terre, notamment l'amiral, qui se nommait Sidi-Ali-Tchelebi. Sidi-Ali, avant d'avoir reçu ce commandement, était connu surtout comme poëte et comme littérateur. Mais il était doué d'un caractère éner-

[1] *Histoire de l'empire ottoman* de M. de Hammer, traduction française de M. Hellert, t. VI, p. 184 et suiv.

gique et il cherchait l'instruction partout où elle se trouvait. Débarqué dans la presqu'île de l'Inde, il parcourut les villes principales, se mettant en rapport avec les hommes instruits, et recueillant tous les livres arabes, persans et turks, qui traitaient de l'art de la navigation. Il revint ensuite à Constantinople, à travers le nord de l'Inde, le Badakhchan, la Transoxiane, le Kharizm et la Perse.

Sidi-Ali a rédigé en turk une relation de l'expédition dont il avait eu le commandement, et cette relation, qui porte le titre de *Miroir des pays*[1], a été traduite en allemand et en français[2]. Mais de plus, il redigea, également en turk, un traité de la navigation des mers orientales, ouvrage de la plus haute importance. Il se trouvait alors à Ahmed-Abad, dans le Guzarate : c'était en l'année 962 (1554 de J. C.). Ce traité, intitulé *Mohyth*[3], n'existe pas à Paris ; mais le célèbre M. de Hammer, qui en possède un exemplaire, en a publié des fragments, en anglais, dans le journal de la Société asiatique de Calcutta[4]. J'en ai trouvé d'autres fragments textuels dans le grand traité géographique de Hadji-Khalfa, intitulé *Djihan-numa*[5]. On verra, dans le paragraphe suivant, combien ces fragments m'ont été utiles. L'auteur a fait usage des relations publiées dès cette époque par les Européens ; de plus, et c'est la partie qui nous intéresse d'avantage, il a mis à contribution divers traités arabes qui ne nous sont point parvenus. De ces traités, au nombre de dix, trois étaient anciens et sept modernes. Les trois anciens avaient pour auteur Leits, fils de Kahlan ; Mohammed, fils de Schadan, et Sahal, fils d'Aban. Sur les sept traités d'une date moderne, cinq avaient été composés par Soleyman, fils d'Ahmed, natif de la ville de Scheher, dans l'Arabie méridionale[6], et Soleyman écrivait l'an 917 (1511 de J. C.).

[1] مرآة الممالك

[2] Pour la traduction française, voyez le Journal asiatique de l'année 1826, t. IX. La version française a été faite par M. Moris, sur la version allemande de M. Diez.

[3] محيط

[4] *Journal of the asiatic Society of Bengal*, ann. 1834, t. III, p. 546 et suiv. ann. 1836, t. V, p. 441 et suiv. ann. 1837, t. VI, p. 805 et suiv. ann. 1838, t. VII, p. 767 et suiv. t. VIII, p. 823 et suiv. Voy. aussi le Catalogue des manuscrits arabes, persans et turks de la bibliothèque de M. de Hammer, Vienne, 1840, p. 168.

[5] Pag. 59 et suiv. de l'édition imprimée.

[6] Ils portent les titres de حاوية, فوايد,

Il est impossible que Soleyman et d'autres pilotes arabes n'aient pas été dans le cas de se rencontrer avec les pilotes portugais, alors aussi hardis qu'habiles. En 1497 et 1498, Vasco de Gama remarqua au nord de Mosambique des navires arabes où se trouvaient des boussoles et des cartes marines. Voici ce qu'on lit dans son journal de route : « Les navires de cette terre sont grands ; ils ont des tillacs, mais ils n'ont pas de clous ; ils sont cousus avec des cordes de sparte, et leurs voiles sont faites avec des nattes de feuilles de palmier. Les pilotes ont des boussoles pour donner la direction au navire, ainsi que des instruments d'observation et des cartes marines[1]. » Dans un de ces navires, Vasco de Gama trouva des livres arabes qu'il envoya au roi Emmanuel. De son côté, Albuquerque dut en partie ses conquêtes, dans la mer d'Oman et dans le golfe Persique, à l'usage d'une carte marine qui avait été construite par un pilote arabe nommé Omar[2].

Sous le règne du grand Soliman, fleurit également l'amiral Piri-Reis, auteur de deux ouvrages turks intitulés *Bahryé*[3] ou Atlas maritime, l'un de la mer Égée, l'autre de la Méditerranée, deux mers dont cet amiral avait visité toutes les côtes. Ces ouvrages indiquent avec soin les courants, les bas-fonds, les lieux de débarquement, les anses, les golfes, les détroits et les ports[4].

L'Inde musulmane nous offre, dans les commencements du XVIIe siècle, un ouvrage de compilation, qui est d'un grand intérêt pour la géographie ; c'est le traité persan, composé par Aboul-Fazel, ministre de l'empereur mogol Akbar, et intitulé *Ayyn-Akbery*[5] ou Institutes d'Akbar,

عمدة المهرة ou Colonne du Mahra, nom d'une province de l'Arabie méridionale, تحفة الفحول, abrégé de l'ouvrage précédent, et enfin منهاج الفاخر فى علم البحر الزاخر ou Méthode de celui qui se pique de connaître la mer Bouillonnante.

[1] *Routier original*, extrait communiqué par M. le vicomte de Santarem. Je reviendrai, dans le paragraphe suivant, sur ce passage.

[2] Voy. l'ouvrage intitulé *Commentarios do grande Affonso d'Alboquerque*, Lisbonne, 1774, t. I, p. 70 et 116.

[3] بحرية

[4] *Histoire de l'empire Ottoman*, par M. de Hammer, t. I de la traduction française, p. XX ; t. VI, p. 185 ; *Dictionnaire bibliographique* de Hadji-Khalfa, t. II, p. 22. On trouve, à la Bibliothèque royale, une traduction abrégée française, manuscrite, de ces deux ouvrages, par Cardonne.

[5] ايين اكبرى

par suite de l'intérêt qu'Akbar avait apporté à sa composition. L'empire fondé dans l'Inde par Babour, un des descendants de Tamerlan, avait pris, sous le règne d'Akbar, une grande extension et s'étendait depuis l'Afganistan jusqu'au fond du golfe du Bengale, depuis l'Himalaïa jusqu'au Dekhan. Grâce à l'excellent gouvernement établi par Akbar, les provinces, pendant longtemps ravagées par les guerres intestines, avaient acquis une physionomie nouvelle. D'un autre côté, les vues libérales de l'empereur et de son ministre n'avaient rien de commun avec l'esprit étroit et exclusif qui caractérise l'islamisme, et ils avaient fait traduire en persan les meilleurs livres de la littérature sanscrite. Aboulfazel, se mettant à la tête d'une société de savants, entreprit une description géographique, physique et historique de l'empire, accompagnée de tableaux statistiques. Chacun des seize soubah ou gouvernements dont se composait alors l'empire mogol, y est décrit avec une minutieuse exactitude; la situation géographique et relative des villes et des bourgs y est indiquée; l'énumération des produits naturels et industriels y est soigneusement tracée, ainsi que la nomenclature des princes, soit idolâtres, soit musulmans, auxquels les soubah avaient été soumis avant d'être enclavés dans l'empire. On trouve ensuite un exposé de l'état militaire de l'empire, et l'énumération de ce qui composait la maison du souverain, etc. L'ouvrage se termine par un précis, fait en général d'après les sources indigènes, de la religion brahmanique, des divers systèmes de la philosophie hindoue, etc.

L'auteur, par une recherche d'érudition déplacée, a affecté le style des anciens auteurs persans; on a souvent de la peine à le comprendre. En 1783, Francis Gladwin, encouragé par le gouverneur général Hastings, publia une version anglaise abrégée de l'ouvrage. Placé aussi favorablement qu'il l'était et aidé des conseils des indigènes, il vint à bout de difficultés qui auraient été partout ailleurs insurmontables. La version anglaise, plusieurs fois réimprimée, se répandit à la fois dans l'Inde et en Europe, et cette publication n'a pas été, surtout dans les commencements, sans influence sur les progrès des études indiennes.

Maintenant, si on entreprenait une nouvelle édition de la version de Gladwin, l'on pourrait la rendre d'un usage encore plus utile. L'ouvrage fourmille de noms indigènes, particulièrement de mots sanscrits, et ces mots, en passant à travers les caractères de l'alphabet arabe, ont souvent subi d'horribles altérations. Au temps de Gladwin, l'on n'était pas assez avancé dans les études indiennes pour rendre à ces mots leur véritable physionomie. Maintenant, un indianiste qui saurait passablement le persan, rétablirait facilement les termes dans leur véritable état. Pour ma part, dans le cours de mes travaux sur l'Inde, j'ai fait subir des corrections à la transcription, au fur et à mesure des besoins.

Je ne dois pas négliger de dire un mot sur la table des noms de lieux, reproduite dans la version anglaise en caractères arabes avec leur transcription, et disposée d'après l'ordre des sept climats. Non-seulement beaucoup de noms sont altérés, mais encore les noms sont placés au hasard. En ce qui concerne la confusion, elle existe dans le texte original. Évidemment, la personne qui, dans le principe, fut chargée de dresser cette table, était peu au courant de la géographie.

A l'époque où se composait l'*Ayyn-Akbery*, un écrivain indien appelé *Amyn-Ahmed*, et surnommé *Râzy*, parce qu'apparemment il était originaire de la ville de Rey, publiait aussi, en persan, un grand traité intitulé *Heft-iclym* ou les Sept climats[1]. Les climats y sont décrits l'un après l'autre, et, dans chacun, l'auteur passe en revue les villes plus ou moins importantes, avec une indication des personnages notables qui y ont reçu le jour, des princes qui y ont dominé, etc. Certaines contrées sont accompagnées d'une notice historique. Par exemple, on trouve, à l'article *Hindostan*, un précis de la conquête du pays par les musulmans; malheureusement, l'auteur manquait d'érudition, et il reproduit, en général, les récits qui se trouvaient dans les ouvrages courants. Il insiste beaucoup sur les sofis. Chaque climat est censé placé sous l'influence d'une planète particulière[2].

[1] هفت اقليم — [2] Manuscrits persans de la Bibliothèque royale, fonds Brueys, n° 17.

On trouve à la Bibliothèque royale[1] un portulan arabe de la mer Méditerranée, précédé d'une rose des vents, sur laquelle je reviendrai dans le paragraphe suivant, et d'une réduction de la carte générale d'Édrisi, combinée avec celle d'un ouvrage intitulé *Traversée des pays*[2] et ayant pour auteur Ibn-Alatthar. L'auteur du portulan est Aly, fils d'Ahmed, fils de Mohammed, surnommé *Alscharfy* et *Alsifâkessy,* c'est-à-dire originaire ou habitant de Sfaks, dans la régence de Tunis. L'ouvrage porte la date 958 (1551 de J. C.); par conséquent, il a été composé à une époque où les navires européens se rendaient librement en Chine et en Amérique, et où l'on avait fait le tour du monde; mais le portulan, qui, sans doute, n'était pas destiné à sortir du bassin de la Méditerranée, ne laisse pas soupçonner l'existence des nouvelles découvertes.

Le dépôt des cartes de la Bibliothèque royale a récemment acquis une carte arabe de l'ancien monde, d'après Édrisi et Ibn-Alatthar. Cette carte porte la date 1009 (1601 de J. C.), avec le nom de Mohammed, fils d'Aly, fils d'Ahmed, surnommé *Alscharfy* et *Alsifâkessy.* Évidemment, il s'agit ici du fils de l'auteur précédent. Sans doute, il y avait alors sur les côtes d'Afrique une famille qui, pendant plusieurs générations, fit métier de vendre des cartes aux marins.

On trouve, parmi les manuscrits arabes de la Bibliothèque royale[3], un traité de l'usage du quart de cercle, par Ahmed, surnommé *Alscharfy* et *Alsifâkessy,* lequel écrivait au Caire, l'an 1087 (1676 de J. C.). C'était encore un homme de la même famille.

La littérature turke offre un traité de géographie générale, intitulé *Djihan-numa* ou Miroir du monde, et composé par Hadji-Khalfa, le même qui est l'auteur d'un dictionnaire bibliographique arabe, persan et turk, souvent cité. Le véritable nom de Hadji-Khalfa est Mostafa; il prit le titre de *Hadji,* lorsqu'il se fut acquitté du pèlerinage de la Mekke, et le mot *khalfa* est une forme contractée du terme arabe *khalifa* ou lieutenant, qui désignait ses fonctions d'assesseur dans la chambre des comptes de Constantinople. Il naquit dans cette ville

[1] Manuscrits arabes, ancien fonds, numéro 847.

[2] اختراق الاقطار

[3] Suppl. n° 961.

vers les commencements du XVIIe siècle; son père, nommé Abd-allah, était employé dans les bureaux de l'administration. Il entra lui-même, en 1629, dans la Chancellerie des secrétaires d'état, et, l'année suivante, il suivit, en cette qualité, les armées ottomanes dans les expéditions dirigées contre les villes de Hamadan et de Bagdad. En 1633, pendant que les troupes étaient établies dans leurs quartiers d'hiver, à Alep, il s'acquitta du pèlerinage, et visita aussi Médine; enfin, il assista au siége d'Érivan, l'an 1635. A partir de cette date, il se voua au culte des lettres, et, pour suppléer à ce qui avait manqué à ses premières études, il se mit en devoir de suivre les cours des principaux professeurs de la capitale. Après avoir travaillé pendant dix ans sur la jurisprudence, la logique, la rhétorique, les traditions prophétiques et l'interprétation de l'Alcoran, il s'appliqua aux mathématiques et à la géographie. On a vu que l'auteur du Mohyth, à la différence de la foule des écrivains arabes et persans, s'était hâté de mettre à contribution les relations portugaises qui rendaient compte des découvertes faites récemment. Depuis cette époque, la science avait fait de nouveaux progrès, et l'esprit d'entreprise qui caractérisait encore le gouvernement ottoman, ne permettait pas à Hadji-Khalfa de rester étranger à ce mouvement. Il y avait alors à Constantinople un rénégat français, fort instruit, qui avait pris le nom de Mohammed, et qu'on surnommait *Ikhlassy*. Hadji-Khalfa se mit en rapport avec ce rénégat, et, aidé par lui, il traduisit en turk le petit Atlas latin de Mercator, intitulé *Atlas minor,* et successivement amélioré par Ortelius, Bertius, Paul Merula, Daniel Cellarius et, en dernier lieu, par Josse Hondius; Amsterdam, 1607 [1]. Devenu valétudinaire, Hadji-Khalfa apprit la médecine; puis, entraîné par l'esprit qui a toujours dominé chez ses coreligionnaires, il finit par s'abandonner à la cabale et à la science des noms de Dieu. Il mourut en 1658.

Des études si assidues et si variées expliquent comment l'auteur put laisser des ouvrages à la fois nombreux et instructifs; elles rendent

[1] Préface du *Djihan-numa.*

surtout compte de la masse de faits de tout genre qu'il a rassemblés dans son Dictionnaire bibliographique, faits qui ne pouvaient être réunis que dans une ville telle que Constantinople. Les ouvrages de Hadji-Khalfa sont écrits, les uns en arabe, d'autres en turk, quelques-uns en persan. Ceux qui intéressent la géographie sont au nombre de trois : 1° la traduction du petit Atlas de Mercator : elle est intitulée *Reflets de lumière servant à éclairer les obscurités de l'Atlas mineur*[1]; 2° une histoire en turk des guerres maritimes des ottomans, sous le titre de *Présent fait aux hommes considérables, pour servir aux voyages sur mer*[2] : cette histoire a été imprimée, à Constantinople, en 1141 (1728 de J. C.), un vol. petit in-4°; 3° le *Djihan-numa*, ouvrage qui traite de l'Asie, de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique, et pour lequel l'auteur a mis à contribution les deux traités précédents. La rédaction primitive, qui était en arabe, est fort rare; je ne l'ai jamais vue. L'ouvrage, qui circule depuis plus d'un siècle, et qui ne renferme que l'Asie, est une version turke, qui a été imprimée à Constantinople en 1145 (1732 de J. C.); elle a été faite par les soins d'un rénégat hongrois, qui avait pris le nom d'Ibrahim, et elle forme un petit volume in-fol. de 698 pages. L'éditeur a intercalé dans le texte un grand nombre de passages empruntés aux livres européens, ainsi que trente-neuf cartes géographiques gravées. En tête, sont des prolégomènes où il est traité de la sphère céleste, du globe terrestre, etc. La partie qui offre le plus d'intérêt pour nous, est celle qui est empruntée aux traités orientaux, indiqués dans la préface, et dont quelques-uns ne se trouvent pas dans nos bibliothèques; il faut y joindre les renseignements politiques et statistiques que l'auteur était mieux que personne en état de recueillir. L'impression du deuxième volume, qui était consacré à l'Europe, à l'Afrique et à l'Amérique, éprouva des retards; sur ces entrefaites, le monde subit les changements que le temps amène naturellement avec lui, et l'on renonça à publier la suite. L'an 1219 (1804 de J. C.), le gouvernement aima mieux faire imprimer une

[1] لوامع النور فى ظلمة اطلس مينور — [2] تحفة الكبار فى اسفار البحار

traduction turke de l'Atlas géographique anglais de Faden, avec une explication en turk. M. de Hammer a publié à Vienne, en 1812, une version allemande du chapitre du *Djihan-numa*, qui traite de la Turquie d'Europe, sous le titre de *Rumili und Bosna*, in 8°. A l'égard du volume qui est consacré à l'Asie, il en existe une traduction française manuscrite à la Bibliothèque royale, par Armain, secrétaire-interprète du roi. Armain a supprimé une partie des prolégomènes, ainsi que les chapitres du Japon et de la Malaisie, qui étaient basés sur les traités européens. L'illustre d'Anville a souvent fait usage de cette traduction, et M. Vivien de Saint-Martin vient de publier le chapitre de l'Anatolie, dans le deuxième volume de son excellent ouvrage intitulé *Histoire des découvertes géographiques des nations européennes, dans les diverses parties du monde*. L'intention de M. Vivien est d'insérer successivement les autres chapitres dans les volumes subséquents. Il a aussi paru une version latine abrégée du volume turk, par Norberg, sous le titre de *Gihan-numa, geographia orientalis;* Lund, 1818, 2 vol. in-8°. Cette traduction, au jugement de M. de Hammer, manque d'exactitude.

Je m'arrête ici, n'ayant pas eu occasion, dans mon travail, de mettre à contribution des auteurs plus récents[1]. Un plan pareil à celui que j'ai suivi dans ce paragraphe, fut entrepris, en 1823, par l'illustre M. Fraehn[2], et, en 1835, par le savant M. Wüstenfeld[3]. Les personnes qui voudront s'assurer de ce que le temps a révélé depuis ces deux époques, et des secours que m'a fournis ma position personnelle au département des manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale de Paris, auront à faire un simple travail de comparaison. Je passe maintenant à la question des doctrines, question encore plus neuve que la précédente.

[1] Il n'est pas question ici des écrits de Sadik-Isfahani, auteur persan du XVIIe siècle, parce que ces écrits ont peu de valeur géographique. J'en dirai quelques mots dans le quatrième paragraphe.

[2] *Ibn-Fozlan's und anderer Araber Berichte;* in-4°.

[3] *Abulfedae tabulae quaedam geographicae*, Göttingue, in-8°.

§ III.

DOCTRINES GÉOGRAPHIQUES DES ARABES.

On a vu que la géographie, comme les autres sciences, ne s'était formée chez les Arabes que dans la dernière moitié du VIII[e] siècle de notre ère, lorsque, l'autorité s'étant fixée dans les mains des khalifes Abbassides, les enfants des nomades purent se livrer aux études spéculatives. Mais antérieurement à cette époque, et bien avant Mahomet, il existait parmi les nomades des doctrines populaires, et ces doctrines étaient un mélange de croyances nées sur le sol, de traditions bibliques et rabbiniques, ainsi que des opinions mises en circulation par les Grecs, les Romains, les Perses et les Indiens.

En ce qui concerne l'invasion des traditions bibliques et rabbiniques dans l'Arabie, on sait qu'il y a communauté de race entre les Juifs et une partie des tribus arabes, et que la langue parlée par les deux nations était au fond la même. Les états formés par les Grecs, après la mort d'Alexandre, en Syrie, en Mésopotamie et en Égypte, étaient contigus à l'Arabie. L'empire romain, qui vint ensuite, non-seulement occupa ces diverses contrées, mais envahit l'Arabie Pétrée. Pour la monarchie persane, sous les rois parthes et Sassanides, elle comprenait dans ses limites, du moins à titre de suzeraineté, la contrée située vers l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate. Quelques rois Sassanides s'emparèrent même de la côte occidentale du golfe Persique, et d'une partie de l'Arabie Heureuse.

Quant aux Indiens, je montrerai bientôt qu'il exista presque de tout temps des relations commerciales entre l'Arabie et la Perse d'une part, et la presqu'île de l'Inde de l'autre. Il y eut aussi des relations scientifiques, et les deux genres de relations eurent lieu par terre et par mer. Sous les rois perses de la dynastie des Sassanides, des ambassades étaient envoyées, de temps en temps, d'un pays à l'autre. Pendant le règne de Cosroès Nouschirevan, vers le milieu du VI[e] siècle de notre ère, les fables de Pilpaï et d'autres livres indiens furent traduits en pehlvi.

En même temps, l'école de médecine fondée par les rois Sassanides, à Djondy-Sapour, dans la Susiane, au ve siècle de notre ère, tout en ouvrant son sein aux doctrines grecques, vu que les personnes chargées d'y enseigner la jeunesse étaient en partie des chrétiens nestoriens, venus des provinces de l'empire romain [1], admettait aussi les doctrines indiennes, et accordait une grande place à l'influence des astres et aux sciences occultes, deux genres de considérations qui jouissaient alors d'un grand crédit en Orient et en Occident.

Les anciens Arabes qui cherchaient la science, allaient s'instruire, les uns aux écoles des Grecs, ou, comme on les appela plus tard, des Romains; les autres à celles des Persans. Ibn-Abou-Osseibah, dans son Dictionnaire arabe des médecins, a consacré un article particulier à Haret, fils de Kalda, lequel était né quelques années avant Mahomet, dans la ville de Tayef, à deux journées à l'orient de la Mekke. Haret fit ses études médicales à l'école de Djondy-Sapour, d'où il passa dans l'Inde; ensuite il alla se fixer à Sanaa, dans l'Arabie Heureuse, où il existait aussi une école de médecine [2]. C'est à Sanaa qu'étudia un fils de Haret, appelé Nadhr, lequel vint s'établir à la Mekke, et fut ensuite mis à mort par ordre de Mahomet. Ce qui avait le plus irrité le prophète, ce fut que Nadhr, qui était au courant des légendes persanes et indiennes, à mesure que Mahomet débitait ses récits tirés, le plus souvent, du Talmud et des livres rabbiniques, opposait les récits venus de la Perse et de l'Inde, récits qui paraissaient plus imposants à quelques idolâtres [3].

Une partie de ces doctrines ont été consacrées par l'Alcoran, et, non-seulement elles se retrouvent dans une foule de livres, mais elles

[1] Wenrich, *De auctorum græcorum versionibus et commentariis syriacis, etc.* pag. 9 et suiv.

[2] *Dissertatio medica inauguralis de originibus medicinæ arabicæ*, par M. Sprenger; Leyde, 1840, in-8°, p. 6.

[3] Comparez le Dictionnaire d'Ibn-Abou-Osseybah, man. arabe de la Biblioth. roy. anc. fonds, n° 757, fol. 64 et suiv. n° 756, fol. 112, n° 873, fol. 52, etc. avec le Tarykh-Alhokamâ, supplément arabe, n° 672, p. 140. Voyez aussi mon ouvrage sur les monuments arabes, persans et turks, du cabinet de M. le duc de Blacas, t. I, p. 53.

prennent encore à présent place dans les croyances populaires. Il est donc indispensable d'en donner une idée.

Mahomet déclare dans l'Alcoran, conformément à nos livres saints, que le monde et tout ce qu'il renferme ont été créés dans l'espace de six jours. De plus, il semble en quelques endroits se rapprocher des idées astronomiques qui avaient cours, de son temps, chez les Romains. On sait que de toute antiquité, en Orient, l'on a distingué, parmi les astres qui éclairent le firmament, sept luminaires qui, à la différence des simples étoiles, servaient de satellites à la terre, et ne la perdaient jamais de vue dans leurs mouvements continuels : ce sont les planètes. Dans cette hypothèse, ce n'était pas, comme on l'a reconnu plus tard, le soleil qui servait de centre aux planètes; le soleil était lui-même un astre errant, et le véritable centre était la terre, pour laquelle tout ce qui existe était censé avoir été fait. Les sept planètes, en les classant d'après leur distance de la terre, étaient la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter et Saturne. On s'imagina que les planètes occupaient chacune un ciel particulier, ou plutôt, pour me servir de l'expression de Ptolémée, une sphère à part, et que chaque ciel était sous l'autorité de la planète à laquelle il avait été donné en partage. Dans cette hypothèse, tous ces cieux tournaient les uns sur les autres autour de la terre. Les étoiles formaient un huitième ciel, ou le ciel supérieur [1].

Cette hypothèse avait quelque chose de spécieux, et reposait sur un fait astronomique. Mahomet semble y faire allusion, quand il dit: « C'est Dieu qui a créé la nuit et le jour, le soleil et la lune; chacun de ces astres court dans une sphère à part [2]. » Ailleurs, il met ces paroles dans la bouche de Dieu : « Nous créâmes au-dessus de vous les sept voies, et nous ne négligeons pas ce que nous avons créé [3]. »

Mais indépendamment des sept sphères, ou plutôt des sept orbites

[1] On trouvera ce point de vue développé dans mon ouvrage sur les monuments arabes, persans et turks du cabinet de M. le duc de Blacas, t. II, p. 373 et suiv.

[2] Alcoran, sourate XXI, verset 31. Le mot arabe que je rends par *sphère*, est فلك.

[3] Alcoran, XXIII, 17. Le mot que je traduis par *voies*, est طرايق.

des planètes, Mahomet suppose l'existence de sept cieux superposés les uns aux autres, et au-dessous desquels se trouvent les étoiles et les planètes. D'après Mahomet, la première matière que Dieu a créée, est l'eau; d'une fumée (vapeur) qui s'éleva du sein des eaux, Dieu forma les sept cieux; puis il plaça son trône au-dessus de toute la nature. Mahomet s'exprime ainsi : « Ne croirez-vous pas à celui qui, dans l'espace de deux jours, a créé la terre, l'a bénie, et, pendant quatre jours, y a distribué des aliments? Ensuite il se retira au ciel, qui n'était d'abord qu'un amas de fumée, et il cria au ciel et à la terre: *Venez à moi, bon gré mal gré*. Il partagea le ciel en sept cieux, dans l'espace de deux jours, et à chaque ciel il assigna des fonctions particulières[1]. » Il dit encore : « Ne voyez-vous pas comment Dieu a créé sept cieux, se couronnant les uns les autres? Nous avons bâti au-dessus de vos têtes sept cieux solides. Les sept cieux ainsi que la terre et tout ce qu'ils renferment, célèbrent les louanges du Seigneur[2]. » Enfin, il dit: « Les infidèles ne voient-ils pas que les cieux et la terre formaient une masse compacte; que nous les avons séparés, et qu'au moyen de l'eau nous donnons la vie à toute chose? Nous avons placé sur la terre les montagnes, afin que la terre ne vacillât pas avec ses habitants. Nous y avons pratiqué des passages pour servir aux hommes de routes et de moyens de direction. Nous avons fait du ciel un toit solidement établi[3]. »

Les musulmans croient que les cieux sont suspendus en l'air par un effet de la puissance divine. Mahomet s'exprime ainsi : « Dieu éleva les cieux sans colonnes visibles; ensuite il s'assit sur un trône[4]. » Il dit ailleurs : « Dieu soutient le ciel, afin qu'il ne s'abaisse pas sur la terre, excepté quand il le jugera convenable[5]. »

Mahomet, dans un endroit, porte la terre au même nombre que les cieux : « C'est le Seigneur, dit-il, qui a créé sept cieux et autant de terres; les ordres de Dieu pénètrent dans chacun d'eux, car il est tout-puissant, et sa surveillance embrasse tout[6]. »

[1] *Alcoran*, XLI, 8.
[2] *Ibid.* LXXI, 14; LXXVIII, 12; XVII, 46.
[3] *Ibid.* XXI, 31.
[4] *Alcoran*, XIII, 2.
[5] *Ibid.* XXII, 64.
[6] *Ibid.* LXV, 12; XIII, 2.

D'après une opinion qui est rapportée par Massoudy, et qu'on fait remonter jusqu'à Abd-allah, fils d'Abbas et cousin germain de Mahomet, le premier des sept cieux, en partant de la terre, est en émeraude; le deuxième, en argent; le troisième, en rubis; le quatrième, en perle; le cinquième, en or; le sixième en topaze, et le septième, en masse de feu. D'un ciel à l'autre est un espace que l'homme ne pourrait pas franchir en moins de cinq cents ans. Les astres sont au-dessous du ciel le plus proche. Les sept terres sont également les unes sur les autres, et l'enfer se trouve au-dessous [1].

Un passage de l'Alcoran, qui n'est pas très-explicite, a fait croire à plus d'un musulman qu'il y avait aussi sept mers. Ce passage est ainsi conçu : « Quand tous les arbres qui sont sur la terre deviendraient des plumes, quand Dieu ajouterait à la mer sept mers d'encre, cela ne suffirait pas pour écrire toutes les paroles de Dieu [2]. »

Ces diverses opinions, si étranges en elles-mêmes, présentent de grandes analogies avec les croyances indiennes [3]. Suivant Albyrouny, certains écrivains de l'Inde admettent sept terres placées les unes au-dessus des autres; chacune de ces terres a ses habitants particuliers. En même temps, quelques Indiens admettent sept cieux superposés les uns aux autres, et ayant aussi chacun leurs habitants [4]. D'après une autre opinion, le monde habité par l'homme est de forme ronde, et il est entouré par l'eau ; mais il est subdivisé en sept terres environnées par autant de mers, en forme de colliers, de manière qu'à mesure qu'on s'éloigne du centre, la terre et la mer qui l'entoure augmentent de circonférence [5]. Ces terres sont ce que les indigènes appellent du

[1] *Moroudj-Aldzeheb*, t. I, fol. 8 v. (Voyez aussi le *Mishcat-al-Masabih*. Calcutta, 1810, t. II, p. 652 et suiv.)

[2] *Alcoran*, XXXI, 26. (Voyez aussi la Chrestomathie arabe de M. de Sacy, t. II, p. 252 et suiv.)

[3] Pour les rapprochements qui suivent, j'ai fait quelques emprunts à mon Mémoire sur l'Inde, inséré dans le tome XVIIIe, 2e partie, du Nouveau recueil de l'Académie des inscriptions. C'est dans le mémoire même que les faits se trouvent avec tous leurs développements.

[4] Traité d'Albyrouny sur l'Inde, fol. 54 v. et suiv.

[5] *Ibid.* fol. 56 v.

nom de *Ddouipa* ou île. L'île du milieu porte le nom de *Jambou-douipa*; elle est censée la principale de toutes, et l'Inde s'y trouve comprise. L'île de Djambou est baignée par la mer Salée; la deuxième île, nommée *Saka-douipa*, est bornée, d'un côté par la mer Salée, et de l'autre par une mer de lait; la troisième île est entourée d'une mer de lait caillé; la quatrième, d'une mer de beurre; la cinquième, d'une mer d'eau de sucre; la sixième, d'une mer de vin, et la septième, d'une mer d'eau douce[1]. La dénomination de Djambou-douipa, prise dans ce sens, a une signification beaucoup plus étendue que lorsqu'elle désigne spécialement l'Inde et les contrées voisines, où les doctrines de Brahma et de Bouddha dominèrent à une certaine époque. Suivant les Indiens, l'île de Djambou était bornée au nord par le mont Mérou.

Les croyances indiennes se retrouvent chez les disciples de Zoroastre, qui nous représentent les anciens habitants de la Perse. Les livres qui portent le nom de Zoroastre, et qu'on réunit sous la dénomination générale de *Zend-Avesta*, n'ont pas pour nous d'époque bien déterminée. Le Boundehesch, en particulier, qui semble renfermer les doctrines cosmogoniques de la secte, ne peut pas avoir reçu la forme qu'il a aujourd'hui, avant le VIIe siècle de notre ère; car il y est parlé de l'invasion arabe en Perse[2]; mais on sait, d'ailleurs, qu'il exista toujours des rapports intimes entre la Perse et l'Inde, et qu'à l'origine des choses, il y avait analogie dans le langage et les idées. Ainsi rien n'empêche de croire que ces livres, du moins quant au fond, ne remontent à une haute antiquité.

On lit dans le Vendidad-Sadé et le Boundehesch, que le monde se compose de sept parties séparées les unes des autres, à savoir: Arzeh, Schaveh, Fardedafsch, Videdafsch, Viroberest, Vorozerescht et Khouneretz-bami. Le Khouneretz-bami est le monde que nous habitons; il répond au Djambou-douipa des Indiens; j'y reviendrai bientôt. Ces sept parties, ou plutôt ces sept mondes différents avaient reçu le nom

[1] *Asiatic researches*, t. III, p. 300 et suiv. t. VIII, p. 285 et suiv.

[2] *Zend-Avesta*, publié par Anquetil-Duperron, t. II, p. 337 et 422.

générique de *Keschouers,* mot qui paraît signifier proprement un champ entouré d'un sillon[1]. Il n'était pas possible à l'homme d'aller d'un Keschouer à l'autre, sans le secours des Izeds et des Dives. Le Kounneretz est entouré à l'est, au midi et à l'ouest par une mer appelée *Zaré-ferakh-kand,* et au nord par une haute montagne nommée *Albordj,* laquelle répond au Mérou des Indiens. Suivant les livres de Zoroastre, l'Albordj donne naissance à toutes les montagnes de la terre; c'est également de l'Albordj que descendent les fleuves et les rivières qui arrosent notre univers[2].

D'après une opinion rapportée par Massoudy, mais qu'on fait remonter à Abd-allah, fils d'Abbas et cousin de Mahomet, la terre ne pouvant se soutenir elle-même, Dieu l'aurait placée sur le dos d'un poisson vivant, au milieu des eaux; le poisson serait supporté par un bœuf, le bœuf par un ange, l'ange par un roc, et le roc par un vent permanent. Il est possible que la croyance au bœuf et au poisson soit une réminiscence de ce qui est dit dans nos livres saints sur deux monstres appelés *Léviathan* et *Béhémot* : mais l'idée principale se retrouve aussi dans l'Inde[3].

En général, les géographes arabes se représentent la terre comme ronde. Ils lui donnent le nom de boule, et Aboulféda, pour prouver sa sphéricité, se sert des mêmes arguments que nous[4]. Les écrivains qui, sous le khalifat d'Almamoun, furent chargés d'initier les Arabes aux sciences positives, adoptèrent la plupart le système de Ptolémée. N'allant pas au delà de ce que leur montraient les yeux, ils firent de la terre le centre de l'univers, et ils supposèrent que le soleil et les six autres planètes accomplissaient leur révolution autour du globe que nous habitons.

[1] Telle est l'explication que donne M. Burnouf, *Journal asiatique,* février 1846, p. 140.

[2] *Zend-Avesta,* t. II, p. 357, 360, 364 et suiv. 368 et suiv. 386, 390 et suiv. (Voyez aussi le *Schah-Nameh*, édition de M. Mohl, t. I, p. 81, 219 et suiv. et 455.)

[3] Sur cette opinion, qui a été développée par Ibn-Alouardy, p. 41 et suiv. (Extraits de M. Tornberg), voyez le *Moroudj-Aldzeheb,* t. I, fol. 8, et mes Fragm. sur l'Inde, p. 64.

[4] Ci-après, p. 3.

A l'exemple de Ptolémée, les Arabes se représentèrent en esprit divers cercles d'après lesquels étaient censés réglés les mouvements célestes. Ils donnèrent à ces cercles des dénominations qui n'étaient que la traduction de celles des Grecs. Ces cercles sont au nombre de six, à savoir : le méridien, l'équateur, l'écliptique, les deux tropiques et l'horizon. Les Arabes, pour suivre les mouvements célestes, se servaient d'une sphère armillaire à peu près semblable à la nôtre. Ils empruntèrent aux Grecs la dénomination de pôle ou pivot[1], pour désigner les deux extrémités d'un axe ou essieu autour duquel les planètes opèrent leur révolution diurne. De plus, ils mirent en usage les mots *simet*[2] et *nadhir*[3], dont nos pères firent, au moyen âge, *zénith* et *nadir*.

Pour Mahomet, il paraît avoir cru, conformément à l'opinion de la plupart des peuples de l'antiquité, que la terre offrait la forme d'un disque, et n'avait rien de sphérique. Il s'exprime ainsi dans l'Alcoran : « Dieu vous a donné la terre pour tapis, afin que vous y marchiez par des routes larges[4]. » Il dit ailleurs : « C'est Dieu qui vous a donné la terre pour lit, et qui a élevé la voûte des cieux pour vous servir d'abri[5]. » Enfin, il dit : « N'avons-nous pas fait de la terre comme une couche, et des montagnes comme des pilotis[6]? » Une opinion tout à fait analogue est exprimée par le patriarche Job, dont la race paraît avoir été plutôt arabe que juive. Job dit, en parlant de Dieu : « Il a étendu les eaux dans des limites, jusqu'au terme où il n'y a ni lumières ni ténèbres[7]. » Ailleurs, la Divinité adresse ces paroles à Job[8] : « Où étiez-vous quand je jetais les fondements de la terre? Dites-le moi, si vous le savez. Avez-vous appris qui en a déterminé les dimensions et qui a établi sur elle le niveau? Connaissez-vous sur quoi ses bases sont appuyées, et qui en a posé la pierre angulaire? Qui a mis des digues à la mer, pour la tenir enfermée, lorsque pour vêtement je la couvrais d'un nuage, et que je l'enveloppais d'obscurité, lorsque je la resserrais dans ses

[1] قطب

[2] سمت

[3] نظير

[4] *Alcoran*, LXXI, 18.

[5] *Alcoran*, II, 20.

[6] *Ibid.* LXXVIII, 6.

[7] Job, chap. XXVI, vers. 10.

[8] *Ibid.* chap. XXXVIII, vers. 4, et suiv.

bornes, et que je lui donnais des portes et des barrières? » Parmi les musulmans, le vulgaire est encore persuadé que la terre et les eaux qui la baignent sont entourées par une montagne inaccessible, qu'ils appellent du nom de *Caf*[1]; dans leur opinion, le soleil, à son lever, apparaît sur une des croupes de cette montagne, et quand il veut se coucher, il se retire derrière l'extrémité opposée[2].

La même opinion se retrouve un peu modifiée dans ce passage d'un écrivain arabe: « Suivant les uns, la terre a la forme d'une boule; suivant les autres, elle présente une forme plate. L'opinion la plus probable est que la terre est convexe. Elle s'étend sur un espace de cinq cents ans de marche, sous la forme d'une moitié de sphère; c'est ce qui fait que le point du milieu est plus élevé que tout le reste. Voilà pourquoi l'île qui se trouve au centre du monde, porte le nom de coupole de la terre[3]. Par la même raison, les côtés de la terre sont plus bas; cette pente, qui a une étendue de 7336 milles, est entourée de la grande mer appelée du nom d'Océan; c'est la mer dont l'eau est épaisse et puante, et où il n'est pas possible aux vaisseaux de naviguer. Cette mer est à son tour environnée de la montagne de Caf, qui consiste dans un bloc d'une émeraude verte. Le ciel couvre le tout en forme de voûte[4]. »

Or Mahomet, indépendamment de la croyance aux anges, qui est admise chez les chrétiens et les juifs, a supposé l'existence d'une race intermédiaire entre les anges et les hommes, celle des génies. Quand Dieu eut créé la terre, il y plaça les génies, en leur recommandant la sagesse et la vertu. Mais beaucoup de génies se montrèrent rebelles à la volonté divine, et furent, suivant quelques auteurs, relégués sur la montagne de Caf, où ils expient leur conduite criminelle; pour les

[1] قاف.

[2] Comparez la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, au mot *Caf*; Ibn-Alouardy, p. 18 et suiv., et la Chronique de Tabary, traduction de M. Dubeux, p. 32. La montagne de Caf me paraît correspondre au chaos dont Hésiode parle dans sa Théogonie. (Édition Didot, 1840, vers 807 et suiv.)

[3] Il est parlé ci-après de cette dénomination.

[4] Texte arabe de la Géographie d'Aboulféda, p. 376.

autres, ils furent admis dans le paradis. Ce fut alors que Dieu créa l'homme, et lui donna la terre pour demeure [1].

Du reste, les anges, bien que voisins par leur nature de la Divinité elle-même, ne s'étaient pas montrés plus dociles que les génies. D'après une opinion plusieurs fois exprimée dans l'Alcoran, Dieu chassa les anges rebelles du paradis, et ceux-ci errent au-dessous du ciel inférieur, épiant le moment de rentrer dans ce délicieux séjour. A mesure qu'ils s'approchent de trop près, les anges restés fidèles les foudroient à coup de corps enflammés, et c'est là ce qui donne naissance aux étoiles filantes. Mahomet place ces paroles dans la bouche de Dieu : « Nous avons décoré le ciel le plus proche de la terre d'un vêtement d'étoiles; nous en avons défendu l'accès aux satans rebelles; nous ne voulons pas que les démons viennent écouter ce qui se passe dans l'assemblée auguste. Ceux qui se présentent sont repoussés de tout côté, et arrêtés par un obstacle infranchissable. Quiconque d'entre eux s'avance pour saisir à la dérobée quelques paroles, est atteint d'un dard flamboyant [2]. » Dieu est censé parler ainsi dans un autre endroit : « Nous avons établi les constellations zodiacales dans les cieux; nous en défendons l'accès aux démons. Que si quelqu'un d'entre eux s'y glisse pour écouter, il est frappé d'un trait de feu visible à tous les yeux [3]. » Enfin, Mahomet fait ainsi parler certains génies : « Nous avons atteint le ciel dans notre effort; mais nous l'avons trouvé occupé par des gardiens et hérissé de dards flamboyants. Nous nous sommes assis sur des siéges pour entendre ce qui s'y disait; mais quiconque maintenant se laisse aller à cette curiosité trouve la flamme prête à fondre sur lui [4]. »

Mahomet, parlant de la double révolution du soleil et de la lune, fait mention des douze signes du zodiaque, qu'il nomme *bordj* [5], alté-

[1] Voyez mon ouvrage sur le Cabinet de M. le duc de Blacas, t. I, p. 136. La légende des génies semble être l'équivalent de celle des Titans.

[2] *Alcoran*, sourate XXXVII, vers. 6.

[3] *Alcoran*, XV, 16; voyez aussi, sourate LXVII, vers. 5.

[4] *Ibid.* LXXII, 8.

[5] برج

ration évidente du grec πύργος ou tour. De plus, il cite les mansions de la lune, fait observé depuis une haute antiquité chez les Chinois et les Indiens, et que les Indiens ont sans doute communiqué aux Arabes [1]. On lit dans l'Alcoran : « Dieu a soumis le soleil et la lune à son autorité; chacun de ces astres poursuit sa course jusqu'à un endroit déterminé. Dieu imprime le mouvement à tout. C'est lui qui a fait du soleil un flambeau, et de la lune un fanal; qui a disposé celle-ci par stations [2], afin que vous puissiez fixer le nombre des années et leur comput. Il a voulu que la nuit et le jour se succédassent tour à tour, pour ceux qui pensent au Seigneur et désirent le remercier de ses bienfaits [3]. » Ailleurs, Mahomet fait ainsi parler la Divinité : « Nous avons établi des tours dans les cieux, et nous les avons ornées pour ceux qui ont des yeux [4]. »

Les mansions lunaires étaient dans le principe au nombre de vingt-huit; mais au xe siècle de notre ère, une de ces mansions fut supprimée par les Indiens, et maintenant dans l'Inde on n'en compte plus que vingt-sept. Le nombre de vingt-huit a été conservé chez les Arabes; on retrouve également ce nombre dans le Boundehesch [5], preuve que si ce livre n'a pu être rédigé avant le viie siècle de notre ère, il l'a été nécessairement avant le xe. Les mansions ne servent pas seulement pour tracer le cours de la lune et rédiger les almanachs; leur principal rôle consiste dans les combinaisons astrologiques [6].

On a vu que Mahomet faisait mention dans l'Alcoran des mansions de la lune; mais il n'en indique pas le nombre, et il ne dit pas au juste quel en était l'objet. Tout porte à croire que les Arabes n'eurent d'abord qu'une idée vague de ces constellations, et qu'ils n'en faisaient

[1] Voyez les articles que M. Biot a insérés dans le Journal des Savants, année 1839, p. 721; année 1840, p. 27, 73, 142, 227 et 264.

[2] منازل

[3] *Alcoran*, sourate XIII, vers. 2; X, 5; XXV, 62.

[4] *Ibid.* XV, 16.

[5] *Zend-Avesta*, t. II, p. 349.

[6] M. Biot a publié dans le Journal des Savants du mois de janvier 1845, d'après des extraits du Traité d'Albyrouny sur l'Inde, fournis par M. Munk, un mémoire fort intéressant sur les mansions lunaires en usage dans l'Inde.

aucun usage. La notion des mansions lunaires paraît n'avoir pénétré tout à fait chez les Arabes et chez les musulmans en général, que sous le khalifat d'Almâmoun, lorsque les doctrines indiennes eurent envahi l'Asie occidentale. Alfergâny, dans le Traité d'astronomie qui porte son nom, et qui est basé sur les méthodes grecques, n'a pas cru pouvoir se dispenser de rapporter la liste des mansions, et, chose remarquable, il en énumère vingt-huit [1]. Le Boundehesch et le Traité d'Alfergâny me paraissent avoir été composés à peu près à la même époque. Peut-être le Boundehesch est un peu plus ancien.

Les Arabes avaient appris de bonne heure à distinguer les planètes et les principaux astres. Habitués à vivre en plein air, sous le ciel le plus pur, et n'ayant souvent que les étoiles pour se guider au milieu des océans de sable où ils errent sans cesse, ils donnèrent un nom particulier à celles qui jetaient le plus d'éclat. On lit ces mots dans l'Alcoran : « C'est Dieu qui a disposé pour vous les étoiles, afin qu'elles vous servent de direction au milieu des ténèbres de la terre et de la mer [2]. » Les noms donnés par les Arabes aux étoiles étaient tirés des objets, soit animés, soit inanimés, qu'on avait sous les yeux. Telles étaient les dénominations d'Autruche, de Mouton, de Chameau, de Chien, de Tente, de Plat, de Seau à puiser de l'eau, de Trépied pour placer la marmite [3].

Bientôt même les Arabes crurent reconnaître, dans le lever et le coucher de quelques étoiles, les signes avant-coureurs de certains phénomènes physiques, le vent, la pluie, le froid, le chaud, l'abondance des récoltes et leur insuffisance. Les astres qui jouissaient de cette propriété portaient le nom de *noua* au singulier, et de *anoua* [4] au pluriel, d'un mot arabe qui signifie *tomber de fatigue et se coucher*. Ces étoiles se présentaient toujours par couples, l'une à l'orient, et l'autre à l'occident.

La dénomination de *noua* s'appliquait spécialement à l'étoile placée à l'ouest, au moment où elle allait disparaître sous l'horizon;

[1] *Traité d'Alfergâny*, chap. xx.

[2] *Alcoran*, sourate vi, vers. 97.

[3] *Rec. des Not. et extr.* t. XII, p. 242 et suiv.

[4] نوء au singulier; au pluriel أنواء.

pour l'autre étoile, qui se trouvait à l'opposite, et qui, en ce moment, était sur le point de se lever, on lui donnait le nom de *rekyb*[1] ou observateur. La première annonçait la pluie, l'autre le froid et le chaud. Chaque noua avait son temps marqué. Son influence durait trois ou quatre jours, cinq au plus; puis il s'écoulait un intervalle plus ou moins long. Autrement l'état du ciel serait resté le même, ce qui aurait eu des inconvénients, et ce qui, d'ailleurs, était contraire à l'expérience. De plus, l'influence de la noua ne s'étendait point partout: tantôt une contrée éprouvait les effets de son énergie, tantôt une autre. L'art de reconnaître les anouas formait une science particulière; on le mettait sur le même rang que la connaissance des généalogies et l'interprétation des songes. Mahomet, qui s'était attribué la mission de prêcher l'unité de Dieu, et qui voyait plusieurs de ses compatriotes adorer certains astres, proscrivit la croyance aux anouas, à moins de dire que Dieu avait tellement lié la chaîne des êtres que, chaque fois qu'une certaine étoile paraissait sur l'horizon, c'était pour l'être suprême une manière d'annoncer la pluie, etc.[2].

Albyrouny cite à ce sujet diverses sentences en vers, dans le genre de celles qui ont cours chez nous, parmi le peuple. Voici les deux premières sentences rapportées par Albyrouny :

> Quand la lune est en conjonction avec les Pléiades, dans la troisième nuit du mois, l'hiver se retire.
>
> Quand la lune est pleine, et qu'elle se trouve dans les Pléiades, tu sens le froid, et l'hiver est arrivé.

Albyrouny dit qu'en effet la lune est alors en opposition avec le soleil, qui se trouve au milieu du Scorpion, et que c'est le signal de l'hiver[3].

L'adoption des mansions lunaires par les Arabes eut un effet auquel on ne s'attendait pas. Ces mansions servaient, en général, chez les In-

[1] رقيب

[2] Pococke, *Specimen historiæ Arabum*, 1re édit. p. 163.

[3] Manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal, fol. 88.

diens pour les combinaisons astrologiques; de leur côté, les Arabes voyaient, dans la révolution des anouas, un moyen de connaître d'avance les changements de l'atmosphère et l'état des récoltes. Les almanachs qui, chaque année, étaient composés dans l'empire musulman, portaient le nom de *Ketab-alanoua* ou livre des anouas. Que firent les Arabes? Leurs astronomes, ou plutôt leurs astrologues combinèrent ensemble le système des anouas et celui des mansions lunaires. Les mansions, chez les Indiens, avaient reçu des places très-inégales; quelques-unes occupaient trente degrés de l'orbite parcourue par la lune, d'autres deux degrés seulement; c'est ce qui fit qu'une de ces mansions finit par disparaître tout à fait. Les Arabes assignèrent aux vingt-huit mansions un espace à peu près égal, c'est-à-dire douze ou treize degrés pour chacune. Mais en même temps ils se virent dans la nécessité de supprimer certaines étoiles qui figuraient auparavant parmi les anouas, et qui ne se trouvaient pas sur la route de la lune. A ces étoiles, ils en substituèrent d'autres; seulement, pour ne pas choquer trop vivement les préjugés du vulgaire, ils donnèrent aux nouvelles étoiles les noms des anciennes; de plus, les almanachs continuèrent à porter le titre de *Ketab-alanoua*. Au bout de quelque temps, la confusion devint telle, que les personnes les plus habiles eurent de la peine à s'y reconnaître.

Il existe à ce sujet un témoignage précieux; c'est celui d'Abd-alrahman-Alsoufy, astronome instruit, qui, comme on l'a vu, florissait en Perse vers le milieu du xe siècle. Abd-alrahman, parlant des erreurs qui se trouvent dans les traités les plus estimés, s'exprime ainsi: « L'autre classe de personnes qui veulent apprendre à connaître les étoiles, suit la méthode des Arabes dans la science des anouas et des mansions de la lune, et s'attache à ce que contiennent les livres composés sur cette matière. J'ai trouvé sur les anouas beaucoup de livres, dont le meilleur et le plus complet est celui d'Abou-Hanyfah-Aldeynavery. Cet ouvrage montre que l'auteur connaissait parfaitement, et mieux qu'aucun autre, tout ce qu'ont dit les Arabes sur ce sujet; leurs vers, leurs rimes, tout lui est familier. Je ne sais cependant s'il a bien

connu les étoiles elles-mêmes; car il cite, d'Ibn-Alaraby, Ibn-Kenassa et autres, bien des choses qui prouvent leur peu d'expérience en ce genre; et, si lui-même eût bien connu les étoiles, il n'aurait pas rapporté, comme des autorités, les erreurs de ces auteurs [1]. » Abd-alrahman dit dans un autre endroit : « De même Albateny, en voulant montrer qu'il connaissait les étoiles et les mansions de la lune, à la manière des Arabes, et en traitant de matières qui n'étaient pas de sa compétence, a commis de graves erreurs. Ainsi c'est à tort qu'il a placé la mansion nommée *Albotayn* sur la queue du Bélier, et *Aldebaran* à l'origine de l'une des cornes du Taureau..... S'il s'était renfermé dans le sujet ordinaire de ses études, et qu'il s'en fût tenu à la partie astronomique, comme les mouvements des corps célestes, les éclipses de soleil et de lune, il se serait épargné la honte de ces fautes grossières [2]. »

L'usage des mansions lunaires, telles qu'elles avaient été modifiées par les Arabes, pénétra, par le canal de ce peuple, jusqu'en Occcident. L'on en a un exemple dans le calendrier arabe et latin de Cordoue, dont il a déjà été parlé [3]. Dans ce calendrier, l'année, conformément à ce qui se pratiquait chez les Romains, commence le 1er janvier. Mais chaque mois de l'année julienne est accompagné du signe du zodiaque auquel il correspond, ainsi que des mansions de la lune; on y trouve de plus le moment de l'apparition de chacune des anouas. L'auteur a eu soin de distinguer les anouas des mansions, ce qui prouve qu'il était resté entre elles la différence de la partie au tout. Les mansions lunaires sont également indiquées sur la carte catalane, monument géographique conservé à la Bibliothèque royale, qui date du XIVe siècle, et dont on trouve le dessin et les légendes dans le tome XIV du recueil des Notices et extraits. Quant aux contrées musulmanes de l'Orient, l'usage des mansions lunaires s'y est maintenu jusqu'à nos jours. Il

[1] Recueil des Notices et extraits, tom. XII, pag. 244. (Mémoire de feu M. Caussin de Perceval.)

[2] *Ibid.* p. 249.

[3] Ci-devant, p. XC et suiv.

est facile de s'en assurer en ouvrant les almanachs arabes qui s'impriment chaque année au Caire.

En ce qui concerne les signes du zodiaque, les Arabes les ont empruntés aux Grecs, et il en est de même des Persans et des Indiens. Les signes arabes sont, en général, les mêmes que les signes grecs, et pour le nom et pour la forme. La même observation s'applique à la plupart des constellations situées au nord et au sud de la bande zodiacale. Le nombre des étoiles signalées par les Grecs est de 1025, et ces étoiles avaient été réparties, suivant leurs grandeurs, en six classes différentes; elles formaient en tout quarante-huit constellations. Cette division fut adoptée par les astronomes arabes, sous Almamoun. La plupart des noms donnés aux étoiles par les anciens Arabes, disparurent devant les dénominations grecques. Il n'y eut guère d'exception que pour les étoiles qui n'avaient pas reçu de nom chez les Grecs, notamment celles qui n'étaient pas visibles sur l'horizon d'Alexandrie.

Non-seulement nos bibliothèques possèdent des traités arabes où sont décrites et figurées les constellations avec les principales étoiles qui en font partie, et tel est le traité d'Abd-alrahman déjà cité; mais encore il nous est parvenu des Arabes des globes en métal, analogues aux nôtres, et sur lesquels on peut parcourir commodément la vaste étendue des cieux. Quelques-uns de ces globes ont été publiés[1]; d'autres sont restés inédits, et il s'en trouve à la Bibliothèque nationale de Paris. Ces globes et ces traités ont un avantage sur ceux qui furent construits en Europe, chez les anciens et au moyen âge; c'est qu'ayant été en général faits dans des régions situées plus près de l'équateur que les nôtres, il s'y trouve des étoiles de l'hémisphère austral qui n'ont été connues de nous qu'après qu'on eut fait le tour de l'Afrique[2].

[1] Voyez, entre autres, l'ouvrage publié à Padoue, par Simon Assemani, sous le titre de *Globus cœlestis cufico-arabicus Veliterni musei Borgiani*, 1790, in-4°.

[2] J'ai ainsi expliqué comment le Dante a pu faire mention, dans le premier chant de son Purgatoire, de certaines étoiles de l'hémisphère austral, qui n'ont été décrites que deux siècles après lui. (Voy. l'excellente traduction française du Dante, par M. le chevalier Artaud, 2e et 3e édition.)

Le Boundehesch a reproduit le nom des douze signes du zodiaque et des sept planètes dans le même ordre que les traités grecs [1]. Quant aux doctrines indiennes, je renvoie à mon mémoire sur l'Inde.

Il ne faut pas confondre la croyance aux anouas et aux mansions lunaires avec l'astrologie proprement dite, prétendue science qui fut transmise par les Grecs et les Romains aux Arabes, et qui, à travers quelques vicissitudes, s'est toujours conservée en Orient. On sait que l'objet de cette vaine science consiste dans certaines qualités attribuées aux douze signes du zodiaque et aux sept planètes, ainsi que dans la combinaison des uns avec les autres [2]. Chaque signe et chaque planète ont leur caractère particulier; chaque planète a sous sa dépendance un ou deux signes; de plus, elle agit sur un des sept climats, etc. Dans l'opinion des musulmans, nous naissons, grands et petits, sous l'influence d'un astre bénin ou défavorable; notre sort est presque marqué d'avance, et le seul moyen d'en atténuer les mauvais effets ou d'en assurer tous les avantages, c'est de bien connaître le caractère de notre étoile; encore les moyens sont-ils souvent impuissants contre la destinée. Ce n'est pas que Mahomet ait autorisé ce genre de superstition. Il s'exprime ainsi dans l'Alcoran : « N'adorez pas le soleil et la lune, mais celui qui les a créés [3]. » On lui fait dire ailleurs : « Celui qui croit à l'influence des étoiles est infidèle. » Mais, quand a-t-on vu les hommes se conduire uniquement d'après les inspirations de leur raison?

En général les musulmans, à l'exemple de Mahomet, admettent le texte du Pentateuque sur la création du monde, et sont persuadés, comme nous, qu'avant la venue du Messie, il ne s'était écoulé qu'environ quatre ou cinq mille ans. Ils croient, conformément au récit de

[1] *Zend-Avesta*, t. II, p. 349 et 356.

[2] Je suis entré dans quelques détails à ce sujet dans mon ouvrage sur le cabinet de M. le duc de Blacas, tome II, page 370 et suiv. La différence qui sépare le système arabe et indien primitif du système grec et romain, a été signalée par Schahristany, dans son Traité arabe des religions et des sectes. (Voy. l'édition qui en a été publiée par M. Cureton, p. 241, ainsi que le *Specimen* de Pococke, p. 163.) Pour le mot طبائع employé par Schahristany, voyez la remarque de M. Pusey, *Catalogue des manuscrits orientaux de la Bibliothèque d'Oxford*, t. II, p. 537.

[3] *Alcoran*, sourate XLI, vers. 37.

Moïse, que l'œuvre des six jours commença un dimanche, et que Dieu se reposa le samedi. Plusieurs supposent, de plus, sur la foi d'une opinion qui avait jadis cours en Perse et dans l'Inde, que le monde commença sa révolution au printemps. Dieu, disent-ils, créa le soleil, la lune et les autres planètes avec leurs apsides et leurs nœuds [1], tels qu'ils sont disposés maintenant, et il leur imprima le mouvement un dimanche, tandis que le soleil occupait le premier degré du Bélier. C'est par suite de cette opinion que l'ancienne année persane commençait avec le printemps, au moment où la nature semble reprendre une nouvelle vie, et que cette même année s'est maintenue en Perse, concurremment avec l'année lunaire des musulmans, à cause de son utilité pour l'ordre des saisons et les travaux de l'agriculture. Quand les astronomes de Bagdad et de Damas, sous le khalifat d'Almamoun, construisirent de nouvelles tables astronomiques, ils firent choix, pour donner plus de fixité à leurs calculs, d'une année solaire, et l'année qu'ils adoptèrent était celle des Persans. L'auteur de la Table vérifiée, qui mit la dernière main à son travail, l'an 217 de l'hégire (201 de l'ère de Yezdedjerd, ou 833 de J. C.), prit pour point de départ le premier jour du mois persan de ferverdin, premier jour du printemps et jour du neurouz ou nouvel an [2]. Les Indiens, et, à leur exemple, l'astronome persan Abou-Maschar [3], accompagnent le récit qui précède de plusieurs circonstances qui leur sont particulières. Ils prétendent qu'au moment où les astres se mirent pour la première fois en mouvement, toutes les planètes, y compris le soleil, étaient en conjonction, et que lorsque le même phénomène se présentera, ce qui peut se faire attendre des millions d'années, le monde entrera dans une nouvelle période. Abou-Maschar composa à ce sujet un traité qu'il intitula *Livre des milliers* [4];

[1] على قدر اوجاتها وجوزهراتها Telles sont les expressions de Massoudy. (Voyez aussi le Traité d'Alfergâny, édition de Golius, p. 49 et 50 du texte.) Le mot اوج, qui a donné naissance au latin *aux* au nominatif, et *augis* au génitif, est la transcription du mot sanscrit *outchtcha*, signifiant élévation, et s'appliquant spécialement à l'apogee du soleil.

[2] Comparez Massoudy, *Ketab-altanbyh*, fol. 120, et Ibn-Younis, Recueil des Notices. t. VII, p. 232 et 234.

[3] Ci-devant, p. LIV.

[4] كتاب الالوف

mais ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur une pareille matière[1].

Les Arabes ont différentes manières de marquer les quatre points cardinaux. Deux de ces points sont indiqués par la nature elle-même; ce sont le côté où le soleil se lève et celui où il se couche. Le côté où le soleil se lève est nommé par les Arabes *levant* ou *lieu du lever*[2]; le côté où le soleil se couche est appelé *couchant* ou *lieu du coucher*[3]. Mais le soleil ne suit pas une ligne droite par rapport à l'équateur : tantôt il est au sud de la ligne équinoxiale, et tantôt il est au nord. Les limites du cours du soleil sont, du côté du nord, le tropique du Cancer, et du côté du sud, le tropique du Capricorne, ce qui fait un espace d'environ quarante-sept degrés. Au solstice d'hiver, le soleil est sous le tropique du Capricorne, et au solstice d'été sous le tropique du Cancer. Les Arabes, pour désigner le sud-est, disent quelquefois *l'orient d'hiver*, et pour indiquer le nord-est, *l'orient d'été;* de même, pour marquer le nord-ouest, ils se servent des mots *occident d'été*, et pour dire le sud-ouest *d'occident d'hiver*. Cette manière de parler était en usage chez les Grecs et les Romains; il y est fait allusion dans l'Alcoran. Mahomet s'exprime ainsi : « Dieu est le souverain des cieux et de la terre, et de tout ce qui se trouve entre eux; il est le seigneur des orients[4]. » On lit ailleurs : « Dieu est le souverain des deux orients et des deux occidents[5]. »

Pour les points du nord et du midi, leur place était fixée par les points est et ouest; mais ils ne pouvaient être dénommés que d'une manière arbitraire. Conformément à un usage qui existait chez les anciens Hébreux, chez les Indiens, etc. les Arabes, dans l'origine, pour s'orienter, se tournaient vers le lieu du lever du soleil, de ma-

[1] Je renvoie au mémoire spécial que j'ai composé sur l'Inde. En ce qui concerne la manière dont les Persans, les Indiens et les Égyptiens se représentaient le moment de la naissance du monde, moment qu'on appela le thème natal de l'univers, voyez mon ouvrage sur le Cabinet de M. de Blacas, t. II, p. 409 et suiv., ainsi que ce que j'ai dit dans le Journal asiatique du mois de décembre 1823, p. 331 et suiv. (*Observations générales sur les médailles musulmanes à figures.*)

[2] مشرق et شرق

[3] مغرب et غرب

[4] *Alcoran*, XXXVII, 5.

[5] *Ibid.*, LV, 16.

nière qu'ils avaient le sud à droite, le nord à gauche, et l'ouest par derrière. En même temps, par un rapprochement qui est fondé sur la nature, et qui se retrouve presque partout, ils rattachaient les principaux vents à ceux des points cardinaux d'où ils venaient habituellement, et ils les dénommaient les uns par les autres. Le nord était appelé par les Arabes *la gauche* ou *le gauche*[1], suivant qu'on appliquait ce mot à la main ou au vent; l'est, *le devant* ou *celui qui souffle devant*[2], et l'ouest, *le derrière* ou *celui qui souffle derrière*[3]. Quant au sud, l'idée de *droite*[4], chez les Arabes, ne se retrouve que dans certaines formes dérivées, telles que *tayammana*[5], ou *aller,* soit *vers la droite,* soit *vers le midi; yemanyé* ou *le* (vent) *droit*, etc.[6]. Mais l'équivalent de *droite* existe dans le mot *côté*[7], qui sert à désigner le sud, c'est-à-dire le côté d'honneur et le côté par excellence[8].

Beaucoup de musulmans se conforment encore à cette manière de s'orienter. Mais il en est une autre, qui est née avec l'islamisme, et qui est également usitée. On sait que le temple de la Mekke est regardé par les disciples de Mahomet comme le lieu le plus saint de l'univers; les musulmans se tournent vers la kaaba quand ils s'acquittent de la prière; ils sont même obligés d'y aller, au moins une fois en leur vie, en pèlerinage; de là à l'idée que la kaaba est le centre du monde, et que toutes les choses de la terre doivent y aboutir, il n'y avait qu'un pas. Beaucoup d'Arabes, de Persans et de Turks sont donc dans l'usage de s'orienter d'après la maison carrée. A la vérité, les quatre angles de l'édifice, à la différence des grandes pyramides d'Égypte, ne répondent

[1] شمال

[2] قبول Les ancien Hébreux disaient, dans le même sens, קדום. Les Arabes appellent aussi ce vent du nom de صبا

[3] دبور On trouve dans la Bible, avec la même signification, אחור. Les Arabes se servent dans un sens analogue du mot كوس

[4] يمين

[5] تيمن

[6] يمانية Chez les Indiens, le mot *Dekhan*, qui désigne la partie méridionale de leur presqu'île, est une altération du sanscrit *dakchina*, qui signifie *droite*.

[7] جنوب

[8] Comparez Massoudy (*Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 259, et *Ketab-altanbyh*, fol. 12 et suiv.); avec Cazouyny (*Adjayb-al-Makhloucat*, man. arabe de la Bibliothèque royale, Suppl. n° 866, fol. 58 et suiv.)

pas exactement aux quatre points cardinaux; mais, probablement, par l'effet du hasard, la pierre noire qui est encastrée dans le mur, près de la porte, auprès d'un des angles, fait face à l'orient[1]. Il est convenu qu'on sera censé placé en face de la pierre noire, de manière à avoir le nord à droite, le midi à gauche, l'est par derrière, et l'ouest par devant. On voit que ce système est l'opposé de l'autre.

Les Arabes, à l'exemple des autres peuples, emploient également certaines étoiles comme moyen de direction. Le Chevreau[2], une des étoiles de la petite Ourse, qui ne se couchent jamais pour les contrées situées au nord de l'équateur, a servi à marquer le septentrion, de même que l'étoile Canope, appelée par les Arabes du nom de *Sohayl*[3], et qui est constamment visible pour eux, a indiqué le midi. Quelquefois les géographes Arabes, pour arriver à une plus grande précision, ont recours à la place que le soleil occupe dans un des signes du zodiaque; ce signe, par sa distance angulaire à la ligne équinoxiale, sert à faire connaître la direction véritable[4].

On retrouve de plus, chez les Arabes, deux dénominations qui leur sont particulières. J'ai dit que les musulmans, quand ils s'acquittent de la prière, se tournent vers la Kaaba; de là la maison carrée a reçu le nom de Kiblah[5] ou lieu vers lequel on se tourne. Cette dénomination a été adoptée par les Persans, les Turks et les autres peuples qui professent l'islamisme[6]. Or, la Mekke est au midi de la Syrie ainsi

[1] *Voyage d'Aly bey*, t. II, p. 346, et Atlas, planche LIII.

[2] جدى Ce mot, dans quelques manuscrits, n'est pas marqué d'une manière correcte. D'ailleurs, il sert aussi à désigner le Capricorne, un des douze signes du Zodiaque. Il est arrivé de là que plusieurs savants s'y sont trompés, notamment l'illustre Silvestre de Sacy. (*Recueil des Notices*, t. VIII, p. 146 et 178.)

[3] سهيل

[4] On verra un exemple de cet usage au tome second. (Texte arabe, p. 296.)

[5] قبلة

[6] Il existe des traités particuliers sur la manière de reconnaître la Kiblah ou côté de la Mekke. Un de ces traités fut composé dès le khalifat d'Almamoun, par Aboul-Abbas-Fadhl, surnommé *Alneyryzy*, parce qu'il était originaire de la ville de Neyryz, dans la province persane du Farès. Sur Neyryz, on peut consulter la Relation du voyage de feu William Ouseley, tom. II, p. 171. M. Quatremère a confondu cette ville avec Tauris (*Journal des Savants* de septembre 1847, p. 568.)

que d'une partie de la Mésopotamie et de l'Égypte. Le mot *Kiblah* est devenu, pour les musulmans de ces contrées, le synonyme de *midi*, et il a été ensuite employé ailleurs avec la même acception. D'un autre côté, les Arabes, dans certaines contrées, telles que l'Afrique et l'Espagne, ont appelé le nord du nom de *djouf*[1], mot qui est peut-être une altération du grec *ζόφος* ou ténèbres[2].

Mais ces divers systèmes ont quelque chose de général et de vague qui ne suffisait pas aux besoins de la navigation et d'autres professions fondées sur une exactitude rigoureuse. Les Grecs et les Romains, qui ont été presque en tout les maîtres de la science, eurent l'idée de marquer, sur un plan horizontal, avec des lignes droites, les points cardinaux et les points intermédiaires; et comme sur ces plans les vents jouaient le rôle principal, on les nomma *roses des vents*. Le nombre des vents était de quatre, de huit ou de douze, suivant le degré de précision qu'on recherchait. Chez nous, maintenant, il est de trente-deux. Les Arabes ont dans leur langue des noms particuliers pour un grand nombre de vents; de plus, ils ont deux manières différentes de marquer les points cardinaux et les points intermédiaires; mais, dans l'un et l'autre système, les vents ne jouent qu'un rôle secondaire.

Parlons d'abord des vents. Les définitions données par les lexicographes se ressentent naturellement de la variété des points de vue où ils se sont placés, et les orientalistes d'Europe n'en ont pas toujours saisi la véritable signification. Tantôt les vents sont considérés relativement à la Kaaba, tantôt relativement à certaines étoiles.

Les Arabes ne comptent quelquefois que deux vents, le vent du nord et celui du midi. Le vent du nord comprend tous les vents qui viennent des pays situés au nord de l'équateur; le vent du midi tous ceux qui viennent des régions placées au sud de la ligne équinoxiale.

[1] جوف

[2] Sur le mot Ζόφος, qui est employé par Homère, dans le vers 190e du dixième chant de l'Odyssée, avec le sens de ténèbres, et que les commentateurs ont appliqué les uns à l'ouest et les autres au nord, voyez la discussion soulevée par Strabon, dans le premier livre de sa Géographie.

On lit dans le *Camous*[1], au mot *djenoub :* « Vent qui souffle entre le lever de Sohayl et celui des Pléiades, et qui est opposé au vent Schemal, » ce qui désigne, à proprement parler, le vent du sud-est, mais qui embrasse à peu près l'espace compris entre le pôle sud et l'équateur. D'un autre côté, on lit dans le même ouvrage, au mot *schemal*[2] : « Vent qui souffle entre le lieu du lever du Soleil et le coucher de l'Aigle volant, » ce qui comprend tout l'hémisphère septentrional. Il ne faudrait pas induire de là que l'auteur du *Camous* ne reconnaissait que deux vents. Homère a distingué les quatre vents qui correspondent aux quatre points cardinaux, et cependant Hippocrate et Aristote s'expriment quelquefois comme s'ils n'en admettaient que deux [3].

Ordinairement, les Arabes portent le nombre des vents à quatre, d'après celui des points cardinaux. Le vent du nord, appelé *schemal,* est ainsi défini par Massoudy, conformément au point de vue primitif : « C'est le vent qui souffle à ta gauche quand tu as la face tournée à l'est [4]. » Le même auteur définit ainsi le vent du sud, nommé *djenoub :* « C'est celui qui souffle à ta droite quand tu as la face tournée à l'est[5]. » Quant à l'auteur du *Camous*, il mêle ensemble les points de vue, et il définit ainsi le vent *Schemal :* « C'est le vent qui souffle à ta droite, eu égard à la pierre noire, c'est-à-dire eu égard à ce qui est devant toi, quand tu as la face tournée vers la pierre. Le fait est que ce vent souffle entre le lieu du lever du soleil et les étoiles de l'Ourse (dans lequel cas c'est le vent nord-est), ou entre le lieu du lever du Soleil et du coucher de l'Aigle volant (ce qui comprend l'hémisphère septentrional tout entier). Ce mot est employé à la fois comme substantif et comme adjectif (avec le sens de *la gauche* ou de *le* (vent) *gauche*). Le vent que ce mot désigne ne souffle presque pas durant la nuit[6]. »

[1] والجنوب ريح تخالف الشمال مهبّها من مطلع سهيل الى مطلع الثريا (P. 60 de l'édition de Calcutta.)

[2] Le passage du Camous est reproduit tout entier ci-dessous.

[3] Œuvres d'Hippocrate, choix publié par M. Daremberg, p. 474; *Polit. d'Aristote*, *etc.*

[4] والشمال التى تهب عن شمالك اذا استقبلت المشرق *Ketab-Altanbyh*, fol. 12, *verso.*

[5] والجنوب التى تهب عن يمينك اذا استقبلت المشرق.

[6] الريح التى تهب من قِبَل الحجر او ما استقبلك عن يمينك وانت مستقبل والصحيح انه ما مهبّه بين مطلع الشمس وبنات نعش او من مطلع الشمس

Massoudy rapporte que les vents, classés d'après les différents points de l'horizon, étaient au nombre de douze, ce qui faisait une rose de douze vents[1]; mais Massoudy n'indique pas s'il parle d'un usage établi chez ses compatriotes ou si c'était une réminiscence grecque[2]. Massoudy se contente d'ajouter que le vulgaire avait coutume de rattacher aux principaux vents les vents secondaires; c'est ainsi que le mot *saba*[3], qui désigne ordinairement le vent d'est, servait aussi à désigner le vent de l'orient d'été et le vent de l'orient d'hiver.

Quoi qu'il en soit, on trouve, chez les écrivains arabes, la mention de quatre vents intermédiaires, qui, avec les quatre vents cardinaux, permettaient de construire une rose de huit vents. Les vents intermédiaires sont appelés d'un nom générique, lequel signifie *vents de côté*[4]. On les nomme *azyab*[5], *sâbyé* ou *nokaybâ*[6], *djerbyâ*[7] et *hayf*[8]. Le hayf désigne le sud-ouest, le azyab le sud-est, et le sâbyé le nord-est. Quant au djerbyâ, il n'est pas défini d'une manière précise dans les dictionnaires; mais il s'applique nécessairement au nord-ouest.

Indépendamment de ces dénominations, il en existe quelques-unes que les Arabes ont trouvées établies sur les côtes de la mer Méditerranée, à l'époque où ils sortirent pour la première fois de leurs déserts. Telles sont celles de *scirocco*[9] ou sud-est, *libeccio*[10] ou sud-ouest, dérivées du grec λίψ, et *circius*[11] ou nord-ouest, le *circius* des Romains. Il y a aussi la dénomination de *borrany*[12], employée pour designer le nord-est, et dont l'origine m'est inconnue.

الى مسقط النسر الطاير ويكون اسما وصفة ولا تكاد تهب ليلا (P. 1479 de l'édition de Calcutta). Ce passage n'est pas traduit exactement dans le Dictionnaire de M. Freytag, et il était impossible d'en avoir l'intelligence, si on ne tenait compte des divers points de vue.

[1] *Ketab-Altanbyh;* fol. 13.

[2] Lettre d'Aristote à Alexandre, parmi les Œuvres d'Aristote.

[3] صبا

[4] نَكْبَاء

[5] ازيب

[6] صابية ou نكيباء

[7] جربياء

[8] هيف

[9] شلوك ou *schilouk*.

[10] لبش ou *libesch*. (Voy. le Traité d'Aristote intitulé *Ventorum situs et appellationes*, édition des Œuvres complètes publiée à Berlin, p. 477 de la version latine.)

[11] شرش ou *schirsch*. — [12] براني

Maintenant je passe aux deux roses usitées chez les Arabes. La première est construite au point de vue musulman et a pour centre le temple de la Mekke; la Kaaba est placée au milieu, et on voit à l'entour les différentes régions de la terre. Quelquefois cette rose est dressée d'une manière grossière; on en trouve un exemple dans le traité de géographie de Kazouyny, intitulé *Monuments des pays*[1]; le nombre des aires n'y est que de douze. Mais, d'autres fois, le nombre des aires est de trente-deux et même de quarante, et les espaces sont déterminés à l'aide de lignes droites. Telle est la rose représentée sur la planche Ire, n° 3, que j'ai empruntée au Portulan arabe de la mer Méditerranée[2].

Dans cette rose, les quatre angles de la Kaaba sont censés répondre aux quatre points cardinaux, et la pierre noire est supposée placée dans l'angle est. Peu importe l'exactitude des détails; il ne faut voir ici qu'une chose de convention. Dans tous les cas, il est évident que cette rose n'a pas eu seulement pour objet les besoins de la navigation. Un architecte avait-il une mosquée à construire; un pieux musulman voulait-il, en s'acquittant du précepte de la prière, se placer dans la direction prescrite? Il n'avait qu'à chercher sur le bord la case où son pays était censé compris, et toute incertitude cessait. La planche ne reproduit pas tous les noms de lieux qui sont marqués sur l'original. Quelques-uns de ces noms paraissent déplacés ou altérés; la case qui occupe le numéro 32, en partant du point nord et en procédant de gauche à droite, me paraît devoir occuper le numéro 36; c'est la case où on lit les noms d'Ispahan et de Nisapour[3].

Le second système se règle sur le lieu du lever et du coucher de

[1] Édition de M. Wüstenfeld, pag. 76. M. Silvestre de Sacy a inséré dans son Commentaire sur les séances du Hariri, p. 670 de la 2e édition, un passage qui se rapporte au même objet; mais le passage est altéré. J'ai cru aussi remarquer deux fautes dans le texte publié par M. Wüstenfeld : au lieu de بيرب, il faut, ce me semble, lire تبريز, et au lieu de جرجر, je crois devoir lire بربر.

[2] Ci-devant, p. CLXX.

[3] On a vu ci-devant, p. CLXX, que le Portulan arabe portait la date de 1551 de J. C. Il ne faut pas croire qu'on ignorait sur les côtes d'Afrique l'existence de notre boussole. Ibn-Khaldoun, qui écrivait dans la dernière moitié du XIVe siècle, fait, ci-après, p. 265, une mention expresse de notre compas de mer.

certaines étoiles. Ce système est usité dans les mers orientales et est commun aux Arabes, aux Persans et aux Indiens. A en juger par certains noms d'étoiles, qui, depuis longtemps, ne sont plus employés par les astronomes arabes, il remonte à une haute antiquité[1]. Massoudy rapporte une conversation qui eut lieu entre un Arabe et le roi de Perse Cosroès Nouschirevan, et qui montre que ce système était employé dès le VIe siècle de notre ère[2]. A plus forte raison, il devait être en vigueur aux VIIIe et IXe siècles, à l'époque de la grande activité du commerce des Arabes et des Persans dans l'Inde et la Chine[3]. J'ai cru remarquer, en lisant les écrivains grecs et latins, qu'en général les anciens rattachaient les variations de l'atmosphère à l'apparition de certaines étoiles, ce qui supposait chez le vulgaire une étude plus attentive du ciel. Chez les chrétiens, le peuple a mieux aimé tout rapporter aux divers saints du calendrier.

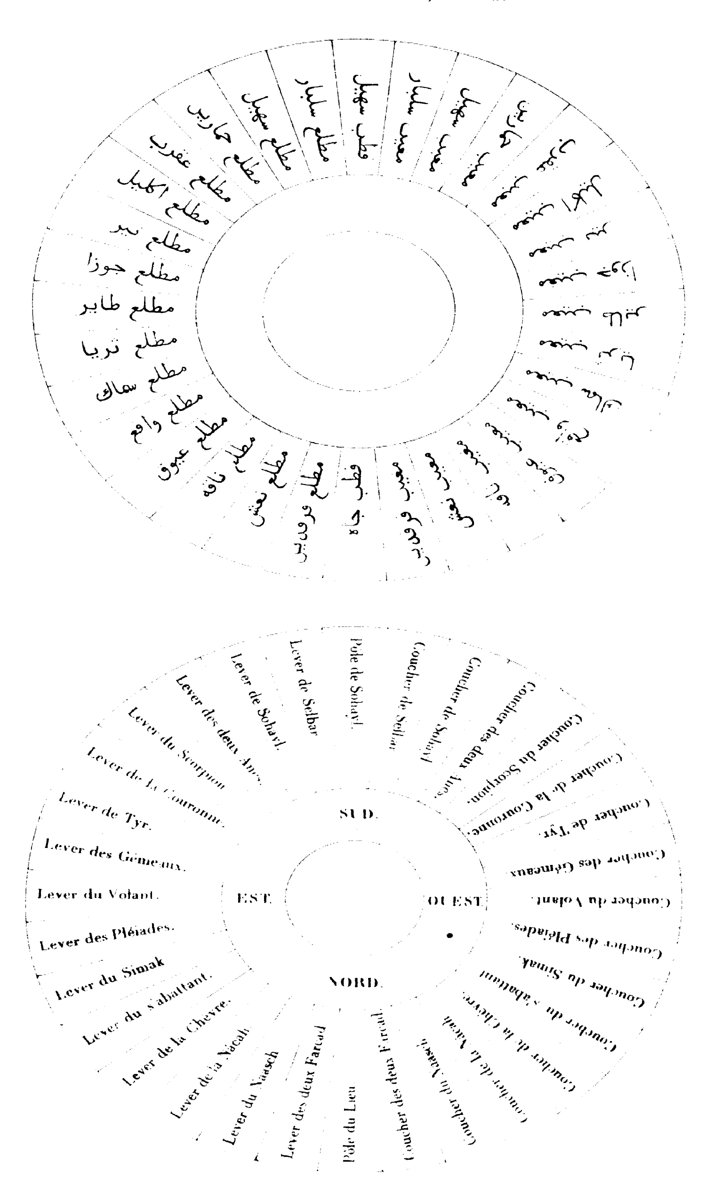
Voici une rose composée de trente-deux aires, laquelle est employée dans les mers orientales. Je l'ai dégagée de quelques additions qui étaient inutiles pour notre objet; elle est reproduite deux fois, une fois en caractères arabes et l'autre fois en caractères français. Le nombre des étoiles qui y figurent est de seize, et, de ces seize étoiles, il y en a quinze qui reviennent deux fois, une fois pour leur lever et l'autre fois pour leur coucher[4].

[1] Ci-devant, p. CLXXXV.

[2] *Moroudj-Aldzeheb*, t. I, fol. 213 v.

[3] Voy. p. 11 du tome I de la Relation des Voyages des Arabes et des Persans.

[4] Cette rose se trouve dans l'ouvrage turk intitulé *Mohyth* (ci-devant, p. CLXVI); Hadji-Khalfa l'emprunta au Mohyth pour l'insérer dans son Djihan-Numa (p. 59 de l'édition imprimée). Feu James Prinsep en a publié un autre dessin, d'après un modèle qui lui fut communiqué par un pilote indigène. (*Journ. of the Asiat. Soc. of Beng.* t. V, p. 784.)


قطب سهيل
مطلع سلبار
مطلع سهيل
مطلع حمارين
مطلع عقرب
مطلع اكليل
مطلع نير
مطلع جوزا
مطلع طاير
مطلع ثريا
مطلع سماك
مطلع واقع
مطلع عيوق
مطلع ناقه
مطلع نعش
مطلع فرقدين
قطب جاه
مغيب سلبار
مغيب سهيل
Pole de Sohayl.
Lever de Selbar.
Lever de Sohayl.
Lever des deux Anes.
Lever du Scorpion.
Lever de la Couronne.
Lever de Tyr.
Lever des Gémeaux.
Lever du Volant.
Lever des Pléiades.
Lever du Simak.
Lever du s'abattant.
Lever de la Chevre.
Lever de la Nacah.
Lever du Naasch.
Lever des deux Farcad.
Pole du Lieu.
Coucher des deux Farcad.
Coucher du Naasch.
Coucher de la Nacah.
Coucher de la Chevre.
Coucher du s'abattant.
Coucher du Simak.
Coucher des Pléiades.
Coucher du Volant.
Coucher des Gémeaux.
Coucher de Tyr.
Coucher de la Couronne.
Coucher du Scorpion.
Coucher des deux Anes.
Coucher de Sohayl.
Coucher de Selbar.
SUD.
EST.
OUEST.
NORD.

Je vais donner quelques explications sur certaines d'entre les étoiles qui figurent sur cette rose. Ces explications sont empruntées au *Djihan-Numa*[1].

Le pôle nord est appelé *pôle du lieu* ou pôle du monde. Il correspond à l'étoile du Chevreau, dans la constellation de la petite Ourse.

Au lieu du nom du Scorpion, on lit quelquefois le nom du *cœur de l'Aigle qui s'abat;* mais le vrai sens est *cœur du Scorpion* (Antarès).

Le premier des Anes est nommé par les Arabes *Macal*[2], et le deuxième *Dhalym*[3] ou Autruche. On les appelle aussi les *deux Cavaliers*[4].

Selbar ou Solbar (la Lyre) est également appelée *Mahnats*[5] ou occasion de parjure. Une tribu arabe avait parié que l'étoile Sohayl ne tarderait pas à se montrer sur l'horizon; au lieu de Sohayl, on vit apparaître Selbar. Voilà pourquoi on donna à celle-ci une épithète qui faisait allusion à l'erreur commise par la tribu.

La dénomination *Nâcah* ou Chamelle est synonyme de Sanam[6] ou Bosse de chameau, Dzat-alkorsy[7] ou Cassiopée, et Kaff-alkhadhyb[8] ou la Main teinte.

Ouâki est pour *Nassar-alouâki*[9] ou l'Aigle s'abattant.

Simak est pour *Simak-alrâmih*[10] (Arcturus).

Thâyr est pour *Nassar-althâyr*[11] ou l'Aigle volant.

Tyr est pour *Schara-alyemâny*[12] (l'étoile α du grand Chien).

Les positions indiquées par les étoiles qui se trouvent sur cette rose ne sont que des approximations[13]. Cette remarque n'a pas échappé à l'auteur du *Mohyth*. Ces déterminations, dit-il, ne doivent être re-

[1] On pourra aussi consulter ce que dit Prinsep, recueil cité, t. VII, p. 774, ainsi qu'une lettre de M. Antoine d'Abbadie sur les termes de marine usités sur les côtes de la mer Rouge. (*Journal asiatique* du mois de mai 1841, p. 589 et suiv.)

[2] معقل

[3] ظليم

[4] فارسان

[5] محنث

[6] سنام

[7] ذاة الكرسى

[8] كف الخضيب

[9] نسر الواقع

[10] سماك الرامح

[11] نسر الطاير

[12] شعرا اليماني

[13] Sans recourir à nos traités modernes, on peut consulter le tableau des latitudes des principales étoiles, présentées par Aboul-Hassan, dans son Traité des instruments astronomiques, t. I, p. 191 et suiv.

çues que comme des à peu près; dans la réalité, les levers et les couchers des étoiles ne répondent pas exactement aux aires. L'écrivain turk fait une autre remarque qui n'est pas moins juste : c'est que le système établi en Europe, c'est-à-dire notre rose des vents, est d'une exactitude bien plus rigoureuse, mais qu'il n'est pas aussi facile de s'en rendre compte[1].

Il se présente ici une question : à quelle époque les Arabes ont-ils connu la boussole? Albert le Grand, qui florissait au milieu du XIII[e] siècle, cite, dans son Traité des minéraux, le passage suivant du Livre sur les pierres, attribué à Aristote : « Angulus magnetis cujusdam « est, cujus virtus apprehendendi ferrum est ad *Zoron,* hoc est septen- « trionalem, et hoc utuntur nautæ. Angulus vero alius magnetis illi « oppositus trahit ad *Aphron,* id est polum meridionalem : et si ap- « proximes ferrum versus angulum *Zoron,* convertit se ferrum ad *Zo-* « *rum,* et si ad oppositum angulum approximes, convertit se directe « ad *Aphron*[2]. » On trouve presque la même chose dans le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais, contemporain d'Albert le Grand, et qui s'appuye également sur Aristote. Voici ce que Vincent dit sur la polarisation de l'aimant : « Angulus quidem ejus, cui virtus est attra- « hendi ferrum, est ad *Zaron*, i. e. septentrionem; angulus autem oppo- « situs ad *Afon*, i. e. meridiem. Itaque proprietatem habet magnes, quod « si approximes ei ferrum ad angulum ipsius, qui *Zaron*, i. e. septen- « trionem, respicit, ad septentrionem se convertit. Si vero ad angulum « oppositum ferrum admoveris, ad *Afon*, i. e. meridiem, se movebit[3]. »

[1] L'extrait du Djihan-Numa qu'on vient de lire, et d'autres faits du même genre qui viendront plus tard, appartiennent aux chapitres XI et XII, qui commencent à la page 59 et se terminent à la page 65. Ces deux chapitres ont été omis comme inutiles par les deux traducteurs Armain et Norberg (ci-devant, p. CLXXII); et Klaproth n'en a pas fait usage pour la lettre qu'il a adressée à M. le baron de Humboldt, sur la boussole. Klaproth n'a pas non plus connu la rose du Portulan arabe de la mer Méditerranée. Pour Niebuhr, il paraît avoir eu une communication au moins indirecte du passage du Djihan-Numa; mais ce qu'il dit à ce sujet est un peu confus. (Voy. la traduction française de son voyage, t. II, p. 169 et suiv.)

[2] *De mineralibus*, liv. II, traité III, chap. 6, édition des Œuvres d'Albert le Grand, Lyon, 1651, t. II, p. 243.

[3] *Speculum naturale*, tom. II, livre IX, chap. XIX.

Klaproth, qui a rapporté ces deux passages dans sa lettre à M. le baron Alexandre de Humboldt, sur l'invention de la boussole[1], a fait observer, avec raison, que le Traité sur les pierres attribué ici à Aristote, était apocryphe. Il ajoute que les deux passages cités appartenaient à quelque traité arabe, et il essaye de rattacher à la langue arabe les mots *Zoron* et *Aphron,* qu'il suppose avoir été employés l'un pour l'autre. Peut-être *Zoron* ou plutôt *Zorum,* et *Aphron* ou plutôt *Afon,* appartiennent à la langue hébraïque[2]; ce qui annoncerait que les passages en question sont empruntés à un traité rabbinique.

Le plus ancien témoignage arabe sur la polarité de l'aimant que nous connaissions, est celui de l'auteur d'un Traité sur les pierres, appelé Baïlak, et natif du Kaptchac, lequel écrivait au Caire, l'an 681 (1282 de J. C.). Ce passage a été rapporté en arabe et en français, par Klaproth[3]; le voici : « Au nombre des propriétés de l'aimant, il est à remarquer que les capitaines qui naviguent dans la mer de Syrie, lorsque la nuit est tellement obscure qu'ils ne peuvent apercevoir aucune étoile pour se diriger selon la détermination des quatre points cardinaux, prennent un vase rempli d'eau qu'ils mettent à l'abri du vent, en le plaçant dans l'intérieur du navire; ensuite, ils prennent une aiguille qu'ils enfoncent dans une cheville de bois ou dans un chalumeau, de telle sorte qu'elle forme comme une croix. Ils la jettent dans l'eau que contient le vase disposé à cet effet, et elle y surnage. Ensuite, ils prennent une pierre d'aimant assez grande pour remplir la paume de la main, ou plus petite; ils l'approchent à la superficie de l'eau, impriment à leur main un mouvement de rotation vers la droite, en sorte que l'aiguille tourne sur la surface de l'eau; ensuite, ils retirent leur main subitement et à l'improviste, et certes l'aiguille, par ses deux pointes, fait face au sud et au nord. Je les ai vus, de mes yeux,

[1] Paris, 1834, p. 46 et suiv.

[2] En hébreu דרום ou *darom* signifie le sud, et צפון ou *safon* désigne le nord. (Voy. l'ouvrage de Peritsol, intitulé *Itinera mundi*, et publié par Hyde, au commencement.) On voit que c'est l'inverse de ce que disent Albert le Grand et Vincent de Beauvais.

[3] *Lettre sur la boussole*, p. 57 et suiv.

faire cela durant notre voyage par mer, de Tripoli de Syrie à Alexandrie, en l'année 640 (1242 de J. C.).

« On dit que les capitaines qui voyagent dans la mer de l'Inde remplacent l'aiguille et la cheville de bois par une sorte de poisson de fer mince, creux et disposé chez eux de telle façon que, lorsqu'on le jette dans l'eau, il surnage et désigne par sa tête et par sa queue les deux points du midi et du nord. La raison pour laquelle le poisson surnage dans l'eau, est que tous les corps métalliques, (même) les plus durs et les plus pesants, lorsqu'on en fabrique des vases (creux), qui déplacent une quantité d'eau plus considérable que leur poids, peuvent nager à la surface de l'eau, et supporter ce qu'on y met, comme (si c'était) un contre-poids de balance. »

Le fait que Baïlac cite comme témoin oculaire se rapporte à l'année 1242 de notre ère, et l'auteur n'en parle pas comme d'un procédé découvert récemment. On lit un témoignage analogue dans l'Histoire du royaume de Jérusalem, écrite en latin, par le cardinal Jacques de Vitry, évêque de Saint-Jean-d'Acre, vers l'an 1218. Le cardinal parlant de l'aimant, qu'il désigne par le mot *adamas*, appliqué ordinairement au diamant, s'exprime ainsi : « Adamas in India reperitur........ « ferrum occulta quadam natura ad se trahit. Acus ferrea postquam « adamantem contigerit, ad stellam septentrionalem, quæ velut axis « firmamenti, aliis vergentibus, non movetur, semper convertitur : « unde valde necessarius est navigantibus in mari [1]. » Ces divers témoignages, qui coïncident à peu près avec celui de l'écrivain français Guyot de Provins, prouvent que vers la fin du XII[e] siècle et le commencement du XIII[e], l'aiguille aimantée était mise en usage à la fois en orient et en occident, ce qui s'explique facilement par les rapports de guerre et d'amitié qui existaient alors entre les chrétiens et les musulmans; mais on n'y voit pas à quelle époque précise on découvrit la propriété qu'a un morceau de fer, frotté d'aimant, de se tourner vers le nord, encore moins le pays où eut lieu cette grande découverte.

[1] *Historia hierosolimitana*, cap. LXXXIX. (Recueil de Bongars, p. 1106.)

Les écrivains chinois s'accordent à dire que, plusieurs siècles avant notre ère, on avait reconnu en Chine le phénomène de la polarité de l'aimant. On faisait usage d'une espèce de chars magnétiques appelés d'un nom signifiant *char qui indique le sud;* une petite figure humaine, placée sur ces chars, marquait avec la main le sud, au moyen d'un aimant placé dans la partie supérieure du corps. En effet, selon les idées des Chinois, le sud est le côté le plus noble, et on le nomme *l'antérieur.* Le trône de l'empereur est toujours tourné vers le sud, et il en est de même de la façade principale des édifices. Le nord, au contraire, est regardé comme le côté postérieur du monde. Ces chars servaient également sur terre et sur mer. On lit ce qui suit dans le *Thoung-kian-kang-mou*, sous une date qui correspond à l'an 1110 avant notre ère : «Les Yue-chang-chi, qui sont au sud du Kiao-tchi (le Tonkin et la partie septentrionale de la Cochinchine), envoyèrent séparément trois interprètes en Chine, pour présenter à l'empereur des faisans blancs. Ils firent dire en même temps que, comme le chemin était très-long, que les montagnes étaient hautes et les rivières profondes, un seul envoyé ne serait peut-être pas arrivé, et que c'était pour cette raison qu'on en expédiait trois à la fois. A leur retour, les ambassadeurs s'étant trompés de chemin, le ministre de l'empereur leur donna cinq chars de voyage, construits de manière à indiquer toujours le sud. Les ambassadeurs montèrent sur ces chars et, gagnant les bords de la mer, ils arrivèrent, l'année suivante, dans leur pays. Les chars qui montraient le sud étaient toujours conduits en avant, pour indiquer le chemin à ceux qui étaient en arrière, et pour faire connaître la position des quatre points cardinaux[1].»

Un dictionnaire, rédigé vers l'an 121 de notre ère, fait mention d'une *pierre avec laquelle on dirigeait l'aiguille,* ce qui ne peut guère s'appliquer qu'à l'aiguille aimantée. D'un autre côté, il est constant que les Chinois ont su, depuis une haute antiquité, tracer des lignes mé-

[1] Lettre de Klaproth, p. 34, 79 et suiv. (Voyez aussi la note insérée par M. Édouard Biot, dans les Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences, séance du 21 octobre 1844.)

ridiennes et orienter leurs édifices, par l'observation suivie du soleil levant et couchant, et en se guidant d'après l'étoile polaire de l'époque. Ces deux méthodes sont consignées dans la sixième section du Tcheou-li, section antérieure de plusieurs siècles à notre ère, et aussi dans le Tcheou-peï, ouvrage dont la dernière rédaction ne peut être postérieure au IIe siècle de notre ère. Les chars indiquant le sud sont décrits de nouveau dans les Annales chinoises, au commencement du IXe siècle, ainsi qu'aux années 1027 et 1053 de J. C. [1].

Ces divers passages, bien que renfermant le fait de la polarité de l'aimant, se rapportent, ce me semble, à des procédés trop grossiers, pour qu'on pût en calculer complétement les effets et les employer à un art aussi compliqué que celui de la navigation. Qu'on y songe bien : vouloir trop prouver, c'est s'exposer à prouver moins. Si les Chinois, dès avant J. C. et pendant les premiers siècles qui suivirent notre ère, avaient eu à leur usage notre boussole ou quelque chose d'équivalent, comment ce procédé ne serait-il pas arrivé à la connaissance des Grecs et des Romains? Comment les Arabes et les Persans, à l'époque de leur commerce direct avec le Céleste Empire, ne l'auraient-ils pas employé? On dira peut-être que, pour les IXe et Xe siècles, le silence du marchand Soleyman et de Massoudy qui, l'un et l'autre, naviguèrent dans les mers orientales, n'est qu'un argument négatif. Mais voici un fait qui détruit ce raisonnement. Il résulte du récit de Massoudy que, de son temps, les navigateurs des mers orientales, quand ils étaient privés du secours des moussons, en étaient réduits à l'enfance de l'art. Massoudy affirme que les navires qui se rendaient du golfe Persique dans l'île de Cambalou, située sur les côtes orientales de l'Afrique, traversaient le canal Barbery, ce qui ne pouvait se faire qu'en longeant les côtes méridionales de l'Arabie, en passant devant Aden et Zeyla, puis, en suivant le rivage africain, dans la direction du sud [2].

Le plus ancien témoignage chinois qui annonce des notions moins imparfaites, remonte au commencement du XIIe siècle; ce témoignage a même l'avantage de faire mention de la déclinaison de l'aiguille ai-

[1] Note de M. Biot déja citée. — [2] *Moroudj-Alzeheb*, tom. I, fol. 45.

mantée, fait dont on a attribué en Europe, la découverte à Christophe Colomb, et cette mention est d'autant plus remarquable, que la déclinaison de l'aiguille est moins sensible en Chine qu'ailleurs. Voici la traduction du passage chinois : «Ceux qui font des prestiges frottent une aiguille avec la pierre d'aimant; alors elle peut marquer le sud. Cependant, constamment elle décline un peu à l'est et n'indique pas exactement le sud. Lorsque cette aiguille flotte sur l'eau, elle est très-agitée : si les ongles des doigts touchent le dessus des bords du bassin où elle flotte, ils peuvent faire qu'elle s'agite très-fortement; seulement, elle continue à glisser et tombe aisément. Il vaut mieux la suspendre pour manifester sa vertu le mieux possible. Voici la méthode : on prend un fil isolé au milieu d'un écheveau neuf de coton; avec un peu de cire, gros comme un grain de moutarde, on l'attache au milieu exact de l'aiguille, et on la suspend dans un endroit où il n'y a pas de vent; alors l'aiguille montre constamment le midi. Parmi ces aiguilles, il y en a qui, étant frottées, marquent le nord. Nos faiseurs de prestiges en ont qui indiquent le sud et d'autres qui marquent le nord [1]. »

Telle est, ce me semble, la première mention de l'usage régulier qu'on a fait de la polarité de l'aimant dans l'art de la navigation. Avec le temps, cet usage acquit en Chine de nouveaux perfectionnements. Dans une description chinoise du pays de Camboge, qui fut rédigée en 1297 de J. C. et qui a été publiée par la Société asiatique de Paris, les directions de la navigation sont toujours indiquées par les rumbs de l'aiguille aimantée [2].

Il ne faut pas, du reste, s'exagérer les progrès que cette grande découverte fit faire à la navigation chez les Chinois, comme chez les Arabes et les Persans. Cet art qui, à partir du XVe siècle, reçut en Europe de grands développements, et qu'on désigne maintenant par le nom d'*hydrographie*, n'a acquis toute sa fixité que dans le cours du XVIIIe siècle [3]. Il eut besoin du concours de la géométrie et de l'astrono-

[1] Note de M. Édouard Biot, déjà citée. (Voyez aussi la lettre de Klaproth, p. 68 et suiv.)

[2] Lettre de Klaproth, p. 95.

[3] Montucla a consacré à cet objet une place particulière dans la 2e édition de son

mie. La boussole indique au navire la direction qu'il suit; mais elle ne lui fait pas connaître, sur la vaste surface des mers, le lieu précis où il se trouve et le trajet qu'il lui reste à faire. Sur mer comme sur terre, il n'y a qu'un moyen de se reconnaître, c'est de se mettre en rapport avec l'état du ciel. Or, il n'est pas si facile de faire des observations sur un navire ballotté par les flots que sur la terre ferme. D'ailleurs, quand l'observation a été faite, il faut se livrer à des calculs considérables pour fixer le temps et les lieux. On se servit d'abord de l'astrolabe, instrument informe, que l'on abandonna bientôt pour mettre en usage l'arbalète ou arbalestrille, autre grossier instrument, dont l'usage se perpétua jusqu'au règne de Louis XIV. La réduction des routes, opération qui consiste à convertir en une seule plusieurs routes courues sur différents rumbs de vent, n'offrait pas moins de difficultés. La mer, non plus que la terre, ne présente pas une surface plate, et les lignes que trace le navire en se mouvant ne sont pas droites; cette réduction exigeait donc des opérations fort compliquées. Toutes les notions que l'on possédait sur le système planétaire et les phénomènes météorologiques étaient puisées dans les ouvrages des anciens ou dans ceux d'Albert le Grand et de Jean Sacrobosco[1]. La terre était censée immobile, et tout le parti qu'on savait tirer des astres se bornait à obtenir la latitude, soit par l'observation du soleil, soit par celle de l'étoile du nord et de ses gardes. Tels furent les commencements de l'hydrographie et tel était encore l'état de cette science au XVI[e] siècle, quand l'Espagnol Pierre de Médine publia son Art de naviguer, qui fut traduit dans la plupart des langues de l'Europe. Mais, chaque jour, la science amenait un nouveau progrès. La connaissance de la déclinaison de l'aiguille aimantée, niée par Pierre de Médine, fit disparaître une source

Histoire des mathématiques, t. II, p. 648 et suiv.

[1] Le livre de Sacrobosco, intitulé *De Sphæra mundi*, Ferrare, 1472, in-4°, et qui est un abrégé de l'Almageste et des Traités arabes, est le premier ouvrage d'astronomie que l'on ait imprimé. On en compta au moins quatorze éditions dans le siècle qui vit naître l'imprimerie, vingt-deux dans le XVI[e] et onze dans le XVII[e]. Les plus savants astronomes l'éclairaient par des notes et des commentaires, et il a été traduit dans un grand nombre de langues; maintenant, il est entièrement oublié.

d'erreurs graves dans la réduction des routes; les *cartes réduites* et la formule des *latitudes croissantes*, qui se substituèrent, vers 1630, aux cartes plates, simplifièrent le travail. L'usage des sinus et des logarithmes s'introduisit dans les calculs, et Kepler appela l'attention sur les services que la lune pouvait rendre à la navigation. En 1731, Hadley dota la marine du quartier de réduction, et l'on posséda un instrument d'un usage facile, pour mesurer les hauteurs et les distances des astres. Il restait à résoudre le fameux problème des longitudes. On essaya de déterminer les longitudes en mer par le calcul, au moyen des distances de la lune au soleil et aux étoiles principales. Cette méthode, combinée avec l'usage du chronomètre, enlève à la navigation ses derniers embarras, et complète un système de connaissances qui sera à jamais la gloire de l'Europe moderne.

Les chars magnétiques ont été efficaces sur terre. M. le baron de Humboldt, si bon juge dans ces matières, a fait observer que, grâces à cet instrument, les Chinois ont apporté dans leurs descriptions orographiques et hydrauliques, plus de précision qu'il ne s'en trouve dans les écrits des Grecs et des Romains [1].

En ce qui concerne l'état de la navigation chez les Chinois, je citerai un passage d'un traité chinois, intitulé *Haï-koue-wen-kian-lou,* c'est-à-dire Miroir de ce qu'on entend et voit dans les royaumes au delà des mers. Klaproth a publié quelques fragments de ce traité dans le Journal asiatique [2], d'après une édition imprimée en 1793. L'auteur, qui écrivait en 1730, accompagna son père dans certaines expéditions dirigées contre les pirates. Prenant pour point de départ les côtes de la Cochinchine et les différentes îles qu'enferment les mers voisines, il s'exprime ainsi : « Tous ceux qui mettent à la voile pour l'Océan méridional sont forcés de traverser ces parages. Les navires chinois n'ont pas, comme les vaisseaux européens, l'habitude de s'aider d'observations astronomiques et autres, pour reconnaître en mer l'endroit où ils se trouvent; ils ne se servent que de la boussole et du sablier, pour déterminer le

[1] *Asie centrale,* t. I, p. XXXVI et suiv.

[2] *Journal asiatique* de décembre 1832, p. 504 et suiv. et de janvier 1833, p. 31 et suiv.

nombre des *keng* (espèce de mesure itinéraire), qu'ils ont faits; ils considèrent également si le vent a été fort ou faible, favorable ou contraire. Quand le vent est fort et qu'ils l'ont en poupe, ils augmentent le nombre des keng; quand la mer est haute et le vent contraire, ils en diminuent le nombre. Pour savoir dans quel endroit ils se trouvent, ils se guident par l'aspect des montagnes et des terres; ou bien ils mesurent la profondeur de la mer avec la sonde, et y plongent un instrument enduit de cire et d'huile, au moyen duquel ils retirent du sable ou de la vase. Tous ces indices leur servent; mais les meilleurs sont les cimes des montagnes. Dans la grande mer des sept îles (les Paracels), la mer jette des vagues immenses; on n'y voit plus des montagnes dont l'aspect puisse guider le navigateur [1]. » Qu'on lise la relation du voyage du bouddhiste chinois Fahian [2], de l'île de Ceylan en Chine, ou celle du voyage d'Ibn-Bathoutha dans les mêmes parages [3], et on reconnaîtra que les Chinois sont loin d'avoir fait de grands progrès en navigation depuis cette époque.

Ce que j'ai trouvé, chez les écrivains arabes, de relatif à la navigation, se rapporte spécialement aux mers orientales, et je dois y revenir plus tard. Pour le moment, je n'ai à m'occuper que de la boussole. Niebuhr, dans la relation de ses voyages [4], est entré dans quelques détails sur la boussole, qui, de son temps, c'est-à-dire il y a près d'un siècle, était usitée dans les mers orientales. Feu James Prinsep [5] et M. Antoine d'Abbadie [6] sont, il y a quelques années, revenus sur le même sujet; Prinsep travaillait à Calcutta; pour M. d'Abbadie, il a exploré, dans tous les sens, les côtes de la mer Rouge, et pénétré, à plusieurs reprises, dans l'Abyssinie, où il se trouve encore. Niebuhr, Prinsep et M. d'Abbadie s'accordent à dire que la construction de la boussole des mers orientales est basée sur le lever et le coucher de cer-

[1] *Journal asiatique* de janvier 1833, p. 37.

[2] *Foë-kouë-ki*, p. 360.

[3] *Journal asiatique* de mars 1847, p. 240 et suiv.

[4] Traduct. franç. t. II, p. 169 et suiv.

[5] *Journal of the asiatic society of Bengal*, année 1836, t. V, p. 784 et suiv.

[6] *Journal asiatique* de mai 1841, p. 585 et suiv.

taines étoiles, conformément à la figure représentée ci-dessus : c'est ce que dit aussi Barros, dans un passage qui n'avait pas encore été expliqué, et qu'on trouvera ci-dessous. Voici le résumé du récit de M. d'Abbadie : « Les navigateurs arabes se servent d'une boussole de trente-deux aires, à laquelle ils donnent le nom de *deyrah*[1]. Ils en distinguent deux espèces : l'une est appelée *deyrah djâhié*[2] ou boussole polaire; elle est semblable à la nôtre, en ce que l'aiguille aimantée coïncide avec les points nord et sud; dans l'autre, qui est nommée *deyrah farcadyé*[3] ou boussole de l'un des deux veaux, on supplée à la variation de l'aiguille en attachant l'aiguille aux points appelés *farcad* et *selbar*, méthode analogue à celle des pilotes de la mer Méditerranée. Les pilotes arabes emploient la boussole *farcadyé* dans la mer Rouge, et la *djâhyé*, lorsqu'ils ont franchi le détroit de Bab-Almandeb, pour se rendre sur les côtes de l'Inde. » M. d'Abbadie se demande si, en admettant que la position des étoiles solitaires, telles que Arcturus et Canope, ait été déduite primitivement de l'observation, et en tenant compte de la précession, l'on ne pourrait pas déterminer la latitude du lieu où la boussole arabe a été inventée, et savoir si elle tire son origine de l'Arabie ou de la presque île indienne.

Hadji-Khalfa dit que la boussole porte dans les mers orientales le nom de *hokka*[4] ou boîte, *bayt-al-ibrè*[5] ou loge de l'aiguille, et *Khibrè-nameh*[6] ou moyen de renseignement.

Suivant Hadji-Khalfa, qui suit en cela l'auteur du Mohyth, les aires de la rose des mers orientales portent le nom générique de *khenn*[7]; chaque aire peut être subdivisée en demi-khenn et en quart de khenn. Le mot khenn est rendu dans les dictionnaires arabes par *la partie vide du navire*, et répond à ce que nous nommons *la cale*.

Avant de passer outre, je dois faire remarquer qu'à l'exemple des Grecs, les Arabes, en orientant leurs cartes, placent le midi au haut et

[1] دير
[2] ديره جاهيه
[3] ديره فرقديه
[4] حقة
[5] بيت الابرة
[6] خبرة نامه
[7] خن au singulier, et au pluriel اخنان. C'est ce que dit aussi M. d'Abbadie.

le nord au bas; il arrive de là que le spectateur a l'est à gauche et l'ouest à droite. C'est l'opposé de ce qui se pratique maintenant chez nous. La rose des vents des mers orientales, dans le Djîhan-numa, a le nord placé au haut; mais c'est parce que l'éditeur, qui était un renégat hongrois, a voulu se conformer à la coutume européenne. Sur le Portulan arabe de la mer Méditerranée, ainsi que sur les cartes générales d'Alestakhry et d'Édrisi, on retrouve l'usage national.

Les géographes arabes ont emprunté aux Grecs la division du globe de la terre en cinq zones ou bandes, chaque zone représentant une température particulière. Ces cinq zones sont : la zone torride, située entre les deux tropiques; les deux zones glaciales, placées près des pôles, et les deux zones tempérées, qui occupent une position intermédiaire [1].

D'après les géographes arabes, qui, en cela, ont aussi suivi les Grecs, le quart seulement du monde est habité. Le reste est couvert par les eaux, ou bien rendu inhabitable, soit par l'excès du chaud, soit par l'excès du froid [2].

La partie du monde qui est habitée est située dans l'hémisphère septentrional; on la nomme le quart habité du monde [3]. De là est venu le titre de description du quart habité du monde qu'ont reçue certains traités de géographie arabe [4].

Les Arabes avaient une idée assez juste de la mer Méditerranée, de la mer Rouge et des autres mers où ils naviguaient. Pour la vaste mer qui entoure le monde connu d'autrefois, et qu'ils nomment la mer Environnante [5], ils se la représentaient comme étant, à une latitude un peu élevée au nord de l'équateur, couverte de ténèbres [6]; à l'égard de la partie qui se trouve sous la ligne équinoxiale, ils croyaient généralement, malgré le témoignage de quelques voyageurs qui s'étaient avancés vers le midi, qu'elle était remplie d'une eau épaisse et boueuse où il

[1] Ci-après, p. 6 et 7.

[2] Ci-après, p, 5 et 22.

[3] الربع المسكون ou الربع المعمور

[4] Ci-devant, p. XLIII.

[5] البحر المحيط

[6] Ci-après, p. 25 et 32. (Voyez aussi le planisphère d'Édrisi, pl. III).

était impossible de naviguer[1]. Le passage du livre de Job qui a déjà été rapporté[2], fait mention des ténèbres dont on croyait l'Océan enveloppé, et le vers d'Homère dont il a été également parlé[3], si, comme l'ont pensé quelques commentateurs, il se rapporte aux régions du nord, coïncide avec l'opinion de la plupart des géographes arabes. On peut rappeler à la même occasion ce qui a été dit par les Grecs sur les ténèbres cimmériennes.

Aboulféda fait mention, dans ses Prolégomènes[4], d'une opinion indienne qui divise la terre en quatre parties, occupant chacune un espace de quatre-vingt-dix degrés. Sous l'équateur et sous le méridien de l'Inde, était une île nommée Lanka, qui joue un rôle capital dans les traditions des indigènes. On trouvait à l'occident de Lanka, à la distance de quatre-vingt-dix degrés, Romaka ou le pays des Romains; du côté de l'orient, à la même distance, on remarquait Djamkout, ou, comme prononcent les Indiens, Yamacota, c'est-à-dire probablement le Japon. Enfin, aux antipodes de Lanka, et à égale distance de Romaka et de Djamkout, était le pays de Siddahpour, ou la ville de la vérité, qui répond, par le fait, à l'Amérique, et qui était pour les Indiens à peu près ce qu'étaient les îles Fortunées pour les Grecs et les Romains.

Cette opinion, qui ne peut guère remonter avant notre ère, vu la mention qui y est faite du nom des Romains, est ainsi reproduite dans l'*Ayyn-Akbery :* « Au milieu de la mer amère, sous l'équateur, les Indiens placent à chacun des quadrants une ville avec des châteaux aux briques dorées. Ces quatre villes sont : 1° Djamkout; 2° Lanka, d'où les Indiens font partir la longitude du monde, et que les Grecs ont nommé Langdessa, sans qu'on en sache la raison[5]; 3° Siddahpour; 4° Romaka. Chacune de ces villes est éloignée de quatre-ving-dix de-

[1] Ci-après, p. CCXXIV, et p. 24, 25 et 265; ci-devant, p. CLXXXI.

[2] Ci-devant, p. CLXXXI.

[3] Ci-devant, p. CXCV.

[4] Ci-après, p. 9 et 13.

[5] L'auteur paraît confondre Langdessa ou Kangdessa avec le château persan de Kangdiz, dont il est parlé ci-après, p. CCXX. Aboulféda a fait la même confusion, ci-après, p. 9.

est le Djambou-douipa[1]. Dans l'opinion de Huien-tsang, le centre du monde, du sud au nord, se trouvait dans les monts Tsong-ling, chaîne de montagnes du haut desquelles descendent à la fois l'Oxus au sud-ouest, le Yaxarte au nord-ouest, et le fleuve qui, coulant à l'est, va se perdre dans le lac de Lop. Voici les paroles du voyageur : « Au milieu du continent méridional du monde, sont les plus hautes cimes des grands monts neigeux appelés Tsong-ling. A l'orient de ces cimes, se trouve l'empire de Tchin-tan (la Chine); au sud-est le Thian-tchu (l'Inde); à l'ouest, le royaume de Pho-su (la Perse); au nord, sont les pays des barbares nomades[2]. » Certains écrivains indiens ont cru, dans le même sens, que le mont Mérou, qui joue un grand rôle dans la mythologie indienne, était situé au milieu du monde. Confondant le Djambou-douipa avec le monde, ils ont dit que le Mérou se trouvait au milieu du Djambou-douipa[3]. De son côté, Hiuen-thsang, qui ne paraît faire qu'un du Mérou et des monts Tsong-ling, dit que les Tsong-ling s'appuyaient sur le milieu du Djambou-douipa. On sait que les Chinois donnent à leur pays le nom d'Empire du milieu (Tchong-koue). Les Bouddhistes chinois, au grand scandale de leurs compatriotes, ont attribué le même titre à l'Inde[4].

Albyrouny est entré dans quelques détails sur l'île de Lanka, qui tient une si grande place dans les livres sanscrits : « Lanka, dit-il, est le lieu où s'était fortifié Ravana, le mauvais génie, quand il eut enlevé la femme de Rama, fille de Dasarata[5]. » L'auteur arabe donne à cette occasion la figure du château de Lanka; il ajoute que, suivant les Indiens, la distance de l'île au continent était de trente yodjanas, ce qui faisait environ quatre-vingts parasanges; qu'elle avait cent yodjanas de l'est à l'ouest, et trente du nord au sud. Il dit, de plus, que cette île était regardée par les indigènes comme la demeure des mauvais

[1] *Foë-koue-ki*, p. 80 et 81.

[2] Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie*, t. II, p. 420. Je cite un témoignage analogue, ci-dessous, p. CCXXIX.

[3] *Traité d'Albyrouny sur l'Inde*, fol. 59.

[4] Comparez le Foë-koue-ki, p. 60, et le Journal asiatique d'octobre 1847, p. 272.

[5] C'est l'événement qui forme le sujet du poëme intitulé *Ramayana*.

génies, et que, suivant eux, il ne s'y faisait rien de bon. Aussi, ajoute-t-il, les Indiens se faisaient scrupule de voyager de ce côté[1]. Il ne faut pas perdre de vue que l'île de Ceylan a de bonne heure embrassé le bouddhisme, qui y domine encore, et qu'au contraire, à l'époque où Albyrouny étudiait sur les bords du Gange, le brahmanisme était tout puissant dans le nord de la presqu'île.

Albyrouny, examinant à quelle île actuelle répond Lanka, reprend ainsi : « Aucune des personnes qui ont parcouru les mers de l'Inde et qui ont voyagé dans la direction qu'on attribue à cette île, n'a cité de fait qui s'accordât avec le récit des indigènes, ni rien qui s'y rapportât, de manière à lui donner quelque apparence de vérité. Voici une idée qui m'est venue à l'esprit. Le girofle s'appelle en sanscrit *lavanka,* sans doute parce qu'il est le produit d'un pays de ce nom. Lavanka ne s'éloigne pas de *Lanka.* Les marins se réunissent pour dire que, lorsque les navires sont arrivés dans ces parages, les hommes de l'équipage montent sur des chaloupes et descendent à terre pour y déposer, soit de l'argent, soit des objets utiles à la personne des habitants, tels que des pagnes, du sel, etc. Le lendemain, quand ils reviennent, ils trouvent, à la place de l'argent, des pagnes et du sel, une quantité de girofle d'une valeur égale. On ajoute que ce commerce se fait avec des génies, ou, suivant d'autres, avec des hommes restés à l'état sauvage, et que ceux qui ne craignent pas de s'avancer dans l'intérieur de l'île n'en sortent plus. Ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que, d'après le *Ramayana,* au delà du pays du Sind, il y a un peuple qui mange les hommes; or toutes les personnes qui voyagent sur mer savent que les habitants de Lankabâlous sont sauvages et même anthropophages[2]. »

Ces paroles donnent lieu de croire que, dans l'opinion d'Albyrouny, Lanka ne répondait pas à Ceylan et se trouvait plus ou moins au sud-est. En effet, d'après les écrits des Indiens, l'île de Lanka est située sous l'équateur; or Ceylan est à plusieurs degrés au nord de la ligne équinoxiale. Ceylan ne répond pas non plus, pour l'étendue, à la descrip-

[1] *Traité d'Albyrouny sur l'Inde,* fol. 77 v. et suiv. — [2] *Ibid.* fol. 78.

tion que les indigènes font de Lanka. Du reste, Albyrouny est le seul écrivain qui dise que l'île Lankabâlous ou Landjabâlous produisait le girofle; le marchand Soleyman, qui avait plusieurs fois traversé les mers orientales, ne cite, parmi les produits de cette île, que l'ambre, la banane, la canne à sucre et les cocos[1]. Quoi qu'il en soit, il me paraît indubitable que Lanka et Ceylan sont une seule et même île. Si la situation et les dimensions ne coïncident pas ensemble, il faut attribuer l'erreur des Indiens à l'état peu avancé de la navigation et des lumières des indigènes, à l'époque où se fixèrent leurs idées cosmogoniques. Ptolémée a parlé, dans sa Géographie, de l'île de Ceylan, qu'il nomme Taprobane, et il lui assigne la même place que celle qui est attribuée à Lanka. Il en est de même d'Aboulféda et des autres géographes arabes[2]. Marco-Polo explique la contradiction qui existe entre l'état réel de l'île et ce qu'avaient écrit les anciens, par ce fait que, suivant la croyance populaire, l'île était diminuée de moitié. En effet, ajoute-t-il, les ouragans du nord minaient peu à peu les montagnes de l'île, qui tombaient et disparaissaient dans la mer[3].

On serait peut-être tenté de croire que le tableau sévère, fait par les écrivains indigènes, de l'île de Lanka, vient des préventions des

[1] *Relation des voyages des Arabes et des Persans*, t. I, p. 8 et 16.

[2] Texte arabe de la Géographie d'Aboulféda, p. 374 et 375. (Tome II de la traduction française.)

[3] Marco-Polo, édition de la Société de géographie, p. 197 et 448. Les Indiens sont restés persuadés que l'île de Ceylan se trouvait sous l'équateur. Voici un fait emprunté à la relation qu'Abd-alrazzac a laissée de sa mission auprès du roi idolâtre de Bijnagor, l'an 1443 de notre ère (ci-devant, p. CLXIII). Les États du roi de Bijnagor s'étendaient alors jusqu'à la pointe de la presqu'île, en face de Ceylan. Au moment du départ d'Abd-alrazzac, le roi lui remit pour Schah-Rokh une lettre à laquelle était jointe une pièce de vers, et cette pièce de vers se terminait ainsi : « A partir de ce moment le quart habité du monde est soumis à ton empire; car la ligne équinoxiale se trouve rangée sous ton autorité. » (Recueil des Notices, t. XIV, p. 380 et 466; voyez aussi les pages 445 et 458.) C'était pour le roi une manière de dire qu'il mettait ses états à la disposition de Schah-Rokh. M. Quatremère ne s'est pas rendu un compte exact de la pensée de l'écrivain persan. Au lieu des mots : « Comme, suivant les idées de ces peuples, la contrée de Bijnagor est placée sous la ligne équinoxiale, » il faut traduire : « Comme, suivant les idées de ces peuples, la contrée de Bijnagor est contiguë aux régions de la ligne équinoxiale. »

brahmanistes, contre les habitants de l'île qui s'honoraient de professer le bouddhisme; mais on trouve le même tableau, accompagné des mêmes circonstances, chez les écrivains bouddhistes chinois, et ici l'on ne peut se refuser à admettre que le tableau s'applique à Ceylan même. Voici ce que dit Fahian, qui séjourna pendant deux ans dans l'île de Ceylan, à laquelle il donne le nom de *royaume des lions* ou plutôt *du lion*, en sanscrit *Sinhala-douipa:* « Ce royaume est grand et situé dans une île; il a de l'est à l'ouest cinquante yodjanas, et du nord au sud, trente yodjanas. Primitivement, il n'était pas habité par des hommes; il n'y avait que des démons, des génies et des dragons qui y demeurassent. Cependant, les marchands des autres royaumes y faisaient le commerce : quand le temps de ce commerce était venu, les génies et les démons ne paraissaient pas; mais ils mettaient en avant des choses précieuses dont ils marquaient le juste prix; s'il convenait aux marchands, ceux-ci l'acquittaient et prenaient la marchandise. Comme ces négociants allaient, venaient et séjournaient, les habitants des autres royaumes apprirent que ce pays était fort beau; ils y vinrent aussi et formèrent par la suite un grand royaume[1]. »

Ce qui distingue le récit des bouddhistes de celui de brahmanistes, c'est que, d'après les premiers, lorsque les habitants de l'île eurent ouvert les yeux aux vérités du bouddhisme, le pays changea de face : or la conversion des habitants de Ceylan paraît avoir eu lieu aux environs du commencement de notre ère. Voici ce que dit Fahian : « Ce pays est tempéré : on n'y connaît pas la différence de l'hiver et de l'été. Les herbes et les arbres y sont toujours verdoyants. L'ensemencement des champs est suivant la volonté des gens; il n'y a point de temps pour cela[2]. »

Les démons, les génies et les dragons dont il est parlé dans les livres indiens et chinois, représentent les indigènes, qui étaient restés plongés dans la barbarie. Pour les hommes réputés moins grossiers, c'étaient les Indiens venus du continent, ainsi que ceux des indigènes

[1] *Foě-kouě-ki*, p. 328, 332, 338 et suiv. — [2] *Ibid.* p. 332.

qui avaient embrassé le bouddhisme. Quand les Portugais arrivèrent pour la première fois à Ceylan, ils trouvèrent, dans la partie septentrionale de l'île, une population sauvage appelée *Bedah*, qui n'était soumise à aucun gouvernement régulier, et qui ne commerçait que par voie d'échange. Cette population s'est maintenue jusqu'à nos jours[1].

Les récits fabuleux des Indiens sur l'île de Ceylan se retrouvent pour le fond dans les écrits de l'ancienne Perse, et ils se sont conservés, à quelques altérations près, dans les écrits des Arabes et des Persans. On lira plus tard un témoignage arabe, relatif aux partisans du manichéisme[2]. En même temps, les Persans, à une époque ancienne, ont cru à l'existence d'un lieu analogue à celui de Lanka, et qui était placé sous l'équateur, à l'extrémité orientale du monde. Ce lieu répondait à peu près au Kattigara de Ptolémée; c'est là que les Persans mettaient le siége principal de leurs croyances nationales. Voici quelques détails à ce sujet.

Albyrouny rapporte que, suivant les Persans, un château nommé Kang-diz avait été bâti par leur ancien roi Kaï-Kaous, ou peut-être par un prince antérieur nommé Djemschyd, aux extrémités de l'Orient, par delà la mer. Les Persans ajoutaient que Kaï-Khosrou s'avança jusqu'en ce lieu, dans sa poursuite contre Éfrasiab, roi des Turks. Ce fut là qu'après avoir abandonné le trône, il se retira pour se consacrer exclusivement à une vie pénitente. Albyrouny dit de plus que, de Yamakota, l'on sentait les exhalaisons de Kang-diz, ce qui prouve que les deux lieux n'étaient pas éloignés l'un de l'autre[3].

Ce qui est dit ici sur le château de Kang-diz se retrouve dans le *Moroudj-aldzeheb* de Massoudy, et dans le *Schah-Nameh* de Ferdoussy. Massoudy s'exprime ainsi : « Kaï-Khosrou s'avança jusqu'aux extrémités de l'Orient; il traversa plusieurs royaumes et arriva en Chine. Là il construisit une grande ville qu'il nomma Kang-diz et où résidèrent plusieurs empereurs de la Chine[4]. » A l'égard de Ferdoussy, il varie,

[1] *Voyage à l'île de Ceylan*, par Robert Percival, traduit de l'anglais par Henry, t. II, p. 56 et suiv.

[2] Page CCXLIII.

[3] *Traité d'Albyrouny*, fol. 77.

[4] *Moroudj-Aldzeheb*, t. I, fol. 103 v.

suivant son usage, dans ses récits. Il applique le nom de Kang-diz à Babylone, ancienne capitale des Chaldéens; à Jérusalem, séjour des prophètes et des miracles[1]; mais ordinairement il entend par Kang-diz une île située à l'orient de la Chine, à quelque distance de la côte, au sein d'une mer appelée Abi-zaré[2]; dans cette île, dominaient les mœurs chinoises. Suivant lui, ce fut là seulement que s'arrêtèrent les armes des anciens rois persans[3]. Il est bon d'ajouter que, d'après la plupart des écrivains arabes et persans, la Chine se prolonge jusqu'au-dessous de l'équateur, d'où il est facile de comprendre comment une île placée à l'orient de la Chine pouvait se trouver sous la ligne équinoxiale.

D'après le Boundehesch et d'autres livres à l'usage des disciples de Zoroastre, il existait, dans la direction du Khorassan, c'est-à-dire du côté de l'orient[4], au milieu de la mer nommée Zaré-Ferakh-Kand[5], un pays du nom de Kang-diz et un autre pays appelé Var-djemguerd. *Djemguerd* signifie en persan *château de Djem*[6], et cette dénomination est l'équivalent de celle de Yamakota ou château de Yama. En effet, les lettres *dj* et *y* se permutent continuellement dans l'Inde. A l'égard du mot *var,* ou plutôt *vara,* il est expliqué, dans le Zend-Avesta, par *masse d'eau, étang* et *mer*[7]. On voit qu'il y a un accord parfait entre Ferdoussy et le Boundehesch, ainsi qu'entre le récit d'Albyrouny et les livres guèbres. Voici une autre coïncidence.

Albyrouny rapporte qu'à l'endroit où les Indiens plaçaient le lieu nommé Yamakota, les deux écrivains arabes, Yacoub, fils de Tharec, et Mohammed-Alfazary, qui florissaient à Bagdad sous le khalifat

[1] *Schah-Nameh*, édition de M. Mohl, t. I, p. 96. (Voyez aussi le Journal asiatique du mois de mars 1841, p. 284.)

[2] آب زره

[3] *Schah-Nameh*, édition de M. Mohl, t. II, p. 300, 309, 335 et suiv. et 463; pour la suite, voyez l'édition de Macan, p. 965 et suiv.

[4] Le mot *Khorassan* est expliqué p. CCXXXI.

[5] Au milieu de la mer de Chine; ci-devant, p. CLXXX.

[6] *Guerd,* rappelle la dénomination persane *Darabguerd* ou château de Darius, et la dénomination arménienne *Tigranocerte* ou château de Tigrane.

[7] *Zend-Avesta,* t. I, part. II (Vendidad), p. 184; t. II (Boundehesch), p. 395 et 410.

d'Almansour, et qui essayèrent les premiers d'introduire les doctrines indiennes chez les Arabes, mirent une ville nommée *Barah*[1], dont ils n'avaient trouvé aucune trace dans les livres sanscrits[2]. De son côté, Hyde cite un manuscrit arabe de la bibliothèque d'Oxford, dans lequel on a réuni ensemble, sous l'équateur, à l'extrémité orientale du monde, les trois lieux nommés *Coupole de Aryn, Tarah* ou *Tazah*[3] et *Djemguerd*[4]. *Tarah,* ou plutôt *varah,* ne peut être que le mot zend *var* ou *vara,* placé par les Guèbres devant le nom de Djemguerd, et c'est là une preuve que les doctrines exposées dans le Boundehesch étaient, vers le milieu du VIIIe siècle de notre ère, répandues chez les Parsis, dans Bagdad même.

Les livres guèbres disent de plus que Paschoutan, fils du roi Gustasp, sous lequel vivait Zoroastre, alla prêcher, par ordre de ce législateur, sa religion dans le Djemguerd. Doué de l'immortalité, il vit maintenant avec un fils de Zoroastre dans le Kang-diz, et il attend dans ce lieu, à l'abri de l'atteinte des méchants, le moment où l'ancien culte reprendra le dessus, et où il sera possible d'arracher la terre d'Iran aux ennemis de la religion véritable[5].

Le Sadder n'a été composé que vers l'an 1500 de notre ère; mais il est l'expression exacte de ce que pensent les Guèbres de nos jours. A l'article dixième, il est dit que le fidèle qui se ceint le milieu du corps, participe aux mérites des bonnes œuvres qui se font dans les sept climats, c'est-à-dire dans l'univers entier. Aidé par les anges, il acquiert des titres à la faveur divine dans l'Iran-vedj, le Kang-diz, le Cachemire, le Djemguerd, et dans les autres lieux où il est donné à l'homme de se rendre digne des grâces célestes[6].

On peut se demander quelle est l'origine de la dénomination de Kang-diz. Albyrouny dit que sa signification est *château de Kang*[7]; en

[1] Le texte porte تاره; mais il faut lire باره

[2] *Traité d'Albyrouny,* fol. 77.

[3] تاره ou تازه pour باره

[4] Hyde, *De religione veterum Persarum,* 2e édition, p. 171.

[5] Boundehesch (*Zend-Avesta,* t. II, p. 409 et 419). — [6] Hyde, *De religione veterum Persarum,* p. 455. (Voyez aussi le Zend-Avesta, t. I, 2e partie, p. XXXI.)

[7] *Traité d'Albyrouny sur l'Inde,* fol. 77.

effet, l'on trouve quelquefois, dans les livres guèbres, le mot *kang* tout seul. Le Ieschts-Sades porte dans un endroit[1] *le pur Kanguedez*, et dans un autre[2] *le pur Kangue.* Il resterait à savoir ce que signifie *Kang.* Le mot *Kang* ou *Kang-kiu,* chez les anciens écrivains chinois, désignait la Sogdiane[3], et la Sogdiane est un des lieux de plaisance des anciens Persans[4]. Il y a plus : la vallée du Sogd est considérée par les Arabes comme un des quatre paradis terrestres[5]. Dira-t-on que la dénomination de *Kang* a d'abord été appliquée par les Perses à la Sogdiane, et qu'ainsi que pour d'autres cas analogues, cette dénomination a reçu de nouvelles applications, au fur et à mesure que les connaissances géographiques des Perses se sont étendues[6]?

Les dénominations de *Kang, Kang-diz, Djemguerd* et *Djamkout* ou *Yamakota* se retrouvent chez les géographes arabes et persans modernes. Aboulféda, dans son chapitre des îles de la mer orientale, a consacré un article à Djamkout, qu'il identifie avec Djemguerd[7]. D'un autre côté, on lit ces mots dans le dictionnaire persan intitulé *Borhani-cathi :* « Kang est le nom d'une île située au milieu de la mer, à l'orient du Khatay. Les jours et les nuits y sont d'une égalité parfaite, et la température y est extrêmement modérée; on y jouit d'un printemps perpétuel. C'est là que se trouve le château de Kang-diz[8]. » On lit dans un autre endroit du même ouvrage : « Kang-diz est un lieu situé à l'extrémité orientale du monde, et appelé *coupole de la terre.* C'est le séjour

[1] *Zend-Avesta,* t. II, p. 54.

[2] *Ibid,* p. 172.

[3] *Nouveau recueil de l'Académie des inscriptions,* t. VIII, p. 94 (Mémoire d'Abel-Rémusat); *Nouveaux Mélanges asiatiques,* du même savant, t. I, p. 188.

[4] Comparez le premier fargard du Vendidad (*Zend-Avesta,* t. I, 2e partie, p. 265).

[5] Texte arabe de la Géographie d'Aboulféda, p. 253. (T. II de la traduction française.)

[6] Hyde a considéré Kang-diz comme synonyme de paradis, et il a cité en preuve les différents Kang-diz des Persans. (*De religione veterum Persarum,* p. 170.) D'un autre côté, M. Rawlinson, dans son grand mémoire sur les inscriptions cunéiformes, émet l'opinion que *Kang* est un mot pehlvi qui signifie *ciel.* (*Journal of the royal asiatic society,* t. X, p. 146 et 321.)

[7] Texte arabe de la Géographie d'Aboulféda, p. 367. (T. II de la traduction française.)

[8] *Ibid.* p. 377. (T. II de la traduction française.)

des péris; les jours et les nuits y sont d'une égalité constante[1]. » Je reviendrai bientôt sur les expressions *coupole de Aryn* et *coupole de la terre*.

Albyrouny, se laissant entraîner par l'esprit de système, fait la remarque suivante au sujet de l'île de Lanka et du château de Kang-diz : « Les lieux situés sous l'équateur ne sont pas connus de nous, et la partie de la terre qui est habitée et qui est la plus avancée vers le midi, se trouve à quelques journées au nord de la ligne équinoxiale. Sous l'équateur, l'eau de la mer est épaisse, parce que la chaleur du jour enlève les parties les plus subtiles du liquide, ce qui empêche les poissons et les autres animaux d'y vivre. Ni moi ni aucun des hommes qui se sont occupés de ce genre de recherches, n'a ouï dire que jamais personne ait navigué dans ces parages et en ait franchi les limites. Les mots *ligne équinoxiale* et *égalité des jours et des nuits* ont induit quelques écrivains en erreur et leur ont fait croire qu'en ces lieux l'air était constamment tempéré. Ils en ont fait une espèce de paradis, et se sont imaginé que des êtres d'une nature angélique les habitaient[2]. »

Les Arabes empruntèrent aux Grecs la division de la partie du monde qui est habitée en climats. Cette division est fondée sur la longueur respective des jours et des nuits. Ptolémée compte, dans sa Géographie, vingt-deux climats[3]; mais quelques auteurs plus anciens avaient établi une division en sept climats[4], et ce fut celle que les Arabes adoptèrent. Les sept climats n'embrassent pas toute la portion du globe à laquelle les anciens et les Arabes donnaient le nom de quart habité du monde. Les Arabes et les anciens se sont accordés à reconnaître qu'il existait des terres habitées en dehors des sept climats[5]. Quelques géographes, par exemple Ibn-Sayd, ont admis un huitième climat, formé par les contrées situées un peu au midi de l'équateur, et un neuvième consistant dans les régions boréales. Ce qui, proba-

[1] Texte arabe de la géographie d'Aboulféda, p. 377.

[2] *Traité des ères.* (Manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, fol. 133 v.)

[3] Liv. I, chap. XXIII.

[4] *Histoire naturelle de Pline*, liv. VI, dernier chapitre.

[5] Ci-dessous, p. 11.

blement, a décidé la plupart des géographes musulmans à tenir peu de compte des régions voisines de l'équateur et des contrées boréales, c'est que l'islamisme n'y pénétra qu'assez tard[1]; d'un autre côté, l'on s'arrêta peut-être au nombre de sept climats, parce qu'une division plus minutieuse aurait amené de l'embarras dans les pratiques du culte. D'ailleurs le nombre de sept avait, aux yeux des Orientaux, l'avantage de concorder avec le nombre des sept keschouers des Persans, des sept douipas des Indiens, des sept terres et des sept cieux de l'Alcoran, etc.[2].

On entend par *climat* une bande terrestre prolongée dans un sens parallèle à l'équateur, et où l'inégalité de longueur entre le jour et la nuit, au moment du solstice d'été, s'élève d'une demi-heure. Mais on ne s'est pas accordé sur le point de départ et la fin des sept climats. Aboulféda fait commencer le premier climat sous le douzième degré de latitude septentrionale, et il fait finir le dernier sous le cinquantième degré[3].

La division des climats est l'ouvrage des Grecs : le mot lui-même l'indique; car il dérive d'un terme grec (κλίμα) signifiant *inclinaison;* en effet, l'institution des climats repose uniquement sur le plus ou moins d'inclinaison du soleil par rapport à l'équateur. L'usage des climats fut adopté par les Perses, dans les premiers siècles de notre ère, lorsque les idées grecques envahirent l'Orient; probablement, il en fut de même des Indiens. Chez les Perses et, plus tard, chez les Arabes, le mot *climat* s'écrivit *aclim* ou *iclim.* Dans les langues de l'Arabie et de la Perse, on ne prononce pas deux consonnes de suite dans une même syllabe; on prend la précaution de les séparer par une voyelle, et cette voyelle se place, soit au commencement de la syllabe, soit au milieu; c'est ainsi que, pour prononcer le nom de Platon, l'on dit *Aplatoun* et *Palatoun,* et que pour marquer le glorieux nom des Grecs, on écrit *Garyc* ou *Agryc.*

[1] Pour les régions du nord, voy. ci-après, p. 325.

[2] Sur le nombre *sept*, voyez la Chrestomathie arabe de M. de Sacy, t. II, p. 250 et suiv.

[3] Ci-après, p. 9 et suiv.

Mais, outre son acception astronomique, le mot *climat* reçut, chez les Perses, comme plus tard chez les Arabes, la signification d'empire et de nation. On se rappelle que les Persans, à l'exemple des Indiens, croyaient à l'existence de sept terres séparées par autant de mers, et que, tandis que les Indiens donnaient à la terre qu'ils habitent le nom de Djambou-Douipa, les Persans l'appelaient Khonneretz-Bâmi[1]. Le Khonneretz, suivant les Persans, renfermait l'Iran-vedj, le Kanguedez, le Djemguerd et le Kachemire[2]. Massoudy atteste que, de son temps, toutes les populations restées fidèles aux doctrines de Zoroastre s'accordaient à donner le nom de Khonneretz au monde que nous habitons[3]. Or, les Persans comptaient dans le monde sept empires ou plutôt sept nations qu'ils appellent tantôt du nom indigène de keschouer, tantôt de celui de climat. Ces sept empires, tels qu'ils sont désignés dans le Zend-Avesta, sont les Tazy ou Arabes, l'Iran ou la Perse, le Mazanderan ou les races slaves, le Touran ou le pays des Turks, le Roum ou empire romain, le Sind et l'Inde, enfin le Tchinistan ou la Chine[4]. Dans le Schah-Nameh, les sept keschouers sont la Chine, l'Inde, le Touran ou Turkestan, l'empire romain, l'Afrique, le pays des Slaves et l'Iran[5]. Le nom des Romains qui se trouve dans ce tableau, outre le mot *climat*, ne permet pas de douter que cette division ne soit postérieure à notre ère : à l'égard des mots *Iran* et *Touran*, l'on sait que ce sont deux dénominations employées en Perse, depuis une haute antiquité, la première pour désigner la Perse, la seconde, pour indiquer, d'une manière générale, les nations établies au nord de l'Oxus.

J'ai rencontré, dans trois ouvrages, le tableau des sept keschouers ou climats persans, et, dans chacun de ces ouvrages, la disposition en était différente; mais, dans aucun, l'ordre des climats n'indiquait qu'on

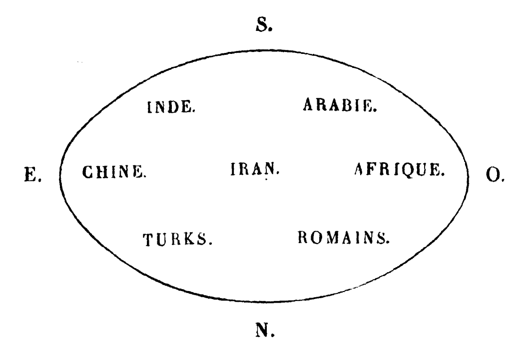
[1] Ci-devant, p. CLXXIX.

[2] *Zend-Avesta*, t. I, 2e partie, p. XXXI et 150; t. II, p. 357, 363 et 409.

[3] *Ketab-Altanbyh*, fol, 25. Massoudy ajoute que le nom de Khonneretz était aussi usité chez les Chaldéens et les Assyriens. Ce nom qui, en cet endroit, est écrit خنرث, est écrit au fol. 51 v. خنيرث — [4] *Zend-Avesta*, t. I, 2e partie, *Notices*, p. XXX et suiv. t. II, p. 408 et suiv.

[5] Édition de M. Mohl, t. I, p. 37, 73, 87, 213, 385, etc. M. Mohl a traduit partout le mot *keschouer* par *zone*.

eût eu égard à une différence de latitude. Voici un de ces tableaux, où, suivant l'usage, le nord est placé au bas et le sud en haut.



Dans ce tableau [1], la Perse est placée au milieu. Tous les tableaux s'accordent sur ce point, et ce fait repose sur une opinion particulière, dont je ne puis me dispenser de parler.

Dans l'opinion des géographes orientaux, l'emplacement de Babylone est dans le quatrième climat. Il en était de même de celui de Ninive; ce fut aussi le cas de Ctésiphon, successivement capitale de la monarchie des Parthes et des Sassanides, et ensuite de Bagdad, capitale de l'empire des khalifes Abbassides. Par une coïncidence singulière, Babylone et la Mésopotamie se trouvaient à peu près au centre du monde alors connu, dans la direction de la longitude. On finit par s'imaginer que ce pays était mieux partagé que les autres, et qu'à lui appartenait la domination universelle. Massoudy parle, d'un ton sérieux, des avantages qui distinguaient le quatrième climat entre tous les climats, et il dit que la province de Babylone, qui est le centre de la terre, et le plus excellent de tous les pays, était, pour le reste du monde, ce que le cœur est pour le corps de l'homme [2]; à l'en croire,

[1] Ce tableau est emprunté au *Modjmel-altevârykh*, man. persan de la Biblioth. roy. anc. fonds, n° 62, fol. 314. (Voy. aussi l'ancien fonds arabe, n° 581, fol. 10, et n° 584, fol. 46, verso.)

[2] *Ketab-al-tanbyh*, fol. 25 et suiv. *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 69 et 70, 191 et 192. Ibn-Haucal a émis la même idée. A la vérité Massoudy et Ibn-Haucal étaient nés l'un et l'autre à Bagdad.

l'empire qui avait son siége sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, était nécessairement le premier des empires. Tel fut le cas des états des rois Sassanides et, plus tard, des khalifes de Bagdad.

Le marchand Soleyman dit que, de son temps, c'est-à-dire au milieu du IXe siècle de l'ère chrétienne, les Arabes comptaient quatre grandes monarchies, qui surpassaient toutes les autres. Ces empires sont énumérés dans l'ordre suivant : les états du khalife de Bagdad, ceux de l'empereur de la Chine, ceux de l'empereur de Constantinople et ceux du Balhara, nom par lequel les Arabes désignaient le roi du Malva et du Guzarate, dans la presqu'île de l'Inde. Soleyman donne au dernier le titre de *roi des hommes qui ont l'oreille percée*, par suite de l'usage où ont été, de tout temps, les Indiens de porter des pendants d'oreilles, usage qui est inconnu aux Arabes, et qui, chez les Grecs et les Romains, n'était pratiqué que pour les esclaves [1].

On trouve dans les remarques placées par Abou-Zeyd, à la suite de la Relation de Soleyman, un témoignage analogue à celui-ci, et qui est mis, vingt ans plus tard, dans la bouche de l'empereur de la Chine. Voici ce que dit l'empereur : « Nous comptons cinq grands souverains. Le plus riche en provinces est celui qui règne sur l'Irac (la province de Bagdad), parce que l'Irac est situé au milieu du monde, et que les autres rois sont placés autour de lui. Il porte chez nous le titre de *roi des rois*. Après cet empire, vient le nôtre; le souverain est surnommé le *roi des hommes*, parce qu'il n'y a pas de roi sur la terre qui maintienne mieux que nous l'ordre dans ses états, et qui exerce une surveillance plus exacte; il n'y a pas non plus de peuple qui soit plus soumis à son prince que le nôtre. Nous sommes donc réellement le roi des hommes; après cela vient le *roi des bêtes féroces*, qui est le roi des Turks, et dont les états sont contigus à ceux de la Chine. Le quatrième

[1] *Relation des voyages des Arabes*, t. I, p. 24, t. II, p. 15. Chez les Persans, les pendants d'oreille sont aussi une marque d'esclavage. Les mots *esclave* et *ayant un anneau à l'oreille*, حلقه بگوش, sont synonymes. Du reste, il s'agit ici des hommes seulement; quant aux femmes, de tout temps et dans tous les pays, elles ont été dans l'usage de porter des ornements à l'oreille.

en rang est le *roi des éléphants*, c'est-à-dire le roi de l'Inde; on le nomme chez nous le *roi de la sagesse*, parce que la sagesse tire son origine des Indiens. Enfin, vient l'empereur des Romains, qu'on nomme, chez nous, le *roi des beaux hommes*, parce qu'il n'y a pas sur la terre de peuple mieux fait que les Romains, ni qui ait la figure plus belle. Voilà quels sont les principaux rois; les autres n'occupent qu'une position secondaire[1]. » Le titre de roi des hommes, que se donne l'empereur de la Chine, semble s'appliquer à l'espèce entière, et répond au latin *homo;* à l'égard du mot *homme*, qui entre dans le titre donné à l'empereur des Romains, il se rapporte probablement à l'homme, considéré comme individu, et répond au *vir* des Latins. Le titre de *roi des bêtes féroces* appartient, d'une manière spéciale, à un peuple de race turke, appelé, par les écrivains arabes contemporains, du nom de Tagazgaz, et dont il sera question plus tard. Suivant Massoudy, on nommait à la fois le prince des Tagazgaz, *roi des chevaux* et *roi des bêtes féroces;* en effet, ajoute-t-il, il n'y a pas sur la terre d'hommes plus brutaux, ni plus prompts à verser le sang, ni qui élèvent un plus grand nombre de chevaux[2].

Voici maintenant un témoignage chinois relatif au même sujet, qui a été publié par Abel Rémusat, mais dont ce savant ne me paraît pas avoir eu une intelligence complète. L'auteur, qui professait le bouddhisme, partant de l'idée que le centre du monde était marqué par les monts Tsong-ling, dont il a été déjà parlé[3], s'exprime ainsi : « 1° A l'orient de la montagne est le roi des hommes (l'empereur de la Chine); on l'appelle ainsi à cause de la grande population de cette partie du monde. Les mœurs y sont raffinées: on y cultive l'humanité, la justice et les sciences; le pays est doux et agréable. 2° Au midi, est le roi des éléphants (le roi de l'Inde). Ce pays est chaud et humide; il convient aux éléphants, et c'est de là que lui vient son nom; les habitants sont féroces et violents; ils s'adonnent à la magie et aux sciences occultes; mais ils savent aussi purifier leur cœur, et, se dégageant des liens du

[1] *Relation des voyages des Arabes*, t. I, p. 81.

[2] Massoudy, *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 70.

[3] Ci-devant, p. CCXVI.

monde, échapper aux vicissitudes de la vie et de la mort. 3° A l'occident est le roi des choses précieuses (le roi de Perse, désigné plus tard par le titre de khalife de Bagdad). Ce pays touche à la mer qui produit beaucoup de perles et d'objets précieux, et c'est ce qui lui a fait donner son nom [1]; les habitants ne connaissent ni les rites (bouddhiques), ni les devoirs sociaux, et ils ne font cas que des richesses. 4° Au nord, est le roi des chevaux. La terre est froide et dure; elle convient à la nourriture des chevaux; les habitants sont braves et cruels; ils savent endurer la mort et les dangers [2]. »

On sait, et le témoignage d'Abou-Zeyd l'a rappelé, que les rois de Perse portaient le titre de roi des rois, ce qui, en persan, était exprimé par *schahan-schah*. Mais ils s'attribuaient aussi le titre de prince des sept climats, ou, d'après l'expression indigène, des sept keschouers. Si le mot *keschouer* est pris simplement dans le sens d'empire, l'expression, du moins pour une époque donnée, ne manque pas tout à fait de justesse. Les monarques persans ont dominé sur l'Asie mineure, l'Égypte, la vallée de l'Indus; ils ont pénétré, sous Darius et Xerxès, dans la Grèce, et se sont avancés au nord du Danube; ils ont été en guerre du côté de l'Oxus, avec les peuplades tartares, comprises, par les écrivains de l'antiquité, sous la dénomination générale de Scythes. Ils ont eu des intérêts à défendre contre les Chinois, dont l'autorité s'étendit pendant quelque temps jusqu'à l'Oxus, et aux environs de la mer Caspienne. Il y a plus, si on en croyait les légendes persanes, les armées des rois Kai-Kaous et Kai-Kosrou se seraient avancées jusqu'à la mer Orientale, et, après avoir subjugué la Chine, auraient pénétré dans la terre mystérieuse qu'on nomme Kang-diz. Le mot *keschouer* présente également quelque apparence de vérité, s'il est pris dans l'acception astronomique de *climat*.

Quoi qu'il en soit, l'épithète de *maître des sept climats* était devenue, dans les premiers siècles de notre ère, un titre courant, que s'arro-

[1] La Perse avait la réputation, chez les Chinois, de produire des pierres précieuses, des parfums, etc. (Voy. le témoignage de Matouanlin, *Nouveaux mélanges asiatiques*, d'Abel-Rémusat, t. I, p. 250.

[2] *Foë-kouë-ki*, p. 82.)

geaient les princes puissants et orgueilleux. Théophlylacte Simocatta rapporte, sous l'année 598 [1], que le khacan des Turks, dans une ambassade qu'il envoya à l'empereur Maurice, prenait le titre de maître des sept races et de seigneur des sept climats du monde habité. Maintenant encore ce titre est recherché par les princes de l'Orient [2].

Outre la division des sept climats, les Assyriens et les anciens Perses en employaient une qui s'appliquait à leur propre empire, et qui se rapportait aux quatre points cardinaux. Les provinces de l'Orient avaient reçu le nom de *Khorassan* [3] ou lieu que le soleil fréquente, du persan *khor* ou soleil, et de *assan* ou lieu de repos. Cette dénomination est encore aujourd'hui appliquée à une province particulière. Les régions du nord étaient appelées *Bakter* [4], nom qui se rapportait spécialement à la province de Balkh, et qu'on donne encore à présent au mont Hindou-Kousch, situé au midi [5]; c'est de là qu'est venue la dénomination si connue de la Bactriane. Les provinces du midi, c'est-à-dire le Sedjestan et le Baloutchistan, avaient reçu le nom de *Nymrouz* [6] ou midi; dans la pensée des Perses, cette dénomination comprenait la province du bas Indus, qui, à une certaine époque, dépendit de la Perse; enfin, on donnait le nom de *Khorboran* ou *Khorouran* [7] aux provinces occidentales [8].

Pour mesurer les espaces terrestres à de longues distances, il fal-

[1] Livre VII, chap. VII.

[2] Voyez une discussion curieuse soulevée par l'empereur mogol Homayoun, au sujet du titre de *Maître des sept climats* qu'on donnait au sulthan de Constantinople. (*Journal asiatique* du mois de septembre 1826, p. 149.)

[3] خراسان

[4] باختر

[5] Voyage d'Alexandre Burnes de l'Indus à Bokhara, traduction française, t. II, p. 174. Albyrouny, man. de l'Arsen. fol. 90, nomme, au lieu de la Bactriane, l'Aderbaydjan.

[6] نيمروز

[7] خربران ou خروران. On trouve la transcription *horoueran* dans le Zend-Avesta, t. II, p. 358.

[8] M. Silvestre de Sacy avait fait connaître cette division, d'après Massoudy, dans le recueil des Notices, t. VIII, p. 146; mais quelques-unes de ces dénominations étaient altérées; le mérite de les avoir rétablies appartient à M. Müller de Munich. (*Journal asiatique* du mois d'avril 1839, p. 340.) En ce qui concerne le nom du Khorassan, le texte de Massoudy porte : وخر الشمس فاضافوا موضع المطلع اليها, c'est-à-dire : *Khor* est synonyme de *soleil*, et on lui a rattaché

lait mesurer le ciel, et, pendant longtemps, l'homme n'eut qu'une idée vague des mouvements qui avaient lieu au-dessus de sa tête. Après divers essais, l'idée vint de déterminer les intervalles célestes par des angles, abstraction faite de la longueur absolue des distances : par exemple, si on avait à apprécier l'intervalle qui existe entre un astre et un autre, on déterminait l'arc de cercle compris dans cet angle, et non pas la longueur du rayon. En même temps, l'on divisa le cercle en trois cent soixante degrés, le degré en soixante minutes, et la minute en soixante secondes. Voilà comment l'on se fit des mesures d'une valeur au moins relative. Hipparque imagina ensuite, pour apprécier d'une manière uniforme les distances respectives des différents lieux de la terre, de tracer sur un globe des cercles qui correspondaient à ceux de la sphère céleste. Cette idée fut mise en pratique par Ptolémée, et, à l'aide d'un équateur et d'un nombre illimité de parallèles et de méridiens, on fixa la position des principaux lieux de la terre en long et en large; ce fut ce qu'on appela des noms de longitude et de latitude [1].

La latitude d'un lieu quelconque est sa hauteur, par rapport à l'un des pôles, ou, en d'autres termes, sa distance à l'équateur. Lorsqu'on est placé sous l'équateur, les deux pôles terminent l'horison, et paraissent être de niveau avec le spectateur; mais, à mesure qu'on s'éloigne de la ligne équinoxiale pour s'approcher de l'un des pôles, celui-ci s'élève au-dessus de la tête du voyageur. L'angle qui sert à mesurer la hauteur du pôle au-dessus d'un lieu quelconque est égal à celui qui marque la distance angulaire de ce même lieu à l'équateur, comptée dans le sens du méridien.

A l'égard de la longitude, elle peut se compter à partir d'un quelconque des méridiens particuliers à chaque lieu de la terre. L'angle de deux méridiens, mesuré par un arc de l'équateur ou d'un des cercles qui lui sont parallèles, est la différence de longitude des lieux situés sous ces

les lieux où le soleil se lève. » M. de Sacy, au lieu du persan خر, *soleil*, a lu حرّ, qui en arabe signifie *chaleur*.

[1] Gossellin, *De l'évaluation et de l'emploi des mesures itinéraires grecques et romaines*; Paris, 1813, in-4°, p. 51 et suiv. (T. IV des Recherches sur la Géographie systématique et positive des anciens.)

méridiens. Pour pouvoir déterminer ces différences, d'une manière absolue, il fallait convenir d'un premier méridien, dont le choix était nécessairement arbitraire. La longitude absolue d'un lieu quelconque était l'angle formé par le méridien du lieu avec le premier méridien.

Ptolémée plaça son premier méridien aux lieux qui étaient regardés, de son temps, comme l'extrémité occidentale du monde. Il aurait pu aussi bien le mettre à l'extrémité orientale du monde, ce qui aurait permis de suivre, dans le compte de la longitude, le mouvement apparent et diurne du soleil; c'est l'idée qu'au IXe siècle de notre ère, l'astronome persan Abou-Maschar essaya de réaliser, lorsqu'il fit partir la longitude du château de Kang-diz, dont il a été parlé[1]. Dans la pensée d'Abou-Maschar, le château de Kang-diz était situé dans la mer de Chine, sous l'équateur, dans le voisinage du lieu nommé, par les Indiens, *Yamacota*. Rien ne pouvait être plus agréable aux Persans, par les souvenirs glorieux que le nom de Kang-diz réveillait dans les esprits. Mais au temps de Ptolémée, l'on connaissait assez bien, grâce aux conquêtes des Romains, l'extrémité occidentale du monde, et on n'avait qu'une idée vague de l'extrémité orientale. Le premier méridien de Ptolémée passa par ce qu'on appelait alors les îles Fortunées. De plus, Ptolémée établit, en théorie, que le monde habitable occupait, de l'est à l'ouest, une étendue de cent quatre-vingts degrés, c'est-à-dire la moitié de la circonférence du globe, et, du sud au nord, une étendue d'environ soixante-six degrés.

Les Arabes, sous le khalifat d'Almamoun, adoptèrent les méthodes grecques. La circonférence du cercle fut divisée en trois cent soixante degrés, le degré en soixante minutes, et la minute en soixante secondes; on se contenta de traduire en arabe les mots *degré, minute* et *seconde;* il en fut de même pour la longitude et la latitude. A l'égard de la place à donner au premier méridien, les Arabes se partagèrent; les uns admirent le premier méridien de Ptolémée, comme l'avait déterminé ce grand géomètre; les autres, tels qu'Aboulféda[2], le transportèrent sur

[1] *Traité d'Albyrouny sur l'Inde*, fol. 77, et ci-devant, p. CCXX. — [2] Ci-après, p. 9.

lait mesurer le ciel, et, pendant longtemps, l'homme n'eut qu'une idée vague des mouvements qui avaient lieu au-dessus de sa tête. Après divers essais, l'idée vint de déterminer les intervalles célestes par des angles, abstraction faite de la longueur absolue des distances : par exemple, si on avait à apprécier l'intervalle qui existe entre un astre et un autre, on déterminait l'arc de cercle compris dans cet angle, et non pas la longueur du rayon. En même temps, l'on divisa le cercle en trois cent soixante degrés, le degré en soixante minutes, et la minute en soixante secondes. Voilà comment l'on se fit des mesures d'une valeur au moins relative. Hipparque imagina ensuite, pour apprécier d'une manière uniforme les distances respectives des différents lieux de la terre, de tracer sur un globe des cercles qui correspondaient à ceux de la sphère céleste. Cette idée fut mise en pratique par Ptolémée, et, à l'aide d'un équateur et d'un nombre illimité de parallèles et de méridiens, on fixa la position des principaux lieux de la terre en long et en large; ce fut ce qu'on appela des noms de longitude et de latitude [1].

La latitude d'un lieu quelconque est sa hauteur, par rapport à l'un des pôles, ou, en d'autres termes, sa distance à l'équateur. Lorsqu'on est placé sous l'équateur, les deux pôles terminent l'horison, et paraissent être de niveau avec le spectateur; mais, à mesure qu'on s'éloigne de la ligne équinoxiale pour s'approcher de l'un des pôles, celui-ci s'élève au-dessus de la tête du voyageur. L'angle qui sert à mesurer la hauteur du pôle au-dessus d'un lieu quelconque est égal à celui qui marque la distance angulaire de ce même lieu à l'équateur, comptée dans le sens du méridien.

A l'égard de la longitude, elle peut se compter à partir d'un quelconque des méridiens particuliers à chaque lieu de la terre. L'angle de deux méridiens, mesuré par un arc de l'équateur ou d'un des cercles qui lui sont parallèles, est la différence de longitude des lieux situés sous ces

les lieux où le soleil se lève. » M. de Sacy, au lieu du persan خر, *soleil*, a lu حرّ, qui en arabe signifie *chaleur*.

[1] Gossellin, *De l'évaluation et de l'emploi des mesures itinéraires grecques et romaines*; Paris, 1813, in-4°, p. 51 et suiv. (T. IV des Recherches sur la Géographie systématique et positive des anciens.)

méridiens. Pour pouvoir déterminer ces différences, d'une manière absolue, il fallait convenir d'un premier méridien, dont le choix était nécessairement arbitraire. La longitude absolue d'un lieu quelconque était l'angle formé par le méridien du lieu avec le premier méridien.

Ptolémée plaça son premier méridien aux lieux qui étaient regardés, de son temps, comme l'extrémité occidentale du monde. Il aurait pu aussi bien le mettre à l'extrémité orientale du monde, ce qui aurait permis de suivre, dans le compte de la longitude, le mouvement apparent et diurne du soleil; c'est l'idée qu'au IXe siècle de notre ère, l'astronome persan Abou-Maschar essaya de réaliser, lorsqu'il fit partir la longitude du château de Kang-diz, dont il a été parlé[1]. Dans la pensée d'Abou-Maschar, le château de Kang-diz était situé dans la mer de Chine, sous l'équateur, dans le voisinage du lieu nommé, par les Indiens, *Yamacota*. Rien ne pouvait être plus agréable aux Persans, par les souvenirs glorieux que le nom de Kang-diz réveillait dans les esprits. Mais au temps de Ptolémée, l'on connaissait assez bien, grâce aux conquêtes des Romains, l'extrémité occidentale du monde, et on n'avait qu'une idée vague de l'extrémité orientale. Le premier méridien de Ptolémée passa par ce qu'on appelait alors les îles Fortunées. De plus, Ptolémée établit, en théorie, que le monde habitable occupait, de l'est à l'ouest, une étendue de cent quatre-vingts degrés, c'est-à-dire la moitié de la circonférence du globe, et, du sud au nord, une étendue d'environ soixante-six degrés.

Les Arabes, sous le khalifat d'Almamoun, adoptèrent les méthodes grecques. La circonférence du cercle fut divisée en trois cent soixante degrés, le degré en soixante minutes, et la minute en soixante secondes; on se contenta de traduire en arabe les mots *degré, minute* et *seconde;* il en fut de même pour la longitude et la latitude. A l'égard de la place à donner au premier méridien, les Arabes se partagèrent; les uns admirent le premier méridien de Ptolémée, comme l'avait déterminé ce grand géomètre; les autres, tels qu'Aboulféda[2], le transportèrent sur

[1] *Traité d'Albyrouny sur l'Inde*, fol. 77, et ci-devant, p. CCXX. — [2] Ci-après, p. 9.

la côte du continent africain, ce qui reculait le point de départ de la longitude à dix degrés à l'ouest.

Malheureusement, l'on n'a qu'une idée assez vague des lieux par lesquels passait le méridien de Ptolémée, et on n'est guère plus avancé pour le méridien d'Aboulféda. Les témoignages des écrivains de l'antiquité, relativement aux îles Fortunées, sont confus. Homère, dans son Odyssée [1], parle d'un lieu situé dans l'Océan, hors des colonnes d'Hercule, et qu'il appelle du nom d'Élysée ou séjour des bienheureux. Cette tradition sert de pendant à celle des Indiens sur le pays de Siddahpour et à celle des Persans sur le pays de Kang-diz. Plus tard, les Romains découvrirent plusieurs îles à l'occident de la côte d'Afrique, et ils ne manquèrent pas de leur appliquer les récits merveilleux qui circulaient depuis plusieurs siècles : ces îles devinrent le séjour de l'innocence et d'un printemps perpétuel. Mais quelles étaient ces îles? Étaient-ce les Canaries ou celles du cap Verd? Il est difficile d'admettre que les Romains, si longtemps maîtres paisibles de l'Espagne et de la Mauritanie, et qui entretenaient une marine considérable, n'eussent pas acquis quelques notions sur ces deux groupes d'îles. Mais ont-ils connu toutes les îles ou seulement une partie? Comme ces diverses îles n'ont pas toutes la même longitude, c'est un point qu'il eût d'abord fallu déterminer.

De leur côté, les Arabes, qui n'eurent connaissance qu'assez tard des îles situées à l'occident du continent africain, emploient deux dénominations différentes pour les désigner; ce sont celles d'*îles Éternelles* et d'*îles du Bonheur*. Ces dénominations s'appliquent-elles aux mêmes îles ou à deux groupes différents? Aboulféda les confond ensemble [2]; mais Ibn-Sayd les distingue, et il place les îles du Bonheur entre les îles Éternelles et la côte. Tandis que le nombre des îles Éternelles est porté à six, Ibn-Sayd compte vingt-quatre îles du Bonheur, et ces îles sont

[1] IV, 563 et suiv.

[2] Ci-après, p. 263 et suiv. Pour l'idée d'un paradis situé aux environs des îles Britanniques, et mentionné par les Bardes, voyez le mémoire de M. Alfred Maury, intitulé *les Fées du moyen âge*, Paris, 1843, p. 40 et suiv.

distribuées par lui dans les premier, deuxième et troisième climats, entre les seizième et trentième degrés de latitude septentrionale[1]. Évidemment, dans la pensée d'Ibn-Sayd, les îles du Bonheur sont les Canaries, et, probablement, les îles Éternelles répondent au groupe du cap Verd.

J'ai dit qu'Aboulféda plaçait son premier méridien sur la côte du continent africain; le méridien se prolongeait vers le nord au-dessus de la mer dans un sens droit. Mais quel est le point précis de la côte africaine par où passait ce méridien? Les explorations des Arabes ne s'étaient pas avancées de ce côté jusqu'à l'équateur; il est même à croire qu'Aboulféda ignorait la direction orientale que le rivage d'Afrique prend dans cet endroit. Ptolémée, sur ses cartes, marque un point de la côte, situé à quinze degrés de latitude, et qui paraît correspondre à la latitude du cap Verd. Voilà probablement le lieu où Aboulféda a placé son premier méridien.

Dans tous les cas, les deux systèmes des Arabes rentrent à peu de chose près l'un dans l'autre. A l'exemple des Grecs, les Arabes donnèrent le nom de longitude à l'étendue que présente la terre de l'ouest à l'est, et le nom de latitude à l'étendue de la terre du midi au nord. Ces deux dénominations, encore usitées chez nous, n'ont plus de signification déterminée; mais elles en avaient jadis, lorsque le monde connu était, de l'occident à l'orient, plus du double de ce qu'il était de l'équateur au pôle arctique. Ce fut par une suite de cette manière de voir que, dans les tables géographiques, les longitudes furent placées avant les latitudes.

Maintenant, je vais parler d'un certain méridien qui fut emprunté aux Indiens par les Arabes, qui en transportèrent la connaissance et l'usage en Occident; on l'adapta ensuite aux doctrines de Ptolémée, et, après avoir figuré dans les recherches de Christophe Colomb pour arriver à la découverte d'un nouveau monde, ce méridien tomba dans le plus profond oubli. Comme cette question a été vivement dé-

[1] Ci-après, p. 263.

battue dans ces derniers temps [1], et que les résultats des témoignages que j'ai recueillis conduisent à des conclusions entièrement différentes de celles qu'on avait tirées d'abord, je me crois obligé d'entrer dans quelques développements.

On a vu que Ptolémée et la plupart des géographes arabes avaient placé le premier méridien à l'extrémité occidentale du monde. Pour Abou-Maschar et quelques autres, ils l'avaient mis à l'extrémité orientale. Que firent les Indiens? Dans leur opinion, la presqu'île indienne était placée au milieu du monde, dont elle formait la meilleure partie. Voulant avoir un premier méridien, ils le firent passer au-dessus de leur tête. Ce méridien, après avoir quitté le pôle sud, était censé traverser l'île de Lanka, dont il a été parlé, et où l'on supposait qu'avait eu lieu, à l'origine du monde, la conjonction des sept planètes; il passait par les lieux qui tiennent le plus de place dans les traditions des indigènes, notamment par la ville d'Odjein, capitale du Malva, qui fut pendant longtemps le principal foyer littéraire de la presqu'île, et où beaucoup d'observations astronomiques avaient été faites. Il aboutissait à la montagne de Mérou, qui est censée placée au pôle nord, et qui, ainsi qu'on l'a vu, joue un grand rôle dans la cosmogonie nationale. Le méridien portait indifféremment les noms de méridien de Lanka et de méridien d'Odjein.

Il est parlé du méridien de Lanka dans plusieurs endroits du Sourya-Siddhanta, traité sanscrit en vers, qui paraît avoir été composé vers le IV[e] siècle de notre ère. Un passage du chant premier, où il s'agissait de ce méridien, fut indiqué, par Davis, dans une notice du Sourya-Siddhanta, qu'il inséra dans le deuxième volume des Re-

[1] Voyez, 1° le mémoire de M. Sédillot, sur les instruments astronomiques des Arabes, t. I, du recueil publié par l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, sous le titre de *Recueil des Savants étrangers*, p. 75; 2° deux articles insérés par M. Biot dans le Journal des Savants, de l'année 1841, mois de septembre et d'octobre; 3° un mémoire publié en 1842, par M. Sédillot, sous le titre de *Mémoire sur les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes;* 4° un certain nombre de passages recueillis par M. le baron Alexandre de Humboldt, *Asie centrale*, t. III, p. 593 et suiv.

cherches asiatiques[1]. Les deux vers auxquels faisait allusion Davis viennent d'être publiés par M. l'abbé Guérin, ancien missionnaire catholique français dans le Bengale, d'après un manuscrit qui lui appartient[2]. Seulement, dans ce passage, le poëte, pour désigner l'île de Ceylan, n'a pas employé le nom de *Lanka;* il s'est servi du mot *Sala,* terme qui rappelle le nom de Σαλαί, donné par Ptolémée aux habitants de l'île de Taprobane, et d'où paraît être dérivée la dénomination de Σαλική, employée aussi par Ptolémée. En même temps, le nom de *Sala* sert à désigner le mont Mérou. Voici la traduction littérale que M. l'abbé Guérin a donnée de ces deux vers:

> Il s'étend entre le diabolique Sala et le divin Sala, en passant par Rohitaka, Avanti et Sonnihita.

Le diabolique Sala répond à l'île de Lanka qui, ainsi qu'on l'a vu, était regardée comme le séjour des démons et des mauvais génies; le divin Sala, au contraire, répondait parfaitement au Mérou, séjour des bienheureux. Pour Avanti, l'on sait que ce mot est un des noms donnés à Odjein[3].

Le passage du Sourya-Siddhanta a été connu d'Albyrouny, soit qu'Albyrouny l'ait lu dans le poëme lui-même, soit qu'il l'ait emprunté à quelque autre ouvrage du même genre. Cet auteur s'exprime ainsi: « La ligne qui sert de méridien aux indigènes, et qui va en droiture de Lanka au mont Mérou, passe à Odjein, ville du Malva, au château de Rohitaka, situé sur les confins de la province de Moultan et aujourd'hui ruiné, à Korokter, nom du territoire de Tanesser, dans le Madhyadessa (au nord de Dehli); elle traverse la Djomna, rivière sur laquelle est bâtie la ville de Mathoura, et le mont Himamant (Himalaia) toujours couvert de neige, d'où descendent les rivières qui arrosent la presqu'île; puis elle arrive à la montagne de Mérou[4]. »

[1] Page 305 de la traduction française.

[2] *L'astronomie indienne, d'après la doctrine et les livres anciens et modernes des Brammes,* Paris, 1847, in-8°, p. 156.

[3] *Histoire sanscrite de Cachemire,* t. I, notes de M. Troyer, p. 436. — [4] *Traité d'Albyrouny sur l'Inde,* fol. 78. Le texte arabe est rapporté dans mon Mémoire sur l'Inde.

Le méridien de Lanka avait l'inconvénient de n'être pas droit. Albyrouny accompagne le passage qu'on vient de lire de ces mots : « Je n'ai pas trouvé de dissidence, chez les indigènes, au sujet de la ligne qui va de Lanka à la montagne de Mérou, et qui, suivant eux, coupe par le milieu le monde habité, dans le sens de la longitude, passant par la ville d'Odjein, le château de Rohitaka, la rivière de la Djomna, le territoire de Tanesser et les Montagnes froides, et servant de point de départ pour mesurer la distance des lieux dans le sens de la longitude. J'ai cependant rencontré, dans le Traité d'Aryabhatta le Cousoumapourien [1], un passage dont voici la traduction : « On dit communément « que Korokter, c'est-à-dire, le territoire de Tanesser, se trouve sous la « ligne qui se rend de Lanka à Mérou, et qui passe par la ville d'Odjein; « on dit cela sur l'autorité de Paulisa; mais Paulisa était un homme trop « éclairé pour ne pas savoir à quoi s'en tenir à cet égard. En effet, les « intervalles des éclipses démentent cette opinion, et Pritisouami a af- « firmé que la différence en longitude s'élevait à cent vingt yodjanas. » « Voilà ce que dit Aryabhatta [2]. »

L'erreur qu'Albyrouny signale ici, d'après Aryabhatta, n'a rien qui doive surprendre, après les exemples qu'on a vus du peu d'exactitude des Indiens dans leurs déductions. Sur le premier méridien, comme sur les quadrans de l'équateur, Paulisa, pour ne pas se compromettre auprès du vulgaire, avait cherché à concilier ensemble les faits reconnus par la science et les préjugés populaires. En ce qui concerne le méridien de Lanka lui-même, c'est une des idées les moins déraisonnables des Indiens. Ainsi qu'on l'a vu, la Chine, d'après une manière de procéder des indigènes, se trouvait à l'est, la Perse et l'empire romain à l'ouest, la Tartarie au nord, et le mont Mérou entre la Tartarie et l'Inde [3]. D'après un autre système, Lanka, île essentiellement indienne,

[1] *Kousoumapoura*, dénomination sanscrite qui signifie *ville fleurie*, est une épithète que les indigènes donnaient à l'antique Palibothra.

[2] *Traité d'Albyrouny*, fol. 79 v. Paulisa est le nom d'un mathématicien romain qui, dans les premiers siècles de notre ère, était allé s'établir dans l'Inde. J'en parle dans mon mémoire sur l'Inde.

[3] Ci-devant, p. CCXXIX.

était supposée toucher à l'équateur, ainsi que la Chine, l'empire romain, et l'antipode de Lanka, nommé Siddahpour. Dans l'un et l'autre sens, les Indiens étaient en droit de se placer au milieu du monde, sous la ligne qui allait de Lanka au pôle arctique.

Quand les livres indiens commencèrent à être interprétés en arabe sous le khalifat d'Almansour, les esprits furent vivement frappés de cette espèce de méridien central. On n'avait encore qu'une idée vague de l'Asie orientale; mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il y avait bien des points à réformer dans l'Almageste et la Géographie de Ptolémée. L'existence d'un méridien central séduisit beaucoup d'écrivains, et le lieu où l'on supposait que passait ce méridien, reçut le nom de Coupole de la terre [1]. Dans le langage des Arabes et des Persans, le mot *coupole* a une signification très-étendue. Il se dit d'une tente et d'un pavillon, en un mot de tout ce qui se termine, soit en voûte, soit en pointe, et domine le voisinage. De plus, il se dit d'un lieu qui sert de centre à d'autres lieux et qui exerce une espèce de suprématie. C'est ainsi que la Mekke a été appelée par les dévots musulmans la Coupole du monde. En ce sens, le méridien de Lanka méritait, à plusieurs titres, le nom de Coupole de la terre, et à l'égard de l'empressement avec lequel les Arabes accueillirent l'idée d'un méridien central, il n'avait rien que de naturel; il permettait de compter à la fois la longitude à l'est et à l'ouest. Nos navigateurs se servent aujourd'hui de leur premier méridien dans les deux sens, et, de même qu'il y a une latitude septentrionale et une latitude méridionale, ils admettent aussi une longitude occidentale et une longitude orientale.

Albateny, ainsi qu'on le verra dans un passage rapporté ci-après, fait mention de la coupole de la terre, et Massoudy, qui avait le traité d'Albateny sous les yeux, s'exprime ainsi : « On dit que la ligne de l'équateur est coupée, à son milieu, entre l'orient et l'occident, à une égale distance des îles Éternelles (Fortunées) et de l'extrémité orientale de la Chine. C'est ce qu'on appelle la coupole de la terre [2]. » D'un autre côté, voici ce que dit Albyrouny : « La coupole de la terre est placée

[1] قبة الارض. Ci-après, p. 9. — [2] Tome I du Moroudj-Aldzeheb, fol. 35.

au milieu de la longitude, entre l'orient et l'occident. Ordinairement, elle est censée n'avoir pas de latitude, et alors on la place sous la ligne équinoxiale. Je n'examine pas ce qu'il faut penser à cet égard, et si cette idée a pris naissance chez les Persans ou ailleurs. Pour les livres des Grecs, ils n'en font aucune mention. Les Indiens prétendent que ce point répond à Lanka, séjour des démons, et que, sous le pôle septentrional, il y a une montagne appelée Mérou, qui est le séjour des anges[1]. » Albyrouny dit dans un autre endroit : « Le milieu du monde, considéré dans le sens de sa longitude, est placé par les astronomes sous la ligne équinoxiale et a été appelé du nom de *Coupole de la terre*. Le grand cercle qui part du pôle et qui passe par ce point, se nomme le méridien de la coupole. Tant que la terre se maintiendra dans son état normal, aucun lieu ne pourra s'appeler, de préférence à un autre, *Coupole de la terre,* à moins qu'on ne veuille faire allusion à l'égale distance qui sépare les deux extrémités du monde habité, à l'orient et à l'occident, comme cela a lieu pour le sommet d'une tente par rapport aux extrémités des étoffes qui la forment. Mais les Indiens, pour désigner ce point, se servent d'un terme qui a amené chez nous l'emploi du mot *coupole*. Or, les Indiens supposent que Lanka est située au milieu des deux extrémités du monde, et qu'elle n'a pas de latitude[2]. »

Plusieurs dénominations sanscrites, en passant dans la langue arabe, éprouvèrent des altérations. On a vu que les Indiens donnaient indifféremment à leur premier méridien le nom de méridien de Lanka et de méridien d'Odjein. Ce fut la dernière dénomination qui passa dans les traductions arabes. Or, en arabe, le *dj* des Indiens se rend tantôt par *dj* et tantôt par *z*. Les traducteurs arabes écrivirent *Ozein;* Ptolémée avait écrit avant eux, dans sa Géographie, Ὀζήνη. Mais, dans les manuscrits arabes, on omet le plus souvent les voyelles, et la masse des

[1] Man. arabe de la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n° 584, fol. 45. v. Ce même passage se trouve dans un Traité d'Albyrouny, que possède la bibliothèque d'Oxford; mais M. Pusey, qui a rapporté ce passage, n'a pas reconnu les noms des lieux. (Voy. le Catalogue des manuscrits d'Oxford, t. II, p. 362.)

[2] *Traité d'Albyrouny sur l'Inde*, fol. 77.

lecteurs, auxquels le nom de la ville d'Odjein était indifférent, s'accoutumèrent à prononcer *Azin;* de plus, il y eut des manuscrits où le copiste avait oublié de marquer le point qui distingue le *z* de la lettre *r*, de manière qu'on pût lire *Arin* au lieu de *Azin*[1]. Dès ce moment, le commun des écrivains perdit de vue la corrélation qui existait entre Azin ou Arin et la ville d'Odjein; Odjein, dont le nom était méconnu, fit place à un lieu fictif, situé sur les bords de la mer, sous la ligne équinoxiale. Dans l'Europe occidentale, à partir du IXe siècle, lorsqu'on eut commencé à perdre l'habitude des livres grecs, et qu'on se mit à traduire en latin les principaux traités des Arabes, les livres de géographie mathématique ne furent pas oubliés, et les versions latines se ressentirent naturellement de ces variations.

Ces traductions, à défaut des textes arabes qui ne nous sont point parvenus, me permettent de fournir la preuve de ce que j'avance. Voici d'abord un passage d'une version latine inédite, où il est parlé des travaux de Mohammed Alkharizmy, lequel florissait à Bagdad, sous le khalifat d'Almamoun[2]. Ce traité paraît être une compilation rédigée en Espagne et ensuite traduite de l'arabe en latin par Adelard de Bath, lequel vivait dans le XIe siècle[3]. Ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est que, d'une part, les dates sont marquées d'après l'ère espagnole, et que, de l'autre, elles sont mises en rapport avec les règnes des princes de l'eptarchie anglaise; les calculs, du reste, sont faits pour la ville de Cordoue, capitale des États des khalifes d'Espagne. Ce passage est ainsi conçu : « Posita est in hoc volumine ab Elkauresmo exa-« minatio planetarum et temporis, secundum medium locum terre « dictum *Arin,* a quo quidem ad quatuor mundi terminos equalis ha-« betur distantia, nonaginta videlicet gradus, secundum quartam circuli « portionem. Omnes enim terre regiones describere omniaque tempora « determinare est tediosum et inexplicabile. Quare pro temporibus in-« numeris meridies pro terris infinitis Arin annotata sunt, eo scilicet

[1] Ozein s'écrit أُزَيْن, Azin s'écrit أَزِين, et Arin s'écrit أَرِين.

[2] Ci-devant, p. XLV.

[3] Ci-devant, p. XLVIII.

« tenore ut ab hac radice per regulas geometricales et arithmeticas, « ceteras regiones et tempora determinare non sit difficile[1]. » L'auteur place Arin sous l'équateur, sur un point qui n'a pas de latitude, et il résulte des expressions dont il se sert, qu'à l'époque où il écrivait, il existait des tables où les principaux lieux de la terre étaient rapportés au méridien d'Arin.

D'un autre côté, on lit, dans le *Speculum astronomicum* d'Albert le Grand, ce mots : « Postquam composuit canones Mahometus Alchocha- « rithmi super annos Persarum qui dicuntur Gerdagred (Yezdedjerd), « ad mediam diem civitatis Arim, cujus longitudo est ab oriente et « occidente æqualis, latitudo ejus nulla[2]. »

L'opinion d'après laquelle la coupole d'Arin se trouvait sous l'équateur, à un endroit qui n'a pas de latitude, et où les jours et les nuits sont d'une égalité parfaite, était si bien établie chez les Arabes, que le mot *Arin* devint synonyme de notre expression *juste milieu.* On lit, dans le *Tarifat*, ou Recueil de définitions, par Djordjâny, au mot *Arin,* ces mots : « Lieu d'une proportion moyenne dans les choses, un point sur la terre à une hauteur égale des deux pôles, en sorte que la nuit n'y empiète pas sur la durée du jour, ni le jour sur la durée de la nuit. Ce mot a passé dans l'usage ordinaire pour signifier, d'une manière générale, un lieu d'une température moyenne[3]. »

Les récits fabuleux des Indiens et des anciens Persans sur l'île de Lanka se retrouvent, confondus ensemble, dans les écrits des Arabes et des Persans modernes; et, comme il arrive d'ordinaire, ces récits,

[1] Manuscrits de la bibliothèque de Chartres, n° 172. Ce passage m'a été communiqué par M. Chasles.

[2] Manuscrit latin de la Bibliothèque royale, n° 7440, fol. 2. Les mots suivants qu'on lit dans la traduction d'Adelard : « De « elwasat (الوسط), id est, medio planetarum, « primùm secundum terre Arin, deinde se- « cundum cujuslibet regionis meridiem, » semblent indiquer que l'expression *moyen mouvement,* dont l'auteur du *Tarykh-alhokama* s'est servi en parlant du *petit Sindhind* de Mohammed alkharizmy, était rapportée au méridien de Lanka. (Ci-devant, p. XLII.)

[3] Recueil des Notices et extraits, t. X, p. 39. Une édition complète du Taryfat a été publiée récemment à Leipsig, par M. Flügel; voyez à la page 16. Makrizi, dans les Prolégomènes de sa Description géographique et historique de l'Égypte, emploie le mot *arin* dans le sens d'équateur.

en passant d'un écrit dans un autre, furent accompagnés de quelques nouvelles circonstances. Ibn-Sayd, qui écrivait dans la dernière moitié du XIIIe siècle, s'exprime ainsi : « Auprès de la ligne équinoxiale est la coupole de Arin, qui est pour la terre ce qu'est la partie qui domine les plateaux d'une balance. De cette coupole, à chacune des extrémités du monde, on compte quatre-vingt-dix degrés[1]. » D'un autre côté, on lit, dans un Traité arabe de cosmographie, rédigé à la fin du XIIIe siècle, ces mots : « Sous la ligne équinoxiale, au milieu du monde, là où il n'y a pas de latitude, se trouve le point de la corrélation servant de centre aux parties qui se coupent entre elles. Ce lieu est à quatre-vingt-dix degrés de chacun des quatre points cardinaux. Dans cet endroit et sur ce point se trouve le lieu nommé *Coupole de Azin* ou *Coupole de Arin*. Là est un château grand, élevé, et d'un accès difficile. Suivant Ibn-Alaraby, c'est le séjour des démons et le trône d'Iblis (le diable). Les Persans et les dualistes prétendent que c'est le centre des objets créés et des objets contraires, et ils débitent, au sujet des êtres qui habitent ce lieu, des choses absurdes, des choses en opposition avec la religion. Ce reproche s'applique surtout aux sectateurs de Manès, qui admettent l'existence de la lumière et des ténèbres, du bien et du mal, aux sectaires que Dieu a eus en vue dans l'Alcoran, quand il a dit : « Louange « à Dieu, qui a créé les cieux et la terre, et qui a établi les ténèbres et « la lumière ! Malheur à ceux qui ont méconnu leur Seigneur et ont « voulu lui donner des égaux, etc.[2] ! » Les Indiens parlent également de ce lieu et débitent des fables à son sujet. C'est le point de réunion des angles des quatre quadrans de la terre : c'est comme serait un bouton fixant les pièces d'une robe qui envelopperait le monde[3]. »

Cependant, les astronomes arabes ne tardèrent pas à s'apercevoir que l'Inde n'était pas réellement placée au milieu du monde alors

[1] Texte arabe de la Géographie d'Aboulféda, p. 376.

[2] *Alcoran*, sourate VI, au commencement.

[3] ومثلها كمثل الزرّ من القُبْع الملبــوس عــلى الارض (Texte arabe de la Géographie d'Aboulféda p. 376.) Un autre passage arabe sur la coupole de Arin a été rapporté par M. Pusey, dans le Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque d'Oxford, t. II, p. 552.

connu, et ils crurent devoir modifier le méridien central, dans le sens indiqué par Ptolémée. J'ai dit que Ptolémée avait divisé la circonférence d'un grand cercle en trois cent soixante degrés, et qu'il attribua à la partie habitable de la terre une largeur de cent quatre-vingts degrés, c'est-à-dire la moitié de la circonférence d'un grand cercle. La moitié de cette largeur, en d'autres termes le quart de la circonférence, se composait de quatre-vingt-dix degrés, et le quatre-vingt-dixième degré de longitude, en partant de l'ouest, tombait nécessairement au milieu même de la partie habitable du monde. C'est là qu'il s'agissait de faire passer le méridien central. Par l'idée la plus bizarre, on laissa au méridien de Lanka ou d'Odjein son point de départ, et l'on se contenta de le faire dévier vers le nord-ouest. Or, parmi les Arabes, les uns, à l'exemple de Ptolémée, faisaient passer leur premier méridien sur les îles Fortunées, les autres, sur la côte occidentale de l'Afrique, ce qui donnait une différence de dix degrés. D'après la première manière de compter, le quatre-vingt-dixième degré tombait sur la ville de Nisapour, dans le Khorassan, et, d'après la seconde, sur la ville de Schebourcan, près des bords de l'Oxus, à l'ouest de la ville de Balkh; c'est le second résultat que les Arabes adoptèrent pour leur méridien central.

Ce que je dis ici est appuyé sur le témoignage d'Albyrouny, et Albyrouny n'a pas manqué de faire ressortir ce que cette manière de procéder avait d'irrégulier. Ce savant écrivain s'exprime ainsi : « C'est un fait admis parmi les hommes de l'art, que la partie habitable du monde occupe la moitié de la circonférence; on ne s'est partagé que sur le sens dans lequel il faut considérer le monde habitable. Le système des Indiens tient le milieu entre les deux autres systèmes (le système de Ptolémée et le système d'Abou-Maschar); mais il existe deux opinions parmi les astronomes de l'occident (les Arabes qui avaient adopté le système de Ptolémée). Suivant l'une, le monde commence à la côte occidentale de la mer Environnante, et le premier quart se termine aux environs de la ville de Balkh; d'où il est arrivé que les personnes qui veulent concilier les choses les plus incom-

patibles, ont placé les villes de Schebourcan et d'Odjein sous un même méridien. L'autre opinion fait commencer le monde aux îles Fortunées, et le premier quart se termine auprès des villes de Djordjan et de Nisapour (non loin du point sud-est de la mer Caspienne). Mais ni l'une ni l'autre opinion ne s'accorde avec la manière de voir des Indiens[1]. »

Albyrouny dit dans un autre endroit : « Les astronomes auxquels s'adresse ce reproche, ont fait correspondre la ville d'Odjein avec le lieu qui, dans le tableau des villes, inséré dans les tables astronomiques, a reçu le nom d'Arin, et qui est supposé situé sur les bords de la mer. Mais entre Odjein et la mer, il y a près de cent yodjanas. C'est également une erreur de la part de certains astronomes arabes, qui confondent tout, de croire qu'Odjein se trouve sous le même méridien que la ville de Schebourcan, située dans le Djouzdjan; Odjein est à plusieurs temps (degrés de l'équateur), à l'orient de l'autre ville. Une pareille confusion ne peut être faite que par des personnes qui mêlent ensemble les choses les plus disparates[2]. »

En effet, l'irrégularité du nouveau méridien central était si manifeste, qu'on chercha bientôt à y porter remède. On abandonna l'ancienne base du méridien de Lanka, et on reporta la coupole d'Arin à l'ouest. Mais ici on se partagea encore: quelques personnes qui, telles qu'Albateny et Massoudy, admettaient, par rapport à la forme de l'Afrique, le système d'Ératosthène et de Strabon, paraissent avoir mis Arin au milieu de la mer, dans une île imaginaire, entre l'Afrique et la presqu'île de l'Inde; pour les personnes qui, à l'exemple d'Hipparque et de Ptolémée, prolongeaient le continent africain du côté de l'est, la coupole d'Arin se trouva dans une petite île située sur la côte de l'Afrique, dans le Zanguebar[3]. Le méridien reçut alors une direction droite, et il se trouva par le fait correspondre à peu près au quatre-vingt-dixième degré de latitude de Ptolémée. Il y eut même une circonstance qui fit

[1] *Traité d'Albyrouny sur l'Inde*, fol. 77.

[2] *Ibid*. fol. 78.

[3] Ci-après, p. 208. L'auteur du Modjmel-altevarykh, avait adopté le système de Ptolémée, et cependant, sur la carte qui accompagne son traité, la coupole de Arin est placée dans une île, au milieu de la mer de l'Inde.

croire à quelques écrivains arabes peu versés dans l'ancienne géographie que le nouveau méridien était l'ouvrage de Ptolémée lui-même.

Ptolémée fait mention, dans sa Géographie, à l'endroit où il décrit la côte actuelle de Zanguebar[1], d'une petite île placée aux environs de l'équateur, et qu'il nomme Ἔσσινα ἐμπόριον; cette île, par la position qu'elle occupe, répond à celle d'où les astronomes arabes firent partir le nouveau méridien central. Or il existe une ressemblance manifeste entre le Ἔσσινα de Ptolémée et le mot *Azin*, qui était une altération du mot *Odjein*. Pour les écrivains occidentaux, ils furent frappés de la ressemblance qui existait entre Ἔσσινα et la ville de Syène, située en Égypte, près du tropique du Cancer, et ils admirent l'existence de deux Syène, l'une située sous l'équateur, et l'autre située en Égypte.

Du reste, les Arabes conservèrent à la nouvelle base du méridien central le nom de l'île d'Arin ou d'Azin, avec le titre de *Coupole de la terre*. La nouvelle coupole reçut les mêmes priviléges que l'ancienne; elle était habitée par des génies; placée sous l'équateur, la température y était toujours égale. C'est à la nouvelle coupole que se rapporte le passage du traité d'Ibn-Sayd que j'ai cité.

Le plus ancien témoignage que je connaisse du déplacement de la base du méridien central appartient à Albateny[2]. Voici un autre témoignage emprunté aux tables d'Arzakhel, qui furent construites à Tolède, vers l'an 1070 de notre ère. Je n'ai pas à ma disposition le texte arabe de ces tables; mais il en existe à la Bibliothèque nationale une version latine inédite, qui semble appartenir à Gérard de Crémone, savant du XIIe siècle, lequel séjourna longtemps à Tolède même, et à qui l'on est redevable de beaucoup de traductions du même genre. L'auteur explique d'abord comment les longitudes marquées dans les tables, bien que partant de la coupole d'Arin, ont été rapportées à la ville de Tolède: « Longitudo autem loci ad medium diem, cujus radices predicte in hoc « libro sunt posite, qui Toletum dicitur, est quatuor horarum spatium « et decime unius hore (soixante et un degrés et demi) a medio mundi, « qui locus dicitur esse in India, in civitate scilicet quæ vocatur Arim,

[1] Livre IV, chap. VII. — [2] Ci-après, p. CCLXXXIV.

« cujus longitudo ab occidente in orientem est nonagesimum graduum;
« latitudo vero ejus nulla est, eo quod sub equinoxiali linea sita est[1]. » Il ne faut pas prendre le mot *India* à la lettre; ici, comme dans beaucoup d'autres endroits, ce mot indique l'Éthiopie. En effet, dans les tables qui accompagnent le traité d'Arzakhel, la ville de Balkh, qui se trouve à l'occident de l'Inde, est placée sous le cent huitième degré de longitude, ce qui serait une contradiction, si l'Inde elle-même se trouvait sous le quatre-vingt-dixième degré.

On lit ensuite ces mots dans la version latine : « Et hoc erit medius « cursus planete ad horam civitatis Toleti quæsitam, ad quam medii « cursus planetarum constituti sunt. Si autem ad alterius longitudinis « civitatem medium cursum planetarum scire desideras, longitudo « inter eamdem civitatem et Toletum quot horarum sit considera, et « tunc medium cursum planete in tot horis invenies. Quod si fuerit « civitas illa à Toleto in occidente, erit addendus medio cursui planete « ad Toletum invento. Si vero fuerit in orientem, ab eodem subtra- « hendus erit, et quod remanserit erit medius cursus planete in civitatis « illius hora quæsita. » A cette occasion le traducteur a mis la ville de Crémone, sa patrie, en rapport avec Tolède, de laquelle elle est distante de vingt degrés.

Dans la table de la longitude et de la latitude des villes, qui est placée à la suite du traité, on lit, à l'article de Tolède, les mots *fagen id est Toletum* $\frac{11}{28}$. J'ignore ce que signifie *fagen*[2]; pour les chiffres $\frac{11}{28}$, ils veulent dire que Tolède se trouve sous le onzième degré de longitude, à partir des îles Fortunées, et sous le vingt-huitième degré trente minutes de longitude, à partir de l'occident vrai. Cette distinction exige quelques explications.

Les Arabes, lorsqu'ils eurent fait leurs grandes conquêtes et dé-

[1] Manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, n° 7421, fol. 100. M. Chasles possède une copie du manuscrit d'Arzakhel. Il serait certes à désirer que M. Chasles voulût bien faire part au monde savant de cette traduction latine, et des autres copies du même genre qu'il a entre les mains.

[2] Ce mot semble répondre à l'arabe *cobba* ou coupole, tel qu'il est employé dans certaines tables arabes. (Voyez-en des exemples dans le Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque d'Oxford, t. II, p. 280.)

ployé leur étendard depuis l'Indus jusqu'à l'océan Atlantique, depuis le Yaxarte jusqu'à la mer de Perse, ne tardèrent pas à s'apercevoir que Ptolémée avait beaucoup trop étendu les limites du monde alors connu; d'une part, il y avait environ vingt degrés à retrancher de la longueur que Ptolémée attribue à la mer Méditerranée; de l'autre, bien que la Chine et l'Inde, au delà du Gange, fussent restées fermées aux armes musulmanes, on avait reconnu que ces vastes contrées ne s'avançaient pas autant à l'est que l'avait cru le géographe d'Alexandrie. Néanmoins, la longueur de cent quatre-vingts degrés, établie par Ptolémée, était comme un dogme dont on ne pouvait pas s'écarter. On s'imagina donc que, au delà des îles Fortunées, décrites par les Grecs, et au delà de la Chine, telle qu'elle apparaissait aux voyageurs partis, chaque année, des bouches du Tigre et de l'Euphrate, il y avait des îles habitées, ou bien que, sous l'équateur, la partie du continent qui n'avait pas encore été explorée, s'avançait à l'est et à l'ouest, au delà des limites supposées. Il y eut donc deux orients et deux occidents, un orient et un occident vrais, un orient et un occident de convention. Dans le cas dont il s'agit ici, pour que Tolède, qui se trouvait sous le onzième degré de longitude, à partir des îles Fortunées, fût sous le vingt-huitième degré et demi de l'occident vrai, il fallait reculer de dix-sept degrés et demi les bornes occidentales du monde.

Gérard de Crémone, dans un autre écrit de sa composition, intitulé *Theoria planetarum*, émet l'opinion que le méridien d'Arin avait été connu et mis en usage par Hermès, Ptolémée, Albateny et Abou-Maschar. Supposant que le grand Alexandre, par ses vastes conquêtes, avait fixé les limites de l'Orient, de la même manière qu'Hercule avait posé celles de l'Occident, il dit qu'il y avait deux Cadix, l'un à l'occident, l'autre à l'orient, et il s'exprime ainsi : « Arim distat ab utrisque « Gadibus, scilicet Alexandri et Herculis, æqualiter: distat enim a Gadi- « bus Alexandri positis in oriente, 90 gradibus, et à Gadibus Herculis « positis in occidente, 90 gradibus, et ab utroque polo, 90 [1]. »

[1] Manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, n° 7421, fol. 131. Ce passage a été publié par Christmann, *Alfragani elementa*, Francfort, 1618, p. 54.

A l'époque où Arzakhel dressait ses tables astronomiques à Tolède, Malek-schah, sulthan de la Perse, faisait construire, à grands frais, un observatoire dans ses états, et l'on exécutait des travaux qui eurent pour résultat la réforme de l'année solaire. D'autres résultats furent sans doute obtenus; mais l'histoire n'en a conservé aucun souvenir. Quoi qu'il en soit, je remarque, quelques années après, en Perse, un déplacement de la base du méridien central, analogue à celui qui est indiqué dans les tables d'Arzakhel. Dans le *Modjmel-altevârykh*, ouvrage persan qui fut rédigé, vers l'an 520 de l'hégire (1126 de J.C.), il est dit que la coupole de la terre est la partie la plus élevée du globe, et que la température y est toujours égale, hiver et été[1]. Sur une carte qui accompagne le texte, cette coupole est placée, en forme d'île, au milieu du monde, à l'occident de l'Inde et à l'orient de l'Arabie[2].

Les tables Alphonsines, dressées en Espagne vers le milieu du XIIIe siècle, diffèrent sur quelques points des tables d'Arzakhel; mais la différence ne porte pas sur le fond des doctrines. Évidemment, il y a eu emprunt des unes aux autres. La distinction des deux occidents et des deux orients y est nettement marquée; on y lit : « Nota quod « longitudo Toleti ab occidente terræ habitabilis, est 11 gradus. Sed « a vero occidente a quo distat Arim, quæ posita est in primo climate, « in principio terræ habitabilis, 90 gradus, distat per 28 gradus, « 30 minutas. Verum enim occidens distat ab occidente habitabili « per 17 gradus, 30 minutas, ita quod Arim non distat ab occidente « habitabili, nisi per 72 gradus 30 minutas[3]. »

Quelques années avant la rédaction des tables Alphonsines, l'écrivain arabe Aboul-Hassan avait publié à Marok, dans son Traité des

[1] Ancien fonds persan, n° 62, fol. 307 et suivants.

[2] Cette carte représente la terre environnée par l'Océan, l'Océan lui-même étant borné par la montagne de Caf. La place des deux tropiques s'y trouva indiquée par les mots *Orient d'été* et *Orient d'hiver*.

[3] Manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, n° 7284, fol. 10. (Voyez aussi les Notes de Christmann, sur le Traité d'Alfragan, p. 55.)

instruments astronomiques [1], une table de la longitude et de la latitude des principales villes du monde alors connu. Pour les villes de l'Afrique, il dit avoir fixé lui-même la position de quelques-unes. Dans ce tableau, Aboul-Hassan suit, pour les longitudes, un système analogue à celui des tables d'Arzakhel, mais un peu modifié. Il place la ville d'Ofran, qui était située sur les côtes de l'océan Atlantique, au midi de l'empire de Marok, sous le quinzième degré dix-sept minutes de longitude; Marok, qui comptait quinze degrés, à partir du méridien des îles Fortunées, se trouve ici sous le vingt et unième degré, vingt minutes, et Fez sous le vingt-quatrième degré. Évidemment, l'auteur admettait un occident plus éloigné de la côte d'Afrique que l'occident de Ptolémée, mais moins distant que celui d'Arzakhel. Du reste, Aboul-Hassan, tout en faisant usage du méridien d'Arin, a évité de s'écarter de la méthode ordinaire, et il fait procéder toutes ses longitudes de l'ouest à l'est. Il en est de même d'Arzakhel et du rédacteur des tables Alphonsines.

La fin du XIIIe siècle fut signalée par les travaux d'un homme qui semblait né pour reculer les bornes de la science, et qui, sur plusieurs points, a dévancé les lumières des modernes : c'est le moine Roger Bacon. Le principal ouvrage de Roger Bacon est intitulé *Opus majus*, et l'on y trouve le résumé des idées scientifiques qui circulaient de son temps. De longs passages de l'*Opus majus* ont trait à la question dont il s'agit en ce moment, et, comme ces passages sont considérables, je me bornerai à en citer quelques fragments. Roger Bacon expose, en ces termes, la théorie de l'orient et de l'occident vrais, de l'orient et de l'occident de convention : « Cum terra a parte occidentali habeat magnam latitudinem, scilicet ab æquinoxiali usque ad montem Atlantem et Gades Herculis, et citra per totum circuitum Hispaniæ totius et Hiberniæ, possunt diversi diversi-mode accipere occidens : undè aliqui accipiunt a Gadibus, aliqui a monte Atlantis, aliqui a fine habitabilis subæquinoctiali; sed cum accipitur subæquinoctiali, certius accipitur, quia illud uno modo est, et melius, quia hoc est in me-

[1] Tome I, p. 202 et suiv., et 315 et suiv. (Voyez aussi les deux articles insérés par M. Biot, dans le Journal des savants, cahiers de septembre et d'octobre 1841.)

« dio mundi inter duos polos, et ideo est verum occidens; et eodem « modo est de oriente[1]. »

Les expressions dont se sert Roger Bacon donnent lieu de croire que, dans son opinion, il était inutile de s'occuper des îles Fortunées de Ptolémée, ou d'autres îles qui auraient été situées encore plus à l'ouest; c'était le continent africain qui, sous la ligne équinoxiale, devait être prolongé à l'ouest, autant que le calcul l'exigeait : c'est peut-être l'idée qu'a eue Aboul-Hassan. A l'égard de l'extrémité orientale du monde, on avait la ressource d'adopter l'opinion de Ptolémée, d'après laquelle le continent africain, sous la ligne équinoxiale, s'avançait presque indéfiniment à l'est.

Roger Bacon fait mention de la double Syène, dont j'ai déjà eu occasion de parler. Voici ses expressions : « Meridianum vero latus Indiæ « descendit à tropico Capricorni, et secat æquinoctialem circulum apud « montem Malcum et regiones ei conterminas, et transit per Syenem, « quæ nunc Arym vocatur. Nam in libro cursuum planetarum dicitur « quod duplex est Syene, una sub solstitio, alia subæquinoctiali cir- « culo, distans per XC gradus[2]. »

Roger Bacon émet, à cette occasion, une idée nouvelle; c'est que la Syène de l'équateur était à une distance de plus de quatre-vingt-dix degrés de l'extrémité orientale du monde. Il s'exprime ainsi : « Sed magis « ab oriente elongatur propter hoc, quod longitudo habitabilis major « est quam medietas cœli vel terræ, et hoc versus orientem; et ideo « Arym non distat ab oriente per XC gradus tantum; sed mathematici « ponunt eam in medio habitationis sub-æquinoctiali, distans æqualiter « ab occidente et oriente, septentrione et meridie : nec est contradic- « tio, quia mathematici loquuntur de habitatione eis nota, secundum « veras comprehensiones longitudinum et latitudinum regionum; et hoc « non est tantum quantum notum est per experientiam itineris et navi- « gationis apud Plinium et alios naturales[3]. »

Les divers passages de l'*Opus majus*, qui se rapportent au système

[1] *Opus majus*, édition de Londres 1733, p. 188.

[2] *Opus majus*, p. 195 et suiv.

[3] *Ibidem*.

du monde, tel que se le figurait Roger Bacon, furent reproduits par le cardinal Pierre d'Ailly, qui écrivait vers l'an 1410, c'est-à-dire plus d'un siècle après le moine anglais; on les retrouve, mot pour mot, dans le traité du cardinal, intitulé *Imago mundi*, chapitre xv[1]. Le hasard fit que ce traité tomba entre les mains de Christophe Colomb, au moment où cet illustre navigateur était livré à ses profondes recherches sur l'existence d'un nouveau continent, et celui-ci en adopta les diverses idées. Le dernier passage de l'*Opus majus* fournit l'explication de deux fragments des lettres de Christophe Colomb, qui renferment la pensée du navigateur, et qui étaient restés inintelligibles pour M. de Navarete, éditeur des lettres[2], pour M. le baron de Humboldt[3] et pour M. Letronne[4].

On sait que Christophe Colomb, en mettant à la voile dans la direction de l'ouest, était dans la persuasion que l'Inde, la Chine et les autres contrées de l'Asie orientale, étaient beaucoup moins éloignées de l'Espagne et du Marok qu'elles ne le sont réellement. Quand il eut atteint le continent américain, il s'imagina être arrivé dans le voisinage de la Chine. Il avait adopté l'opinion de Roger Bacon, qui prolongeait le deuxième quadrant de la terre plus à l'est que ne l'avait fait Ptolémée. Les cent quatre-vingts degrés que le géographe d'Alexandrie avait attribués à la terre habitable dans sa longueur, ne lui suffisaient pas; il ne se contentait même pas des deux cent vingt-cinq degrés qu'avait proposés Marin de Tyr. Se trouvant à l'embouchure de l'Orénoque, il crut reconnaître les environs du paradis terrestre, censé placé aux extrémités orientales du monde; car, pour lui, le paradis terrestre répon-

[1] Dans l'édition imprimée, ce chapitre est accompagné d'une carte représentant le monde entier, d'après les idées de l'auteur. Cette carte a été insérée par M. le vicomte de Santarem dans le magnifique atlas qu'il publie en ce moment.

[2] *Colleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles desde fines del siglo xv;* Madrid, 1825 et années suiv. in-4°.

[3] *Examen critique de l'Histoire de la Géographie du nouveau continent*, édition in-8°, t. III, p. 63 et suiv.

[4] *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb pour la découverte du nouveau monde*, traduction de M. de Laroquette, Paris, 1828, t. III, annoté par M. Letronne.

dait au château de Kang-diz des Persans, et il devait se trouver dans un lieu élevé et inaccessible. La manière dont Christophe Colomb se représentait la terre était tout à fait bizarre. Par respect pour le grand nom de Ptolémée, il admettait que la moitié du monde, qui avait été connue des anciens, était sphérique. En même temps, par égard pour une opinion dont on faisait aussi honneur aux anciens, mais qui avait été mise en avant par les géographes arabes, il crut qu'à la distance de quatre-vingt-dix degrés des îles Fortunées, du côté de l'est, c'est-à-dire auprès de l'entrée de la mer Rouge et du golfe Persique, se trouvait la coupole d'Arin. Quant à l'autre moitié de la terre, la moitié qui n'avait pas encore été explorée et dont la découverte lui était réservée, elle offrait, suivant lui, la forme de la moitié d'une poire, du côté de la queue, de manière à se terminer en cône; au haut du cône devait se trouver le paradis terrestre.

Voici l'analyse de ce que Christophe Colomb écrivait, en 1498, à la reine Isabelle, pendant le cours de son troisième voyage : « L'ancien hémisphère, depuis le cap Saint-Vincent jusqu'à Cattigara, et ayant pour centre, sous l'équateur, l'île d'Arin, est sphérique; mais l'autre hémisphère a la forme de la moitié d'une poire, du côté de la queue. A partir de cent lieues à l'ouest des Açores, la terre s'élève sous l'équateur et la température se rafraîchit. La partie la plus élevée, c'est-à-dire la queue de la poire, est située près de l'île de la Trinité, vers l'embouchure de l'Orénoque[1]. » C'est là que Christophe Colomb place le paradis terrestre, à l'extrémité orientale du monde, comme disent certains écrivains du moyen âge, ou à l'extrémité occidentale, si on suit la direction qu'avait prise l'amiral d'Isabelle.

Christophe Colomb, dans une lettre écrite de la Jamaïque, en 1503, lors de son quatrième et dernier voyage, discute les opinions de Marin de Tyr et de Ptolémée, et il se prononce pour celle du premier. Partant de l'idée qu'il avait atteint du côté de l'est la terre de l'Inde, et que cependant il se trouvait dans le voisinage du Paradis terrestre, près du centre du nouvel hémisphère, il en conclut naturellement que

[1] T. I de la collection originale, p. 256; t. III de la traduction française, p. 27 et suiv.

l'Inde dépassait de beaucoup les limites fixées par Ptolémée, et même celles qui avaient été proposées par Marin de Tyr[1].

Une conséquence naturelle du système de Roger Bacon, de Pierre d'Ailly et de Christophe Colomb, c'est que la disproportion de la masse de la terre, comparée à celle de l'eau, était beaucoup moins forte que ne l'avaient cru la plupart des géographes. En effet, dans la supposition que l'extrémité orientale de l'Asie s'identifiait avec le continent américain, l'océan Pacifique s'effaçait complétement, et la terre reprenait sur l'eau la supériorité que la véritable science lui a fait perdre à jamais.

Les idées de coupole d'Arin et de coupole de la terre occupèrent encore, durant quelque temps, les esprits en Europe. On lit ce qui suit dans un ouvrage publié quelques années après la lettre de Colomb, et au moment où l'on venait d'être fixé sur la place à donner au continent américain, ainsi que sur la configuration de la partie méridionale de l'Afrique; c'est l'éditeur qui parle à un cosmographe dont il publiait les idées : « Tu es enfin arrivé au golfe Persique, et après t'y être arrêté quelque temps, tu m'as dit de prêter une attention plus sérieuse à tes paroles, ajoutant que là était le nombril de toute la terre. Afin de donner plus de poids à tes paroles, tu as tiré des îles Fortunées une ligne parallèle passant par Syène (la Syène de l'équateur) jusqu'à l'extrémité de l'Inde. Ensuite, tu as tiré une seconde ligne du nord au midi, et tu as montré, d'une manière sensible, que là où les deux lignes se coupaient et formaient des angles droits, là, sans aucun doute, devait se trouvait le nombril de la terre[2]. » Les dénominations de coupole d'Arin et de coupole de la terre reviennent aussi dans les écrits des Arabes et des Persans modernes. Hadji-Khalfa, dans son Djihan-numa[3], reproduit quelquefois les longitudes d'Abou'l-Hassan.

[1] T. I de la collection originale, p. 300; t. III de la traduction française, p. 117 et suiv.

[2] Préface de l'*Itinerarium Portugalensium*, par Madrignano, édition de Milan, 1508, 1 vol. in-fol. Le passage a été rapporté par M. le baron de Humboldt, *Asie centrale*, t. III, p. 595 et 596.

[3] Édition imprimée, p. 54 et ailleurs.

Mais tout cela devait tomber du moment que l'homme aurait fait le tour du globe qui lui sert de demeure. A partir de cet instant, la science a eu besoin de se créer de nouvelles bases. Les doctrines grecques, malgré les erreurs qui les déparent, ont trouvé grâce à nos yeux, et elles méritaient cette faveur, en considération de ce qu'elles renferment d'exact, d'ingénieux et même de sublime. Pour les doctrines indiennes, vu surtout l'état d'altération dans lequel elles étaient parvenues en occident, elles n'ont pas même conservé l'attrait de la curiosité. Après avoir longtemps balancé l'influence des doctrines grecques, elles dorment à présent dans les manuscrits latins et arabes, et il ne m'eût pas été possible d'en acquérir l'intelligence, sans l'aide des écrivains arabes, notamment d'Albyrouny.

La question des divers méridiens usités chez les Arabes me donne occasion de dire quelques mots sur les limites assignées au monde du côté de l'occident et de l'orient. On sait que les anciens faisaient finir la terre, du côté de l'ouest, auprès du détroit de Gibraltar. Le vulgaire était persuadé qu'Hercule, dans le cours de ses exploits, s'avança jusqu'en ce lieu, et que, voulant signaler à jamais ses travaux gigantesques, il éleva, de chaque côté du détroit, une montagne en forme de colonne. Les Phéniciens rendaient un culte particulier à une divinité à laquelle les Grecs ont donné le nom d'Hercule, et cette divinité avait un temple dans la ville de Cadix. Les écrivains arabes parlent d'une statue colossale qui, suivant eux, se trouvait dans cette ville, et qui, levant le bras du côté de l'occident, faisait signe de ne pas aller au delà [1]. Cette statue est aussi mentionnée par les écrivains chrétiens du moyen âge, notamment l'archevêque Turpin [2]. Les Arabes ont fait apparaître des idoles semblables dans les divers lieux situés aux extrémités du monde. Édrisi commence ainsi la description de son premier climat : « Ce climat prend naissance à l'ouest de la mer Occidentale qu'on appelle aussi la mer des Ténèbres. C'est celle au delà

[1] Massoudy, *Ketab-altanbyh*, fol. 45 v. et suiv. *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 50. Voyez aussi l'ancien fonds, n° 954, fol. 16 v. (Traité d'Abou-Hamid Alandaloussy, mentionné ci-devant, p. CXII.)

[2] Ci-dessous, p. 269.

de laquelle personne ne sait ce qui existe. Il y a deux îles, nommées les *îles Éternelles,* d'où Ptolémée commence à compter les longitudes. On dit qu'il se trouve dans chacune de ces îles un tertre en pierre, de cent coudées de haut. Sur chacun d'eux est une statue en bronze qui indique de la main l'espace qui s'étend derrière elle. Les idoles de cette espèce sont, d'après ce qu'on rapporte, au nombre de six. L'une d'entre elles est celle de Cadix[1]. » Édrisi place, au commencement du deuxième climat, deux autres îles appartenant au groupe des îles Éternelles, et dont chacune avait aussi sa statue[2]. A cette occasion, Édrisi fait mention d'une opinion qui est partagée par plusieurs écrivains arabes. Suivant les Grecs, Hercule avait posé les limites de l'occident; et, suivant un autre récit des Grecs, exagéré par les orientaux, Alexandre le Grand s'avança vers l'orient jusqu'au delà des lieux où apparaît l'aurore. Il aurait également visité l'occident le plus reculé dans l'opinion des personnes qui rapportent au héros macédonien ce qui est dit dans l'Alcoran au sujet de Doulcarnaïn[3].

En ce qui concerne les limites orientales du monde, les écrivains arabes du IXe et du Xe siècle placent à l'orient de la Chine un groupe d'îles qu'ils appellent du nom de *Syla,* et qu'ils croyaient terminer le monde de ce côté. Les habitants avaient le teint blanc, et vivaient en paix avec le gouvernement chinois. On trouvait dans ce pays des faucons blancs. Du reste, au rapport du marchand Soleyman[4], aucun Arabe ne s'était avancé aussi loin. Suivant Massoudy, au contraire, quelques Arabes avaient pénétré dans ces îles; mais presque tous y avaient été retenus par la douceur du climat et l'abondance des biens de la terre[5]. Masoudy ajoute que la population de ces îles était venue de la Chine, et qu'elle appartenait à la race d'Amour, dont il sera parlé plus tard. Il est difficile de ne pas reconnaître dans les îles de Syla,

[1] Traduction d'Édrisi, par M. Amédée Jaubert, t. I, p. 10. Au lieu des mots *îles Éternelles,* que porte le texte, M. Jaubert a mis *îles Fortunées,* comme si ces ces deux dénominations étaient synonymes.

[2] *Ibid,* p. 104 et 105, et ci-dessous, p. 264.

[3] *Alcoran,* XVIII, 82, et ci-dessous, p. CCCXI et suiv.

[4] *Relation des Voyages des Arabes et des Persans,* t. I, p. 60.

[5] *Ibid.* t. II, p. 198 du texte arabe.

le Japon, dont les habitants entretenaient depuis longtemps des rapports de commerce avec la Chine[1]. Mais quelle est l'origine de la dénomination de Syla? L'auteur du *Modjmel-altevarykh* fait mention d'un pays de Besla, qui était situé dans les mers orientales[2]. La croyance aux îles de Syla serait-elle une réminiscence des anciennes doctrines persanes? Le fait est que les dénominations de Syla et de Besla ne diffèrent en arabe que par quelques points qui ont pu être déplacés par les copistes[3]. Thabary, se plaçant sous un autre point de vue, reproduit la légende sur la montagne de Caf, qui entoure le disque de la terre, et il place deux villes aux points est et ouest : Djaboulka à l'orient, et Djaboulsa à l'occident[4].

Je passe maintenant aux moyens que les astronomes et les géographes ont eus à leur disposition pour fixer les longitudes et les latitudes. La latitude d'un lieu, étant égale à la hauteur du pôle au-dessus de l'horizon, est facile à déterminer, puisqu'elle est donnée par la position moyenne entre la plus grande et la plus petite hauteur d'une étoile qui ne se couche pas, par exemple, de l'étoile polaire. Les anciens faisaient usage des ombres que projette le soleil, au moment où il est arrivé au milieu de sa course. L'ombre était marquée par une colonne ou un style en métal, ou par une ouverture pratiquée dans un mur d'aplomb, et l'on fixait, par son moyen, la hauteur méridienne de cet astre. Mais les anciens ne s'étaient pas aperçus que le gnomon donne seulement le lieu du bord supérieur du soleil, et ils prenaient ce lieu

[1] *Journal asiatique*, août 1837, p. 113.

[2] *Ibid.* Cahier de février, 1841, pag. 157.

[3] سيلا au lieu de بسلا

[4] *Chronique de Tabary*, traduction de M. Dubeux, p. 15, 26 et 32. (Voyez aussi les Monuments des pays, de Cazouyny, édition de M. Wustenfeld, p. 17.) D'un autre côté, suivant un témoignage de Massoudy, qui ne nous est point parvenu, mais qui est cité par Arzakhel, on remarquait dans la ville d'Arin, une figure magique qui marquait le temps avec la main, depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever. (Sur ce témoignage qui nous a été conservé par Maccary, voy. Gayangos, *The History of the Mohamedan dynasties in Spain*, t. I, p. 81.) On peut lire aussi le témoignage rapporté par M. Pusey, catalogue des man. d'Oxford, t. II, p. 552. En même temps on lit dans un manuscrit de Gênes, intitulé *Itinerarium Antonii usus maris*, que dans la ville de Arim, il y avait une idole qui montrait du doigt le côté où le soleil se levait. (D'Avezac, *Notice des découv. faites au moyen âge*, p. 22 et suiv.).

pour celui du centre. Il résultait de là que leur latitude était fausse au moins d'un quart de degré. Les Arabes adoptèrent d'abord les résultats consignés dans les traités grecs ; mais avec le temps ils les améliorèrent. Ibn-Younis, dans ses Tables astronomiques, fait observer que l'ombre, prise avec un gnomon perpendiculaire, ne correspond pas à la hauteur du centre du soleil, mais à celle du bord supérieur de l'astre ; après cela il expose que la latitude du Caire, considérée par ses devanciers comme étant de vingt-neuf degrés et même moindre, était de trente degrés environ [1].

La longitude d'un lieu se détermine bien plus difficilement que la latitude, et demande beaucoup plus de précautions. La raison en est que deux observateurs placés à deux latitudes différentes, sous le même méridien, ne voient pas la même portion du ciel ; tandis que, s'ils sont placés sous deux méridiens différents et à égale latitude, ils voient successivement passer les mêmes corps célestes. Dans le premier cas, l'état du ciel avertit de la différence de position, ce qui n'a pas lieu dans le second.

Chez les anciens et au moyen âge, on recourait, pour les longitudes, aux éclipses de lune. Dès le temps d'Hipparque on avait remarqué que les éclipses de lune n'avaient pas lieu aux mêmes heures à Babylone, en Égypte et en Grèce. Mais comment mesurer ces différences? et pourtant c'étaient ces différences seules qui pouvaient fixer la distance des contrées entre elles. La trigonométrie, mise au jour par Hipparque, fournit une méthode pour déterminer l'heure où le phénomène avait lieu dans chaque pays ; mais cette méthode était longue et compliquée. Les Arabes la rendirent beaucoup plus commode, à l'aide de la trigonométrie indienne, en substituant les sinus aux cordes et en faisant usage du système des tangentes. On trouve dans les tables d'Albateny les traces d'un commencement de réforme ; Aboulvéfa étendit la réforme et porta la méthode à un plus haut degré de précision.

[1] Cette observation d'Ibn-Younis m'a été communiquée par M. Sédillot fils. Dans la Connaissance des temps, pour l'année 1842, la latitude du Caire est de trente degrés, deux minutes et quatre secondes. (Voyez, du reste, ci-après, p. 162 et suiv.)

L'Almageste d'Aboulvéfa contient les formules des tangentes et des sécantes, des tables des tangentes et des cotangentes pour tout le quart du cercle. L'auteur fait de ces formules le même usage qu'on en fait aujourd'hui dans les calculs trigonométriques; il change les formules des triangles; il en bannit les expressions composées où se trouvaient à la fois le sinus et le cosinus de l'inconnue; il prépare enfin la révolution qui a été accomplie chez nous six siècles après [1].

Chez les Arabes comme chez les Grecs, les tables de la lune et du soleil, tracées d'avance, pouvaient suppléer à l'observation qui n'avait pas été faite dans un lieu connu. Le voyageur qui avait en main une éclipse de lune et une hauteur méridienne du soleil, n'avait qu'à remettre ces éléments à un astronome, et les astronomes, comme on l'a vu, ne manquaient pas chez les Arabes; l'astronome fixait, avec ces éléments, la position du lieu de l'observation. Du reste, les longitudes étaient nécessairement défectueuses. Pour les déterminer, on n'avait rien de mieux que les éclipses de lune; or les temps, pour ces éclipses, étaient donnés seulement en heures, en demi-heures, et tout au plus en quarts d'heure, de sorte que les différences de méridiens ne pouvaient être exactes qu'à quinze, dix ou quatre degrés près, et cela pour les lieux déterminés directement par des observations astronomiques. L'imperfection des déterminations établies uniquement d'après des itinéraires grossiers, ne pouvait guère être moindre.

Sans doute, les Arabes composèrent un grand nombre de tables pour corriger celles de Ptolémée, ou du moins pour les adapter à l'état du ciel, tel qu'il se trouvait de leur temps. Mais les nouvelles tables étaient imparfaites, parce qu'en changeant les nombres de Ptolémée, on avait conservé ses théories. Albateny fut le premier qui porta atteinte à ces théories; il détermina, avec plus de précision, l'obliquité de l'écliptique, la précession des équinoxes et l'excentricité de l'ellipse solaire. D'autres améliorations eurent lieu successivement; mais les opinions, en ce qui concerne la géographie, étaient déjà fixées, et si au XVe siècle

[1] *Histoire de l'Astronomie,* par Delambre, volume consacré au moyen âge.

de notre ère, Ulugbeg dressa un nouvel état du ciel, l'Orient, représenté par l'islamisme, se trouvait dans un tel état de décadence que la science n'en retira que peu de profit.

On a vu que Ptolémée, outre les erreurs monstrueuses en longitude, en avait commis de considérables en latitude. Les dernières erreurs n'ont pas toujours été réformées par les Arabes; loin de là, elles ont quelquefois été aggravées. Ptolémée, trompé par les croyances indiennes, avait placé l'île de Ceylan sous l'équateur; la presqu'île de Malaka avait dû naturellement se confondre dans son esprit avec l'île de Sumatra. Enfin, le pays de Kattigara, qui probablement était une appellation inexacte des îles de Bornéo et des Philippines, lui sembla ne faire qu'un avec la Chine. Les Arabes, dans le cours de leurs navigations en Chine, ne tardèrent pas à acquérir des notions moins imparfaites sur les îles de la Malaisie. Néanmoins, Aboulféda donne à la Chine une extension démesurée, et, supposant qu'elle embrasse la plus grande partie des sept climats, il la prolonge depuis le quarante-deuxième degré de latitude jusqu'aux environs de l'équateur[1]. Les navires qui partaient de la mer Rouge, de Sofala et du golfe Persique, se dirigeaient vers l'est, et une fois engagés dans cette voie, ils croyaient toujours marcher dans la même direction. Des erreurs analogues ont été commises par les Arabes pour les régions du nord.

Nous nous étonnons que les Grecs et plus tard les Arabes n'aient pas eu une idée plus juste, sinon de l'intérieur de pays dont l'accès leur était presque impossible, au moins des côtes que leurs navires parcouraient fréquemment. Comment se fait-il, par exemple, que ni les uns ni les autres n'aient reconnu la grande saillie que forme la presqu'île de l'Inde? Ainsi qu'on le verra ci-dessous, les Arabes et les Persans qui naviguaient dans les mers orientales, s'aidaient, le plus qu'il leur était possible, du secours des moussons, et, par là même, ils s'ôtaient le moyen de reconnaître autre chose que le point du départ et le point de l'arrivée. Quand ils étaient privés de l'avantage des moussons, ils ne perdaient presque pas de vue la côte, et, dès ce moment, ils met-

[1] Ci-après, p. 95.

taient peu d'intérêt à se rendre un compte exact de l'état du ciel; en même temps, la multitude des courbes et des sinuosités auxquelles ils étaient obligés de s'assujettir, troublaient leurs calculs. Ils ne jugeaient du contour général de la côte que par la position relative des deux points, qui marquaient le commencement et la fin du voyage. De là vient cette uniformité, cette compression de côtes qu'on remarque dans les cartes de l'antiquité et du moyen âge; cette réduction, sous la même ligne, de caps et de golfes, qui, sur nos cartes actuelles, forment une saillie considérable. La même cause qui développait ainsi, le long d'une ligne droite, les mesures d'une navigation soumise à de nombreux détours, eut pour résultat d'allonger, chez Marin de Tyr et Ptolémée, les distances hydrographiques [1].

Il est impossible que, à une époque où les relations des Arabes et des Persans avec l'Inde et la Chine étaient si actives, il ne se soit pas trouvé quelque astronome à bord des navires. D'ailleurs, il nous est parvenu des témoignages exprès à ce sujet. Les auteurs arabes citent un certain Mohammed, fils d'Ismaël, surnommé *Altonnoukhy*, sans doute parce qu'il appartenait à la tribu arabe de Tonnoukh, lequel se fit remarquer par son zèle pour l'astronomie, et qui visita, entre autres contrées, l'Inde, d'où il revint avec des notions particulières, notamment dans ce qui concerne la trépidation des fixes [2]. Aboulféda, pour la latitude des villes de la Chine, invoque l'autorité d'un certain Aboul-Ocoul. Ce qui a manqué aux Arabes, ce sont les secours dont nous sommes redevables à une science sans cesse perfectionnée. Chez nous, les observations se font aussi bien sur mer que sur terre. Les anciens instruments agissent avec plus de précision; de nouveaux instruments ont été mis entre les mains des observateurs. On n'opère plus seulement sur les mouvements du soleil, de la lune et des étoiles; on suit la marche des diverses planètes et de leurs satellites; on connaît d'avance la route exacte des astres, les uns par rapport aux autres [3]. On est, pour ainsi dire, entré dans la confidence des desseins du Créateur.

[1] Desborough Cooley, *Hist. générale des Voyages*, trad. française, t. I, p. 107.

[2] Casiri, *Biblioth. de l'Escurial*, t. I, p. 429.

[3] Voy. la Connaissance des temps, ouvrage

Les cartes géographiques arabes qui nous sont parvenues, sont d'une exécution très-grossière. On y prendrait quelquefois les rivières pour des bras de mer. Les grands reliefs du sol, dont l'indication exacte est une des principales conditions de la géographie physique de nos jours, ne sont marqués que vaguement. De petits cônes, des montagnes figurées en élévation sur un dessin plan, sont les seules lignes par lesquelles on distingue, sur les cartes arabes, les hautes terres des plaines couchées à leur base.

En ce qui concerne la graduation des cartes, Hipparque, dans son traité appelé *Planisphère,* avait posé les principes et tracé les règles dont les géographes se servent encore aujourd'hui dans la construction des mappemondes et des cartes ordinaires. Hipparque fut l'inventeur de ce qu'on appelle la projection stéréographique, c'est-à-dire de l'art qui enseigne à représenter, par des cercles et sur un plan horizontal, tous les cercles de la sphère. On ne peut pas douter que le livre d'Hipparque n'ait été connu des Arabes; car le texte grec est perdu, et c'est d'après une version arabe que nous avons connaissance du traité [1]. Il existe dans nos musées, outre quelques globes célestes, des astrolabes planisphères qui, par la précision avec laquelle ils sont construits, attestent une grande habileté [2]. La carte dressée sous le khalifat d'Almamoun, à la suite des grands travaux qui venaient d'être accomplis, paraît avoir été divisée d'après l'ordre des latitudes et des longitudes [3]. Cependant, il ne nous est parvenu aucune carte arabe graduée. Peut-être, la répartition des principales villes du monde, d'après l'ordre des sept climats, répartition qui suffisait pour les pratiques du culte, fit-elle regarder toute autre division plus rigoureuse comme superflue.

publié tous les ans et quelque temps avant le commencement de l'année par le bureau des longitudes de Paris, et l'ouvrage analogue publié par les astronomes anglais, sous le titre de *Nautical Almanach.*

[1] Ce traité est vulgairement attribué à Ptolémée, et c'est avec les ouvrages de Ptolémée qu'il a été publié.

[2] Quelques-uns de ces astrolabes se trouvent à la Bibliothèque nationale de Paris. M. Sédillot fils en a donné la description dans le tome I du Recueil des Savants étrangers, publié par l'Académie des inscriptions, p. 153 et suiv.

[3] Ci-devant, p. XLIV et XLV, et ci-après, pag. CCXC.

Ce n'est pas que les Arabes, à l'époque où le mouvement scientifique était dans toute son activité, n'aient attaché de l'importance aux représentations figurées des portions habitées du globe. On a lu ce que dit Massoudy sur les cartes qui lui tombèrent sous les yeux [1]. Un auteur arabe parle d'une large pièce d'étoffe de soie, fabriquée au x[e] siècle de notre ère, à Toster, dans l'ancienne Susiane, par ordre d'un prince bouyde. Sur cette étoffe, dont le fond était bleu, et qui était nuancée des couleurs les plus variées, on avait représenté les différents pays de la terre, ses montagnes, ses mers, ses fleuves, ses villes et ses routes. Les figures de la Mekke et de Médine étaient parfaitement caractérisées. D'ailleurs, au-dessus de chaque province, de chaque montagne, de chaque mer, de chaque fleuve, de chaque ville et de chaque route, on remarquait son nom brodé en or, en argent ou en soie [2].

Ainsi que chez les Grecs et les Romains, et en Europe jusqu'à ces derniers siècles, les itinéraires ont occupé une grande place chez les Arabes. Mais ces itinéraires étaient insuffisants, toutes les fois qu'il s'agissait d'une distance un peu considérable. On tenait compte du temps qu'un voyageur avait mis pour aller d'un lieu à un autre, et des moyens de transport qui s'étaient trouvés à sa disposition. Il n'est pas besoin de faire remarquer les incertitudes et les erreurs auxquelles une telle méthode donnait lieu. Les intempéries de la saison, les inégalités de la route, les tâtonnements et les déviations inséparables de la marche, étaient autant d'obstacles invincibles. Albyrouny proposa, pour tenir compte de ces irrégularités, de réduire toutes les distances d'un cinquième. Ainsi, lorsqu'un itinéraire marquait cinquante parasanges, il s'agissait de n'en compter que quarante[3].

On connaît la difficulté qui existe pour déterminer la valeur des mesures de longueur des peuples de l'antiquité. Ces mesures varient chez nous de pays à pays; elles variaient également chez les anciens et elles ont varié chez les Arabes. Des ouvrages très-savants et qui ont exigé des recherches très-minutieuses, ont été composés à diverses

[1] Ci-devant, p. XLIV et XLV.

[2] *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, par M. Quatremère, t. II, p. 377.

[3] Ci-après, p. 96.

reprises. Ici, je n'ai pas à m'en occuper; je dois me borner à de simples indications.

L'unité dans les mesures de longueur des Arabes, est le poil de la queue d'un cheval. Six poils de cheval placés l'un contre l'autre, équivalent, pour l'épaisseur, à un grain d'orge de grandeur moyenne, et six grains d'orge forment l'épaisseur du doigt[1]. Le doigt se trouve le même dans les mesures des anciens et dans les mesures des Arabes, mesures auxquelles Aboulféda donne l'épithète de *modernes*. Héron disait chez les anciens que le doigt est le principe de toutes les mesures, à cause de son identité chez tous les membres de la grande famille humaine.

Quatre doigts, joints ensemble, à savoir, l'index, le doigt du milieu, l'annulaire et le petit doigt formèrent le poignet[2] : c'était le *palme* des Romains ou la largeur de la main. Le poignet répondait au Δῶρον des Grecs, terme qui signifiait à la fois un don et la main; car, ainsi que le fait observer Pline le naturaliste[3], c'est la main qui donne. Il est remarquable que le même mot, chez les Arabes[4], désigne à la fois la main et un don, et cela dans une pensée absolument semblable.

Les Arabes donnent le nom de fetr[5] à la mesure prise sur la main étendue depuis le pouce jusqu'au bout du medius. Le fetr correspond à l'Ὀρθόδωρον des Grecs; il équivaut à onze doigts.

L'empan ou spithame des anciens porte, chez les Arabes, le nom de *schebr*[6]; il équivaut à douze doigts. C'est l'intervalle pris, sur la main étendue, depuis le pouce jusqu'à l'extrémité du petit doigt.

La coudée était prise du coude à l'extrémité du doigt du milieu étendu.

On compte chez les Arabes trois espèces de coudées. La première est celle qui porte le nom de la *main juste*, et qui contient six poignets,

[1] D'après quelques vers arabes cités ci-après, p. 18, le grain d'orge se compose de sept poils de mulet, et il fallait sept grains pour faire un doigt.

[2] قبضة

[3] *Histoire naturelle*, liv. XXXV, ch. XLIX.

[4] يد

[5] فتر

[6] شبر

ou, en d'autres termes, vingt-quatre doigts. En ce sens, le spithame formait la moitié d'une coudée.

La deuxième coudée, appelée à la fois malekyte ou royale et haschémyte, renfermait une coudée de la main juste, plus un tiers, ce qui faisait en tout huit poignets, c'est-à-dire trente-deux doigts. On faisait remonter son origine à la domination persane; en même temps, elle reçut le nom de haschémyte, parce que les khalifes de Bagdad, qui se glorifiaient de descendre de Haschem, aïeul de Mahomet, en avaient adopté l'usage.

La troisième coudée occupait un rang intermédiaire; elle se composait de six poignets, plus trois doigts, ce qui faisait en tout vingt-sept doigts. On l'appela *coudée noire*, parce qu'elle fut prise sur le bras d'un eunuque noir, attaché à la personne du khalife Almamoun, dont le coude avait été reconnu le plus long de tous ceux qu'on avait mesurés. Elle était employée à Bagdad pour mesurer les étoffes et les champs de terre. Cent de ces coudées en carré formaient un arpent[1].

La brasse, appelée chez les Grecs Ὀργυιά, portait, chez les Arabes, les noms de *ba*[2] et de *câmé*[3].

Le mot arabe qui répond à la canne ou perche, signifie en même temps roseau[4]. Quelle meilleure preuve de la justesse de cette dénomination, que le choix fait par tous les peuples d'un terme analogue pour désigner cette espèce de mesure. C'était, en effet, avec un roseau qu'on mesurait les terres. Le roseau représentait six coudées haschémytes, huit coudées de la main juste, sept coudées et un neuvième de la coudée noire.

L'asla[5] des Arabes et des Persans était une corde de soixante coudées haschémytes; elle remontait à la domination persane. Comme elle avait l'inconvénient de s'allonger quand elle était sèche, et de

[1] سهم

[2] باع

[3] قامة Voyez la traduction française de la Relation d'Abd-Allathif, par M. S. de Sacy, p. 104 et 105. La brasse est estimée à quatre coudées de vingt-quatre doigts. Ci-après p. 18.

[4] قصبة Les Arabes ont un autre terme pour désigner le roseau; c'est قناة, qui répond au קנה des Hébreux, au *canna* des Latins, et à notre mot *canne*.

[5] اشل ou la corde.

se raccourcir quand elle était mouillée, on la remplaça, plus tard, par une chaîne de métal[1].

Le ghalva[2] répond au stade des anciens; c'est, à proprement parler, l'espace que parcourt une flèche fortement lancée. On lui attribue une longueur de trois cent soixante coudées haschémytes.

Les Arabes, pour mesurer des distances plus fortes, se servaient du mille et de la parasange. Le mille était une institution romaine, et son nom indique son étendue[3]. Quant à la parasange, son usage en Orient remonte à la plus haute antiquité. Le mille et la parasange restèrent les mêmes chez les anciens et chez les Arabes; il n'y eut de variation que dans le nombre des coudées, qui changeaient suivant le nombre des doigts qui entraient dans leur composition.

Le mille, chez les anciens, c'est-à-dire chez les Grecs et les Romains, était de trois mille coudées, à raison de trente-deux doigts la coudée; chez les Arabes, qui se donnent à eux-mêmes l'épithète de modernes, il fut de quatre mille coudées, à raison de vingt-quatre doigts chacune. C'est en ce sens qu'il est dit ci-dessous[4], que le mille se composait de mille brasses, et chaque brasse de quatre coudées.

La parasange était de trois milles, d'après la manière de compter des anciens, et de quatre milles, d'après les Arabes. On voit que les différences ne sont qu'apparentes[5].

Aboulféda, pour marquer des distances peu considérables, se sert quelquefois de l'expression *course de cheval*[6]. C'est, à proprement parler,

[1] Ce passage est emprunté à un traité composé par un Arabe d'Espagne. (Voyez Casiri, *Biblioth. de l'Escurial*, t. I, p. 366.) Golius l'avait déjà publié dans ses notes sur le traité d'Alfergâny, p. 73; mais, ainsi que la remarque en a déjà été faite, la traduction qu'il en avait donnée n'était pas exacte. (Mém. de Gossellin, dans le t. VI du recueil de l'Académie des inscriptions, p. 131.) De plus, dans le texte d'Alfergâny, Golius a mal à propos rendu les mots بالذراع السودا ou coudée noire, par coudée royale; et dans la citation, au lieu de *pour mesurer les étoffes et les champs de terre*, il a traduit *byssus et pretiosæ merces*.

[2] غلوة

[3] Les Grecs écrivaient *μίλιον*.

[4] Ci-après, p. 18.

[5] *Ibid.*

[6] شوط فرس Ce mot répond, sinon pour la distance, du moins pour le sens au *ἱππικός* des Grecs; l'hippicos était un espace de quatre stades; c'était la longueur de certains hippodromes. On appelait *δίαυλος* le course de

l'espace qu'un cheval peut franchir d'un seul trait. Aboulféda compte une course de cheval de Lidda à Ramla, et cette distance est estimée par les voyageurs à une lieue environ. Ailleurs, Aboulféda dit que la distance était de trois parasanges [1], ce qui fait une grande différence.

On sait que les Arabes, quand ils envahirent la Syrie et l'Égypte, y trouvèrent un système régulier de poste. Les Romains désignaient les relais du nom de *veredus;* les Arabes, dès le temps du khalife Moavia, c'est-à-dire vers le milieu du VIIe siècle de notre ère, relevèrent cette institution et l'appelèrent *baryd*, d'un nom qui était une altération de la dénomination romaine. Le baryd était de quatre parasanges [2].

Pour les caravanes, qui voyagent à cheval ou sur des chameaux, il s'établit naturellement, de distance en distance, des lieux de station. Cet usage remontait à la plus haute antiquité [3]. Chez les Arabes, les lieux de station reçurent le nom de *marhala* [4] ou lieu de départ, et de *manzal* [5] ou lieu de descente. On appela, de plus, la distance qui les séparait du nom de marche [6]. Cette distance est ordinairement de huit parasanges; elle suppose une marche d'environ sept ou huit heures. Mais elle était susceptible de s'étendre ou de se raccourcir, suivant les accidents de la route, le plus ou moins de secours qu'offraient les localités. Nos relais n'ont pas non plus une distance uniforme.

Les géographes arabes désignent par le mot *madjra* ou course [7] l'espace qu'un navire parcourt ordinairement en un jour et une nuit, c'est-à-dire pendant vingt-quatre heures. Édrisi et Aboulféda estiment le madjra à cent milles haschémytes; mais, à l'exemple de la marche,

deux stades; pour la course simple, elle était d'un stade.

[1] Texte arabe, p. 227 et 241.

[2] Suivant saint Épiphane, qui écrivait en Syrie dans le IVe siècle de notre ère, la parasange était de trente stades ou quatre milles, à raison de sept stades et demi le mille. Les relais, pour le service public, étaient estimés à six milles ou quarante-cinq stades. On sent bien qu'il n'est pas de mon sujet de discuter ces sortes de détails.

[3] Heeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, traduction française, t. II, p. 251 et 254.

[4] مرحلة

[5] منزل

[6] مسيرة

[7] مجرى

cette distance était susceptible de diminuer ou de s'accroître, non-seulement à cause des accidents de la mer, mais encore par la nécessité où les navigateurs étaient, en général, de ne pas perdre les côtes de vue.

Il reste un point à fixer : quelle était la valeur d'un degré d'un grand cercle? Cette question est d'autant plus importante que c'était le seul moyen d'arriver à la connaissance précise de la circonférence du globe que nous habitons. On trouve, dans les écrits des Grecs et des Romains, la mention de diverses mesures de la terre; ces mesures sont indiquées en stades, et, comme il existait des stades de différentes longueurs, quelques savants ont cru que, de même que pour le mille et la parasange des Arabes, la différence n'était qu'apparente[1]. Aristote attribuait quatre cent mille stades à la circonférence du globe; Hipparque, deux cent cinquante-deux mille; Ptolémée, cent quatre-vingt mille, etc. Les Chaldéens avaient, dit-on, estimé cette longueur à trois cent mille stades. On s'est demandé si ces appréciations reposaient sur la mesure réelle d'une portion quelconque d'un arc d'un cercle de la sphère. Ceux qui, comme Bailly, sont persuadés qu'à l'origine des choses, il a existé un peuple qui a tout mesuré, tout connu, excepté les moyens de se faire connaître lui-même, n'hésitent pas à se déclarer pour l'affirmative; mais cette opinion est maintenant à peu près abandonnée. Aussi la difficulté sur ce point se borne à ceci : on attribue à Ératosthène, qui florissait en Égypte sous les Ptolémées, la mesure de l'arc céleste, qui répond à la distance entre Syène et Alexandrie; Ératosthène a-t-il réellement mesuré cette distance? M. Letronne, dans un mémoire où il examine si les anciens ont exécuté une mesure de la terre postérieurement à l'établissement de l'école d'Alexandrie[2], démontre qu'Ératosthène, s'étant imaginé à tort qu'Alexandrie et Syène se trouvaient sous le même méridien, crut qu'il suffisait, avec les

[1] Voyez le mémoire du savant et respectable Gossellin, intitulé : *Recherches sur le principe, les bases et l'évaluation des différents systèmes métriques linéaires de l'antiquité.* (Tome VI du Recueil de l'Académie des inscriptions.)

[2] Tome VI du Recueil de l'Académie des inscriptions.

moyens imparfaits qui étaient à sa disposition, de déterminer la latitude de ces deux villes. Il prit successivement note de la différence de latitude, ainsi que du nombre des stades que les voyageurs comptaient entre ces deux lieux, et il en conclut la valeur du degré terrestre.

Ces détails n'étaient pas inutiles pour arriver à la solution de la question, en tant qu'elle intéresse les Arabes. Les écrivains arabes ne mettent pas en doute qu'il n'ait été fait chez les Grecs une mesure d'un arc terrestre. Seulement, dans l'exposé qu'ils font de l'opération, ils comptent par milles au lieu de stades; de plus, ils varient sur le nombre des milles. Édrisi fait mention, au commencement de son traité, d'une mesure qui porterait la circonférence du globe à trente-six mille milles, à raison de cent milles le degré[1]. Albatény compte vingt-sept mille milles, sans dire d'après quelle autorité[2]. Enfin, si on en croit les auteurs arabes, Ptolémée avait réduit cette circonférence à vingt-quatre mille milles. En ce qui concerne l'opinion attribuée à Ptolémée, Gossellin a donné une explication qui me paraît tout à fait plausible. Il s'exprime ainsi : « Vers le temps où les Arabes ont commencé à cultiver les sciences et à consulter les ouvrages des Grecs, les Syriens se servaient d'un mille composé de sept stades et demi; c'est probablement ce qui aura fait croire aux Arabes que, pour convertir en milles itinéraires les cent quatre-vingt mille stades de Ptolémée, il suffisait de les diviser par sept et demi; et ils en ont conclu que, dans l'opinion du géographe d'Alexandrie, la circonférence de la terre devait être de vingt-quatre mille milles, ce qui portait le degré à soixante-six milles et deux tiers[3]. »

Nous voici arrivés à la dernière face de la question. Les Arabes ont-ils entrepris eux-mêmes, sous le khalifat d'Almamoun, une mesure d'un arc de la circonférence terrestre, et, si cette mesure est réelle, quel en fut le résultat? Il ne peut pas se présenter de sujet plus important dans un livre de géographie.

Les auteurs arabes varient dans le récit qu'ils font de l'opération;

[1] Traduction française, t. I, p. 2.

[2] Le passage est rapporté ci-après.

[3] Mémoire cité, page 132; ci-devant, p. XLIV.

mais le résultat général ne me paraît pas laisser d'incertitude. Massoudy, dans un endroit du *Moroudj-aldzeheb*, dit que des mesures furent prises en Mésopotamie, dans la plaine de Sindjar, et que le degré fut estimé à cinquante-six milles, ce qui, étant multiplié par trois cent soixante, donnait une circonférence de vingt mille cent soixante milles, le mille équivalant à quatre mille coudées, d'après la coudée noire établie sous Almamoun [1]. Dans un autre endroit, Massoudy rapporte qu'on mesura la hauteur du pôle arctique, dans les deux villes de Palmyre et de Rakka, au milieu des plaines sablonneuses situées à l'ouest de l'Euphrate. On partit de l'idée que les deux termes de l'opération se trouvaient sous le même méridien; la latitude de Rakka fut estimée à trente-cinq degrés et un tiers, et celle de Palmyre à trente-quatre, ce qui faisait une différence d'un degré et un tiers. On mesura cet intervalle, et il fut trouvé de soixante-sept milles. Ce résultat permit de se faire une idée exacte de la circonférence de la terre [2]. Massoudy rapporte une autre version dans le *Kétab-altanbyh*. D'après ce récit, l'opération de la mesure d'un arc terrestre aurait eu lieu entre les deux villes de Bagdad et de Koufa. On était parti de l'idée que ces deux villes se trouvaient sous le même méridien; leur latitude respective fut déterminée. On procéda ensuite à une mesure géométrique et l'on arriva au résultat qui avait déjà été adopté par Ptolémée [3].

Ibn-Younis, dont l'autorité dans ces matières est plus grande que celle de Massoudy, a fait mention de l'opération qui eut lieu dans les plaines sablonneuses situées à l'occident de l'Euphrate, entre Palmyre

[1] Tome I, fol. 35. Deguignes a publié ce passage dans le tome I du recueil des Notices, p. 50; mais le manuscrit sur lequel il travailla n'était pas correct. Du reste, Massoudy fait ici une confusion; il parle d'une coudée de vingt-quatre doigts, tandis que, ainsi qu'on l'a vu, la coudée noire en représentait vingt-sept. Massoudy ne paraît pas avoir eu l'habitude des calculs; en général, lorsqu'il cite des nombres un peu compliqués, il commet quelque erreur dans les quantités.

[2] D'une part, Rakka et Palmyre ne sont pas sous le même méridien; de l'autre, la distance qui sépare les deux villes est plus grande que ne le dit Massoudy. Enfin, il doit y avoir erreur dans le nombre soixante-sept.

[3] Supplément arabe, n° 901, fol. 19.

et un endroit nommé Wamya; il dit que le degré fut estimé cinquante-sept milles; il ajoute que la même opération fut faite par d'autres géomètres dans la plaine de Sindjar, et qu'on trouva au degré cinquante-six milles et un quart, chaque mille contenant quatre mille coudées noires.

Ibn-Khallekan, dans son Dictionnaire biographique, à l'article de Mohammed, fils de Moussa[1], attribue l'opération de la mesure du degré aux trois fils de Moussa, et il suppose que l'opération se fit successivement sur le territoire de Sindjar et celui de Koufa; il fait observer avec raison qu'on fit choix de ces deux endroits, à cause du sol parfaitement uni qu'ils offraient. On mesura à la fois un degré au nord du point de départ, et un degré au midi. Mais, comme il ajoute que la valeur du degré fut trouvée de soixante-six milles et deux tiers, Aboulféda l'accuse d'erreur; Aboulféda fait observer que ce sont les anciens qui avaient attribué cette valeur au degré; que, sous Almamoun, la valeur du degré fut reconnue n'être que de cinquante-six milles, fait qui fut ensuite admis comme constant[2].

Aboulféda est revenu sur ce point dans les Prolégomènes de sa Géographie. Les anciens géographes, dit-il, Ptolémée et autres, ont estimé le degré à soixante-six milles et deux tiers. Parmi les géomètres qui, sous Almamoun, procédèrent à une nouvelle mesure, les uns trouvèrent cinquante-six milles deux tiers, les autres, cinquante-six milles sans fraction. Cette différence de deux tiers tenait aux erreurs inséparables de l'opération[3].

Nous n'avons pas à nous occuper ici de la valeur que Ptolémée, suivant les Arabes, aurait attribuée au degré terrestre. Gossellin a émis l'opinion que Ptolémée avait constamment employé le stade de cent quatre-vingt milles à la circonférence du globe, ou de cinq cents au degré, et que son mille itinéraire ne pouvait être que de cinquante au degré[4]. On a vu comment les Arabes étaient arrivés au nombre de soixante-six milles et deux tiers, et il est permis de

[1] Ci-après, p. XLIX.
[2] *Chronique d'Aboulféda*, t. II, p. 241.
[3] Ci-dessous, p. 17.
[4] Mémoire cité, p. 132.

penser que ce résultat n'était pas autre chose qu'une hypothèse. Mais il n'en est pas de même du résultat obtenu par les géomètres qui mesurèrent un degré terrestre sous Almamoun; aussi ce résultat entra-t-il immédiatement dans les nombreuses applications qui sont du ressort de la science géographique. On avait estimé, d'après les anciens, un degré de la circonférence du globe à vingt-deux parasanges et deux neuvièmes; or la parasange, comme on sait, équivaut à peu près à une lieue et demie. On réduisit cette valeur à dix-neuf parasanges moins un neuvième. La circonférence d'un grand cercle, d'après les anciens, était de huit mille parasanges; d'après les Arabes, elle ne fut que de six mille huit cents. A la vérité, ainsi que le fait observer Aboulféda [1], les écrivains arabes, dans bien des cas, employèrent les formules des anciens, pour n'avoir pas à refaire les calculs. De plus, il y a eu des auteurs qui ont présenté des valeurs différentes. Édrisi estime le degré à vingt-cinq parasanges [2]. La différence dans le nombre des doigts qui entraient dans la composition de la coudée, ne permettait pas d'arriver à un résultat uniforme. A ces variétés près, on acquit une idée approximative de l'étendue du globe terrestre, et ce que les mesures arabes avaient d'exagéré, ne fut reconnu qu'en 1670, lorsque Picard, membre de l'Académie des sciences de Paris, détermina, à l'aide de la méthode géodésique connue sous le nom de triangulation, la vraie distance qui sépare Amiens de Paris [3].

La mesure qui s'exécuta sous Almamoun, considérée en elle-même et dans ses résultats, ne me paraît pas laisser lieu à la moindre incertitude. On comprend qu'à une époque de rénovation, comme celle d'Almamoun, et sous un prince qui avait à sa disposition des ressources immenses, on ait entrepris de vérifier ce qu'on croyait avoir été essayé jadis. D'ailleurs, les moyens auxquels on eut recours présentaient des facilités qui ne se seraient pas rencontrées ailleurs; on

[1] Ci-après, p. 17.

[2] Traduction française, t. I, p. 2. C'était aussi la valeur que Massoudy assignait au degré. (*Moroudj-Aldzeheb*, t. I, fol. 251.)

[3] Sur l'influence que la mesure de Picard eut sur les travaux de l'immortel Newton, voyez la Biographie universelle, à l'article *Newton*, t. XXXI, p. 154.

choisit, parmi les plaines sablonneuses situées à l'orient et à l'occident de l'Euphrate, des endroits qui offraient un sol parfaitement uni. Verra-t-on une difficulté dans la mention faite par les écrivains arabes de trois lieux à la fois? Mais l'opération, exécutée dans les conditions qui sont indiquées, était tellement facile, que de simples amateurs auraient pu en venir à bout. Opposera-t-on la valeur un peu exagérée que les écrivains arabes attribuent au degré terrestre? Cette exagération me semble, au contraire, une preuve de plus de la réalité de l'opération. Les géomètres de la cour d'Almamoun, en plaçant sous le même méridien, d'une part, Rakka et Palmyre, et de l'autre, Koufa et Bagdad, commirent la même erreur qu'avait commise Ératosthène, en plaçant sous le même méridien Syène et Alexandrie, et cette erreur était la suite inévitable de l'imperfection des moyens dont on disposait alors. Or, une fois cette erreur admise, le résultat de la mesure devait nécessairement présenter un excédent.

Passons aux diverses distances dont on trouve la mention dans les écrivains arabes. Ici j'insisterai peu sur les témoignages qui proviennent d'Aboulféda. Le deuxième volume de cette traduction contiendra une carte dressée uniquement d'après les données fournies par l'auteur; c'est M. d'Avezac, qui veut bien se charger de cette tâche, et le nom de ce savant géographe est garant de l'exactitude qui présidera à l'exécution. La vue de la carte permettra de saisir, au premier coup d'œil, les principaux résultats. D'ailleurs, s'il devient nécessaire d'accompagner la carte de quelques remarques, M. d'Avezac est en état de satisfaire à tout ce que peut réclamer la curiosité la plus exigeante.

Ptolémée était parti de l'idée que la portion de la terre qui est habitée formait le quart du globe terrestre; en même temps, il avait mis en principe que ce quart avait à peu près en longueur le double de sa largeur. Il résultait de là que la partie habitée du globe avait cent quatre-vingts degrés de longitude et quatre-vingt-dix degrés de latitude. Cette opinion était uniquement systématique; mais Ptolémée y subordonna toutes ses données positives. Comme Marin de Tyr avait fixé la longueur de la terre à deux cent vingt-cinq degrés, Ptolémée

rassembla toutes les ressources de son esprit pour montrer qu'il y avait à retrancher de ce nombre quarante-cinq degrés.

Or, au temps de Ptolémée, on était loin de connaître la terre dans sa longueur, non plus que dans sa largeur. Quelque opinion qu'on adopte sur l'étendue des notions géographiques des Grecs et des Romains, relativement à l'extrémité orientale de l'Asie, on ne peut nier que les anciens avaient à peine une idée vague des côtes méridionales de la Chine, et qu'ils ne connaissaient ni le Japon, ni la Corée. Pour arriver à une longueur de cent quatre-vingts degrés, Ptolémée fut obligé d'étendre outre mesure la mer Méditerranée à l'occident, et les contrées de la Perse et de l'Inde à l'orient. La mer Méditerranée conserva en longueur vingt degrés, c'est-à-dire cinq cents lieues de plus qu'elle n'en occupe réellement, et cela à une époque où elle était parcourue dans tous les sens par les navires grecs et romains. L'erreur qui atteignait les régions orientales fut encore plus forte. Même après les retranchements faits aux nombres de Marin de Tyr, les bouches du Gange se trouvèrent reculées vers l'est de plus de quarante-six degrés au delà de leur véritable position, ce qui faisait une erreur de près de douze cents lieues.

Quand les Arabes eurent planté à la fois leur étendard sur les bords de l'Indus, de l'Oxus et du Guadalquivir, quand leurs bataillons invincibles se furent avancés au pied de l'Atlas, du Caucase et des Pyrénées, quand leurs missionnaires et leurs marchands purent circuler librement à Ceylan, dans les ports de la Chine, au milieu des sables du Sahara, et jusque parmi les hordes de la Tartarie, quelque imparfaits que fussent les moyens dont on disposait, on ne tarda pas à réformer une partie des erreurs des anciens. Le nombre de cent quatre-vingts degrés, attribué par Ptolémée à la longueur de la terre habitée, était devenu, pour ainsi dire, un dogme dont il n'était pas permis de s'écarter. Comme on reconnut l'existence de vastes contrées au delà des limites orientales posées par Ptolémée, on fut obligé, pour les faire entrer dans l'espace convenu, de resserrer les régions intermédiaires, telles que la Perse et l'Inde. Quelques géographes Arabes renfermèrent

même dans l'espace des cent quatre-vingts degrés, les îles Syla, qui étaient censées former la limite orientale du monde.

Une opération analogue eut lieu pour les pays occidentaux du monde alors connu. Au moyen âge, beaucoup d'ouvrages arabes restèrent inconnus à nos pères. Plus tard, à la renaissance des lettres et des arts, lorsque la découverte du cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique eut donné lieu à de nouveaux aperçus, le traité de Ptolémée, modifié et complété successivement, parut suffisant pour l'ensemble des doctrines géographiques qui avaient précédé. D'ailleurs, l'étude du grec, qui fit alors de grands progrès dans l'Europe latine, permettait de discuter les textes mêmes, au lieu que, pour les traités arabes, on n'avait, en général, dans les mains, que des versions latines rédigées dans un style barbare. Nicolas et Guillaume Sanson, les plus grands géographes du XVIIe siècle, se trompaient de quinze degrés sur la longueur de la Méditerranée, et de trente-deux degrés sur la distance du méridien des Canaries au cap Comorin. Guillaume Delisle, par une connaissance plus exacte du mille romain, à l'aide des nouvelles observations astronomiques, resserra la Méditerranée de trois cents lieues en longitude, et l'Asie de cinq cents lieues. Un peu plus tard, l'immortel d'Anville acheva l'édifice commencé par son maître [1].

Dans le travail de réforme qui se fit chez les écrivains arabes pour les régions occidentales, Ibn-Younis se borna à diminuer le nombre des degrés de longitude. Tandis que Ptolémée plaçait Alexandrie sous le soixante-troisième degré, Ibn-Younis adopta le nombre cinquante-cinq; Aboulféda a choisi le nombre cinquante-deux. Quant à Aboul-Hassan, qui florissait dans la première moitié du XIIIe siècle, et qui avait la ressource de reculer à volonté la limite occidentale du monde, il présente le nombre soixante-trois. Aboul-Hassan met Cadix sous le vingt-quatrième degré de longitude, tandis que Ptolémée ne lui accordait que cinq degrés dix minutes. Tolède est placée par Aboul-

[1] Delisle avait été devancé par le P. Riccioli. (Voy. la Biographie universelle, t. XXXVII, p. 527.)

Hassan sous le vingt-huitième degré de longitude; suivant Ptolémée, elle se trouvait sous le dixième degré[1].

Ptolémée avait compté trente degrés de Ceuta à Rome; Aboul-Hassan en compte dix-huit. Suivant Ptolémée, il y avait vingt-cinq degrés de Rome à Alexandrie, et suivant Aboul-Hassan, vingt degrés seulement. Ptolémée avait assigné soixante degrés de longueur à la mer Méditerranée, Aboul-Hassan lui en donne quarante-quatre. Maintenant, l'on en compte quarante. Pour Aboulféda, il place l'extrémité orientale de la Méditerranée à Soueyda, près d'Antioche, sous le soixantième degré dix minutes de longitude; et comme, suivant lui, Ceuta se trouve sous le neuvième degré de longitude, il en résulte que la Méditerranée, à ses yeux, a cinquante et un degrés et quelques minutes, ce qui fait onze degrés de trop[2]. On voit qu'Aboul-Hassan s'était fait une idée à peu près exacte de la longueur de la Méditerranée[3].

Mais, pour cette partie, on n'avait pas les mêmes ressources que pour les limites orientales. Il n'existait pas de contrées nouvellement découvertes qui pussent compenser ce que l'ancien monde perdait par ces hardies réformes. Aboul-Hassan, et avant lui les écrivains chrétiens, juifs et musulmans de l'école de Tolède, eurent recours au singulier moyen déjà indiqué à l'occasion du méridien de la coupole d'Arin. Il n'existait aucune notion positive sur les terres qui pouvaient se trouver par delà l'océan Atlantique. On fut amené à dire qu'apparemment les îles Fortunées, placées par Ptolémée sur la limite occidentale du monde, n'étaient qu'une limite fictive, et que la véritable extrémité de la terre devait être reculée à dix, quinze ou vingt degrés au delà, suivant l'espace que les nouvelles découvertes laissaient libre.

On a vu de plus que, parmi les Arabes, les uns faisaient partir,

[1] *Traité des instruments astronomiques des Arabes*, t. I, p. 315 et suiv.

[2] Ci-après, p. 33 et 35.

[3] Le fait d'une délimitation exacte de la mer Méditerranée, par Aboul-Hassan, a été consigné par M. Sédillot fils, dans un mémoire qu'il a publié en 1842, sous le titre de *Mémoire sur les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes*. Mais déjà j'avais établi ce fait d'après mes recherches particulières. Une grande partie de ce paragraphe était écrite dès avant cette époque.

comme Ptolémée, la longitude du méridien des îles Fortunées, les autres, de la côte du continent africain, située à dix degrés à l'est.

La même diversité se fait remarquer pour les limites de la terre, considérée dans le sens de sa largeur, du sud au nord. Massoudy, qui avait navigué sur les côtes du Zanguebar et qui s'était avancé jusqu'à Sofala, ne parle pas de l'étendue du monde de ce côté. Ibn-Sayd, qui avait entre les mains les notes d'un voyageur appelé Ibn-Fathima, lequel avait navigué sur les côtes orientales et occidentales de l'Afrique, fait commencer le monde habité à dix-sept degrés au sud de l'équateur. Donnant au monde habité quatre-vingts degrés de largeur, il le termine au soixante-troisième degré de latitude septentrionale. Ces quatre-vingts degrés sont divisées en neuf bandes. La première se compose des dix-sept degrés situés au sud de l'équateur. La deuxième, qui forme le premier climat, commence à la ligne équinoxiale et finit au seizième degré vingt-sept minutes de latitude septentrionale. La troisième bande, répondant au deuxième climat, s'avance jusqu'au vingt-quatrième degré trente et une minutes, etc. Aboulféda termine le monde, du côté du nord, au soixante-sixième degré et demi de latitude; mais ses climats s'arrêtent au cinquantième degré.

Édrisi commence ses climats à l'équateur et les termine au soixante-quatrième degré de latitude, supposant qu'en deçà et au delà il n'y avait pas de pays habité. L'opinion d'Albyrouny, qui est à peu près conforme à celle d'Édrisi, est rapportée ci-dessus[1]. Plusieurs physiciens de l'antiquité regardèrent également la zone torride comme inhabitable à cause de la chaleur; cette opinion, abandonnée par Ératosthène et par Polybe, fut reprise après eux, notamment par Hipparque, qui mettait les limites de la terre habitable vers le douzième degré de latitude septentrionale[2]. On voit que le cercle parcouru par les géographes arabes est celui dans lequel s'exercèrent les plus grands esprits de la Grèce et de Rome.

Aboul-Hassan, qui était né à Marok, profita de cette circonstance

[1] Pag. CCXXIV. — [2] Gossellin, *Recherches sur la Géographie systématique et positive des anciens*, t. I, p. 101.

pour améliorer la géographie de l'Afrique. Jusque dans la dernière moitié du XI[e] siècle, la domination arabe ne s'étendit d'une manière complète de ce côté qu'un peu au sud de la ville de Fes. Les tribus nomades de l'intérieur avaient en partie embrassé l'islamisme; mais elles restaient étrangères au mouvement scientifique. Ce furent les Almoravides qui, en fondant Marok, propagèrent au midi les nouvelles idées. Aboul-Hassan fixa la latitude et la longitude d'un certain nombre de lieux, depuis l'océan Atlantique jusqu'aux rives du Nil. Le point le plus méridional où il fit des observations, est la ville de Gana, située dans l'intérieur de l'Afrique, sous le dixième degré de latitude[1]; le point le plus occidental est la ville de Ofran, située sous le vingt-huitième degré de latitude, sur les bords de l'océan Atlantique. Pour les pays du nord, où Aboul-Hassan n'avait pas lui-même observé, ses latitudes sont en général exagérées. Il place le Thabaristan sous le quarante-cinquième degré de latitude, au lieu du trente-septième, Constantinople sous le quarante-septième degré de latitude, au lieu du quarante-deuxième, la Crimée sous le cinquante-unième degré de latitude, au lieu du quarante-cinquième, la capitale des Bulgares sous le cinquante et unième degré de latitude, au lieu du quarante-neuvième. Aboulféda a également trop élevé la latitude des côtes de la mer Noire.

En ce qui concerne les limites méridionales du monde, la question est subordonnée à une autre question qui tient une grande place dans l'histoire de la géographie. On sait qu'Hipparque, par suite d'une idée un peu vague qui avait circulé avant lui, émit l'opinion que l'Afrique, non-seulement s'étendait fort loin vers le midi, mais encore que, du côté de l'orient, elle se prolongeait jusqu'en face des contrées les plus reculées de l'Asie. Cette opinion fut adoptée par Ptolémée, et le nom de ce grand géographe lui donna une nouvelle force. Elle a été suc-

[1] Le tableau des latitudes d'Aboul-Hassan se trouve dans le Traité des instruments astronomiques, t. I, p. 202 et suiv. Outre les erreurs qui ont été commises par Aboul-Hassan, dans son tableau des latitudes et longitudes, il y en a qui, évidemment, proviennent des copistes. Il y a aussi quelques transpositions de noms. (Sur Gana, voyez ci-après, p. 220.)

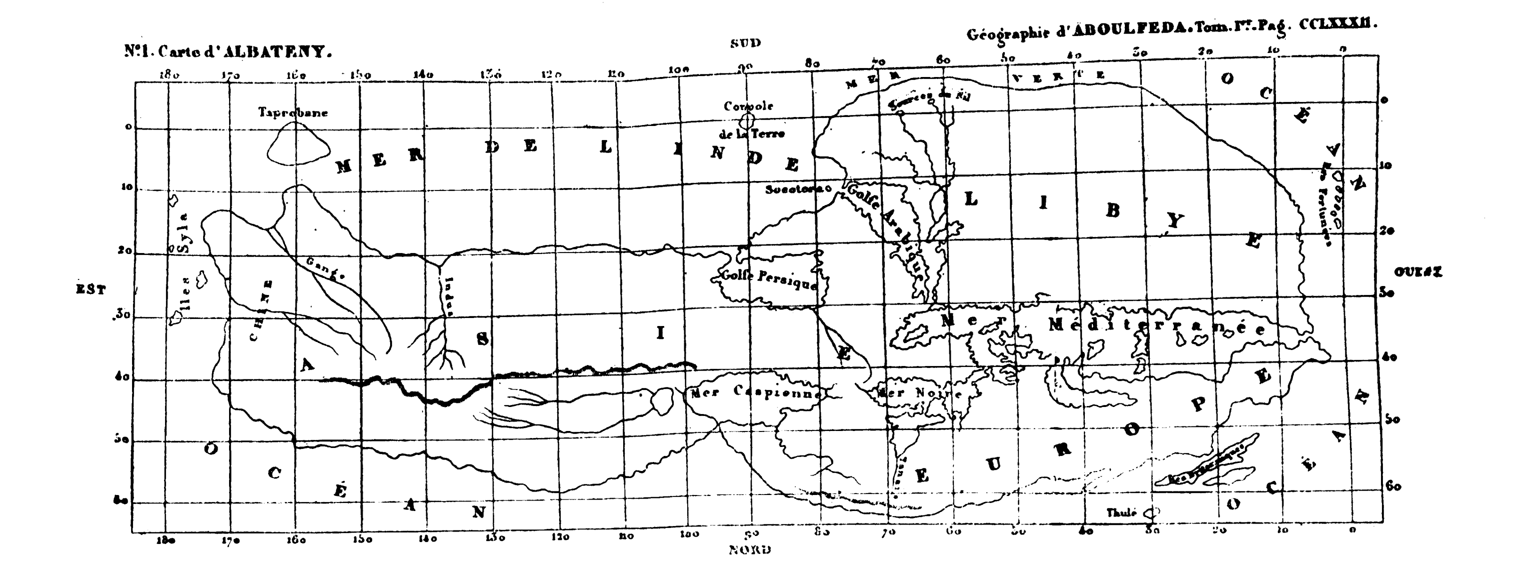
cessivement partagée par Alestakhry et Ibn-Haucal, par Édrisi, Ibn-Sayd, etc.

Une opinion différente de celle d'Hipparque et de Ptolémée, fut mise en avant par Ératosthène et Strabon. D'après leur manière de voir, l'Afrique offrait à peu près la forme qu'elle a réellement; seulement, elle ne s'étendait pas autant vers le sud qu'elle aurait dû le faire. Cette erreur a eu plus tard un heureux effet; elle encouragea les navigateurs européens à tout tenter pour faire le tour de cette partie du monde. L'opinion d'Ératosthène et de Strabon fut adoptée par Albyrouny et Aboulféda. Le passage rapporté ci-après [1] est positif. Telle me paraît avoir été aussi la manière de voir d'Albateny et de Massoudy.

Voilà les principaux traits des deux opinions qui furent émises sur la configuration de l'Afrique; mais, chez les Grecs, la discussion porta sur d'autres, points qui furent également agités par les Arabes. Dans l'opinion de Ptolémée, la partie du continent africain, y compris la prolongation vers l'est, qui se trouvait en deçà du tropique du Capricorne, était inhabitable à cause de la chaleur; mais au delà il existait une deuxième zone tempérée, qui était susceptible de nourrir des arbres, des animaux et des hommes. L'école d'Ératosthène et de Strabon, qui était fière de se rattacher aux doctrines homériques, admettait quelque chose d'analogue. Suivant elle, l'océan Atlantique était en communication avec la mer Orientale, en sorte que la mer Rouge et le golfe Persique pouvaient être considérés comme formés par cet océan. Mais au delà de la mer qui entoure l'Afrique, étaient des régions inconnues. Jean Philoponus, qui florissait en Égypte lors de la première arrivée des Arabes, et qui professait le système de Ptolémée, s'exprime ainsi : « Quelques personnes ont soupçonné, d'après une tradition absurde, que l'Océan (Atlantique) va se réunir, dans la partie australe, avec la mer Érythrée. Elles prétendent que plusieurs navigateurs furent entraînés, par hasard, de cet Océan dans la mer Érythrée, ce qui est évidemment faux; car il faudrait que l'Océan se prolongeât tout au travers de la Libye et dans la zone torride même : or, il est impos-

[1] Pages 15 et 24.

N°1. Carte d'ALBATENY.



2e Carte de MASSOUDY.

Pag. CCXCI.

SUD
NORD
EST
OUEST
OCÉAN
Terre Inconnue
Terre Inconnue
MER HABASCHY
MER VERTE
Serendyb
Coupole de la Terre
Sources du Nil
SOUDAN
Iles Fortunées
Iles Syla
Gange
Indus
CHINE
MAGREB
Mer Méditerranée
ANDALOS
Mer des Kozars
Pont Euxin
PAYS DES FRANCS
Turks
SLAVES
Tanaïs
OCÉAN

3e ROSE DES VENTS.

Pag. CXCVIII.

SUD
NORD
EST
OUEST
Sahla Aden
Saba Dhafar
Alhiseh Kara
Scheboren
Soudan
Koukou Ganah
Berber Takrour
Aghir Ouarkela
Fes Marok
Miknassa Touat
Tripoli Mesurata
Grenade Tremecen
Alger Constantine
Malthe Gadames
Tunis Gerbe
Venise Messine
Alexandrie
Constantinople
Baalbek Emese
Damas
Jerusalem
Medine
Alep
Rakah Medine
Mossoul Schirvan
Bagdad Tauris
Maragah Takryt
Djordjan Balkh
Samarkand
Ouassith
Partie Occidentale de l'Inde
Schyraz Kerman
Serendyb
Ispahan Nisapour
Chine
Hormus
Calhat
Bahrein Socotora
Hadramaut Magadoxo
Shardja
Sanaa Zebid
Zendj
Zeyla
Sirocco
Angle Meridional
Angle Oriental
Pierre noire
Angle Occidental
Porte de la Kaaba
Borraan
Angle Septentrional
Circius

sible à des hommes d'y naviguer, à cause de la chaleur brûlante qui y règne[1]. »

De son côté, Massoudy s'exprime ainsi[2] : « Suivant la plupart des auteurs, la mer Environnante est la principale des mers, et les autres mers en dérivent. Plusieurs la confondent avec la mer Verte; c'est la mer que les Grecs nommaient Océan. Ptolémée et les autres géographes n'ont pas pu, pour la plus grande partie, en déterminer les limites. On sait que cette mer commence à l'extrémité des pays habités, du côté du nord; qu'elle tourne à l'ouest et qu'elle atteint l'extrémité des pays habités du côté du midi; mais on ignore ses limites à l'ouest et au nord. Elle se joint à la mer de Chine du côté du pays du Zabedj, des îles du Maha-Radja, de Schelaheth, etc.[3]. »

Massoudy, parlant ensuite des îles Éternelles, qui, suivant les Arabes, terminaient le monde du côté de l'occident, poursuit en ces termes[4]: « L'auteur de la logique (Aristote) fait mention de ces îles dans son Traité des météores, en quatre livres. Dans le livre premier[5], il parle du fleuve de *Tartessus*, qui coule au delà des Colonnes d'Hercule. Il revient sur le même sujet à la fin du second livre de son Traité du ciel, à propos de la petitesse de la terre[6]. Ce qui prouve, dit-il, que la terre est petite, c'est l'opinion professée par quelques personnes, que le lieu appelé du nom de Colonnes d'Hercule, touche aux limites de l'Inde, et que la mer qui les sépare est une seule mer. Cette opinion a été développée par Alexandre d'Aphrodisias, dans son commentaire sur les Météorologiques.

« D'un autre côté, Ptolémée dit dans son Introduction à l'étude de la

[1] *De creatione mundi, libri septem*, lib. IV, cap. V; Vienne, 1630. M. Letronne a inséré dans le Journal des Savants de l'année 1831 deux excellents articles sous le titre de : *Discussion de l'opinion d'Hipparque, sur le prolongement de l'Afrique au sud de l'équateur, et sur la jonction de ce continent avec le sud-est de l'Asie; origine de cette opinion, et son influence sur la Géographie de Marin de Tyr, de Ptolémée et de leurs successeurs.*

[2] *Kétab-altanbyh*, fol. 45.

[3] Ces diverses dénominations sont expliquées ci-après.

[4] *Kétab-altanbyh*, fol. 46.

[5] *Meteorologica*, œuvres complètes, édition de Berlin, p. 184 de la version latine.

[6] *Ibid.* p. 158.

sphère[1], qu'au delà de l'équateur, sous le tropique du Capricorne, il existe des nègres semblables aux nègres qui vivent sous le tropique du Cancer. Dans son opinion, l'Océan, à partir de l'orient d'hiver, là où se lève le signe du Capricorne, s'étend vers l'occident d'hiver, et s'avance vers le nord jusqu'à l'occident d'été, là où se couche le signe du Cancer. »

On connaît le récit d'Édrisi sur quelques habitants de Lisbonne, qui, se confiant à l'Océan, s'avancèrent au loin vers l'ouest et le midi. Ces hommes reçurent la désignation de *magrour,* mot arabe qui signifie *égaré;* du temps d'Édrisi, on montrait encore la rue qu'ils habitaient[2]. Massoudy fait un récit analogue, et il cite, entre autres, un jeune homme de Cordoue, qui, s'embarquant avec quelques personnes de son âge, visita des régions inconnues, et revint avec de grandes richesses. A l'époque où il parcourut l'Espagne, le nom de ce jeune homme était encore dans toutes les bouches[3].

Je vais exposer les opinions d'Albateny, de Massoudy et d'autres géographes arabes. Il ne faut pas que le lecteur s'attende à trouver toujours des récits nets et précis, tels qu'en fait maintenant un navigateur qui vient de faire le tour de la Nouvelle-Hollande, ou qui s'est rapproché de quelques degrés de plus de l'un des pôles. Ce que je dis ici, s'applique aux Grecs et aux Romains, aussi bien qu'aux Arabes, aussi bien qu'à nos pères, tant que le génie audacieux des navigateurs des XV[e] et XVI[e] siècles n'eut pas forcé les dernières barrières. J'ai dit pourquoi il ne nous est pas parvenu de globes terrestres des géographes de l'antiquité. Qu'on se représente un moment, par la pensée, le nombre immense des systèmes auxquels ont donné lieu les écrits des géographes grecs et romains, sans compter ceux qui viendront après nous. Assurément, si ces auteurs avaient mis plus de précision dans leurs exposés, l'embarras ne serait pas si grand. C'est une chose pénible à dire, mais qui, je pense, ne sera contestée par personne.

[1] Il s'agit probablement du premier livre de la Géographie de Ptolémée, chap. IX et X.

[2] Traduction française d'Édrisi, t. I. p. 200 et 201; t. II, p. 26, et ci-après, p. 264.

[3] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 50.

Pour les parties du monde dont les anciens n'avaient qu'une connaissance insuffisante, la carte qui accompagne le texte de Ptolémée ne pourrait conduire à elle seule à ce qu'on lit dans le texte, de même que ce qu'on lit dans le texte, séparé de la carte qui y fait suite, conduirait plus d'une fois à de tout autres aperçus. Dans cette situation, que pouvaient faire les Arabes? Les traductions d'ouvrages grecs faites dans leur langue, étaient imparfaites. Il y a d'ailleurs, dans le système d'écriture des Arabes, un obstacle qui s'opposera toujours à une reproduction à la fois exacte et complète de tout livre étranger qui renferme beaucoup de noms propres[1]. C'est ce qui fait que la traduction arabe de la géographie de Ptolémée n'a pas pu se conserver. Beaucoup de noms de lieux mentionnés par Ptolémée n'avaient aucun intérêt pour les Arabes; d'ailleurs, comment attendre d'un copiste qu'il transcrivît fidèlement cette masse énorme de noms propres? Il y a une considération qu'il ne faut pas perdre de vue : les anciens Arabes, du moins les Arabes livrés à la vie nomade et ceux du Hedjaz, n'avaient pas d'écriture; à quoi l'écriture leur aurait-elle servi? Leurs poésies, l'Alcoran lui-même, furent, dans l'origine, uniquement destinés à être retenus dans la mémoire des hommes. Ce ne fut qu'un peu avant Mahomet que l'écriture actuelle s'établit à la Mekke : elle parut suffire à tous les besoins; plus tard, l'orgueil national empêcha d'adopter un autre système moins imparfait.

Voici un passage emprunté aux Prolégomènes des Tables astronomiques d'Albateny : ce passage était destiné à servir de commentaire au catalogue des principales villes du monde, annexé, suivant l'usage, aux tables. J'ai dit que les Tables d'Albateny furent composées vers le commencement du xe siècle de notre ère; c'est l'exposé géographique le plus ancien que j'aie trouvé chez les Arabes; si, à cette circonstance, on joint le rang éminent qu'Albateny a occupé dans la science, on comprendra l'importance que j'attache à ce témoignage. Les tables d'Albateny furent traduites en latin, au moyen âge, par Platon de Tivoli; cette traduction existe manuscrite dans nos bibliothèques[2].

[1] Pag. CVI. — [2] Man. latins de la Bibliothèque nationale, n° 7266.

De plus, il en a été publié une édition à Bologne, en 1645; mais elle est tellement défectueuse, que, dans le principe, il me fut impossible d'en faire usage; enfin, j'obtins le passage textuel, tiré de l'exemplaire de la bibliothèque de l'Escurial[1]. Ce texte me permit de reconnaître un précis que Massoudy a fait du passage dans son *Moroudj-aldzeheb*[2]; je pus, dès lors, rétablir les doctrines d'Albateny, qui sont fondées sur les doctrines grecques.

Du reste, on trouvera le texte du passage à la fin du volume, parmi les additions et corrections, et il sera libre à chacun de le soumettre à un nouvel examen. Ce passage correspond aux pages 23 et suivantes de l'édition imprimée, et aux folios 53 et suivants de la copie manuscrite:

« Quant aux lieux de la terre qui sont connus et aux pays habités, considérés dans le sens de la longitude et de la latitude, je les disposerai d'après l'ordre établi par Ptolémée, ordre qui a été suivi par d'autres auteurs anciens; c'est à savoir que la terre est ronde, que son centre est au milieu de l'espace et que l'éther l'entoure de tout côté; en comparaison de l'orbite que décrivent les constellations de la ligne zodiacale, elle offre, pour la petitesse, l'apparence d'un point[3].

« A l'égard de la partie du monde qui est habitée, les anciens l'ont fait commencer aux îles habitées, au nombre de six, qui portent le nom d'îles Éternelles, et qui sont situées dans l'océan Occidental; ils en ont placé la fin à l'extrémité des provinces de la Chine. Cette distance a été estimée douze heures. En effet, l'on a reconnu que le soleil, au moment où il se couche à l'extrémité des provinces de la Chine, commence à se lever sur la première des îles situées dans l'Océan ou mer Occidentale; et quand il se couche sur ces îles, il commence à se lever sur l'extrémité des provinces de la Chine. La distance équivaut à la moitié de la circonférence de la terre, et forme la longueur de la partie habitée du monde que l'on connaît; sa valeur en milles est de treize mille cinq cents, en comptant d'après le mille dont on se servit

[1] Casiri, t. I, p. 342 et suiv. Je suis redevable de cette communication à M. Pascual de Gayangos.

[2] Tom. I, fol. 34 v.

[3] Comparez le Traité d'Alfergâny, p. 13 et suiv. et p. 30 du texte.

dans la mesure de la terre[1]. Les anciens s'occupèrent aussi de fixer la largeur de la terre, et ils reconnurent que la partie du monde qui est habitée s'étend, à partir de l'équateur, du côté du nord, jusqu'à l'île de Tulé, qui est une dépendance de la Bretagne, là où le jour le plus long est de vingt heures[2].

« On a dit que la ligne équinoxiale est, en ce qui concerne la terre, coupée de l'est à l'ouest, entre l'Inde et l'Abyssinie, dans une île située en cet endroit, au sud de l'équateur: cette île se rencontre là, et forme la séparation du nord et du midi. La ligne qui coupe la ligne équinoxiale, du nord au midi, se trouve à égale distance des îles situées dans l'océan Occidental et de l'extrémité des provinces de la Chine. Là est ce qu'on appelle la coupole de la terre; c'est là que les deux cercles se coupent réciproquement[3].

« La distance qui sépare la ligne équinoxiale de l'île de Tulé est d'environ soixante degrés, ce qui forme le sixième de la circonférence de la terre. Si on multiplie ce sixième, qui représente la latitude, par la moitié, qui représente la longitude, la partie habitée du monde qui se trouve au nord de l'équateur, équivaudra à la moitié du sixième de la surface du globe, c'est-à-dire à un douzième.

« On a déterminé l'étendue de la mer de l'Inde, et l'on a dit que sa longueur de l'ouest à l'est, depuis les limites de l'Abyssinie jusqu'à celles de l'Inde, était de huit mille milles, et sa largeur de deux mille sept cents milles. Cette mer est censée dépasser l'île où les nuits sont égales au jour (la coupole de la terre), et s'étendre du côté du midi, à une distance de mille neuf cents milles[4]. Elle donne naissance à un golfe

[1] La version latine, imprimée et manuscrite, porte trois mille cinq cents milles; mais le nombre de treize mille cinq cents milles est la bonne leçon; car il se trouve aussi dans le *Moroudj-aldzeheb*, de Massoudy. Ainsi Albateny donne à la circonférence de la terre vingt-sept mille milles, ce qui fait soixante et quinze milles le degré; mais il ne fait pas connaître sur quelle autorité il s'appuyait.

[2] Sous le soixantième degré de latitude.

[3] Voilà la plus ancienne mention que je connaisse du déplacement de la base du méridien de la coupole d'Arin. (Voy. ci-devant, p. CCXLVI.)

[4] Mille neuf cents milles, à raison de soixante et quinze milles par degré, donnaient un peu plus de vingt-cinq degrés. Voilà un des motifs qui me font croire qu'Albateny n'a pas admis le système de Ptolémée, rela-

sur la côte de l'Abyssinie, auprès du pays de Berbera, d'où le golfe a reçu le nom de Berbery. La longueur de ce golfe est de cinq cents milles, et la largeur de sa route est de cent milles[1]. Un autre golfe s'avance du côté du territoire d'Éla, et porte le nom de mer de Colzom; sa longueur est de mille quatre cents milles, et la largeur de sa route, partie qui porte le nom de mer Verte[2], est de deux cents milles; pour sa largeur, dans le principe, elle est de sept cents milles[3]. Un troisième golfe s'avance vers le pays de Farès, d'où il a été nommé le golfe Persique; on l'appelle aussi la mer de Bassora; sa longueur est de mille quatre cents milles; sa largeur, dans le principe, est de cinq cents milles; pour la largeur de sa route, elle est de cent cinquante milles[4]. Les deux golfes, je veux dire le golfe d'Éla et celui du Farès, enferment le Hedjaz et le Yémen, et la distance qui les sépare est de mille cinq cents milles. La mer indienne, à l'endroit où elle est dans sa plus grande étendue, donne naissance à un quatrième golfe, qui s'avance jusqu'à l'extrémité de l'Inde et qui porte le nom de canal Vert; sa longueur est de mille cinq cents milles.

« La mer Orientale, prise en masse, je veux dire la mer de l'Inde et celle de la Chine, renferme mille trois cent soixante et dix îles habitées et non habitées. Une de ces îles est placée à l'extrémité de la mer Orientale, non loin de la Chine : c'est l'île de Taprobane, autrement appelée Sérendyb. Elle a trois mille milles de tour; sa situation est en face de l'Inde, du côté de l'est; on y remarque de grandes montagnes et de nombreuses rivières, d'où l'on tire le rubis rouge[5] et la

tivement à la prolongation du continent africain du côté de l'est.

[1] Ci-après, p. 30.

[2] En grec, mer πρασώδης, du mot πράσον, sigifiant *poireau*. Ci-après, p. 27 et 211.

[3] Ci-après, p. 28. Quelques géographes arabes, à l'exemple d'Hérodote, comprennent la mer Rouge dans la mer Érythrée. Sur l'opinion d'Hérodote, voyez le volume publié par M. Letronne, sous le titre de *Fragments des poëmes géographiques*, Paris, 1840, p. 288.

[4] Ci-après, p. 27.

[5] Les écrivains arabes distinguent des rubis de différentes couleurs. Voyez le témoignage du marchand Soleyman (*Relation des voyages des Arabes*, t. I, p. 6), ainsi que celui de Massoudy (*Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 47), et un autre témoignage cité par M. Dulaurier (*Journal asiatique* d'août 1846.

pierre qui est couleur de ciel[1]. Autour de cette île sont cinquante-neuf îles, qui renferment un grand nombre de villes et de villages.

« Quant à l'océan Occidental, appelé aussi la mer Environnante, on n'en connaît que les côtes ouest et nord, depuis l'extrémité de l'Abyssinie jusque dans la Bretagne[2]. C'est une mer où les navires ne peuvent naviguer[3]. Les six îles qui se trouvent dans l'océan Occidental sont en face de l'Abyssinie ; elles sont habitées, et on les nomme aussi îles des Bienheureux[4].

« Il y a une autre île en face de l'Andalous ; elle est appelée Gadira[5]. Sa situation est auprès du canal qui sort de l'Océan, et qui, à son origine, a une largeur de sept milles. Cet endroit est placé entre l'Andalous et Thanger ; on le nomme............[6]. Pour le canal, il conduit dans la mer de Roum (la Méditerranée).

« L'océan Occidental renferme aussi, du côté du nord, les îles de la Bretagne au nombre de douze. Ensuite, il dépasse les pays habités, et personne ne connaît ce qu'il devient ni ce qu'il renferme.

« Pour la mer de Roum et d'Égypte, elle prend naissance au canal qui sort de l'océan Occidental, auprès de l'île nommée Gadira, en face de l'Andalous, et se prolonge à l'est jusqu'à Tyr et à Sidon. Sa longueur est de cinq mille milles, et sa largeur, en certains endroits, de six cents milles, en quelques-uns de sept cents, et en d'autres, de

p. 147). Cette distinction existe encore, et tous les voyageurs qui se connaissaient en joaillerie, et qui sont allés sur les lieux, en font mention. (Voyez, entre autres, Sonnerat, Paris, 1806, t. III, p. 33 et suiv.) C'est donc mal à propos que M. Quatremère a critiqué ma traduction de ce passage de la Relation de Soleyman. (*Journal des Savants*, septembre 1846, p. 519.)

[1] On se sert ordinairement de l'expression اسمانجونى. (Voy. la Relation des Voyages, t. II, p. 7 du texte.) Ce mot répond au terme ὑάκινθος dont se sert Cosmas. (Édition de Montfaucon, *Collectio Patrum*, t. II, p. 337.)

[2] Voilà un second passage qui me fait penser qu'Albateny n'avait pas suivi le système de Ptolémée. D'après lui, ce me semble, l'Afrique, au sud de l'Abyssinie, tournait à l'ouest et se dirigeait vers l'océan Atlantique. C'était aussi l'opinion d'Albyrouny et d'Aboulféda, ci-après, p. 15 et 24.

[3] Ci-devant, p. CCXXIV et CCLV.

[4] En grec *Νῆσοι τῶν μακάρων*.

[5] En grec *Γάδειρα* ; c'est Cadix.

[6] Massoudy (*Moroudj-aldzeheb*, tome I, fol. 50), écrit سبطا ou سباطا. C'est peut-être le mot grec *σ7ῆλαι* ou colonnes.

huit cents. Elle donne naissance à un golfe qui se dirige vers le nord, dans le voisinage de Rome; sa longueur est de cinq cents milles; on le nomme Adriatique[1]. Un deuxième golfe est formé par la mer qui baigne le pays de Narbonne; celui-ci a deux cents milles de long[2]. La mer de Roum, prise en masse, renferme cent soixante-deux îles habitées; les cinq principales sont: l'île de Corse, qui a deux cents milles de tour; celle de Sardaigne, qui en a trois cents; celle de Cypre, qui en a trois cent cinquante; celle de Sicile, qui en a cinq cents; enfin, celle de Crète, qui a trois cents milles.

« La mer de Nytas (le Pont-Euxin) s'étend depuis la Lazique jusqu'à Constantinople la Grande; sa longueur est de mille soixante milles, et sa largeur de trois cents milles. Dans cette mer, débouche le fleuve appelé Tanaïs, qui vient du côté du nord et qui traverse le lac appelé Méotide. Ce bassin, bien que qualifié du nom de lac, est une mer considérable; car il a trois cents milles de l'est à l'ouest, et sa largeur est de cent milles[3]. Un bras de la mer de Nytas se détache, sous forme de rivière, vers Constantinople, et se décharge dans la mer d'Égypte; la largeur de ce bras, devant Constantinople, est d'environ trois milles constantinopolitains.

« La mer de Djordjan, autrement appelée mer de la Porte (mer de Derbend et mer Caspienne), a en longueur, de l'ouest à l'est, huit cents milles, et six cents milles de large. On y remarque deux îles en face de la ville de Djordjan[4]. Ces deux îles étaient jadis habitées.

« Voilà le tableau des lieux habités de la partie de la mer terrestre qui est connue[5]. Dieu sait le mieux ce qu'il faut en penser. Pour la terre, elle a été divisée en trois parties. La première partie commence à la mer Verte[6], du côté du nord, au canal qui sort de la mer de Nytas

[1] En grec Ἀδρίας. (Voy. le récit d'Aboulféda, ci-après, p. 37.)

[2] C'est le golfe du Lion. (Voy. ci-après, p. 37 et 262.

[3] Il manque ici dans le texte quelques mots qui sont rétablis à l'aide de la version latine et du texte de Massoudy.

[4] Ci-après, p. 42 et suiv.

[5] Albateny fait allusion à la croyance à certaines terres dont il a été parlé ci-devant, p. CCLXXX et suiv.

[6] Il faut probablement lire la mer Occidentale, ou plutôt Albateny confond ensemble la mer Verte, qui baigne la côte

(le Pont-Euxin) pour se rendre dans la grande mer (la Méditerranée), et au lac Méotide jusqu'à la mer de Nytas[1]. Les limites de cette partie du monde sont donc, à l'ouest et au nord, la mer Occidentale, autrement nommée l'Océan; au midi, la mer d'Égypte et de Roum; à l'orient, le Tanaïs et le lac Méotide. On donne à cette région, qui a la forme d'une île (ou presqu'île) le nom d'Europe.

« La deuxième partie de la terre s'étend du côté du midi, depuis la mer d'Égypte jusqu'à la mer d'Abyssinie. Ses limites sont : à l'ouest, la mer Verte (l'océan Atlantique); au nord, la mer d'Égypte et de Roum; à l'est, Alarysch, et au sud, la mer d'Abyssinie. Elle porte le nom de Libye[2].

« Quant à la troisième partie, elle comprend tout ce qui reste de la portion du globe qui est habitée, jusqu'aux extrémités de la terre. Ses limites sont : à l'ouest le Tanaïs, la rivière (qui se dirige vers Constantinople), le canal, Alarysch et Éla; au midi, la mer du Yémen et de l'Inde; à l'est, l'extrémité de la Chine du côté de l'orient, et la Chine elle-même. Cette région a reçu le nom de Grande Asie.

« Ces trois parties renferment les climats, les empires et les diverses villes habitées. Le reste du monde, qu'il soit habité ou qu'il ne le soit pas, forme les onze douzièmes. Quant au douzième, qui contient la partie habitée connue de nous, et qui commence à l'équateur, il renferme des mers et des terres désertes. Quelqu'un demandera peut-être si les onze autres douzièmes portent des plantes et des animaux, en un mot, s'ils sont habités. On peut répondre par l'analogie et d'après le bon sens. La partie habitée de la terre qui est à notre portée, ne dépasse pas les limites que nous avons indiquées; quant à la partie qui se trouve au delà, personne n'est venu nous en donner des

méridionale de l'Afrique et l'océan Atlantique.

[1] Paul-Orose (édition de Havercamp, p. 11 et 29) donne à la Méditerranée le nom de *Mare magnum*. Il serait possible, cependant, que l'auteur voulût parler de la mer du Nord, et dans ce cas il s'agirait ici d'un canal qui conduisait de la mer du Nord dans la mer Noire. Il est parlé ci-après de ce prétendu canal.

[2] L'Afrique est appelée par les Grecs Λιβύη.

nouvelles. Mais la raison et une présomption fondée sur l'induction conduisent à un résultat qui ne sera pas contesté par les gens instruits; c'est que le soleil, la lune et les étoiles, en se montrant à nous, et en se mouvant de manière à être tantôt près et tantôt loin, produisent l'été et l'hiver, et favorisent les plantes, les animaux, la culture et les objets que chacun de nous peut voir de ses yeux. Or, si le soleil et les étoiles se montrent sur les divers lieux du globe, comme sur nos propres pays, on peut croire que là aussi se trouvent des plantes et des animaux, ainsi que des mers et des montagnes, absolument comme chez nous. Cela ne peut être différemment.

« La valeur d'un degré en milles, d'après le mille dont nous avons parlé, est d'environ soixante-cinq milles[1]. C'est la distance de deux journées à peu près. Dieu sait ce qui en est.

« La longitude des villes et leur latitude ont été déterminées dans le livre de la figure de la terre[2]. La longitude est la distance des lieux, de l'ouest à l'est; on la fait partir des îles habitées qui se trouvent dans l'océan Occidental, et on la fait marcher vers l'Orient, suivant ce qui a été observé relativement au moment où ont lieu les éclipses de lune, éclipses qui, pour certaines villes, ont lieu plutôt que pour d'autres. On a reconnu de même que le milieu du jour, pour certaines villes, précède le milieu du jour pour toute autre ville située à l'ouest, et cela d'après certaines portions de temps comptées sur l'équateur. En effet, la quantité de ces temps est la quantité du temps qui s'est écoulé entre le moment de l'éclipse pour deux villes différentes. A cet égard, l'on a tenu compte, d'une manière au moins approximative, des récits des voyageurs.

« Quant à la latitude des villes, c'est la position du soleil pour un lieu quelconque, au moment où le soleil passe au méridien. On détermine, par le procédé qui a été exposé ci-devant, l'élongation et la proximité du soleil, par rapport au point qui est au zénit des têtes[3];

[1] On a vu précédemment que, d'après le nombre de vingt-sept mille milles donné par Albateny à la circonférence de la terre, le degré devrait valoir soixante et quinze milles.

[2] Ci-devant, p. XLIII et XLV.

[3] Page 14 de la version latine imprimée.

par là on connaît la distance d'un lieu quelconque par rapport à la ligne équinoxiale, et cette distance se compte du midi au nord. Ainsi, pour chaque ville, on marque par approximation la distance à l'égard des îles Éternelles, et c'est la longitude; on marque aussi la distance à l'égard de l'équateur, et c'est la latitude.

« Nous avons reproduit tout cela d'après l'ordre que nous avons trouvé dans le livre de la figure de la terre. Nous avons également indiqué les moyennes positions des villes et des pays connus, en leur attribuant une place à part, comme l'a fait Ptolémée [1]. Le nombre de ces lieux s'élève à quatre-vingt-quatorze. On remarque, dans ce livre (le livre de la figure de la terre), des erreurs dans les longitudes et les latitudes. Nous reproduisons tout ce que le lecteur aura besoin de connaître, à cet égard, dans les chapitres qui suivent. »

Arrêtons-nous un moment sur certaines expressions de ce précieux fragment de l'antiquité arabe. Sous le khalifat d'Almamoun, en même temps qu'on traça un nouvel état du ciel, on traça aussi un nouvel état de la terre. Le dernier traité, qui reçut le titre de *Livre de la figure de la terre*, ne nous était point parvenu, et rien n'avait pu, jusqu'ici, nous en donner une idée; Albateny annonce qu'il avait pris le Livre de la figure de la terre pour base de son travail, et que, sauf quelques erreurs de détail, il en avait reproduit les résultats. Une circonstance importante à rappeler, c'est que le Livre de la figure de la terre n'était pas une simple description géographique. Il était accompagné de cartes, et Massoudy, qui avait eu occasion de comparer ces cartes avec celles de Marin de Tyr et de Ptolémée, affirme qu'elles étaient de beaucoup supérieures.

Les résultats de ce témoignage, en tant qu'ils nous intéressent ici, me paraissent évidents.

D'une part, on adopta, pour la configuration de l'Afrique, le système d'Ératosthène et de Strabon; on l'adopta même, pour le sud-est de l'Asie, du moins à en juger par le peu de mots dits par Albateny

[1] Il s'agit ici d'un catalogue de lieux annexé aux tables.

sur la position de l'île de Ceylan. D'autre part, on donna un nouveau crédit à l'opinion de Ptolémée, relativement à la longueur de cent quatre-vingts degrés attribuée à la terre habitée, et l'on fit rentrer dans cette limite les portions de la carte d'Ératosthène et de Strabon qui en sortaient.

Voilà l'idée qui m'a dirigé, en traçant la carte que l'on voit ici[1]. Il ne faut pas la juger dans les détails; ici les détails me paraissent indifférents; dans tous les cas, en l'absence de témoignages plus développés, il y aurait eu du danger à se piquer d'une grande précision. Il y a cependant un point dont je ne puis me dispenser de parler: c'est la prétendue communication, soit de la mer Caspienne, soit de la mer Noire, avec l'océan Septentrional, communication, qu'Hérodote, du moins pour la mer Caspienne, semblait avoir à jamais réduite au néant, et qui fut remise en crédit par Ératosthène et Strabon. Il va en être question à propos des opinions géographiques de Massoudy, qui, dans sa jeunesse, a pu avoir des rapports personnels avec Albateny.

On sait que Massoudy passa la plus grande partie de sa vie à parcourir le monde de l'orient à l'occident et du nord au midi. On sait de plus qu'il ne resta étranger à aucune des questions qui s'agitaient de son temps. Il importe donc de savoir ce qu'il a pensé. Dans les matières qui nous occupent, Massoudy avait pris pour base les écrits des Grecs et des Romains, dont les traductions s'étaient fort multipliées de son temps; mais ces écrits sont quelquefois opposés entre eux, et plus d'une fois Massoudy dut être embarrassé : j'ai essayé de rendre sensible sa manière de voir dans la planche ci-jointe[2]. En voici le commentaire:

Massoudy partage l'opinion d'Albateny sur l'existence de mers et de terres en dehors du continent que l'on connaissait de son temps[3]; c'est ce qu'indiquent les traits marqués sur la carte, au midi de l'Afrique et de l'Asie. Il attribue également à ce continent la moitié de la circonférence d'un grand cercle, c'est-à-dire, une longueur de cent quatre-vingts degrés. Il dit successivement que Ptolémée avait estimé cette circonférence à vingt-quatre mille milles, et que, sous Almamoun,

[1] Planche I, n° 1. — [2] *Ibid.* n° 2. — [3] Ci-devant, p. CCLXXXI.

elle fut trouvée de vingt mille cent soixante milles. En même temps, il rapporte, sans observation, l'opinion d'Albateny, qui fixait ce nombre à vingt-sept mille milles; mais ces divergences ne sont qu'une affaire de détail.

Du temps de Massoudy, on se préoccupait à la fois de savoir si la mer Caspienne communiquait avec l'Océan, si la mer Caspienne et la mer Noire communiquaient ensemble; enfin, si ce n'était pas la mer Noire qui versait à la fois ses eaux dans le canal de Constantinople et dans la mer du Nord. L'idée fondamentale d'une si singulière recherche remontait encore à l'antiquité. Plus d'un mythologue et plus d'un poëte avaient fait passer successivement les Argonautes et leur flotte d'une mer à l'autre, avec la même facilité qu'ils les faisaient aller de la mer Égée dans la mer Noire. On se rendra un compte plus exact de la discussion qui va suivre, en jetant d'abord les yeux sur la planche IIe représentant le planisphère d'Alestakhry et d'Ibn-Haucal; on y verra un bras de mer qui met en communication la mer du Nord et la mer Noire. D'un autre côté, sur le planisphère qui accompagne le traité d'Ibn-Alouardy, on a tracé un canal qui se rend directement de la mer Méditerranée dans la mer du Nord, à travers le mer Noire, qui disparaît presque en entier; en même temps, un autre canal se rend du premier dans la mer Caspienne.

Voici le récit d'Abou-Zeyd, qui écrivait vers l'an 920 de notre ère, et qui avait été en rapports personnels avec Massoudy[1]. Abou-Zeyd, qui n'était pas au courant des questions jadis débattues chez les Grecs et les Romains, commence ainsi : « On raconte en ce moment un fait dont nos ancêtres n'avaient aucune idée. Personne, jusqu'ici, n'avait supposé que la mer qui baigne la Chine et l'Inde était en communication avec la mer de Syrie; une pareille chose eût paru incroyable jusqu'à ces derniers temps. » Il poursuit en ces termes : « Nous avons entendu dire qu'on vient de trouver dans la mer Méditerranée des pièces d'un navire arabe qui se composait de parties cousues ensemble. Ce navire s'était brisé avec son équipage; les vagues l'avaient mis en pièces, et les vents, par l'entremise des vagues, avaient poussé ses

[1] *Relation des voyages des Arabes et des Persans*, t. I, p. 90 et suiv.

débris dans la mer Caspienne. De là, les débris avaient été jetés dans le canal de Constantinople, d'où ils étaient arrivés dans la mer de Roum et la mer de Syrie. Ce fait montre que la mer tourne la Chine, les îles de Syla, le pays des Turks et des Khozars; ensuite, elle se jette dans le canal de Constantinople, et communique avec la mer de Syrie. En effet, il n'y a que les navires de Syraf dont les pièces soient cousues ensemble; les navires de Syrie et du pays de Roum sont assemblés avec des clous et non avec des cordes. »

On ne peut pas être plus affirmatif. Voici un autre fait rapporté par Abou-Zeyd, et relatif à l'ambre, qu'il supposait être un produit exclusif des mers orientales : « On nous a raconté, de plus, qu'il a été trouvé de l'ambre dans la mer de Syrie. C'est une des choses qui paraissent incroyables, et dont on ne connaissait pas autrefois d'exemple. Pour que ce qu'on a raconté à cet égard fût vrai, il faudrait que l'ambre dont on parle fût arrivé dans la mer de Syrie par la mer Rouge; mais le Dieu très-haut n'a-t-il pas dit qu'il avait élevé une barrière entre les deux mers (isthme de Suez)? Si donc le récit qu'on fait est vrai, il faut supposer que l'ambre trouvé dans la Méditerranée fait partie de l'ambre que la mer de l'Inde jette dans les autres mers, de manière que cet ambre, allant d'une mer à l'autre, sera arrivé jusque dans la mer de Syrie. »

Massoudy, qui avait parcouru les côtes méridionales de la mer Caspienne, n'avait garde d'oublier cette question. Massoudy a été persuadé que la mer Caspienne n'était en communication avec aucune autre mer; mais il a mis la mer Noire en communication avec la mer du Nord. En même temps, il a supposé qu'un bras du Volga venait se décharger dans le Palus-Méotide, de manière qu'on pouvait se rendre ainsi par eau de la mer Caspienne dans la mer Noire. On voit que c'est l'opinion qui a été marquée sur la carte d'Ibn-Alouardy, surtout si, comme la chose est probable, ce qu'on serait d'abord tenté de prendre sur la carte pour un bras de mer, n'est qu'un lit de rivière. Quant aux débris du navire arabe et à l'ambre dont parle Abou-Zeyd, Massoudy leur fait faire le tour de l'Asie et de l'Europe, et les fait

arriver dans la mer Méditerranée par le détroit de Gibraltar. Pour l'ambre, la chose était fort simple, vu qu'on en recueillait sur les côtes de l'Espagne et du Portugal[1]; Massoudy ajoute que c'est l'ambre dont on se servait de son temps en Égypte.

Massoudy admet l'existence du Tanaïs, qu'il fait sortir à la fois d'un grand lac situé du côté du Nord, et de sources provenant de lieux montagneux. Il attribue au fleuve une longueur d'environ trois cent soixante parasanges. Un fait que Massoudy ne pouvait ignorer a accru la confusion. Le Don, dans un certain endroit, se rapproche du Volga, ce qui a plusieurs fois suggéré l'idée de mettre les deux fleuves en communication l'un avec l'autre[2]. Massoudy paraît avoir fait communiquer à la fois la mer Noire et la mer Caspienne, par un bras du Volga, qui se mêlait avec le Don, et par le Kouban, qui reçoit les eaux de la Manitza. De plus, j'ai supposé sur la carte, qu'il avait mis le lac d'où sort un des affluents du Tanaïs en rapport avec la mer du Nord.

L'origine de l'opinion de Massoudy sur l'embouchure d'un bras du Volga dans le Palus-Méotide remonte probablement à un passage de la Géographie de Ptolémée, qui semble avoir cette signification[3]. Quoi qu'il en soit, l'opinion de Massoudy fut adoptée par Ibn-Haucal, par Édrisi et par une foule d'autres auteurs.

Je dois ajouter que Massoudy faisait finir le monde habité à une petite distance au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne. Les contrées qui ont servi longtemps de centre au vaste empire de la Russie, étaient alors occupées par les Russes, les Bulgares, qui avaient fondé une puissante principauté auprès du confluent du Volga avec la Kama[4], et qui de plus s'étaient rendus maîtres des rives du Da-

[1] Ci-après, p. 242.

[2] Ci-après, p. 326. L'espace compris entre les deux fleuves est appelé par les Russes du nom de *Perevoloka* ou portage; en effet, les Cosaques étaient dans l'usage de traîner leurs barques au-dessus, pour passer d'un fleuve à l'autre. Les Cosaques faisaient deux fois par an le trajet, le printemps en allant du Don au Volga, et l'automne pour revenir d'au delà du Volga à leurs villages situés le long du Don. (*Recueil des notices et extraits*, t. XI, 2e part. p. 353, Mémoire de M. Hase.)

[3] Voici les expressions de Ptolémée (liv. V, chap. IX) : *Ἔστι δὲ καὶ ἑτέρα τοῦ Ῥᾶ ποτάμου ἐκβολὴ πλησιάζουσα τῇ τοῦ Ταναΐδος.*

[4] Ci-après, p. 324 et 325.

nube, enfin par les Khozars, qui occupaient les bouches du Volga. A l'égard des pays situés à l'est du Volga, jusqu'au lac d'Aral et au Yaxarte, ils étaient au pouvoir d'un peuple de race turke, appelé du nom de Gozzes.

Le roi des Khozars, sous le khalifat de Haroun-al-Raschyd, avait embrassé le judaïsme, et, dès ce moment, les juifs de toutes les parties du monde avaient afflué dans ses états. Mais la religion musulmane était tolérée chez les Khozars, et les musulmans y étaient nombreux; c'étaient eux qui, sous le nom de Larsyé, composaient la force armée[1]. Les barques qui montaient et descendaient sans cesse le Volga et ses affluents, facilitaient les relations commerciales entre les Khozars et les tribus du nord. Ces barques s'avançaient jusque sur la mer Caspienne. Mais le roi des Khozars n'avait pas de flotte proprement dite. Pour les Russes, Massoudy part de l'idée qu'ils étaient confinés auprès du Palus-Méotide. Il parle du reste de leurs audacieuses expéditions, non-seulement sur les côtes de la mer Noire, mais sur celles de la mer Caspienne et de la Méditerranée. De son temps, la mer Noire était appelée indifféremment mer des Russes et des Bulgares. On lui donnait même le nom de mer des Khozars, ordinairement réservé à la mer Caspienne, à cause de l'ascendant que cette nation avait longtemps exercé dans ces régions[2]. Le même motif avait fait donner au Volga le nom de fleuve des Khozars, de même que le Don avait reçu celui de fleuve des Russes.

Maintenant, je vais rapporter les principaux d'entre les passages des écrits de Massoudy d'après lesquels j'ai cru pouvoir interpréter son opinion.

Massoudy s'exprime ainsi : « Plusieurs personnes ont cru à tort que la mer des Khozars était en communication avec le Palus-Méotide. Aucune personne, parmi les marchands qui ont voyagé dans le pays des Khozars ou qui ont navigué sur les mers Méotide et Nytas, pour se rendre dans le pays des Russes et des Borgars, n'a dit que la mer des Khozars communiquât avec aucune autre, et qu'on pût y arriver par eau autrement que par le fleuve des Khozars. La plupart des écrivains

[1] Ci-après, p. 301. — [2] *Ibid.* p. 288.

anciens et modernes qui ont traité des mers, ont prétendu que le canal de Constantinople traversant la Méotide, communiquait avec la mer des Khozars. J'ignore comment cette idée leur est venue, si c'est par voie d'observation directe, ou par voie de raisonnement et par induction. Peut-être ils ont confondu les Khozars avec les Russes et les peuples qui habitent auprès d'eux sur les bords de la mer Méotide. Pour moi, je me suis embarqué à Aboskoun, sur la mer des Khozars, et je me suis rendu sur les côtes du Thabarestan et dans les contrées voisines. Chaque marchand et chaque patron de navire que j'ai rencontré dans ces parages, et qui paraissait avoir la moindre notion géographique, je l'ai questionné à ce sujet. Tous se sont accordés à dire qu'il n'existait pas d'entrée par eau dans la mer Caspienne, si ce n'est par l'embouchure de l'Itil[1]. »

Massoudy affirme positivement qu'un bras du Volga se jette dans le Palus-Méotide : « La ville d'Itil, capitale des Khozars, se compose, dit-il, de trois parties, qui sont séparées par un grand fleuve; ce fleuve vient des pays les plus éloignés des Turks ; il s'en détache un bras qui se dirige vers le pays des Borgars, et qui se jette dans la mer Méotide[2]. » Quelques pages plus loin, Massoudy s'exprime ainsi : « Dans les parties supérieures du fleuve des Khozars, une décharge va communiquer avec un canal qui se jette dans la mer de Nytas, autrement appelée mer des Russes; en effet, les Russes naviguent seuls sur cette mer; ils sont établis sur une partie de ses côtes. Les Russes forment un grand peuple, qui ne dépend d'aucun roi ni d'aucune loi (étrangère). Leurs marchands pénètrent jusqu'auprès du roi des Borgars. La ville capitale des Borgars est située sur la côte du Palus-Méotide, etc.[3]. »

[1] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 53. Ce passage a été rapporté, mais d'une manière peu exacte, par Reiske, dans ses notes sur la Chronique d'Aboulféda, t. II, p. 762. (Voyez aussi M. Fraehn, *Ibn-Fozlan's Berichte*, p. 62.)

[2] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 79.

[3] *Ibid.* fol. 80 v. De plus, on lit dans le *Ketab-altanbyh* (fol. 45.) : « Quelques personnes ne font qu'une de la mer de Nytas et du Palus-Méotide. En outre, comme la mer de Nytas communique avec la mer Caspienne, par un canal et des lits de rivière, quelques géographes n'ont fait qu'une de ces trois mers. Mais c'est une erreur. »

Enfin Massoudy, rapportant une expédition faite par les Russes dans la mer Caspienne, expédition qui eut lieu vers l'an 914 de J. C.[1], s'exprime en ces termes : « Postérieurement à l'an 300 (912 de J. C.), environ cinq cents navires, montés chacun par cent hommes, se présentèrent à l'entrée du canal de Nytas, qui est en communication avec la mer Caspienne. Les Russes trouvèrent en cet endroit (le lieu le plus rapproché entre le Don et le Volga) des troupes du roi des Khozars chargées de repousser les agressions venues de ce côté, soit par eau, soit par terre. En effet, les Turks nomades, appelés Gozzes, campent l'hiver près du fleuve, et quand le fleuve est gelé, ils passent sur la glace avec leurs chevaux et dévastent la contrée. Le roi des Khozars est quelquefois obligé de marcher en personne pour repousser les Gozzes. L'été, au contraire, le pays n'a rien à craindre, vu que les agresseurs trouvent le passage impossible.

Quand les Russes arrivèrent en présence des troupes khozares, ils firent demander au roi la permission de descendre le fleuve, disant qu'ils voulaient aller piller les côtes de la mer Caspienne, et offrant de remettre la moitié du butin. Le roi ayant donné son consentement, ils entrèrent dans le canal, passèrent devant la ville d'Itil, et pénétrèrent dans la mer Caspienne. Le Guilan, le Dilem, le Thabarestan, Aboskoun (ville que Massoudy avait visitée), les côtes de Bakou, la province d'Ardebyl, à trois journées dans les terres, furent en proie aux ravages des Russes. Les hommes furent massacrés, les femmes et les enfants furent faits esclaves. On eut d'autant plus à souffrir de cette invasion, qu'il n'y avait pas d'exemple d'une chose semblable, et qu'on n'avait pris aucune précaution. En effet, jusque-là, il n'avait navigué sur cette mer que des bâtiments marchands et des bateaux de pêche. En ce qui concerne le roi des Khozars, ce prince n'avait pas de ma-

[1] M. Fraehn publia en 1828, dans le Journal asiatique de décembre, p. 450 et suiv. une note sur l'époque de cette expédition. La question a été reprise par M. E. Kunik, dans le Bulletin de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, sous la date du 18 décembre 1846, p. 191 et suiv. (Voy. aussi le Journal asiatique de novembre, 1847, p. 402 et suiv. mémoire de M. Defrémery).

rine; autrement les habitants des pays musulmans n'auraient joui d'aucune sécurité dans ces parages.

« Les Russes avaient pris position dans quelques îles situées aux environs de Bakou. Le séjour des Russes, dans ces parages, dura plusieurs mois. Quand ils eurent fait un butin suffisant, ils reprirent leur course vers l'embouchure du fleuve des Khozars, et remirent au roi la part qui lui avait été promise. Mais les troupes royales qui professaient l'islamisme, et les autres musulmans du pays, avaient vu avec douleur une expédition dirigée contre leurs coreligionnaires; ils prirent les armes et, descendant le fleuve, ils se portèrent contre les Russes. A leur approche, ceux-ci mirent pied à terre. Les musulmans étaient au nombre d'environ quinze mille hommes à cheval. Le combat dura trois jours; Dieu vint au secours de l'islamisme, et les Russes furent tués ou noyés. Cinq mille hommes, qui avaient échappé au désastre, se rembarquèrent et se portèrent du côté des Berthas (qui occupaient un des affluents du Volga [1]). Ceux qui pénétrèrent sur le territoire des Borgars musulmans, tombèrent sous le glaive. J'ai, ajoute Massoudy, rapporté ce récit, pour montrer le peu de fondement de l'opinion d'après laquelle la mer Caspienne communiquerait avec le Palus-Méotide. Si cette communication avait existé, c'est par là que les Russes se seraient introduits dans la mer Caspienne, sans avoir besoin de demander le passage aux Khozars. C'est une opinion universellement reçue sur ces côtes que la mer Caspienne est sans communication avec une autre mer; or cette mer est de peu d'étendue et on en connaît toutes les côtes [2]. »

Il me reste à prouver que Massoudy a cru à l'existence d'un canal qui se rendait de la mer du Nord dans la mer Noire. Massoudy s'exprime ainsi : « Des pirates, antérieurement à l'an 300 (912 de J. C.), firent des descentes sur les côtes d'Espagne, en venant par l'Océan. Ces pirates, qu'on appelle *madjous* [3], traversèrent un canal dérivé de

[1] Ci-après, p. 303.

[2] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 81. Le texte de ce passage a été rapporté, avec quelques variantes, par M. Fraehn. (*Ibn-Fozlan's Berichte*, p. 242 et suiv.)

[3] Sur cette expression, voyez mon vo-

l'Océan, mais différent des colonnes d'Hercule. Je pense que ce canal communique avec le Palus-Méotide et la mer de Nytas, et qu'il s'agit ici des Russes, vu que les Russes naviguent seuls dans ces parages[1]. »

Massoudy, qui avait visité en personne l'Espagne, répète ce qu'il avait entendu dire[2]. Les hommes du Nord, pour se rendre en Angleterre, en France et sur les côtes d'Espagne, avaient eu à franchir le Sund. Massoudy, qui n'avait aucune idée de la configuration de la mer Baltique, qui même regardait ces régions comme inhabitables, fut amené à dire qu'apparemment le canal en question traversait l'empire russe du nord au midi. Si quelques savants se sont autorisés de ce passage pour dire que, dans l'opinion de Massoudy, les Russes étaient des Normands, ils ont commis une grave erreur[3]. Massoudy, comme je l'ai dit, était persuadé que le monde habitable finit un peu au nord de la mer Noire; suivant lui, au delà des pays des Russes, il n'y avait que des déserts. Entendant dire que des hommes à moitié barbares étaient arrivés par le nord sur les côtes d'Espagne, il dut croire que c'étaient des Russes, et, pour être conséquent, il fit venir ces hommes des bords du Palus-Méotide dans la Baltique, à travers un canal imaginaire.

Massoudy reprend en ces termes: « On a trouvé naguère aux environs de l'île de Crète des débris de navires en bois de Sadj (teck), et dont les planches étaient cousues ensemble au moyen d'une filasse de cocotier; or les navires ainsi disposés sont ceux qui naviguent dans la mer Orientale; les bâtiments de la mer de Roum sont fixés avec des clous. On ne peut expliquer ce fait qu'en disant que la mer qui baigne la côte de Chine et les îles de Syla, se prolonge vers le nord-ouest et que, tournant le pays des Turks, elle va se joindre à l'Océan[4]. »

lume sur les Invasions des Sarrasins en France, p. 244, et ci-après, p. 266 et 314.

[1] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, p. 71.

[2] La même opinion est exprimée dans la lettre qu'un juif d'Espagne, nommé Chasdaï, au service du khalife de Cordoue, écrivit, vers l'an 958, au roi des Khozars. Cette lettre a été publiée par Buxtorf, dans son livre du Kosri; mais personne n'avait compris le passage relatif à la communication de la mer du Nord avec la mer Noire.

[3] Ci-après, p. 296.

[4] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 71.

La manière dont s'exprime Massoudy prouve qu'il croyait le canal en question assez large pour que des navires y passassent en s'aidant de la rame; mais il était loin d'admettre l'existence d'un bras de mer, tel que le ferait supposer la carte d'Alestakhry, et où un navire marcherait par le seul effet de la marée. C'est pour cela qu'au lieu de faire voyager les débris du navire et l'ambre par ce canal, il aima mieux leur faire faire le tour de l'Europe.

Voilà ce que j'avais à dire sur l'opinion de Massoudy relativement à la mer Noire et à la mer Caspienne. Massoudy fait de plus un certain nombre de remarques intéressantes. Le roi des Bulgares avait embrassé l'islamisme vers l'an 312 (924 de J. C.), et son fils s'était acquitté du pèlerinage de la Mekke. Ce prince faisait des invasions sur les terres de l'empire de Constantinople, accompagné de cinquante mille cavaliers et au delà, et il étendait ses ravages jusqu'aux pays des Romains et des Francs. Du pays des Bulgares à Constantinople, il y avait environ deux mois de marche, à travers des terres cultivées et des déserts. L'an 312, les musulmans (de Syrie et de Mésopotamie) ayant attaqué l'île de Candie, les Bulgares vinrent se joindre aux musulmans[1].

Massoudy a recueilli des renseignements exacts sur la Géorgie. Il fait mention des provinces du Samtzkhé[2] et de Gourié[3] dans l'Imereth, ainsi que de Sabarathiaho[4]. A cette occasion, il donne les noms des princes chrétiens qui régnaient de son temps dans ces contrées. Édrisi a changé Gourié en Khozaryé, et cette erreur a été répétée par d'autres auteurs[5].

Du temps de Massoudy, les Grecs donnaient aux contrées qui étaient restées soumises à leur autorité le nom de Romanie[6], par opposition aux portions de la Syrie et de la Mésopotamie qui se trouvaient au pouvoir de l'islamisme, et qu'on appelait du nom de Sourya. De leur côté, les Persans comprenaient l'Irac, la Mésopotamie et la

[1] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 80 v., fol. 141 r. et *Journal asiatique* de mai 1847, p. 437. (Mémoire de M. Defrémery).

[2] لعمعا (fol. 90).

[3] الجورية

[4] الصنارية

[5] Ci-après, p. 288.

[6] Ci-après, p. 275.

Syrie sous la dénomination générale de Sourestan ou pays de Sour, du nom des Souriens, qui étaient les Chaldéens, appelés par les Arabes Nabathéens[1].

Massoudy donne à l'Oxus le nom de fleuve de Kalif ou Kalib[2], du nom d'un bourg bâti sur ses rives, à dix-huit milles de Balkh[3]. A l'occasion de la ville de Bokhara, il fait mention du mur qui, encore à présent, entoure son territoire, et qui était destiné à défendre la ville contre les agressions des nomades[4].

On trouve chez Massoudy la première mention du lac Aral, qu'il appelle lac de Djordjanyé, du nom de la ville de Djordjanyé, bâtie dans le voisinage. Suivant lui, ce lac a quarante journées de long sur autant de large; plusieurs canaux se rendaient de ce lac dans la mer Caspienne[5].

Suivant Massoudy, le Volga était la voie d'un commerce très-actif; des navires, venus par la mer Caspienne, remontaient le fleuve jusque dans le pays des Bolgars et des Berthas; ensuite, ils descendaient et se répandaient sur les côtes de la mer Caspienne. Ces navires, à leur retour, apportaient surtout des peaux de renards noirs et d'autres fourrures, qui étaient recherchées partout. Massoudy fait une mention particulière des relations commerciales qui existaient entre les peuples riverains du Volga et ceux du Kharizm; le même fait avait lieu deux cents ans après, d'après le rapport d'Abou-Hamid al-Andaloussy. Existait-il à cette époque quelque communication entre la mer Caspienne et l'Oxus[6]?

[1] *Ketab-altanbyh*, fol. 101 v. *Recueil des Notices*, t. VIII, p. 180.

[2] كالف ou كالب *Ibid.* fol. 43 v.

[3] M. Khanikoff place ce bourg sur la route de Balkh à Bokhara. (*Bokhara, its amir and its people*, Londres, 1845, in-8°).

[4] *Ketab-altanbyh*, fol. 44.

[5] *Ibid.* Dans le *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 41, Massoudy donne au lac d'Aral un mois de marche en long et en large. L'Oxus, arrivé dans le Kharizm, se partageait en un grand nombre de canaux; le reste se déchargeait dans le lac, au-dessous de Kharizm, auprès de Djordjanyé. Le lac recevait, de plus, les eaux du fleuve de Fergana (le Yaxarte), et les navires qui naviguaient sur ce fleuve s'avançaient jusque sur le lac. (Voy. ci-après, p, 55.)

[6] Le passage de Massoudy a été publié par M. Silvestre de Sacy, dans le deuxième

Massoudy eut occasion, dans le cours de ses voyages, de faire d'autres remarques fort curieuses. Par exemple, il trouva les moulins à vent établis dans les sables du Sedjestan, sur les frontières occidentales de l'Inde[1]. Les moulins à vent paraissent n'avoir été connus en Europe qu'après la première croisade, et le témoignage de Massoudy est probablement le plus ancien qui existe à cet égard.

J'aurai à revenir sur Massoudy, au sujet de l'Inde, du Thibet, de la Tartarie, de la Chine et de la Malaisie; pour le moment, je me bornerai à examiner ce qu'il a dit sur la configuration de l'Afrique et des régions voisines.

A l'exemple de quelques géographes de l'antiquité[2], Massoudy comprend sous la dénomination de mer Habaschy ou mer abyssinienne, les mers de l'Arabie, de l'Inde et de la Malaisie. « Il n'existe pas, dit-il, dans la partie du monde qui est habitée, une mer plus grande que la mer Habaschy. Elle s'étend le long de l'équateur, à partir des contrées les plus reculées du pays des Abyssins du côté de l'ouest, jusqu'à l'extrémité de la Chine à l'est. Sa longueur, d'après les personnes qui se sont occupées de matières semblables, est de huit mille milles; sa largeur, du sud au nord, est de deux mille sept cents milles, ou, suivant quelques-uns, de dix-neuf cents milles. Telle est l'opinion émise par Ptolémée et d'autres écrivains qui ont précédé et suivi ce savant. Les plus récents de ceux d'entre les musulmans qui ont professé cette manière de voir, ont été Yacoub, fils d'Ishac Alkendy, dans le traité qu'il a composé sur les mers, les marées, etc. et son disciple Ahmed, fils d'Althayyb, dans son traité des avantages qu'on retire des montagnes et des rivières. Ptolémée a prolongé la mer Habaschy jusqu'aux limites de la terre habitée; suivant lui, elle est bornée par une terre inconnue. Quelques auteurs ont prétendu qu'elle avait une longueur de quatre mille cinq cents parasanges sur autant de large; leur opinion est réfutée

volume de sa Chrestomathie, p. 17 et suiv. La question que je soulève ici a été discutée par M. le baron Alexandre de Humbold, à propos du voyage, que l'anglais Jenkinson fit au XVIe siècle, par une voie analogue. (*Asie centrale*, tom. II, pag. 226 et suiv.)

[1] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 93.

[2] Vol. de M. Letronne, déjà cité, p. 303.

par l'opinion rapportée en premier lieu. Il y a, d'ailleurs, une considération qui s'y oppose; c'est que quatre mille cinq cents parasanges feraient dix-huit mille milles, à raison de quatre milles par parasange, en donnant au mille trois mille coudées; alors cette mer occuperait à elle seule les trois quarts de la surface du globe, ce qui est impossible[1]. »

Ce passage n'est pas assez explicite pour nous fixer tout à fait sur l'opinion de Massoudy. Nulle part, Massoudy ne s'exprime d'une manière entièrement nette à cet égard. Néanmoins, il me paraît que l'opinion de Massoudy a été celle d'Eratosthène et de Strabon. Ibn-Haucal, qui a adopté la manière de voir de Ptolémée, s'exprime bien différemment. Voici quelques nouveaux témoignages.

Massoudy donne à l'océan Atlantique le nom de mer Verte ténébreuse[2], et semble admettre une communication quelconque entre l'océan Atlantique et la mer de l'Inde. On demandera peut-être pourquoi, si Massoudy admettait cette communication, il ne lui est pas venu, non plus qu'à Abou-Zeid, l'idée de faire faire le tour de l'Afrique aux débris du navire cousu avec des fibres de cocotier, qu'on trouva dans la mer Méditerranée. Je répondrai que la raison qui arrêta Massoudy, est la même qui l'empêcha de faire passer ce navire par le canal qui, suivant lui, se rendait de la mer du Nord dans la mer Noire. Le continent africain et la terre inconnue qui le bornait au midi étaient séparés, en certains endroits, par un canal étroit où l'on ne pouvait s'engager sans danger. Je renvoie au témoignage d'Albyrouny, qui, dans certaines phrases, reproduit les propres expressions de Massoudy[3].

Suivant Massoudy, la mer des Zendj et des Abyssins se trouve à droite de la mer de l'Inde, bien que les eaux des deux mers communiquent ensemble[4]. La même remarque a été faite par Abou-Zeid[5]. Or ici le sens ne peut pas être douteux. Soleyman et Abou-Zeid, dont le point de départ est le golfe Persique, commencent par conduire le

[1] *Ketab-altanbyh,* fol. 36.

[2] *Moroudj-aldzeheb,* t. I, fol. 53.

[3] Ci-après, p. 15 et 24, et *Moroudj,* fol. 46. Voy. aussi le traité d'Albyrouny (man. arab. anc. fonds, n° 584), fol. 35 et suiv.

[4] *Moroudj-aldzeheb,* t. I, fol. 166.

[5] *Relation des Voyages,* t. I, p. 140 et suiv.

Un bras se détachait de la partie supérieure du Nil et allait se jeter dans la mer[1]. Ce bras servait de séparation au pays des Abyssins et à celui des Zendj. Sans ce canal et sans les plaines de sables qui couvrent la contrée, les Zendj se seraient emparés du territoire des Abyssins, tant ils étaient nombreux et entreprenants[2]. » Massoudy ajoute que les habitations des Zendj s'étendaient jusqu'à Sofala et aux îles Ouac-Ouac, sur un espace d'environ sept cents parasanges en long et en large; cet espace consistait en champs, vallées, montagnes et lieux sablonneux. Évidemment les Zendj, dont il est parlé ici, sont les Gallas de nos jours.

Le bras du Nil, qui, suivant Massoudy, se détachait du Nil supérieur pour aller se jeter sur la côte orientale d'Afrique, répond au fleuve qui, sur la plupart de nos cartes, coule au sud-est, et a son embouchure près de la ville de Magadoxo. Dans tout le moyen âge, on crut à la possibilité de détourner les eaux du Nil de ce côté, et, au XVIe siècle, quand les Portugais, maîtres de l'Inde, se trouvèrent en hostilité avec l'Égypte, ils manifestèrent l'intention de rendre cette belle contrée à jamais inhabitable, en lui enlevant le fleuve qui lui donne la vie[3]. C'est probablement le bras qui, sur la carte d'Ibn-Haucal, paraît se diriger au sud-est.

Massoudy fait un tableau effrayant de la mer de Berbera. Les marins avaient un terme particulier pour désigner ses vagues; ils les appelaient des vagues aveugles. Elles s'élevaient comme des montagnes, puis elles tombaient à des profondeurs incommensurables; à la différence des vagues des autres mers, elles ne se brisaient pas, elles ne jetaient pas d'écume, elles restaient compactes. Les marins qui traversaient cette mer avaient à leur usage une chanson particulière[4].

[1] Ci-après, p. 45 et 56. Le plateau où se faisait la séparation des eaux porte la dénomination arabe de *Macsam* ou lieu du partage.

[2] *Moroudj*, t. I, fol. 40, 41 et 167.

[3] Ci-après, p. 205, 227 et 233.

[4] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 45. Massoudy donne à l'endroit où les eaux étaient le plus agitées le nom de Hafouny. Aboulféda a écrit *Khafouny*. Ce lieu paraît avoir été situé un peu au midi du cap Guardafui. (Comparez ci-après, p. 206, et le Voyage en Abyssinie, de Salt, traduction française, t. I, p. 120.)

Un bras se détachait de la partie supérieure du Nil et allait se jeter dans la mer[1]. Ce bras servait de séparation au pays des Abyssins et à celui des Zendj. Sans ce canal et sans les plaines de sables qui couvrent la contrée, les Zendj se seraient emparés du territoire des Abyssins, tant ils étaient nombreux et entreprenants[2]. » Massoudy ajoute que les habitations des Zendj s'étendaient jusqu'à Sofala et aux îles Ouac-Ouac, sur un espace d'environ sept cents parasanges en long et en large; cet espace consistait en champs, vallées, montagnes et lieux sablonneux. Évidemment les Zendj, dont il est parlé ici, sont les Gallas de nos jours.

Le bras du Nil, qui, suivant Massoudy, se détachait du Nil supérieur pour aller se jeter sur la côte orientale d'Afrique, répond au fleuve qui, sur la plupart de nos cartes, coule au sud-est, et a son embouchure près de la ville de Magadoxo. Dans tout le moyen âge, on crut à la possibilité de détourner les eaux du Nil de ce côté, et, au XVIe siècle, quand les Portugais, maîtres de l'Inde, se trouvèrent en hostilité avec l'Égypte, ils manifestèrent l'intention de rendre cette belle contrée à jamais inhabitable, en lui enlevant le fleuve qui lui donne la vie[3]. C'est probablement le bras qui, sur la carte d'Ibn-Haucal, paraît se diriger au sud-est.

Massoudy fait un tableau effrayant de la mer de Berbera. Les marins avaient un terme particulier pour désigner ses vagues; ils les appelaient des vagues aveugles. Elles s'élevaient comme des montagnes, puis elles tombaient à des profondeurs incommensurables; à la différence des vagues des autres mers, elles ne se brisaient pas, elles ne jetaient pas d'écume, elles restaient compactes. Les marins qui traversaient cette mer avaient à leur usage une chanson particulière[4].

[1] Ci-après, p. 45 et 56. Le plateau où se faisait la séparation des eaux porte la dénomination arabe de *Macsam* ou lieu du partage.

[2] *Moroudj*, t. I, fol. 40, 41 et 167.

[3] Ci-après, p. 205, 227 et 233.

[4] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 45. Massoudy donne à l'endroit où les eaux étaient le plus agitées le nom de Hafouny. Aboulféda a écrit *Khafouny*. Ce lieu paraît avoir été situé un peu au midi du cap Guardafui. (Comparez ci-après, p. 206, et le Voyage en Abyssinie, de Salt, traduction française, t. I, p. 120.)

Suivant Massoudy, la côte du pays des Zendj renferme un grand nombre d'îles. Il en cite une qui était à une ou deux journées de la terre, et où il était allé deux fois. Les habitants étaient de race zendj. Vers le milieu du VIII[e] siècle de notre ère, au moment de la lutte entre les princes Ommiades et Abbassides, quelques musulmans s'emparèrent de l'île, et, réduisant les habitants à l'esclavage, ils les traitèrent, suivant Massoudy, comme leurs coreligionnaires traitèrent les chrétiens de l'île de Crète [1]. L'autorité appartenait à des chefs qui se la transmettaient de père en fils; Massoudy donne à ces chefs le nom de Cambalou, et l'île est appelée par lui du même nom [2]. A quel lieu actuel répond cette île? Il est difficile de rien affirmer. Suivant Massoudy, le bras du Nil qui se détachait du Nil supérieur, avait son embouchure dans les eaux de Cambalou, d'où l'on pourrait induire que Cambalou se trouvait aux environs de Magadoxo; mais il est possible qu'elle réponde à Madagascar. La position avancée de Madagascar vers le midi n'est pas une difficulté; Massoudy fait mention de Sofala, qui est encore plus éloigné, comme d'un pays où les Arabes de son temps allaient habituellement; il vante son sol comme produisant en abondance de l'or et d'autres objets précieux [3].

Albyrouny, parlant de la ville de Soumenat, située sur la côte du Guzarate, dit qu'une des circonstances qui avaient accru les richesses de ce sanctuaire des Indiens, c'est que ce port servait de point de relâche aux navires qui se rendaient de Sofala dans l'Inde et en Chine [4]. On trouve, dans le Traité d'Ibn-Alouardy, un passage précieux sur le pays de Sofala [5].

« C'est, dit l'auteur, une vaste contrée qui abonde en or, en grains

[1] Ci-après, p. 276.

[2] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 40, 45 et 172.

[3] *Ibid.* fol. 167.

[4] *Fragments arabes et persans, relatifs à l'Inde*, p. 112.

[5] Manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n° 588, fol. 44 v. M. Salt a donné une traduction de ce passage, dans son Voyage en Abyssinie. (Traduction française, t. I, p. 68 et suiv.) Le mot arabe que M. Salt traduit par *golfe*, répond au bras du Nil dont il a été parlé, et qui, suivant Massoudy, venait se décharger dans l'Océan.

et en diverses productions admirables. Les villes sont fort peuplées, et toutes sont situées à l'embouchure d'une rivière. Les Zendj n'ont point de vaisseaux ; mais les marchands de l'Oman viennent dans des navires acheter leurs enfants, qu'ils revendent ailleurs [1]. Le commerce des Zendj consiste en dents d'éléphant, en peaux de panthère et en soie. Ils ont des îles dans la mer, d'où ils tirent les cauris, qui leur servent de parure et de monnaie. Le territoire de Sofala renferme des mines de fer, que les indigènes exploitent, et dont ils vendent le produit aux marchands de l'Inde, qui le payent cher, parce qu'il est plus dur et d'une meilleure trempe que celui de leur propre pays. Les Indiens purifient ce fer et en font de l'acier, qu'ils transforment en lames, dont le tranchant ne s'émousse pas. Les indigènes en font aussi des épées et d'autres armes offensives. La production la plus remarquable de cette contrée est l'or natif, qui se trouve en grains, du poids de deux ou trois mitscal; et cependant les indigènes portent généralement des ornements de cuivre aux bras. » On verra, ci-après, qu'au xᵉ siècle le commerce de Sofala ne s'arrêtait pas à la presqu'île de l'Inde, mais qu'il s'étendait jusqu'aux îles de la Malaisie.

Voici quelques remarques d'Abou-Zeyd, au sujet des Zendj [2]. « Le pays des Zendj est vaste. Les plantes qui y croissent, telles que le dorra, qui est la base de la nourriture des habitants, la canne à sucre et les autres plantes y sont d'une couleur noire. Ce pays forme plusieurs royaumes en guerre les uns avec les autres ; les rois ont à leur service des hommes qui ont la narine percée, et dans cette narine un anneau a été passé; à l'anneau sont attachées des chaînes. En temps de guerre, ces hommes marchent à la tête des combattants; la chaîne est roulée autour de leur cou, et tous se font tuer à leur poste. »

Les Zendj, à cette époque, étaient encore païens. Néanmoins Abou-Zeyd s'exprime ainsi : « Des discours religieux sont prononcés devant

[1] Les Zendj, au ixᵉ siècle de notre ère, composaient une partie considérable de l'armée des khalifes de Bagdad, et ces anciens esclaves furent même un moment sur le point de renverser le khalifat lui-même.

[2] *Relation des Voyages des Arabes et des Persans*, t. I, p. 137 et suiv.

ce peuple; on ne trouverait chez aucune nation des prédicateurs aussi constants. Il y a des hommes adonnés à la vie dévote, qui se couvrent de peaux de panthères ou de peaux de singes; ils ont un bâton à la main, et s'avancent vers les habitations. Les habitants se réunissent aussitôt; le dévot reste quelquefois tout un jour, jusqu'au soir, sur ses jambes, occupé à les prêcher et à les rappeler au souvenir de Dieu. Il leur expose le sort qui a été éprouvé par ceux de leur nation qui sont morts. » Abou-Zeyd ajoute qu'on exportait de ce pays des panthères dont la peau, mêlée de rouge et de blanc, était très-grande et très-large.

On voit du reste que, dès cette époque, les Arabes jouaient, sur les côtes orientales de l'Afrique, à peu près le même rôle qu'au moment où les Portugais, conduits par Vasco de Gama, firent flotter, pour la première fois, l'étendard européen dans ces parages; et cependant la plupart des géographes arabes qui sont venus après Massoudy, paraissent méconnaître cette situation.

Le lieu le plus reculé vers ce côté, dont parle Massoudy, ce sont les îles Ouac-Ouac, sur lesquelles les auteurs arabes ont débité beaucoup de fables[1]. Albyrouny a rangé les îles d'Ouac-Ouac, qu'il réduit à une seule, au nombre des îles qu'il nomme Comayr, et il s'exprime ainsi: « L'île d'Ouac-Ouac n'a pas été, comme le croit le vulgaire, ainsi appelée à cause d'un arbre dont le fruit aurait la forme d'une tête humaine poussant un cri[2]. Comayr est le nom d'un peuple dont la couleur tire vers le blanc, qui est petit de taille, qui ressemble, pour la figure, aux Turks, qui professe la religion des Indiens et qui a les oreilles percées[3]. Parmi les habitants de l'île Ouac-Ouac, il y en a qui ont le teint noir; les hommes y sont plus recherchés que les

[1] Cazouyny, *Monuments des pays*, édition de M. Wustenfeld, p. 21. Fragments d'Ibn-Alouardy, publiés par M. Tornberg, p. 70. Cazouyny dit qu'on allait dans les îles Ouac-Ouac en se guidant par les étoiles. Cela prouve que ces îles se trouvaient à quelque distance du continent; de plus, cela explique les fables débitées à leur sujet.

[2] Ce cri est *ouac ouac*.

[3] C'est-à-dire, qui porte un anneau à l'oreille.

femmes[1]. On exporte de chez eux l'ébène noir, mot qui sert à désigner la moelle d'un arbre dont on a ôté l'enveloppe[2]. »

Suivant Massoudy, les navires de Syraf et de l'Oman, qui du golfe Persique se rendaient à l'île de Cambalou, à Sofala et aux îles Ouac-Ouac, traversaient la mer de Berbera. Ces navires semblent avoir longé la côte méridionale de l'Arabie jusqu'auprès du détroit de Bab-el-Mandeb, après quoi, ils tournaient au midi. Voilà ce qui m'a fait dire qu'au temps de Massoudy, les Arabes des mers orientales ne connaissaient pas la boussole. S'ils avaient connu la boussole, ils se seraient dispensés de faire ce détour[3]. L'île de Socotora, qui était voisine de la côte, fut connue des Grecs et des Romains. Il ne vint pas aux Arabes l'idée d'aller vérifier l'existence de l'île de la coupole de la terre, parce que les moyens dont on pouvait disposer alors ne leur permettaient pas de s'éloigner du continent.

Les écrits de Massoudy abondent en remarques intéressantes sur l'Inde, la Malaisie, etc. j'y reviendrai plus tard. Je vais parler des théories géographiques d'Ibn-Haucal, qui sont les mêmes que celles d'Alestakhry.

Ibn-Haucal, pour les contrées du nord de l'Europe, s'en est tenu à ce qu'avait dit Massoudy. Suivant lui, la mer Caspienne n'avait pas de communication avec une autre mer. On pouvait, dit-il, faire par terre le tour de cette mer, sans être arrêté par aucun obstacle, excepté par quelques lits de rivières[4]. La mer Noire communiquait avec la mer du Nord par un canal qui, à en juger par la carte, serait un bras de mer. D'après cela, et d'après les propres expressions d'Ibn-Haucal, l'Europe n'était plus qu'une île à laquelle l'auteur donne l'épithète de grande terre[5]; les Slaves occupaient la rive occidentale du canal. Enfin, un bras du Volga allait se jeter dans le Palus-Méotide. La carte

[1] Le sens de ces paroles est exprimé d'une manière plus claire par Édrisi, t. I, de la traduction française, p. 69.

[2] *Fragm. arabes et persans sur l'Inde*, p. 124.

[3] Ci-devant, p. CCVI.

[4] Pages 9 et 187 du manuscrit de Paris.

[5] *Ibid.* p. 10, 92 et 96.

n'indique pas ce bras; mais il en est parlé dans le texte[1]. En ce qui concerne l'opinion d'Alestakhry, j'ai donné dans ce volume un long extrait de son récit[2].

A l'égard de l'Afrique, Ibn-Haucal tient un tout autre langage que Massoudy, et il se déclare franchement pour le système de Ptolémée. Suivant lui, la côte d'Afrique, qui est à la hauteur de la mer Rouge, tourne à l'est et se prolonge en face de l'Arabie, de la Perse, de l'Inde et de la Chine[3]. La carte reproduite ici suffit d'ailleurs pour lever toute incertitude.

Ibn-Haucal donne le nom de Roum, qui est une altération du nom glorieux des Romains, à tous les pays chrétiens depuis l'océan Atlantique jusqu'à la Chine[4].

Je passe à Édrisi. On a déjà beaucoup écrit sur les doctrines d'Édrisi; la carte annexée à ce volume suffit pour indiquer les points principaux de ces doctrines, les seuls dont nous ayons à nous occuper ici. D'ailleurs, dans les notes qui accompagnent ma traduction, je dis-

[1] Page 187 du manuscrit de Paris. On sait que les contrées baignées par le Volga inférieur reçurent, au XIII[e] siècle, le nom de Kaptchac ou plutôt Kiptchac; mais ce qu'on ne sait pas aussi bien, c'est qu'à la fin du XIV[e] siècle, le nom de Kaptchac était quelquefois remplacé par celui de Togmac. Le savant M. Quatremère a nié cette confusion, dans ses notes sur l'histoire des Mongols, par Raschid-Eddin, p. 68. Mais il existe quelques témoignages d'Abd-Alrazzac, qui me paraissent prouver que M. Quatremère a été dans l'erreur. Abd-Alrazzac, racontant les événements de l'année 793 de l'hégire (1391 de J. C.), dit, au sujet de l'entrée des troupes de Tamerlan dans le Kaptchac, qu'elles se mirent à faire la guerre aux Togmacs. Les soldats de Tamerlan, après leur victoire, chantaient un vers dans lequel ils disaient qu'ils avaient été vainqueurs des Togmacs. Plus bas, le même historien rapporte que l'on composa, sur la victoire de Tamerlan, un chronogramme où l'on disait que ce prince avait brisé l'armée des Togmacs à coups de massues de fer. (Voyez le Mémoire de M. Charmoy sur l'expédition de Tamerlan dans le cœur de la Russie, *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, année 1836, t. III, p. 245, 258, 267 et 268.)

[2] Ci-après, p. 297 et suiv.

[3] Pages 12, 26, 29.

[4] Pages 8 et 10. Sur la carte reproduite ici, on remarque au nord du golfe Persique un trait qui semble ne se rapporter à rien. C'est probablement une représentation grossière du cours du Tigre et de l'Euphrate, qui, sur une copie précédente, s'était détachée de la feuille, et que le copiste a mise hors de sa place.

cute diverses questions de détail. Je me bornerai donc à quelques remarques.

Édrisi a adopté, pour l'Afrique, le système de Ptolémée. A l'exemple de Massoudy et d'Ibn-Haucal, il a entièrement isolé la mer Caspienne. Il s'est séparé d'eux en rejetant le prétendu canal qui se rendait de la mer du Nord à la mer Noire; mais, à leur exemple, il a fait décharger un bras du Volga dans le Palus-Méotide[1]. La dernière opinion s'est maintenue chez la plupart des écrivains arabes postérieurs. On lit, dans l'ouvrage de Schems-Eddin de Damas, ce passage, qui est un reflet du récit de Massoudy : « Les Russes occupent quelques îles dans le Palus-Méotide, et possèdent des navires de guerre avec lesquels ils attaquent les Khozars. Ils entrent dans le pays des Khozars par un canal qui, de l'Itil, se décharge dans le Palus-Méotide. Quand ils sont arrivés devant le bras principal (le Volga), ils se détournent vers un autre bras qui les conduit à la mer Caspienne; de là ils étendent leurs ravages[2]. »

On remarque sur la carte générale d'Édrisi, au nord-est de l'Asie, le nom d'Yadjoudj et de Madjoudj ou de Gog et de Magog. Ce nom, qui se rattache à celui de Doul-Carnaïn, est mentionné dans l'Alcoran, et il n'est guère de traité géographique musulman où il n'en soit point parlé[3]; quant à celui de Doul-Carnaïn, ou possesseur des deux cornes, il se trouve aussi dans l'Alcoran, et quelques commentateurs l'ont confondu avec Alexandre le Grand, tel que se le représentent les Orientaux. En effet, aux yeux des Arabes, des Persans et des Turks, le héros macédonien ne conquit pas seulement l'empire de Darius et la vallée de l'Indus; l'Inde, la Chine, tout l'univers, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au Japon, plièrent sous ses efforts. Dieu est censé parler ainsi : « Nous affermîmes la puissance de Doul-Carnaïn sur la terre, et nous lui donnâmes les moyens d'accomplir tout ce qu'il désirait. Il suivit une route et marcha jusqu'à ce qu'il fût arrivé au lieu où le

[1] Ci-dessous, p. 290 et 306.

[2] Manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n° 581, fol. 138 v.

[3] Voy. ci-devant, p. LVI.

soleil se couche ; il vit le soleil se coucher dans une eau boueuse. Il prit une autre route et marcha jusqu'à l'endroit où le soleil se lève ; le soleil se levait sur un peuple auquel nous n'avons rien donné pour le garantir de l'ardeur de ses rayons. Doul-Carnaïn se mit de nouveau en chemin, et marcha jusqu'à ce qu'il arrivât à l'endroit qui sépare les deux chaînes de montagnes ; au pied de ces deux chaînes habitait un peuple avec lequel il était presque impossible de s'entendre. Ce peuple lui dit : « O Doul-Carnaïn, nous sommes continuellement « exposés aux brigandages des peuples Yadjoudj et Madjoudj. Pouvons-« nous, moyennant salaire, te solliciter d'élever une barrière entre nos « ennemis et nous ? » Doul-Carnaïn répondit : « La puissance dont Dieu « m'a investi est pour moi la récompense la plus précieuse. Aidez-moi « seulement avec zèle, et j'élèverai une barrière entre vous et eux. « Apportez-moi de grandes pièces de fer, afin que je ferme le passage « entre les deux montagnes. » Puis il dit aux travailleurs : « Soufflez le « feu, jusqu'à ce que le fer soit enflammé. » Il ajouta : « Apportez-moi « de l'airain fondu, afin que je le verse dessus [1]. »

Mahomet raconte ensuite comment les peuples de Yadjoudj et de Madjoudj ne purent ni escalader le nouveau mur, tant il était élevé, ni le percer, tant il était solide. Il ajoute que ce mur était l'œuvre de la miséricorde divine pour nous qui avions tout à redouter de ce peuple méchant. Cependant, ajoute-t-il, lorsque l'heure sera venue, c'est-à-dire lorsque ce monde fragile sera près de finir, le formidable rempart tombera en poussière. Alors le passage sera ouvert de nouveau, et les peuples de Yadjoudj et de Madjoudj, qu'une si longue attente aura rendus plus féroces, donneront un libre cours à leur haine [2].

Les deux montagnes dont il est parlé dans l'Alcoran désignent la chaîne du Caucase qui, de tout temps, a servi de barrière aux barbares du nord, entre la mer Noire et la mer Caspienne. Cette chaîne s'ouvre en quelques endroits, notamment vers le milieu, et donne encore

[1] *Alcoran*, XVIII, 82 et suiv. — [2] *Ibid.* XXI, 95.

aujourd'hui passage à la route qui mène de Téflis à Mosdok[1]. Le peuple qui habitait au midi de la chaîne, et auquel il était presque impossible de se faire entendre, n'est pas autre que l'agrégation de peuples divers établis au pied du Caucase, parmi lesquels les Arabes ont prétendu compter jusqu'à trois cents langues[2]. Les noms de Yadjoudj et de Madjoudj, qui sont une altération de Gog et de Magog cités dans la Bible, s'appliquent aux Scythes, aux Sarmates, aux Huns, en un mot aux nations qui, de temps immémorial, ont fui les frimas du Nord pour venir prendre la place des nations amollies du Midi. La barrière formidable élevée par Doul-Carnaïn, rappelle les travaux gigantesques des rois persans de la dynastie des Sassanides[3]. Enfin, l'apparition des peuples de Yadjoudj et de Madjoudj, vers la fin des temps, est un des signes du désordre épouvantable qui marquera la fin du monde.

Quelques musulmans croient que les peuples de Yadjoudj et de Madjoudj, impatients de satisfaire leur rage, ne cessent pas de tenir les yeux fixés sur le rempart de Doul-Carnaïn. Aussi, de tout temps, le vulgaire s'est préoccupé de la question de savoir où se trouvait ce rempart, et quelle était au juste cette race maudite. La première idée qui vint aux musulmans, et c'était sans doute l'idée de Mahomet, fut celle que je viens d'indiquer. Mais, dès la fin du VIIe siècle de notre ère, lorsque les nomades de l'Arabie eurent envahi l'Arménie et la Géorgie, et franchi le Caucase, cette chaîne perdit la plus grande partie de son prestige, et les barbares qui en occupaient le revers septentrional, ne présentèrent pas un aspect plus effrayant que certaines peuplades plus rapprochées. Il fallut faire ce qui avait déjà été fait chez les Grecs et les Romains pour des cas analogues; il fallut rejeter plus loin le rempart et le peuple auquel il servait d'obstacle. Le mur de Doul-Carnaïn et le peuple de Yadjoudj et de Madjoudj furent relégués dans l'Oural et l'Altaï. Ce fut là qu'en l'année 844 de J. C. l'interprète Sallam alla les chercher, par ordre du khalife de Bagdad. En effet, ce prince avait vu, une nuit en songe, le rempart de Doul-Carnaïn tomber

[1] Ci-après, p. 287. — [2] *Ibid.* p. 93. — [3] *Ibid.* p. 94, 299 et 300.

en éclats, et le peuple de Yadjoudj et de Madjoudj s'apprêter à franchir le passage. Voilà pourquoi il envoya Sallam, afin de s'assurer de l'état des choses. Il paraît que le khalife, honteux de sa faiblesse, se concerta avec Sallam pour pallier ses craintes passées et pour tranquilliser à l'avenir les musulmans; ou bien l'interprète, afin de se rendre important, imagina lui-même le récit qui circule sous son nom, et qui a été rapporté par Édrisi. Quoi qu'il en soit, Sallam raconta comment, après des courses prolongées et les plus rudes fatigues, il était parvenu jusqu'au mur de Doul-Carnaïn. Il trouva le mur en bon état, et il s'assura que le peuple de Yadjoudj et de Madjoudj, quelque impatient qu'il fût de forcer la barrière, était maintenu à une distance respectable. Plus tard, le rempart de Yadjoudj et de Madjoudj fut reculé encore plus à l'orient et au nord. Chez quelques auteurs, il paraît s'être confondu avec la grande muraille de la Chine[1].

Alestakhry, Ibn-Haucal et Édrisi supposent que la terre était en-

[1] Ci-après, p. 24. Il a été parlé ci-devant, p. CXIX et CXX, du grand travail que M. Jomard a entrepris sur les cartes d'Édrisi, d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris. Voici une note que le savant géographe a bien voulu me communiquer : « Conformément au vœu émis par la Société de géographie, lors de la publication de la traduction française du traité d'El-Édrisi, M. Jomard a fait graver une réduction des soixante-neuf cartes du manuscrit, au quart de leur grandeur naturelle, de telle façon que les dix sections de chacun des climats pussent être réunies en une seule feuille, section à section, et climat à climat. Les noms des lieux, mers, rivières, montagnes, etc. ne pouvant trouver place dans cette réduction (quoiqu'elle n'ait pas moins d'un mètre de longueur), on les a remplacés par autant de numéros qui ont leur explication dans un index complet joint à la carte. Les noms y sont écrits en caractères arabes, et fidèlement reproduits, d'après l'original, avec la transcription française; des notes éclaircissent les difficultés que présente, en plusieurs endroits, cette nomenclature, qui compte plus de deux mille noms de lieux différents.

« Quant au planisphère ou mappemonde qui est en tête du manuscrit, il a été gravé de grandeur naturelle. Comme cette figure a souffert des injures du temps, M. Jomard a obtenu, de l'obligeance du savant orientaliste M. Renouard, un *fac-simile* de la mappemonde, mieux conservée, qui se trouve dans le manuscrit de la bibliothèque d'Oxford. Cette figure a été gravée en regard de la mappemonde du manuscrit de Paris. Pour compléter ce travail, M. Jomard donne une carte restituée du monde connu des Arabes, d'après El-Édrisi. Enfin, dans l'explication de ces dessins, qui font partie de sa publication des Monuments de la géographie, il discute plusieurs des questions aux-

tourée par la mer; la grande mer a reçu, en conséquence, des Arabes, le nom de mer Environnante [1]. Cette dénomination rappelle l'idée qui a guidé Homère, quand ce grand poëte représente l'Océan, sous forme de fleuve, occupant le rebord du bouclier d'Achille [2]. Aux yeux de ces géographes, le pays de Gog et de Magog terminait la terre du côté du nord, de même que le pays des nègres la terminait du côté du midi. Mais Alestakhry ajoute [3] qu'on ignorait à quelle distance ces deux régions étaient de la mer Environnante. Il dit de plus que, par l'excès du chaud ou par l'excès du froid, la mer Environnante, dans ces deux endroits, n'était pas navigable.

Édrisi n'a pas fait connaître son opinion sur l'hémisphère méridional. Il se contente de dire que cet hémisphère est inhabitable à cause de la chaleur [4]; puis il passe à la description du premier climat, qu'il fait commencer à l'équateur. On est autorisé, d'après cela, à croire que, dans sa pensée, les pays situés sur le bord septentrional de la saillie attribuée au continent africain, longeaient la ligne équinoxiale.

Le plus grand désordre règne dans la manière dont Édrisi a disposé les îles de la mer orientale. Certaines îles sont répétées plusieurs fois; d'autres ne reposent que sur des idées chimériques. Le texte d'Édrisi, combiné avec la carte jointe à ce volume, suffira pour fixer l'opinion du lecteur. Je me bornerai ici à parler d'un fait de la plus haute importance pour la géographie et l'ethnographie; c'est l'origine de la race Malaie, et sa propagation sur toute l'étendue des mers orientales.

On a vu ce qu'a écrit Massoudy sur l'origine des habitants des îles Syla [5]. Albyrouny a dit quelque chose d'approchant sur les îles Comayr, forme diminutive de Comor, et sur l'île Ouac-Ouac. De son côté, Édrisi a parlé d'une île qu'il appelle à la fois Comor et Malây, et qu'il place au sud-est de Serendyb. Cette île, dit-il, est éloignée des îles

quelles donnent lieu l'ouvrage et les cartes d'El-Édrisi, soit son système géographique, soit la position des lieux sur le globe. »

[1] Ci-devant, p. CLXXXI et CCXII, et ci-dessous, p. 23.

[2] *Iliade*, chant XVIIIe, vers la fin.

[3] Pages 4 et 5.

[4] Tome I, de la traduction française, p. 2 et 3, et ci-dessous, p. 24.

[5] Ci-devant, p. CCLVI.

Dibadjat (les Maldives) de sept journées de navigation. La capitale se nomme Malây. Le roi a beaucoup de troupes, d'éléphants et de vaisseaux. Les productions du pays sont la banane, la noix de coco et la canne à sucre. Édrisi ajoute que, d'après le rapport des habitants, cette île touchait à la mer Résineuse, qui, suivant lui, terminait le monde de ce côté[1].

Ibn-Sayd qui, ordinairement résume le récit d'Édrisi, y a ajouté des remarques qui annoncent quelquefois peu de critique, mais qui, d'autres fois, sont du plus haut prix. On trouvera, ci-après [2], une intéressante description de la côte occidentale de l'Afrique, à partir de l'équateur. Ibn-Sayd donne aussi une description de la côte orientale, et cette description s'étend jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Son récit, qui est digne de toute l'attention des géographes, et qui fournit de nouveaux détails sur la race Malaie, ne pèche qu'en deux points. D'abord l'auteur, se laissant entraîner par l'autorité de Ptolémée, part de l'idée que le continent africain, au lieu de tourner à l'ouest, se développait à l'est, à quelques degrés au sud de la ligne équinoxiale. En second lieu, il suppose que l'île Madagascar ne faisait qu'un avec les Séchelles, et que, se prolongeant un peu au sud de Ceylan, elle embrassait une partie des îles de Sumatra et de Java. C'est cet ensemble qui formait pour lui l'île Comor ou Malây. L'île Comor se prolongeait jusqu'à la mer Environnante, qu'Édrisi nomme la mer Résineuse, et qu'Ibn-Sayd appelle la mer Noire. En même temps, le canal de Mosambique, au lieu de tourner au sud-ouest, se développait au sud-est, entre le continent africain et l'île Comor, et ne se terminait qu'à la mer Environnante, ce qui tendait à reporter le cap de Bonne-Espérance au sud-est de la Chine[3]. Voici le précis de ce que dit Ibn-Sayd[4] :

[1] Tome I, de la trad, franç. p. 69 et 86.

[2] Pag. 212 et suiv.

[3] Cosmas émet une opinion analogue et dit que la mer de l'Inde communiquait avec l'océan Oriental par un détroit qu'il nomme Zingi. Il affirme s'être avancé jusqu'à l'entrée de ce détroit, et avoir ressenti l'effet des tempêtes de l'Océan. Malheureusement, la carte qui accompagne le traité de Cosmas n'est pas assez précise pour fixer l'opinion du lecteur. (*Topographia christiana*, p. 132, 139 et suiv.)

[4] En général, ce que j'omets ici se trouve ci-après, p. 205 et suiv.

« La montagne des Comr, qui donne naissance au Nil, est ainsi appelée du nom des Comr, peuple qui est frère des Chinois. Les Comr, ainsi que les Chinois, descendent d'Amour, fils de Japhet[1]. Ils habitaient primitivement avec les Chinois; mais, la discorde étant survenue, les Comr furent obligés de se retirer dans les îles voisines, d'où ils se répandirent successivement sur le continent africain[2]. Les Comr ressemblent aux Chinois plus qu'aux Indiens; pour l'habillement et le genre d'idolâtrie, ils tiennent des uns et des autres.

« A l'orient de la ville de Seyounah, qui est située sous le quatre-vingt-dix-neuvième degré de longitude et le deuxième degré et demi de latitude méridionale, commence la Montagne-Battue (Djebel-Almolattham); elle s'étend le long de la côte, sur un espace d'environ deux cent soixante milles; on la nomme ainsi, parce que le vent du nord souffle de son côté. La montagne des Comr se prolonge dans la même direction. La race nègre, qui commence aux extrémités du Magreb, finit au midi, sous le cent huitième degré de longitude, et le seizième degré de latitude méridionale. Là s'élève la montagne du Repentir (Djebel-Alnedam); cette montagne s'étend jusque sous le cent dix-septième degré et demi de longitude. Sa couleur est d'un rouge cendre. La mer Environnante la baigne du côté du sud-ouest. Au pied de cette montagne, du côté du nord, et sous le cent neuvième degré de longitude, et le douzième degré de latitude méridionale, est la ville de Daghouthah; c'est la plus reculée des villes du pays de Sofala; c'est la ville la plus avancée de la saillie que le continent forme de ce côté.

« Quant à l'île de Comr, elle prend naissance à l'orient de la ville de Seyounah, en face de la Montagne-Battue. Le canal formé par l'île et le continent se dirige vers le sud-est et se termine à la montagne du Repentir; il a en cet endroit une largeur d'environ deux cents milles. Le vent qui souffle du nord pousse les navires contre la Mon-

[1] Il est question ci-après (p. CCCLIV), de la race d'Amour.

[2] L'auteur ajoute que c'est une faute d'écrire le nom de la montagne qui donne naissance au Nil *Camr* (signifiant en arabe *lune*). Pour *Comr,* c'est tantôt le nom du peuple des *Comr,* tantôt un mot arabe ayant le sens d'*éblouissement :* ci-après, p. 81 et 82.

tagne-Battue. C'est aux équipages à se tenir sur leurs gardes. S'ils sont entraînés dans le canal, ils tâchent de regagner le nord à l'aide du vent qui vient du sud. Une fois arrivés devant la montagne du Repentir, il ne leur reste qu'à déplorer leur imprudence et à s'abandonner au décret divin. Ils sont brisés contre la montagne, ou bien ils sont poussés dans la mer Environnante, et l'on n'en a jamais plus de nouvelles. On dit qu'il y a en cet endroit des tournants qui engloutissent les navires. Les personnes qui naviguent dans les mers de l'Inde nomment ces parages mer de la Ruine; ils les appellent aussi mer de Sohayl, parce que, de cet endroit, on voit l'étoile Sohayl au-dessus de sa tête.

« L'île des Comr est longue et large; on lui attribue quatre mois de long, et vingt journées de large dans sa plus grande largeur. On cite parmi ses villes, celle de Leyrané. Ibn-Fathima, qui l'a visitée, dit qu'elle est, avec Macdaschou, au pouvoir des musulmans, mais que ses habitants sont un mélange d'hommes venus de tous les pays. C'est un port où l'on peut relâcher et mettre à la voile. Les scheikhs qui y exercent l'autorité tâchent de se maintenir dans de bons rapports avec le prince de la ville de Malây, qui est située à l'Orient. Leyrané se trouve sur les bords de la mer, sous le cent deuxième degré de longitude, et trente-deux minutes de latitude. A cinq degrés au delà est la ville de Malây, où réside un des rois de l'île. Ce roi parvient quelquefois à faire la conquête de la plus grande partie de l'île; mais il ne retire pas de grands avantages de ces succès; car les distances sont grandes et les esprits divisés. La latitude de Malây est la même que celle de Leyrané. La ville de Daghouta est située au pied de la montagne du Repentir, sur le bord du canal des Comr. Quant à l'île des Comr, elle se prolonge à l'est. Comoryé, qui fut jadis la capitale de la plus grande partie de l'île, se trouve sous le cent cinquante-quatrième degré de longitude, et le troisième degré de latitude méridionale.

« La mer de l'Inde se joint à la mer Environnante, sous le cent soixante-quatrième degré trente et une minutes de longitude. En cet

endroit est l'embouchure du fleuve de Khomdan, le principal des fleuves de la Chine. Khomdan est le nom d'une ville que le fleuve traverse; sa situation est sous le cent soixante-huitième degré de longitude, et le premier degré de latitude septentrionale[1]. Personne, dit-on, ni d'entre les habitants de l'île de Comr, ni d'entre les étrangers, n'a navigué dans la mer Environnante; quiconque y a été entraîné a péri au milieu des tournants d'eau[2]. »

Je reviendrai bientôt sur les rapprochements ethnographiques que suggèrent ces divers passages. Pour le moment, je ne pousserai pas plus loin ces remarques. De vastes contrées nous restent à parcourir: l'Inde, le Thibet, la Tartarie, la Chine et la Malaisie, où se termineront nos recherches.

La diffusion actuelle des lumières en Europe et dans toutes les contrées du globe où l'activité européenne trouve à s'exercer, rend à peine croyable l'ignorance absolue où la société indienne a été maintenue de tout temps par rapport aux événements qui s'étaient passés dans son propre sein. Rien de ce que nous savons n'approche à cet égard de ce qui a eu lieu chez les Indiens. Les Grecs et les Romains ont depuis longtemps perdu le sceptre de la puissance et de la civilisation, et cependant il n'est personne parmi les hommes lettrés qui ne soit au courant des pays qu'ils occupèrent, des événements auxquels ils prirent part, et de la place qu'ils tinrent dans les annales de l'humanité. On a longtemps accusé les Égyptiens d'avoir, à l'époque la plus brillante de leur histoire, négligé de recueillir les souvenirs de leurs hauts faits; mais les découvertes de la science moderne sont venues les disculper sur ce point. Non, les Sésostris et les Osymandias ne dédaignèrent pas de transmettre leurs noms à la dernière postérité. Bien au contraire, ils prirent la peine de faire percer les montagnes et de répandre sur le sol égyptien des débris de rochers couverts de figures et de légendes. Si les caractères dans lesquels on marquait les légendes étaient à la portée d'un petit nombre de personnes; si même,

[1] Il s'agit ici du fleuve Jaune, sur les bords d'un des affluents duquel (le Weï) se trouve la ville du Singanfou. — [2] *Traité d'Ibn-Sayd*, fol. 2 et suiv.

à la suite des changements que le temps amène toujours avec lui, on en perdit tout à fait l'intelligence, cela prouve une erreur dans l'emploi du moyen, mais n'ôte rien aux intentions. Partout où il a existé une société régulière et une écriture, il y a eu des livres et des personnes qui y cherchaient l'instruction. Le moyen âge lui-même, que nous flétrissons de l'épithète de *barbare*, ne nous a-t-il pas laissé au moins l'indication et la date de ce qu'il vit s'opérer de plus important? L'Inde seule, qui pourtant donna naissance à une civilisation aussi originale qu'ancienne, et où les sciences spéculatives furent toujours cultivées avec ardeur, est privée de géographie, d'histoire et des documents qui constituent l'ordre des faits.

Ce n'est pas que, dans l'Inde, la société soit restée immobile, et que la crainte de la monotonie ait arrêté les écrivains. Là, comme ailleurs, les doctrines religieuses, après avoir dominé un certain temps, firent place à d'autres doctrines; la soif du pouvoir mit les armes aux mains des ambitieux; les sectes se combattirent entre elles; les trônes furent opposés aux trônes; les dynasties supplantèrent les dynasties. A mesure qu'on entrevoit un peu de jour dans l'histoire de la presqu'île, on reconnaît que nul pays ne fut exposé à plus de déchirements et de révolutions.

Il a été publié, dans ces derniers temps, une histoire sanscrite de Cachemire[1]; la première partie de cette histoire, qui commence à l'origine des choses, et qui s'étend jusqu'au XIe siècle de notre ère, a été rédigée dans le XIIe siècle[2]. Mais là trop souvent le lecteur européen a le regret de se voir transporté du monde réel dans un monde fantastique. Sous la plume de l'écrivain indien, certains rois de Cachemire, à une époque sur laquelle la science a acquis des notions sûres, deviennent des conquérants irrésistibles, des maîtres du monde; et

[1] Calcutta, 1832, un volume gr. in-4°. Cette édition ne renferme que le texte; le titre de l'ouvrage est *Radja-Tarangini*, ou *Histoire des Radjas*.

[2] Cette première partie a été publiée, à Paris, aux frais de la Société asiatique, par M. Troyer, sous le titre de *Histoire des rois de Kachmir*, texte sanscrit, traduction française, et notes, 1840, 2 vol. in-8°.

cependant l'auteur n'a pas trouvé un mot à dire sur les véritables conquérants, sur le grand Alexandre, ni sur les enfants de Mahomet, qui, au temps où il écrivait, pressaient vivement la vallée de Cachemire.

Les principaux renseignements historiques que nous ont transmis les indigènes consistent dans des inscriptions sur cuivre renfermant des concessions de terre faites à certains temples, avec les noms des donateurs et quelques dates. On a également relevé, dans ces derniers temps, des inscriptions sculptées sur les rochers et sur des colonnes monumentales; enfin, l'on a recueilli un grand nombre de médailles appartenant, les plus anciennes, aux principautés grecques qui se formèrent aux environs de l'Indus, après la mort d'Alexandre; celles qui viennent ensuite, à des souverains, soit indigènes, soit d'origine étrangère, qui se partagèrent la presqu'île. Les recherches auxquelles ces divers documents ont donné lieu ne sont pas dénuées de résultats; mais les résultats sont restreints et se bornent à des faits isolés.

Pythagore alla, dit-on, jusque dans l'Inde, pour étudier la sagesse à l'école des gymnosophistes. Alexandre le Grand fit mieux; il franchit avec une armée formidable le Caucase indien, appelé aujourd'hui Hindoukousch, et s'avança au delà de l'Indus. Or, Alexandre et plusieurs de ses compagnons étaient doués d'un esprit éclairé et capable de saisir ce que le pays offrait de particulier. Mais à cette époque les doctrines des brahmanes dominaient dans cette partie de l'Inde, et l'on sait que ces doctrines ne sont pas favorables aux étrangers. La société, chez les brahmanistes, est partagée en castes. Celle des brahmes, qui forme la caste sacerdotale, est chargée du dépôt des livres sacrés et de la célébration des cérémonies du culte. La caste qui vient ensuite est celle des kchatrias ou des guerriers : celle-ci a pour mission de défendre le pays quand il est attaqué. Les deux autres castes fournissent à la société des laboureurs, des artisans et des gens de service. Mais nul ne peut passer d'une caste dans une autre, et ceux qui sont chassés de leur caste sont, pour ainsi dire, repoussés de la société. C'est dans la dernière catégorie que sont classés les étrangers. Comme ils n'ont pas été, en naissant, purifiés d'après certains rites, et qu'en général ils se

montrent sans respect pour les institutions locales, ils sont rangés parmi les êtres impurs, et l'on évite tout contact avec eux. Combien n'était-il donc pas difficile pour les Grecs d'acquérir une connaissance intime d'une contrée dont ils possédaient une partie, et dont ils étaient en position d'apprécier les divers avantages! Les Grecs et les Romains, à l'exemple des Phéniciens et des Égyptiens, vinrent pendant longtemps commercer sur les côtes maritimes; mais l'intérieur de la presqu'île leur était fermé, ou, s'ils y pénétrèrent, ils ne trouvèrent personne pour répondre à leurs questions.

Dans l'opinion des brahmanistes, qui ont fini par exterminer les sectes rivales, et qui, depuis environ mille ans, dominent sans partage sur la presqu'île, le monde que nous habitons a son temps de vie marqué; mais ce temps, qui se monte à des millions d'années, est divisé en quatre âges : dans le premier âge, l'homme vécut plus longtemps qu'à présent; il fut plus vertueux, et par conséquent plus heureux; dans le second âge, la vertu commença à chanceler et le vice leva la tête; dans le troisième âge, le vice prit un aspect redoutable, et les gens de bien conçurent de la crainte; dans le quatrième âge, qui est celui où nous avons le malheur de vivre, le vice est devenu tout-puissant, et la vertu n'a pas eu d'autre parti à prendre que de se cacher. Le dernier âge a commencé l'an 3103 avant notre ère, et peut, par conséquent, être mis en rapport avec la chronologie de la Bible. Quant aux premiers âges, ils sont l'ouvrage de l'imagination des indigènes, et ils ont été inventés uniquement pour consoler des misères de la vie présente. Les Pouranas et les autres livres brahmaniques ne tarissent pas sur les événements des trois premiers âges; ils s'étendent également sur la première moitié de l'âge présent, période sur laquelle il a toujours régné la plus grande incertitude; mais ils ne disent rien sur l'époque la plus récente, ou, s'ils en parlent, c'est au hasard et hors des conditions imposées par l'amour de la vérité. A quoi bon, disent les brahmanistes, arrêter ses regards sur des siècles de perversité et de honte? Ne vaut-il pas mieux se reporter, par la pensée, à un temps où chaque chose était à sa place, et où le bien avait son empire assuré?

Les bouddhistes, qui, dans les premiers siècles de notre ère, dominaient sur une grande partie de l'Inde, et qui encore aujourd'hui sont répandus dans plusieurs régions de l'Asie orientale, professent des opinions moins exclusives; ils n'admettent pas la division des castes, et c'est ce qui leur a permis de se propager hors de la presqu'île. S'ils rejettent la mythologie des brahmanistes, ils en ont imaginé une autre qui n'est guère plus raisonnable. Mais ils n'ont pas la même horreur que leurs adversaires pour les choses de la vie réelle. On trouve dans leurs légendes, même dans celles qui sont le plus absurdes, les noms des princes qui ont contribué au succès de leur religion, des docteurs qui, par leurs écrits et la pureté de leur vie, en ont rehaussé l'éclat, quelquefois même des personnages qui en ont combattu le triomphe. Les livres bouddhiques peuvent donc fournir des renseignements utiles à l'histoire, et forment une source qui ne doit pas être négligée.

Mais que de lacunes dans le tableau que l'Européen éclairé se fait en idée, et qu'il voudrait voir se réaliser! Une seule remarque suffira pour montrer l'insuffisance des documents des Indiens pour leur propre histoire. Le nom d'Alexandre le Grand n'est pas cité une seule fois dans les traités sanscrits, bouddhiques et brahmaniques; on n'a pas pu signaler jusqu'ici un seul mot qui se rapportât au héros macédonien. Le même silence existe dans les annales chinoises, qui pourtant remontent à plusieurs siècles avant Alexandre. En d'autres termes, le nom du conquérant n'a pas été jugé digne de trouver place dans les témoignages écrits des peuples de l'Asie orientale. Que dirait le fils de Philippe, s'il se voyait condamné à l'oubli, lui que les exploits fabuleux de Bacchus et d'Hercule empêchaient de dormir, et qui, plusieurs fois, s'exposa à la mort pour mieux assurer l'immortalité de sa gloire?

Un point sur lequel les brahmanistes et les bouddhistes s'accordent, c'est le dogme de la métempsycose. On sait que, de tout temps, les Indiens, frappés du désordre moral qui existe sur la terre et de la nécessité d'une expiation avant d'arriver à une vie meilleure, ont cru à la transmigration des âmes d'un corps dans un autre, quelquefois même du corps d'un homme dans celui d'un animal, ou du corps

d'un animal dans celui d'un homme. C'est en vue d'une situation plus favorable, qu'à toutes les époques de l'histoire, des Indiens se sont infligé les plus cruels tourments, et la mort même, pour que leur âme changeât de demeure; c'est par une suite du même dogme, que l'Indien, qui s'expose aux douleurs les plus vives, se fait scrupule de tourmenter un animal quelconque. Cette conduite, qui nous paraît bizarre, provient d'une grande honnêteté de caractère. L'Indien se croit libre de faire de son corps ce qu'il juge convenable; mais il n'ose pas disposer du sort de son semblable, qui peut-être est renfermé dans le corps d'une mouche et du plus vil des insectes. Le croira-t-on? le dogme de la métempsycose a contribué à jeter le trouble dans les écrits des indigènes. Certains personnages réels y sont représentés comme ayant vécu à plusieurs époques différentes. Si le personnage n'est pas connu d'ailleurs, comment s'assurer de la vérité[1]?

L'éloignement des brahmanistes pour tout ce qui entre dans la classe des choses réelles, les a empêchés de s'occuper de la description de leur propre pays. Ils se sont fait une cosmogonie qui leur est propre; ils ont multiplié le nombre des cieux, des terres et des mers; ils ont déterminé la nature de chaque terre et de chaque mer, avec les êtres qui les habitent. Leur imagination, se donnant carrière, semble n'avoir rien oublié de ce qui peut trouver place dans une conception humaine; mais il ne leur est jamais venu en pensée de tracer, pour une époque quelconque, une liste exacte et complète des provinces et des principales villes de leur empire.

Qu'on ne dise pas qu'il a peut-être existé jadis une description géographique du pays, et que jusqu'ici cette description ne nous est point parvenue. Au commencement de ce siècle, un membre de la Société asiatique de Calcutta, Wilford, entreprit de recueillir tout ce que les

[1] Il existe en sanscrit une grammaire qui a pour auteur Panini, et qui paraît avoir été composée dès avant l'ère chrétienne. L'écrivain bouddhiste chinois Hiuen-Thsang fait mention de Panini; mais il le fait vivre à diverses époques. Cette circonstance m'a empêché, dans mon mémoire sur l'Inde, de fixer d'une manière précise l'époque où florissait Panini.

traités sanscrits renferment de relatif à la géographie. Non-seulement il parcourut pour cet objet tous les livres qui étaient à sa portée, mais il fit un appel aux savants indigènes. Les résultats de son travail ont été consignés dans le huitième volume des Recherches asiatiques. Comme un écrivain arabe fort instruit, Albyrouny, qui visita l'Inde dans la première moitié du XIe siècle, et qui, après avoir appris le sanscrit, s'imposa la même tâche que Wilford, recueillit à peu près les mêmes documents, l'on est autorisé à croire que les Indiens n'en ont jamais possédé davantage. Or ces documents se bornent à des listes de noms en partie fabuleux, et qui sont disposés dans un ordre astrologique [1].

Les bouddhistes de l'Inde, occupés de leurs controverses religieuses et absorbés dans les abstractions qui constituent leur propre cosmogonie, ne paraissent pas avoir donné beaucoup plus d'attention au pays qui les vit naître; mais on peut suppléer à leur silence par des renseignements puisés ailleurs. Dès avant notre ère, le bouddhisme franchit l'Himalaya et l'Hindoukousch, et se répandit en Tartarie, d'où il pénétra en Chine. Avec les doctrines, s'étaient introduits les livres où elles étaient exposées, et les hommes chargés de les développer; mais avec le temps les livres s'usèrent; il se présenta des questions que personne n'était en état de résoudre : alors on vit, à plusieurs reprises, des Chinois, dévorés du zèle de la foi, s'élancer au milieu des sables et des pâturages de la Tartarie, franchir les montagnes et les rivières, et venir chercher des renseignements et des exemples sur les bords du Gange, aux lieux mêmes où le bouddhisme avait pris naissance.

Parmi les relations des bouddhistes chinois qui nous sont parvenues, les deux principales sont celles qui ont pour auteurs Fahian et Hiuen-Thsang, et que j'ai déjà eu occasion de mettre à contribution dans ce

[1] Suivant Varaha-Mihira, les Indiens se représentaient la partie du monde qui est habitée sous la forme d'une tortue qui surnage au-dessus de l'eau; c'est en ce sens qu'ils appellent le monde *Kaurma-tchakra*, c'est-à-dire la roue de la tortue. Varaha-Mihira divise la presqu'île de l'Inde en neuf parties, et chaque partie est mise sous l'influence de trois des vingt-sept nakchatra ou constellations lunaires. Les listes dont il est parlé ici sont disposées d'après l'ordre des neuf parties. Aboulféda a parlé du mythe de la tortue, ci-après, p. 14.

paragraphe. Le premier visita l'Inde au commencement du ve siècle, et le second dans la première moitié du viie, deux époques fort intéressantes et pour lesquelles nous manquions de témoignages authentiques. L'un et l'autre voyageur étaient conduits par le zèle religieux. Ce qui les touche principalement, ce sont les traditions relatives à la personne du fondateur de leur secte et à la secte elle-même; ils racontent du ton de la conviction la plus profonde, les exemples de dévouement par lesquels Bouddha signala sa carrière, et les prétendus miracles qu'il opéra; ils décrivent les temples et les tours qui furent élevés en son honneur, et les couvents où l'on cherchait à s'inspirer de son esprit. Mais, dans l'intervalle de ces pieuses recherches, ils retracent avec plus ou moins de précision la route qu'ils suivirent et les villes qu'ils traversèrent; ils font mention de certains personnages dont le souvenir était resté présent dans le pays[1].

Les empereurs de la Chine, du reste, avaient, dès le commencement de notre ère, étendu leur domination sur le Thibet et la Tartarie, jusqu'au bord de la mer Caspienne, et leur politique était intéressée à se tenir au courant de la situation de l'Inde.

Il existait des témoignages précieux sur l'Inde dans les écrits des Arabes et des Persans. A la vérité, ces ouvrages sont tous postérieurs à Mahomet, et les plus anciens datent du commencement du viiie siècle de notre ère, époque où les Arabes, portant, comme on l'a dit, le sabre d'une main et le Coran de l'autre, envahirent une grande partie de l'ancien monde; mais ces témoignages étaient dus à des hommes graves, dont plusieurs parlaient de ce qu'ils avaient vu et entendu. Dès le milieu du viie siècle, les musulmans avaient subjugué la Perse et s'étaient approchés de l'Oxus et de l'Indus. Au commencement du viiie siècle, ils se trouvèrent mêlés aux populations brahmanistes et bouddhistes, qui alors se partageaient la vallée de l'Indus. Rien ne

[1] Le savant sinologue M. Stanislas Julien vient de publier, dans le Journal asiatique (octobre 1847), des renseignements bibliographiques sur les relations de voyages dans l'Inde, qui ont été composées en chinois entre le ve et le xviiie siècle de notre ère.

les empêchait de recueillir des notions exactes sur une société si nouvelle pour eux.

Anquetil-Duperron, si connu par son courage et son dévouement à la science, essaya, il y a environ soixante ans, de recueillir et de coordonner les matériaux relatifs à l'histoire de l'Inde, qui se trouvaient dans les écrits des Arabes et des Persans[1]; mais à cette époque la science n'offrait pas les mêmes ressources qu'aujourd'hui; d'ailleurs, les esprits n'étaient pas aussi bien préparés à recevoir la vérité : c'était le temps où Bailly, épris de ses rêves ingénieux, voulait à toute force faire croire à l'existence d'un peuple primitif, qui avait tout su, tout connu, excepté les moyens de se faire connaître lui-même. Bailly, qui pliait les documents à sa manière de voir, ne prit pas la peine de les étudier avec la maturité que commandait l'importance de la matière. Anquetil-Duperron fit comme lui; seulement, il adopta l'opinion diamétralement opposée. Suivant Bailly, les Indiens avaient reçu en dépôt et conservé l'ensemble des sciences, dont les découvertes d'Hipparque, de Ptolémée et de Newton ne sont qu'un léger reflet. A croire Anquetil, les Indiens n'ont jamais rien connu à fond, et les notions de géométrie et d'astronomie qu'on a trouvées chez eux sont un emprunt qu'ils firent, dans le xe siècle, aux Arabes, après l'apparition de ceux-ci dans l'histoire de la science.

La marche la plus sûre, j'ose le dire, la seule pour arriver à quelque chose de plausible, c'était de rassembler les témoignages arabes et persans des premiers temps de l'islamisme, les témoignages rendus en dehors des croyances mythologiques de l'Inde, à une époque d'ailleurs où l'intérieur de la presqu'île était resté pur de l'invasion étrangère, et où les vraies traditions nationales n'étaient pas encore altérées. Il fallait s'aider du récit des écrivains chinois, principalement de ceux qui parlaient comme témoins oculaires. J'ai cherché, dans un mémoire spécial sur l'Inde, à tirer parti du récit des deux voyageurs bouddhistes; leurs témoignages m'ont fourni l'explication de certains passages arabes

[1] Les essais d'Anquetil-Duperron ont été publiés à la suite de la Description géographique de l'Indostan, par le P. Tieffenthaler. Berlin, 1785 et années suivantes.

et persans, qui, sans leur secours, auraient été inintelligibles : à leur tour, les témoignages arabes et persans m'ont permis de faire usage de certains passages chinois qui, par eux-mêmes, ne présentaient pas pour nous de sens précis. J'ai dit que les deux relations chinoises avaient été rédigées, l'une au commencement du v[e] siècle, et l'autre vers le milieu du VII[e]. Ce fut quelques années seulement après la rédaction de la deuxième relation que les Arabes arrivèrent sur les bords de l'Indus. Or, à cette époque, les dénominations géographiques, qui ont beaucoup changé depuis, étaient restées en général les mêmes.

Le mémoire dont cette Introduction renferme plusieurs extraits, a pour objet de présenter l'ensemble des données que nous offrent les Arabes et les Persans sur la nation indienne; mais je n'ai pas dépassé la première moitié du XI[e] siècle, époque où le fameux Mahmoud le Gaznevide, franchissant l'Indus, s'avança d'une part jusqu'au Gange, au delà des limites où s'était arrêté Alexandre; de l'autre, jusque dans le Guzarate, à Soumenat, ville qui était alors un des principaux sanctuaires de la presqu'île. En effet, à partir de ce moment, l'Inde fut ouverte aux entreprises des musulmans, et ceux-ci ne perdirent la suprématie que pour faire place à l'influence européenne.

Le but que je me suis proposé a été de fournir quelques traits au tableau d'une des civilisations les plus singulières qui aient jamais existé. Peu de nations, sous ce rapport, ont offert un spectacle aussi intéressant : une race, dont l'existence remonte à plusieurs milliers d'années, est restée jusqu'ici pure de tout mélange, et a conservé presque toutes ses institutions; une religion qui était née dans son sein, et qui y balança longtemps l'influence du culte dominant, je veux parler du bouddhisme, compte encore à présent beaucoup de partisans dans la Chine, et domine à Ceylan, dans l'empire birman, dans la Tartarie, et jusque dans le Japon. On sait que les partisans de Brahma et de Bouddha constituent aujourd'hui deux des sectes les plus nombreuses du globe. C'est d'ailleurs aux Indiens que nous sommes redevables du système de numération, tel qu'il est maintenant usité parmi nous: ce sont eux qui ont inventé le jeu d'échecs, et qui

ont eu la première idée des contes des Mille et une nuits. Si la disette de documents indigènes ne permet pas d'espérer qu'on parvienne jamais à tracer un récit suivi et complet des vicissitudes d'un peuple si intéressant, n'est-il pas à désirer que chacun, de son côté, fournisse les renseignements qui se trouvent à sa portée?

Les livres sanscrits intitulés *Vedas*, qui paraissent remonter aux temps les plus anciens de la société indienne, enseignent le culte des éléments, des astres et des principales forces de la nature. Les hommages des indigènes, à cette époque reculée, s'adressaient au soleil, à la lune, au feu, et à ce qui ordinairement frappe le plus vivement les sens et l'imagination. Tel est le culte qui paraît avoir dominé jadis, non-seulement dans l'Inde, mais dans la Perse. Dans l'Inde, les forces de la nature se personnifièrent peu à peu, et l'on en vint à reconnaître trois divinités principales, à savoir : Brahma, Siva et Vichnou. Brahma était la puissance créatrice, Siva la puissance qui détruit, et Vichnou la puissance qui conserve. Ces trois divinités avaient d'ailleurs leurs intérêts et leurs passions, leurs affections et leurs antipathies; elles agissaient chacune dans une sphère particulière, à peu près comme les dieux chantés par Homère.

Vers le milieu du VIe siècle avant notre ère, Zoroastre opéra une réforme en Perse, et Bouddha une autre réforme sur les bords du Gange. Zoroastre fut surtout frappé de l'espèce d'antagonisme qui existe entre nos bons et nos mauvais penchants, et, tout en maintenant le culte du feu, il établit le dogme des deux principes, dont l'un était, par sa nature, l'ami du bien, et l'autre l'ami du mal. Quant à Bouddha, aux yeux de qui l'acte le plus simple de la vie était une charge pesante pour la faiblesse humaine, il plaça le bonheur suprême dans le repos et dans le détachement de toutes les choses sensibles. Suivant lui, tous nos efforts doivent tendre à briser notre volonté et à mériter que, dans un autre monde, notre âme soit dispensée d'exercer aucune de ses facultés. Chose singulière! l'Indien, faible et endurant, finit par se révolter contre une doctrine qui le gênait dans le développement de ses passions. Le bouddhisme fut chassé de la presqu'île, et n'y a plus

reparu depuis; il fut repoussé également des îles de Java et de Sumatra, ainsi que de la presqu'île de Malaka, où le brahmanisme n'a cédé que devant la religion musulmane; mais, chose non moins remarquable, il se maintint dans une grande partie de l'Asie orientale, notamment parmi les populations énergiques de la Tartarie et du Japon.

Mais les réformes de Brahma, de Zoroastre et de Bouddha ne furent pas tellement absolues qu'il ne restât plus de vestiges du culte primitif. Hérodote, quoique venu un peu après Zoroastre, représente le culte des Perses comme étant, sous quelques rapports, resté le même que par le passé. D'un autre côté, le brahmanisme, qui n'avait pas oublié le point d'où il était parti, laissa subsister à côté de lui les anciennes pratiques, là où elles avaient conservé les sympathies populaires. Le culte du soleil se maintint principalement à Moultan et dans les provinces voisines. Quand Hiuen-thsang visita Moultan, vers l'an 640, il y trouva un temple du soleil avec une statue érigée à ce grand luminaire; au temple étaient annexés des maisons pour le logement des pèlerins qui affluaient de toutes les provinces de la presqu'île, et des étangs pour la purification des personnes qui avaient contracté quelque souillure. Le temple, la statue et les étangs existaient encore lorsque les Arabes arrivèrent pour la première fois dans la vallée de l'Indus. Les musulmans n'osèrent pas détruire un sanctuaire qui faisait la gloire et la richesse de la contrée; mais, afin de montrer leur horreur pour la superstition indienne, ils attachèrent au cou de la statue un morceau de viande de vache, animal sacré pour les indigènes. Plusieurs fois les princes du pays prirent les armes pour arracher ce sanctuaire des mains d'hommes qu'ils regardaient comme impurs; mais, à leur approche, l'émir musulman menaçait de mettre l'idole en pièces ou de livrer le temple aux flammes, et aussitôt des armées innombrables rebroussaient chemin. Les brahmanistes regardent le territoire de Moultan comme sacré, et, pour rendre hommage à l'ancienneté du culte qui y était célébré, ils rattachent le nom de cette ville à deux mots sanscrits, qui signifient *lieu de l'origine des choses.*

Je passe à une autre question. Le brahmanisme étant devenu triomphant dans la presqu'île, la caste des brahmes essaya d'attirer tout à elle. On lit ces mots dans le code de Menou : « Le brahmane, en venant au monde, est placé au premier rang sur cette terre; souverain seigneur de tous les êtres, il doit veiller à la conservation du trésor des lois. Tout ce que ce monde renferme est la propriété du brahmane; par sa naissance, il a droit à tout ce qui existe[1]. » Ce n'est pas que de tout temps l'on n'ait vu dans la presqu'île des hommes des dernières classes s'élever au faîte de la puissance; mais, afin de faire croire que toute entreprise de ce genre était une usurpation sacrilége, les brahmanes représentèrent leur caste comme étant, à l'origine de la société indienne, investie de tous les pouvoirs. D'après les Pouranas et les livres de légendes, les kchatrias, qui, en leur qualité de guerriers, disposaient de la force publique, furent d'abord mis en possession de la royauté; mais à peine ils eurent commencé à exercer l'autorité, que, se livrant à tous les excès, ils s'attirèrent l'animadversion générale, ce qui obligea de remettre les rênes du gouvernement aux ministres de la religion. Voilà le fait sur lequel les brahmanes fondent leurs prétentions; mais une relation persane, rédigée d'après un ancien traité sanscrit qui ne nous est point parvenu, rapproche le fait de plusieurs siècles, et le place à une époque où, depuis longtemps, la société indienne était constituée[2]. Dès lors ce fait n'est plus qu'un de ces mille incidents qui varient sans cesse la face mouvante des temps.

Les Grecs et les Romains comprenaient dans l'Inde tout l'Afghanistan actuel et le Baloutchistan[3]. Il en est de même des écrivains arabes, et cette opinion était d'autant plus naturelle que les doctrines de Brahma et de Bouddha dominèrent longtemps dans ces contrées. Les Arabes prolongent l'Inde jusqu'aux îles du Zabedj qui, ainsi qu'on le verra, répondent aux îles de Java et de Sumatra. En effet, les traditions

[1] *Code de Menou*, liv. I, n°s 99 et 100. (Traduction de Loiseleur-Deslongchamps.)

[2] *Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde*, p. 39.

[3] *Histoire naturelle* de Pline, liv. VI, n° XXIII, et Arrien, ἸΝΔΙΚΉ, au commencement.

mythologiques de l'Inde se maintiennent encore dans ces îles, malgré les progrès de l'islamisme et les émigrations chinoises, qui y ont eu lieu à toutes les époques, tandis que, dans le royaume de Siam et dans la Cochinchine, c'est l'esprit chinois qui a le dessus, bien que les croyances religieuses soient bouddhistes.

Le récit des Indiens est conforme à celui des étrangers. Les Indiens désignaient ces diverses régions par la dénomination générale de Djambou-douipa, et y joignaient le Tokharestan. Le voyageur chinois Fahian, étant arrivé au pied de la chaîne de montagnes qu'il nomme Tsong-ling, et qui donne naissance à l'Oxus et au Yaxarte, s'exprime ainsi : « Quand on a traversé cette chaîne, on entre dans l'Inde du nord [1]. » Hiuen-thsang émet la même opinion [2].

Les indigènes comptent cinq Indes, dont l'ensemble compose le Djanabou-douipa. Ce sont l'Inde du nord, l'Inde de l'occident, l'Inde de l'orient, l'Inde du midi et l'Inde du milieu. L'Inde de l'orient répond au Bengale et à la côte d'Orissa; l'Inde du midi occupe la pointe de la presqu'île; l'Inde de l'occident forme le Malva et le Guzarate; l'Inde du milieu n'est pas autre que la contrée située près du confluent du Gange et de la Djomna; quant à l'Inde du nord, elle embrassait l'Afghanistan et l'ancien Tokharestan actuel, avec une partie du Khorassan et le petit Thibet [3].

L'Inde fut, à toutes les époques, partagée en un certain nombre de principautés, au milieu desquelles se distinguait ordinairement, sinon un monarque universel, du moins un souverain qui l'emportait sur ses voisins pour l'éclat et le pouvoir; on le distinguait par les titres de *maha-radja* ou grand radja, et de *maître du Djambou-Douipa*, c'est-à-dire

[1] *Foë-kouë-ki*, p. 30.

[2] *Ibid.* p. 396, n° 122.

[3] Klaproth et Abel-Rémusat ont parlé de la division de l'Inde en cinq parties; mais ils ne se sont pas aperçus que l'Inde du nord s'avançait au nord de l'Hindoukousch. Comparez les Tableaux historiques de l'Asie, n°s 14 et suiv. de l'Atlas; le Foë-kouë-ki, p. 31, et le tome XIII du Nouveau recueil de l'Académie des inscriptions, p. 383. Voyez aussi l'analyse d'une carte chinoise, par Klaproth (*Mémoires relatifs à l'Asie*, t. II, p. 420 et suiv.). Le passage de la relation de Hiuen-thsang, analysé dans le Foë-kouë-ki, p. 378, n° 35, ne me paraît pas non plus avoir été rendu exactement.

de la presqu'île entière. Ces titres étaient l'objet de l'ambition de tous les princes qui se croyaient appelés à de hautes destinées. Les traditions des indigènes placent le berceau de la civilisation indienne et le véritable siége de l'empire dans la contrée située entre le cours du Gange et de la Djomna, contrée qui a reçu en conséquence la dénomination sanscrite de *Madhyadessa* ou pays du milieu, et d'*Aryavartha* ou séjour des hommes honorables. Les livres sanscrits font mention de diverses villes qui, à différentes époques, jouirent du titre de capitale; mais, lorsque Alexandre arriva sur les bords de l'Indus, il ne trouva pas un maître qui disposât de toutes les forces de la nation. Peu de temps après sa mort, il s'éleva, sur les bords du Gange, aux environs de la ville actuelle de Patna, un prince du nom de Sandracotus, qui étendit sa domination depuis le golfe du Bengale jusqu'à l'Indus. Palibothra fut la capitale des états de Sandracotus, et c'est là que se rendirent les ambassadeurs de Séleucus Nicator. Palibothra resta longtemps un centre considérable, et les provinces voisines, sous le nom de royaume de Magadha, formaient encore, au VII[e] siècle, un empire considérable.

Quelques aventuriers grecs avaient profité de l'ébranlement occasionné par les conquêtes d'Alexandre pour se créer des principautés dans la Bactriane, au midi de l'Hindoukousch, et dans la vallée de l'Indus. Ces aventuriers furent ensuite supplantés par d'autres aventuriers nés sur les lieux ou venus du Thibet et des régions de la Tartarie. Plusieurs de ces princes paraissent avoir exercé une grande puissance; mais tel fut le peu de retentissement que leur domination eut dans l'Asie occidentale et en Europe, que les écrivains grecs et romains nous ont à peine transmis le nom de quelques-uns d'entre eux. Ces princes avaient, comme tous les monarques de leur temps, fait battre monnaie, et la monnaie portait des légendes grecques. Leurs barbares successeurs conservèrent d'abord les légendes grecques; ensuite ils joignirent à ces légendes des légendes indigènes; enfin, l'influence grecque s'éteignant, l'on ne fit plus usage que de légendes barbares. Au commencement de ce siècle, on ne connaissait que deux

ou trois pièces de cette classe de médailles; maintenant, grâce aux efforts de quelques officiers français que les chances de la guerre conduisirent dans la vallée de l'Indus, et grâce aux recherches des agents anglais, qui trouvent de grandes facilités dans ces régions éloignées, le nombre des types connus s'élève à plus de cent. Or, par une sorte de fatalité attachée à toutes les choses de l'Inde, tandis que les médailles grecques frappées en Égypte, en Syrie et en Perse, portent ordinairement, outre une tête et un attribut, une date et l'indication de la ville où la pièce a été battue, les médailles grecques frappées aux environs de l'Indus n'offrent que la tête et l'attribut. Jusqu'ici, bien qu'en général ces médailles présentent un aspect très-facile à reconnaître, il a été impossible de fixer la succession des personnages et de déterminer lequel d'entre eux est le père ou le fils. On n'a pu, non plus, s'assurer du lieu précis où chacun de ces princes a régné.

Parmi les têtes de rois barbares qu'on rencontre le plus souvent sur ces médailles, il y a celle d'un prince nommé en grec Kanerkès. Je suis parvenu à rapprocher ce nom de celui d'un personnage qui est appelé, par l'écrivain arabe Albyrouny, du nom de *Kanika;* par les deux voyageurs bouddhistes chinois, *Kanika* et *Kaniska;* et par les écrivains sanscrits *Kanischka.* En combinant ces diverses données, je suis arrivé au résultat suivant : Kanerkès était un prince de race scythe, ou, comme disent les écrivains arabes et persans, de race turke, et il tirait son origine des pays situés au nord du Thibet. Il vivait dans le siècle qui a précédé notre ère, et sa famille, après la chute des aventuriers grecs, se rendit maîtresse de la vallée de Kaboul. Pour lui, il étendit ses conquêtes à l'orient de l'Indus, dans le Penjab et le Cachemire, ainsi qu'au nord de l'Hindoukousch, dans le Tokharestan; on lui décerna le titre de *maître du Djambou-Douipa.* Kanerkès resta longtemps fidèle à l'esprit de ses ancêtres, qui, contents de reconnaître intérieurement quelques dogmes bien simples, se soumettent dans la pratique au culte qu'ils trouvent établi; mais à la fin il embrassa le bouddhisme, et il devint l'un de ses plus zélés propagateurs. Plusieurs édifices magnifiques, notamment des couvents et des tours, furent élevés

par ses ordres à Peïschaver et dans d'autres villes de ses états. Quand les Arabes firent la conquête de Peïschaver, au commencement du XI[e] siècle, on admirait encore les restes d'un monastère fondé par Kanerkès, et qui passait pour un chef-d'œuvre de l'art. Ce fut sous le même règne que cinq cents docteurs bouddhistes s'assemblèrent dans la vallée du Cachemire pour régler certains points de dogme et de discipline.

Les livres sanscrits, rédigés par les brahmanistes, célèbrent, en toute occasion, un prince de leur secte qui régnait à Odjeïn, dans la province du Malva, vers le milieu du siècle qui précéda notre ère. Ce personnage, appelé Vikramaditya, a donné son nom à une ère encore usitée dans la presqu'île. On vante beaucoup son zèle éclairé pour les sciences et les lettres, et l'éclat qui se faisait remarquer à sa cour. Mais le mot *vikramaditya* est une expression composée qui signifie, en sanscrit, *soleil de la force* ou *fort comme le soleil,* et il a servi à désigner d'autres souverains. Albyrouny et Hiuen-thsang font mention d'un Vikramaditya qui, vers le milieu du premier siècle de notre ère, régnait à l'orient du Gange, dans la ville de Sravasti, et qui obtint à son tour le titre de *maître du Djambou-Douipa;* de plus, il donna aussi naissance à une ère nouvelle. C'est ce Vikramaditya et non pas, comme on l'avait cru, le premier, qui ébranla la puissance de la famille de Kanerkès.

Dans l'Inde, comme dans nos contrées occidentales, les peuples du nord de l'Asie et de l'Europe ont été longtemps en possession d'empiéter sur les peuples du midi. Un savant illustre, M. Abel-Rémusat, a cru que les armées chinoises avaient aussi franchi l'Hindoukousch et l'Himalaya et avaient déployé l'étendard du Céleste empire dans l'Afghanistan actuel et dans d'autres provinces de l'Inde[1]. Il est certain que, vers le commencement de notre ère, les armées chinoises s'avancèrent jusqu'aux environs de la mer Caspienne et que, d'ailleurs, de tout temps, les populations sauvages de la Tartarie ne purent se dis-

[1] *Remarques sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'Occident.* (Tome VIII du Nouveau recueil de l'Académie des inscriptions.)

penser de rendre hommage à une civilisation qui avait donné un nouvel aspect aux bords du fleuve Bleu et du fleuve Jaune; mais rien ne prouve que les guerriers de la Chine aient jamais dépassé les montagnes escarpées qui séparent l'Inde de la Tartarie. Ce qui a égaré M. Abel-Rémusat, c'est l'erreur où il était par rapport à certaines dénominations géographiques. Les écrivains arabes, chinois et sanscrits font mention d'une contrée qu'ils nomment *Gandhara*, et il résulte de leur récit que cette contrée était située au nord de la province de Peïschaver, sur la rive occidentale du haut Indus. Plus d'une fois, les armées du *fils du ciel* s'avancèrent jusque sur le territoire du Gandhara. M. Abel-Rémusat a pris le Gandhara pour la province actuelle de Candahar[1]; et, une fois les Chinois introduits dans l'intérieur de l'Afghanistan, il n'en coûtait pas davantage de les faire promener ailleurs.

La ville de l'Inde qui tient la première place dans les écrits des Arabes et des Persans est celle de Canoge, qui était située sur la rive occidentale du Gange, au nord du confluent du Gange et de la Djomna, et dont il est fait mention dans la Géographie de Ptolémée. La grande importance de Canoge eut lieu dans les IVe, V^e et VIe siècles de notre ère, au temps où les princes sassanides régnaient en Perse. Ces princes, dont les états touchaient à l'Inde, eurent plus d'une fois des rapports indispensables avec les souverains de Canoge. Aussi le nom de cette cité se répandit dans l'Asie occidentale et quand les Arabes parurent sur la scène, bien qu'elle eût perdu de son influence, elle continua à jouir d'une grande célébrité.

J'ai dit que le voyageur bouddhiste Fahian, vers la fin du IVe siècle, quitta sa patrie pour se rendre sur les bords du Gange. C'était l'époque la plus brillante du bouddhisme dans la presqu'île. Dans l'Afghanistan actuel, les couvents bouddhistes se prolongeaient jusqu'au milieu des gorges sauvages de l'Hindoukousch. A Canoge et dans toute la vallée du Gange, le bouddhisme était la religion dominante. Fahian retrouva, aux environs de l'Indus, quelques-unes des villes, notamment Taxila, dont il est parlé dans le récit des guerres d'Alexandre. M. Abel-

[1] *Foĕ-kouĕ-ki*, p. 66.

Rémusat, qui a publié une traduction de la relation de Fahian, accompagnée d'un savant commentaire, a pris la ville de Peïschaver pour la capitale du pays des Baloutches, et il s'est égaré dans cette partie de l'itinéraire [1].

Un écrivain indien nommé Varaha-Mihira, lequel florissait vers la fin du v[e] siècle, a, dans un de ses ouvrages, présenté le tableau du culte indigène, tel qu'il était pratiqué de son temps. Le traité original d'où ce tableau est tiré ne nous est point parvenu; mais le passage en question nous a été conservé par Albyrouny. Il résulte de ce tableau que le culte brahmanique était à peu près ce qu'il est aujourd'hui. La seule chose à remarquer, c'est qu'il n'y est pas fait mention de Crichna, qui est, à présent, regardé comme une incarnation de Vichnou et qui occupe une très-grande place dans le culte national. Le nom de Crichna n'est pas non plus indiqué dans les livres sanscrits qui portent le cachet d'une certaine antiquité, et déjà l'illustre Colebrooke avait émis l'opinion que le culte rendu à ce personnage était postérieur au développement du brahmanisme. Quelques indianistes ont persisté à croire que déjà, au temps de l'invasion d'Alexandre, Crichna était revêtu de son caractère divin. Le silence de Varaha-Mihira me porte à penser qu'il faut reculer le culte de Crichna après le iv[e] siècle de notre ère. Crichna, avec les circonstances qui, dans l'opinion de ses partisans, accompagnèrent sa naissance, avec les aventures de sa jeunesse, les exploits de son âge mûr et la couleur dramatique qui a été donnée à ses principales actions, est devenu la divinité la plus populaire de la presqu'île. Les v[e] et vi[e] siècles furent un moment de crise pour le bouddhisme et le brahmanisme; si c'est réellement dans ce moment que le caractère de Crichna s'est fixé, il y a lieu de croire que les brahmanistes se servirent de ce personnage romanesque pour émouvoir l'esprit des masses et renverser le parti de leurs adversaires.

L'an 607 de notre ère, une révolution fit déchoir la ville de Canoge du haut rang qu'elle occupait. Cette révolution eut lieu à la mort du roi Harcha-Vardhana, dont on avait, jusqu'ici, fait descendre le règne

[1] *Foĕ-kouĕ-ki*, p. 76 et suiv.

jusqu'au XIe *siècle*. La population de l'Hindostan actuel se partageait en brahmanistes et bouddhistes. Harcha, partisan zélé des bouddhistes, suscita des embarras aux brahmanistes; en même temps, il fut forcé, par suite de ses profusions, d'augmenter les impôts, ce qui mécontenta le reste de ses sujets. Harcha étant mort, son fils aîné, Karadja-Vardhana, fut attaqué par un prince ami des brahmanistes et tué par trahison. Le frère de Karadja, nommé Siladitya, eut beaucoup de peine à se mettre en possession du trône de ses ancêtres; les princes feudataires se soulevèrent; Siladitya fut obligé de renoncer au titre de maha-radja ou grand radja, et l'unité politique fut à jamais rompue.

Parmi les principautés indiennes de cette époque, il en est trois qui se trouvaient en rapport direct avec l'Asie occidentale, et sur lesquelles les écrivains arabes et persans nous fournissent quelques détails curieux. Ces principautés sont le royaume de Kaboul, le royaume du Sind et celui du Malva.

Le royaume de Kaboul fut fondé, dès avant notre ère, par un aventurier d'origine turque, venu des contrées situées au nord du Thibet. Ses successeurs eurent sans doute plus d'une fois à s'humilier sous la volonté toute-puissante des rois arsacides et sassanides; mais la décadence, et ensuite la chute des rois persans sauvèrent l'indépendance des princes de Kaboul. Ces princes professaient le bouddhisme.

Les rois du Sind, qui professaient aussi le boudhisme, possédaient toute la partie inférieure de la vallée de l'Indus, avec les pays situés à l'occident et au sud-est.

Pour le royaume du Malva, il comprenait dans ses limites le Guzarate et le golfe de Cambaie. Le Malva a toujours été un pays riche en produits de tout genre, et les côtes de Cambaie et du Guzarate sont dans la position la plus heureuse pour recevoir les marchands étrangers. Les rois du Malva jouissaient alors d'un grand renom, et leur capitale était considérée, depuis plusieurs siècles, comme un des principaux foyers littéraires de l'Inde.

L'an 626, le roi du Sind mourut, et sa veuve épousa le ministre du royaume, qui professait le brahmanisme. Le nouveau souverain, à qui

les écrivains persans donnent le nom de Tchotch, soutint avec éclat, pendant quarante ans, le titre qu'il avait reçu.

J'ai déjà parlé du bouddhiste chinois Hiuen-thsang, qui, dans la première moitié du VIIe siècle, parcourut la plus grande partie de l'Inde. Hiuen-thsang, à l'exemple de Fahian, traversa la Tartarie; mais il suivit une autre route, et il arriva dans la vallée de Kaboul par les gorges de Bamian. Dans la vallée de Bamian, son attention fut frappée par les figures colossales sculptées sur le roc, lesquelles ont été décrites, pour la première fois, il y a quelques années, par le voyageur anglais Alexandre Burnes. Il nous apprend que ces représentations étaient bouddhiques, et comme le bouddhisme ne s'est montré dans ces régions qu'après l'invasion d'Alexandre, on peut affirmer qu'elles ne remontent pas à une haute antiquité.

Hiuen-thsang dut être douloureusement affecté de l'état de décadence où il trouva le bouddhisme. Les couvents étaient délaissés; les temples tombaient en ruines. Dans plusieurs provinces, le gouvernement était resté bouddhiste; mais partout le brahmanisme prenait un aspect menaçant.

A l'occident et à l'orient de l'Indus, le voyageur trouva encore debout plusieurs des villes qui figurent dans le récit des guerres d'Alexandre. Mais ces villes étaient déchues, et elles ne tardèrent pas à disparaître de la scène du monde. Sur les bords du Gange, aux environs de la ville actuelle de Patna, on voyait quelques restes de l'antique Palibothra; ces débris existaient encore au commencement du XIe siècle, quand les musulmans déployèrent, pour la première fois, leur étendard sur les bords du Gange; maintenant, ils sont tellement effacés, que l'illustre d'Anville en avait fixé la place à près de cent lieues à l'ouest. Ces sortes de vicissitudes, qui sont de tous les temps et de tous les lieux, sont plus fréquentes dans l'Inde que partout ailleurs. Dans l'Inde, si on excepte la demeure royale et les édifices publics, on bâtit en terre et en joncs. Il n'en coûte donc pas autant que chez nous pour construire une vaste cité : ajoutez à cela que, par un sentiment d'orgueil qui n'a rien d'élevé, les princes orientaux se font quelquefois un jeu

de déplacer une ville, uniquement pour faire passer plus sûrement leur nom à la postérité. Néron mit le feu à la ville éternelle pour avoir le plaisir de la rebâtir; les monarques indiens vouent leur capitale à la destruction, et en bâtissent une nouvelle afin qu'elle porte leur nom.

Au moment où Hiuen-thsang remontait la vallée de l'Indus pour retourner dans sa patrie, les Arabes, enflammés par les prédications de Mahomet, étaient sortis de leurs déserts et s'étaient précipités sur la Syrie, l'Égypte, la Mésopotamie et la Perse. Déjà ils approchaient de l'Indus et de l'Oxus, et les tribus turkes, établies sur les bords de l'Oxus et du Yaxarte, se refoulant les unes sur les autres, avaient imploré le secours de l'empereur de la Chine[1]. Hiuen-thsang aperçut nécessairement sur sa route l'effroi qui s'était emparé des populations; mais l'invasion des Arabes semblait être, du moins dans le moment, un événement indifférent pour le bouddhisme, et le voyageur n'a pas jugé à propos d'en parler.

On sait qu'immédiatement après la mort de Mahomet, les nomades de l'Arabie se répandirent comme un torrent dans les contrées voisines. Au bout de quelques années, la Perse fut envahie, et les deux principautés de Kaboul et du Sind, ainsi que les contrées situées au nord de l'Oxus, furent menacées.

Telle était l'ardeur des sectaires que, dès l'an 637 de Jésus-Christ, cinq ans seulement après la mort du prophète, des flottes parties des côtes de l'Oman et du Bahreyn, pays livrés de tout temps aux entreprises de mer, firent des descentes dans le golfe de Cambaie et aux embouchures de l'Indus. Le khalife Omar, prince si remarquable par son énergie et par la vigueur qu'il imprima au nouveau gouvernement, désapprouvait ces tentatives, et craignait que des efforts partiels ne nuisissent à l'ensemble des conquêtes qui étaient en voie d'exécution; mais rien ne put arrêter l'élan des envahisseurs.

Sous le khalifat d'Osman, vers l'an 650, un homme intelligent fut chargé d'explorer les diverses contrées par lesquelles il était possible

[1] Les anciens écrivains arabes, quand ils parlent des villes situées sur les bords du Yaxarte, disent quelquefois qu'elles étaient sur les terres de Chine.

de pénétrer dans l'Inde par terre. Cet homme fut surtout frappé de l'aridité du sol, de la hauteur escarpée des montagnes et de l'état sauvage des habitants, circonstances qui avaient occasionné de si grands obstacles au courage d'Alexandre; on renonça à toute invasion de ce côté. Peu de temps après, le khalifat fut déchiré par des guerres intestines, et les musulmans coururent les uns sur les autres.

Enfin, l'empire fondé par Mahomet recouvra son unité, et l'islamisme s'abandonna à son esprit conquérant. On était alors au commencement du VIIIe siècle, et les khalifes Ommyades, qui avaient établi leur résidence à Damas, régnaient sur la Syrie, l'Arabie, l'Égypte, l'Afrique, la Mésopotamie et la Perse. Deux armées se mirent en marche du côté de l'orient et du nord-est pour montrer l'étendard musulman à des peuples qui n'avaient jamais entendu parler que de loin des Grecs et des Romains.

La première armée, commandée par Cotayba, guerrier qui s'était déjà rendu célèbre par ses exploits, subjugua les pays situés au nord et à l'orient de l'Oxus; ces pays étaient alors occupés par des tribus turques. Cotayba attaqua aussi le royaume bouddhiste de Kaboul, et le souverain aurait été renversé s'il ne s'était hâté de se soumettre au tribut.

La seconde armée prit les bords de la mer, et se rendit à l'embouchure de l'Indus, par la route qu'avait suivie Alexandre quand il revint de l'Inde à Persépolis. Cette armée était commandée par un jeune homme appelé Mohammed, fils de Cassem, qui avait déjà exercé les fonctions de gouverneur de la province persane du Farès, et à qui on attribue la fondation de la ville actuelle de Schyraz. Mohammed ne conduisait avec lui que 6,000 hommes tirés des cantonnements de la Syrie; mais, dans ces temps d'enthousiasme et de gloire, les Arabes ne se comptaient pas et ne comptaient pas leurs ennemis, quand il s'agissait de marcher au combat. Tout le royaume du Sind et le territoire de Moultan, jusqu'au pied de l'Himalaya, succombèrent en peu de temps sous les armes musulmanes. A Moultan, dans les dépendances du temple du soleil, était une chambre où l'on déposait l'or offert par

la piété des pèlerins, et qui était nommée *la chambre d'or.* Toutes les richesses du pays devinrent le partage des vainqueurs.

Cotayba et Mohammed reçurent ordre de se porter en avant et de ne s'arrêter qu'en Chine, sur les bords de la mer orientale; celui des deux qui arriverait le premier en Chine avait la promesse d'être nommé gouverneur du Céleste empire. Cotayba était déjà parvenu à Casgar, et Mohammed se disposait à entrer sur le territoire de Canoge, lorsque la mort du khalife les obligea à revenir sur leurs pas. Peu de temps après, ils périrent l'un et l'autre d'une manière tragique. Le même sort échut à Moussa, fils de Nossayr, qui, à la même époque, avait achevé de soumettre les populations de l'Afrique septentrionale, et qui venait de subjuguer l'Espagne et une partie du midi de la France. Sans chercher à pénétrer dans les desseins de la Providence, on peut se demander ce que seraient devenues l'Inde, la Tartarie et la Chine, ce que serait devenue l'Europe elle-même, à une époque où Charles-Martel était encore un enfant, si le khalife Valid, au nom de qui se faisaient ces conquêtes merveilleuses, n'était pas mort, ou si son frère Soleyman, qui lui succéda, réprimant ses sentiments étroits et haineux, n'avait tenu compte que de l'éclat que de pareils succès faisaient rejaillir sur l'islamisme.

Mohammed employa avec le même bonheur les ressources de la politique et de la guerre, l'adresse et la force ouverte. Les armées qui se présentèrent sur le champ de bataille furent obligées de céder à son courage; les villes qui voulurent résister furent prises d'assaut; mais les populations qui se soumirent d'elles-mêmes conservèrent la possession de leurs biens et le libre exercice de leur religion. A Moultan, le temple du soleil, dont le temple actuel n'est qu'une imitation, fut respecté. Mohammed se contenta de faire élever une mosquée à Moultan et dans les autres villes[1].

Dans les commencements, une partie de la population embrassa la religion des vainqueurs. Tel fut l'ascendant que Mohammed et quelques-uns de ses compagnons acquirent sur les indigènes, que ceux-ci

[1] Voir, pour les détails, mes Fragments sur l'Inde, p. 182 et suiv.

voulurent avoir la représentation de ces hommes extraordinaires au milieu d'eux, ce qui s'exécuta probablement au moyen de sculptures sur le rocher, telles qu'on en voit à Bamian et dans plusieurs provinces de la presqu'île.

Du reste, ces conquêtes ne modifièrent pas sensiblement l'aspect général de la nation. Le royaume de Kaboul, moyennant quelques concessions, était resté presque intact; la vallée de Cachemire fut respectée; la presqu'île proprement dite, si on excepte Moultan, conserva son indépendance. La dynastie des khalifes Ommyades commençait à décliner; la dynastie des khalifes de Bagdad eut d'abord à s'occuper de son établissement; puis vint le démembrement de l'empire. Jusqu'au x[e] siècle, l'islamisme, du côté de l'Indus, ne fit plus de nouveaux progrès; il y eut même des villes d'abord subjuguées, où les chefs indigènes recouvrèrent leur autorité.

Dans les pays possédés par les musulmans, il se forma des espèces de seigneuries indépendantes les unes des autres, mais qui toutes reconnaissaient l'autorité spirituelle du khalife de Bagdad. Les deux principautés les plus considérables étaient celles de Moultan et de Mansoura, dont la dernière occupait le bas Indus. Le prince de Moultan, pour ne pas gêner les habitants dans l'exercice de leur culte, avait établi sa demeure aux environs de la ville, dans un château fortifié. Mais le vendredi, il se rendait à la mosquée, monté sur un éléphant et dans toute la pompe indienne.

Quant aux côtes du Guzarate et du golfe de Cambaie, où les flottes arabes faisaient de temps en temps des descentes, les musulmans trouvèrent plus avantageux de traiter avec les indigènes, et de se faire accorder la liberté du commerce avec le libre exercice de leur religion. Le prince qui, à cette époque, exerçait le plus d'influence dans cette partie de la presqu'île, était le roi du Malva; ses sujets le désignaient par le titre de *Malva-ray* ou *radja du Malva,* dénomination que les Arabes changèrent en *balhara.* Un grand nombre d'Arabes et de Persans s'établirent dans les villes maritimes pour faire le négoce. L'islamisme s'y montrait à découvert, et l'on y célébrait publiquement les

cinq prières du jour. A Seymour, en particulier, ville qui n'était pas éloignée de la ville actuelle de Bombay, l'on comptait environ dix mille musulmans établis à demeure avec leurs familles. Les musulmans faisaient juger leurs différends par un homme tiré de leur sein, et qui avait reçu l'investiture du balhara. Telle était, 600 ans après, la situation des Arabes et des musulmans en général, à Calicut et à Cochin, lorsque les Portugais, faisant le tour de l'Afrique, ouvrirent de nouvelles voies au commerce du monde. Telle avait dû être la situation des Grecs et des Romains, lorsqu'ils fréquentèrent les mêmes parages. Les étrangers, de quelque pays qu'ils vinssent, étaient flétris, par les personnes rigides d'entre les indigènes, du titre de *mletcha* ou *impur;* mais les masses, et les gouvernements avec elles, étaient intéressés au maintien du commerce, et l'esprit d'intérêt fit passer par-dessus les anathèmes prononcés contre ce genre de relations.

Ainsi le culte de Mahomet se célébra à côté des cultes de Brahma et de Bouddha. Quel sujet d'orgueil pour les musulmans ! Il faut avouer que les conquêtes des Arabes étaient sans exemple dans l'histoire. On les vit, en moins d'un siècle, étendre leur domination et leur religion depuis l'Indus jusqu'à l'océan Atlantique, depuis le Yaxarte jusqu'à la mer de Perse. Certains musulmans, voulant repaître leurs yeux du spectacle de succès si prodigieux, prenaient à tâche de se rendre d'une frontière de l'empire à l'autre. Ce goût des voyages fut surtout commun dans le x[e] siècle, et on lui est redevable de plusieurs des écrits mis à contribution dans cette Introduction.

Néanmoins, il n'était pas permis aux musulmans de pénétrer dans l'intérieur de la presqu'île de l'Inde, notamment dans l'Indostan proprement dit, siége principal des traditions nationales. Le grand rôle joué jadis par les empires placés près du confluent du Gange et de la Djomna, avait retenti jusqu'à eux ; mais ils n'avaient qu'une idée vague du pays ; et ces vastes et belles contrées, qui enrichissent maintenant le commerce de l'Angleterre, étaient regardées comme des régions sauvages et impraticables. Telle était la politique ombrageuse des radjas et des brahmanes, que jusqu'au commencement du XI[e] siècle, lors des

invasions de Mahmoud le Gaznevide, aucun musulman ne put s'introduire dans la vallée du Gange. Ibn-Haucal, après avoir fait mention des villes principales de la côte occidentale de la presqu'île, s'exprime ainsi : « Voilà les villes que je connais. Au delà, il y a des cités entourées de déserts, et placées à de grandes distances. Ce sont des contrées désolées, où les marchands indigènes peuvent seuls pénétrer, tant elles sont éloignées et environnées de périls[1]. »

Telle était la situation des musulmans dans l'Inde, à la fin du IXe siècle et dans la première moitié du Xe. Dans l'intervalle, la dynastie turque de Kaboul fut renversée, et une autre famille, qui professait le brahmanisme, prit sa place. Dans les derniers temps, les rois de Kaboul avaient profité des dissensions des musulmans pour franchir l'Indus et étendre leur autorité sur le territoire de Lahore.

Vers le milieu du Xe siècle, un émir d'origine turque, nommé Alp-Tekin, lequel avait d'abord été vendu comme esclave, et qui ensuite était parvenu aux plus hauts emplois à la cour des princes Samanides de Bokhara, traversa l'Hindoukousch avec quelques hommes dévoués, et vint se faire ouvrir les portes de la ville de Gazna, au sud de Kaboul. Peu de temps après, la ville de Kaboul elle-même, qui, à toutes les époques, a servi de voie de communication entre le Pendjab et le Khorassan, et où se faisait un riche commerce, se soumit également aux lois du Coran. Telle fut l'origine de l'empire des Gaznevides, qui bientôt envahit une grande partie de l'Asie. Alp-Tekin, étant mort, fut remplacé par son fils Abou-Ishac-Ibrahim; celui-ci le fut, au bout de peu de temps, par un autre Turk nommé Sebektekin, lequel avait aussi été vendu comme esclave, et qui devint ensuite le gendre d'Alp-Tekin.

La nouvelle principauté prenant chaque jour des accroissements, le roi de Kaboul, qui résidait alors à l'orient de l'Indus, et qui déjà avait perdu son ancienne capitale, craignit d'être dépouillé de tout ce qui lui restait à l'occident du fleuve. Ce prince se nommait Djayapâla,

[1] Recueil de M. Gildemeister, intitulé *Scriptorum arabum de rebus indicis*, p. 27 du texte, à comparer avec le discours placé en tête de la Relation des voyages, t. I, p. L.

dénomination qui signifie en sanscrit *le maître de la victoire*. Avant que Sebektekin eût fait de nouveaux progrès, il traversa l'Indus avec toutes les forces dont il pouvait disposer, et il vint défier les musulmans à Lamgan, à peu de distance à l'est de Kaboul. On était alors dans l'année 977 de Jésus-Christ. Les Indiens ne manquaient pas de courage; mais ils avaient peu d'expérience dans la guerre, et ils ne purent tenir devant des guerriers qui avaient tour à tour fait briller leur valeur sur les bords de l'Oxus, dans les gorges de l'Hindoukousch, et au milieu des sables du Sedjestan. Vainement Djayapâla voulut tenter une seconde fois le sort des combats, vainement il appela à son aide les radjas d'Adjmir, de Canoge, etc. Vaincu de nouveau, il fut obligé de céder une grande partie de ses possessions à l'occident de l'Indus. Du reste, on stipula dans le traité que les populations brahmanistes et bouddhistes conserveraient le libre exercice de leur religion, et, à travers de nombreuses vicissitudes, l'idolâtrie se maintint dans le pays pendant un grand nombre de siècles.

Sebektekin mourut l'an 997 de Jésus-Christ, et, après quelques troubles intestins, l'autorité passa aux mains de son fils Mahmoud. Cet événement fut le signal d'une ère nouvelle pour les Indiens, d'une ère à laquelle les indigènes auraient pu rattacher leur kalyoga ou âge de malheur, beaucoup plus convenablement qu'à des faits qui se seraient passés il y a cinq ou six mille ans, et qui n'ont jamais existé que dans leur imagination. Mahmoud, à l'exemple de son père, était retenu par les liens les plus puissants au service des princes Samanides, et il ne pouvait se dispenser de prendre part aux événements qui avaient lieu dans le Khorassan et la Transoxiane. Il y a plus : comme la dynastie des Samanides était alors sur son déclin, et que le nom du souverain de Gazna se trouvait dans toutes les bouches, on s'habitua à regarder Mahmoud comme l'arbitre des événements. Ce fut ce qui lui valut de la part du kalife de Bagdad le titre de *Yemin-Eddaulé* ou bras droit de l'empire. Mais, malgré des intérêts si divers, Mahmoud eut toujours un penchant particulier pour la guerre à faire contre les idolâtres de l'Inde. Il y trouvait l'avantage d'envahir des contrées extrêmement

riches, et, de plus, il acquérait la réputation d'un prince ami de la religion.

La première expédition de Mahmoud contre les idolâtres eut lieu dans l'année 1001 de Jésus-Christ. Djayapâla avait de nouveau traversé l'Indus avec 12,000 cavaliers, 30,000 fantassins et 300 éléphants armés en guerre. L'action eut lieu dans les environs de Peïschaver; mais telle était la supériorité des Turks, que le roi fut fait prisonnier avec la plus grande partie des siens. Le roi, pour racheter les captifs, céda ce qui lui restait à l'occident de l'Indus; quant à lui, une ancienne coutume voulait que tout prince qui tombait entre les mains d'un étranger, fût par là même déchu du pouvoir; d'ailleurs Djayapâla était devenu vieux. A son retour dans sa capitale, il fit allumer un grand bûcher; on lui coupa les cheveux, et il se brûla. Il eut pour successeur son fils Anandapâla, dénomination qui signifie le *gardien du bonheur*.

Mahmoud franchit l'Indus pour la première fois, l'an 1005, et alors commencèrent les sanglantes expéditions qui, considérées sous un point de vue général, n'avaient pas d'analogue dans l'histoire. Mahmoud s'annonçait comme voulant forcer les Indiens à abandonner leurs superstitions et à embrasser l'islamisme. Toute population qui ne se donnait pas aux vainqueurs était exterminée; les hommes en état de porter les armes étaient massacrés; les femmes et les enfants étaient faits esclaves. On démolissait les temples, et les idoles les plus vénérées étaient transportées, après avoir été mises en pièces, à Gazna, où elles servaient de trophées; pour les richesses du pays, elles devenaient la proie des soldats. Ce n'est pas ici le lieu de raconter ces invasions barbares; il suffira d'en esquisser quelques traits.

Les anciens rois de Kaboul, qui, à la fin, ne possédaient plus que le Penjab, avaient été emportés par ce torrent irrésistible. D'un autre côté, le bruit de ces victoires qui enrichissaient le dernier des soldats, avait attiré une multitude d'aventuriers et de fanatiques de tous les pays, qui demandaient à grands cris à prendre part aux mérites et aux fruits de la guerre sacrée. L'an 1018, Mahmoud, qui applaudissait à

ce zèle, se mit en marche pour porter l'étendard musulman sur les bords du Gange. Les musulmans prirent leur route par la ville de Mathoura, située sur les rives de la Djomna, et dont le nom se rattache aux anciennes traditions du pays. Ce fut là, suivant les indigènes, que naquit Crichna, personnage qui tient maintenant une si grande place dans le culte national. Encore à présent, les princes de la presqu'île se font un devoir d'entretenir un palais dans cette ville. Quand les musulmans y entrèrent pour la première fois, il s'y trouvait mille palais de marbre, et une quantité innombrable de temples. La ville fut saccagée, et les temples furent livrés aux flammes.

L'objet principal que se proposait Mahmoud était de soumettre aux lois du Coran la ville de Canoge, dont le nom retentissait depuis si longtemps aux oreilles des Persans et des Arabes. Pour rendre le triomphe complet, il aurait voulu se mesurer en bataille rangée avec le roi de Canoge, et humilier en sa personne toute cette suite de maharadjas auxquels l'Orient avait successivement rendu hommage. Mais l'autorité du roi actuel de Canoge ne s'étendait guère au delà de sa capitale; à l'approche des musulmans, le roi prit la fuite avec la plus grande partie des habitants; Canoge et les sept châteaux qui défendaient sa vaste enceinte furent occupés le même jour.

Mahmoud, avant de retourner dans sa capitale, se présenta devant les divers châteaux où s'étaient fortifiés les anciens gouverneurs de province, devenus, avec le temps, des radjas indépendants. Rien ne put résister à ses efforts impétueux. Plusieurs châteaux furent pris d'assaut; dans quelques-uns, les guerriers se percèrent de leurs propres épées, ou se précipitèrent du haut des remparts, qu'ils n'étaient plus en état de défendre.

La dernière expédition de Mahmoud dans l'Inde eut lieu l'an 1025, et elle fut dirigée contre la ville de Soumenat, sur les côtes du Guzarate. Soumenat avait été d'abord une ville importante par son commerce et ses richesses. Bientôt elle devint une espèce de sanctuaire où l'on accourait, dans un esprit de piété, de toutes les parties de la presqu'île. Soumenat est une expression sanscrite, composée des mots

soma et *nata,* signifiant *le maître de la lune.* Cette dénomination servait de titre à Siva, une des trois divinités adorées par les brahmanistes. L'emblème du dieu avait été placé sur les bords de la mer, sous l'image d'une pierre en forme de cône. Deux fois chaque jour, au lever et au coucher de la lune, et d'une manière beaucoup plus sensible, deux fois chaque mois, lorsque la lune croît ou décroît, l'eau de la mer venait baigner la pierre en guise d'hommage. Telle est l'origine du titre donné à Siva, et qui servait à désigner la ville elle-même. Le culte de Siva était très-répandu dans les contrées situées au midi et à l'occident de l'Indus, et l'on voyait dans beaucoup de temples la même figure exposée à la vénération du peuple. Mais la pierre de Soumenat avait la réputation de guérir les maladies chroniques et les autres maux pour lesquels il n'existe pas de remède naturel. Tous les jours on lui offrait de l'eau puisée dans le lit du Gange et des fleurs cueillies dans la vallée du Cachemire.

Mahmoud était impatient de couronner ses exploits en brisant la pierre de Soumenat, et en partageant à ses guerriers les richesses que la superstition des indigènes avait amoncelées dans ce lieu. Il prit sa route par les villes de Moultan, Adjmir et Anhalvara; comme les radjas du pays s'attendaient à une éclatante vengeance de la part de leur divinité chérie, ils ne prirent pas la peine de susciter aux musulmans le moindre obstacle. Mahmoud trouva à Soumenat une immense multitude, qui avait juré de périr avec son idole. Après un effroyable carnage, les musulmans entrèrent dans la ville, où de nouveaux massacres eurent lieu; il ne se sauva que quelques habitants, qui montèrent sur des navires et s'enfuirent dans l'île de Ceylan. Quand la nouvelle de ce désastre se fut répandue, les radjas d'Anhalvara et d'Adjmir firent leurs préparatifs pour attaquer Mahmoud à son retour, et lui arracher son butin. Les musulmans, pour échapper au danger, se détournèrent vers la gauche, et s'engagèrent dans le désert de sel, situé au sud-est de l'Indus, où ils faillirent périr de soif.

Mahmoud mourut l'an 1030, âgé d'environ soixante ans. Les troubles qui accompagnèrent sa mort et l'incapacité de ses successeurs ne per-

mirent pas, du moins pendant quelque temps, à l'islamisme de faire de nouveaux progrès dans la presqu'île; mais la porte était ouverte aux envahisseurs, et elle ne se ferma plus.

J'ai dit que de tout temps, si l'on excepte les villes maritimes, les Indiens ont eu de la répugnance à établir des rapports avec les étrangers. La division des castes, la crainte de rien manger de ce qui a eu vie, l'indolence naturelle de la nation, un sentiment d'orgueil qui rapporte tout au pays, et qui a pour première source une ignorance native du véritable état des choses, voilà bien des causes de gêne pour les Indiens qui auraient voulu voyager au dehors, et pour les étrangers qui cherchaient à avoir accès auprès des indigènes. Ainsi, l'on ne doit pas mettre sur le compte des invasions de Mahmoud ce qui était l'effet du caractère national; mais le fanatisme des musulmans et les barbaries qui souillèrent leurs victoires modifièrent l'aspect général du pays, et ces changements n'ont commencé à s'effacer qu'à mesure que l'esprit libéral des Européens a permis aux indigènes de revenir à leurs dispositions naturelles.

Le premier effet des cruautés de Mahmoud fut de changer la réserve des Indiens, à l'égard des étrangers, en un sentiment d'horreur qui n'admettait de ménagement d'aucun genre. Écoutons Albyrouny, qui était entré dans l'Inde à la suite de l'armée musulmane, et qui fut en position de bien connaître la vérité. Albyrouny rapporte que les sciences indiennes s'étaient réfugiées dans la vallée du Cachemire et la ville de Benarès, lieux restés inaccessibles aux armes de Mahmoud, et que, les habitants ayant pris le parti de s'isoler de plus en plus, leurs idées s'étaient sensiblement rétrécies. « Les Indiens, ajoute-t-il, ont toujours professé une opinion exagérée d'eux et de ce qui les touche, de leur origine, de la puissance de leurs rois, de la prééminence de leur religion et de la supériorité de leurs lumières. Ils font mystère de leur savoir entre eux; à plus forte raison ils en font mystère pour les étrangers. A leurs yeux, il n'y a pas d'autre terre que l'Inde, il n'y a pas d'autre nation que les Indiens. »

Suivant Albyrouny, les princes du Cachemire, qui, pour leur dé-

fense, se fiaient principalement aux montagnes rangées autour de leur vallée, s'étaient toujours montrés défiants à l'égard des hommes du dehors, et encore ils n'avaient pas pu se préserver entièrement de l'invasion des tribus turques qui occupaient le Thibet et les contrées voisines. Ils ne se fiaient qu'aux juifs, qui, à ce qu'il paraît, étaient alors nombreux dans le pays, et dont quelques voyageurs modernes ont cru reconnaître les traits dans la population actuelle. A partir des guerres de Mahmoud, les rois de Cachemire se montrèrent plus sévères que jamais, et on ne laissa plus entrer dans la vallée que les Indiens qui avaient quelque répondant parmi les habitants.

On sait que les Indiens possèdent un théâtre national, et plusieurs pièces de ce théâtre, qui ont été traduites dans nos langues d'Europe, montrent que la société réunissait anciennement les personnes des deux sexes. Un auteur arabe du xe siècle, que cet usage avait frappé d'étonnement, s'exprime ainsi : « La plupart des princes indiens, les jours de réception publique, laissent voir leurs femmes aux hommes qui font partie de la réunion, qu'ils soient du pays même ou qu'ils viennent du dehors. Aucun voile ne les dérobe aux regards des assistants. » A mesure que l'influence musulmane se fit sentir dans la presqu'île, les femmes des indigènes furent reléguées dans le fond de leurs appartements, et les mœurs publiques se ressentirent nécessairement de cette absence [1].

Si de l'histoire des Indiens nous passons à leurs notions en astronomie, nous verrons que, bien loin de remonter aux temps primitifs, comme le voulait Bailly, ces notions sont, en général, fondées sur les travaux des Grecs. Mais, d'un autre côté, les sciences indiennes reposaient déjà sur des bases solides, quand les Arabes apportèrent le concours de leur zèle et de leur perspicacité, et l'on ne peut admettre l'opinion d'Anquetil-Duperron, qui attribue aux Arabes le mérite d'avoir initié les Indiens.

Les principaux traités astronomiques des Indiens portent le titre de *Siddhanta,* mot sanscrit qui signifie *vérité absolue;* et ces traités sont

[1] *Relation des voyages des Arabes et des Persans,* t. I, p. 153.

autant astrologiques qu'astronomiques; car dans l'Inde, comme en général chez les Romains, l'astrologie n'a guère été séparée de l'astronomie.

Or, parmi les siddhantas, il y en a un ou deux qui ont été composés par des Grecs ou des Romains établis dans l'Inde dans les premiers siècles de notre ère. Varaha-Mihira, voulant montrer les égards que l'on doit aux brahmes, s'exprime ainsi : « Les Grecs, bien qu'ils soient impurs, ont droit à nos respects, à cause des services qu'ils ont rendus aux sciences, à plus forte raison les brahmes. »

Les Indiens, outre leur division du cours de la lune en mansions, admettent la division du zodiaque en douze signes. Il y a plus; les figures de ces signes sont les mêmes que celles que les Grecs nous ont transmises; les dénominations elles-mêmes sont en général grecques. Un des membres les plus savants de l'Académie des inscriptions, M. Letronne, émit, il y a quelques années, l'opinion que le zodiaque indien était un emprunt fait aux Grecs, et la même induction résultait de certains passages d'un traité de Varaha-Mihira, qui furent publiés en 1827 dans les Transactions de la société de Madras. En vain l'on a prétendu que ces passages avaient été fabriqués après coup par les indigènes, comme cela a eu lieu malheureusement pour d'autres écrits, au commencement de ce siècle. L'équivalent de ces témoignages se retrouve dans les extraits recueillis par Albyrouny.

Néanmoins, l'on ne peut refuser aux Indiens une aptitude très-remarquable pour tout ce qui tient au calcul, et c'est à eux que nous sommes redevables de notre système de numération. D'une part, les chiffres que nous nommons *arabes,* sans doute parce que ce sont les Arabes qui nous les ont communiqués, sont appelés par les Arabes *indiens;* de l'autre, Massoudy, écrivain arabe de la moitié du xe siècle, et Albyrouny, écrivain de la première moitié du xie, s'expriment nettement à cet égard.

Les contrées situées au nord de l'Inde, dans la direction de la Chine, ont toujours été connues d'une manière imparfaite, et l'état physique de ces régions ne permet pas d'espérer qu'on en fasse jamais une des-

cription d'une exactitude rigoureuse. Ajoutez à cela les nombreuses révolutions auxquelles le pays a été exposé, la destruction des tribus les unes par les autres, leurs déplacements et leurs changements de nom. Un autre obstacle est la manière confuse dont les écrivains grecs et romains, et, plus tard, les écrivains arabes, ont parlé de ces populations, la plupart nomades. Chez les écrivains de l'antiquité, les peuples du nord de l'Asie et de l'Europe étaient des Scythes; chez les anciens écrivains arabes, ce sont des Turks; chez les écrivains postérieurs, ce sont des Tartares ou plutôt, comme prononcent les Arabes, les Persans et les Turks, des Tatars. De leur côté, les Chinois se sont fait un plaisir de donner à ces populations des noms quelquefois bizarres, souvent arbitraires[1]. Ils emploient, d'ailleurs, pour les noms étrangers à leur langue un système de transcription tellement imparfait qu'on a souvent de la peine à les reconnaître[2].

Au IXe siècle de notre ère, et dans la première moitié du Xe, les contrées baignées par l'Oxus et le Yaxartes étaient, d'après le témoignage de Massoudy, d'Alestakhry et d'Ibn-Haucal, occupées par les Kharloks au midi et au sud-est, et par les Gozzes au nord-ouest, du côté du lac Aral. Un peuple désigné ordinairement sous la dénomination altérée de Tagazgaz, était établi à l'orient des Kharloks et à l'occident de la Chine; suivant les écrivains arabes, il fallait passer par son territoire pour se rendre, du Khorassan et des autres contrées musulmanes des bords de l'Oxus, dans les provinces de la Chine; enfin, les Thibétains, qui, pendant quelque temps, s'étaient avancés au loin, au nord et au nord-est, avaient été obligés de rentrer dans les montagnes qui terminent l'Inde du côté du nord. Voici comment s'exprime Ibn-Haucal : « De l'Irac à l'Oxus, il y a deux mois de marche; de l'Oxus à la limite des provinces musulmanes, sur le territoire de Fergana, il y a un peu plus de vingt marches ou journées;

[1] Voyez, à ce sujet, les observations d'Abel-Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, p. 8 et suiv.

[2] Je me suis étendu sur les inconvénients de ce système dans mon mémoire sur l'Inde. (Voyez, de plus, l'ouvrage d'Abel-Rémusat cité, p. 45 et 74.)

de là, pour arriver au pays des Tagazgaz, en traversant le pays des Kharloks, il y a un peu plus de trente marches; de là à la mer Orientale, à l'extrémité de la Chine, il y a environ deux mois de marche[1]. »

Massoudy, dans son *Moroudj-aldzeheb,* fournit sur ces régions, ainsi que sur la Chine, quelques détails peu connus, et qui jettent du jour sur l'état ancien de ces vastes contrées. Voici ce qu'il dit : « Au nombre des petits-fils de Japhet, fils de Noé, était Amour. Quand les enfants de Noé se partagèrent les différentes régions de la terre, les enfants d'Amour traversèrent l'Oxus et s'avancèrent, à l'est et au sud-est, jusqu'en Chine. Les uns adoptèrent la vie domiciliaire; les autres, particulièrement les Turks proprement dits, firent choix de la vie nomade. Une partie des enfants d'Amour s'établirent sur les frontières de l'Inde. Pour ceux-ci, la force des rayons du soleil influa sur leur teint, et ils se rapprochèrent des Indiens plus que des Turks. Une autre colonie fixa sa demeure dans le Thibet[2].

Le témoignage de Massoudy, relativement à l'établissement de populations de race turke dans le Thibet et dans la vallée de l'Indus, est confirmé par ce qu'on lit dans l'ouvrage persan intitulé *Modjmel-altevarykh,* et par Albyrouny. Dans le premier ouvrage, les Turks sont représentés comme les maîtres des contrées situées au sud-ouest de l'Indus, dès le ve siècle avant notre ère, sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe[3]. De son côté, Albyrouny dépeint les peuples qui habitaient de son temps le Thibet, le Khoten et les contrées voisines, comme étant de race turke[4]; ces peuples faisaient des incursions jusque dans la vallée de Cachemire.

Suivant Massoudy, les anciens habitants du Thibet étaient d'origine hémyaryte; leur patrie primitive était l'Arabie. Les rois portaient autrefois le titre de *tobba,* à l'imitation des rois du Yémen, et comme souvenir de leur première patrie; mais, au temps de l'auteur, on leur donnait le titre turk de khacan. La langue du pays, qui était hémyaryte, s'était

[1] Ce passage a été rapporté par M. Roorda, *Abul-Abbasi Ahmedis,* Leyde, 1825, p. 50.

[2] *Moroudj-aldzeheb,* t. I, fol. 56, 68 et s.

[3] Voyez mes Fragments sur l'Inde, p. 41.

[4] *Ibid.* p. 115, 117 et 147.

altérée par suite de l'immigration des tribus turkes; celles-ci menaient la vie nomade, à la différence des premiers, qui avaient adopté la vie domiciliaire.

L'opinion qu'exprime Massoudy a été professée par la plupart des écrivains arabes, qui étaient flattés de l'idée que jadis leurs ancêtres avaient conquis le monde entier [1]; mais elle n'en est pas plus vraisemblable. Les Chinois ont écrit le nom des Thibétains avec les deux caractères *thou* et *fan*, qui doivent se lire *thou-po* [2]. Voilà probablement ce qui a fait confondre, par les Arabes, le nom d'un peuple de l'Asie centrale avec le titre de *tobba* que portaient jadis les rois de l'Arabie heureuse. A l'égard des deux classes de la population du Thibet, la distinction faite par Massoudy est confirmée par un missionnaire catholique qui avait longtemps résidé dans ce pays; c'est le père Orazio della Penna. La relation du père Orazio commence ainsi : « Questo « termine Thibet è una parola corrotta in lingua tartara; ma in buon « linguaggio si deve dire *thobot* oppure *tangut katzar. Tangut* significa « abitatore delle case, e *katzar* vuol dire paese o regno, cioè *regno degli « abitatori delle case,* mentre i Tartari dimorano nelle tende fatte di « feltro, o di tele grosse tessute di peli di yak ossiano bovi pelosi, ed « i Thibetani dimorano nelle case [3]. »

Massoudy reprend en ces termes: « Quant à la plus grande partie des enfants d'Amour, ils gagnèrent les bords de la mer Orientale. Ceux-ci partagèrent les provinces de la Chine et en défrichèrent le sol. Le premier qui régna sur eux traça le cours des rivières, extermina les bêtes féroces et planta des arbres. Dans ce pays, la population est si nombreuse que les habitations et les villes se touchent les unes les autres. Les Chinois sont partagés en familles et en tribus, comme le sont les

[1] *Journal asiatique* du mois d'avril 1841, p. 399. Voy. aussi le recueil d'Albert Schultens, intitulé *Historia imperii vetustissimi Joctanidarum in Arabia felice;* Harderwic, 1786, in-4°.

[2] *Recherches sur les langues tartares*, par Abel-Rémusat, p. 391 et 399.

[3] *Journal asiatique* de septembre 1834, p. 177. Sur l'origine des Thibétains, comparez les Tableaux historiques de l'Asie, par Klaproth, p. 136 et suiv. et 211, ainsi que la Description du Thibet. (*Journal asiatique* d'août 1829, p. 104 et suiv.)

Arabes. Ils comptent cinquante générations, plus ou moins, depuis le temps actuel jusqu'à Amour. Ils tiennent compte de ces différences de race dans les rapports de la vie, et les familles évitent de s'allier entre elles, de peur de laisser dépérir le sang[1]. »

Les Chinois, malgré l'époque reculée où remontent leurs traditions historiques, n'ont qu'une idée confuse de leur première origine. Néanmoins, les inductions qu'on peut tirer des documents chinois les plus anciens s'accordent, pour le fond, avec ce que dit Massoudy. D'après les témoignages historiques, géographiques et moraux que M. Édouard Biot a rassemblés et discutés[2], la nation chinoise ne fut d'abord qu'une réunion de pasteurs et de planteurs, établis, avec leurs familles, dans la longue vallée du fleuve Jaune, et liés entre eux par le besoin de se défendre contre les hordes sauvages de ces contrées, alors boisées et marécageuses. Le chef faisait des règlements pour le calendrier, pour les travaux de desséchement d'une utilité reconnue, et pour les peines à infliger aux malfaiteurs. La race dont il était le chef est distinguée par un nom spécial, la race aux cheveux noirs[3], épithète qui convient parfaitement aux tribus turkes; car c'est la même dont se servent les écrivains persans pour désigner, dans les poésies érotiques, les beautés venues du Turkestan[4]. Les mêmes documents paraissent indiquer que la race aux cheveux noirs s'emparait d'un sol sur lequel elle n'était pas née. Le berceau de cette nation semble devoir être placé sur les degrés inférieurs d'une des grandes chaînes de l'Asie centrale, le Kouen-lun, qui, se liant avec l'Himalaya à son extrémité occidentale, s'étend directement de l'ouest à l'est jusqu'aux frontières de la Chine. Ces traditions remontent à plus de deux mille ans avant notre ère. Vers le XIIe siècle avant Jésus-Christ, un nouveau

[1] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 56 et suiv. Voyez aussi le témoignage d'Abou-Zeyd, *Relation des voyages*, t. I, p. 119.

[2] *Mémoire sur la constitution politique de la Chine au XIIe siècle avant notre ère*, par M. Édouard Biot (t. II du recueil des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres).

[3] En chinois *li-min* ou *peuple noir.*

[4] *A Grammar of the persian language*, par William Jones; Londres, 1828, p. 34 et 51.

centre de colonisation se crée dans la partie occidentale de la Chine, dans la vallée boisée de la rivière Weï, un des affluents du fleuve Jaune. Cette colonie s'étend par la conquête ou par des arrangements pacifiques avec les chefs des peuplades sauvages qui l'entourent. Bientôt une lutte s'engage entre les deux centres de civilisation. La famille de l'ouest, aguerrie par ses débats avec les hordes des environs, remporte aisément la victoire sur la famille de l'est, amollie par les douceurs de la paix, et celle-ci est presque exterminée. C'est alors que s'établit la dynastie des Tchéou, qui tient une grande place dans l'histoire des institutions nationales. Sous cette dynastie, la résidence principale du souverain fut établie à Foung, dans la province du Chensi, non loin de Singanfou; ce fut ce qu'on nommait alors la Cour occidentale. A l'orient, dans la province de Honan, non loin du fleuve Jaune et sur les bords de la rivière Fo, on bâtit la seconde cité royale, Lo-y ou Lo-yang, nommée ordinairement la Cour orientale. Le souverain séjournait alternativement dans ces deux résidences, afin de mieux surveiller les différentes parties de l'empire.

Suivant Massoudy, la race qui, parmi les tribus turkes, l'emportait sur les autres par la pureté du sang et la beauté des formes, était celle des Kharloks. Les Kharloks exercèrent jadis la suprématie sur toutes les tribus turkes; ils furent pendant quelque temps maîtres d'une grande partie de l'Asie, et leur prince portait le titre de khacan des khacans. Afrassyab qui, suivant les traditions persanes, régnait à la fois sur la Tartarie et la Chine, et qui envahit la Perse, était l'un d'entre eux. Ce sont les Scythes qui, suivant Hérodote, s'avancèrent jusque sur les frontières de l'Égypte. Massoudy nomme la capitale de leur empire Aman [1]. Au temps d'Ibn-Haucal, ils étaient établis auprès d'Esbydjab, ville située au nord-est de l'Yaxarte [2].

Les Kharloks, ayant été abattus, furent remplacés par les Thibétains. Il est certain, d'après le témoignage des écrivains chinois, que les Thibétains, appelés par eux du nom de Thoufan, jouèrent, aux VIIe et

[1] عمان *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 56 v.

[2] *Traité d'Ibn-Haucal*, p. 247 et suiv. Sur la ville d'Esbydjab, voy. ci-après, t. II (p. 494 du texte arabe).

VIIIe siècles de notre ère, un grand rôle dans l'Asie centrale. Maîtres pendant quelque temps des régions situées au nord, à l'est et au sud-est, ils firent trembler les empereurs de la Chine jusque dans leur capitale. Un auteur chinois rapporte que, à une époque qui répond à l'année 787, l'empereur de la Chine se vit contraint pour sa propre sûreté, de faire alliance avec le roi du Yunnan, le khalife de Bagdad et certains princes indiens[1]. Les armes thibétaines paraissent s'être étendues jusqu'au fond du golfe du Bengale; ce n'est guère que de cette manière qu'on peut expliquer le nom de *mer du Thibet,* donné à cette mer par Alestakhry et Ibn-Haucal[2].

Voici un court aperçu de l'histoire du Thibet. Au commencement du VIIe siècle de notre ère, vivait le roi Srongdsan-Gambo. Le père Orazio della Penna attribue à ce prince la fondation de la ville de Lassa, et la translation du siége du gouvernement dans cette cité. Suivant l'écrivain mongol Sanang-Setsen, le roi envoya dans l'Inde quelques personnes pour y apprendre l'écriture de ce pays, et se mettre en état de l'accommoder à la langue de ses sujets. C'est à cette époque seulement qu'il est permis de placer l'introduction du bouddhisme et de l'écriture indienne au Thibet, c'est-à-dire, l'origine de la civilisation thibétaine. Quand l'alphabet eut été établi, le roi lui-même s'occupa à traduire quelques livres religieux. Tel fut le respect qui s'attacha à sa mémoire, qu'encore à présent on le considère comme une incarnation divine. De plus, il est cité pour ses conquêtes, et c'est sous son règne que les écrivains chinois placent l'époque de la plus grande puissance des Thibétains. Il mourut en 698, âgé de quatre-vingt-deux ans. Dousrong Mangbo accrut encore la puissance thibétaine, et soumit tous les peuples du voisinage. En 790 naquit, d'une princesse chinoise, Thisrong Itebdsan, qui monta sur le trône en 803, et qui mourut en 845. Le règne de Thisrong est remarquable dans l'histoire thibétaine par la construction de plusieurs temples célèbres, par l'arrivée dans le pays

[1] *Histoire des Huns,* par Deguignes, t. III, p. 22.

[2] Ci-après, p. 297, et *Recherches sur les langues tartares,* par Abel-Rémusat, p. 390.

d'un grand nombre de savants religieux, venus des contrées voisines, et enfin par la traduction en langue thibétaine de plusieurs ouvrages sanscrits, dont quelques-uns n'existent peut-être plus dans la langue originale. Ce fut sous le même règne que se fixa le lamisme, qui est, comme on sait, une ramification du bouddhisme. Thi-tsong-te, né en 866, fut salué souverain en 878, et fit une guerre acharnée aux Chinois. Il mourut en 901. Avec lui finirent la puissance et la gloire des monarques thibétains. Son frère, appelé Dharma, lui succéda et régna jusqu'en 925. Une chronique indigène dit qu'il était attaché à la religion noire, une autre à la religion et aux usages des contrées noires, ce qui a fait penser à M. Schmidt, académicien de Saint-Pétersbourg, qu'il s'agissait ici du culte des khalifes abbassides[1].

Si cet aperçu est exact, ce fut avec Thisrong qu'Almamoun, fils de Haroun-Alraschyd, entra en relations. On sait que les deux fils aînés de Haroun-Alraschyd se nommaient Alamyn et Almamoun. Alamyn, étant destiné au khalifat, resta à Bagdad. Pour Almamoun, il fut chargé du gouvernement du Khorassan et de la Transoxiane. Ce prince, qui joignait les lumières à l'activité, ne tarda pas à acquérir une connaissance parfaite des intérêts des princes idolâtres du voisinage. Plus tard, se voyant forcé de s'éloigner pour aller faire la guerre à son frère, il fit des traités avec ces princes, notamment avec le roi du Thibet[2].

Les Thibétains, en tombant, firent place au peuple connu sous le nom de Tagazgaz. Néanmoins, Massoudy ajoute que, de son temps, les Thibétains étaient encore fort redoutables, et qu'ils ne désespéraient pas de reconquérir léur ascendant. Suivant Massoudy, le Thibet est un des pays les mieux partagés pour l'air, l'eau, les plaines et les montagnes. Les habitants sont si heureux qu'ils ne cessent pas de rire;

[1] *Geschichte der Ost-Mongolen und ihres Fürstenhauses, verfasst von Ssanang Ssetsen Chungtaidschi der Ordus*, traduit du mongol, et accompagné du texte avec des remarques, par M. Schmidt; Saint-Pétersbourg, 1829, in-4°. — Observations sur l'ouvrage ci-dessus, par Abel-Rémusat. (*Journal asiatique* de janvier 1832, p. 36 et suiv.)

[2] Voy. la grande chronique d'Ibn-Alatir, intitulée *Kamel-Altevarykh*, année 194 de l'hégire (810 de J. C.).

jeunes et vieux, tout le monde se livre à la joie. Les fruits sont très-abondants dans leur pays, et l'on y compte beaucoup de villes et de lieux fortifiés [1].

La race turque qui, dans les premières années du xe siècle, l'emportait sur toutes les autres, était celle des Tagazgaz. « Il n'y a pas en ce moment, dit Massoudy, parmi les Turks, de population plus forte, plus nombreuse et mieux gouvernée que les Tagazgaz; ils sont maîtres de la ville de Kouschan [2]; leur empire s'étend depuis le Khorassan jusqu'en Chine. On donne au roi le surnom de roi des bêtes féroces et de roi des chevaux. En effet, il n'y a pas sur la terre d'hommes plus brutaux ni plus prompts à verser le sang, ni qui possèdent un plus grand nombre de chevaux. A la différence du reste des Turks, les Tagazgaz professent le manichéisme [3]. » Précédemment le marchand Soleyman s'était ainsi exprimé : « En deçà de la Chine (à l'ouest), sont le pays des Tagazgaz, peuple de race turke, et le khacan du Thibet. Voilà ce qui termine la Chine du côté du pays des Turks [4]. »

L'empereur de la Chine, dans la conversation qu'il eut avec Ibn-Vahab, vers l'an 874 de notre ère, compta le roi des Tagazgaz parmi les cinq rois les plus puissants de l'univers, et il le qualifia comme le fait ici Massoudy. Mais au temps du marchand Soleyman, c'est-à-dire vers l'an 850, il n'était pas encore parlé, chez les Arabes, du roi des Tagazgaz, comme d'un souverain du premier ordre, ce qui prouve que la puissance de ce roi était d'une date récente [5].

On sait que les manichéens supposent l'existence de deux principes, le principe du bien et celui du mal, le principe de la lumière et celui des ténèbres. Manès, chef de la secte, vivait dans le IIIe siècle de notre ère. Ses doctrines étaient un mélange des croyances chrétiennes, perses et indiennes; elles se répandirent à la fois dans la Tartarie, en Chine, à Ceylan, et dans l'Occident le plus reculé. On a beaucoup écrit en Europe sur ces sectaires. Voici ce qui se trouve dans le *Ketab-al-fihrist*,

[1] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 68 et suiv.

[2] كوشان.

[3] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 56 et 70.

[4] *Relation des voyages*, t. I, p. 60.

[5] *Ibid.* t. I, p. 24 et 81.

ouvrage rédigé à Bagdad vers l'an 987 de notre ère, par Mohammed, fils d'Isaac, surnommé Aboul-Farage[1] : « Manès se disait le paraclet annoncé par Jésus. Il fit des emprunts au magisme et au christianisme. Mais il déprimait tous les prophètes; il les traitait de menteurs et de suppôts du démon, et il identifiait Jésus avec Satan. Manès est l'auteur de sept traités religieux dont l'un est en persan et les six autres en syriaque. Les caractères dont il se servit pour la transcription de ses livres étaient empruntés au syriaque et au persan. Manès appela à sa religion les Indiens, les Chinois et les habitants du Khorassan, et il établit dans chacun de ces pays un homme qui exerçait l'autorité en son nom. Pour être admis dans la secte, il fallait faire profession de dompter ses passions, s'abstenir de la fornication, de la chair d'animal, du vin, du mensonge, etc. Le chef de la secte résidait à Babylone; mais deux partis se formèrent, et l'un des deux s'établit au nord de l'Oxus. »

L'auteur arabe suppose que les manichéens furent les premiers, après les bouddhistes, qui s'établirent au nord de l'Oxus; d'après cela, l'introduction du christianisme en Tartarie serait postérieure à celle du manichéisme. Ce fut, ajoute-t-il, après la mort de Manès, que, persécutés par le roi de Perse, les manichéens s'enfuirent au delà de l'Oxus. Ils furent accueillis par le roi des Turks, qui porte le titre de khan. Néanmoins, quelques-uns revinrent en Perse, à l'époque des troubles qui amenèrent la chute des rois sassanides, et lors de l'invasion arabe[2].

Ensuite, l'auteur poursuit ainsi : « Le nombre des manichéens a beaucoup diminué dans les provinces musulmanes; on en comptait naguère à Bagdad trois cents environ; maintenant, il n'en reste pas cinq. Au commencement de ce siècle, cinq cents manichéens se réunirent à Samarkand et y professèrent publiquement leurs doctrines. Le prince du Khorassan (de la dynastie des Samanides) voulut les faire mourir. A cette nouvelle, le roi de la Chine, ou plutôt, dans mon opinion, le prince des Tagazgaz[3] fit dire au prince du Khorassan : « Il y « a dans mes états un beaucoup plus grand nombre de musulmans qu'il

[1] Tome II de l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, fol. 192 et suiv.

[2] Ouvrage cité, fol. 209.

[3] Ce nom est écrit ici العزعر.

« n'y a de manichéens dans les tiens. Si tu fais mourir un seul de mes « coreligionnaires, je tuerai tous les musulmans de mes états et j'abat- « trai leurs mosquées. » Ces paroles engagèrent le prince à épargner la vie des manichéens, et on se borna à les soumettre à la capitation.

Le passage du *Ketab-alfihrist* vient à l'appui de ce que rapporte Massoudy. Le manichéisme se maintint encore longtemps dans le cœur de la Tartarie. Ibn-Alathir cite dans sa Grande chronique, sous l'année 536 de l'hégire (1142 de J. C.), un roi tartare, d'origine chinoise, qui appartenait à cette secte. Ce ne fut pas la seule croyance religieuse qui fut apportée des pays étrangers parmi ces populations naturellement simples et crédules; les Indiens y introduisirent le brahmanisme et le bouddhisme; les Persans, dont la grande majorité était restée fidèle au culte de Zoroastre, y propagèrent le magisme; enfin, le christianisme ne tarda pas à y faire de nombreux prosélytes.

A l'époque où, sous les successeurs dégénérés des khalifes Almansour et Haroun-Alraschyd, les esclaves amenés du Turkestan à Bagdad étaient chargés de la garde du souverain, les Tagazgaz fournirent un nombreux contingent. C'est à cette race qu'appartiennent les princes Thoulounides qui, aux IXe et Xe siècles, régnèrent avec éclat en Égypte[1]. Ces diverses circonstances augmentent le désir qui vient naturellement de savoir à quel peuple connu répondent les Tagazgaz. Moïse de Khorène, qui écrivait au Ve siècle de notre ère, parle d'une vaste contrée nommée *Kouschan* ou *Couchan*, et située au midi et au nord de l'Oxus[2]. Il est permis de supposer que le lieu dont parle Moïse de Khorène est le même que celui dont Massoudy fait mention[3]; mais cette coïncidence ne nous éclaire pas sur la position qu'il occupait.

[1] *Abul-Abbasi Ahmedis Tulonidarum primi vita et res gestæ*, par M. Roorda, p. 2 et 50.

[2] *Histoire d'Arménie*, par Moïse de Khorène, texte arménien et traduction française de M. Levaillant de Florival, t. I, p. 309 et ailleurs. (Voyez aussi la relation arménienne du P. Élisée, traduction du P. Garabed, Paris, 1844, p. 303.)

[3] M. Saint-Martin, dans ses notes sur l'Histoire du Bas-Empire, t. III, p. 386, pense que le royaume de Kouschan est le même que celui de la Bactriane; il l'identifie aussi avec le pays dont Massoudy a parlé.

Les Tagazgaz me paraissent n'être pas autres que les Ouigours, ce peuple qui, au milieu de régions barbares, posséda une écriture et une littérature, qui communiqua son écriture aux Mongols, lorsqu'après la mort de Gengis-Khan, ces farouches conquérants sentirent le besoin d'établir parmi eux une administration régulière, et que Bailly a cru être le peuple primitif. A l'égard du lieu appelé Kouschan par Massoudy, il me semble devoir répondre à la dénomination chinoise Kao-tchang, dénomination dans laquelle la dernière lettre ne se prononce pas. L'absence des voyelles, en arabe, permet de prononcer *Kaoschan*, de même qu'en chinois l'imperfection du système d'écriture comporte la prononciation *Kochan*. Voici les raisons sur lesquelles s'appuie cette double identification.

A une petite distance au nord du lac de Lop, se trouvait, jadis, une ville appelée, en chinois, *Kiao-ho* ou la ville du confluent, parce qu'elle était entourée par les deux bras d'une rivière. Sous la dynastie chinoise des Tsin (IIIe et IVe siècle de notre ère), cette ville fut élevée par le gouvernement chinois au rang de cité; en même temps on l'appela *Kao-tchang*, des deux mots *Kao* (élevé) et *tchang* (florissant), à cause de sa position élevée et de la prospérité dont elle jouissait. Le nom de la ville ne tarda pas à devenir celui de toute la contrée. Quand Fahian traversa la Tartarie, vers l'an 400, la principauté de Kao-tchang était debout, et quelques compagnons du voyageur s'y rendirent pour y chercher des secours[1]. Elle est marquée à sa vraie place sur la carte chinoise qui accompagne l'édition de la relation de Fahian, et c'est mal à propos que Klaproth a reculé sa position à l'est.

Le royaume de Kao-tchang fut tantôt indépendant et tantôt compris dans le Céleste empire. La civilisation chinoise s'était naturellement propagée dans le pays; néanmoins, les écrivains chinois font remarquer qu'outre l'écriture chinoise, on y employait aussi des *caractères barbares*.

[1] Page 8 du Foë-kouë-ki. Au lieu des mots de la traduction « Tchi-yan, Hoeï-kian et Hoeï-weï retournèrent immédiatement dans le pays de Kao-tchang », il faut lire : « retournèrent sur leurs pas, se dirigeant vers Kao-tchang. » ainsi que je l'avais présumé et que me l'a confirmé M. Stanislas Julien.

La langue qu'on y parlait semble avoir été le turk. Aux VIIe et VIIIe siècles, le pays fut exposé aux invasions des Thibétains; l'autorité chinoise reprit ensuite le dessus; mais bientôt l'on vit arriver la nation turke, que les écrivains chinois appellent Hoeï-hou et qui, jusque-là, avait habité au sud du lac Baikal, sur le territoire où les Mongols élevèrent plus tard la ville de Karakoroum, et où se trouve aujourd'hui la ville russe de Kiachta. Les Hoeï-hou étendirent leur domination sur les régions voisines du lac de Lop, à l'orient et à l'occident. C'est à partir de ce moment que les Arabes commencent à parler des Tagazgaz, d'abord parce que l'empire des Hoeï-hou confinait aux provinces musulmanes de la Transoxiane; ensuite, parce qu'il fallait passer par le territoire des Hoeï-hou pour se rendre des bords de l'Oxus dans la Chine. *Hoeï-hou* paraît être la forme chinoise altérée du nom des Ouigours[1].

L'an 981, à une époque où la puissance des Tagazgaz était déchue, l'empereur de la Chine envoya une ambassade au roi des Hoeï-hou. La relation rédigée par l'ambassadeur est parvenue jusqu'à nous[2]; ce qu'il rapporte sur le pays de Kao-tchang coïncide parfaitement avec ce qui est dit par les Arabes sur les Tagazgaz; on va en juger : le royaume de Kao-tchang touchait, du côté du sud, au Khoten; du côté du sud-ouest, aux possessions des Arabes et des Persans, et du côté de l'ouest au Thibet. La capitale renfermait une cinquantaine de couvents bouddhistes; mais, de plus, il y avait un temple appelé Mani-ssé ou temple de Manès, lequel était desservi par des prêtres venus de la Perse[3]. Le pays abondait en chevaux; le roi, la reine et le prince royal élevaient chacun des chevaux. On sait en effet qu'en Chine ces animaux sont d'une petite espèce et fort rares; c'est chez les Hoeï-hou

[1] Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie*, t. II, p. 348.

[2] Cette relation a été successivement mise à contribution par le P. Visdelou (*Supplément à la Bibliothèque orientale de d'Herbelot*), par Deguignes (*Histoire des Huns*), par Abel-Rémusat (*Recherches sur les langues tartares*, p. 285). M. Stanislas Julien en a publié une traduction complète dans le Journal asiatique du mois de janvier 1847.

[3] M. Stanislas Julien, induit en erreur par le dictionnaire chinois-sanscrit *Fan-i-ming-i-tsi*, a pris le nom de Mani ou Manès pour le terme sanscrit *mani*, signifiant *perle*.

que l'empereur de la Chine faisait acheter des chevaux pour la remonte de sa cavalerie [1].

A l'endroit où se trouvait le royaume de Kao-tchang, les écrivains arabes, persans et occidentaux placent plus tard le royaume des Ouigours. Au XIII[e] siècle, Plan-Carpin et Rubruquis retrouvèrent le royaume des Ouigours à l'endroit où avait existé la principauté de Kao-tchang. Il y a encore des Ouigours dans la même contrée [2].

Une fois l'identité des Tagazgaz et des Ouigours bien constatée, il se présente une question. L'écriture des Ouigours offre de grandes analogies avec l'ancienne écriture des Syriens et celle des Sabéens; des critiques habiles, tels que Klaproth et Rémusat, ont pensé que l'écriture fut introduite chez les Ouigours par les chrétiens nestoriens, qui se trouvaient encore dans le pays au temps de Gengis-Khan et sous ses successeurs. Le passage du *Ketab-alfihrist* montre que les manichéens pouvaient prétendre au même honneur [3].

L'auteur de la relation du voyage chez les Ouigours dit que les Hoeï-hou avaient réuni plusieurs tribus turkes sous leur autorité. Une de ces tribus est appelée du nom de Cha-to. Son habitation était d'abord aux environs du lac de Lop, dans une contrée qui avait donné son nom à la tribu elle-même. Quand les Thibétains envahirent le pays, les Cha-to abandonnèrent leur demeure pour se transporter vers le nord; puis ils se mirent sous la dépendance de la Chine. C'est probablement aux Cha-to que, vers l'an 880, l'empereur de la Chine demanda du secours, quand il fut chassé de sa capitale par une armée rebelle. Mais sans doute les Cha-to furent soutenus par toute la nation des Tagazgaz, si, comme le rapporte Massoudy, le fils du roi se mit en mouvement avec quatre cent mille hommes à pied et à cheval [4].

[1] *Histoire des Huns*, par Deguignes, t. III, p. 13 et suiv. *Description de la Chine*, par Davis, traduction française, t. II, p. 237.

[2] *Mémoires relatifs à l'Asie*, par Klaproth, t. II, p. 342 et suiv.

[3] En ce qui concerne les Ouigours, j'ai naturellement profité des travaux de Deguignes, d'Abel-Rémusat et de Klaproth; mais, sur quelques points, il m'a semblé que ces savants n'avaient pas eu une idée parfaitement nette de la question.

[4] Voy. la Relation des voyages des Arabes

Au x[e] siècle, les vastes contrées situées à l'orient, au nord et au nord-ouest du lac Aral, étaient occupées par la puissante tribu turke des Gozzes. Suivant Ibn-Haucal, la capitale des Gozzes était la ville de Fergana, située sur le Yaxarte[1]. De plus, au temps de Massoudy et d'Ibn-Haucal, ils occupaient la ville de Yanguy-Kend ou ville neuve[2], près de l'embouchure du Yaxarte dans le lac Aral. Ils étaient maîtres de tout le territoire situé entre le pays des Kharloks et le royaume des Khozars. Ce sont les Gozzes qui, au milieu du xi[e] siècle, passèrent l'Oxus sous la conduite de la famille de Seldjouk et subjuguèrent, en quelques années, la Perse, la Mésopotamie, la Syrie et l'Asie Mineure[3]. Pour les Kharloks, ils étaient établis au nord-est, aux environs de la ville d'Esbydjab[4]. Mais quelle était l'origine des Gozzes?

Les historiens chinois font mention d'une tribu turke qui, dès avant notre ère, était établie aux environs du lac de Lop, et qui fut obligée de faire place à une tribu plus puissante. Cette tribu est appelée par les Chinois des noms de Kiu-szu et Kou-szu, qu'on prononce *qouz*. Or *kiu,* en chinois, a la signification de *char,* et le signe qui l'exprime est susceptible de se prononcer *tchhe;* de plus, on peut prononcer *sse,* au lieu de *szu*. Il est arrivé de là que les écrivains chinois, qui aiment à trouver un sens dans les dénominations données aux nations étrangères, ont appliqué à cette tribu le nom de Tchhe-sse, signifiant dans leur langue *conducteurs de chars*. Quoi qu'il en soit, Klaproth a vu, dans le mot *kou-szu,* l'équivalent de celui de Gozze, et les faits viennent à l'appui de cette manière de voir[5].

et des Persans, discours préliminaire, page CXXXIII et suiv.

[1] *Traité d'Ibn-Haucal,* p. 249 et suiv.

[2] Voy. ci-après, t. II (p. 488 du texte arabe). Massoudy donne à entendre qu'à cette époque la masse de la population n'avait pas encore embrassé l'islamisme. (*Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 41.)

[3] Ci-après, p. 291.

[4] *Traité d'Ibn-Haucal*, p. 247 et 248, et ci-après, t. II (p. 494 du texte arabe).

[5] *Mémoires relatifs à l'Asie,* t. II, p. 349 et suiv. M. d'Ohsson a donné quelques détails intéressants sur les Gozzes et les Kharloks (*Peuples du Caucase,* p. 146 et suiv.). Malheureusement, M. d'Ohsson s'est trompé sur la position des villes d'Esbydjab et de Taraz. Taraz et Esbydjab étaient situées au nord-est du Yaxarte, à quelque distance l'une de l'autre. (Voy. ci-après, t. II.)

Cependant, l'islamisme avait fait des progrès rapides parmi les populations de la Tartarie. Dès le commencement du VIIIe siècle, l'autorité du khalife s'exerça sur toute la contrée située entre l'Oxus et le Yaxarte. L'esprit de prosélytisme et l'activité commerciale propagèrent l'islamisme à Casgar, à Khoten et jusqu'en Chine. Les écrivains chinois désignent les populations tartares qui avaient embrassé la religion musulmane, par Hoeï-hoeï, dénomination dont l'origine n'est pas bien connue[1].

Il a été écrit probablement, chez les musulmans de ces contrées, des ouvrages rédigés, soit en arabe, soit en persan, soit en turk, et destinés à faire connaître les vicissitudes du pays. Si on venait à découvrir quelqu'un de ces traités, on le mettrait en rapport avec le récit des Chinois. Le récit des Chinois servirait à expliquer celui des musulmans, et le récit des musulmans éclaircirait celui des Chinois. C'est ainsi que, dans mon mémoire sur l'Inde, je suis parvenu à mettre dans tout leur jour des faits sur lesquels les Klaproth, les Rémusat, les Wilson et les Lassen n'avaient eu que des idées imparfaites[2]. Un secours qui n'est pas à dédaigner dans cet ordre de questions, ce sont les médailles qui ont été frappées sur les bords de l'Oxus, du Yaxarte, et dans les régions situées à l'est. L'illustre M. Fraehn a fait connaître quelques pièces, qui fournissent des données sur les écritures usitées dans le pays, avant l'introduction de l'écriture arabe[3]; mais le plus grand nombre des médailles appartiennent aux populations que les Chinois distinguent par l'épithète de Hoeï-hoeï, c'est-à-dire aux princes qui avaient embrassé l'islamisme. Ces princes, outre leur nom originaire, qui était turk ou mongol, portaient un nom emprunté aux musulmans, tels que Mohammed, Mahmoud, Haroun; de plus, ils avaient pris, à

[1] *Recherches sur les langues tartares*, par Abel-Rémusat, p. 298 et 322.

[2] Alexandre Burnes, pendant son séjour dans la Bokharie, recueillit quelques ouvrages historiques qui ont été déposés dans la bibliothèque de la Société asiatique de Londres. M. Khanikoff, qui a exploré récemment la même contrée, a également acquis quelques ouvrages du même genre.

[3] *Die Münzen der Chane von Ulus*, Saint-Pétersbourg, 1832, p. 51 et suiv.

l'imitation des princes d'origine musulmane, des surnoms arabes, tels que Schehab-eddin ou tison de la religion, Schems-eddaulé ou soleil de l'empire, etc.

Ibn-Khaldoun fait mention d'un roi turk appelé Bogra, lequel, en l'année 920 de notre ère, s'avança dans la Bokharie, et prit part aux guerres qui avaient lieu dans la contrée[1]. D'un autre côté, les historiens chinois parlent d'un roi turk, appelé Piko, qui mourut l'an 925, et sur le monument duquel on grava une indication de ses belles actions, en caractères khitan, turk et chinois[2]. Bogra et Piko me paraissent être un seul et même personnage. Dans l'alphabet chinois, il n'y a pas la lettre *r*, et à cette époque les Chinois marquaient les articulations sans indiquer la voyelle qui les accompagnait.

Bogra ou Piko était probablement un prince idolâtre ou manichéen. Mais on ne tarde pas à rencontrer à Casgar des princes qui professaient l'islamisme. Tels sont Ilek, qui avait adopté le nom musulman de Soleyman; Bogra, qu'on appelait Schehab-eddin Haroun; son fils Ilek surnommé Schems-eddaulé, et qui, vers l'an 999, mit fin à la dynastie des Samanides, etc. La même remarque s'applique à Khoten. On voit, par ce peu de mots qu'il y avait une différence tranchée entre les rois de Casgar et de Khoten, et les rois Hoeï-hou de Kao-tchang, qui, encore du temps de Gengis-Khan, résistaient à l'influence de l'islamisme. M. Fraehn a confondu les Hoeï-hou et les Hoeï-hoeï, quand il a dit que les princes qui ont fait frapper ces pièces appartenaient à la race d'Éfrassiab, et qu'ils répondaient aux Hoeï-hou des Chinois[3].

Abou-Zeyd dit[4] qu'entre la Sogdiane et la Chine il y a deux mois de marche, mais que cet espace consiste en un désert impraticable, n'offrant ni rivière pour naviguer, ni habitations pour se reposer. Il ajoute que c'est l'aspect désolé de ces contrées qui avait empêché les Arabes d'en faire la conquête et de pénétrer jusqu'en Chine.

[1] *Histoire des Samanides*, par Mirkhond, édition de M. Defrémery, p. 239, n. 52.

[2] *Recherches sur les langues tartares*, page 299.

[3] *Recensio numorum muhammedanorum*, t. I, p. 122-141 et 589 et suiv.

[4] *Relation des voyages*, t. I, p. 114.

Néanmoins, telle est la passion de l'homme pour le mouvement et pour le gain, que, dès la plus haute antiquité, les caravanes ne craignirent pas de s'exposer dans ces contrées sauvages. A l'époque où les peuples maritimes de l'Asie occidentale, les Phéniciens, les Grecs et les Romains ne connaissaient pas encore la route directe de la Chine, c'est-à-dire, dans les premiers siècles de notre ère, un commerce très-actif se faisait, par terre, entre l'Asie orientale et les contrées de l'Occident. Les marchands de la Perse, comme ils le firent plus tard sous les khalifes arabes, partaient du Khorassan et franchissaient l'Oxus; les Romains, à qui la Perse était fermée, passaient au nord de la mer Caspienne. Ptolémée dit que les caravanes se rassemblaient auprès de la *Tour de pierre*, et que c'est de là qu'elles se rendaient dans la Chine, qu'il nomme *pays des Sères*[1]. Sur les cartes qui accompagnent le traité de Ptolémée, la Tour de pierre[2] est placée dans une vallée, entre les sources de l'Oxus et celles d'une rivière qui répond probablement au Yarkend. A quelque distance, du côté de l'orient, est marquée une espèce de col avec l'indication d'une autre tour. Les voyageurs modernes ont trouvé dans la chaîne du Belour des restes de bâtisse qu'ils ont pris pour la Tour de pierre dont parle Ptolémée[3]. Il était naturel que les princes de la contrée élevassent, dans ces lieux sauvages, des moyens de défense pour des hommes venus de loin, et qui peut-être n'avaient pas d'armes; mais on comprend difficilement comment un tel lieu eût pu servir de rendez-vous. On trouve, à peu de distance, la ville de Taschkend, située sur les bords du Yaxarte, et le mot *taschkend* signifie en turk *château de pierre*. Albyrouny, qui écrivait à une époque où les anciennes traditions avaient pu se conserver, dit positivement que Taschkend répond à la Tour de pierre de Ptolémée[4]. Ne serait-il pas

[1] *Géographie de Ptolémée*, liv. VI, c. XIII.

[2] Λίθινος πύργος.

[3] Voy. Heeren, *Idées sur le commerce et la politique des peuples de l'antiquité*, t. III de la traduction française, p. 419 et suiv.; et pour la véritable position de ces débris, voy. l'ouvrage de M. le baron de Humboldt intitulé *Asie centrale*, t. I p. 135, avec la carte qui accompagne l'ouvrage.

[4] Voy. les manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale, *Supplément*, n° 934, fol. 72 v. Pour Taschkend, appelée ordinairement du nom de Schasch, voy. ci-après, t. II (p. 495 du texte arabe).

plus naturel de placer le véritable rendez-vous des caravanes à Taschkend, et de ne considérer les deux tours de pierre marquées sur les cartes de Ptolémée que comme des espèces de corps de garde placés dans les gorges les plus dangereuses [1]?

Le principal objet du commerce qui se faisait à travers ces contrées sauvages était la soie de la Chine. Jusqu'au commencement du VI[e] siècle de notre ère, la route de la Chine par mer fut très-incertaine et environnée des plus grands dangers. Une grande partie de la soie qui se consommait en Perse et dans l'empire romain, était apportée par des caravanes. Les tribus tartares elles-mêmes, excitées par les profits de ce commerce, y prenaient une part active. Quelque fois les Romains, effrayés par les dangers du voyage, achetaient la soie des mains des Perses. Les rois de Perse avaient disposé des marchés dans l'intérieur de la Tartarie, ainsi que des ports sur les côtes de la mer Caspienne et peut-être de la mer Noire. Mais, en 551, des œufs de vers à soie furent apportés de la Chine à Constantinople, et l'empereur Justinien se hâta de faire planter des mûriers dans plusieurs provinces de son empire. En même temps, les progrès de la navigation permirent aux Perses de se rendre directement dans les ports de la Chine. Les routes de la Tartarie commencèrent à être négligées, et les Turks s'emparèrent des marchés et des ports qui étaient entretenus par les Perses [2]. Les objets qui continuèrent à donner quelque activité au commerce de la Tartarie étaient le sel ammoniac, le musc du Thibet, etc.

Massoudy, parlant des mines de sel ammoniac qui se trouvent dans

[1] L'auteur du Périple de la mer Érythrée dit, vers la fin, que la soie était apportée de Chine dans l'Inde par terre, soit jusqu'à Barygaze, en traversant la Bactriane, soit jusqu'à la Limyrice, par le Gange. La première route était celle de Taschkend, la seconde passait à travers l'Himalaïa, dans le Népaul. M. Saint-Martin n'a pas bien compris ce passage. (*Mém. sur l'Arm*, t. II, p. 36.)

[2] Ce qui est dit ici est fondé sur le témoignage d'un écrivain grec du VI[e] siècle, appelé Théophane. (Voy. le recueil intitulé *Excerpta ex legationibus*, édition de Bonn, p. 484 et suiv. et notes, p. 589.) M. de Humboldt s'est occupé d'éclairer la route suivie au nord de la mer Caspienne. (*Asie centrale*, t. II, p. 183 et suiv.) Pour M. Saint-Martin (*Notes sur l'Histoire du Bas-Empire*, t. X, p. 56), il a cru, mal à propos, que, par marchés et ports (τὰ ἐμπόρια καὶ τοὺς λιμένας), Théophane parlait des golfes et des ports de la Chine.

l'Asie centrale, dit avoir vu à Balkh un vieillard plein d'intelligence, qui avait fait plusieurs fois le voyage de Chine, et toujours par terre. Il dit encore avoir connu plusieurs personnes du Khorassan, qui s'étaient rendues de la Sogdiane au Thibet et en Chine, en passant par les montagnes qui produisent le sel ammoniac. Voici les détails qu'il donne[1] : « Les pays situés entre le Khorassan et la Chine renferment les montagnes du sel ammoniac (*nouschader*). L'été, pendant la nuit, on voit des flammes sortir de ces montagnes, sur une étendue d'environ cent parasanges[2]; le jour, il ne sort que de la fumée, à cause que la flamme est éclipsée par la clarté du jour. C'est de ce lieu que vient le sel ammoniac. Au commencement de l'hiver, les personnes qui veulent se rendre du Khorassan dans la Chine se dirigent vers cet endroit. Là est une vallée située au milieu des montagnes et qui a quarante ou cinquante milles de long; les voyageurs s'adressent à des hommes établis dans le pays, et obtiennent leurs services au moyen d'un salaire considérable. Ces hommes portent les effets des voyageurs sur leurs épaules, et font marcher ceux-ci devant eux, en les frappant avec un bâton, de peur qu'ils ne faiblissent sur ce sol brûlant et qu'ils ne s'arrêtent, ce qui entraînerait leur perte. Les voyageurs marchent toujours devant, jusqu'à ce qu'ils atteignent l'extrémité de la vallée. Il y a en ce lieu des bois et des eaux stagnantes; en arrivant, ils se jettent dans l'eau, afin de calmer la chaleur qui les embrase. Aucun animal ne peut s'engager sur cette route. L'été, le sol jette des flammes et personne n'ose se présenter dans la vallée. L'hiver, lorsque les neiges et les pluies ont humecté le sol, la chaleur s'amortit et les flammes s'éteignent. C'est alors qu'on peut se hasarder dans la vallée; mais les animaux ne pourraient supporter une telle chaleur. Les personnes qui viennent de Chine en Khorassan ont recours aux mêmes guides que celles qui vont du Khorassan en Chine, et sont également exposées à recevoir

[1] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, f. 67 v. et f. 68. Ce passage fait partie de l'extrait reproduit dans mon édition de la Relation des voyages, t. II, p. 199 et 200.

[2] Le sens est peut-être : « il s'élève des flammes qu'on aperçoit à la distance d'environ cent parasanges. »

des coups de bâton. Le trajet du Khorassan en Chine, en passant par les montagnes du sel ammoniac, est d'environ quarante journées, et se fait sur un sol tantôt cultivé, tantôt couvert d'eau, tantôt mou, tantôt sablonneux. Il y a une autre route où peuvent passer les bêtes de somme; celle-ci exige quatre mois de marche environ, et l'on est obligé de se mettre sous la protection des tribus turkes. »

Maintenant, voici le témoignage de l'ambassadeur chinois qui, quelques années après Massoudy, visita le pays des Ouïgours: « On tire du sel ammoniac d'une montagne située au nord de Pe-Thing. Du milieu de la montagne, s'élèvent continuellement des jets de fumée; mais elle n'est jamais enveloppée de nuages ni de brouillards. Le soir, on aperçoit, au sommet, des flammes brillantes qu'on croirait produites par des torches. Cette clarté extraordinaire permet de voir les oiseaux et les mulots de montagne et leur donne une teinte rougeâtre. Pour recueillir le sel ammoniac, les habitants portent des souliers à semelles de bois; cette précaution est nécessaire; car les semelles seraient aussitôt brûlées si elles étaient de cuir. Au pied de la montagne, il y a une excavation où se forme une boue noire qui découle au dehors, et se change immédiatement en une sorte de sable. Les gens du pays le recueillent et s'en servent pour préparer les cuirs[1]. »

Les traités chinois et les relations de quelques voyageurs européens font mention de plusieurs mines de sel ammoniac exploitées encore de nos jours dans la Tartarie; ces mines sont désignées par les Chinois sous la dénomination de Ho-chan ou montagne de feu. Une d'entr'elles se trouve dans la chaîne qu'ils appellent Thian-chan ou mont céleste, à l'endroit nommé Pe-chan ou mont blanc. Cet endroit est situé à quelques degrés au nord de Koutché, ville bâtie à l'ouest du lac de Lop et que les Chinois nomment Khueï-thsu[2].

Il reste à fixer la position du lieu appelé Pe-thing. Pe-thing signifie,

[1] *Journal asiatique* de janvier 1847, p. 63 et 64.

[2] Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 109 et 110. Sur les mines de sel ammoniac qui se trouvent dans la Tartarie et sur les volcans en général, voy. l'ouvrage de M. de Humboldt déjà cité, t. II, *passim*.

en chinois, cour du nord; il se trouvait à quelques journées au nord de Kao-tchang. C'est là que les rois de Kao-tchang se retiraient pendant les chaleurs de l'été [1]; or Pe-thing, d'après le témoignage des écrivains chinois, répond au lieu nommé aujourd'hui Ouroumtsi [2].

On a vu que Massoudy faisait mention de deux routes, dont l'une était beaucoup plus longue que l'autre. Il y a plus : les historiens chinois indiquent, pour les commencements du XVII[e] siècle de notre ère, trois routes qui conduisaient de la Chine dans les régions occidentales. Ces trois routes partaient de la province chinoise du Chen-si, située au nord-ouest, et longeaient la partie occidentale de la grande muraille. Leur direction était à l'ouest. Elles sont indépendantes de celle qui, aujourd'hui, mène de Peking dans les provinces russes, à travers la grande muraille, dans la direction du nord-ouest [3]. La première route, qui conduisait au pays de Ta-tsin ou des Romains, passait par Hami, Turphan, Talas, et, après avoir longé le Yaxarte, se prolongeait au nord de la mer Caspienne. La deuxième route passait par Hami, Turphan, Kasgar et Samarcand, puis conduisait, à travers l'Oxus, dans le Khorassan : c'est probablement celle qu'ont eue en vue le marchand Soleyman et Massoudy. Enfin, la troisième route conduisait en Perse par Cha-tcheou, Yarkend, les environs des sources de l'Oxus et le pays de Badakschan [4]. C'est le chemin que paraît avoir suivi le grand Marco-Polo quand il se rendit de Perse en Chine [5].

On jugera de l'activité qui régnait jadis dans ces contrées, par des débris d'établissements qui remontent sans doute à une haute antiquité. Il existe encore au pays de Turphan des tables de marbre ou de pierre

[1] *Journal asiatique* de janvier 1847, p. 61.

[2] Voy. les Mémoires relatifs à l'Asie, par Klaproth, t. II, p. 360 et suiv. On fera bien de consulter aussi la carte qui accompagne l'ouvrage de M. de Humboldt intitulé *Asie centrale*.

[3] C'est la route qui a été décrite par M. Timkowski, *Voyage à Péking*, traduction franç., Paris, 1827, deux vol. in-8° avec atlas.

[4] Comparez l'Histoire de la dynastie Thang, par le P. Gaubil, t. XVI des Mémoires sur la Chine, p. 385, et les Tableaux historiques de l'Asie, par Klaproth, p. 205.

[5] *Marco-Polo*, édition de la Société de géographie, p. 46 et suiv. M. de Humboldt a discuté cette partie du Voyage de Marco-Polo, *Asie centrale*, t. II, p. 390 et suiv.

qui indiquent les anciens noms de la contrée; on y conserve le souvenir de temples et de forteresses bâtis à l'époque de la dynastie Thang. Près du lac de Lop est le lieu où campait la horde des Turks Cha-to. Toute la route est couverte de vestiges d'anciennes villes et de tours construites autrefois, soit par les Chinois, soit par les tribus nomades qui y faisaient errer leurs troupeaux [1].

Ces mêmes contrées reçurent une nouvelle vie dans le cours des XIII[e] et XIV[e] siècles de notre ère, lorsque Gengis-Khan et ses enfants eurent ouvert l'Asie centrale à l'active curiosité des Européens. Il n'était pas rare alors de rencontrer des marchands, des guerriers et des missionnaires qui, bien que nés sur les bords du Rhin, en France et en Italie, avaient bu de l'eau de l'Oxus et du Yaxarte, et avaient franchi la grande muraille [2].

Après que les Occidentaux eurent cessé de parcourir ces contrées, les peuples de la Perse et de la Transoxiane continuèrent à les traverser pour se maintenir en rapport avec les Chinois. Il nous reste la relation abrégée d'une ambassade envoyée en 1420 par le sulthan Schah-Rokh, *au fils du ciel* [3]. D'après les recommandations expresses du sulthan, l'ambassadeur, qui se nommait Gaiat-Eddin, et qu'on surnommait Alnaccasch ou le peintre, devait, à partir du jour où il quitterait Hérat, capitale de l'empire, jusqu'au moment de son retour, noter jour par jour ce qu'il verrait de remarquable. M. Quatremère, qui a publié cette relation, et qui quelquefois, dans ses écrits, est prodigue de ce qu'on ne lui demande pas, n'a pas jugé convenable de dire un seul mot pour aider le lecteur à suivre le voyageur dans des excursions aussi lointaines. Je vais essayer de suppléer à son silence.

[1] *Histoire de la dynastie Thang*, par le P. Gaubil, t. XVI des Mémoires de la Chine, p. 386 et suiv.

[2] Parmi les relations qui nous viennent de cette époque, on peut citer celle du moine Plan-Carpin, sur laquelle M. d'Avezac a publié un excellent travail dans le t. IV du Recueil de la Société géographique de Paris. Voici le titre de la publication de M. d'Avezac : *Relation des Mongols ou Tartares*, par le frère Jean du Plan de Carpin, première édition complète, précédée d'une notice sur les anciens voyages de Tartarie en général, et sur celui de Jean du Plan de Carpin en particulier.

[3] Ci-devant, p. CLXIII.

L'ambassade se mit en marche de Samarkand, se dirigeant vers Taschkend. A Turphan, la plupart des habitants étaient idolâtres, et on voyait la statue de Bouddha sur l'estrade d'un vaste temple. Kamil renfermait une mosquée magnifique et un monastère musulman; mais les infidèles avaient élevé tout auprès un temple sur les murs duquel étaient peintes des figures d'idoles. La première ville chinoise qui se présentait de ce côté était Soktcheou dans le Tangout. Mais en avant de Soktcheou, l'ambassadeur rencontra un château très-fort bordé de tous côtés par des montagnes et appelé *Karaoul.* La route était tracée de telle sorte qu'il fallait nécesairement entrer par une porte du château et sortir par l'autre [1].

A l'époque où les Mongols étaient maîtres de la Chine, Soktcheou était le chef-lieu d'un gouvernement particulier. Raschyd-Eddin s'exprime ainsi : « Soktcheou, ville située sur la frontière du Khatay et à l'entrée du pays des Turks. » On prononce aussi Sotcheou. Elle s'appelait jadis Thsieou-thsiuan [2]. Suivant le récit de l'ambassadeur, Soktcheou était une grande ville, accompagnée d'un château, qui présentait la forme d'un carré parfait. Quatre portes étaient ouvertes au milieu des quatre murailles de la ville, vis-à-vis l'une de l'autre, et comme le chemin était extrêmement droit, elles paraissaient proches, bien que placées à une distance considérable [3]. On voyait dans la ville plusieurs temples d'idoles tenus avec une extrême propreté. Le sol était couvert de briques cuites et polies, et ces briques ressemblaient à des pierres brillantes. A la porte des temples, se tenaient de jeunes garçons d'une belle figure, qui donnaient le signal de la joie et du plaisir; c'étaient eux qui servaient de guides aux étrangers [4]. De Sok-

[1] *Recueil des notices et extraits*, t. XIV, p. 387 et suiv.

[2] *Journal asiatique* de mai 1833, p. 456. Voy. aussi le Dictionnaire des noms anciens et modernes de la Chine, par M. Édouard Biot, p. 185.

[3] Sur la forme carrée des villes chinoises, voyez la Relation du marchand Soleyman, t. I de la Relation des voyages, p. 32.

[4] Ces paroles, bien que couvertes, expliquent un certain passage de la Relation du marchand Soleyman, au sujet duquel on avait attaqué la traduction de l'abbé Renaudot. (Voy. la Relation des voyages, t. I, p. 54.)

suivi. L'auteur fait mention, avant d'avoir atteint le fleuve Jaune, d'une ville nommée Bikan[1]. C'est probablement la ville de Phingyang. L'intention de l'ambassade était, à son arrivée à Soktcheou, de repasser par Kamil et Turphan; mais comme cette route était alors interceptée par des troupes ennemies, elle se détourna vers le sud-ouest et arriva à Khoten à travers le désert. De là elle se rendit à Kasgar, après quoi elle se dirigea vers l'Oxus.

Un accord remarquable existe entre la première route suivie par l'ambassade et la position que j'ai attribuée à la tour de pierre dont parle Ptolémée. Reportons-nous par la pensée à l'époque où les marchands grecs et romains, trouvant la Perse fermée, ne pouvaient se procurer de la soie de la Chine qu'en faisant le tour de la mer Caspienne. Y avait-il un lieu qui fût plus propre à servir de rendez-vous aux caravanes venues du midi et du nord-ouest que la ville de Taschkend?

Maintenant encore ces régions sont traversées par les marchands indigènes. Le thé et la soie de la Chine arrivent par la même voie à Samarcand et à Bokhara; aux caravanes de la Perse et de la Transoxiane se sont jointes les caravanes russes, qui partent d'Orembourg, de Semipolatinsk et de Kiakta, et qui sont devenues de puissants intermédiaires entre la Chine et l'Europe occidentale[2].

Nous sommes entrés en Chine par la voie de terre, à la suite des Arabes et des Persans. Mais les Arabes et les Persans allaient aussi en Chine par la voie de mer; c'était même la route qu'ils suivaient de préférence. Avant donc de prendre pied dans le Céleste empire, il nous convient de revenir sur nos pas, ce qui nous donnera occasion d'explorer les îles de l'Inde et de la Malaisie.

Les mers orientales ont, de tout temps, fait l'admiration des peuples : « Ces mers, dit Abou-Zeyd, recèlent dans leur sein la perle et l'ambre, et leurs montagnes fournissent des pierreries et des mines d'or; les

[1] *Recueil des Notices*, t. XIV, p. 424.

[2] Comparez le Voyage de l'embouchure de l'Indus à Bokhara, par Alexandre Burnes, traduction française, t. III, p. 174 et 347, et l'ouvrage de M. de Humboldt intitulé *Asie centrale*, t. III.

suivi. L'auteur fait mention, avant d'avoir atteint le fleuve Jaune, d'une ville nommée Bikan[1]. C'est probablement la ville de Phingyang. L'intention de l'ambassade était, à son arrivée à Soktcheou, de repasser par Kamil et Turphan; mais comme cette route était alors interceptée par des troupes ennemies, elle se détourna vers le sud-ouest et arriva à Khoten à travers le désert. De là elle se rendit à Kasgar, après quoi elle se dirigea vers l'Oxus.

Un accord remarquable existe entre la première route suivie par l'ambassade et la position que j'ai attribuée à la tour de pierre dont parle Ptolémée. Reportons-nous par la pensée à l'époque où les marchands grecs et romains, trouvant la Perse fermée, ne pouvaient se procurer de la soie de la Chine qu'en faisant le tour de la mer Caspienne. Y avait-il un lieu qui fût plus propre à servir de rendez-vous aux caravanes venues du midi et du nord-ouest que la ville de Taschkend?

Maintenant encore ces régions sont traversées par les marchands indigènes. Le thé et la soie de la Chine arrivent par la même voie à Samarcand et à Bokhara; aux caravanes de la Perse et de la Transoxiane se sont jointes les caravanes russes, qui partent d'Orembourg, de Semipolatinsk et de Kiakta, et qui sont devenues de puissants intermédiaires entre la Chine et l'Europe occidentale[2].

Nous sommes entrés en Chine par la voie de terre, à la suite des Arabes et des Persans. Mais les Arabes et les Persans allaient aussi en Chine par la voie de mer; c'était même la route qu'ils suivaient de préférence. Avant donc de prendre pied dans le Céleste empire, il nous convient de revenir sur nos pas, ce qui nous donnera occasion d'explorer les îles de l'Inde et de la Malaisie.

Les mers orientales ont, de tout temps, fait l'admiration des peuples : « Ces mers, dit Abou-Zeyd, recèlent dans leur sein la perle et l'ambre, et leurs montagnes fournissent des pierreries et des mines d'or; les

[1] *Recueil des Notices*, t. XIV, p. 434.

[2] Comparez le Voyage de l'embouchure de l'Indus à Bokhara, par Alexandre Burnes, traduction française, t. III, p. 274 et 347, et l'ouvrage de M. de Humboldt intitulé *Asie centrale*, t. III.

animaux portent à leur bouche de l'ivoire; la terre produit l'ébène, le bois de brésil (baccam), le bambou (khayzoran), l'aloès, le camphre, la muscade (djouzboua), le girofle, le sandal et les autres substances parfumées ou d'une odeur saisissante. Les oiseaux sont le perroquet et le paon; les bêtes qu'on y chasse sont la civette et la chèvre produisant le musc. On ne finirait pas si on voulait énumérer tous les avantages qui distinguent ces contrées[1]. »

Mais c'est le cas de dire qu'on n'obtient pas de bien sans peine. D'abord, la mer Rouge, par laquelle avaient à passer les vaisseaux partis de l'Égypte et de l'Arabie occidentale, a toujours été d'une navigation très-difficile. Abou-Zeyd s'exprime ainsi : « Les navires qui viennent de l'Océan s'arrêtent à Djidda; les marchandises destinées pour l'Égypte sont transportées de Djidda dans des vaisseaux particuliers à la mer Rouge. Les bâtiments du golfe Persique n'osent pas s'avancer sur cette mer, à cause des difficultés de la navigation, et du grand nombre de rochers qui sortent de l'eau. Ajoutez à cela que, sur les côtes, il n'y a ni gouvernement, ni habitations. Un navire qui vogue sur cette mer a besoin de chercher, pour chaque nuit, un lieu de refuge, de peur d'être brisé contre les rochers; il marche le jour, mais il s'arrête la nuit. Cette mer, en effet, est brumeuse et sujette à des exhalaisons désagréables. On ne trouve rien de bon au fond de l'eau, ni à sa surface[2].

Pour les vaisseaux qui s'aventuraient sur l'Océan, tant ceux qui venaient de la mer Rouge que ceux qui sortaient du golfe Persique, il n'est pas de genres de dangers auxquels ils ne fussent exposés. D'énormes cétacés, auxquels l'imagination effrayée attribuait une longueur de trois ou quatre cents pieds, se trouvaient sur le passage des navires, et menaçaient de les submerger[3]. Néarque prit le parti, pour écarter les monstres, de faire pousser de grands cris à ses compagnons, et de sonner de la trompette. Au commencement de notre ère,

[1] *Relation des voyages*, t. I, p. 143.

[2] *Ibid*. p. 142.

[3] M. le docteur Roulin, dans les notes qu'il a jointes à la Relation des voyages des Arabes et des Persans, a fait quelques remarques à ce sujet. (T. II, p. 78 et suiv.)

on eut l'idée d'employer, à cet usage, une cloche, que le mouvement du vaisseau mettait en branle[1]. A mesure que les navires s'avançaient vers les mers orientales, ils avaient à craindre les trombes et les typhons. « Chacune de ces mers, dit le marchand Soleyman, est exposée à un vent qui l'agite et la soulève, au point de la faire bouillir comme une marmite. Alors l'eau rejette les corps qu'elle contient dans son sein, sur les côtes des îles qui y sont enfermées; les navires sont fracassés, et le rivage se couvre de poissons morts. L'eau jette même quelquefois des blocs de pierre et des montagnes, comme l'arc envoie la flèche[2]. »

Quand on avait échappé aux trombes et aux typhons, l'on avait à se tenir en garde contre le rokh. Le rokh, dont aucun de nos volatiles ne peut donner une idée, apparaissait de temps en temps, sous la forme d'un nuage, au haut des airs, et était assez fort pour engloutir le navire tout entier. Certains voyageurs assuraient avoir vu son œuf, qui était grand comme la coupole d'un édifice. Quelques-uns prétendirent avoir aperçu le rokh, lui-même, interceptant par sa masse les rayons du soleil[3]. Ce n'étaient pas seulement les Arabes et les Persans qui, au moment de se mettre en mer, avaient à implorer la protection divine contre le monstre; les Chinois, qui, depuis un temps immémorial, parcourent les mers situées au delà de la presqu'île de Malaka, et dont l'opinion faisait, par conséquent, autorité, en avaient une peur mortelle[4]. Ce sont probablement les dangers qu'offrent les mers orientales, qui ont fait penser à quelques docteurs musulmans qu'un homme de bon sens ne peut pas songer à se mettre en mer, et

[1] Voy. mes remarques à ce sujet, *Relation des voyages*, t. II, p. 6. L'idée qui avait fait adopter l'usage d'une cloche mue par les vagues, est maintenant mise en pratique par les Anglais, pour les balises et les objets qui ont besoin d'être aperçus de jour et de nuit; elle est si naturelle, qu'une fois imaginée, elle n'a plus pu tomber en désuétude.

[2] *Relation des voyages*, t. II, p. 11.

[3] *Voyage d'Ibn-Bathoutha*, extrait publié par M. Dulaurier. (*Journal asiatique* de mars 1847, p. 241.)

[4] Le rokh est appelé, par les Chinois, du nom de *pheng*. (Voy. le Journal asiatique du mois de septembre 1833, p. 235.)

que toute personne qui s'embarque devrait être privée de ses droits civils[1].

Mais nous sommes trop avancés pour reculer, et il faut absolument que nous pénétrions jusqu'à Java, à Bornéo et aux Philippines. Des difficultés de tout genre sont semées sous nos pas. Ce qui nous enhardit, c'est que nous pouvons profiter de l'expérience des siècles et des ressources accumulées par la science. Que nous importent les récits des Chinois et leurs armées grotesques? Quand ils ont essayé d'opposer aux Anglais leur rokh et leur milice fantastique, les boulets de canon et les fusées à la congrève n'en ont-ils pas fait une prompte justice[2]?

Les relations commerciales entre les côtes de la mer Rouge et du golfe Persique, d'une part, et, de l'autre, la côte orientale de l'Afrique et la côte occidentale de la presqu'île de l'Inde, remontent à une haute antiquité. On ne peut douter que tel ne fût l'objet de certaines expéditions des Phéniciens, expéditions auxquelles le roi Salomon ne voulut pas rester étranger. Ce fut par cette voie que les produits de l'Arabie Heureuse, de la côte de Sofala et des parages de l'Inde se répandirent en Occident. Ce commerce était une source de richesses sans cesse renaissantes.

Ces relations se conservèrent sous les rois grecs qui se partagèrent les états d'Alexandre; elles furent la base principale de la grande importance qu'acquirent en peu de temps Alexandrie en Égypte, et Séleucie sur les bords du Tigre. Néanmoins, le trajet fut pendant longtemps lent et pénible. On sait que, dans les mers orientales, au nord de l'équateur, il règne, sauf quelques endroits resserrés, des vents périodiques, qui, pendant six mois (c'est-à-dire depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'octobre), soufflent du sud-ouest au nord-est, et, pendant les six autres mois, du nord-est au sud-ouest.[3] Mais l'im-

[1] Voy. mes Extraits des historiens arabes des croisades, Paris, 1829, p. 370 et 476.

[2] Pour ce qui suit, j'ai fait de nombreux emprunts au discours qui précède ma traduction de la Relation des voyages des Arabes et des Persans; mais, en bien des cas, j'ai supposé que le lecteur avait cet ouvrage sous la main.

[3] Pour avoir une idée précise de ces vents, que nous appelons, à l'exemple des Arabes,

perfection de la navigation ne permettait pas encore aux vaisseaux de perdre les côtes de vue, circonstance qui, à la moindre tempête, les obligeait de s'arrêter. Pour donner plus de facilité aux expéditions maritimes, les rois Ptolémées fondèrent des lieux de relâche sur toute la côte occidentale de la mer Rouge, et jusqu'au milieu des solitudes du Zanguebar. D'un autre côté, les rois Séleucides cherchèrent à tirer parti des îles du golfe Persique et des lieux de retraite qu'offrait la côte orientale de ce vaste bassin.

Tout à coup il se fit une tentative qui changea la face de la navigation dans les mers orientales. Vers le milieu du Ier siècle de notre ère, un navigateur romain nommé Hippalus, se fiant à la périodicité constante des vents, résolut de quitter la côte, pour s'abandonner à leur direction. Au moment où la saison était favorable, il se rendit en droite ligne, du détroit de Bab-almandeb, vers le golfe de Cambaye. Six mois plus tard, il profita du changement de vent pour retourner au lieu d'où il était parti. L'exemple d'Hippalus fut suivi, et le commerce des épiceries et de la soie prit un essor inespéré. On ne suivait les côtes qu'autant qu'on avait à s'arrêter sur le rivage, soit de l'Arabie méridionale, soit du Mekran, ou bien aux bouches de l'Indus.

Dès cette époque, les navires chinois partaient des côtes du Céleste empire, et venaient à Java, à Malaca, à Ceylan et dans le voisinage du cap Comorin. C'est là que se faisait l'échange des produits de l'Orient et de l'Occident. Pline, parlant de l'île de Ceylan, s'exprime ainsi : « Ultra montes Emodos, Seras quoque ab ipsis aspici, notos etiam « commercio : patrem Racchiæ commeasse eo : advenis sibi Seras oc- « cursare [1]. »

Au rapport de l'auteur du Périple de la mer Érythrée, lequel écri-

du nom de *mousson*, du mot arabe *maussem*, qui signifie *époque marquante*, on fera bien de consulter les deux ouvrages suivants : 1° *Instruction sur la navigation des Indes orientales*, par d'Après de Mannevillette, réimpression de 1811, Paris, grand in-8°; 2° *India directory*, par Horsburgh, traduction française de M. Leprédour, sous le titre d'*Instructions nautiques sur les mers de l'Inde*, Paris, 1834, cinq volumes in-8°.

[1] *Historia naturalis*, lib. VI, cap. XXIV.

vait vers la fin du IIe siècle de notre ère, les Romains avaient formé des établissements à Aden et sur d'autres points de l'Arabie Heureuse, ainsi que dans l'île de Socotora, alors habitée par des colons arabes et grecs, sans compter les indigènes. L'usage de la langue grecque subsistait encore à Socotora, au temps de Cosmas, écrivain grec d'Égypte, du commencement du VIe siècle de notre ère[1].

L'activité commerciale, entretenue par la politique des Romains, se manifestait également dans les états de la Perse. On sait que, sous la domination des Parthes, Séleucie, qui avait reçu de son fondateur des franchises particulières, arriva à un haut degré de prospérité. Cette prospérité s'accrut sous les rois Sassanides, lorsque cette cité se trouva comprise dans un ensemble de bourgs bâtis sur les deux rives du Tigre, et désignés par la dénomination commune de Madaïn ou villes[2]. La vallée de l'Euphrate ne resta pas étrangère à ce mouvement. Les Arabes avaient bâti au sud-ouest de l'antique Babylone, à quelque distance du lit actuel du fleuve, la ville de Hira[3], qui était devenue le chef-lieu d'une principauté vassale de la Perse. Deux écrivains arabes s'accordent même à dire que, dans la première moitié du Ve ou VIe siècle de notre ère, cette ville voyait constamment, amarrés devant ses maisons, des navires venus de l'Inde et de la Chine. La cité regorgeait de richesses, et la campagne, qui n'offre plus aujourd'hui qu'une affreuse solitude, présentait l'aspect le plus animé[4]. Une autre place de commerce était Obollah, ville située au-dessous du confluent du Tigre et de l'Euphrate, non loin du lieu où fut bâtie, plus tard, Bassora, et nommée, par les Grecs, *Apologos*[5]. Obollah servait de lieu de relâche aux navires qui montaient et descendaient le Tigre et l'Euphrate. De

[1] Cosmas, *Topographia christiana*, édit. de Montfaucon, t. II, p. 178. Voy. aussi le mémoire de M. Letronne sur l'inscription grecque du roi nubien Silco, *Nouveau recueil de l'Académie des inscriptions*, t. IX, p. 173.

[2] Ci-après, t. II. (P. 302 du texte arabe.)

[3] Ci-après, t. II. (P. 298 du texte arabe.)

[4] Ces auteurs sont Massoudy, *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 42 et suiv. et Hamza d'Ispahan, écrivain du milieu du IVe siècle de l'hégire, Xe siècle de notre ère. (Voyez l'édition de Hamza, par M. Gottwaldt, p. 102.)

[5] Ci-après, t. II (p. 308 du texte arabe). Voy. aussi les Mémoires sur l'Arménie, par M. Saint-Martin, t. II, p. 312.

plus, c'est là que s'arrêtaient les gros vaisseaux qui avaient besoin du secours de la marée.

Au temps de Cosmas, l'éclat du nom romain qui, pendant un grand nombre de siècles, avait tenu la première place dans les mers orientales, commençait à pâlir[1]. Procope, qui écrivit quelques années plus tard, dit que les Persans s'étaient rendus maîtres des marchés de l'Orient[2]. On sait que c'est par l'Égypte que l'empire romain communiquait avec les pays du poivre et des autres épiceries. Or, à mesure que la partie occidentale de l'empire devint la proie des Barbares, le goût du luxe et la consommation des produits de l'Inde diminuèrent à proportion. L'époque où le commerce persan eut le plus d'activité, me paraît avoir été le règne de Cosroès Nouschirevan, vers le milieu du VIe siècle. Les écrivains persans et arabes nous apprennent que Nouschirevan fit une invasion dans la partie inférieure de la vallée de l'Indus, qui, au temps de Darius, fils d'Hystaspe, formait une province perse, et que même il envoya une flotte sur les côtes de Ceylan, où apparemment les marchands persans avaient été victimes de quelque injustice[3].

Jusqu'à cette époque, l'île de Ceylan avait été l'entrepôt général du commerce des mers orientales[4]. On vit alors s'opérer une révolution dont les effets se firent sentir jusqu'à la fin du Xe siècle. Les jonques chinoises vinrent dans les ports de l'Arabie et de la Perse, et les navires arabes et persans se rendirent sur les côtes du Céleste empire. Cosmas, qui mourut l'an 536, ne fait pas mention d'un événement aussi important.

L'historien Thabary, qui écrivait dans la dernière moitié du IXe siècle, parle des flottes indiennes qui, dans les derniers temps de la domination des Sassanides, remontaient le Tigre jusqu'à Obollah[5]. Cette

[1] *Topographia christiana*, p. 337 et 1838.

[2] *De bello Persico*, lib. I, cap. XX.

[3] *Traité de Hamza*, p. 58.

[4] Pour le tableau que Cosmas fait de Ceylan, voy. l'ouvrage de Heeren sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité, t. III de la traduction française, p. 435.

[5] Voy. l'édition publiée par M. Kosegarten, t. II, p. 8 et 10.

et dans l'île de Ceylan. Tout porte à croire que, mêlés aux Persans, ils exerçaient dès lors dans ces parages le même ascendant que plus tard.

Ce qui est dit ici se trouve appuyé par les faits qui eurent lieu dès les premiers temps de l'islamisme. Quand Mahomet parut sur la scène, tous les regards se tournèrent vers lui; mais, cinq ans seulement après sa mort, une flotte, partie des côtes de l'Oman, alla porter le ravage aux bouches de l'Indus et sur les côtes de la presqu'île indienne[1]. Dès avant la fin du VIIe siècle de notre ère, une colonie de marchands musulmans était établie dans l'île de Ceylan où, depuis longtemps, toutes les religions étaient tolérées. Quelques femmes musulmanes, qui avaient perdu leurs parents à Ceylan, et qui, pendant qu'elles retournaient dans leur patrie, furent enlevées par des pirates indiens, fournirent un prétexte au fameux Hedjadj pour envahir la vallée de l'Indus[2]. L'an 758 de J. C. les Arabes et les Persans établis en Chine, dans le port de Canton, étaient assez nombreux pour exciter un tumulte dans la ville et la mettre au pillage[3].

Lorsque le nouvel empire eut pris son assiette, lorsque surtout les khalifes abbassides eurent transporté le siége du gouvernement sur les bords du Tigre, le commerce prit un essor extraordinaire. Quand vit-on, du moins, à une époque où l'on n'avait pas encore doublé le cap de Bonne-Espérance, et où la vaste mer de l'Inde formait, pour ainsi dire, un bassin à part, quand vit-on des conditions plus favorables pour donner de la vie à ces parages? Les Khalifes réunissaient sous leurs lois l'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie et toute la Perse. Alexandrie avait conservé une partie de son ancienne importance; pour Séleucie, elle était tombée; mais elle était remplacée par Bassora qui, dès sa fondation, sous le khalife Omar, servit de rendez-vous aux navires, et par Bagdad, qui, sous le titre de *ville de la paix*, devint la cité la plus opulente de l'Orient.

[1] J'ai rapporté un passage de Beladory à ce sujet (*Fragments arabes et persans*, p. 182).

[2] *Fragments sur l'Inde*, p. 189.

[3] *Abrégé de l'histoire chinoise de la grande dynastie Tang*, par le P. Gaubil, dans les Mémoires concernant l'histoire et les sciences des Chinois, t. XVI, p. 84.

et dans l'île de Ceylan. Tout porte à croire que, mêlés aux Persans, ils exerçaient dès lors dans ces parages le même ascendant que plus tard.

Ce qui est dit ici se trouve appuyé par les faits qui eurent lieu dès les premiers temps de l'islamisme. Quand Mahomet parut sur la scène, tous les regards se tournèrent vers lui; mais, cinq ans seulement après sa mort, une flotte, partie des côtes de l'Oman, alla porter le ravage aux bouches de l'Indus et sur les côtes de la presqu'île indienne[1]. Dès avant la fin du VIIe siècle de notre ère, une colonie de marchands musulmans était établie dans l'île de Ceylan où, depuis longtemps, toutes les religions étaient tolérées. Quelques femmes musulmanes, qui avaient perdu leurs parents à Ceylan, et qui, pendant qu'elles retournaient dans leur patrie, furent enlevées par des pirates indiens, fournirent un prétexte au fameux Hedjadj pour envahir la vallée de l'Indus[2]. L'an 758 de J. C. les Arabes et les Persans établis en Chine, dans le port de Canton, étaient assez nombreux pour exciter un tumulte dans la ville et la mettre au pillage[3].

Lorsque le nouvel empire eut pris son assiette, lorsque surtout les khalifes abbassides eurent transporté le siége du gouvernement sur les bords du Tigre, le commerce prit un essor extraordinaire. Quand vit-on, du moins, à une époque où l'on n'avait pas encore doublé le cap de Bonne-Espérance, et où la vaste mer de l'Inde formait, pour ainsi dire, un bassin à part, quand vit-on des conditions plus favorables pour donner de la vie à ces parages? Les Khalifes réunissaient sous leurs lois l'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie et toute la Perse. Alexandrie avait conservé une partie de son ancienne importance; pour Séleucie, elle était tombée; mais elle était remplacée par Bassora qui, dès sa fondation, sous le khalife Omar, servit de rendez-vous aux navires, et par Bagdad, qui, sous le titre de *ville de la paix*, devint la cité la plus opulente de l'Orient.

[1] J'ai rapporté un passage de Beladory à ce sujet (*Fragments arabes et persans*, p. 182).

[2] *Fragments sur l'Inde*, p. 189.

[3] *Abrégé de l'histoire chinoise de la grande dynastie Tang*, par le P. Gaubil, dans les Mémoires concernant l'histoire et les sciences des Chinois, t. XVI, p. 84.

Mais les bouches du Tigre ont toujours été d'un accès difficile, à cause des sables qu'entraînent les eaux du fleuve. La mer elle-même, dans la partie septentrionale du golfe Persique, est hérissée de bas-fonds, et les gros navires n'y pénètrent pas sans danger[1]. Pour remédier à ce double inconvénient, on pratiqua un port vaste et commode à Syraf, sur la côte orientale du golfe Persique, dans le Farsistan[2]. C'est là que les gros navires, particulièrement les navires chinois, qui apparemment avaient pris, dans l'intervalle, de plus grandes dimensions, venaient jeter l'ancre; c'est de là qu'ils repartaient pour leur pays. Plus tard, Syraf fit place à l'île de Kisch; plus tard encore, l'île de Kisch fit place à Hormus, jusqu'à ce qu'enfin, les Portugais arrivant, le commerce du monde suivît de nouvelles voies.

L'Indus et ses affluents, malgré les sables qu'ils charrient et leurs fréquents changements de lit, ont été, de tout temps, un moyen puissant de navigation. Un lieu nommé Daybal et situé sur le bord de la mer, à l'ouest de l'embouchure du fleuve, servait d'asile aux vaisseaux qui montaient ou descendaient le fleuve. Vers la fin du VIIe siècle de notre ère, une armée musulmane, secondée par une flotte, entreprit le siége de Daybal et s'en empara. Ensuite les musulmans se rendirent maîtres des villes de l'intérieur, telles que Bahman-Abad, Alor et Moultan[3]. Les côtes du Guzarate, du golfe de Cambaye et de Malabar, contrées où les Romains avaient fait jadis le commerce le plus actif, résistèrent longtemps aux armes musulmanes; mais un grand nombre d'Arabes et de Persans y étaient établis pour faire le négoce, et le nom arabe était fort respecté dans le pays.

Pour les côtes situées aux environs des bouches du Gange et sur le territoire d'Orissa, le pays a toujours été d'un accès peu facile, et il l'était alors moins qu'à présent. Aucun écrivain arabe, à ma connaissance, ne parle de la ville de Tamralipti ou Tamlouk, qui était située

[1] *Relation des voyages*, t. I, p. 14.

[2] Ci-après, t. II (p. 326 du texte arabe).

[3] Voyez, pour les détails, le témoignage de Beladory (*Fragments sur l'Inde*, p. 189 et suiv.).

près de l'embouchure du Gange, non loin de la ville actuelle de Calcutta, et qui encore, au VIIe siècle, faisait un riche commerce[1].

Les Arabes avaient cependant une idée vague de l'Assem actuel, situé sur les bords du Brahmapouter. Ce pays est appelé, par les écrivains indiens, Kamaroupa, et par les Arabes Camroub et Camrou, mot qui a été changé par quelques auteurs en Camroun. Une des considérations qui me semblent prouver l'identité de Camroub et de Camroun, c'est que l'un et l'autre pays sont renommés pour l'aloès, auquel ils donnaient naissance. Abou-Zeyd parle de l'aloès de Camroun, comme du meilleur aloès de la presqu'île de l'Inde[2]. D'un autre côté, l'aloès de Camroub a, de tout temps, joui d'une grande réputation. L'auteur de la relation persane de l'expédition exécutée par l'armée d'Aureng-Zeb, dans le pays d'Achem, auteur qui fit lui-même partie de l'expédition, vante l'aloès de la contrée[3].

Les Arabes et les Persans, en tournant la presqu'île de l'Inde, rencontraient sur leur route l'île de Ceylan, qu'ils appellent du nom de Serendyb. Le marchand Soleyman parle de Ceylan à peu près dans les mêmes termes que Cosmas[4] : l'île était soumise à deux rois; elle produisait de l'aloès, de l'or et des pierres précieuses. On trouvait dans ces parages la perle et le sankha, espèce de coquille marine qui, encore aujourd'hui, est un objet de commerce[5].

[1] *Foë-kouë-ki*, p. 329 et 330.

[2] *Relation des voyages*, t. I, p. 135. Voy. de plus ci-après, t. II (p. 361 du texte arabe).

[3] *Mémoires de la Société asiatique de Calcutta*, traduction française, t. II, p. 221. M. Théodore Pavie a publié une traduction de la relation complète, d'après une version hindoustanie. (Voy. à ce sujet les remarques de M. Defrémery, *Journal asiatique* du mois d'avril 1846, p. 369.)

[4] *Relation des voyages*, t. I, p. 5.

[5] *Dictionnaire du commerce*, par Mac-Culloch, au mot *chanc*. On sait que les perles se pêchent au nord-ouest de l'île, dans la baie de Condatchy, sur un espace de quelques lieues, ainsi que sur la portion du continent située à l'est du cap Comorin, et appelée en conséquence la *côte de la Pêcherie*. (*Voyage à l'île de Ceylan*, par Robert Percival, traduction de Henry, t. I, p. 81 et suiv.) M. Quatremère, qui voulait à toute force parler autrement que je n'ai fait, a pris le texte arabe à contre-sens, et il a fait dire au marchand Soleyman qu'on pêchait des perles tout autour de l'île de Ceylan. (Voy. le Journal des savants du mois de septembre 1846, p. 519.)

On sait que le bouddhisme a pénétré de bonne heure à Ceylan, et qu'il y domine encore. Les traditions bouddhiques de l'île s'appuient sur les décisions des réunions religieuses tenues, sous forme de concile, à diverses époques, et constituent une école à part. Cependant, au xe siècle, toutes les religions étaient tolérées à Ceylan. Abou-Zeyd s'exprime ainsi : « Le royaume de Serendyb a une loi et des docteurs qui s'assemblent de temps en temps..... On y trouve une communauté de juifs qui est nombreuse. Il y a également des personnes d'autres religions, notamment des dualistes (les manichéens). Le roi de Serendyb laisse chaque communauté professer son culte [1]. »

Soleyman porte le nombre des îles Laquedives et Maldives à mille neuf cents; Ptolémée en avait compté treize cent soixante et dix-huit. Ces îles sont désignées, par Soleyman, sous la dénomination de *Dybadjât* [2]. Ce nom, dont la terminaison est une forme du pluriel persan, me paraît être le pluriel du mot indigène *dyb* ou *dyba,* ou plus régulièrement *douipa,* mot qui, dans toutes les contrées de l'Inde, signifie *île.* D'après cela, cette dénomination serait un reste de l'ancienne influence persane dans ces parages, pendant la domination des rois sassanides, et elle répondrait au mot *divis* d'un passage d'Ammien-Marcellin [3]. Voici en quels termes Soleyman décrit les Maldives et les Laquedives : « Ces îles, qui sont gouvernées par une femme, sont plantées de palmiers cocotiers. La distance qui sépare les îles l'une de l'autre, est de deux, trois ou quatre parasanges. Elles sont toutes habitées, et toutes portent des cocotiers. La monnaie y consiste en cauris; la reine amasse ces cauris dans les magasins du gouvernement. On dit qu'il n'existe pas de population plus adroite que les habitants de ces îles. Ils fabriquent des tuniques tissues d'une seule pièce, avec leurs manches, leurs parements et leur bordure [4]. »

[1] *Relation des voyages,* t. I, p. 128.

[2] ديبجات. Le mot *Dybadjât* se trouve marqué de plusieurs manières différentes dans les traités arabes. Édrisi, à en juger par les copies qui sont en nos mains, a écrit *Rybahât* ريبهات, mot qui, par l'effet de l'absence des voyelles, a été rendu en français par *Roïbahât.* Renaudot, dans sa traduction, a prononcé *Debijat* دبيجات. On voit que la différence est presque imperceptible.

[3] Liv. XXII, ch. VII.

[4] *Relation des voyages,* t. I, p. 4. Voyez

Cosmas a parlé des îles Maldives et Laquedives à peu près dans les mêmes termes que le marchand Soleyman. Il s'exprime ainsi : « Autour de l'île de Taprobane, il y a un grand nombre d'autres petites îles; toutes possèdent de l'eau douce et sont plantées de cocotiers; elles sont situées fort près les unes des autres[1]. »

Albyrouny nomme ces îles *Dybadjat*, et il les divise en deux groupes, les Dybah-Kanbar et les Dybah-Kouzah. Le passage d'Albyrouny mérite d'être mis en regard des paroles de Soleyman et d'Abou-Zeyd. Le voici : « On donne le nom particulier de *Dyvah* aux îles qui naissent dans la mer et qui apparaissent au-dessus de l'eau, sous la forme de monceaux de sables; ces sables ne cessent pas de grossir, de s'étendre et de faire corps ensemble, jusqu'à ce qu'ils présentent un aspect solide. Il y a en même temps de ces îles qui, avec le temps, s'ébranlent, se décomposent, se fondent, puis s'enfoncent dans la mer et disparaissent. Quand les habitants de ces îles s'aperçoivent de cela, ils se retirent dans quelque île nouvelle et en voie de s'accroître. Ils transportent en ce lieu leurs cocotiers, leurs palmiers, leurs grains et leurs ustensiles, et finissent par y établir leur demeure. Ces îles se divisent en deux classes, suivant la nature de leur principal produit. Les unes sont nommées Dyvah-Kouzah, c'est-à-dire îles des cauris, à cause des cauris qu'on ramasse sur les branches des cocotiers plantés dans la mer. Les autres portent le nom de Dyvah-Canbar, du mot *kanbar*, qui désigne le fil que l'on tresse avec les fibres du cocotier, et avec lequel on coud les navires[2]. »

Un fait très-important, qui résulte du récit de Soleyman, d'Abou-Zeyd et de Massoudy, est l'existence, au IXe siècle et au commencement du Xe, du vaste empire fondé par les Javanais, empire qui jouissait d'une grande prospérité, et qui renfermait la meilleure partie de la Malaisie, avec certaines portions de l'Inde. Au centre de l'empire,

aussi ce que dit Édrisi, t. I de la traduction française, p. 67 et suiv.

[1] Cosmas, *Recueil* déjà cité, p. 336. Le mot grec ἀργέλλιον, dont Cosmas se sert pour désigner le cocotier, est évidemment le *narikela* des Indiens et le *nardjyl* des Arabes.

[2] *Fragments arabes et persans*, p. 123.

étaient les îles de Java et de Sumatra. Une de ces îles, qui est probablement Java, portait le nom de Zâbedj, et c'est là qu'ordinairement résidait le souverain, sous le titre sanscrit de Maha-Radja ou grand Radja, et sous celui de roi des îles. Massoudy s'exprime ainsi : « On ne connaît pas les limites de l'empire du Maha-Radja. La multitude de ses troupes est innombrable, et il serait impossible de faire le tour de ses domaines en deux années. Ses états produisent toutes les espèces d'épiceries et de parfums, et aucun prince n'en recueille autant. Les productions qu'on exporte du pays sont le camphre, l'aloès, le girofle, le sandal, etc. Les possessions du Maha-Radja touchent à une mer sans limites, qui s'avance jusqu'à la Chine[1] »

On lit, dans le *Ketab-aladjayb*, un fait qui est confirmé par les écrivains chinois et qui s'est renouvelé à bien des époques; c'est que, dans les îles du Zabedj, il se trouvait des colons chinois qui avaient quitté leur patrie, à la suite de quelques troubles intestins[2]. Néanmoins, suivant la remarque de Massoudy, on comprenait cet empire dans les limites de l'Inde[3]. En effet, les traditions mythologiques et religieuses du pays se rapportent aux doctrines brahmaniques et bouddhiques beaucoup plus qu'aux doctrines chinoises[4].

Édrisi fait mention des relations commerciales qui existaient entre les îles du Zabedj et le pays des Zendj, qui, sur sa carte, est supposé placé dans le voisinage. A cette occasion, il énonce un des faits les plus curieux de l'ethnographie moderne, à savoir la communauté de langage entre les Malais proprement dits et les habitants de Madagascar. Voici comment s'exprime Édrisi : « Les Zendj n'ont point de

[1] *Relation des voyages*, t. II, p. 192 du texte arabe. Albyrouny dit que les îles du Zabedj correspondaient à celles que les écrivains sanscrits nomment *Souvarna-Douipa*, ou îles d'Or (*Fragments arabes et persans sur l'Inde*, p. 123). La dénomination de *Zabedj* est probablement identique avec la *Iapadiu* de Ptolémée et la *Tche-po* des Chinois. (Voy. l'Histoire des Mongols, de M. d'Ohsson, la Haye, 1834, t. II, p. 464 et suiv.)

[2] Man. arab. de la Bibliothèque nationale, ancien fonds n° 901, fol. 25 v. Voy. aussi Édrisi, t. I de la traduction française, p. 60.

[3] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 31.

[4] Sur ces traditions, on peut consulter les ouvrages de Marsden, Leyden, Stamford Raffles et John Crawfurd.

navires dans lesquels ils puissent voyager; mais il vient chez eux des bâtiments de l'Oman et d'autres régions, qui se rendent ensuite dans les îles du Zabedj. Ces étrangers vendent les marchandises qu'ils ont apportées, et achètent les productions du pays. Les habitants des îles du Zabedj vont aussi dans le pays des Zendj, avec de grands et de petits navires, et s'y livrent au commerce, attendu qu'ils comprennent le langage les uns des autres[1] ». Le Code maritime de Malaca, compilé vers la fin du XIIIe siècle, d'après de très-vieux documents, nous offre une législation perfectionnée par une longue pratique de la mer, et respire souvent les principes des nations les plus civilisées de l'Europe moderne[2].

Le passage relatif à l'empire du Zabedj, qui a été emprunté à Massoudy, est accompagné des remarques suivantes : « A côté de ces îles, sont des montagnes habitées par des hommes qui ont l'oreille percée, la figure blanche, et les cheveux ras de tête. Ces montagnes lancent du feu nuit et jour; le jour, le feu présente un aspect rougeâtre, et la nuit, un aspect sombre. Le feu s'élève dans les airs, au milieu du bruit du tonnerre et de la foudre; alors on entend une voix singulière, qui annonce la mort du roi du pays. Quand c'est la mort d'un personnage moins considérable, le bruit est moins fort. Tel est l'effet d'une expérience qui a été faite depuis longtemps. Non loin de là, est l'île qui fait entendre, en tout temps, le son du tambour, de la flûte, du luth et des autres instruments de musique. On distingue le bruit de personnes qui dansent et qui battent des mains. Les navigateurs qui ont fréquenté ces parages, prétendent que cette île est la demeure de l'Antechrist[3]. » Les montagnes qui lançaient du feu sont les volcans qui ont été signalés par les voyageurs modernes, à Sumatra et dans d'autres îles de la Malaisie. Le reste du récit de Massoudy est un écho des pré-

[1] *Traduction d'Édrisi*, t. I, p. 58, 65 et 78. M. Jaubert, qui ne savait pas qu'il s'agissait ici du Zabedj, n'a pas bien rendu le nom du pays.

[2] Voyez la Collection des lois maritimes, par M. Pardessus, t. VI. (*Extraits malais et javanais*, par M. Dulaurier.)

[3] Tome II de la Relation des Voyages, p. 193 du texte arabe.

jugés qui existaient chez les indigènes, écho qui s'est continué jusqu'à présent.

D'après ce que nous apprend ailleurs Massoudy[1], Aldjâhedh faisait mention, dans son Traité des animaux, d'un quadrupède qui restait sept ans dans le ventre de sa mère, et qui, lorsqu'il avait besoin de manger, avançait la tête pour brouter, après quoi, il rentrait dans sa demeure. Kazouyny appelle cet animal du nom de *sinad*[2], et la description qu'il en fait est accompagnée d'une figure[3]. Cette description a été reproduite par Domayry, dans son Histoire des animaux. Le quadrupède dont il s'agit ici ne peut être que le kanguroo, qui est indigène dans la Nouvelle-Hollande et les îles voisines. Si on combine ces divers faits, on sera porté à penser que plus d'un navire arabe et persan fut conduit, par une circonstance quelconque, à Bornéo, aux Philippines, et même au delà, à moins qu'on n'aime mieux supposer que les navigateurs recueillirent ces renseignements pendant leur séjour à Java et dans les ports de la presqu'île de Malaca[4].

Enfin les navires arabes et persans se dirigeaient vers la Chine. Le marchand Soleyman, Massoudy et Abou-Zeyd s'accordent à dire que les Arabes abordaient dans un port appelé Khanfou. Renaudot et De-

[1] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 76. Voyez aussi Édrisi, t. I de la traduction française, p. 74 et suiv.

[2] سناد.

[3] *Adjayb-Almakhloucat*, supplément arabe de la Bibliothèque nationale, n° 866, fol. 237. (Voyez aussi le *Syntagma dissertationum* de Hyde, t. II, p. 103.)

[4] Le marchand Soleyman, parlant du rhinocéros (p. 28 et suiv. de la Relation des voyages), dit qu'en Chine on faisait, avec sa corne, des ceintures dont le prix s'élevait jusqu'à deux ou trois mille pièces d'or. Soleyman et Massoudy donnent à cet animal, outre le nom de *kerkedenn*, qui est bien connu, celui de *boschan*, qui m'avait paru être un terme indigène, mais dont je n'avais pu déterminer l'origine. On lit, dans le deuxième volume du *Ketab-alfihrist*, volume qui a été récemment acquis par la Bibliothèque nationale (fol. 228), que le mot *boschan* s'appliquait, non pas à l'animal, mais à sa corne. D'après cela, *boschan* est le sanscrit *vichanam*, qui, en langage fan, se prononce *pichana*. (Voy. les Mélanges asiatiques d'Abel-Rémusat, t. II, p. 262.) L'auteur du *Ketab-alfihrist* affirme avoir entendu dire au moine chrétien de Nadjran, qui visita la Chine vers l'an 980, et dont il est parlé ci-après, que le prince qui régnait alors en Chine avait banni de sa cour l'usage des ceintures de corne de rhinocéros.

guignes ont cru qu'il s'agissait ici de Canton. La vérité est que, depuis longtemps, il y avait des marchands arabes établis à Canton, ville que les Chinois appelaient alors Thsing-haï; mais Klaproth a fait voir que la situation de Khanfou était plus au nord, dans la province de Tche-kiang, sur les bords de la rivière Kiang, près de son embouchure [1]. C'est la ville que Marco-Polo a nommée Gampou. Elle servait de port à la ville de Hang-tcheou-fou, située sur la même rivière, à quelques journées au-dessus, et encore aujourd'hui capitale de la province; Hang-tchéou-fou répond à la ville qui est nommée par Marco-Polo Quinsai, et que les Arabes appellent Alkhansa [2]. Voici ce que dit Marco-Polo : « Et encore vous fais savoir que vingt-cinq milles loin de cette cité est la mer, entre grec (nord-est) et levant, et illuec a une cité qui est appelée Ganfu, et illuec a moult bon port, et y vient grandissimes navies et grandissimes mercandies et de grande vailance, de Inde et d'autre part [3]. » Le port de Khanfou, jadis si florissant, est aujourd'hui engorgé par les sables, et il n'y entre plus que de petites barques. Dès le XIIIe siècle, le mouvement s'était porté dans un autre port que les Arabes appellent du nom de Zeytoun.

Il me paraît, du reste, que les grands établissements des Arabes et des autres étrangers qui venaient faire le commerce en Chine, n'étaient pas à Khanfou, mais dans la capitale de la province, à Hang-tcheou-fou. Abou-Zeyd dit [4] qu'entre Khanfou et la mer il y avait une distance de quelques journées, ce qui ne pourrait s'appliquer au port proprement dit de Khanfou. Il en était de même au temps de Marco-Polo; et cet illustre voyageur, qui dit à peine quelques mots de Khanfou, s'étend longuement sur la ville de Quinsai, dont le nom, suivant lui, signifiait la *cité du ciel.*

Khanfou, et, par conséquent, Hang-tcheou-fou, était dans une position bien plus favorable pour le commerce que ne l'est Canton. Canton, par sa situation au sud-est d'une chaîne de montagnes, com-

[1] *Mémoires relatifs à l'Asie*, t. II, p. 200 et suiv.

[2] Ci-après, t. II (p. 364 du texte arabe).

[3] Édition de la Société de géographie, p. 170 et 428.

[4] *Relation des voyages*, t. I, p. 63.

munique difficilement avec les provinces du nord-ouest de l'empire, les plus riches de toutes. Khanfou et Hang-tcheou-fou l'emportaient à cet égard. La capitale de l'empire était alors la ville nommée actuellement Singanfou, laquelle est appelée, par les écrivains arabes et syriens du moyen âge, Khomdan. Singanfou, qui, ainsi que Deguignes l'a reconnu le premier, se nommait Tchan-ngan ou la cour occidentale, est située sur les bords du Weï, l'un des affluents du fleuve Jaune, dans la province du Chen-si[1]. Khanfou et Hang-tcheou-fou étaient très-bien placées pour communiquer avec l'intérieur de l'empire; et l'établissement des musulmans et des peuples d'autres religions, dans deux lieux aussi importants, montre que le gouvernement chinois était bien moins ombrageux qu'il ne l'a été depuis trois siècles, depuis l'arrivée des Européens dans ces parages. On sait que, jusqu'à ces dernières années, les Européens n'ont eu la facilité de commercer que dans la place de Canton. Lorsque les missionnaires catholiques, dont le savoir était d'un secours si utile à l'empire, et les agents diplomatiques obtenaient la faculté de se rendre à Péking, beaucoup plus rapproché de la mer que Singanfou, et qui, depuis le XIIIe siècle de notre ère, a l'avantage de communiquer, par un canal, avec Hang-tcheou-fou, ils étaient obligés de faire plus de quatre cents lieues dans l'intérieur des terres, tantôt à travers des montagnes escarpées, tantôt dans des barques où à peine on laissait entrer l'air.

Abou-Zeyd raconte[2] le voyage qu'un Arabe de la tribu des Coraychytes fit en Chine, vers l'an 872 de notre ère. Cet Arabe, qui était établi à Bassora, lieu de la résidence d'Abou-Zeyd, se nommait Ibn-Vahab; il était issu de Habbar, fils d'Alasouad, dont la famille régnait sur la ville de Mansoura, près des bouches de l'Indus. A cette époque, la partie méridionale de la Mésopotamie avait été envahie par une bande de guerriers originaires du Zanguebar[3], et la navigation du

[1] *Dictionnaire des noms anciens et modernes des villes et arrondissements de l'empire chinois,* par M. Édouard Biot, p. 172 et 198.

[2] T. I de la Relation des voyages, p. 79 et suiv.

[3] Ci-devant, p. CCCVII.

Tigre et de l'Euphrate se trouvait interceptée[1]. L'an 257 de l'hégire (870 ou 871 de J. C.), la ville de Bassora ayant été prise et saccagée par les Zendj[2], Ibn-Vahab, dont la fortune avait péri dans le naufrage général, se rendit à Syraf. De là il passa dans l'Inde, dont il visita les provinces; ensuite il remit à la voile, et se dirigea vers Khanfou[3]; mais il ne se contenta pas de visiter la côte; il voulut voir la capitale. Puis, se prévalant de sa qualité de parent de Mahomet, il demanda à être présenté à l'empereur. A son retour dans l'Irac, et à une époque où il était devenu vieux, il fit le récit de son voyage à Abou-Zeyd, qui nous l'a conservé.

La Chine était alors sous l'autorité des princes de la dynastie Thang, et avait atteint un haut degré de splendeur. Quelques princes de cette dynastie avaient fait preuve de la plus grande capacité. Le récit d'Ibn-Vahab offre un air naturel, et s'accorde assez avec ce que l'on connaît de la Chine à cette époque; cependant, quelques personnes qui font de la Chine l'objet spécial de leurs études, ont contesté la véracité de ce récit. Une circonstance qui a excité leur doute, c'est la connaissance que l'empereur, dans ces temps de barbarie, était censé avoir des principaux royaumes du monde, et surtout l'aveu par lequel l'empereur accordait la prééminence au khalife de Bagdad[4].

Il est possible qu'Ibn-Vahab, dans le cours de son récit, se soit laissé influencer par les idées qui circulaient chez ses compatriotes, et qu'il se soit glissé, dans sa relation, quelques expressions qui ne s'accordent pas tout à fait avec le langage tenu par l'empereur; mais, à considérer le récit dans son ensemble, il me paraît à l'abri de toute objection. On aurait tort de juger de l'esprit chinois, aux VIII[e] et IX[e] siècles de notre ère, par l'esprit qui domine dans le Céleste empire depuis l'établissement de la dynastie des Ming, vers la fin du XIV[e] siècle[5]. La

[1] *Chronique d'Aboulféda*, t. II, pag. 228 et suiv.

[2] *Ibid.* t. II, p. 238.

[3] *Moroudj-aldzeheb*, de Massoudy, t. I, fol. 61.

[4] Ci-devant, p. CCXXVIII.

[5] *Remarques sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'Occident*, par Abel-Rémusat. (T. VIII du Nouveau recueil de l'Académie des inscriptions, p. 71 et suiv.)

doctrine des lettrés en Chine, doctrine qui mène seule aux emplois publics, et qui constitue, pour ainsi dire, l'Évangile du gouvernement, repose sur cinq livres réputés sacrés; et ces livres, qui n'ont presque rien de religieux, roulent sur des questions de morale, auxquelles ont été mêlées certaines traditions populaires. Un de ces livres est le Chou-king, qui a pour auteur le célèbre Confucius, et qui fut composé dans le VI[e] siècle avant notre ère. Confucius, dans le chapitre Yu-kong[1], donne une description de l'empire chinois, tel qu'il se trouvait au temps de Yao, plus de deux mille ans avant J. C.; et il suppose l'empire divisé en neuf tcheou, c'est-à-dire neuf parties bornées par quatre mers, coupées par neuf rivières, et couvertes du même nombre de montagnes. Le P. Gaubil a fait observer que la place des Tcheou, d'après le nom qu'ils portent dans le Chou-king, était si bien indiquée, qu'encore à présent il était facile de les reconnaître. Un savant sinologue a récemment publié, à ce sujet, un mémoire qui ne laisse rien à désirer[2]. Néanmoins, les écrivains chinois les plus vénérés, notamment Confucius lui-même, croyant apparemment relever par là la gloire de Yao, prétendirent que ce prince avait régné sur le monde entier. Suivant eux, les neuf Tcheou comprenaient tout le dessous du ciel; or, une ode du Chi-king renferme ces mots : « Le dessous du ciel est limité par les quatre mers[3]. »

L'opinion d'après laquelle la Chine occupe le milieu du monde, opinion qui lui a fait donner, par les indigènes, le nom d'empire du Milieu, a une origine analogue. Confucius, parlant, dans le même chapitre du Chou-king, d'un partage des terres qui eut lieu sous le règne de Yao, dit qu'on en fit cinq parts, et que le domaine impérial fut placé au centre[4]. On induisit de là que la Chine se trouvait au

[1] *Livres sacrés de l'Orient*, recueillis par M. Pauthier, p. 60 et suiv. Dans ce volume, la traduction du Chou-king appartient au P. Gaubil.

[2] Mémoire de M. Édouard Biot, dans le Journal asiatique d'août 1842.

[3] Mémoire de M. Édouard Biot, sur les mœurs des anciens Chinois. (*Journal asiatique* de décembre 1843, pag. 438.)

[4] M. Pauthier (*Livres sacrés de l'Orient*, p. 65) donne, dans une note, d'après les écrivains chinois, une représentation de cette division.

milieu du monde, entourée de quelques centaines d'îles qui forment le reste de l'univers. La plupart des cartes modernes chinoises placent l'océan Glacial arctique à peu de distance de la grande muraille.

Ces doctrines absurdes, mais qui étaient, pour ainsi dire, consacrées par des témoignages respectables, entraient dans les croyances populaires et rien n'a pu les en déraciner. Elles prirent surtout de l'ascendant à l'époque où, par l'expulsion des Mongols, la Chine se trouva isolée de ses communications avec la Perse et la presqu'île de l'Inde. A la vérité, lorsque, au commencement du XVIe siècle, les navires européens apparurent dans les mers orientales, les préjugés chinois subirent une rude atteinte. On vit même bientôt le gouvernement chinois obligé de recourir aux lumières de la docte Europe pour la rédaction du calendrier, la construction des cartes géographiques de l'empire, etc. Mais ces travaux si utiles restaient en dehors de la sphère des masses populaires; ou bien, si les écrivains indigènes y faisaient quelque emprunt, ils y apportaient de telles modifications, que les auteurs eux-mêmes ne s'y seraient pas reconnus [1]. On a sous les yeux un exemple de l'état d'abaissement où l'orgueil et des préventions invétérées peuvent faire tomber une nation douce et polie: c'est la faible résistance que les trois cent millions de Chinois opposent à une poignée de soldats anglais.

Mais ces préjugés, quoique répandus de tout temps en Chine, ne me paraissent pas avoir exercé une aussi grande influence sous la dynastie Thang et à d'autres époques. On sait que la puissance chinoise, vers les commencements de notre ère, s'étendit, pendant quelque temps, jusqu'aux bords de la mer Caspienne. L'empereur Yang-ti, au commencement du VIIe siècle, subjugua le Tonquin et le royaume de Siam. Sous son règne, le commerce intérieur de la Chine fut très-florissant; on voyait arriver en foule des marchands des contrées les plus éloignées. Telle fut l'affluence des étrangers qu'on fut obligé, pour prévenir tout désordre, d'instituer des magistrats particuliers. Les empereurs recevaient des ambassades des royaumes du Népal et

[1] *Description de la Chine*, par Davis, traduction française, t. II, p. 201 et 215.

de Magada, dans l'Inde, et de Yezdedjerd, roi de Perse, qui, chassé de ses états par les Arabes, se réfugia sur les terres chinoises; il vint aussi une ambassade du Foulin ou empire de Constantinople. L'historien chinois fait remarquer, à cette occasion, que les Arabes étaient devenus formidables, qu'ils avaient envahi les provinces romaines et soumis l'empire grec au tribut. Enfin, l'empereur reçut une ambassade du khalife Haroun-Alraschyd[1].

Les renseignements géographiques recueillis par les Chinois, à cette époque, ne se bornaient pas à des données vagues et insignifiantes. L'an 721 de notre ère, un prêtre bouddhiste, nommé Y-hang, fut chargé d'exécuter des travaux de triangulation dans les provinces de l'empire. Non content de ces opérations délicates, Y-hang fit envoyer des observateurs dans les capitales de la Cochinchine et du Tonquin, ainsi que dans le nord de la Tartarie, afin d'y marquer la durée respective des jours et des nuits, et de reconnaître les étoiles qui n'étaient pas visibles sur l'horizon de Singanfou. Y-hang fit également observer l'ombre du gnomon dans un pays de l'Inde, situé sous le sixième degré de latitude septentrionale, et que je suppose être la pointe de Galle, dans l'île de Ceylan[2]. Les historiens chinois parlent encore d'une carte qui fut construite au commencement du IXe siècle, peu de temps avant le voyage du marchand Soleyman, par un officier nommé Kiatan. Cette carte, qui avait trente-trois pieds de long sur trente pieds de large, était divisée en carrés d'une grandeur déterminée, de manière qu'on pût y reconnaître la situation respective des lieux, du midi au septentrion et de l'orient à l'occident. Elle ne renfermait pas seulement la Chine et ses vastes possessions, mais aussi des aperçus de l'Inde, de la Perse, de l'Arabie et de l'empire de Constantinople[3].

[1] Comparez l'Histoire de la dynastie Thang, par le P. Gaubil, t. XVI des Mémoires de la Chine, p. 140, 144 et 384, et le Mémoire d'Abel-Rémusat sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'Occident. (*Recueil de l'Académie des inscriptions*, t. VIII, p. 80 et suiv.)

[2] Comparez l'Astronomie chinoise, du P. Gaubil, publiée par le P. Souciet, t. II, p. 74 et suiv. et l'Histoire de la dynastie Thang, par le P. Gaubil, t. XVI des Mémoires de la Chine, p. 16, et p. 148 du Traité de la chronologie chinoise.

[3] *Ibid.* p. 152.

Du reste, l'Inde, à cette époque, avait, en Orient, une plus haute réputation de science que la Chine, et Y-hang fut accusé par ses propres compatriotes d'avoir dérobé à des traités occidentaux, qui ne peuvent être que les traités indiens, les faits qu'il présentait comme le résultat de ses propres recherches. Voici, d'ailleurs, comment s'exprime le marchand Soleyman : « Les Chinois n'ont pas de science proprement dite. Le principe de leur religion est dérivé de l'Inde; les Chinois disent que ce sont les Indiens qui ont introduit le bouddhisme dans le pays. La médecine et la philosophie fleurissent dans l'Inde. Les Chinois ont aussi une médecine; le procédé qui domine dans cette médecine est la cautérisation. Les Chinois ont des notions en astronomie; mais cette science est plus avancée chez les Indiens[1]. »

Les réflexions qu'on vient de lire s'appliquent spécialement à une époque où la Chine jouissait des bienfaits de l'ordre et de la paix. Peu après le voyage d'Ibn-Vahab, le pays, qui, depuis quelque temps, était en proie à de vives agitations, fut déchiré par des guerres intestines; la dynastie des Thang fut renversée et l'empire fut sur le point de s'engloutir avec la civilisation elle-même. Abou-Zeyd raconte que, vers l'an 264 de l'hégire (878 de J. C.), un aventurier leva l'étendard de la révolte et attira autour de lui une foule de gens sans aveu. Bientôt une armée se forma sous sa direction ; plusieurs villes furent prises, notamment Khanfou; cent vingt mille musulmans, juifs, chrétiens et mages qui étaient établis dans Khanfou ou, plutôt, à Hang-tcheou-fou, furent passés au fil de l'épée, sans compter les personnes qui furent tuées d'entre les indigènes. La capitale elle-même fut obligée d'ouvrir ses portes, et l'empereur s'enfuit sur les frontières du Thibet. La fortune du rebelle se maintint pendant quelque temps. Enfin, l'empereur mit dans ses intérêts un prince de race turke qui régnait à l'occident de la Chine[2]. Le fils du roi se mit en marche avec une armée; le rebelle fut abattu et l'empereur rentra dans sa capitale. Mais celui-ci n'avait plus ni trésor ni armée; les provinces se trouvaient à la merci de quelques ambitieux. La maison impériale finit par disparaître au milieu du dé-

[1] *Relation des voyages*, t. I, p. 57 et 58. — [2] Ci-devant, p. CCCLXV.

ou trois églises[1]; mais, au commencement du XVI[e] siècle, quand les Portugais se montrèrent pour la première fois sur les côtes du Céleste empire, il n'existait plus de traces de christianisme dans la contrée; d'ailleurs, s'il en était resté quelques-unes, on aurait pu croire qu'elles étaient l'effet de la domination des Mongols. L'inscription de Singan-fou fut révélée à l'Europe savante par les missionnaires jésuites, qui alors jouissaient en Chine d'un grand crédit. L'esprit de parti se mêla à une question qui aurait dû conserver son caractère scientifique; et les ennemis des jésuites, surtout les écrivains protestants, refusèrent d'admettre l'authenticité de l'inscription. A les en croire, les jésuites l'avaient fabriquée. Le principal argument sur lequel ils s'appuyaient, c'est que rien ne montrait qu'au moment indiqué par l'inscription, le christianisme eût pénétré en Chine.

On a vu le témoignage d'Abou-Zeyd, qui dit que, vers l'an 879 de J. C. la ville de Khanfou étant tombée au pouvoir d'un rebelle, il périt en cette occasion cent vingt mille musulmans, juifs, chrétiens et mages. L'abbé Renaudot fit valoir une autre considération. Golius, dans ses notes sur le traité arabe d'Alfergany[2], fait mention, d'après un écrivain arabe qu'il nomme Aboul-Farage, d'un moine chrétien de Nadjran, dans l'Arabie heureuse, lequel, dans la dernière moitié du X[e] siècle, fut chargé, par son patriarche, d'aller, avec quelques autres ecclésiastiques, en Chine, afin de pourvoir aux besoins des églises du pays. Renaudot reconnut, dans le patriarche dont parle Golius, l'archevêque de Séleucie, sur le Tigre, lequel avait établi sa résidence à Bagdad, et qui, sous le titre de *catholique,* exerçait sa juridiction sur toutes les églises nestoriennes de la Perse, de l'Inde et de la Chine[3].

Malheureusement, le récit de Golius présentait des obscurités et même

[1] Édition de la Société de géographie, p. 165 et 423.

[2] Édition de Golius, p. 76.

[3] *Anciennes relations des Indes et de la Chine*, par Renaudot, p. 269. On peut consulter, sur le même sujet, l'*Oriens christianus* du P. Lequien, t. II, col. 684 et suiv. 1088 et suiv. et 1136. Quant à l'inscription considérée en elle-même, on fera bien de lire, outre le supplément de Visdelou à la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, les Mélanges asiatiques d'Abel-Rémusat, t. I, p. 32 et suiv. et les Nouveaux mélanges asiatiques du même savant, t. II, p. 189 et suiv.

ou trois églises[1]; mais, au commencement du xvi[e] siècle, quand les Portugais se montrèrent pour la première fois sur les côtes du Céleste empire, il n'existait plus de traces de christianisme dans la contrée; d'ailleurs, s'il en était resté quelques-unes, on aurait pu croire qu'elles étaient l'effet de la domination des Mongols. L'inscription de Singan-fou fut révélée à l'Europe savante par les missionnaires jésuites, qui alors jouissaient en Chine d'un grand crédit. L'esprit de parti se mêla à une question qui aurait dû conserver son caractère scientifique; et les ennemis des jésuites, surtout les écrivains protestants, refusèrent d'admettre l'authenticité de l'inscription. A les en croire, les jésuites l'avaient fabriquée. Le principal argument sur lequel ils s'appuyaient, c'est que rien ne montrait qu'au moment indiqué par l'inscription, le christianisme eût pénétré en Chine.

On a vu le témoignage d'Abou-Zeyd, qui dit que, vers l'an 879 de J. C. la ville de Khanfou étant tombée au pouvoir d'un rebelle, il périt en cette occasion cent vingt mille musulmans, juifs, chrétiens et mages. L'abbé Renaudot fit valoir une autre considération. Golius, dans ses notes sur le traité arabe d'Alfergany[2], fait mention, d'après un écrivain arabe qu'il nomme Aboul-Farage, d'un moine chrétien de Nadjran, dans l'Arabie heureuse, lequel, dans la dernière moitié du x[e] siècle, fut chargé, par son patriarche, d'aller, avec quelques autres ecclésiastiques, en Chine, afin de pourvoir aux besoins des églises du pays. Renaudot reconnut, dans le patriarche dont parle Golius, l'archevêque de Séleucie, sur le Tigre, lequel avait établi sa résidence à Bagdad, et qui, sous le titre de *catholique,* exerçait sa juridiction sur toutes les églises nestoriennes de la Perse, de l'Inde et de la Chine[3].

Malheureusement, le récit de Golius présentait des obscurités et même

[1] Édition de la Société de géographie, p. 165 et 423.

[2] Édition de Golius, p. 76.

[3] *Anciennes relations des Indes et de la Chine*, par Renaudot, p. 269. On peut consulter, sur le même sujet, l'*Oriens christianus* du P. Lequien, t. II, col. 684 et suiv. 1088 et suiv. et 1136. Quant à l'inscription considérée en elle-même, on fera bien de lire, outre le supplément de Visdelou à la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, les Mélanges asiatiques d'Abel-Rémusat, t. I, p. 32 et suiv. et les Nouveaux mélanges asiatiques du même savant, t. II, p. 189 et suiv.

des contradictions : on ne voyait pas bien quel était l'écrivain du nom d'Aboul-Farage sur l'autorité duquel le récit s'appuyait; on se demandait par quelle voie les ecclésiastiques de Bagdad s'étaient rendus en Chine, à une époque où les voyages étaient devenus fort difficiles. D'ailleurs, puisque, vers la fin du xe siècle, ces ecclésiastiques avaient fait le voyage du Céleste empire, pourquoi d'autres ecclésiastiques n'avaient-ils pas été chargés plus tard de la même mission?

La Bibliothèque nationale a récemment acquis une copie du deuxième volume du *Ketab-alfihrist*, faite sur un exemplaire d'une des bibliothèques de Constantinople. Ce volume manquait jusqu'ici à la Bibliothèque nationale. C'est le même qui m'a fourni les détails relatifs aux manichéens, rapportés ci-dessus. L'auteur vivait à Bagdad, où il exerçait la profession de libraire, et il s'appelait Mohammed fils d'Ishac; on le surnommait Aboul-Farage. Au folio 227, il est parlé du fait indiqué par Golius; nous sommes donc sûrs que c'est bien ici un exemplaire de l'ouvrage qu'on avait si longtemps cherché vainement. Le passage est ainsi conçu : « J'ai rencontré, l'an 377 (987 de J. C.), dans le quartier des chrétiens, derrière l'église, un moine de Nadjran, qui, sept ans auparavant, avait été envoyé, par le Catholique, en Chine, avec cinq autres ecclésiastiques, pour mettre ordre aux affaires de la religion chrétienne. Je vis un homme encore jeune et d'une figure agréable; mais il parlait peu, et n'ouvrait la bouche que pour répondre aux questions qu'on lui faisait. Je lui demandai quelques renseignements sur son voyage, et il m'apprit que le christianisme venait de s'éteindre en Chine; les chrétiens du pays avaient péri de différentes manières; l'église qui était à leur usage avait été détruite, et il ne restait plus qu'un seul chrétien dans la contrée. Le moine, n'ayant plus trouvé personne qu'il pût aider des secours de son ministère, était revenu plus vite qu'il n'était allé. »

L'auteur arabe ne s'exprime pas très-nettement sur la route qu'avaient suivie les ecclésiastiques; mais il dit que la distance par mer différait suivant le chemin qu'on prenait; que la navigation était fort pénible, et qu'on trouvait peu de personnes en état de se diriger dans ces

parages. D'un autre côté, la décadence et la chute des princes musulmans de la dynastie des Samanides, qui régnaient sur le Khorassan et la Transoxiane, ne tardèrent pas à rendre les communications à travers la Tartarie fort difficiles. Les expressions dont se sert l'écrivain arabe montrent que le moine de Nadjran et ses compagnons choisirent la voie de mer; sans doute, ils s'embarquèrent sur le golfe Persique.

Suivant l'auteur arabe, au moment où le moine de Nadjran visita la Chine, la capitale se nommait Thadjouyé[1] : c'est là que le souverain résidait. Précédemment, l'empire était divisé en deux partis; mais l'un des deux compétiteurs avait succombé, et l'autre était resté le seul maître. Le témoignage du moine montre que Singanfou avait perdu le rang de capitale, et que le siége de l'empire avait été transféré ailleurs. La mission du moine eut lieu vers l'an 980. D'après les écrivains chinois, la dynastie des Soung avait, depuis quelques années, triomphé de tous les partis rivaux; mais il paraît qu'à cette époque, la nouvelle dynastie achevait à peine de s'établir. On comprend d'ailleurs qu'au milieu de la confusion générale, les chrétiens aient souffert comme le reste de la nation, et qu'ensuite, l'ordre se rétablissant, une réaction outrée en faveur des vieilles traditions du pays ait achevé ce que la guerre et la tyrannie avaient commencé d'une manière si fâcheuse[2].

Ce serait ici le lieu de tracer, d'après la relation du marchand Soleyman et d'Abou-Zeyd, un tableau de la Chine aux IXe et Xe siècles.

[1] Golius, à l'endroit cité, a écrit *Tachone*.

[2] Ce qu'on vient de lire sur l'introduction du christianisme en Chine, antérieurement au XIe siècle, est tiré d'une lettre que j'ai adressée à mon savant confrère M. Charles Lenormant, et qui a été insérée dans le Correspondant du mois de septembre 1846. Les faits que j'avais mis au jour ont été reproduits, par M. Nève, dans la Revue catholique de Louvain, et accompagnés de remarques qui sont le fruit des recherches de M. Nève. Enfin, M. Pauthier, qui, dans le volume qu'il a publié, en 1837, sous le titre de *Chine*, dans l'Univers pittoresque, p. 297 et suiv. avait mis en doute les résultats tirés de l'inscription de Singanfou, est revenu sur ce sujet dans un deuxième volume qui est en voie de publication, et il cite, en faveur de l'authenticité de l'inscription, des témoignages chinois inconnus jusqu'ici en Europe. (Voy. ce deuxième volume, p. 107 et suiv.)

On y verrait que le Céleste empire avait atteint un degré de civilisation remarquable pour l'époque. La politique du gouvernement et le système de l'administration s'appuyaient sur les lois de la morale; les droits internationaux étaient suffisamment garantis. En ce qui concerne le traitement que recevaient les marchands arabes et persans, il était des plus favorables. Leurs intérêts les retenaient, en général, sur la côte et dans les villes de commerce; mais ils jouissaient du libre exercice de leur religion, et un cadi de leur nation jugeait les différends qui survenaient parmi eux. L'agriculture et les arts étaient cultivés avec soin. La relation arabe insiste sur le talent des Chinois dans le dessin. Le thé et la porcelaine étaient devenus d'un usage général. Mais un pareil tableau prendrait trop de place, et il vaut mieux que le lecteur recoure à la relation elle-même, pour l'Inde aussi bien que pour la Chine[1].

Mais un sujet qu'il n'est pas permis de passer sous silence, ce sont certaines parties de l'itinéraire des navires arabes et persans, dont je n'ai point parlé, et qui ont besoin d'éclaircissement. Les vaisseaux qui partaient, soit de quelque port de la mer Rouge, soit des ports de l'Arabie méridionale, et qui n'avaient pas à relâcher auprès des bouches de l'Indus ou dans le golfe de Cambaie, profitaient de la mousson pour se rendre directement à Koulam, au midi de la côte de Malabar. Il en était de même des bâtiments qui sortaient du golfe Persique. Les uns et les autres, continuant de s'aider de la mousson, mettaient à la voile de Koulam, et se rendaient, soit à Ceylan, soit dans le golfe du Bengale, soit à Sumatra et dans la presqu'île de Malaka, soit en Chine.

Le marchand Soleyman, dans le cours de ses voyages dans l'Inde et en Chine, était parti des bouches du Tigre et de l'Euphrate. Il en

[1] Le marchand Soleyman s'exprime ainsi, p. 52 : « En Chine, il arrive quelquefois qu'un gouverneur de province s'écarte de l'obéissance due au roi suprême; alors on l'égorge et on le mange. Les Chinois mangent la chair de tous les hommes qui sont tués par l'épée. » Marco-Polo parle d'une tribu tartare chez laquelle le même usage existait de son temps. (Voy. l'édition de la Société de géographie, p. 78.) Marco-Polo dit même que cet usage existait de son temps en Chine. (Voy. *ibid.* p. 177 et 431.)

fut ainsi de Massoudy, qui était originaire de Bagdad. La même remarque s'applique, sous quelques rapports, à Abou-Zeyd, qui était né à Syraf, sur la côte orientale du golfe Persique, et qui, d'ailleurs, rédigea son livre à Bassora. Ce n'est que par accessoire qu'il est parlé, dans la Relation, de la navigation de la mer Rouge et des côtes orientales de l'Afrique. Voilà pourquoi, en publiant cette Relation, que l'abbé Renaudot avait mise sur le compte des seuls Arabes, je l'ai intitulée : *Relation des voyages des Arabes et des Persans.*

Les trois écrivains que j'ai nommés comptent sept mers à traverser, pour se rendre des états musulmans dans la Chine. Or, la première de ces mers est le golfe Persique, et la mer Rouge ne fait point partie de l'énumération. Cette division se maintint jusqu'à la fin du IXe siècle, époque où les relations directes avec la Chine cessèrent. Mais lorsque, trois siècles et demi après, les relations commerciales furent rétablies, elle était tombée en désuétude, et d'autres dénominations avaient pris la place des premières. Il se présente ici une première question : à quelle époque s'établit cette division des sept mers? Était-elle l'ouvrage des sujets des khalifes dans le VIIIe siècle de notre ère, ou bien faut-il la faire remonter à la domination des rois persans de la dynastie des Sassanides? Je suis porté à croire qu'elle a pris naissance dans la première moitié du VIe siècle, lorsque Cosroès Nouschirevan voulut que le pavillon persan prît le dessus dans toutes les mers orientales. Voici les noms de ces sept mers : 1° la mer de Perse, 2° la mer Larevy, 3° la mer de Herkend, 4° la mer de Schelahet ou de Kalahbar, 5° la mer de Kedrendj, 6° la mer de Senf, 7° la mer de Sandjy.

Dans mon opinion, les sept noms fournis par Soleyman sont ceux des principales régions maritimes de l'Asie au VIe siècle. Il serait donc de la plus haute importance de se rendre un compte exact de ces diverses dénominations; les noms aideraient à reconnaître les pays, et les pays nous fixeraient sur les noms. Mais là est la difficulté. Quelques-uns de ces noms paraissent altérés, et certains pays ne sont pas suffisamment déterminés. Une circonstance bien fâcheuse, c'est que le manuscrit qui renferme la relation de Soleyman, et qui est unique,

n'est pas complet; il manque la description des deux premières mers et des trois dernières. J'ai essayé de suppléer à cette lacune au moyen du texte de Massoudy; mais le récit de Massoudy n'est, autant que nous pouvons en juger, qu'un précis de celui de Soleyman, et peut-être la rédaction originale nous aurait fourni d'autres données. On trouve aussi une description des mers orientales dans le *Ketab-aladjayb;* mais, dans cet ouvrage, qui, du reste, ne peut pas faire autorité, l'ordre des mers n'est pas tout à fait le même[1].

Cependant, il n'en est pas de la question actuelle comme de celle qui depuis longtemps est pendante, à savoir, jusqu'où se sont étendues les connaissances des Grecs et des Romains dans les contrées de l'Asie orientale. Nous savons d'où les navigateurs grecs et romains partaient; mais nous ignorons jusqu'où ils allaient. Pour les navires arabes et persans, nous connaissons à la fois le point de départ et le point d'arrivée : l'avantage est immense.

Essayons avant tout de déterminer un point intermédiaire qui nous permette de porter à la fois nos regards aux deux extrémités de la route. Le marchand Soleyman et Massoudy placent au delà de Ceylan une île qu'ils nomment Alramny ou Alramy, et, si l'on ne tient pas compte de l'article arabe, Ramny ou Ramy. Voici comment s'exprime Soleyman : « Dans la même direction que Serendyb il y a quelques îles qui ne sont pas nombreuses, mais qui sont très-vastes, et dont on ne connaît pas l'étendue précise. Au nombre de ces îles, est celle qu'on nomme Alramny; cette île est partagée entre plusieurs rois; son étendue est, dit-on, de huit ou neuf cents parasanges. Il s'y trouve des mines d'or; on y remarque aussi des plantations appelées fansour, et d'où l'on tire le camphre de première qualité... L'île de Ramny produit de nombreux éléphants, ainsi que le bois de Brésil (*baccam*) et le bambou (*khayzoran*). On y remarque une peuplade qui mange les hommes[2]. » Abou-Zeyd, qui attribue à cette île huit cents parasanges de superficie, ce qui ferait vingt-neuf parasanges de long sur vingt-neuf

[1] T. II de la Relation, p. 165 et suiv. du texte arabe.

[2] *Relation des voyages*, t. I, p. 6.

parasanges de large, l'a rangée parmi les provinces de l'empire du Zabedj[1].

La position que Soleyman et Massoudy donnent à l'île de Ramny n'est pas assez précise pour qu'on puisse la déterminer d'après cette seule indication; il faut y suppléer par les détails que renferme la description. L'île était partagée entre plusieurs rois, ce qui s'expliquerait moins facilement, si, comme le dit Abou-Zeyd, elle n'avait eu que huit cents parasanges de superficie. Or, au delà de Ceylan, Sumatra est la première île qui réponde à de pareilles dimensions. De plus, Sumatra renferme des mines d'or; on y recueille aussi le camphre de première qualité; les éléphants y vivent par troupes, à l'état sauvage; enfin, l'intérieur de l'île contient encore à présent une peuplade anthropophage. Une circonstance qui n'est pas indifférente, c'est que Marco-Polo, qui, à son retour de la Chine, traversa la Malaisie, fait l'énumération des diverses principautés que renfermait une île nommée par lui *Java la menor,* et qui paraît répondre à Sumatra; or, au nombre de ces principautés est celle de Fansour[2]. D'après ces diverses considérations, Marsden, qui avait étudié avec beaucoup de soin la géographie de ces parages, penchait à voir dans Ramny l'île de Sumatra[3]. La même opinion a été adoptée par M. Walckenaer dans ses écrits sur la Malaisie.

Dans le discours que j'ai placé en tête de ma traduction de la Relation de Soleyman et d'Abou-Zeyd, j'ai émis une opinion différente. Le texte arabe, en ce qui concerne la position attribuée à Ramny, est peu net, et l'on ne distingue pas bien s'il s'agit d'une île contiguë à Ceylan ou d'une île placée à une plus ou moins grande distance. Les expressions qu'emploie Massoudy « d'autres îles, telles que Ramny, font suite à Serendyb, à environ mille parasanges[4], » peuvent signifier également *des îles situées à une distance de mille parasanges* et *des îles qui occupent un espace de mille parasanges.* Plusieurs écrivains arabes qui, à la vérité, n'avaient jamais navigué dans ces parages, ont cru que Ramny

[1] *Relation des voyages,* t. I, p. 93.
[2] Marco-Polo, p. 195 et 447.
[3] *History of Sumatra,* 3e édition, p. 4.
[4] T. II de la Relation, p. 189 du texte.

était une des îles qui dépendent de Ceylan. Albyrouny, qui a recueilli sur la presqu'île de l'Inde des renseignements si précieux, s'exprime ainsi : « Les îles de la partie de la mer de l'Inde qui est tournée vers l'orient, et qui se rapproche de la Chine, sont les îles du Zabedj; les îles situées du côté de l'occident sont les îles des Zendj (Madagascar, etc.); les îles placées au centre sont les îles de Ram (Alramy) et les îles Dybadjat (Ceylan, les Maldives et les Laquedives [1]). » La même opinion paraît avoir été exprimée sur la carte qui accompagne la relation chinoise de Hiuen-thsang, carte qui fut dressée vers le milieu du VII[e] siècle, et où la vaste île de Ceylan paraît former plusieurs îles différentes [2]. Enfin, d'après Abou-Zeyd, les huit ou neuf cents parasanges attribuées par Soleyman à Ramny, étaient des parasanges carrées. Ces diverses considérations m'engagèrent à identifier l'île de Ramny avec celle de Manaar, à laquelle l'on pouvait joindre, si on voulait, quelque autre île voisine.

La publication de la relation de Soleyman et d'Abou-Zeyd a de nouveau appelé l'attention sur ce point important de l'histoire de la géographie. Trois mémoires ont été consacrés à l'examen de mon travail, et, dans ces mémoires, une partie de la discussion roule sur le point dont il s'agit. Le premier de ces mémoires a pour auteur M. Alfred Maury, qui, à de vastes lectures, joint des notions étendues en hydrographie. C'est moi qui avais engagé M. Maury à appliquer ses connaissances à cette question délicate [3]. M. Dulaurier, professeur de langues malaie et javanaise, est l'auteur du deuxième mémoire [4]. Enfin, M. Defrémery, savant bien connu par son érudition orientale, est l'auteur du troisième [5]. De ce concours de lumières et du choc des opinions, il est résulté, comme on devait s'y attendre, quelques données nouvelles.

[1] *Fragments inédits sur l'Inde*, p. 123. On a vu ci-devant, pag. CCXVII, qu'Albyrouny plaçait également aux environs de Ceylan l'île Lendjebalous, que nous verrons bientôt répondre à l'île Nicobar.

[2] Voy. les Mémoires relatifs à l'Asie, par Klaproth, t. II, p. 411, et le *Foë-koue-ki*, à la fin du volume. — [3] Le Mémoire de M. Maury a paru dans le Bulletin de la Société de géographie du mois d'avril 1846.

[4] *Journal asiatique* du mois d'août 1846.

[5] *Annales des voyages* du mois de décembre 1846.

Une des raisons qui m'avaient fait prendre l'île de Ramny pour une dépendance de Ceylan, c'est ce qui est dit des éléphants. Ceylan a eu de tout temps le privilége de donner le jour à des éléphants susceptibles d'être dressés [1]. A la vérité, Sumatra, ainsi que le reconnut Buffon, nourrit des éléphants à l'état sauvage; mais ce fait avait été nié par la plupart des naturalistes contemporains [2]. Or l'opinion de Buffon était la vraie [3]. D'un autre côté, il est avéré que l'arbre qui produit le camphre est indigène à Sumatra, et n'existe pas à Ceylan [4]. Enfin la dénomination de Fansour, qu'on présumait avoir été appliquée par Marco-Polo à une province de l'île de Sumatra, a été retrouvée par M. Dulaurier, sous la forme *Fasouri*, dans les écrits des Malais [5]. Ces trois considérations ne permettent guère de douter que Ramny ne représente l'île de Sumatra, soit en totalité, soit en partie. Je dis *soit en totalité, soit en partie :* en effet, chez les Arabes, comme souvent chez les Grecs, le mot qui désigne une île s'applique aussi à une presqu'île, et il n'y a que le contexte qui puisse fixer le sens. Il est même probable qu'ici le mot a été pris dans les deux sens, et que Ramny a désigné une partie de l'île et l'île entière. Le même fait s'est reproduit pour la dénomination de Sumatra. Sumatra a été primitivement le nom d'une ville fondée au commencement du XIIIe siècle, sur la côte du nord-ouest. Ce furent les Arabes qui étendirent cette dénomination à toute l'île. La mention qui est faite, par l'auteur arabe, du pays de Fansour, semble montrer qu'au IXe siècle l'île était partagée en provinces, comme au temps de Marco-Polo.

[1] Voy. le témoignage de Pline, *Histoire naturelle*, liv. VI, ch. XXIV.

[2] Voy. les remarques de M. le docteur Roulin, qui accompagnent ma traduction de la Relation des voyages, t. II, p. 63 et suiv.

[3] *Journal asiatique* d'août 1846, p. 195. (Mémoire de M. Dulaurier.)

[4] Sur la provenance du camphre, voy. le Mémoire de M. Dulaurier, *Journal asiatique* d'août 1846, p. 191 et 216. M. Defrémery a fait observer que l'île de Ceylan nourrit une espèce de cannelier surnommé *camphrier*, parce qu'on extrait du camphre de ses racines et de son tronc. Mais il n'est pas probable que le camphre qu'on retire de cet arbre ait jamais été assez abondant pour former un objet notable d'exportation. (*Annales des voyages* du mois de décembre 1846, p. 317.)

[5] *Journal asiatique* d'août 1846, p. 190.

Le changement d'attribution de l'île Ramny apporte quelques modifications à l'itinéraire que j'avais d'abord tracé. J'ai de nouveau étudié la question, et on va voir quelle est maintenant ma manière de voir. Ce n'est pas que tout ce qui suit doive être regardé comme à l'abri de toute critique. Ainsi que je l'ai dit, il faut commencer par admettre que l'ordre des sept mers présenté par l'auteur du *Ketab-aladjayb* n'est pas exact. Il faut supposer qu'Albyrouny s'est trompé, quand il a placé l'île de Ramny aux environs de Ceylan, et ainsi du reste. Mais d'une part, dans une pareille matière, lorsqu'on est obligé d'opter, la préférence doit être donnée aux personnes qui sont allées sur les lieux; d'un autre côté, dans le cas présent, la nouvelle interprétation s'accorde mieux avec l'ensemble des faits.

La mer de Perse comprenait le golfe Persique et la mer de Mekran.

La mer Larevy s'étendait depuis les bouches de l'Indus jusqu'au cap Comorin. Larevy est une forme ethnique du pays de Lar, et le pays de Lar, que M. Quatremère a pris pour le Larestan, à l'entrée du golfe Persique [1], répond, ainsi que je l'avais déjà montré, au Guzarate et à la côte de Cambaie; c'est la contrée que les écrivains grecs et romains appelaient du nom de Larice. Les livres sanscrits donnent au Guzarate et à la côte de Cambaie le nom de *Lata*, en prenant le *t* pour un équivalent de la lettre *r* [2]. D'un autre côté, Massoudy, qui avait lui-même visité le pays, dit, à propos des différents dialectes de l'Inde: « La langue de la côte maritime, où se trouvent les villes de Tana (près de Bombay), Seymour, etc. se nomme Larya; c'est de là qu'est dérivé le nom de Larevy donné à la mer qui la baigne [3]. » Probablement le nom indigène du pays était Lar aussi bien que Larya, d'où les Arabes firent *Larevy*, comme de Counya ou Iconium, en Asie Mineure, ils ont fait *Counevy*, et de Ormya, dans la grande Arménie, *Ormevy*.

Au rapport de Soleyman, de Mascate, on arrivait en un mois de

[1] *Journal des savants* du mois de novembre 1846, p. 689.

[2] Lassen, *Indische Alterthumskunde*, page 108.

[3] *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 74 v.; *Ketab-altanbyh*, fol. 122. Voy. aussi le t. II de la Relation des voyages, p. 179 du texte imprimé.

marche, avec un vent modéré, à Koulam. Koulam, jusqu'à l'époque où les développements de la marine européenne ont exigé une grande profondeur d'eau, était le port le plus considérable du midi de la presqu'île indienne. On peut comparer, à cet égard, les témoignages de Marco-Polo et d'Aboulféda [1]. Soleyman donne à ce port le nom de Koulam du Malay, du nom de la contrée appelée, par les Grecs, Μαλέ [2], laquelle, par l'addition du mot indigène *bar*, signifiant *pays*, a donné naissance à la dénomination vulgaire de Malabar.

La troisième mer est celle de Herkend. Soleyman s'exprime ainsi : « Entre cette mer et la mer Larevy, il y a un grand nombre d'îles; leur nombre s'élève, dit-on, à mille neuf cents. Ces îles forment la séparation des deux mers Larevy et Herkend. La dernière de ces îles est Serendyb, qui donne sur la mer Herkend; c'est la principale de toutes [3]. » J'ai déja dit que ces îles ne pouvaient être que les Laquedives et les Maldives; d'après celà, la mer de Herkend doit être le golfe du Bengale. Mais quelle est l'origine du mot *Herkend?* On a vu que la dénomination de Larevy était indigène; je pense qu'il en est de même de Herkend. Herkend désignait probablement quelque pays remarquable de la côte, et je ne vois pas d'autre lieu avec lequel on puisse l'identifier que le port de Tamralibti, situé près de l'embouchure du Gange, dont il a été parlé. C'est à Tamralipti que Fahian, au commencement du ve siècle, s'embarqua pour Ceylan. Un peu plus de deux cents ans après, Hiuen-thsang remarqua un grand mouvement dans ce port. A la vérité, Tamralipti et Herkend semblent très-éloignés l'un de l'autre; mais il n'en est pas de même quand on les transcrit en caractères arabes [4].

Il se présente ici une question grave. Pour passer de la mer Larevy dans celle de Herkend, les navires qu'aucune affaire n'appelait dans l'île de Ceylan, doublaient-ils l'île, ou bien passaient-ils entre le con-

[1] Marco-Polo, édition de la Société de géographie, p. 220, et texte arabe de la Géographie d'Aboulféda, p. 360.

[2] Cosmas, Recueil déjà cité, p. 178 et 337. Les auteurs sanscrits écrivent *Malaya*.

[3] *Relation des voyages*, t. I, p. 4 et 5.

[4] Herkend s'écrit هركند, et Tamralipti s'écrit تمرلبن.

tinent et l'île? Cette question, soulevée pour les navires grecs et romains, n'a pas été tout à fait résolue; les témoignages arabes semblent la décider d'une manière satisfaisante.

Les vaisseaux chinois doublaient l'île, et se rendaient par le midi de Ceylan, soit de Java à la côte de Malabar, soit de la côte de Malabar à Java. Au lieu de tourner la pointe de la presqu'île de Malaka, ils passaient par le détroit de la Sonde. Ces navires étaient devenus extrêmement forts. On lit dans le *Ketab-aladjayb* [1] que les marchands chinois, ayant quelquefois à se défendre contre les pirates, qui de tout temps ont infesté les mers orientales, équipaient des navires montés par quatre ou cinq cents hommes, se munissant d'armes, ainsi que de naphte pour incendier les vaisseaux ennemis.

Les vaisseaux arabes n'approchaient pas, pour la grandeur, des navires chinois. En général, ces vaisseaux étaient restés, à peu près, tels qu'ils se trouvaient au temps des Grecs et des Romains. Construits en bois et sans mélange de fer, ils avaient un faible tirant d'eau. Les Arabes employaient de préférence, dans leurs constructions navales, des planches de cocotier, et ces planches étaient liées entre elles avec des chevilles de bois; pour les cordes, elles étaient faites de l'étoupe du même arbre.

Dans les mers de l'Inde, l'eau de la mer use promptement le fer : le cuivre, dont les Européens se servent pour le doublage des navires, remédie à cet inconvénient. Les vaisseaux arabes, outre une légèreté qui leur permettait de passer presque partout, avaient l'avantage, lorsqu'ils touchaient sur un rocher, de mieux résister au choc que nos forteresses flottantes.

La manière dont s'exprime Abou-Zeyd montre qu'une partie au moins des navires arabes passaient entre le continent indien et l'île de Ceylan. Voici ce qu'il dit : « En face de cette île, il y a de vastes *gobb*, mot par lequel on désigne une vallée, quand elle est à la fois longue et large et qu'elle débouche dans la mer. Les navigateurs emploient, pour traverser le gobb appelé gobb de Serendyb, deux mois et même davantage, passant à travers des bois et des jardins, au milieu d'une

[1] Manuscr. arab. ancien fonds, n° 901, fol. 25 v.

température moyenne[1]. » L'espace de temps que l'auteur arabe indique pour ce trajet paraîtra un peu long; mais il faut se rappeler que les navires, dans un lieu si étroit, étaient constamment menacés de se briser sur la côte ou de se perdre dans les bas-fonds et au milieu des roches sous-marines, ce qui les obligeait à voyager seulement pendant le jour et par un temps calme[2].

Les navires qui passaient entre le continent et l'île étaient les vaisseaux les plus faibles, et d'ordinaire ils se rendaient sur la côte de Coromandel. Pour ceux qui se dirigeaient vers la Chine et qui étaient plus forts, ils n'auraient pas pu se hasarder dans un canal hérissé de dangers et ils faisaient le tour de l'île. La distinction que je fais ici me paraît devoir s'appliquer aux navires grecs et romains. L'auteur du Périple de la mer Érythrée établit diverses classes parmi les vaisseaux qui, au IIe siècle de notre ère, naviguaient dans les mers orientales, et il semble résulter des détails dans lesquels il entre que les navires qui traversaient le golfe du Bengale étaient plus forts que ceux qui s'arrêtaient sur les côtes occidentales de la presqu'île indienne.

On a vu que l'île de Ramny, qui est nommée par Soleyman immédiatement après Ceylan, répondait à Sumatra. Soleyman dit, de plus, que l'empire du Zabedj, dans lequel l'île de Ramny était comprise, se trouvait à droite de l'Inde[3]. Les dernières paroles semblent montrer que les navires arabes, à la différence des jonques chinoises, passaient au nord de Sumatra et traversaient le détroit de Malaka. Mais, avant de faire franchir le détroit aux navires, Soleyman les fait passer successivement devant les îles qu'il nomme Lendjebâlous et deux autres îles, séparées par une mer appelée Andaman. Voici les expressions de Soleyman : « Après cela viennent les îles nommées Lendjebâlous : ces

[1] *Relation des voyages*, t. I, p. 128. J'ai rapporté, dans le discours préliminaire, p. LXVII, un témoignage d'Édrisi encore plus expressif.

[2] Sur le canal qui sépare Ceylan du continent, on peut consulter l'ouvrage de Horsburgh, traduction française de M. Lepredour, t. II, p. 186 et suiv et 254. Le gouvernement anglais a plusieurs fois annoncé l'intention de faire débarrasser et élargir ce canal, de manière que les gros navires pussent s'y frayer un passage.

[3] *Relation des voyages*, t. I, p. 17.

îles nourrissent un peuple nombreux. Les hommes et les femmes vont nus; seulement, les femmes couvrent leurs parties naturelles avec des feuilles d'arbres. Quand un navire passe dans le voisinage, les hommes s'approchent dans des barques et se font donner du fer en échange d'ambre et de cocos. Au delà, sont deux îles séparées par la mer Andaman. Les habitants de ces îles mangent les hommes vivants; leur teint est noir, leurs cheveux sont crépus, leur visage et leurs yeux ont quelque chose d'effrayant. Ils n'ont pas de barques. S'ils avaient des barques, ils mangeraient tous les hommes qui passent dans le voisinage[1]. »

Dans mon discours préliminaire, j'ai identifié les deux dernières îles avec les îles nommées encore aujourd'hui Andaman[2]. Quant aux îles Lendjebâlous, elles paraissent répondre aux îles Nicobar. Reste à expliquer l'espèce de détour que cette route faisait faire aux navires. Encore à présent, les vaisseaux qui tournent l'île de Ceylan ou qui partent de la côte de Coromandel et qui se dirigent vers le détroit de Malaka, viennent ordinairement reconnaître la pointe nord-ouest de Sumatra, après quoi ils sont portés par les courants vers le nord[3].

Suivant le marchand Soleyman, l'île de Ramny était mouillée à la fois par la mer de Herkend et par celle de Schelaheth; la mer de Schelaheth est donc le bassin formé par la presqu'île de Malaka, l'île de Sumatra et les îles Andaman et Nicobar. Massoudy donne à cette mer le nom de Kalahbar, et il ajoute que Kalahbar, dans le langage du pays, est l'équivalent de *côte* ou de *pays de Kalah*. Au temps du marchand Soleyman, le pays de Kalah était une dépendance de l'empire du Zabedj[4]. Un savant géographe, M. Walckenaer, a placé le pays de Kalah dans la presqu'île de Malaka, dans la province de Keydah, qui est située vis-à-vis de l'île de Sumatra.

Massoudy rapporte que, dans la mer de Kalahbar, les eaux sont basses, et il fait remarquer que là où les eaux sont basses, la navigation est plus difficile; on y trouve, dit-il, un grand nombre d'îles sé-

[1] *Relation des voyages*, t. I, p. 8 et 16.
[2] *Ibid.* t. I, p. LXXII.
[3] Horsburgh, traduction de M. Lepredour, t. III, p. 436 et suiv. — [4] *Relat. des voyages*, t. I, p. 17.

parées par des passes étroites[1]. Cette description est conforme à l'état de la côte occidentale de la presqu'île de Malaka, dans le voisinage du détroit. Les navigateurs sont obligés de se guider d'après une montagne qui s'élève dans la presqu'île et qu'on nomme Parcelar[2].

La cinquième mer se nommait Kedrendj ou Kerdendj. Soleyman compte vingt jours de route de la mer de Kalahbar à celle de Kedrendj[3]. Massoudy décrit ainsi cette mer : « Il s'y trouve beaucoup de montagnes et d'îles ; on y recueille le camphre et l'eau de camphre. Les eaux y sont basses et il y pleut presque continuellement. On y remarque des peuples de races diverses, notamment une population dont les cheveux sont crépus et la figure singulière. Ceux-ci se présentent dans de petites barques aux vaisseaux qui passent dans le voisinage et leur lancent des flèches empoisonnées. Entre ce peuple et le pays de Kalah, il y a des mines de plomb blanc et des mines d'argent ; il s'y trouve aussi des mines d'or et de plomb[4]. » Cette description répond à la côte orientale de la presqu'île de Malaka, au midi du golfe de Siam. Ce qui est dit de la population à la figure singulière se retrouve dans les livres chinois. Les Chinois donnent à l'île de Poulo-Condor le nom de *Kouen-lun*, et ce nom s'est communiqué à la partie de la mer qui se trouve au midi de l'île. Or, suivant les Chinois, on remarque, sur les côtes de cette mer, une race dont le corps est comme enduit d'un vernis noir. C'est dans les mêmes parages qu'ils placent l'oiseau *pheng*, qui répond au rokh des Arabes[5].

La sixième mer est celle de Senf ; le marchand Soleyman la place à dix journées de celle de Kedrendj. Elle doit correspondre à la côte de la partie méridionale de la Cochinchine, et, en effet, on trouve au nord du fleuve Camboge une région appelée du nom de Tsiampa[6].

[1] *Relation des voyages*, t. II, p. 191 du texte arabe.

[2] Horsburgh, traduit par Lepredour, t. III, p. 489 et 496 ; D'Après de Mannevillette, *Instructions sur la navigation des Indes orientales*, p. 227.

[3] *Relation des voyages*, t. I, p. 18.

[4] *Relation des voyages*, t. II, p. 192 du texte arabe.

[5] *Journal asiatique* du mois de septembre 1833, *Notice de Klaproth sur les nègres de Kuenlun*, p, 232 et suiv.

[6] Comparez les notes de Marsden sur la Relation de Marco-Polo, p. 585 et suiv. et

Soleyman s'exprime ainsi : « On exporte de ce lieu l'aloès appelé *alsenfy*. Ce lieu forme un royaume particulier[1]. » Ainsi, au temps de Soleyman, il y avait un roi de Senf en même temps qu'il y avait un roi du Zabedj, décoré du titre de maha-radja. Mais, au commencement du xe siècle de notre ère, le Zabedj et le Senf ne formaient plus qu'un seul état, soit que le roi de Senf eût renversé le maha-radja, soit que le maha-radja eût subjugué le pays de Senf. Le texte de Massoudy n'est pas assez net pour décider le dernier point[2], et les exemples d'invasion, que nous fournit l'histoire de la Malaisie pour une époque moins ancienne, ne font qu'augmenter l'incertitude. Quoi qu'il en soit, Abou-Dolaf, qui visitait l'Asie orientale vers l'an 940 de notre ère, mais dont le récit n'est pas toujours fidèle, dit que, de son temps, le roi de Senf dominait sur les contrées environnantes[3]. De son côté, le moine chrétien de Nadjran, qui traversa les mers de la Malaisie, vers l'an 980, dit que, à cette époque, le roi de Loukyn[4] venait d'envahir le royaume de Senf et en avait pris possession[5]. A combien de révolutions n'ont pas, de tout temps, donné naissance l'ambition et la cupidité des hommes ?

Une circonstance qui mérite d'être remarquée, c'est que, d'après les écrivains arabes, la mer de Senf s'étendait jusqu'aux provinces de l'empire du Zabedj, et que la mer de Kedrendj, qui cependant était située dans l'intervalle, n'entrait, pour ainsi dire, pas en ligne de compte. Cette circonstance me fait penser que la mer de Kedrendj est, à proprement parler, le Golfe de Siam, et que les navires arabes, comme les vaisseaux des Européens, traversaient le golfe sans s'y arrêter. On connaît le mot que le chevalier de Forbin dit à Louis XIV : « Le pays de Siam ne produit rien et ne consomme rien. » Il n'y a pas de raison pour que Siam ne fût pas autrefois comme il est aujourd'hui. J'ai déjà dit que j'identifiais le golfe de Siam avec le *Magnus Sinus* de Ptolémée.

le Recueil de M. Gildemeister déjà cité, p. 69.

[1] *Relation des voyages*, t. I, p. 18.

[2] *Ibid.* t. II, p. 192 du texte arabe.

[3] Tom. II du *Ketab-alfihrist*, fol. 224.

[4] لوقين.

[5] T. II du *Ketab-alfihrist*, fol. 224.

Seulement, Ptolémée a fait mal à propos descendre la côte de Chine au midi, au lieu de la faire remonter au nord.

La septième et dernière mer était celle de Sandjy ou de Chine, laquelle, d'après la remarque de Massoudy, se prolongeait indéfiniment au nord et à l'orient. Sandjy est peut-être une altération du mot Mandji ou Manzi, nom donné, dans le moyen âge, à la Chine méridionale. Massoudy s'exprime ainsi : « C'est une mer désagréable, exposée aux vagues et aux tempêtes. Il s'y trouve des montagnes, entre lesquelles les navires ne peuvent s'empêcher de passer. Or, quand la mer est très-grosse, on en voit sortir des êtres noirs d'une longueur de quatre ou cinq empans, et de la forme des petits Abyssins. Ces êtres montent sur les navires, et leur apparition est une annonce de la tempête qui s'approche; c'est aux équipages à se mettre sur leurs gardes. Quelquefois il s'élève, au haut des mâts, une chose qui a la forme d'un oiseau, et qui prend feu (le feu Saint-Elme). Dès ce moment, la mer se calme; les vagues diminuent et la tempête cesse[1]. »

C'est après cela que les navires franchissaient ce que les Arabes nomment les portes de la Chine. Le marchand Soleyman s'exprime ainsi : « Ces portes consistent dans des montagnes baignées par la mer; entre ces montagnes est une ouverture par laquelle passent les navires[2]. » Soleyman ajoute que sept journées étaient employées à traverser les détroits formés par les montagnes. Les portes de la Chine me semblent désigner les groupes d'îlots situés entre l'île Formose et l'île Tchusan, sur un espace d'environ cent lieues.

Telle est la route que me paraissent avoir suivie les vaisseaux arabes et persans, depuis le VIe siècle jusqu'à la fin du IXe. Ainsi qu'on l'a vu, cet itinéraire a l'avantage de répondre assez exactement à l'état des lieux. Il y a une circonstance qui n'est pas à dédaigner ici. Sur les cartes d'Alestakhry, d'Ibn-Haucal et d'Édrisi, outre le prolongement attribué mal à propos à l'Afrique, on remarque sur le bord septentrional de la mer de l'Arabie, de la Perse, de l'Inde et de la presqu'île de Malaka, une direction droite qui exclut toute idée de golfe et de

[1] *Relation des voyages*, t. II, p. 195 du texte arabe. — [2] *Ibid.* t. I, p. 19.

mer intérieure. Une pareille configuration n'a pu se présenter qu'à des hommes qui n'avaient jamais visité les mers orientales, et pour qui les traditions, conservées depuis des siècles, étaient comme non avenues. Qu'on veuille bien faire grâce à Ptolémée de l'erreur qu'il a commise pour les côtes de la Chine, et on reconnaîtra que, sous ce rapport, sa carte est infiniment au-dessus de celles d'Ibn-Haucal et d'Édrisi. Voilà le motif qui, dans la construction de la carte de Massoudy, m'a engagé à y reproduire une partie des idées de Ptolémée. J'ai déjà eu occasion de dire que les opinions de Massoudy avaient été en général adoptées par Albyrouny [1].

A partir du moment où les relations directes entre la Chine et l'Asie occidentale furent interrompues, le commerce de l'Orient se retrouva tel à peu près qu'il était dans les premiers siècles de notre ère. Il s'établit, sur un point intermédiaire, un entrepôt où se faisaient les échanges entre l'Orient et l'Occident. Abou-Zeyd, Massoudy et les autres écrivains arabes placent cet entrepôt dans un lieu nommé Kalah. Abou-Zeyd s'exprime ainsi : « Le roi du Zabedj compte parmi ses possessions l'île de Kalah, qui est située à mi-chemin entre les terres de la Chine et le pays des Arabes. La superficie de l'île de Kalah est, à ce qu'on dit, de quatre-vingts parasanges. Kalah est le centre du commerce de l'aloès, du camphre, du sandal, de l'ivoire, du plomb alcaly, de l'ébène, du bois de Brésil, des épiceries de tous les genres, et d'une foule d'objets qu'il serait trop long d'énumérer. C'est là que se rendent maintenant les expéditions qui se font de l'Oman; c'est de là que partent les expéditions qui se font pour le pays des Arabes [2]. » Le plomb alcaly paraît être le métal dont il existe plusieurs mines abondantes dans la presqu'île de Malaka et dans les îles voisines, et qui, sous le nom d'alkalin, est encore à présent l'objet d'un commerce considérable. Daubenton, ayant analysé quelques morceaux du minérai, trouva que c'était de l'étain ordinaire [3].

[1] Voyez le *Moroudj-aldzeheb*, t. I, fol. 45 et suiv.

[2] *Relation des voyages*, t. I, p. 93.

[3] *Voyage de Sonnerat*, t. III, p. 357 et suiv.

Dans le discours préliminaire de ma traduction de la relation des voyages, j'ai identifié Kalah avec la ville nommée la Pointe-de-Galle, sur la côte méridionale de l'île de Ceylan. La Pointe-de-Galle n'a plus aujourd'hui la même importance, depuis l'extension qu'ont prise en Orient les établissements maritimes des Européens. Mais voici comment s'exprimait, au commencement du XVII[e] siècle, François Pyrard, qui avait séjourné dans ces parages : « En cette île, il y a une pointe, dite de Galla, vers le midi, qui est un cap qui avance fort en la mer... ; il faut que tous les vaisseaux qui viennent de toutes les côtes et contre-côtes du Bengale, Malaka, la Sonde, Chine, Japon et ailleurs, passent par là et viennent reconnaître cette pointe, comme nous faisons le cap de Bonne-Espérance pour aller aux Indes. On la vient aussi toucher pour venir en tout le reste de la côte de l'Inde, s'entend depuis le cap Comorin jusqu'à Ormuz; et ceux qui n'en veulent approcher, indubitablement se vont embarrasser dans les bancs des îles Maldives, d'où il est mal aisé de se retirer sans danger[1]. » Il est possible, comme l'ont pensé quelques savants, que l'entrepôt dont il s'agit ait été placé à Kalah dans la presqu'île de Malaka. Dans l'opinion de M. Walckenaer, c'est dans cette contrée qu'avait lieu principalement le commerce de l'étain de Malaka et du camphre[2]. Mais on ne doit pas oublier que Cosmas, dans la description qu'il fait du marché établi de son temps, se sert à peu près des mêmes termes qu'Abou-Zeyd, et cependant ce marché se trouvait à Ceylan. Quant au mot par lequel les écrivains arabes désignent Kalah, et que j'ai rendu par *île*, j'ai déjà eu occasion de faire remarquer qu'il a aussi le sens de presqu'île.

On a vu que, dans les mers orientales, il règne au nord de l'équateur des vents périodiques, qui, pendant six mois, c'est-à-dire depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'octobre, soufflent du sud-ouest au nord-est, et, pendant les six autres mois, du nord-est au sud-ouest[3]. Les moussons tenaient au moyen âge beaucoup plus de place qu'au-

[1] *Voyage de François Pyrard*, de Laval; Paris, 1615, t. II, p. 244 et suiv.

[2] *Annal. des voy.* année 1832, t. I, p. 19.

[3] Horsburgh, traduit par Lepredour, t. I, p. VIII; D'Après de Mannevillette, p. 39.

jourd'hui. Ce sont les Hollandais qui, par une disposition plus savante des voiles, ont appris à aller, en certains cas, contre vents et marées. Massoudy, s'appuyant sur une opinion émise par Abou-Maschar, dans sa grande introduction à la Science des étoiles, dit que, en Orient, l'époque de l'agitation et du calme varie suivant les mers. L'agitation du golfe Persique commençait lorsque le soleil entre dans le signe de la Vierge (21 août), et aux approches de l'équinoxe d'automne; ses eaux restaient en mouvement jusqu'au moment où le soleil était entré dans le signe du Poisson (21 février). La plus grande violence des vagues avait lieu à la fin de l'automne, lorsque le soleil entre dans le Sagittaire (21 novembre). Pendant ce temps, la mer de l'Inde était calme, et, pour elle, l'agitation avait lieu pendant les six autres mois de l'année. Ce n'est qu'à partir du 21 août que les navires qui se trouvaient dans les ports de la presqu'île se hasardaient au dehors[1].

Les navires arabes et persans qui étaient destinés pour les mers orientales mettaient à la voile au commencement de la mousson, afin de n'être pas obligés de s'arrêter en chemin. Massoudy rapporte que, au mois de tyrmah (du 21 juin au 20 juillet), il ne partait des côtes d'Oman que des navires de peu de valeur, et qu'on abandonnait aux chances de la mer. Massoudy fait remarquer, à cette occasion, que ce qui était l'hiver pour les Arabes était l'été pour les Indiens, et réciproquement. Pline le naturaliste avait déjà fait la même observation à propos de l'île de Ceylan. Le fait est que, dans l'Inde, il tombe l'été des pluies abondantes qui répandent l'humidité, et qui empêchent les habitants de sortir de leurs maisons. L'hiver, au contraire, est à la fois sec et doux. Du reste, cette remarque ne s'applique qu'aux côtes occidentales de la presqu'île[2].

[1] *Relation des voyages*, t. II, p. 174 et suiv. du texte arabe.

[2] Voyez mes Fragments sur l'Inde, page 125, et Horsburg, traduit par Lepredour, t. I, p. 144 et 539; t. II, p. 38 et 41; D'Après de Mannevillette, p. 127. Abou-Zeyd appelle la saison des pluies *yessaré* بسارة (*Relation des voyages*, t. I, p. 131). Massoudy l'appelle du même nom dans le *Moroudj-aldzeheb* (*ibid.* t. II, p. 176). Mais dans le *Ketab-altanbyh*, fol. 122, Massoudy se sert du mot *bescharé* بشارة. C'est proba-

La route directe entre l'Asie occidentale et l'Asie orientale se rouvrit au milieu du XIIIe siècle, lorsque, les Tartares ayant réuni sous leurs lois la Chine, la Perse et l'Asie Mineure, l'Orient et l'Occident furent remis en communication. Mais, dans l'intervalle, de nouvelles voies avaient été ouvertes au commerce; de nouveaux marchés s'étaient établis. Le port d'Hormuz était devenu le principal marché du golfe persique. Kalikut, sur la côte de Malabar, avait pris le dessus sur le port de Koulam. Malaka ne tarda pas à attirer les navires près de la pointe de la presqu'île à laquelle elle donna son nom. Enfin, le port chinois où les navires étrangers se rendaient de préférence, était une ville de la province de Fou-kian, appelée Tseu-thoung, nom dont les Arabes ont fait Zeytoun[1]. Les écrivains arabes de cette époque font aussi mention d'un port chinois qu'ils nomment Syn-kilan, et qui est probablement le port de Canton[2]. Un événement dont les effets n'avaient pas été moins sensibles, ce sont les progrès qu'avait faits l'islamisme. Au commencement du Xe siècle, les armées musulmanes n'avaient pas dépassé la vallée de l'Indus. Au XIIIe siècle, elles avaient soumis toute la vallée du Gange, et elles commençaient à se répandre dans le Dekhan. L'islamisme avait également pénétré dans la Malaisie, où il tendait à transformer les races malaie et javanaise.

Le marchand Soleyman, Abou-Zeyd et Massoudy se sont peu occupés de la question des races de la Malaisie. Massoudy se borne à dire que les habitants des îles Syla descendaient d'Amour, fils de Japhet, c'est-à-dire qu'ils appartenaient à la souche turke, et ici, comme nous avons déjà eu occasion de le faire observer, le mot *turk* a une plus large acception que chez nous. Les Turks, dans la pensée des écrivains arabes de cette époque, comprenaient tous les peuples de la Tartarie. Albyrouny dit de son côté que la population des îles Comayr était d'origine turke. A une époque moins ancienne, Édrisi nous apprend que,

blement l'équivalent de notre mot *hivernage*, sur lequel on peut consulter l'Archéologie navale de M. Jal, t. II, p. 261 et suiv.

[1] *Mémoires relatifs à l'Asie*, par Klaproth, t. II, p. 208 et suivantes, et *Journal asiatique* d'avril 1833, p. 342. Tseu-thoung s'appelle aujourd'hui Thsiuan-tchou-fou.

[2] *Journal asiatique* de mai 1833, p. 458.

non-seulement les habitants des îles du Zabedj allaient commercer sur les côtes du Zanguebar, mais que les deux populations entendaient le langage l'une de l'autre. Édrisi rapporte même le nom de *Malai*, mot qui ne s'était pas encore présenté chez les écrivains antérieurs. Enfin, Ibn-Sayd a développé le récit d'Édrisi, et il présente les Malais comme une fraction de la grande nation des Comr, qui, après être sortis du plateau de la Tartarie, avaient cultivé les terres de la Chine, qui ensuite avaient peuplé les îles des mers orientales, et qui avaient fini par se répandre sur les côtes du continent africain, où ils avaient repoussé la race nègre dans l'intérieur[1].

Les traditions indigènes supposent que la race malaie proprement dite est originaire de l'île de Sumatra, et qu'elle était jadis concentrée dans les provinces de Menancabo et de Palembang. Vers l'an 1160 de notre ère, la tribu, étant menacée par les troupes du roi javanais de Madjapahit, traversa le détroit, et s'établit dans l'île de Sinkapour; de là elle passa sur le continent, et fonda la ville de Malaka, vers l'an 1280. Le chef embrassa l'islamisme, et prit le nom de Mohammed. Sous son règne, les lois furent mises par écrit, la société prit un aspect en harmonie avec le nouveau culte, et, avec le temps, le nom de Malaca devint le premier des noms de la Malaisie.

Le nom de Malais se trouvant dans le Traité d'Édrisi, qui écrivait vers l'an 1158, il est à croire que l'émigration de la tribu est plus ancienne qu'on ne l'a cru. Du reste, le récit des Arabes est en général d'accord avec les faits qu'a récemment signalés l'ethnographie. Les caractères physiques des Malais ont une analogie incontestable avec ceux des populations de l'Asie orientale. Une communauté de race et de langage existe chez presque toutes les populations qui sont répandues depuis la Malaisie jusqu'aux rivages de Zanguebar; enfin, la race et le langage des Malais se distinguent de ceux des nègres[2].

[1] *Comayr* est la forme diminutive de *comr*, et *comr* en arabe, est susceptible, entre autres acceptions, de désigner une population au teint blanchâtre. Ci-devant, p. CCCXVII.

[2] M. Gustave d'Eichthal a publié, dans le Recueil de la Société ethnologique de Paris, plusieurs mémoires dont l'objet est de prouver que la race malaie s'est répandue sur le continent africain, jusqu'aux rivages de l'océan Atlantique.

On a vu que suivant les Arabes, antérieurement à l'invasion des idées musulmanes, les doctrines indiennes, malgré l'origine tartare des indigènes, dominaient dans la Malaisie. L'introduction des idées indiennes, suivant les chroniques malaies et javanaises, eut lieu dans le Ier siècle de notre ère. Des colonies parties de la côte orientale du Dekkan vinrent s'établir à Java. Elles paraissent avoir apporté avec elles le régime des castes; mais les brahmes n'acquirent jamais, dans la Malaisie, la suprématie politique dont ils jouissaient sur les bords du Gange. Les colons propagèrent aussi le dogme de la métempsycose, l'usage des pénitences et des austérités, et celui du sacrifice des veuves sur le bûcher de leur mari. Le bouddhisme pénétra également dans l'archipel d'Asie; il dut compter de nombreux prosélytes à Java, si on en juge par les restes des monuments de ce culte que l'on y rencontre à chaque pas, et par l'influence qu'il exerça sur le développement de la littérature javanaise[1].

L'île de Java, devenue le foyer de la civilisation indoue dans l'archipel d'Asie, conserva ce caractère jusqu'à la chute du royaume de Madjapahit, en 1475. Cette ville, dont les ruines, situées dans la partie orientale de l'île, excitent l'admiration des voyageurs, était devenue, pendant le XIIIe et le XIVe siècle, le centre d'un empire puissant, duquel dépendaient vingt-cinq royaumes ou provinces. S'étendant, à l'est, sur les Moluques, au nord, jusqu'aux Philippines, l'empire de Madjapahit occupait, à l'ouest, toute la côte septentrionale de Sumatra et une partie de la côte de la presqu'île de Malaka. Il rappelait, par son étendue, celui de Zabedj, décrit par Soleyman, Abou-Zeyd et Massoudy[2].

[1] Le gouvernement hollandais, qui est maître de Java et des îles voisines, a eu l'heureuse idée de recueillir, dans le Musée de Leyde, les monuments de la sculpture javanaise qu'on déterre de temps en temps au milieu des ruines des anciennes cités. La statue de Bouddha représenté accroupi, revient souvent. Du reste, au commencement du Ve siècle de notre ère, lorsque Fahian relâcha à Java, le brahmanisme y dominait exclusivement. (*Foĕ-kouĕ-ki*, p. 360.)

[2] Le tableau des provinces de l'empire de Madjapahit se trouve dans une chronique malaise intitulée *Histoire des rois de Pasay*. M. Dulaurier a publié ce tableau dans le Journal asiatique du mois de juin 1846. Maintenant il fait imprimer le texte de la chronique entière.

Le règne de la civilisation indoue, dans la Malaisie, reçut une rude atteinte, lorsque l'islamisme y fut apporté vers le commencement du XIII[e] siècle. Des deux grandes races qui habitent ces contrées, la race malaie et la race javanaise, la première est celle qui embrassa le nouveau culte avec le plus d'ardeur; en très-peu de temps, elle fut tout entière musulmane. Cette propagation rapide des dogmes de l'Alcoran parmi les Malais s'explique par les analogies qu'on observe entre leur caractère et celui des Arabes. Doués, comme eux, d'une imagination vive, de passions ardentes, ils aiment la guerre, le commerce, les expéditions aventureuses. Ralliée au drapeau du Prophète, la race malaie acquit l'unité qui lui avait manqué jusqu'alors. Parmi les Javanais, les doctrines de Mahomet se répandirent très-lentement; elles ne triomphèrent tout à fait que lors de la chute du royaume de Madjapahit; aujourd'hui même, depuis quatre siècles qu'elles sont connues des indigènes, elles n'ont pénétré que d'une manière superficielle dans les habitudes de la vie intime.

La différence d'action de l'islamisme sur la civilisation des Malais et des Javanais se reproduit dans les langues de ces deux peuples et dans les monuments de leur littérature. Les derniers ont adopté un très-petit nombre de mots arabes, qui même ont de la peine à s'adapter aux caractères nationaux, tandis que les premiers ont pris, non-seulement la nomenclature religieuse musulmane, mais encore plusieurs mots de l'arabe usuel, ainsi que les caractères avec lesquels s'écrit l'arabe.

Quoique les Chinois aient fréquenté ces parages depuis un temps immémorial, jamais les indigènes ne reçurent d'eux aucune communication intellectuelle ou religieuse; aujourd'hui, ceux-ci manifestent le même éloignement pour le langage et les idées du Céleste empire. Dans les idiomes de ces insulaires, à peine trouve-t-on quelques mots qui puissent être rapportés à la langue chinoise, tandis que le sanscrit s'implanta dans le kavi ou javanais ancien, et qu'il a enrichi, à des degrés divers, les autres dialectes de la même famille[1].

[1] Pour le tableau qui précède, j'ai fait quelques emprunts au recueil intitulé *Mémoires*,

La dernière moitié du XIIIe siècle fut témoin d'un retour d'activité dans les mers orientales. L'an 1283 de J. C. il arriva, au Caire, un ambassadeur du roi idolâtre de Ceylan, qui demandait à nouer des relations de commerce. La lettre du roi était écrite en caractères indigènes, sur l'écorce d'arbre appelée *touz*, et on l'avait enfermée dans une boîte d'or. On y remarquait ces mots adressés par le roi au sulthan d'Égypte : « Les pierreries abondent dans mes états ; j'ai des navires en mer; on trouve dans mes marchés des éléphants, des étoffes de lin et de soie, la cannelle et les autres épices, ainsi que les lances employées à la guerre. Si le sulthan avait besoin chaque année d'une cargaison de vingt navires, je puis la mettre à sa disposition. Mes états renferment vingt-sept châteaux remplis de perles et de rubis. Les pêcheries de perles sont dans ma dépendance[1]. » Un peu auparavant, Coublaï, empereur tartare de la Chine, avait dirigé une flotte montée par cent mille hommes contre le Japon ; une autre expédition s'embarqua pour la Cochinchine. En 1286, un grand nombre de princes des îles situées au midi de la Chine envoyèrent des députés à Coublaï, avec des présents. Enfin, en 1293, Coublaï fit partir une flotte de mille navires, montée par trente mille hommes, contre l'île de Java[2].

En 1292, Coublaï envoya, par mer, en Perse une de ses petites-filles, qu'il destinait en mariage au roi de Perse, son petit-neveu. Marco-Polo, qui déjà avait fait un voyage dans les mers de l'Inde, et qui soupirait après son retour dans sa patrie, obtint d'accompagner la princesse. Quatorze vaisseaux à quatre mâts furent équipés et approvisionnés pour deux ans; quelques-uns de ces vaisseaux avaient jusqu'à deux cent cinquante hommes d'équipage. La flotte traversa le détroit de

lettres et rapports, par M. Dulaurier, Paris, 1843, in-8°.

[1] M. Quatremère a publié une traduction de la lettre entière, dans ses Mémoires géographiques sur l'Égypte, t. II, p. 284. Plus tard, il a donné le texte dans les notes qui accompagnent sa traduction de l'Histoire des sulthans mamlouks, par Makrizi, t. II, 1re partie, p. 176. Voy. aussi à la page 59. Mais la traduction de M. Quatremère n'est pas de tout point exacte, et le texte n'est pas reproduit très-correctement. En ce qui concerne l'écorce *touz*, je renvoie à mon Mémoire sur l'Inde.

[2] D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. II p. 440 et suiv.

Malaca, et fut retenue pendant cinq mois, par la mousson, à Sumatra. Après avoir relâché dans l'île de Ceylan, elle longea la côte de Malabar, et vint aborder à Hormuz.

On a beaucoup écrit sur la relation de Marco-Polo, et on écrit encore tous les jours. Ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Je passe immédiatement aux voyages d'Ibn-Bathoutha dans les mers orientales et en Chine[1]. Ces voyages eurent lieu entre les années 1342 et 1349. Voici ce qui y donna lieu : à dix journées au nord de Dehli, au milieu de la chaîne de l'Himalaïa, est une montagne que l'auteur nomme Caradjyl[2], et qui était habitée par des bouddhistes. Dans cette montagne, au lieu nommé Samhel, était un temple qui était un but de pèlerinage pour les idolâtres, même pour les bouddhistes de Chine. Les musulmans ayant renversé le temple, l'empereur de la Chine envoya un ambassadeur au roi de Dehli, pour le prier de permettre de le rebâtir, et l'empereur de Dehli se crut obligé d'envoyer, à son tour, une ambassade en Chine. L'ambassadeur se rendit à Kalicut pour s'y embarquer, et Ibn-Bathoutha fut chargé de l'accompagner. Ibn-Bathoutha raconte fort au long les divers incidents de sa vie aventureuse. Nous n'avons à nous occuper ici que des points qui intéressent la géographie[3].

Voici d'abord le précis du tableau qu'Ibn-Bathoutha fait de la côte occidentale de la presqu'île, à partir du golfe de Cambaie. Ce tableau donne une haute idée du commerce qui se faisait dans le pays, et du crédit dont l'islamisme continuait à y jouir. Or, à cette époque, la langue de l'islamisme était le seul intermédiaire possible entre l'Europe et l'Asie. L'auteur cite la ville de Cambaie comme une des plus belles de la contrée, et il vante la magnificence de ses mosquées. Goa[4] dont le nom apparaît pour la première fois, appartenait à un radja idolâtre.

[1] Il n'est pas question ici de la portion du traité d'Aboulféda qui est consacrée aux régions orientales. Tout cela se trouvera dans le deuxième volume.

[2] قراجيل.

[3] Pour ce qui suit, nous avons fait usage de la relation originale d'Ibn-Bathoutha. (Voy. ci-devant, p. CLIX.)

[4] كاوه ou كاوى.

A Kandahar, Ibn-Bathoutha s'embarqua sur un navire qui était défendu par des archers et des guerriers abyssins. Quand, dit-il, un Abyssin se trouvait sur un navire, les passagers n'avaient plus rien à craindre des voleurs ni des pirates. Sindapour est le nom d'une île au centre de laquelle existaient deux villes, dont l'une appartenait aux idolâtres, et dont l'autre avait été bâtie par les musulmans, lorsqu'ils s'établirent dans l'île. Le prince de Honnaur, maintenant Onor, était musulman, et il attaquait par mer les princes idolâtres du voisinage; il reconnaissait cependant la suzeraineté d'un prince idolâtre. On remarquait, dans Honnaur, treize écoles pour les filles, et vingt-trois écoles pour les garçons.

Le Malabar s'étendait depuis Sindapour jusqu'à Koulam, sur une étendue de deux mois de marche. On y comptait douze sulthans. Le plus puissant avait cinquante mille hommes à son service, le plus faible, trois mille. La plupart de ces princes cherchaient à se ménager l'amitié de l'empereur de Dehli. Dans le Malabar, se trouvaient Abou-Serour, probablement la Barcelor d'aujourd'hui, ville où il y avait un corps de musulmans avec un cadi et une mosquée bâtie par un Arabe nommé Hossein; 2° Mandjarour, la Mangalor des modernes. C'était le port le plus considérable du Malabar; il y venait les marchands les plus riches de la Perse et du Yémen, et l'on y comptait environ quatre mille musulmans, etc.[1].

Ibn-Bathoutha met Kalicut au nombre des principaux ports du Malabar, et il dit que c'était le rendez-vous des marchands de la Chine, de Sumatra, de Ceylan, des Maldives, ainsi que du Yémen et du Farès. Son port était un des plus grands du monde. Au moment de l'arrivée d'Ibn-Bathoutha, il s'y trouvait treize navires chinois. Chaque jonque portait mille hommes, dont six cents matelots et quatre cents hommes de guerre. Ces navires étaient construits dans les ports de Zeytoun et de Synkalan. A la différence des navires ordinaires, il y entrait des clous. Les rameurs se tenaient sur les côtés; pour chaque

[1] *Journal asiatique* du mois d'août 1846, p. 151 et suiv.

rame, il fallait de dix à quinze hommes. Il n'y avait que les jonques qui fissent le voyage de la Chine.

Notre voyageur n'a pas oublié de parler de Koulam, qu'il dit être une des plus belles villes du Malabar. Le commerce continuait à y être florissant, et il s'y trouvait des musulmans fort riches. Mais la communauté musulmane de Koulam appartenait à la secte schyyte. Ibn-Bathoutha ajoute que Koulam était le port le plus avancé de l'Inde pour ceux qui voulaient se rendre en Chine[1].

De Kalicut, Ibn-Bathoutha se rendit dans les îles situées à l'ouest, et connues sous le nom de Maldives et de Laquedives. Il désigne ces îles sous le nom générique *Dibah*[2], qui a le sens d'*île* chez les indigènes. Les provinces sont appelées par lui du nom général de *Mahl*[3]. La plupart des noms qu'il cite se retrouvent encore sur les cartes; l'île de Mahl[4] dont le nom a probablement donné naissance à notre dénominatiou de Maldives, occupait le centre du groupe. A cette époque, les Arabes étaient établis, en grand nombre, dans ces îles, et l'islamisme avait fait des progrès parmi les indigènes. Du reste, Ibn-Bathoutha semble parler spécialement des Maldives; probablement, il n'a pas connu les Laquedives.

Ibn-Bathoutha passa ensuite dans l'île de Ceylan, où il monta sur le pic d'Adam. Il appelle le lieu où il débarqua du nom de Batthalé[5]; mais il m'a été impossible de déterminer ce lieu, non plus que les autres villes dont il parle.

Après avoir visité Ceylan, il se porta sur la côte sud-ouest de la presqu'île. Cette région est appelée par lui et par les autres écrivains arabes Mabar[6], mot arabe qui signifie *lieu de passage*. C'est là qu'est

[1] On lit de plus, dans l'Histoire des Églises dépendantes du patriarcat d'Alexandrie, par Abou-Selah, qui écrivait l'an 1337 (*Manuscrits arabes* de la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n° 138, fol. 110. v.), qu'à Koulam, il y avait une communauté de chrétiens nestoriens, et qu'on y remarquait deux églises dédiées, l'une à la sainte Vierge et l'autre à saint Georges.

[2] ذيبه Ci-devant, p. CCCLXXXVIII.

[3] مهل.

[4] ذيبة المهل.

[5] بطالة.

[6] معبر.

l'endroit que les indigènes appellent *Pont d'Adam*. Ibn-Bathoutha débarqua dans le royaume de Maduré[1]. En ce moment, le sulthan, qui se nommait Gayat-Eddin, se trouvait à deux journées de la côte, occupé à repousser un roi idolâtre, nommé Belal-Deva[2]. Ce roi, qui probablement régnait sur le Carnatic[3], et qui était alors âgé de quatre-vingts ans, avait amené avec lui plus de cent mille hommes. Depuis la côte jusqu'à Maduré, le pays ne formait qu'une forêt touffue. Le sulthan fit couper les arbres et chercha à exterminer la population. Les barbaries auxquelles on se livra furent telles qu'Ibn-Bathoutha en fut indigné, et comme le sulthan mourut peu de temps après, il présente cette mort comme une juste punition du ciel. Du reste, le roi idolâtre fut pris et mis à mort.

Ibn-Bathoutha, étant retourné à Kalikut, s'embarqua de nouveau pour les Maldives, d'où il mit à la voile pour le golfe du Bengale. La ville, où il mit pied à terre, est appelée par lui Sodkâvân[4]; c'est probablement Chittagong, à laquelle les musulmans donnèrent plus tard le nom d'Islam-Abad ou ville de l'islamisme. Ibn-Bathoutha s'exprime ainsi : « Sodkâvân est une grande ville située sur les bords de la mer, près du confluent du Gange, vers lequel les Indiens se rendent en pèlerinage, et du Djoun (Brahma-Poutra); les habitants entretiennent sur le fleuve (le Gange) un grand nombre de navires avec lesquels ils attaquent les habitants de Laknaoti. » Laknaoti était une ville située sur la rive septentrionale du Gange, au lieu où se trouve maintenant la ville de Gour, et elle occupa pendant quelque temps le rang de capitale du Bengale[5]. Le sens des paroles d'Ibn-Bathoutha est que les habitants de Sodkâvân étaient encore plongés dans l'idolâtrie, et que leurs incursions étaient dirigées contre les musulmans de l'intérieur.

Ibn-Bathoutha s'enfonça dans le pays d'Assem, qu'il appelle par son

1 مترة.
2 بلال ديو.
3 Prinsep, *Useful tables*, p. 120.
4 سدكاوان.
5 *The east India gazetteer*, par Walter Hamilton, deuxième édition, t. I, au mot *Gour*. M. Quatremère a confondu Laknaoti avec la ville actuelle de Luknow, qui en est très-éloignée. (*Recueil des notices et extraits*, t. XIII, p. 170.)

nom indigène de Kamrou. Les habitants menaient la vie la plus grossière; mais à une certaine distance de la côte, s'était établi un fakyr musulman, qui remplissait le pays du bruit de sa sainteté et de ses miracles. Quand Ibn-Bathoutha eut satisfait sa dévotion, il dirigea ses pas vers un lieu qu'il appelle Habanq, et qu'il dit être une ville grande et belle. Cette ville était traversée par une rivière qui descendait des montagnes de Kamrou, et qui se nommait la rivière Bleue [1]. Ibn-Bathoutha descendit cette rivière, ayant, pendant quinze jours, sous les yeux, des villes et des villages et un spectacle enchanteur. Il arriva ainsi dans la ville de Sonargâvân [2], qui maintenant répond à peu près à la ville de Dakka [3].

A Sonargâvân se trouvait une jonque qui s'apprêtait à mettre à la voile pour la Malaisie. Ibn-Bathoutha monta dessus et relâcha d'abord dans une île qu'il nomme Barah-Nagar. La description qu'il fait de cette île est semblable à celle que Marco-Polo a faite des îles Andaman. Les habitants vivaient dans l'état sauvage, et avaient une bouche faite comme la gueule des chiens. Du reste, il y avait dans l'île un certain nombre de musulmans venus du Bengale et de Sumatra; mais ils occupaient un quartier séparé.

L'île de Sumatra est appelée, par Ibn-Bathoutha, du nom de Java; Marco-Polo lui a donné le nom de *Java la mineure*. Ibn-Bathoutha débarqua sur la pointe nord-ouest, dans un lieu qu'il appelle Djambou-Aijr. A quatre milles de là, était la ville de Sumatra, qui a donné son nom à l'île entière. Cette ville fut fondée, au commencement du XIVe siècle, par un chef indigène appelé Marah-Silou, qui, en se faisant musulman, adopta le surnom arabe de Malek-Saleh. Le même prince fonda dans le voisinage la ville de Pasey, qui est appelée Pasem dans les relations portugaises. D'après ce que nous apprennent les

[1] النهر الازرق.

[2] سنركاوان. On prononce ordinairement *sonarganou*.

[3] Sur cette ville, voyez mon explication de cinq médailles des anciens rois musulmans du Bengale (*Journal asiatique* du mois de novembre 1823, p. 282 et suiv.). Ces médailles furent frappées à Sonargâvân, quelques années seulement après le passage d'Ibn-Bathoutha.

chroniques indigènes, toute la partie de l'île qui se trouve au nord-ouest, depuis Atcheh ou Atchin jusqu'à Djambou-Aijr et à Perlak, était, à cette époque, le foyer d'une civilisation avancée. Mais l'islamisme y avait complétement triomphé. Ce fut au commencement du XIIIe siècle qu'un musulman, venu de l'ouest, convertit les habitants d'Atcheh à l'islamisme. Il épousa une fille du pays, et le fils qui naquit de ce mariage prit le titre de sulthan [1].

Celui qui régnait dans la ville de Sumatra au moment de l'arrivée d'Ibn-Bathoutha, est appelé par lui Malek-Dhaher; il était fils de Malek-Saleh. C'était un prince zélé pour l'islamisme, et qui, de temps en temps, réunissait les docteurs musulmans dans son palais, afin de discuter avec eux des points de dogme et de discipline. Il faisait la guerre aux tribus de l'intérieur qui persistaient dans l'idolâtrie. Pour Sumatra, c'était une ville grande, belle et entourée de murs et de tours en bois. On n'a pas encore retrouvé ses traces [2].

L'île de Java est appelée par Ibn-Bathoutha Mol-Java ou île de Java [3]. Le chef, que notre voyageur eut occasion de visiter, professait l'idolâtrie.

Ibn-Bathoutha s'embarqua ensuite sur la mer qui est située au nord de Java, et qu'il appelle du nom de mer Dormante [4] ou mer Pacifique. Avant d'arriver en Chine, il relâcha sur une côte nommée Thaoualys ou Thaouâysy. Le teint des habitants était rouge; ils professaient l'idolâtrie. Le roi entretenait une marine et était en état de lutte avec la Chine. Les femmes combattaient comme les hommes. La capitale, où

[1] Nous possédons une liste des rois d'Atcheh, en malai; elle a été publiée par M. Dulaurier (*Journal asiatique* du mois de juillet 1839, p. 47 et suiv.). Dans l'Histoire des Églises dépendantes du patriarcat d'Alexandrie, déjà citée, il est parlé d'un pays du nom de *Fahsour* فهصور, célèbre par son camphre, et qui ne peut être que le pays de Pasour, dont il a été parlé. L'auteur ajoute que, dans ce pays, il y avait plusieurs églises nestoriennes.

[2] La position de la ville de Sumatra a été déterminée par M. Dulaurier. (*Journal asiatique* du mois de janvier 1848, p. 92 et suiv.)

[3] La même dénomination est employée par l'historien persan Vassaf, à l'occasion de l'expédition envoyée par Koublaï contre Java.

[4] بحر كاهل.

débarqua Ibn-Bathouthah, avait pour gouverneur la fille du roi. Cette princesse parlait le turk et portait elle-même un nom turk. On sait que les armées tartares, qui subjuguèrent la Chine, se composaient de guerriers de race turke, mongole, etc. Le Tonquin fut envahi, en 1257, par un chef nommé Ouriang-Cadaï. Il en fut probablement de même, quelques années après, pour la Cochinchine. Ibn-Bathoutha aura voulu parler d'une de ces deux contrées qui, apparemment, était devenue, de son temps, le domaine d'un chef de race turke[1].

Le navire sur lequel était monté Ibn-Bathoutha s'arrêta dans le port de Zeytoun. En ce moment, il y avait dans ce port environ cent jonques de première grandeur; pour les navires d'un ordre inférieur, ils étaient en nombre infini. A l'arrivée du voyageur, on dessina ses traits, et son portrait fut placardé en plusieurs endroits[2]. Il se rendit à Péking par le grand canal creusé sous les Mongols, et auquel il donne le nom d'*eau de la vie*[3]; puis il revint à Zeytoun. Le chapitre de la relation d'Ibn-Bathoutha qui est consacré à la Chine, renferme sur la géographie de la Chine, et sur les événements qu'il dit s'être passés de son temps, certains récits douteux ou même en contradiction avec les faits connus. En conséquence, je me dispense d'en parler.

A son retour à Zeytoun, Ibn-Bathoutha mit à la voile pour Sumatra, où il s'embarqua pour Koulam. Il visita de nouveau la Syrie et l'Egyte; puis il revint dans son pays natal, à Thanger.

Le mouvement politique et commercial se maintint dans le siècle suivant. En 1442, l'historien persan, Abd-Alrazzac, fut envoyé par le roi de Perse Schah-Rokh, en ambassade auprès du roi idolâtre de Kalikut[4]. L'historien parle, avec enthousiasme, du port d'Hormuz, où il

[1] D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. II, p. 314 et suiv. p. 441 et suiv. La portion de la relation d'Ibn-Bathoutha qui traite de la Malaisie a été publiée par M. Dulaurier, avec une traduction française et des notes. (*Journal asiatique* des mois de février et mars 1847.)

[2] Burnes, dans son Voyage de l'Indus à Bokhara, cite un fait analogue pour les voyageurs qui arrivent par terre sur les terres chinoises. (Voy. le tome III de la traduction française de sa Relation, p. 180.)

[3] Klaproth a composé un mémoire spécial sur ce canal. (*Mémoires relatifs à l'Asie*, t. III, p. 312 et suiv.)

[4] Ci-devant, p. CLXIII.

s'embarqua : « On y voyait, dit-il, affluer les marchands de l'Égypte, de la Syrie, du pays de Roum, de l'Aderbaydjan, du Khorassan, de la Transoxiane et du Turkestan. Les habitants des pays maritimes y venaient de la Chine, de Java, de Tanasserim, du Bengale, du Malabar, de l'Abyssinie et du Zanguebar. Avec les objets qu'ils apportaient, ils pouvaient se procurer tout ce qu'ils voulaient. Des individus de toutes les religions et même des idolâtres se trouvaient dans cette ville, et on ne se permettait envers eux rien d'injuste. Aussi, cette ville avait-elle reçu le surnom de Dar-Alaman ou séjour de la sûreté[1]. »

Voici le tableau que l'écrivain persan fait de Kalikut : « C'est un port tout à fait sûr qui, à l'exemple de celui de Hormuz, réunit des marchands de tous les pays. Les habitants sont infidèles; mais il y a parmi eux un grand nombre de musulmans, et on y compte deux mosquées. Les musulmans ont un cadi pour juger leurs différends. Telle est la justice qui règne dans cette ville, que les étrangers laissent leurs marchandises au milieu des marchés, sans prendre la peine d'en faire constater la valeur. Les préposés de la douane sont chargés de veiller à leur sûreté. Si elles se vendent, ils prélèvent un droit d'un quarantième; sinon les propriétaires n'ont rien à payer. Sur d'autres côtes, il existe un usage étrange. Lorsqu'un vaisseau fait voile pour un point déterminé et que, tout à coup, un arrêt de la Providence le pousse dans une autre direction, les habitans, sous le prétexte que le vent l'a amené là, pillent le bâtiment. A Kalikut, tout vaisseau, n'importe le lieu d'où il vient et où il va, qui relâche dans le port, est traité comme les autres et n'éprouve pas de tort grand ou petit[2]. »

Le souverain de Kalikut portait le titre de *samery*, mot dont les relations européennes ont fait *samorin*. Abd-Alrazzac fait remarquer que lorsque le samery venait à mourir, ce n'était pas son fils, ni son frère qui lui succédait, mais le fils de sa sœur. Cet usage tenait à la manière dont les mariages se font encore parmi une partie de la po-

[1] *Recueil des notices et extraits des Manuscrits*, t. XIV, p. 429.

[2] *Recueil des Notices, etc.* t. XIV, p. 436. J'ai parlé du droit de bris et naufrage dans mes Extraits des historiens arabes des croisades; Paris, 1829, p. 521.

pulation de la côte de Malabar, usage dont il est parlé dans les relations européennes.

Le prince de Kalikut était alors plus puissant qu'au temps d'Ibn-Bathouthah. Son pouvoir s'exerçait sur toute la côte, jusqu'au pont d'Adam, en face de l'île de Ceylan. Le principal produit du pays était le poivre; mais les habitants s'enrichissaient par le commerce. On leur donnait le titre de *fils de Chinois*, soit parce que beaucoup de Chinois s'étaient établis dans la contrée, soit parce que, à l'exemple des Chinois, ils étaient des marins intrépides. Les pirates n'osaient pas attaquer leurs bâtiments [1].

Abd-Alrazzac représente Bijnagor comme une ville vaste et peuplée. L'autorité du roi, qui était idolâtre, s'étendait depuis les frontières du royaume de Kalberga jusqu'en face de Ceylan. Le tableau imposant que l'auteur fait des édifices de Bijnagor est justifié par ce qui subsiste encore de cette capitale.

Enfin, les temps déterminés par la Providence étaient arrivés. Ce globe, dont les hommes n'occupent que la moindre partie, ce globe, qui est si petit dans l'espace, mais si grand pour la faiblesse de notre nature, allait se révéler à nos yeux. Quel glorieux spectacle, après les longs efforts qu'il avait coûtés! Mais cette découverte devait en amener plusieurs autres. Bientôt les anciennes données se trouvèrent insuffisantes, et il fallut en établir de nouvelles. Les idées qui naguère occupaient le premier plan furent reléguées dans une espèce de lointain qu'on appela du nom de *moyen âge*. La littérature orientale nous offre, pour le moment où s'opéra la transition d'une période à l'autre, un ouvrage dont il a déjà été parlé [2], et que nous allons mettre à contribution.

En 1554, un amiral turk, que la tempête avait jeté sur la côte du Guzarate, recueillit les écrits des Arabes, des Persans et des Indiens sur la navigation des mers orientales; il y joignit les données que lui fournissaient les relations portugaises du temps, et il composa, en turk, une espèce de compilation qu'il intitula *Mohyth* ou ce qui embrasse tout. M. de Hammer a publié, en anglais, de nombreux fragments de cet ouvrage; mais le célèbre orientaliste ne possède pas toutes les no-

[1] *Recueil des notices*, p. 442. — [2] Ci-devant, p. CLXV et suiv.

tions spéciales qu'exigeait l'exposé d'un sujet pareil, et il était indispensable de suppléer à ce qu'il n'a pas dit.

On voit, dans le Mohyth, qu'au moyen âge l'art du pilote formait, dans les mers orientales, une science particulière qu'on appelait du nom de *maîtrise;* elle se nommait chez nous *maistrance.* Un maître pilote recevait le titre de *moallem*[1] ou maître. Chez nous, les pilotes n'ont perdu leur ancienne importance que depuis que la navigation a été élevée à la hauteur d'une science exacte[2].

L'auteur divise les îles et les presqu'îles des mers orientales en deux classes : les îles sous le vent, et les îles au-dessus du vent. Les îles sous le vent sont Malaca, Sumatra, Tanasserim, le Bengale, etc. Les îles au-dessus du vent comprenaient les pays situés au delà du détroit de Malaka[3]. La même division a été rapportée par Barros, dans son *Asia Portugueza*[4]. Les écrivains malais présentent un système opposé. Suivant eux, les pays au-dessous du vent sont le royaume de Siam, Camboge, la Chine et les îles voisines; Tanasserim, le Bengale, etc. composent les pays placés au-dessus du vent[5].

Dans le Mohyth, les vents de l'est sont appelés *azyb* ou *saba*[6], et ceux de l'ouest, *kous*[7]. Les premiers soufflent à partir du mois d'octobre, et les seconds à partir du mois de mars. La mousson de l'ouest était partagée en deux périodes : la première, qui commençait au 16 mars et qu'on surnommait la tête du vent[8], était appelée *maussem Zeytouny*[9] ou mousson de Zeytoun; sans doute c'est celle qu'on adoptait pour les voyages de Chine, qui, par leur longueur, exigeaient le cours de la mousson entière. La deuxième période, qu'on surnommait *maussem Damany*[10] ou mousson de Daman, commençait le 12 août : c'est celle

[1] معلم.

[2] Sur l'histoire du pilotage en Europe, voyez l'Encyclopédie des gens du monde, au mot *Pilote.*

[3] *Journal of the asiatic Society of Bengal,* année 1834, t. III, p. 546 et suiv.

[4] Lisbonne, 1778; t. IV, p. 4.

[5] *Journal asiatique* du mois de juillet 1839, p. 71. (Mémoire de M. Dulaurier.)

[6] On le nommait aussi ريح قبول ou vent de face. (Ci-devant, p. CXCIII.)

[7] كوس. Ce mot signifie proprement *vent opposé.*

[8] راس الريح.

[9] موسم زيتونى.

[10] موسم داماني.

que pouvaient prendre les navires qui n'allaient pas au delà du golfe de Cambaye. La fin de cette mousson portait le nom de fin des vents; on l'appelait aussi, comme au temps de Massoudy, *tyrmah*[1]. On voit que les navigateurs suivaient l'ordre des saisons, et il ne pouvait en être autrement. Comme ils avaient besoin, dans leurs calculs, de se conformer au cours du soleil, ils adoptèrent, à l'exemple des astronomes du khalife Almamoun, l'année persane d'Yezdedjerd, qui commence au printemps; mais ils tinrent compte de la réforme opérée sous le sulthan Malek-Schah[2].

L'auteur du Mohyth décrit un grand nombre d'itinéraires, avec l'indication du moment du départ, de la conduite à tenir suivant la direction du vent, etc. Comme je n'étais pas sûr de rendre exactement la pensée de l'écrivain turk, j'ai eu recours aux lumières hydrographiques de M. Alfred Maury, qui a bien voulu me fournir la note suivante. Cette note a d'autant plus d'intérêt, qu'elle achève d'éclaircir certaines questions dont il a été parlé précédemment. Il est seulement à regretter que l'auteur du *Mohyth* se soit arrêté au détroit de Malaca, et qu'il n'ait pas étendu ses recherches jusque dans les mers de Chine.

Dans les divers itinéraires que donne le Mohyth, pour se rendre de la côte est et sud-est de l'Arabie aux Échelles de l'Inde, on ne trouve nulle part mentionnés les divers points de la côte indienne comme placés sur la route qui conduit de Ceylan à Sumatra. Cette circonstance confirme déjà, à notre avis, le fait que nous avions avancé[3], à savoir que les bâtiments partis de Syraf doublaient la pointe de Galle et se rendaient directement sur la côte de Malaka et à Sumatra, en suivant la ligne qui coupe les sixième et septième parallèles. Le vingt-septième voyage, de Diu à Malaka[4], donne positivement cette route comme celle qu'on suivait à l'époque à laquelle ont été composés les ouvrages hydrographiques qui ont servi à la rédaction du Mohyth. Il y est prescrit de gouverner sur l'est-nord-est, après avoir quitté Ceylan, puis de s'élever davantage dans le nord, pour redescendre ensuite en plein est et aborder à Sarjal qu'on désigne comme une des îles Najbari ou Nicobar. Après avoir laissé derrière soi cette île, qui est sans doute la grande Nicobar, on

[1] Ci-devant, p. CDXX. — [2] Ci-devant, p. CI. — [3] *Bulletin de la Société de géographie* du mois d'avril 1846. — [4] *Society of Bengal*, t. V, p. 465.

gouverne sur l'est-sud, et l'on arrive en vue des îles Falusanbilen, dans lesquelles M. de Hammer reconnaît avec raison les *Poulo-Sambelan*, ou les neuf îles de la côte Malaie, latitude quatre degrés cinq minutes, à l'embouchure de la rivière Perak. Horsburgh [1] recommande, en effet, de s'approcher de Junkseylon, ou des îles qui sont près de la côte de la presqu'île Malaie, où l'on trouvera des brises de terre qui permettront de faire route au sud-est, le long de cette côte.

Ainsi il est clair, d'après le Mohyth, que les bâtiments suivaient le trajet direct de Ceylan à la côte de Malaka. Seulement, d'après cet itinéraire, on voit que, craignant la difficulté qu'il y a de doubler les îles qui sont en dehors d'Achen, ils s'en éloignaient en remontant plus au nord des îles Sambelan. Les bâtiments, toujours d'après l'itinéraire indiqué dans le Mohyth, prolongeaient la presqu'île de Malaka, en se tenant à quelques milles de terre. Ils allaient reconnaître les Arroas (appelés dans le Mohyth *Folodjomra*), puis venaient en vue du mont Parcelar (le *Folupasalar*, du Mohyth). Alors on gouvernait à l'est-nord-est pour arriver à Malaka. C'est encore la route que les bâtiments suivent aujourd'hui. Les navires préfèrent prolonger la côte Malaie que la côte de Sumatra [2]. Il est probable que le point nommé *Dairai-barra*, entre Malaka et le mont Parcelar, correspond à l'île du Pêcheur [3], qui borde la côte nord-ouest de la rade de Malaka.

Le vingt-neuvième voyage indique l'itinéraire au retour de Malaka à Aden; il énumère les mêmes lieux en sens inverse; mais il indique de plus entre les Sambelan et Nicobar, les îles Firak et Yafloubotof, dans lesquelles M. de Hammer reconnaît facilement Poulo-Pinang ou île de Perak et Poulo-Bouton : ce qui montre qu'au retour les bâtiments prolongeaient davantage la côte de la presqu'île, et que, pour se rendre à Nicobar, ils suivaient une ligne moins oblique. Il est également dit dans cet itinéraire, que l'on se rendait directement de Nicobar à Ceylan, en mettant le cap à l'ouest-sud, c'est-à-dire précisément vers la pointe Dondra, extrémité de l'île de Ceylan.

Malheureusement le Mohyth ne fournit pas d'itinéraire pour aller à Sumatra; mais il est bien évident que, puisqu'on se rendait à Malaka par la ligne directe, on la prenait aussi pour se rendre à Sumatra, et que des Nicobar on venait reconnaître la pointe d'Achen, ou plutôt qu'on se rendait directement à cette pointe, ainsi que l'indique la relation de Soléiman.

Au reste, on voit par le vingt-huitième voyage (pour aller de Diu à Chittagong ou Chatijam, c'est-à-dire au Bengale), que l'on ne passait point par le détroit de Palk, mais qu'on laissait l'île de Ceylan à l'ouest [4]; ce qui ne pouvait arriver qu'autant

[1] Trad. Leprédour, t. III, p. 437.

[2] *Horsburgh*, tr. Lepredour, t. III, p. 448.

[3] *Leprédour*, t. III, p. 519.

[4] Ce sont les termes mêmes du Mohyth. (*Society of Bengal*, t. V, p. 466.)

qu'ayant doublé la pointe de Galle, on s'élevait le long de la côte orientale de Ceylan, et ce qui exclut complétement l'idée du passage du détroit.

Les témoignages combinés de Massoudy et du Mohyth font connaître l'époque du départ des bâtiments arabes et persans pour l'Inde, et achèvent de déterminer leur route.

Le tableau des différentes époques auxquelles on devait mettre à la voile pour diverses destinations, indique que l'on n'allait jamais de l'Arabie dans l'Inde et dans la presqu'île de Malaka par la mousson Saba ou nord-est; mais qu'on la prenait pour le retour, bien entendu dans la partie de l'année durant laquelle la mer était ouverte, puisque, pendant une partie de la Saba, le *mare clausum* avait lieu. Les dates fournies par le Mohyth indiquent que cette mousson soufflait d'octobre ou novembre au commencement de février. C'est précisément la saison qui correspond encore aujourd'hui à la mousson du nord-est, et cette coïncidence indique que la première partie de la saison des vents d'est correspondait, d'après le Mohyth, aux mois de septembre, octobre et commencement de novembre, suivant les contrées. Cette détermination convient parfaitement à l'énonciation du fait que la mer n'était pas navigable; car c'est effectivement vers ce temps de l'année que s'opère le changement de la mousson sud-ouest en mousson nord-est, et ce changement est marqué par de fortes bourrasques qui tournent du sud-ouest au sud-est, et qui rendent la mer difficile [1].

La saison des vents d'ouest était exclusivement, d'après le Mohyth, celle durant laquelle les bâtiments se rendaient d'Arabie sur les côtes de l'Inde, de Sumatra et de Malaka. Cette saison était, de même que la précédente, divisée en deux parties. La première portait le nom de *Ras-er-rih* (tête du vent); elle s'établissait du commencement de février à la fin de mars, suivant les contrées, la seconde était appelée *Tirmah*, et s'établissait de la fin de juillet en septembre.

D'après le Mohyth, on pouvait se rendre dans l'Inde par ces deux sous-moussons; mais on voit que la première était préférée. Massoudy nous dit, au contraire, que, de son temps, l'on ne s'engageait pas dans la mer de l'Inde, en partant de l'Oman, pendant le Tirmah, si ce n'est sur des bâtiments qu'on abandonnait aux chances de la mer. On conçoit qu'à une époque où la navigation était peu avancée, il eût été dangereux de partir en juillet ou août; car on se serait dès lors rencontré dans la mer des Indes en septembre, époque où les vents deviennent extrêmement frais, où les bourrasques sont fréquentes, et qui fermait la mer aux navigateurs, même à l'époque où a été rédigé le Mohyth. Le témoignage de Massoudy conduit donc à placer dans la saison du *Ras-er-rih* le départ des bâtiments de Syraf pour l'Inde. Or, nous trouvons précisément indiquées dans le Mohyth [2], les époques d'appareillage pour les destinations sur lesquelles se dirigent nos recherches.

[1] *Leprédour*, t. II, p. 38 et 39. — [2] *Society of Bengal*, t. III, p. 550, nos 12 et 13.

Voici ce que dit l'ouvrage turk : « La mousson de Dhâfar pour Malacca, Sumatra, Tanasserim, Martaban et le Bengale, et tous les ports situés sous le vent (par conséquent ceux qui se trouvaient à l'est de Malaka, le lit du vent étant sud-ouest), souffle vers le trois cent quarantième jour de l'année djélaléenne (24 février).

La mousson de Mascate pour Malaka, Sumatra, le continent de Siam, le Bengale et tous les ports situés sous le vent, souffle à partir du trois cent soixantième jour de l'année djélaléenne (16 mars). »

Il résulte de là que les bâtiments quittaient la côte de Mascate, et par conséquent Syraf, du 24 février au 16 mars, et que c'était pendant ce mois que s'opérait le départ des bâtiments qui étaient en partance pour l'Inde, Malaka, Siam et Sumatra. J'avais fixé ce départ six semaines avant, dans mon examen[1]; c'est que j'avais pensé que les départs pour la Chine devaient se faire plus tôt, afin d'arriver dans la mer de Chine à temps, pour y rencontrer encore des vents du sud-ouest; autrement, si le départ se fût accompli à la même époque que pour Malaka et Sumatra, les bâtiments n'eussent atteint la mer de Chine que vers septembre, époque très-défavorable à la navigation, et la nécessité de naviguer au plus près du vent, ou de courir des bordées, eût singulièrement retardé les arrivages à Khanfou. Nous savons, en effet, par Horsburgh, qu'entre Formose et la côte de Chine, des vents du nord à l'est prévalent fort souvent dans les mois de juillet, d'août et de septembre[2], et de plus les orages sont très-fréquents à l'époque des équinoxes.

Il nous reste à faire connaître certains procédés qui, à cette époque, étaient usités dans la navigation des mers orientales, et dont quelques-uns paraissent remonter à une époque antérieure. Voici ce qu'on lit dans l'*Asia Portugueza,* de Barros[3] : « Vasco de Gama, se trouvant à Melinde, prit à son service un Maure du Guzarate, appelé Malem Cana[4], qui devait lui servir de pilote dans le voyage qu'il méditait vers l'Inde. A mesure qu'il apprit à connaître ce pilote, il en fut très-content, surtout quand celui-ci lui montra une carte de la côte de l'Inde, disposée à la manière des Maures, et partagée en méridiens et en parallèles très-rapprochés les uns des autres. Comme les carrés formés par les méridiens et les parallèles étaient très-petits, la côte indienne était

[1] *Bulletin de la Société de géographie*, t. V, p. 237.

[2] *Leprédour,* t. IV, p. 2.

[3] T. I, p. 319.

[4] Plus exactement *Moallem Cana* ou *maître Cana.*

partagée par les deux rumbs nord-sud et est-ouest, sans être compliquée de cette multiplicité de vents qui chargent nos cartes nautiques. Vasco de Gama ayant montré au Maure un grand astrolabe de bois et d'autres astrolabes de métal avec lesquels il prenait la hauteur du soleil, celui-ci ne fut pas étonné de cela, disant que quelques pilotes de la mer Rouge, pour prendre la hauteur du soleil et de l'étoile employée à cet effet, se servaient d'instruments de laiton d'une forme tantôt triangulaire, tantôt carrée. Il ajouta que, quant à lui et aux navigateurs de Cambaye et du reste de l'Inde, leur navigation se faisait à l'aide de quelques étoiles du nord et du sud, ainsi que de certains objets qui traversent le ciel de l'est à l'ouest, et que, pour mesurer les distances, ils ne faisaient pas usage d'instruments semblables à ceux des Européens, mais d'un instrument qu'il montra et qui se composait de trois planches. »

Barros renvoie, pour la figure et l'emploi de cet instrument à un traité de géographie qu'il avait composé, mais qui n'a pas été mis au jour. Il se contente de dire que cet instrument répondait à ce que les Européens appelaient du nom d'arbalestrille. A l'égard de ce qui est dit des étoiles du nord et du sud, il est facile de reconnaître, au moins quant à l'idée fondamentale, la boussole usitée encore aujourd'hui et dont on a déjà vu la représentation[1]. M. Maury m'a remis sur l'instrument dont parle Barros, la note qui suit :

M. J. Prinsep a fait connaître[2] trois instruments nautiques fondés sur le même principe, et qui sont en usage chez les Arabes pour prendre la hauteur du soleil; les deux premiers peuvent servir également à prendre la hauteur d'une étoile.

Il est facile, en lisant la description donnée par le savant orientaliste, de reconnaître que ces instruments sont des espèces d'arbalestrilles. Le troisième, notamment, est construit tout à fait d'après le même système. C'est un parallélogramme au centre duquel est fixé un axe ou verge d'ivoire ou de bois; sur cet axe, glisse à frottement un curseur dont la distance au parallélogramme est marquée par des degrés notés sur la verge. L'observateur prenant ce parallélogramme à la main, tourne le dos au

[1] Ci-devant, p. CC.

[2] T. V du Journal de la Société asiatique du Bengale, p. 784 et suiv. pl. XLVIII, fig. 1-3.

soleil, et abaisse la verge vers l'horizon apparent de la mer; il regarde à la partie inférieure du parallélogramme, et amène le curseur à l'extrémité de l'ombre projetée sur la verge par le parallélogramme, en ayant soin que ce curseur soit aligné sur l'horizon. Il lit alors le nombre de degrés dont ce curseur est éloigné de l'origine de la verge ou axe, et il connaît ainsi la hauteur du soleil.

Le second instrument décrit par M. Prinsep, et que les Arabes nomment *balisty*[1], permet de prendre aussi la hauteur d'une étoile, parce que l'on ne s'y sert pas de l'ombre portée, et que l'observateur vise directement l'astre, en plaçant son œil à l'extrémité de la verge sur laquelle glisse un parallélogramme en corne. Il amène celui-ci à une distance telle, que son bord supérieur soit aligné sur l'étoile, et son bord inférieur sur l'horizon. La distance dont le parallélogramme est éloigné de son œil, et qui est donnée par les degrés marqués sur la verge, lui fait alors connaître la hauteur de l'étoile.

On comprend que le premier de ces instruments, dans sa forme la plus grossière, pouvait se composer de trois planches : 1° la planchette équarrïe; 2° une planchette étroite fixée au centre de celle-là en guise de verge; 3° une planchette plus petite qui glissait à frottement sur la seconde. Ainsi construit, nous pensons que cet instrument est celui dont, au dire de Barros, un pilote arabe parla à Vasco de Gama. Barros dit, en effet, que les Arabes s'en servaient dans l'opération pour laquelle les marins portugais font usage de l'arbalestrille (*balhestilha*). Le nom de *balisty*, que les Arabes donnent à cet instrument, paraît avoir la même origine que celui d'arbalestrille, qui, dans sa forme portugaise, rappelle beaucoup le nom arabe.

L'arbalestrille, qui n'est, en réalité, qu'un gnomon, et qui fut longtemps en usage avant le quartier anglais et l'octant, a été employée de très-bonne heure; et les Arabes qui naviguaient dans les mers des Indes, en avaient d'autant plus besoin que nous apprenons par le témoignage du même Barros, que ce peuple s'orientait en mer et gouvernait d'après la position des étoiles. Le pilote Cana dit à Vasco que les Arabes ne faisaient pas usage de cartes marines sur lesquelles fussent marqués les trente-deux rhumbs de vent; mais qu'ils indiquaient seulement les quatre aires de vents fondamentaux, nord, sud, est, ouest. Le peu d'usage des rhumbs dut amener les navigateurs à s'orienter de préférence sur les étoiles dont le mouvement s'accomplit dans le ciel à peu près dans le sens des aires de vents fondamentaux; de là vint la nécessité de prendre leur hauteur.

En ce qui concerne la latitude des lieux, les navigateurs mesuraient la distance du pôle, ou du moins des étoiles qui l'avoisinent, à l'horizon. L'arc qui servait à mesurer cette hauteur portait le nom de *terfé*[2] ou *issabâ*[3]. c'est-à-dire *doigt*. Le mot *issabâ*

[1] بلستى. — [2] ترفه. — [3] اصبع.

répondait à notre mot degré. L'issabâ était, à proprement parler, une division du cercle, et, si ce nom s'appliquait à l'arc qui mesure l'élévation du pôle au-dessus de l'horizon, c'était dans le même sens que les expressions *degré de latitude, degré de longitude* signifient non un *degré*, mais simplement la distance à l'équateur ou au méridien.

L'issabâ se subdivisait en 8 *zams*[1]. Ces zams étaient donc des minutes *octavales* du degré usité chez les navigateurs.

Le zam, dans son acception technique, désignait aussi une subdivision du cercle; mais, dans le sens ordinaire et usuel, il signifiait la huitième partie de l'espace de temps qui s'écoule en 24 heures. Dans cette seconde acception, il répondait aux 8 *pahars* ou veilles des Hindous[2]. Ainsi, les Orientaux se servaient, aussi bien que nous, de mots identiques pour exprimer les divisions du temps et du cercle, et, de même qu'en français une minute désigne à la fois la soixantième partie d'un degré ou d'une heure, le *zam* représentait, chez les Orientaux, la huitième partie du jour et du degré.

Comme le Mohyth nous fait connaître la hauteur du pôle évaluée en *issabâs* et zams pour certains lieux dont les latitudes sont connues, on peut déterminer de la sorte la valeur de ces dernières divisions en degrés et minutes. On trouve ainsi que l'issabâ correspond à un peu plus de 1° 36′, et que le zam équivaut par conséquent à 12′[3].

Les indications que nous fournit le Mohyth sur l'usage de l'issabâ dans le calcul des hauteurs polaires, sont à la fois obscures et insuffisantes. M. de Hammer n'a pu en saisir le sens. Le traducteur anglais de la version allemande, due à ce savant orientaliste, a éclairci les principales difficultés. Nous nous aiderons de ses observations pour faire comprendre le procédé mis en pratique par les Orientaux.

Les navigateurs prenaient la hauteur de l'étoile polaire avec un astrolabe. Ils visaient cette étoile et ils lisaient sur le quart de cercle gradué le nombre d'issabâs et de zams. Les deux quadrans opposés, sur lesquels se mouvait l'index ou verge à viser, étaient gradués. Ils comprenaient l'un et l'autre 14 issabâs un quart, ce qui donnait de chaque côté du milieu ou *kia*, 7 issabâs et 1 zam.

L'index, placé sur un des kias par l'une de ses extrémités, correspondait par son extrémité opposée à l'autre kia; puis, venait-il à s'en éloigner, comme les deux pointes de l'aiguille marchaient en sens inverse sur les deux quadrans, elles marquaient des degrés différents, mais dont la somme demeurait constamment égale à 14 issabâs

[1] زام, au pluriel ازوام. — [2] *Journal of the asiatic Society of Bengal*, t. V, p. 443. — [3] *Ibid.* p. 444.

un quart, nombre de degrés tracés sur les deux limbes. Les latitudes réelles de certains lieux, comparées à celles du Mohyth, qui sont évaluées en issabâs et zams, montrent que le zéro du quadran inférieur correspondait à une élévation polaire d'environ 5° 31′ ou 5° et demi. Cette hauteur avait été choisie, sans doute, comme point de départ, parce qu'elle était regardée comme la plus petite des hauteurs observables. Lorsque l'élévation de l'étoile polaire était moindre que ce nombre de degrés, les marins calculaient alors leur latitude d'après les *farkadain*, le β et le γ de la petite Ourse.

Quant au zéro du quadran supérieur, l'évaluation précédente a fait voir qu'il était à 28° 18′. Ainsi, en amenant l'index à 28° 18′ au-dessous du diamètre horizontal de l'astrolabe tenu dans un plan vertical, l'extrémité opposée à l'observateur donnait la hauteur polaire, pour laquelle on comptait un issabâ. Cette hauteur est environ celle de Suez et de l'embouchure de l'Euphrate. Les navigateurs orientaux l'avaient adoptée comme point de départ, parce qu'elle était vraisemblablement la plus grande hauteur polaire qu'ils eussent occasion d'observer.

Cette double graduation permettait au pilote qui voulait faire son point, de connaître de suite, par la seule inspection des limbes, quelle était la latitude. Il paraît que les Orientaux observaient, au reste, à la fois les deux limbes, afin, sans doute, d'être sûrs de l'exactitude de l'instrument. En regardant vers le nord, ils vérifiaient si l'élévation de l'étoile polaire, au-dessus du diamètre horizontal fixe de l'astrolabe, était égale à l'abaissement de l'index, au-dessous du même diamètre, que l'on observait en regardant vers le sud[1].

La valeur du zam tombant entre 12 et 13 minutes, le cercle comprenait 1680 zams ou 210 issabâs. L'auteur du Mohyth et Hadji-Khalfa[2] nous apprennent que les anciens faisaient usage d'un autre système de division, dans lequel était le cercle, partagé en 224 issabâs.

Les aires de vent ou *khenn*[3], qui étaient au nombre de 32, répondaient, dans le nouveau système, à 6 issabâs neuf seizièmes, tandis que, dans l'ancien système, elles étaient de 7 issabâs.

La longueur de l'issabâ paraît avoir été fixée sur la distance de la constellation de la Chèvre à celle appelée *Dobban* (les deux Ourses). Cette distance était évaluée à

[1] C'est ainsi que je comprends la phrase du Mohyth que M. de Hammer traduit comme il suit, en avouant qu'il n'en saisit pas le sens. Je cite la traduction anglaise faite sur la version allemande : *For exemple, if you go north and make the star eight zams; it is elevated one inch; if you go south it is by eight zams, one inch depressed.* (*Society of Bengal*, t. V, p. 443.)

[2] Hadji-Khalfa, *Djihan-Numa*, édit. impr. p. 61 et 62. *Journal of the asiatic Society of Bengal*, t. VII, p. 770.

[3] Ci-devant, p. CCXI.

4 issabâs, parce qu'elle répondait environ à quatre fois la longueur du petit doigt d'une main.

De même que les navigateurs des mers orientales reconnaissaient un issabâ astronomique, ils avaient aussi un issabâ, mesure itinéraire. Cet issabâ était la 24e partie de la coudée, dont quatre mille formaient un mille; trois de ces milles faisaient une parasange [1].

Pour observer la hauteur des astres, les navigateurs faisaient usage d'un instrument formé de neuf planches ou tablettes fixées sur le même plan horizontal. La première de ces tablettes était divisée en quatre parties égales chacune à un issabâ. La seconde comprenait 5 divisions ou issabâs, et les suivantes dépassaient chacune la précédente d'un issabâ, jusqu'à la dernière qui en comprenait 12. Ces planchettes étaient traversées dans leur milieu par un fil.

On avait ainsi de véritables pinnules, qui servaient à prendre les diverses hauteurs des étoiles comprises entre les deux limites de déclinaison et d'ascension sous lesquelles elles étaient observées. Pour l'observation, on tenait l'instrument horizontalement, et on l'avançait à droite ou à gauche, de façon que l'étoile vînt coïncider avec le bord supérieur d'une des planchettes [2].

Plus tard, les navigateurs firent usage d'instruments moins imparfaits et dont le principe se rapprochait plus ou moins de celui de l'astrolabe.

Autrefois, dit Hadji-Khalfa, les pilotes de l'Océan, pour mesurer la marche du navire, se servaient d'une planche [3] divisée en doigts; maintenant, ils font usage d'une planche de trois ou quatre empans environ; cet instrument est appelé par eux du nom de *deyrah* [4].

Le lecteur a maintenant sous les yeux le tableau de la science géographique chez les Arabes et les Orientaux, en général, à partir du moment où les Grecs et les Romains déposèrent le sceptre des arts et des lumières, jusqu'à celui où les Européens, faisant presque violence au globe qui nous sert de demeure, arrachèrent le voile qui l'avait couvert jusque-là. Tous conviennent que les Orientaux ont le droit de se faire entendre dans les débats qui ont pour objet la géo-

[1] Ci-devant, p. CCLXVI.

[2] *Journal of the asiatic Society of Bengal*, t. VII, p. 772.

[3] لوح ou *lauh* (Djihan-Numa, p. 63). Ce mot aurait-il quelque rapport avec notre terme de marine *loch ?*

[4] Le mot *deyrah* sert maintenant à désigner la boussole. (Ci-devant, p. CCXI.)

graphie historique. Il est même admis que, pour certaines contrées qui ont résisté jusqu'ici à toutes les tentatives, leur témoignage n'est pas à dédaigner dans les discussions topographiques et descriptives; mais cela ne suffit pas, si l'on veut rendre aux Arabes toute la justice qui leur est due. Dans les siècles qui suivirent les immortelles découvertes de Vasco de Gama, de Christophe Colomb et de Magellan, on perdit de vue les traités des Arabes et l'on s'habitua à ne plus les mettre en ligne de compte. Des faits qui avaient été révélés par eux n'entrèrent dans la circulation générale qu'après qu'ils eurent été retrouvés par une autre voie. Pour juger sainement des travaux des Arabes, il faut se reporter au delà de la découverte du cap de Bonne-Espérance et du continent américain; on verra la grande place qu'ils occupèrent et la part qui leur revient des découvertes faites plus tard. Ils avaient pris en main le flambeau de la science près de s'éteindre; ils entretinrent le feu sacré, et servirent de guide aux navigateurs européens du XIVe et du XVe siècle.

§ IV.

GÉOGRAPHIE D'ABOULFÉDA ET PLAN SUIVI DANS LA TRADUCTION.

Il nous reste à parler, d'une manière plus spéciale, de l'ouvrage qui fait l'objet de cette publication. Le paragraphe qui précède a été fort long; nous tâcherons de rendre celui-ci très-court.

Le traité d'Aboulféda reçut la dernière main en 1321 de J. C. On lit ces mots à la fin du manuscrit autographe : « Voici ce que dit l'auteur de ce traité, que le Dieu très-haut prolonge ses jours ! Ceci est la fin de ce que nous avons trouvé de meilleur parmi les choses qui nous ont paru bonnes en fait de descriptions géographiques. Là se termine ce que nous avons choisi d'après la mesure de nos forces. Nous avons achevé de mettre ce livre au net, dans le mois de schaban de l'année 721 de la fuite prophétique (septembre 1321). Que le meilleur

des saluts et la plus excellente des bénédictions soient répandus sur le prophète[1] ! »

Cet ouvrage a toujours joui de la plus grande estime en Orient. Voici la traduction de quelques vers qui semblent avoir été composés du vivant d'Aboulféda, et qu'on lit en tête du texte imprimé :

Ce livre est admirable pour l'invention, la disposition et la rédaction; sa composition surpasse celle de tous les autres livres.

On y trouve, en fait de descriptions locales, des choses curieuses, et par les beautés qu'il renferme il ravit toutes les intelligences.

Le mérite transcendant de l'ordre qui y domine frappe tous les yeux; la marche en est si naturelle, que tu en prendrais le style pour un vin limpide.

Quel honneur pour celui qui a imaginé et mené à fin un tel ouvrage, et qui s'est élevé par là au-dessus de l'atmosphère que nous respirons, au-dessus même des planètes !

C'est le prince courageux qui, par son génie, domine les sphères célestes, et qui le dispute en pouvoir avec le pôle du monde.

On le voit passionné pour la science, avide d'instruction, insatiable de savoir, amoureux et presque fou de notions de tout genre.

C'est lui qui a relevé le fanal du mérite qui avait été abattu, et qu'on désespérait de voir rétablir.

Les hommes ont reconnu en lui un gage de repos et de félicité. En effet, au jour de la bienfaisance, c'est une mer; au jour du danger, c'est un guerrier indomptable.

Lorsqu'au moment du combat il fait dégainer les épées tranchantes, on croit voir des éclairs au milieu des nuages (soulevés par la poussière).

S'il marche à la tête d'une armée, la victoire l'accompagne et vole sur sa tête, dirigeant les deux ailes et le centre.

Puisse la victoire ne pas cesser de le protéger, et lui assurer un triomphe éclatant, aussi longtemps qu'on verra le masdar être mis à l'accusatif[2] !

[1] Préface de l'édition du texte arabe, p. xxxv.

[2] Ceci est une allusion à une des règles de la grammaire arabe, d'après laquelle le

La Géographie d'Aboulféda n'offre un caractère original que dans quelques-unes de ses parties. L'auteur n'a vu lui-même que la Syrie, l'Égypte, la portion de l'Arabie qui est située au nord de Médine et de la Mekke, et les contrées qui s'étendent au nord de la Syrie, depuis Tharse jusqu'à Césarée de Capadoce, et depuis Césarée jusqu'à l'Euphrate. Mais pour les contrées qu'Aboulféda n'a pu examiner de ses yeux, il a fait usage des traités rédigés avant le sien. Les principaux de ces traités sont les relations d'Alestakhry et d'Ibn-Haucal, les deux ouvrages d'Édrisi, non-seulement celui qui nous est parvenu, mais le traité plus étendu dont l'existence seule nous a été signalée; le Canon d'Albyrouny, dont la première partie se trouve dans la bibliothèque d'Oxford; le traité d'Ibn-Sayd, d'après l'exemplaire qui appartient à la Bibliothèque nationale; enfin, les traités intitulés *Alazyzy* et *Livre des longitudes et des latitudes,* ainsi que la traduction arabe de la Géographie de Ptolémée, faite sous Almamoun, et le *Lobab* d'Ibn-Alatir. Les quatre derniers ouvrages ne se sont pas trouvés à ma disposition.

Quelquefois Aboulféda invoque le témoignage de voyageurs contemporains. C'est ainsi que, pour l'Inde, il a fait usage de renseignements fournis par une personne qui avait visité cette contrée; et ces renseignements lui ont permis de donner de ce pays une description courte, mais, en général, exacte.

Il paraît que, dès le principe, Aboulféda avait pris pour base de son travail des données mathématiques. Son traité n'est pas, comme celui d'Édrisi, disposé par climats; l'auteur a eu égard aux divisions amenées par les différences de langue et les révolutions politiques; mais chaque lieu un peu important est accompagné de l'indication de sa longitude et de sa latitude.

Voici quelle est la division de l'ouvrage. On verra qu'à l'absence

nom d'action, quand il sert de régime à un verbe exprimé ou sous-entendu, doit être mis à l'accusatif. Ces sortes d'allusions seraient peu goûtées chez nous; elles le seraient encore moins dans une publication du genre de celle-ci : mais chez beaucoup d'Arabes, aux yeux desquels la grammaire est la première des sciences, elles sont regardées comme le signe caractéristique du savoir et de l'esprit.

de cartes géographiques près, c'est une imitation du livre grec de Ptolémée.

Le traité, proprement dit, est précédé d'observations générales, où il est parlé du plan suivi par l'auteur, de la valeur des mesures itinéraires, de la division de la terre en climats, des mers, des lacs, des fleuves, des montagnes, etc. Les prolégomènes occupent dans cette traduction les quatre-vingt-dix-huit premières pages.

La suite de l'ouvrage consiste en descriptions, et ces descriptions, qui sont classées par contrées, équivalent à autant de chapitres. Ptolémée avait donné l'exemple de ce classement; Aboulféda l'a étendu, en ce qu'il a accordé plus de place aux descriptions topographiques et historiques. Les chapitres étaient originairement au nombre de vingt-neuf; l'auteur les réduisit à vingt-huit.

Aboulféda a commencé ses descriptions par l'Arabie. On sait que l'Arabie a donné le jour à l'auteur de l'islamisme, et que la langue arabe est devenue la langue sacrée de tous les sectateurs de l'Alcoran. A ce double titre, l'Arabie avait droit à cet hommage de l'auteur. Les traités d'Alestakhry et d'Ibn-Haucal commencent par la description de l'Arabie; il y a plus : sur la carte générale qui se trouve en tête de la rédaction faite pour le fils de Hamdan [1], la Mekke occupe le centre du monde, et l'auteur du texte a soin de dire que telle était son opinion. Aboulféda ne manifeste rien de semblable; il se borne à faire observer que l'Arabie renferme la kaaba et le tombeau du prophète. Mais, non content de donner une place à part à l'Arabie, il a mis en tête du chapitre les deux villes de la Mekke et de Médine [2].

De l'Arabie, Aboulféda passe en Égypte et dans le Magreb. Puis il traite de l'Espagne et des îles des mers occidentales, après quoi il décrit successivement la Syrie et les contrées situées à l'est, jusqu'en Chine. Les deux derniers chapitres sont consacrés aux régions situées entre les deux tropiques, et aux contrées septentrionales de l'Europe et de l'Asie. Il n'a pas été tenu compte de cette division dans l'édition imprimée du texte, non plus que dans la présente traduction.

[1] Ci-devant, p. LXXXV et LXXXVI. Voyez aussi, p. CXCIII. — [2] Ci-après, p. 96 et 114.

Dans les manuscrits, les descriptions sont disposées sous forme de tables. Les tables se développent sur des doubles pages, et chaque page, du côté droit, est divisée en dix cases. La première case, en procédant à la manière des Arabes, c'est-à-dire de droite à gauche, renferme le numéro d'ordre; la deuxième, le nom du lieu auquel la bande est consacrée; la troisième case, les sources où l'auteur a puisé ses renseignements; les quatrième et cinquième cases, les degrés de longitude avec les minutes; les sixième et septième cases, les degrés de latitude avec les minutes[1]; la huitième case, le climat astronomique; la neuvième, la contrée où le lieu est situé; enfin, la dixième case, l'orthographe particulière du nom. Pour cette dixième case, j'ai déjà dit que, dans l'écriture arabe, on ne marque ordinairement que les consonnes; il existe même plusieurs consonnes qui se ressemblent entre elles, et qu'on ne peut distinguer qu'à l'aide de points placés au-dessus ou au-dessous. Afin de suppléer à l'absence des voyelles, et pour prévenir les déplacements auxquels les points sont exposés sous les doigts du copiste, on épelle pour ainsi dire chaque lettre, en ayant soin d'accompagner la lettre de l'indication de la voyelle et des points qui lui appartiennent. C'est l'objet que l'auteur a eu en vue dans cette dernière case[2]. A l'égard de la page du côté gauche, elle est consacrée aux descriptions particulières.

Les exemplaires manuscrits présentent encore d'autres points qui rendent la lecture du livre pénible. Dans l'édition imprimée, nous avons, M. de Slane et moi, tâché de faire disparaître ces obstacles; mais il nous a été impossible d'échapper au système de cases. Les mêmes difficultés n'existaient pas pour la traduction; aussi l'on trouvera ici la

[1] Dans le texte arabe, là où il n'y a pas de fraction de degré, et où, en Europe, on met un zéro, Aboulféda a mis un signe qui paraît être l'initiale du mot صفر, mot dont nous avons fait *chiffre*, et qui, en arabe, a le sens de *vide*. Nassyr-Eddin, de Thous, dans son traité intitulé سى فصل, et son commentateur Abd-Alouadjid, font observer qu'on a recours à ce moyen, afin que toutes les cases soient remplies, et qu'on ne puisse pas les confondre les unes avec les autres. (Manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale, ancien fonds, n° 1151, fol. 24.) Nous avons, M. de Slane et moi, oublié de faire cette remarque dans l'édition imprimée.

[2] Ci-après, p. 95.

méthode qui, en pareil cas, est employée chez nous. Rien n'a été retranché, si ce n'est l'indication des signes orthographiques que nos voyelles suppléent suffisamment; mais tout se suit sans interruption. De plus, afin que le lecteur puisse en toute occasion passer du texte à la traduction, et de la traduction au texte, la traduction porte en marge l'indication de la page du texte à laquelle elle correspond.

Telle est la description pour ainsi dire matérielle du traité d'Aboulféda. A l'égard de la manière dont ce traité est rédigé, les vers arabes dont on a lu la traduction tendraient à faire croire que cette partie est à l'abri de tout reproche; mais il n'en est pas ainsi. L'auteur, en lisant les ouvrages qui avaient précédé le sien, mit successivement par écrit les passages qui paraissaient entrer dans le cadre qu'il avait choisi. Au moment de la rédaction, au lieu de fondre ensemble ces divers témoignages et de s'en approprier la substance, il se borna souvent à les mettre bout à bout, sans les lier par une transition quelconque, sans même marquer toujours l'endroit où une citation finissait et où il en commençait une autre. Cet inconvénient, fâcheux en lui-même, l'est plus en arabe que dans d'autres langues. En arabe, le verbe auxiliaire est souvent sous-entendu; pour les verbes qui sont exprimés, il n'est pas toujours facile de reconnaître s'ils doivent être pris au présent, à l'imparfait ou au prétérit; c'est le contexte qui décide du sens; mais là où le récit se compose de fragments détachés, il n'y a pas, à proprement parler, de contexte. En pareil cas, il m'a fallu tâcher de remonter aux sources où l'auteur avait puisé; et, comme je n'ai pas eu à ma disposion tous les livres qu'Aboulféda avait mis à contribution, j'ai été quelquefois embarrassé.

Aboulféda avait pris la peine de se mettre au courant des différents systèmes que la science géographique enfanta chez les Arabes, systèmes qui, ainsi qu'on l'a vu, étaient une répétition de ceux qui avaient divisé les savants de la Grèce et de Rome. Il a été obligé de prendre parti au milieu de ces divergences; c'est ainsi que, pour la configuration de l'Afrique, il s'est prononcé pour les doctrines d'Ératosthène et de Strabon; mais nulle part il n'a tracé l'exposé de ces diffé-

rents systèmes, et, en général, il ne fait pas connaître les raisons pour lesquelles il embrasse une opinion plutôt qu'une autre. Combien la tâche que j'ai entreprise aurait été simplifiée, si Aboulféda était entré dans quelques explications!

Aboulféda fait ordinairement partir ses degrés de longitude de la côte du continent africain; cette manière de procéder amène une différence de dix degrés avec le méridien des îles Fortunées. Mais quelquefois ses longitudes commencent aux îles Fortunées, et il n'en avertit pas.

Pour chaque lieu un peu important, Aboulféda rapporte les opinions des principaux géographes sur sa longitude et sur sa latitude; mais souvent ces divergences, au lieu d'instruire, ne font qu'embarrasser. L'auteur aurait mieux fait de se rendre un compte rigoureux de la manière de voir de chacun des auteurs dont il invoquait le témoignage, et de rasssembler ces diverses opinions dans un point de vue général. Il se vante, dans ses prolégomènes [1], d'avoir mis le plus grand soin à placer chaque lieu dans le climat qui lui appartient réellement. S'il veut dire par là qu'il a fixé le climat de chaque lieu, d'après la latitude qu'il lui attribue, on doit s'en rapporter à sa parole. Mais quel moyen a-t-il eu de s'assurer de la latitude elle-même?

Aboulféda possédait une instruction très-variée, et les mathématiques étaient entrées dans le cercle de ses études; mais il ne paraît pas avoir été en état d'observer lui-même l'état du ciel. A l'article de Hamat [2], chef-lieu de sa principauté, il accompagne la longitude et la latitude de cette ville du mot *vérifié* [3]; mais un fait isolé ne prouve rien. Qui nous dit que l'observation a été faite par Aboulféda lui-même?

Chez les anciens, comme chez les modernes, jusqu'à ces derniers temps, ce n'est pas seulement par des observations astronomiques que l'on est parvenu à déterminer la position des divers lieux de la terre. Un endroit plus ou moins bien déterminé a servi à fixer la position de plusieurs autres. Souvent l'on n'a opéré que d'après des itinéraires. Le nombre des parasanges parcourues a donné le nombre des degrés,

[1] Ci-après, p. 11. — [2] Ci-après, t. II (p. 262 du texte arabe). — [3] [illegible]

comme le nombre des degrés a donné quelquefois le nombre des parasanges[1]. Aboulféda établit la longitude et la latitude de certains lieux par un moyen qu'il appelle du nom d'*induction*[2]; en pareil cas, il a induit la position d'un lieu de celle d'un autre : non-seulement il procède d'après ses propres inductions, mais il invoque quelquefois l'induction d'Ibn-Sayd.

Les manuscrits du Traité d'Aboulféda qui nous sont parvenus, montrent que l'auteur est revenu plus d'une fois sur ce qu'il avait fait. Le principal changement qui distingue la dernière rédaction de celle du manuscrit autographe conservé dans la bibliothèque de Leyde, c'est l'ordre dans lequel les différents lieux d'une même contrée sont disposés. Dans le manuscrit autographe, les lieux paraissent distribués au hasard; dans la dernière rédaction, ils procèdent à la fois de l'ouest à l'est, dans le sens de la longitude, et du sud au nord, dans le sens de la latitude. Prenons pour exemple l'Espagne : l'auteur commence ses descriptions par les villes situées sur l'océan Atlantique, et pour deux villes placées sous le même méridien, il fait passer d'abord celle qui est au sud de l'autre. Voilà un ordre logique auquel on ne peut refuser son approbation; c'est l'ordre qu'avait adopté Ptolémée. D'après cela, il eût été facile à Aboulféda, en rapportant les divers nombres de la longitude et de la latitude d'une ville, de mettre en tête celui pour lequel il s'était décidé; c'était un moyen de se prononcer sans avoir besoin d'entrer dans aucune discussion. Il n'en a rien fait, et les nombres sont rapportés au hasard. Pour remédier, autant qu'il était en moi, à cet inconvénient, j'ai fait imprimer en lettres italiques les nombres qui me paraissaient répondre à la pensée de l'auteur.

Je ne me suis pas arrêté là. Dans l'édition du texte arabe, nous avons, M. de Slane et moi, inséré, à la fin des chapitres, certains passages qui se trouvent dans le manuscrit autographe, mais que l'auteur avait laissés de côté dans sa dernière rédaction. J'ai intercalé chaque

[1] Ci-après, p. 96 et 97. — [2] قياس. Greaves et d'autres savants ont pris ce mot pour le titre d'un livre.

passage, dans le chapitre auquel il appartenait, à la place qu'indiquait le contexte.

Ces remarques critiques, qui portent pricipalement sur la forme, n'ôtent rien à la richesse du fond, et n'empêchent pas que la Géographie d'Aboulféda ne soit, comme le Traité d'Édrisi, un ouvrage capital en son genre. L'Europe n'a pas produit, au moyen âge, un traité qui pût lui être comparé. Les défauts que nous avons reprochés à l'auteur tiennent évidemment à la position éminente qu'il occupa, et à la gravité des circonstances au milieu desquelles il se trouvait. Il n'avait pas voulu que personne autre que lui mît la main à ce qu'il regardait comme un monument pour sa gloire; et les soucis de tout genre dont il était assiégé ne lui permirent pas de soumettre son livre à une rédaction définitive. Aboulféda s'est distingué par deux qualités que peu de géographes, en Occident comme en Orient, ont réunies au même degré; son esprit sérieux et positif l'a préservé des récits absurdes qui surchargent la plupart des écrits du moyen âge. De plus, il a eu le bonheur, dans toutes les questions fondamentales, de se ranger du côté de la vérité.

On a vu que ce Traité, dès sa première apparition, conquit en Orient l'estime générale. Peu de temps après la mort de l'auteur, il en fut fait un abrégé par Deheby, écrivain très-fécond, qui est connu par plusieurs entreprises du même genre[1]. Plus tard, l'ouvrage a été disposé sous forme de dictionnaire, et accompagné de quelques additions. L'éditeur est le molla Mohammed, fils d'Aly, surnommé Sipahy-Zadé, et ancien cadi de Constantinople, lequel mourut l'an 977 de l'hégire (1588 de J. C.). Le même écrivain abrégea ensuite son édition et la reproduisit en langue turke[2].

[1] Schems-Eddin-Abou-Abd-Allah-Mohammed, surnommé Aldeheby, était né l'an 673 de l'hégire (1275 de J. C.), un an après la naissance d'Aboulféda, et il mourut l'an 748 (1347). (Voy. la traduction du Dictionnaire biographique d'Ibn-Khallekan, par M. de Slane, t. I, p. XXIV.)

[2] La rédaction arabe porte le titre de اوضح المسالك الى معرفة البلدان والمما لك, c'est-à-dire « la plus claire des voies pour arriver à la connaissance des villes et des provinces. » (Voyez le Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalfa, édit. de Flügel, t. II, p. 393 et suiv.)

De plus, l'ouvrage d'Aboulféda a été imité en persan, et l'imitation a été publiée sous le même titre. Le titre du traité original est *Tacouim-Alboldan,* ce qui signifie en arabe *Tableau synoptique des pays.* Le mot *tacouim* a été appliqué successivement aux écrits de divers genres, disposés sous forme de table; il a servi à désigner certaines tables astronomiques, ainsi que des traités de médecine, où les maladies et les remèdes étaient présentés dans une suite de cases particulières[1]. Dans la première moitié du XVIIe siècle, un écrivain appelé Mirza-Mohammed-Sadik, et surnommé *Isfahani,* apparemment parce qu'il était né à Ispahan ou dans les environs, composa deux traités de géographie générale; et comme dans l'un des deux les longitudes et les latitudes des divers lieux de la terre étaient rangées dans des tables, l'auteur lui donna le titre de *Tacouim-Alboldan.* Pour la composition de ce traité, l'auteur mit à contribution les écrits de Nassyr-Eddin, d'Aboulféda, d'Ulugbeg, etc. Malheureusement, il n'avait que des idées imparfaites de la géographie mathématique, et ses opinions ne peuvent pas faire autorité[2].

Passons à la manière dont j'ai essayé de remplir ma tâche de traducteur.

Cette traduction a été faite sur le texte arabe, tel qu'il a été publié, en deux livraisons, par M. de Slane et moi, sous les auspices de la Société asiatique. L'impression du texte ayant commencé en 1835, je fis ma traduction au fur et à mesure que les épreuves me passaient sous les yeux, et elle fut terminée, avec l'impression du texte, en 1840. La partie de la traduction qui paraît maintenant est imprimée depuis 1842. Quelques chapitres ont été communiqués, dès cette époque, à certaines personnes. Dans l'intervalle, il a été publié une édition lithographiée du texte à Dresde[3]. On voit qu'il m'a été impossible, au moins pour cette partie, de faire usage de la nouvelle édition.

La traduction qu'on voit ici n'est pas tout à fait telle qu'elle fut faite d'abord. Arrivé à la fin de ma tâche, j'aperçus une foule de difficultés que je n'avais pas d'abord soupçonnées. Le Traité d'Aboulféda n'est pas

[1] Ci-après, p. 3. — [2] Ci-devant, p. CLXXIII. — [3] L'éditeur est M. Schier.

un livre courant qu'on puisse comprendre à la première lecture; c'est un livre de doctrines, dont il était, jusqu'à ce jour, très-difficile de se rendre compte. Je fus donc obligé de me remettre au travail, et ces nouvelles recherches ont produit la longue Introduction qu'on vient de lire. Je ne tarderai pas à mettre sous presse la deuxième et dernière partie de la traduction; mais le public, que je respecte autant que tout autre, peut être assuré que je ferai pour la seconde moitié ce que j'ai fait pour la première.

Une traduction latine du Traité d'Aboulféda fut entreprise, dès la première moitié du XVIIe siècle, par Schickard; mais cette traduction, qui était fort imparfaite, n'a jamais vu le jour. Greaves publia, quelques années après, le texte et la traduction des chapitres de l'Arabie et de la contrée baignée par l'Oxus. Au commencement du XVIIIe siècle, Gagnier commença une édition complète du texte, accompagnée d'une version latine et de notes; mais l'impression n'a pas dépassé le chapitre de l'Arabie. A la même époque, un prêtre maronite appelé Askery, et attaché à la Bibliothèque royale de Paris, exécuta une traduction latine de tout l'ouvrage[1]; mais, à en juger par quelques morceaux que j'en ai lus, Askery était étranger à la science géographique, et son travail m'a paru fort défectueux.

Reiske, qui s'est acquis une juste réputation par ses connaissances dans la langue arabe et par une érudition étendue, entreprit à Leyde, en 1746, une nouvelle traduction latine du Traité d'Aboulféda. Cette traduction a été publié, en 1770 et 1771, dans les tomes IV et V du Magasin de Büsching. Reiske déclare lui-même n'avoir mis que quarante-cinq jours à faire sa traduction. Une telle rapidité, chez un homme de la capacité de Reiske, avait un avantage; c'est la continuité d'une même pensée dans tout le cours du travail; mais elle ne laissait pas le temps de se livrer aux recherches convenables. D'ailleurs, Reiske était étranger aux données mathématiques qui tiennent une place fondamentale dans le traité original.

[1] Cette traduction fut faite sur le numéro 579 de l'ancien fonds arabe; et elle forme maintenant le numéro 620 du supplément du fonds latin.

En faisant ma traduction, je m'abstins de consulter celle de Reiske, afin de conserver toute ma liberté d'esprit. Plus tard, la variété des points de vue où mes recherches m'entraînèrent, me fit craindre de ne pas juger sainement des différences que pouvaient présenter les deux traductions. Je ne pouvais cependant avoir l'air de méconnaître le travail d'un savant tel que Reiske. Dans le cours de l'impression, je priai M. Derenbourg, un de mes anciens élèves et orientaliste très-habile, de vouloir bien lire toutes les feuilles de ma traduction, en la comparant, non-seulement avec le texte arabe, mais avec la traduction de Reiske. M. Derenbourg m'a fait quelques bonnes observations; mais il a peu trouvé à recueillir dans le travail de Reiske.

Je ne ferai pas le relevé de tout ce qui a été écrit sur la Géographie d'Aboulféda; ce relevé existe ailleurs : mais, puisque j'ai parlé de l'assistance que j'ai trouvée chez M. Derenbourg, je ne puis me dispenser de citer les noms de M. de Slane et de M. d'Avezac. En faisant imprimer, M. de Slane et moi, le texte arabe, nous eûmes naturellement l'occasion de discuter ensemble le sens de certains passages; il est donc juste qu'une part soit faite à M. de Slane. Quant à M. d'Avezac, il a eu la bonté de lire toutes les feuilles, tant de l'Introduction que de cette partie de la traduction. M. d'Avezac est un géographe dans toutes les conditions que suppose un tel titre; il est au courant de la géographie ancienne, de la géographie du moyen âge et de la géographie moderne. La géographie mathématique et la géographie physique lui sont également familières. C'est assez dire combien les conseils de M. d'Avezac m'ont été utiles.

A cette occasion, je dirai quelques mots dans un sens un peu différent. Pendant que cette partie de la traduction s'imprimait, j'en communiquai les chapitres à différentes personnes, qui en ont fait usage. J'étais loin de m'attendre aux retards qu'a éprouvés cette publication. Quelques savants ont eu la bonté de reconnaître publiquement les emprunts qu'ils me faisaient[1]; mais il en est d'autres qui se sont dis-

[1] Je crois de mon devoir de nommer l'illustre M. Carl Ritter, qui est assez riche de son propre fonds pour n'avoir pas besoin de dissimuler ce qu'il trouve chez les au-

pensés de faire mention, en tout ou en partie, des obligations qu'ils m'avaient. Il ne peut pas s'élever de doute sur l'époque où cette partie de la traduction a été imprimée : cela me suffit, et je m'abstiendrai d'en dire davantage.

Je terminerai cette introduction par quelques courtes remarques sur les géographies arabes, et sur l'esprit qui m'a guidé dans certains endroits de ma traduction.

Lorsque les Arabes apparurent sur la scène du monde, les principaux lieux de la terre avaient chacun leur nom particulier, et les conquérants ne purent pas faire autrement que de les adopter. Seulement, ils firent subir à la prononciation certains changements qui étaient exigés, soit par les sons particuliers à leur langue, soit par les formes propres à leur écriture. Chaque fois qu'Aboulféda cite une dénomination qui remonte au temps des Grecs et des Romains, j'ai rappelé la forme ancienne, et le lecteur est, par là même, fixé sur la forme arabe. Quant aux dénominations auxquelles les Arabes donnèrent naissance, j'en ai fait la remarque, et lorsque le nom est un mot significatif, j'en donne la traduction.

Les changements que les dénominations antiques ont subis en passant dans l'arabe, tiennent quelquefois à des circonstances fortuites qu'il est difficile d'apprécier; mais il y a des changements qui sont soumis à une même loi et qu'il importe d'indiquer. Si le mot commence par une voyelle ou une diphthongue, la voyelle ou la diphthongue originaire est ordinairement rendue en arabe par un signe analogue; si le mot commence par une consonne simple, comme les noms de Damas et de Rome, la consonne est rendue par la consonne correspondante; mais si la consonne est double, comme dans le mot *climat*, les Arabes, dont la langue ne comporte pas ce double son, placent ordinairement une voyelle en tête.

Maintenant, voici la loi que j'ai annoncée, et dont personne jusqu'ici n'avait fait mention [1]. La voyelle qui précède la première consonne du

tres. (Voy. la nouvelle édition de la partie de l'*Erdkunde* qui est consacrée à l'Arabie).

[1] Ce que M. de Sacy dit (*Gramm. arabe* t. I, p. 49) n'est pas entièrement satisfaisant.

nom, que cette voyelle remonte à la dénomination antique, ou qu'elle ait été ajoutée après coup, doit être la même que celle qui vient après la consonne. Je vais citer des exemples. Le mot *climat* a été converti en *iclym*, *Africa* ou l'Afrique en *Ifrykyé*, la ville d'*Apologos* en *Obollah*, la ville de *Syène* ou *Souène*, en Égypte, en *Osouan*, le nom illustre de Platon en *Aflatoun*, etc. Ces bizarres changements ne doivent pas être imputés aux conquérants qui envahirent, en quelques années, la plus belle portion de l'ancien monde. Ils furent l'ouvrage de certains savants qui fabriquaient des règles au fond de leur cabinet, et qui finirent par faire triompher leur opinion [1].

On trouvera dans ma traduction des noms qui sont écrits d'une autre manière qu'on ne les prononce ordinairement; il y en a même qui sont marqués avec plusieurs prononciations différentes. Ces divergences existent chez les indigènes eux-mêmes. Burckhardt, parlant d'une ville située au sud-est de la Mekke, dit qu'elle est appelée par les uns *Taraba* et *Toroba*, par les autres [2].

Chez les Arabes, ainsi que chez nous, on a quelquefois de la peine à reconnaître le genre des noms de lieux. Cette question est cependant importante pour les personnes qui lisent les anciennes poésies arabes. Bekry [3] l'a traitée à la fin de son Dictionnaire géographique, et on peut conclure de ce qu'il dit que les noms de lieux en arabe

[1] Voy. ci-devant, p. CCXXV, et ci-après, p. 153. M. Quatremère, pour se donner le plaisir de me contredire, a émis une opinion en dehors de toutes les règles. Dans mon mémoire sur l'Inde, j'ai rattaché le mot latin *algorismus* ou *alkhorismus*, qui, au moyen âge, s'appliquait à l'algèbre et à la science des nombres, au nom d'Alkharizmi, surnom d'un écrivain arabe cité pour un traité d'Algèbre. M. Quatremère présume (*Journal des sav.* du mois de janvier 1848, p. 44) que *algorismus* était plutôt le terme grec ἀριθμός, qui signifie *nombre*, et d'où nous avons fait *arithmétique*. Là-dessus, M. Quatremère cite des noms espagnols dérivés de l'arabe, et qui commencent par la lettre *g*. Le mot ἀριθμός n'est pas de ceux qui ont passé chez les Arabes; ils l'ont traduit dans leur langue. S'ils avaient voulu le conserver, ils auraient rendu l'*alpha* par un *alef*, comme ils ont fait pour les noms d'Archimède, d'Aristote, etc. Les mots espagnols que cite M. Quatremère commencent, en arabe, par une autre lettre que l'*alef*, et ne prouvent rien dans la question.

[2] *Voyage en Arabie*, t. II de la traduction française, p. 222.

[3] Ci-devant, p. CIII et CIV.

sont rangés, à peu près, dans la même catégorie que les mots ordinaires. Il s'exprime ainsi : « La plupart des noms de lieux sont masculins. Pour les noms féminins, on les reconnaît, soit à ce qu'ils portent à la fin la marque du féminin, par exemple la Mekke (Mekkeh), etc. soit à leur forme, comme Émèse (Hims), Damas (Dimaschc), etc. Les noms qui se terminent en *an*, comme Djordjan et Holouan, sont masculins[1]. » L'auteur cite, à l'appui, quelques vers où ces noms sont employés, et où leur genre est parfaitement déterminé. Cependant, il n'y a pas de règle sans infraction, ou, si on aime mieux, sans exception. L'auteur dit qu'en certains cas il faut sous-entendre le mot *ville*.

Les noms de lieux, étant suffisamment déterminés par eux-mêmes, n'ont pas besoin de l'article. On ne fait exception que pour les noms significatifs, par exemple le Caire (*Alcâhireh* ou la victorieuse); encore, dans ce cas, on n'ajoute pas toujours l'article. Je citerai, comme exemple, la ville de Vasseth, qui fut fondée par les Arabes, sur les bords du Tigre, à égale distance de Bassora et de Koufa, et dont le nom a le sens de *placée au milieu*[2].

Quelquefois les géographes arabes, pour déterminer le degré d'importance d'un lieu, disent qu'il renferme une mosquée djâmi. Le mot *djâmi* signifie, en arabe, *qui réunit:* c'est l'équivalent de notre mot *église*, qui est d'origine grecque. Il se distingue du mot *masdjid* ou mosquée, dont la signification, en arabe, est *lieu de prière*, et qui peut s'appliquer à une simple chapelle. L'office obligatoire et solennel du vendredi doit se célébrer dans une mosquée djâmi. Il peut y avoir plusieurs mosquées djâmi dans une ville; mais tout lieu qui possède une mosquée djâmi est au-dessus d'un hameau, et sert de centre à la population voisine[3].

[1] *Gramm.* de M. de Sacy, t. I, p. 343 et s.

[2] *Ibid.* t. I, p. 437.

[3] Comparez les Voyages de Chardin, édition Langlès, t. VII, p. 91; le Tableau de l'empire ottoman, de Mouradgea d'Ohsson, t. II, p. 200, 447 et 453; ainsi que la Chronique d'Aboulféda, t. I, n. 195. Voyez également ci-après, p. 103 et 120.

FIN DE L'INTRODUCTION.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Pag. IX, ligne 11, *lisez :* Thocouz demir.

Pag. XXXI, ligne 18. Voir un Mémoire inséré par M. Gottwaldt dans le Journal asiatique du mois de novembre 1846, pag. 510 et suiv.

Pag. XXXVIII, ligne 9, *lisez :* Ketab-Almevazyn.

Pag. XLI, ligne 5, en commençant par la fin, *lisez :* tome XVIII.

Pag. XLIII, ligne 18, *lisez :* Ci-après, pag. 27 et 97.

Pag. CI. Sur le calendrier Djelaléen, voir l'ouvrage de Louis Ideler, intitulé *Lehrbuch der Chronologie*, Berlin, 1831, p. 477 et suiv.

Pag. CCLVII, ligne 4, en commençant par la fin, *lisez :* Usus maris.

Pag. CCLXXXIII et suiv. Voici le texte arabe du passage d'Albateny :

واما مواضع الارض المعلومة والبلدان المسكونة فى الطول والعرض فقد اوضحها بالقياس الذى قد ذكره باطلميوس ووافقه عليه غيره من القدماء ان الارض مستديرة وان مركزها فى وسط الفلك والهدار(1) محيط بها من كل الجهات وانها عند فلك البروج مثل منزلة النقطة قلة(2) واما عمرانها فانهم اخذوا حدوده من الجزائر العامرة التى تسمى الخالدات التى فى بحر اوقيانُس الغربى وهى ست جزائر عامرة الى اقصا عمران الصين فوجدوا ذلك اثنا عشرة ساعة فعلموا ان الشمس اذا غابت فى اقصا عمران الصين كان اول طلوعها على اول الجزائر العامرة المذكورة انها فى بحر اوقيانُس الغربى واذا غابت فى هذه الجزائر صار اول طلوعها على اقصى عمران الصين وذلك نصف دايرة الارض وهو طول العمران الذى وقف عليه ومقداره من الاميال ثلثة عشر الف ميل وخمس مابة ميل من الاميال التى عملوا عليها فى مساحة الارض ثم نظروا فى العرض فوجدوا العمران من موضع خط الاستواء الى ناحية الشمال ينتهى الى جزيرة تولى التى فى برطانية حيث يكون طول النهار الاطول عشرين ساعة، وذكروا ان خط الاستواء من الارض يقطع من المشرق الى المغرب فيما بين الهند والحبش فى جزيرة هناك من ناحية

[1] Je pense que c'est le grec Αἰθήρ.

[2] Massoudy s'exprime ainsi, t. I du *Moroudj-aldzeheb*, fol. 34, verso : وذكروا ان الارض مستديرة ومسكنها فى وسط الفلك والهواء محيط بها من كل الجهات وانها عند الفلك بمنزلة النقطة قلة.

الجنوب من معدل النهار فيعترض هنالك ويحد ما بين الشمال والجنوب، والخط الذى يقطع هذا الخط من ناحية الشمال الى ناحية الجنوب فى النصف مما بين هذه الجزائر المذكورة انها فى بحر اوقيانُس واقصا عمران الصين وهو قبة الارض المعروفة لما وصفنا وموضعها موضع التقاطع والعرض من خط الاستواء الى جزيرة تولى يكون قريبا من ستين جزوءا وذلك سدس دائرة الارض فاذا ضرب هذا السدس الذى هو مقدار العرض فى النصف الذى هو مقدار الطول كان ما يظهر من العمران من ناحية الشمال مقدار نصف سدس الارض وهو جزوء من اثنا عشر جزوءا وقدروا بحر الهند فقالوا ان طوله يتخذ من المغرب الى المشرق من اقصا الحبش الى اقصا الهند ثمانية الاف ميل وعرضه الفان وسبع ماية ميل ويجاوز من جزيرة استواء الليل والنهار الى ناحية الجنوب الف وتسع ماية ميل وله خليج بارض الحبش يمد الى ناحية البربر يسمى الخليج البربرى وطوله خمس ماية ميل وعرض طريقه ماية ميل، وخليج اخر يخرج نحو ارض ايلة وهو بحر القلزم طوله الف واربعماية ميل وعرض طريقه الذى يسمى البحر الاخضر مايتنا ميل وعرضه فى الاصل سبع ماية ميل، وخليج اخر يخرج نحو ارض فارس يسمى الخليج الفارسى وهو بحر البصرة طوله الف واربع ماية ميل وعرضه فى الاصل خمس ماية ميل وعرض طريقه ماية وخمسون ميل، وبين هذين الخليجين اعنى خليج ايلة وخليج فارس ارض الحجاز واليمن ويكون ما بين هذين الخليجين الف وخمس ماية ميل، ويخرج منه ايضًا خليج اخر الى اقصى ارض الهند عند تمامه يسمى الخليج الاخضر طوله الف وخمس ماية ميل، وفى هذا البحر كله اعنى بحر الهند والصين من الجزائر العامرة وغيرها الف وثلثماية وسبعون جزيرة منها جزيرة فى اقصاه عند بلد الصين تسمى طبرباني وهى سرنديب يحيط بها ثلثة الاف ميل مقابل الهند من ناحية المشرق وفيها جبال عظام وانهار كثيرة منها تخرج الياقوت الاحمر ولون السماء وحولها تسع وخمسون جزيرة عامرة فيها مدن وقرى كثيرة، فاما بحر اوقيانس الغربى الذى يدعى المحيط فانه لا يعرف منه الا ناحية المغرب والشمال من اقصا ارض الحبش الى برطانية وهو بحر لا تجرى فيه السفن والست الجزائر التى فيه مقابل ارض الحبش هى الجزائر العامرة وتسما ايضا جزائر السعداء وجزيرة اخرا مقابل الاندلس تسمى غديرة عند الخليج وهذا الخليج يخرج منه وعرض موضعه الذى يخرج منه سبعة اميال وهو بين الاندلس وطنجه تسمى نُبْنطا يخرج الى بحر الروم وفيه ايضًا من ناحية الشمال جزائر برطانَية وهى اثنا عشرة جزيرة ثم يبعد من العمران فلا يعرف احد كيف هو ولا ما فيه، فاما بحر الروم

ومصر فانه يخرج من عند الخليج الذى يخرج من بحر اوقيانس الغربى عند الجزيرة التى تسمى غديرة مقابل الاندلس الى صور وصيدا من ناحية المشرق وطوله خمسة الاف ميل وعرضه فى مكان ستماية ميل وفى مكان سبع ماية ميل وفى مكان ثمان ماية ميل وفيه خليج واحد يخرج الى ناحية الشمال قريبا من رومية طوله خمس ماية ميل يسمى اذرس (1) وخليج اخر يخرج من بحر ارض نربونية طوله مايتا ميل وفى هذا البحر كله من الجزائر ماية وثنتان وستون جزيرة عامرة منها خمس عظام احداها جزيرة قبرنس (2) يحيط بها مايتا ميل وسردانية يحيط بها ثلثماية ميل وقبرس يحيط بها ثلثماية وخمسون ميلا وصقلية يحيط بها خمس ماية ميل واقريطش يحيط بها ثلثماية ميل، وبحر نيطس يمد من لازقة الى القسطنطينية العظمى طوله الف وستون ميلا وعرضه ثلثماية ميل يدخل فيه النهر الذى يسمى طنابس وبحراه من ناحية الشمال من البحيرة التى تسمى مايطس وهو بحر ضخم وان كان يسمى بحيرة طوله من المشرق الى المغرب ثلثماية ميل وعرضه ماية ميل وعند القسطنطينية قدر ثلثة اميال والقس.......عليه وبحر جرجان وهو بحر الباب طوله من المغرب الى المشرق ثمان ماية ميل وعرضه ستماية ميل وفيه جزيرتان قبالة جرجان كانتا فيما مضا عامرة فهذه المواضع العامرة من موضع بحر الارض المعروف والله بذلك اعلم، وقد قسمت الارض بثلثة اقسام الاول منها من البحر الاخضر من ناحية الشمال والخليج الذى يخرج من نيطس الى البحر الاكبر وما بين بحيرة نابلس (3) الى نيطس فصارت حدود هذه الناحية من المغرب والشمال البحر الغربى وهو اوقيانس ومن ناحية الجنوب بحر مصر والروم ومن ناحية المشرق طنابس وبحيرة مانيطس وصارت هذه الارض شبه الجزيرة وسموها اورنفى (4) والقسم الثانى من ناحية الجنوب من بحر مصر الى بحر الحبش وحدود هذه الناحية من المغرب البحر الاخضر ومن الشمال بحر مصر والروم ومن المشرق العريش ومن الجنوب بحر الحبش ويسمى هذا القسم لوبيا، والقسم الثالث جميع ما بقى من عمران الارض الى اقصى ذلك وحدوده من المغرب طنابس والنهر والخليج والعريش وايلة ومن الجنوب بحر اليمن والهند ومن المشرق اقصا عمران الصين من ناحية المشرق والصين نفسها ويسمى هذا القسم آشيا الكبرى، فهذه الثلثة الاقسام قد جمعت الاقاليم والكور وساير البلدان العامرة، واما ما لا يعرف عمرانه ولا خرابه فهو احدى عشر جزو

[1] En grec Ἀδρίας.

[2] Je lis فرسق.

[3] Probablement مايطس. — [4] Massoudy a écrit اروفا. *Recueil des notices*, t. VIII, p. 147.

من اثنا عشر جزو، واما الجزو الذى فيه العمران المعروف من موضع خط الاستواء ففيه البحور والمفاوز، فان قال قايل هل فى هذه الاحدى عشر جزوء نبات وحيوان وعمران كان القول فيه من جهة القياس والراى اما ما كان من عمران الارض قبلنا (1) فانه لا يجوز الجد ولا الافراق التى ذكرنا واما الذى وراء ذلك فانه لم يجر واحد الينا ولكن الراى والظن يقع على ما لا ينكره احد من ذوى المعرفة على جهة القياس ان الشمس والقمر والكواكب تجرى عندنا فيكون بحركتها وقربها وبعدها صيف وشتا ونبات وحيوان وعمران وما يعرفه كل احد فان كانت الشمس تطلع على كل مكان من دايرة الارض الباقية والكواكب مثلها عندنا فيمكن ان يكون هنالك نبات وحيوان وبحور وجبال مثل ما عندنا وينبغى ان يكون كذلك، وتكون حصة الدرجة الواحدة من هذه الاميال المذكورة قريبا من خمس وستين ميلا وهو مسيرة يومين بالتقريب والله اعلم،
فاما طول المدن وعرضها على ما رسم فى كتاب صورة الارض فان مواضعها من الطول الذى هو مسافة ما بين المغرب والمشرق فانهم ابتدوا به من الجزاير العامرة التى فى بحر اوقيانس الغربى الى ناحية المشرق على حسب ما وجدوا اوقات كسوفات القمر خاصة بتقدم بعضها بعضا فى البلدان فعلموا بذلك ان انتصاف النهار فى كل بلد يتقدم انتصاف النهار فى غيره من ناحية المغرب باجزاء من ازمان معدل النهار يكون مقدارها مقدار ازمان ما بين الكسوف فى البلدين ومن ذلك ما اخذوه من الاخبار ممن يسلك الطرق بالتقريب، واما عروض المدن فانهم اخذوها من قبل قياس الشمس فى اوقات انتصاف النهار فى البلدان فعرفوا بعدها وقربها من نقطة سمت الروس على نحو ما بينما (2) فيما تقدم من هذا الكتاب فعلموا بعد كل بلد من خط الاستواء وهو مسافة ما بين الجنوب والشمال ورسموا تحت كل مدينة بعدها من الجزائر الخالدات فى الطول من خط الاستوآء فى العرض بالتقريب وقد اثبتنا ذلك على الرسم الذى وجدناه فى كتاب صورة الارض المعروف (3) وذكر اوساط البلدان والكور المعلومة ايضا ذكرا مفردا كما فعل بطلميوس وهى اربعة وتسعون بلدا، وقد يوجد فى هذا الكتاب خلل فى الاطوال والعروض وسنعيد ذكر ما يحتاج اليه من ذلك فيما يستانف من كتابنا هذا،

1 Probablement عندنا.

2 Probablement بيّنّا.

3 La version latine autorise à croire qu'il manque ici les mots بجعرافيا.